HÉLÈNE DANTHINE
Docteur en histoire de l'art et archéologie
Assistante a l'Université de Liége

LE PALMIER-DATTIER ET LES ARBRES SACRÉS
DANS L'ICONOGRAPHIE DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE

TEXTE

Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, Rue Vavin, VIe
1937

INTRODUCTION

Quand, au milieu du siècle dernier, les premières fouilles exécutées en Asie occidentale révélèrent la civilisation assyrienne, l'attention des savants fut aussitôt attirée par l'image d'un étrange symbole végétal. D'une tige centrale, marquée par des chevrons et couronnée par une palmette, s'échappaient de place en place des rubans onduleux qui se croisaient en un réseau d'aspect fort décoratif et portaient, à leur extrémité, des bouquets de feuilles ou des fruits. Entourée de rois, de prêtres, de génies, surmontée du disque ailé, cette représentation fut identifiée à un « arbre sacré » ou « arbre de vie » et elle apparut comme un symbole d'une haute portée religieuse. Les sceaux-cylindres, répétant de multiples variantes du thème, en soulignèrent l'importance.

De nombreux commentaires tentèrent d'expliquer cette figure mystérieuse, mais le problème se révéla hérissé de difficultés. Quel était l'arbre représenté ? On proposa successivement le palmier, le pin, la vigne, le figuier, mais ces identifications n'ont pas rallié tous les suffrages. Des comparaisons avec les arbres sacrés des religions étrangères : l'arbre de vie de la Genèse, celui de la science du bien et du mal, le *haoma* des légendes iraniennes et le *soma* védique, l'arbre de mai, les *asheras* mentionnés par la Bible suggérèrent tour à tour les éléments d'une interprétation religieuse.

Mais les monuments assyriens du premier millénaire ne montrent que le dernier état d'un symbole beaucoup plus ancien. Peu à peu de nouvelles découvertes révélèrent l'existence d'arbres sacrés de types différents mais dont la valeur religieuse est attestée, soit par leur aspect artificiel, soit par la nature ou l'attitude des êtres qui les accompagnent. Ces nouveaux documents n'apportèrent d'ailleurs pas la solution espérée.

Dans son important ouvrage sur les sceaux-cylindres, W. H. Ward commence le chapitre consacré à l'arbre sacré par une série de questions : « Quelle est » l'espèce d'arbre qui a donné naissance à l'arbre ordinaire conventionnel ? » Quels peuvent en être les fruits ? Pourquoi le disque ailé se rencontre-t-il si

» fréquemment au-dessus de l'arbre ? La figure humaine placée devant l'arbre » adore-t-elle l'arbre ou le disque ailé ? Quelles sont les figures ailées si fréquen- » tes aux côtés de l'arbre ? Pourquoi tiennent-elles un fruit dans une main ? Pour- » quoi un panier ou une situle dans l'autre main ? Pourquoi un dieu-poisson à côté » de l'arbre ? Quel est le rapport entre les divers animaux et l'arbre ? Quelle est » l'origine historique de cette adoration, dans quelle contrée, chez quel peuple, » à quelle époque faut-il la placer ? » Et l'auteur ajoute : « Ces questions n'ont » pas encore reçu de réponse satisfaisante » (1). Le thème de l'arbre sacré pose donc des problèmes multiples et complexes. Il y est fréquemment fait allusion dans des ouvrages et dans de nombreux articles ; l'un ou l'autre détail des représentations est étudié ; parfois une catégorie déterminée de scènes a fait l'objet d'une recherche approfondie, mais le sujet dans son ensemble n'a jamais été abordé ; on n'a même pas encore tenté de rassembler tous les monuments, tâche cependant indispensable qui permettrait de ne négliger aucun aspect de ce culte et de tendre aux conclusions les plus solides.

Une telle étude mérite d'être entreprise, même si on ne peut espérer répondre à toutes les questions posées. Les fouilles qui se sont succédé sur le territoire de l'Asie occidentale ancienne ont livré une documentation abondante dont on est loin d'avoir tiré tout le parti possible. Recueillir les monuments et les classer serait déjà faire œuvre utile, car les questions relatives à l'arbre sacré seraient posées plus nettement et de la comparaison des groupes de monuments entre eux résulteraient assurément des remarques importantes. C'est le travail que nous voulons entreprendre ici, travail dont l'intérêt est encore accru par le grand nombre des documents à présent accessibles et par la complexité des représentations.

Au seuil de cette enquête, on se trouve en présence d'une grosse difficulté : de tous les arbres représentés sur les monuments de l'Asie occidentale ancienne un seul, le palmier-dattier, peut être identifié avec certitude. Un stipe élancé et couvert d'imbrications, couronné d'un bouquet de longues feuilles souples, lui compose une silhouette caractéristique ; aucun arbre de l'Asie occidentale ne peut être confondu avec le dattier (2). En revanche, les autres plantes, de formes beaucoup moins accusées, se refusent, la plupart du temps, à toute identifica-

(1) W. H. Ward, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 219.

(2) Nous emploierons indifféremment les mots de « palmier » et de « dattier » pour désigner le *Phoenix dactylifera* Linn., nous conformant ainsi à la terminologie courante et cela d'autant plus volontiers que le dattier est le seul palmier dont nous aurons à nous occuper.

tion (1). D'ailleurs, l'extrême variété de la flore de l'Asie occidentale rendrait les erreurs faciles : les différences d'altitude, de climat, de nature du sol sont si grandes que les plantes des steppes, du Sahara, des régions méditerranéennes, des forêts, des terres d'alluvions et même la flore semi-tropicale peuvent y trouver les conditions favorables à leur développement (2). D'autre part, la flore actuelle diffère sur certains points de ce qu'elle était autrefois. De nouvelles espèces ont été introduites; en revanche, les célèbres forêts de cèdres du Liban ont disparu (3) et la Babylonie, autrefois couverte de végétation, n'est plus aujourd'hui qu'un désert. On ne peut même se fonder sur l'abondance d'une plante à un endroit déterminé pour conclure à sa présence sur les monuments découverts dans les mêmes lieux. Le roseau et le jonc caractérisent la flore des marécages de Basse-Chaldée ; or, à côté du dattier, les monuments sumériens représentent fréquemment une plante aux feuilles lancéolées et aux fleurs en étoile, qui ne possède aucun des caractères ni de l'une, ni de l'autre plante.

Par une singulière bonne fortune, le seul arbre dont l'identification soit aisée, le palmier-dattier, est le végétal le plus fréquemment représenté sur les monuments de l'Asie occidentale ancienne ; c'est de lui que dérivent la plupart des arbres sacrés. Mais parfois il se présente sous des formes tellement stylisées que seule la comparaison avec des monuments où les transformations sont moins accusées permet de le reconnaître ; c'est un résultat auquel nous amène le grand nombre de monuments que nous avons rassemblés.

Aussi bien, le palmier-dattier par sa beauté et surtout par sa valeur utilitaire occupe-t-il en Orient une place de tout premier rang. De tous les arbres, c'est peut-être celui qui y a suscité le plus de témoignages d'admiration. Dans son « Livre des merveilles de la nature et des singularités des choses créées », le célèbre auteur arabe Qazwini, le Pline des Orientaux, passant en revue quelques espèces d'arbres, parle du dattier en ces termes : « Cet arbre béni ne se trouve » que dans les pays où l'on professe l'islamisme. Le prophète a dit, en parlant » du dattier : « Honorez le palmier, qui est votre tante paternelle » ; et il lui a » donné cette dénomination, parce qu'il a été formé du reste du limon dont » Adam fut créé » (4). Dans un texte berbère, on rappelle que « celui qui dé-

(1) Sur quelques bas-reliefs assyriens où l'arbre figure comme élément de paysage, on reconnaît la vigne, le pin, le figuier, le roseau ; mais de telles représentations sont exceptionnelles et sans grand intérêt pour notre étude.

(2) Cf. Ch. Joret, *Les plantes dans l'antiquité et au moyen-âge*, t. 1 (Paris, 1897), pp. 327-356.

(3) Cette disparition des cèdres du Liban est due, comme me l'a aimablement signalé le P. Barrois, « à une » exploitation désordonnée des bois. L'insécurité et la taxation des arbres fruitiers par le fisc ottoman ont contribué pour une bonne part à transformer en désert les pays soumis à la domination turque. »

(4) S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2me éd., t. III (Paris, 1827), p. 395. Au sujet de la parole attribuée

» truit un palmier qui ne produirait le volume que d'une chachia de dattes est » aussi coupable que celui qui tuerait 70 prophètes » (1). Les écrivains de la Kabbale vont jusqu'à comparer Dieu lui-même au dattier (2). Dans le livre sacré des Iraniens, le Bundehesh, Ormuzd place le dattier à la tête de tous les arbres (3) et, de nos jours, les Arabes le désignent fréquemment comme « le roi des oasis ». Déjà les textes cunéiformes le comparent au roi (4). Il a même conservé cette primauté dans nos régions, où Linné lui appliqua pour la première fois l'épithète souvent répétée de *princeps arborum*.

Les poètes arabes ont célébré à l'envi la grâce et l'élégance du palmier. Dans la Bible, des femmes portent son nom : Tamar, et l'épouse du Cantique des Cantiques lui est comparée :

« Que tu es belle, que tu es charmante,
» mon amour, au milieu des délices !
» Ta taille ressemble au palmier
» et tes seins à ses grappes » (5).

Cette conception trouve un écho dans l'Odyssée où Ulysse cherche à se rendre favorable Nausicaa en lui adressant ces paroles flatteuses : « A Délos » autrefois, à l'autel d'Apollon, j'ai vu même beauté : le rejet d'un palmier » qui montait vers le ciel. Car en cette île aussi, je fus, et quelle armée m'accom- » pagnait alors sur cette route, où tant d'angoisses m'attendaient ! Tout comme, » en le voyant, je restai dans l'extase, car jamais fût pareil n'était monté du sol, » aujourd'hui, dans l'extase, ô femme, je t'admire » (6).

Plus qu'à sa beauté, l'arbre doit à sa grande valeur utilitaire la vénération dont il est l'objet. « La présence de palmiers est synonyme d'installation ou » d'agglomération » (7). A lui seul, il suffit à la plupart des besoins de la vie : nourriture, boisson, combustible, habitation et même vêtement. Tout s'utilise dans le dattier : feuilles, fruits, tronc, enveloppe des fleurs et jusqu'au chevelu

---

à Mahomet, A.-L. de Chézy, l'auteur de la traduction reproduite ci-dessus, remarque : « Combien cette fable » paraît excusable, quand on pense à l'utilité prodigieuse dont le dattier est pour les Arabes ! Il faut observer » que le mot *nahlat* est féminin en arabe : c'est pour cela que Mahomet a dit, *votre tante paternelle*, et non votre » oncle paternel » (p. 480, n. 26).

(1) S. Biarnay, *Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaines*, Paris, 1924 (= Publications de l'Institut des Hautes-Études marocaines, t. XII), p. 203.

(2) Imm. Löw, *Die Flora der Juden*, t. II (Leipzig, 1924), p. 356.

(3) C. Ritter, *Die Erdkunde*, XIII (Berlin, 1847), p. 762.

(4) Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), p. 428.

(5) *Cantique des Cantiques*, VII, 7 et 8.

(6) *Odyssée*, VI, 161-168, trad. V. Bérard, *Collection des Universités de France*, t. I (Paris, 1924), p. 174.

(7) V. Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 8e éd., Berlin, 1911, p. 271.

fibreux qui demeure à la base des palmes coupées. Un hymne, perse d'après Strabon (1), babylonien d'après Plutarque (2), énumérait les 360 qualités de cet arbre précieux.

Le rôle symbolique joué par le dattier ou par une de ses parties dans des régions où l'arbre n'est pas indigène est une nouvelle preuve de la place éminente qu'il devait occuper dans son pays d'origine. Ainsi les palmes décernées par les Grecs aux vainqueurs des jeux, la palme des martyrs, symbole de victoire elle aussi, nos palmes académiques même, proviennent d'un arbre dont la patrie est l'Orient.

C'est dans le sud de la Babylonie qu'est situé le point central de l'aire de dispersion du dattier ; c'est là qu'il croît le mieux et qu'il produit les plus beaux fruits. On ne saurait trouver ailleurs conditions plus favorables au développement d'un arbre qui, selon le proverbe arabe, « doit avoir les pieds dans l'eau et la tête » dans le feu du ciel » ; la chaleur de l'été y est terrible et l'irrigation aisée (3).

Or, c'est précisément dans la Babylonie méridionale que se développa la civilisation sumérienne, qui marqua d'une profonde empreinte l'Asie Antérieure tout entière. Le dattier, dans ce pays, possède vraiment une importance vitale. Dans ces régions, « les fruits ont toujours été l'essentiel de la nourriture hu- » maine et ce fut la datte qui remplit ce besoin et rendit possible l'ascension » rapide du peuple sumérien. Dilmun, lui-même, pays d'origine des Sumé- » riens, est mentionné dans leurs textes comme un pays de dattiers » (4). On pourrait hésiter à admettre sans quelque réserve le rôle de tout premier plan que M. Langdon n'hésite pas à attribuer au dattier dans le développement de la civilisation sumérienne. Mais il ne faudrait pas non plus en sous-estimer la valeur. A l'exception de quelques fourrés de tamaris, le dattier est le seul arbre qui croisse dans les plaines marécageuses de Basse-Chaldée ; autrefois comme aujourd'hui, il formait certainement la ressource essentielle des habitants de cette région. Nous aurons l'occasion d'énumérer les multiples usages de cet arbre précieux au cours du chapitre consacré à la botanique ; on appréciera

(1) STRABON, XVI, 1, 14.
(2) PLUTARQUE, *Quaest. Conv.*, VIII, 4, 5, (724 e.)
(3) Voir plus loin, p. 23.
(4) ST. H. LANGDON, dans *Cambridge Ancient History*, t. I (1924), p. 361.
On n'a pu encore situer d'une manière précise le pays de Dilmun ; en général, on le place à l'extrême sud de la Chaldée, soit sur les côtes, soit, le plus souvent, dans l'île de Bahrein ; cf. ST. H. LANGDON, *Le poème sumérien du Paradis, du Déluge et de la Chute de l'homme*, trad. Virolleaud, Paris, 1919, pp. 5-10.

mieux alors sa valeur et on comprendra l'importance de la place qu'il occupe chez les peuples dont il est la principale richesse.

La destruction des palmeraies entraînait la ruine du pays ; sur les bas-reliefs où figurent les expéditions des rois assyriens, on voit fréquemment des soldats occupés à abattre les dattiers des régions ennemies qu'ils réduisaient ainsi à la famine (1).

Comme nous venons de le dire, la civilisation sumérienne, développée dans les régions où croît le palmier, exerça une profonde influence sur toute l'Asie occidentale ancienne (2). A Assur, à Mari, à Eshnunak (Tell-Asmar), à Khafadji, les couches les plus profondes ont livré des monuments sumériens et le grand sanctuaire de Qatna, en Haute-Syrie, était consacré à la déesse sumérienne Nin-Egal. « Il ne s'agit pas ici d'une domination éphémère, mais » d'une profonde empreinte religieuse et artistique » (3).

L'art de l'Asie occidentale ancienne dérive de l'art de Sumer ; c'est là un fait que les découvertes archéologiques de ces dernières années rendent désormais indiscutable. Bien entendu, il prend selon le lieu et l'époque une physionomie particulière due aux influences locales ; « ce qui subsiste partout, cependant, » c'est la grammaire de cet art : le même goût pour les mêmes formules, les » mêmes motifs et les mêmes conventions. A cet égard, malgré toutes les influ- » ences étrangères qui ont pu agir pendant un si long temps sur un si vaste ter- » ritoire, l'art de l'Asie Occidentale est d'une homogénéité parfaite » (4).

Ainsi le dattier ne fait l'objet d'une culture universelle que dans une zone limitée du sud de la Mésopotamie ; il fut pourtant adopté comme arbre sacré par des peuples pour qui il ne pouvait présenter une grande importance utilitaire, mais qui avaient reçu l'empreinte de la civilisation sumérienne.

Il est vrai que, dans ces régions, il se présente sous des formes de plus en

(1) Voir, par exemple, A. H. LAYARD, *The Monuments of Niniveh*, t. I, pl. 73 ; L. W. KING, *Bronze Reliefs from the Gates of Shalmaneser*, Londres, 1915, pl. VIII. Cette pratique s'est d'ailleurs perpétuée, comme en témoigne ce passage d'un célèbre voyageur français, Olivier : « Kerim se retira après avoir touché de son ennemi » une forte somme d'argent, sous condition expresse qu'il ne ravagerait pas le pays et qu'il ne détruirait pas » les dattiers qui forment la principale ressource des Arabes *kialis* (tribus du Shatt-el-Arab) » ; G. A. OLIVIER, *Voyage dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, t. VI (Paris, 1806), p. 110.

(2) M. Dussaud tient « pour un fait historique indubitable, et dont on n'a pas encore tiré toutes les consé- » quences que les Suméro-accadiens ont dominé par leur civilisation, et même par les armes, l'Asie Antérieure — » Asie Mineure, Syrie et Palestine — durant tout le troisième millénaire » ; cf. R. DUSSAUD et F.-A. SCHAEFFER, *Ivoires d'époque mycénienne trouvés dans la nécropole de Ras Shamra*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, II, p. 8. Voir aussi CH. VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, Paris, 1936, p. 6 ss.

(3) R. DUSSAUD, *Les anciens arts de l'Asie Antérieure d'après les fouilles récentes*, dans *La Revue de l'Art*, t. LIX (1931), p. 10.

(4) G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, t. I (Paris, 1927), p. 358.

plus conventionnelles. Les Assyriens lui associent d'autres éléments : grenades, « pommes de pin », liens, cornes. Mais que l'arbre soit réaliste ou stylisé, la nature, les attributs, les gestes des personnages et des animaux qui l'accompagnent ne laissent aucun doute sur son caractère religieux. Seuls quelques paysages échappent à cette règle.

Aussi bien, l'art de l'Asie occidentale ancienne est essentiellement religieux. Les monuments figurés ont, au moins à l'origine, un but magique ; dans la glyptique, par exemple, les sujets choisis ont valeur de signes bénéfiques dont l'influence s'exercera au profit du propriétaire du sceau. Les statues qui représentent les mortels leur donnent l'humble attitude du fidèle devant son dieu, éternisant ainsi une sorte d'émanation de lui-même dans le temple où il avait dédié sa statue. « L'art appliqué à la vie publique n'existe pas en Asie occidentale ancienne » (1), et si les bas-reliefs assyriens célèbrent les exploits royaux, le souverain, sans être un dieu, est tellement supérieur à l'humanité que ces représentations n'impliquent pas une modification profonde des conceptions religieuses habituelles.

On ne peut, dans l'art qui nous occupe, faire appel à la fantaisie de l'artiste pour expliquer tel ou tel détail d'une scène. Rien n'était laissé au hasard ; « ces compositions, pour étranges qu'elles nous semblent aujourd'hui, sont cohérentes et expressives, chaque détail ayant un sens direct ou emblématique » (2).

Dans l'étude de l'arbre sacré, ce caractère prend une importance particulière; les représentations, parfois si curieuses, de l'arbre lui-même et des scènes où il figure, trouvent leur raison dans le but religieux ou magique qui leur est assigné. Celui-ci ne sera pas toujours aisé à découvrir. La religion de l'Asie occidentale ancienne montre une tendance accusée à l'ésotérisme, due vraisemblablement à ses rapports étroits avec la magie. Un exemple frappant de cette tendance a été mis en lumière par M. Contenau ; un texte énumère les dimensions du temple de l'Esagil à Babylone et les dernières lignes de cette tablette qui, à première vue, semble purement mathématique, contiennent les mots significatifs: « L'initié à l'initié l'expliquera; celui qui n'est pas initié ne doit pas le connaître » (3). Rien d'étonnant dès lors qu'on n'ait jusqu'ici découvert aucun texte susceptible d'expliquer nos représentations ; nous sommes donc réduits, dans notre exégèse, aux seuls monuments.

(1) G. Contenau, *Manuel*, t. I, p. 355 ; cf. pp. 356-357.
(2) L. H. Vincent, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), p. 102.
(3) G. Contenau, *Manuel*, t. III, p. 1360.

Ces diverses considérations ont présidé à l'élaboration du plan de notre travail. L'étude botanique du dattier nous permettra de l'identifier avec certitude sur les monuments et nous évitera de confondre, comme on l'a fait, régimes et inflorescences, ou de prendre pour une palme un végétal tout différent.

Nous envisagerons ensuite les représentations des végétaux en elles-mêmes, sans tenir compte des scènes où elles figurent, ni du symbolisme qu'elles expriment. La première tâche qui s'impose, en effet, est d'identifier le dattier sous les formes trop simplifiées ou, au contraire, trop complexes qu'il peut affecter ; nous avons donc réuni le plus grand nombre possible de représentations différentes. En revanche, les monuments les plus caractéristiques, soit par la figuration de la plante elle-même, soit par celle des êtres ou des symboles qui l'entourent, suffisent à l'étude des représentations d'autres végétaux ; trop de plantes indéterminées, trop de simples tiges feuillues figurent, surtout au troisième millénaire, sur des monuments qui ne nous apporteraient aucun détail intéressant. Des remarques sur la date des types particuliers de stylisation, sur la nature et sur l'origine des divers éléments qui composent l'arbre sacré, terminent ce deuxième chapitre.

Après la description de l'arbre lui-même vient celle des personnages, des attributs, des animaux qui l'accompagnent le plus souvent et aident à lui conférer sa valeur et sa signification religieuse. Pour ne négliger aucun aspect du problème, nous avons rassemblé aussi les principaux types de dieux de végétation et de porteurs de rameaux.

Cet examen des monuments nous permettra de serrer de plus près le problème de l'interprétation. Après avoir exposé les principales théories émises sur la valeur et la signification de l'arbre sacré, nous proposerons une explication qui tienne compte à la fois de l'aspect de l'arbre lui-même et des scènes où il figure. Dans ses grandes lignes, le résultat atteint est d'ailleurs conforme au symbolisme de fertilité que l'on attribue d'ordinaire à l'arbre sacré.

Cette étude appelait un examen des influences étrangères qui ont pu agir plus ou moins profondément, soit sur le sens et la valeur du symbole, soit sur la forme même de l'arbre sacré. Ce dernier point surtout est important : une influence égyptienne modifie le type d'arbre sacré phénico-chypriote et introduit dans la décoration assyrienne le motif du lotus. L'Egée n'est peut-être pas étrangère à la vogue des stylisations en volutes des monuments « syro-hittites ». Chypre enfin, qui adopte les arbres sacrés asiatiques, manifeste une originalité plus grande dans l'emploi de la palmette

L'album de planches, joint au présent volume de texte, contient les croquis de tous les types d'arbre sacré révélés par l'iconographie de l'Asie Antérieure. Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à y trouver les images de tous les monuments relatifs à l'arbre sacré : la tâche eut été extrêmement vaste et, jusqu'à un certain point, inutile. En revanche, nous espérons n'avoir négligé aucun type intéressant. Il importe de noter aussi, pour l'emploi de ce recueil, que les croquis ne visent nullement à remplacer les photographies et moins encore les originaux : leur but est de servir d'aide-mémoire, un dessin, si imparfait soit-il, étant toujours plus suggestif qu'une description, même détaillée. Aussi bien, un index bibliographique permettra-t-il au lecteur désireux d'en contrôler l'exactitude, de se reporter à la photographie ou au dessin original. Le grand nombre d'arbres sacrés figurés sur les monuments était une autre raison d'adopter ce procédé.

Les photographies groupées à la fin de l'album de planches reproduisent, pour la plupart, des monuments inédits que fouilleurs et conservateurs de musée m'ont généreusement autorisée à publier. Ce m'est donc un agréable devoir de témoigner ici ma vive gratitude au Bon M. von Oppenheim qui a mis à ma disposition d'excellentes photos de bas-reliefs de Tell Halaf, à l'*Oriental Institute* de l'Université de Chicago qui m'a permis de reproduire une belle série de sceaux-cylindres découverts par M. H. Frankfort dans ses remarquables fouilles d'Iraq, au Dr W. Andrae, directeur du département des antiquités de l'Asie Antérieure du Musée de Berlin, et au Dr A. Moortgat qui m'ont également mise à même de faire connaître plusieurs monuments de leur département. Je dois aussi des remerciements à MM. S. Smith, C. J. Gadd et R. D. Barnett qui m'ont facilité mes recherches au British Museum. C'est grâce à l'obligeance du très regretté Professeur St. H. Langdon et de M. D. B. Harden que je puis reproduire un groupe intéressant de sceaux-cylindres de l'Ashmolean Museum.

Le Dr G. Contenau a bien voulu lire ce travail et me faire part de ses observations. En maints endroits, on trouvera d'utiles renseignements que m'a transmis le R. P. Barrois, qui s'est vivement intéressé à mon mémoire. Dans l'étude des problèmes que soulèvent les représentations du dattier en Égypte, le Dr L. Keimer, M. B. van de Walle, professeur à l'Université de Liége, et Melle M. Werbrouck, conservatrice-adjointe aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles m'ont apporté l'aide de leur compétence et de leur science. Qu'ils veuillent tous trouver ici l'expression de ma sincère gratitude.

MM. R. Dussaud et H. Seyrig qui ont accepté la présente étude dans la « Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie »

m'ont ainsi donné un témoignage de confiance dont je leur suis fort reconnaissante.

Mais ma profonde gratitude doit aller surtout à M. G. Dossin, professeur à l'Université de Liége, qui m'a initiée à la méthode archéologique par son enseignement et qui fut pour moi, au long de ce travail, un guide dévoué aux conseils éclairés et aux encouragements incessants.

CHAPITRE I

ÉTUDE BOTANIQUE

I. Notions générales.

Le dattier *(Phoenix dactylifera)* appartient à la famille des Palmacées et au genre Phoenix (1).

Son importance utilitaire est due surtout au fait qu'il croît dans des contrées où ne se rencontre aucune autre plante pouvant servir de nourriture. En effet, son aire de dispersion couvre, dans l'ancien monde, l'espace compris entre le 19me et le 35me degré de latitude nord, c'est-à-dire qu'elle s'étend dans l'immense région désertique qui va de l'Océan Atlantique au pied de l'Himalaya (2). On peut le rencontrer en dehors de cette aire de dispersion, notamment sur le littoral septentrional de la Méditerranée, mais les fruits n'y arrivent jamais à maturité.

Chaleur et humidité sont les nécessités vitales du dattier ; il exige, pendant l'été, des températures extrêmes de 45° à 48° (3), mais, seul parmi les palmiers, il supporte de grands écarts de température et de faibles gelées n'entravent pas sa croissance.

L'irrigation abondante est une autre condition indispensable à la croissance des dattiers : « On a remarqué que, plus on fournissait d'eau au palmier, tout » en observant une certaine mesure, plus les dattes étaient charnues » (4).

---

(1) Les ouvrages que nous avons utilisés pour la rédaction de ce chapitre sont groupés dans la bibliographie sous le titre « Botanique ».

Il existe de très nombreux genres de l'ordre *palmier*; C. L. Gatin, *Les Palmiers*, Paris, 1912, p. 171, en mentionne 128 ; les espèces atteignent le nombre de 1100.

(2) Voir la carte dressée par Th. Fischer, dans les *Petermann's Mittheilungen*, Ergänzungsheft n° 64 (1881), pl. p. 86.

(3) J.-A. Battandier et L. Trabut, *L'Algérie*, Paris, 1898, p. 170.

(4) M. Perin, *Le palmier-dattier*, Paris, 1933, p. 12.

Chez les géographes arabes, eau et palmeraie sont inséparables ; cf. H. Lammens, *Le berceau de l'Islam*, t. I (Rome, 1914), pp. 29, 86.

L'eau de mer convient autant, et peut-être mieux, que l'eau douce, car on a constaté que les palmiers prospèrent davantage là où le sol est légèrement salé. Comme exemple, nous pouvons citer les palmeraies de Tunisie ; les sources qui les arrosent proviennent du chott Djerid, « fond d'une cuvette de boue salée, s'éten- » dant de la frontière tuniso-algérienne aux portes de Gabès » (1). Cette remarque avait déjà été faite par Théophraste (2) et par Pline (3); nous la trouvons aussi dans les *Geoponica* (4). Il ressort de l'étude approfondie de W. T. Swingle que, de toutes les plantes utiles, le dattier est celle qui résiste le mieux aux alcalis (5).

Le terrain préféré du dattier est léger, substantiel, humide ; l'arbre affectionne surtout les sols sablonneux et salés ; il pousse aussi dans les terrains secs, mais alors sa croissance est lente et ses fruits petits.

Les vents les plus violents ne peuvent déraciner le palmier, qui leur résiste grâce à son stipe flexible et à ses racines très nombreuses et très ramifiées enfoncées profondément dans le sol.

La culture a produit de nombreuses espèces de dattiers qui se différencient surtout par leurs fruits ; Pline en comptait déjà 49 (6). V. H. W. Dowson a énuméré les diverses variétés de dattiers femelles répandues sur le globe ; elles atteignent le chiffre respectable de 380 (7).

L'origine du dattier n'est pas encore établie avec certitude (8). Il n'a pas toujours existé comme arbre fruitier (9). C'est grâce aux soins que l'homme lui a prodigués que ses fruits sont devenus comestibles. Mais on ne rencontre plus aujourd'hui de dattier sauvage, il pourrait donc dériver d'une autre espèce de

---

(1) M. Perin, *op. cit.*, p. 13.

(2) *Hist. plant.*, II, 6, 2.

(3) *Hist. nat.*, XIII, 3, 7.

(4) X, 4, 2.

H. O. Lenz, *Botanik der alten Griechen und Römer*, Gotha, 1859, n. 742, pp. 345-346, a fait à ce sujet une expérience concluante. Ayant placé dans plusieurs pots un même nombre de noyaux de dattes dans un sol de même composition, il ajouta dans l'un des pots du sel de cuisine, puis du sulfate de soude et, enfin, du sulfate de magnésie ; « les deux premières années, les sept plantes salées crurent deux fois plus haut et étaient deux fois » plus fortes que celles qui ne l'étaient pas ».

(5) W. T. Swingle, *The Date-palm and its Utilization in the Southwestern States*, dans *United States Departement of Agriculture, Bureau of Plant Industry*, Bull. n° 53 (1903), pp. 5, 11-13, 72, 118-119.

(6) *Hist. nat.*, XIII, 4, 9.

(7) V. H. W. Dowson, *Dates and Date Cultivation of the Iraq*, t. III (Cambridge, 1923), pp. 83-85.

(8) Des palmiers du genre *Phoenix* ont été découverts dans l'ancien et le moyen tertiaire de l'Europe centrale et méridionale. Il est possible que le *Phœnix* sud-européen, retrouvé notamment dans l'éocène du Velay et dans l'oligocène des Basses-Alpes et qui a disparu aujourd'hui, s'apparente de près, si même il ne lui est pas identique, au *Phoenix dactylifera* qui est l'espèce s'étendant actuellement le plus au nord; cf. C. L. Gatin, *Les palmiers*, p. 178 ; V. Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 8me éd., Berlin, 1911, p. 282.

(9) Th. Fischer, *Die Dattelpalme*, dans *Petermann's Mittheilungen*, Ergänzungsheft n° 64 (1881), p. 2 ss.

palmier : aussi a-t-on voulu le faire descendre, tantôt du *Phoenix sylvestris* que l'on trouve de nos jours dans l'Inde, tantôt du *Phoenix reclinata* ou *spinosa* qui croît en Afrique tropicale et dont les fleurs mâles diffèrent cependant assez de celles du *Phoenix dactylifera* (1).

Selon Ed. Boissier, on rencontre le dattier à l'état sauvage dans l'Égypte proche du rivage de la Nubie, en Arabie, en Perse méridionale et peut-être dans le Béloutchistan (2).

Pour Bonavia (3), comme pour Woenig (4), le dattier serait originaire d'Arabie ; c'est aussi l'opinion de Fischer (5) ; pour Grisebach, au contraire, il aurait sa patrie dans le Sahara (6). Se fondant sur un texte de Pline, certains botanistes ont cru pouvoir démontrer que l'arbre provenait des Iles Canaries (7).

D'autre part, les plus anciens témoignages que nous possédions nous montrent le dattier à l'état évolué (8). Joret croit que la culture et la fécondation artificielle de l'arbre furent découvertes simultanément en plusieurs endroits où il croissait spontanément (9). Pour Ritter, c'est plutôt dans la plaine du Bas-Tigre et du Bas-Euphrate que l'art du perfectionnement des dattiers aurait été découvert et exercé par les Babyloniens (10).

Avec son tronc mince et élancé que surmonte un bouquet de longues feuilles souples, le dattier présente une silhouette caractéristique et fort reconnaissable (fig. 1).

Le tronc ou *stipe* (11), non ramifié et d'égale grosseur dans toute sa longueur, atteint une hauteur moyenne de 16 m. Il est formé de l'entrelacement des pétioles des feuilles ; cette structure explique à la fois sa flexibilité, qui lui permet de résister aux vents les plus violents, et la mauvaise qualité de son bois.

Avant leur développement, les feuilles et les fruits sont groupés au sommet

(1) Th. Fischer, *op. cit.*, pp. 2-3 ; V. Hehn, *op. cit.*, p. 283. Sur l'origine du dattier voir aussi, en addendum, l'opinion du savant botaniste Ludwig Keimer (p. 214).

(2) Ed. Boissier, *Flora orientalis*, t. V (Genève et Bâle, 1884), p. 47.

(3) *Cité par* V. Hehn, *op. cit.* p. 283.

(4) Fr. Woenig, *Die Pflanzen im alten Aegypten*, Leipzig, 1886, p. 305.

(5) Th. Fischer, *op. cit.*, p. 11 ss.

(6) A. Grisebach, *La végétation du globe*, trad. par P. de Tchihatchef, t. II (Paris, 1878), pp. 119-122.

(7) Cf. Th. Fischer, *op. cit.*, p. 2.

(8) Cf. V. Hehn, *op. cit.*, p. 283.

(9) Ch. Joret, *Les plantes dans l'antiquité et au moyen-âge*, t. I (Paris, 1897), p. 105.

(10) C. Ritter, *Erdkunde*, XIII, p. 775.

(11) Le mot « tronc », bien que couramment employé, n'est pas exact pour désigner la tige du dattier ; c'est plutôt un stipe, puisque l'arbre ne possède qu'un seul bourgeon terminal et appartient par conséquent à la classe des monocotylédones. Nous garderons cependant la terminologie habituelle, trop courante pour être rejetée.

de l'arbre dans le *bourgeon terminal* ou *cœur*, que l'on nomme vulgairement *chou-palmiste*. C'est là qu'aboutit la sève amenée par les vaisseaux et que se concentre la vie de la plante. « Chez le dattier », observe Théophraste, « toute la » force se dirige vers le haut, il porte au sommet les feuilles et les fruits » (1). La destruction du bourgeon terminal entraîne la mort de l'arbre.

Le dattier n'a pas de branches ; sa frondaison est formée par les *palmes*, longues feuilles pennées d'une longueur de 3 à 4 mètres (2). Dans leur jeunesse, ces feuilles sont plissées sur elles-mêmes et entières, puis le limbe se déchire de manière à prendre la forme pennée (3) ; leur pétiole, convexe en dessous, est fort développé. Elles ne se détachent pas, mais se dessèchent sur le tronc, de sorte qu'il faut les couper chaque année ; cependant la base du pétiole subsiste sur le stipe, donnant à celui-ci un aspect imbriqué ; ces sortes d'écailles sont accompagnées d'un chevelu fibreux : le *lif*. Sur les palmiers non cultivés les feuilles pendent et cachent le stipe.

C'est du milieu des feuilles que sortent les *spathes* très dures, presque ligneuses, qui renferment les inflorescences, et atteignent en moyenne 75 cm. (4) ; elles sont composées de deux *bractées* qui se séparent au moment de la maturité (fig. 3). A l'intérieur de la spathe, la température est de 10 à 15° plus élevée que celle de l'air environnant (5). Les *inflorescences* ressemblent à des épis réunis et forment des tiges épaisses et fibreuses qu'on nomme *spadices*. Les fleurs sont petites et constituées de pièces dures et coriaces de couleur blanc ivoire ; le *périanthe*, ou enveloppe de la fleur, est verdâtre ; l'abondance des fleurs est prodigieuse : on en a compté 12000 dans une seule spathe. Le fruit ou *datte* est une baie molle à la pulpe douce, grasse et sucrée, dont le noyau de forme allongée porte, d'un côté, un sillon longitudinal et, de l'autre, une petite excroissance circulaire d'où sortira la jeune pousse. Les fruits, réunis en grappes pendantes et touffues — qui peuvent atteindre un poids de 14 kgs — forment les *régimes* ; le nombre de ceux-ci est variable (fig. 4).

---

(1) *Hist. plant.*, I, 13 ; cf. PLINE, *Hist. nat.*, XIII, 3, 7.

(2) On a parfois confondu et appelé les folioles : feuilles, et la feuille entière, c'est-à-dire la palme : branche. Pline (XIII, 3, 7), notamment, a utilisé ces appellations ; cf. H. O. LENZ, *Botanik der alten Griechen und Römer*, Gotha, 1859, p. 347, n. 744.

Les planches IV, V, VII, VIII de l'ouvrage de EM. PERROT, *Le dattier dans les oasis des Zibans et de l'Oued Rhir (Biskra-Touggourt)*, Paris, 1934, montrent bien les dimensions et les détails des palmes.

(3) Cependant, les feuilles des jeunes palmiers présentent une silhouette toute différente; de forme lancéolée, elles ne se divisent pas en folioles (fig. 2) ; cf. C. L. GATIN, *Les palmiers*, pp. 31, 32, 243.

(4) Cf. M. MÖBIUS, *Pflanzenbilder der minoischen Kunst*, dans *Jahrbuch des deutschen arch. Instituts*, t. 48 (1933), p. 16.

(5) W. P. PYCRAFT, *The Illustrated London News*, 24 décembre 1932, p. 1028c.

Le dattier croît lentement. Il atteint son plein développement au bout de cent ans ; à partir de ce moment, il dépérit.

Parmi les procédés de culture de cet arbre, il en est deux qui se présentent sous une forme particulière et fort intéressante : la multiplication par drageons et surtout la fécondation artificielle.

Le dattier possède en effet la faculté d'émettre des drageons à la base du stipe (fig. 1) ; ce sont eux que l'on utilise couramment pour la reproduction. Le procédé usité aujourd'hui par les Arabes consiste à élever une butte de terre autour du tronc reproducteur ; le drageon émet alors des racines et, quand on le transplante, la reprise est assurée moyennant certaines précautions, notamment celle de l'arroser souvent — tous les 2 à 3 jours pendant trois mois — et de ne jamais noyer la partie supérieure de la plante. Les jeunes arbres pourront donner des fruits à partir de la troisième ou quatrième année après leur plantation (1). Les drageons sont produits en abondance par les jeunes palmiers, mais il ne faut pas en laisser croître plus de trois ou quatre à la fois, sinon la croissance du dattier en serait affectée. Dès que leur sexe peut être reconnu, ils sont enlevés et transplantés.

La distance à laquelle on plante les dattiers est variable, mais, pour obtenir de bons résultats, il convient de laisser un espace de 8 à 10 mètres entre les arbres (2).

Quand on laisse croître les drageons, ceux-ci atteignent la taille des parents et le tout forme une masse enchevêtrée de troncs minces avec d'impénétrables fourrés à la base (3).

La multiplication des dattiers peut aussi se faire par semis, mais ce procédé donne des plants de qualité inférieure ; de plus, les arbres reproduits par ce moyen demandent 8 à 15 ans avant de porter des fruits (4).

Il existe enfin un troisième mode de reproduction : par bouture du bourgeon

---

(1) Cf. A. H. Pruessner, *Date Culture in Ancient Babylonia*, dans *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, t. XXVI (1919-1920), p. 216. Cependant, selon Br. Meissner, *Von Babylon nach der Ruinen von Hîra und Huarnaq*, Leipzig, 1901, p. 6, les plantations de palmiers ne commencent à rapporter qu'après un temps minimum de cinq années ; cf. W. Schwenzner, *Zum altbabylonischen Wirtschaftsleben*, 1914 (= Mitteilungen der vorderasiatischen Ges., t. XIX, n° 4), p. 91.

(2) Cf. A. H. Pruessner, *art. cité*, p. 220.

(3) Cf. W. T. Swingle, *The Date-palm and its Utilization in the Southwestern States*, dans *U. S. Depart. of Agriculture, Bureau of Plant Industry*, Bull. 53 (1903), p. 15.

(4) Cf. A. H. Pruessner, *art. cité*, p. 218. Cependant, à Hilleh, on a assuré à Fr. Delitzsch qu'un noyau de datte devient un palmier fructifère au bout de trois ans et, qu'à ce moment, il atteint déjà une hauteur de 15 pieds ; cf. Fr. Delitzsch, *Im Lande des einstigen Paradieses*, Stuttgart, 1903, pp. 9-10. Il y a sans doute là une confusion ; il s'agit plutôt d'arbres reproduits par drageons.

terminal. Théophraste en a donné la description : « Si on veut multiplier le » dattier par le tronc, on prend le bourgeon terminal dans lequel on trouve le » cœur. On coupe, du tronc, un morceau de deux aunes, on fait à la base une » incision et on le met dans la terre humide » (1). Ce procédé n'est plus appliqué au dattier, car l'opération cause la mort de l'arbre reproducteur ; on ne l'emploie que pour des palmiers de serre qui atteignent une taille trop élevée.

Dans la culture du dattier, un des moments les plus importants est celui de la fécondation artificielle, procédé très particulier qui avait déjà attiré l'attention des écrivains classiques (2). Il résulte du caractère dioïque de l'arbre : les fleurs femelles et les fleurs mâles poussent sur des pieds séparés ; si un régime femelle n'est pas touché par le pollen fécondant des fleurs mâles, il pourra porter des fruits mais ceux-ci n'auront pas de noyau et seront sans valeur commerciale (3). A l'état sauvage la fertilisation est opérée par le vent et par les insectes, mais cette action de la nature est tout à fait insuffisante pour assurer une récolte fructueuse ; aussi, dès une haute antiquité, a-t-on reconnu la nécessité de la fécondation artificielle. Aujourd'hui, pour accomplir cette opération qui a lieu au printemps, les Arabes ouvrent les bractées de l'inflorescence mâle avant l'explosion des anthères et, par conséquent, avant que le pollen fécondant ne s'échappe. Ils prennent un rameau de cette inflorescence et l'insèrent à l'intérieur du régime femelle ; ils fixent l'ensemble à l'aide d'une ligature faite d'un morceau de feuille de palmier (fig. 3 et fig. 5) (4).

Parfois aussi, le pollen est enfermé dans une sorte de petite bourse faite d'un tissu lâche et fixée à l'extrémité d'un long bâton ; les Arabes secouent cette bourse ainsi remplie au-dessus de la fleur qu'il s'agit de fertiliser.

Le pollen garde longtemps ses propriétés fécondantes; aussi les Arabes le conservent-ils d'une année à l'autre, pour polliniser les fleurs femelles qui pourraient arriver à maturité avant les premières fleurs mâles (5).

---

(1) *Hist. plant.*. VI, 6.

(2) HÉRODOTE, I, 193 ; PLINE, *Hist. nat.*, XIII, 3, 7 ; *Geoponica*, I, 4, 4 à 9.

(3) A. H. PRUESSNER, *art. cité*, p. 224. D'après Eng. KAEMPFER, *Amoenitatum exoticarum fasciculi V*, Lemgo, 1712, p. 706, si les palmiers femelles ne sont pas fécondés, les fruits embryonnaires tombent.

Notre fig. 5 reproduit, d'après Kaempfer, un régime femelle fécondé ; on remarquera la différence d'avec le dessin qu'en donne Gatin (fig. 3). Voir aussi la fig. 6*a* qui reproduit une inflorescence mâle et la fig. 6*b*, image d'une inflorescence femelle.

(4) Pour grimper à l'arbre, les Arabes se servent des excroissances laissées par la base des feuilles et s'aident d'une ceinture nommée en Iraq *tebelie*. On se sert de cet instrument, d'abord au printemps pour couper les feuilles mortes, puis pour la fécondation, ensuite pour lier les feuilles afin d'empêcher que trop de dattes non mûres ne soient abattues par le vent, et, enfin, pour la cueillette des fruits ; cf. Br. MEISSNER, *Tebelie*, dans *Festschrift Eduard Sachau*, Berlin, 1915, p. 22 ss.

(5) La fécondation artificielle ne peut être retardée d'un jour ; même si le moment de la fertilisation tombe le 14 Nisan, il est permis de polliniser toute la journée s'il est avéré qu'on ne peut remettre l'opération ; cf. Imm.

Tandis qu'à l'état sauvage il existe à peu près autant de palmiers mâles que de palmiers femelles, dans les cultures un arbre mâle suffit à la fécondation de 50 à 100 pieds femelles.

L'importance du dattier tient surtout à ses multiples usages. Les nombreuses vertus de cet arbre incomparable avaient été, comme nous l'avons déjà dit, célébrées dans un hymne perse ou babylonien (1).

Tout s'utilise dans le dattier, depuis le bourgeon terminal jusqu'au chevelu fibreux qui se trouve à la base des feuilles. On emploie le tronc comme matériau de construction, bien que le bois soit filandreux et de très mauvaise qualité. De plus, il est aussi employé comme combustible, ainsi d'ailleurs que le noyau et les feuilles.

Les feuilles servent à la confection d'objets de toutes espèces : corbeilles, couffes, plateaux, vases, filets, nattes, sandales. En Égypte, elles formaient la monture des guirlandes (2). Dans ce pays, on utilisait aussi la fronde ou nervure centrale de la feuille pour la fabrication de meubles, de lances et, plus particulièrement, de cannes. Aujourd'hui, les fellahs les font entrer dans la construction des murs en pisé de leurs maisons, pendant que les feuilles entières servent à la confection du toit.

Du *lif*, c'est-à-dire des filaments restés adhérents au tronc de l'arbre à la base des palmes coupées, où ils forment une sorte d'étoupe, on confectionne des emballages, des cordages, des brosses et même de mauvais vêtements ; le régime, macéré et roui, donne un produit un peu moins grossier (3).

Mais la partie la plus importante est le fruit. L'inflorescence mâle, lorsqu'elle est jeune, sert de nourriture ; son goût ressemble à celui de la datte, mais est plus amer (4). Quant aux dattes, elles ont occupé et elles occupent encore aujourd'hui une place de toute première importance dans la nourriture des indigènes (5). Elles peuvent se manger fraîches ou sèches, pressées en gâteaux, confites dans du miel ou réduites en pâte. La farine de dattes, pour autant qu'on la mette à l'abri de l'humidité, se conserve indéfiniment. Par la cuisson, on retire de ces

Löw, *Die Flora der Juden*, t. II (Vienne et Leipzig), 1924, pp. 334-335. Cette tolérance est une nouvelle preuve de l'importance attribuée par les Arabes à la culture du dattier.

(1) Voir p. 9.

(2) F. Hartmann, *L'agriculture dans l'ancienne Egypte*, Paris, 1923, p. 26.

(3) G. A. Olivier, *Voyage dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, t. III (Paris, an 12 [1804]), p. 305.

(4) Imm. Löw, *Die Flora der Juden*, t. II, pp. 333-334.

(5) Un témoignage caractéristique de cette importance nous est donné par Olivier, qui voyagea en Asie occidentale à la fin du XVIII[me] siècle : « Lorsque nous fûmes dans les villages où croissent les dattiers, on nous « donnait pour tout mets le jour des dattes frites au beurre. Le soir on y ajoutait du pilau » (*Voyage dans l'empire othoman*, t. IV [1804], p. 298).

fruits un sirop ou miel de dattes nommé *pekmez* en Mésopotamie ; une eau de vie très alcoolisée, l'*arak*, s'obtient par distillation ; une autre boisson, le *sherba*, est exprimée des fruits frais (1) et les dattes fermentées servent à fabriquer du vinaigre. Les noyaux eux-mêmes, préparés par macération, sont donnés en nourriture au bétail ; on en tire aussi une sorte de tanin.

Le *lagmi* ou vin de palme est extrait de la sève de l'arbre. On l'obtient en coupant les feuilles au ras du bourgeon terminal qui est ainsi mis à nu, puis en pratiquant dans le cœur une incision par où sortira la sève que l'on recueille dans un récipient fixé au sommet du dattier (2). Cette opération ne s'effectue d'ailleurs que sur des palmiers de mauvaise race, car les incisions répétées les font mourir. Si on ajoute de la chaux à la sève non fermentée, on obtient, par la cuisson, un sucre de très bonne qualité (3).

Le bourgeon terminal tout entier est, sous le nom de chou-palmiste, utilisé dans l'alimentation ; son goût ressemble à celui de l'artichaut.

Les Anciens faisaient entrer les différentes parties de l'arbre, et plus particulièrement les dattes, dans la fabrication de toutes sortes de remèdes pour les yeux, l'estomac, le foie, les intestins, la vessie, les affections de la matrice, les ulcères (4).

Enfin, l'ombre des palmeraies permet la culture des plantes potagères et de plus petits arbres fruitiers.

II. Le dattier en Asie occidentale.

C'est sur les rives du Shatt-el-Arab, dans les districts de Bassorah et de Mohammerah, que se trouvent aujourd'hui les plus importantes palmeraies du monde (5). Les dattes y font l'objet d'un très important commerce d'exportation qui est surtout dirigé vers l'Inde (6).

« La datte de Bassora », écrivait Olivier en 1804, « est bien supérieure à » celle d'Égypte ou de Barbarie ; elle y offre aussi beaucoup plus de variété » (7).

(1) Cf. E. J. Banks, *Bismya or the Lost City of Adab*, New-York et Londres, 1912, p. 437.

(2) M. Perin, *Le palmier-dattier*, pp. 70-71.

(3) C. L. Gatin, *Les palmiers*, pp. 142-143.

(4) Voir par exemple, Pline, *Hist. nat.*, XXIII, 4, 51, qui déclare cependant ce remède presqu'universel, mauvais pour la tête et les nerfs. R. C. Thompson, *The Assyrian Herbal*, Londres, 1924, pp. 174-175, traite de textes cunéiformes relatifs à l'emploi de la datte en médecine.

(5) D. G. Fairchild, *Persian Gulf Dates and their Introduction into America*, dans *U. S. Departement of Agriculture, Bureau of Plant Industry*, Bull. 54 (1903), p. 7.

(6) Imm. Löw, *Die Flora der Juden*, t. II, p. 309.

(7) *Voyage dans l'empire othoman*, t. IV, p. 419.

Cette supériorité avait déjà été reconnue par les écrivains de l'antiquité : parmi les dattes, « les plus renommées de toutes sont celles que l'on nomme les « dattes royales » de Babylone ; dans le sud, sont célèbres les Syagres et les » Margarides » (1).

La qualité transcendante des dattiers de Chaldée et l'importance prise par leur culture dans ce pays sont dues au fait qu'on ne pourrait trouver ailleurs conditions plus favorables au développement d'un arbre, dont un proverbe arabe dit qu'il doit avoir « les pieds dans l'eau et la tête dans le feu du ciel ». Dans l'ancien pays de Sumer, la chaleur de l'été peut atteindre à l'ombre jusqu'à 126° Fahr. (environ 52°C.) et sa moyenne est d'environ 110° Fahr. (environ 43°C.) de juin à septembre. Pendant l'hiver, le thermomètre atteint en général le point de gelée, mais la neige est rare au sud de Bagdad (2) ; or, nous avons vu plus haut (3) que le dattier supporte bien de faibles gelées.

D'autre part, l'irrigation est fort aisée : « les rives du fleuve sont très basses, » l'influence des marées se fait sentir à travers les canaux de l'Euphrate et du » Tigre. A Bassorah, la marée haute élève le niveau du fleuve de 6 pieds et » ainsi, deux fois par jour, les canaux sont remplis de l'eau chaude du fleuve » (4). Cette irrigation est donc en quelque sorte automatique et l'eau salée qu'apportent les marées est particulièrement propice à la croissance des dattiers.

Autrefois, dans le pays de Sumer, les conditions étaient aussi favorables à la culture du dattier qu'elles le sont aujourd'hui dans la région de Bassorah, « le nâr Marratu, le large estuaire formé par l'embouchure des deux fleuves » atteignait probablement au nord la région d'Ur et d'Eridu tandis que vers l'est » s'étendaient les marais de Susiane » (5). Dans toute la Chaldée, le système d'irrigation était extrêmement développé et permettait une culture intensive de l'arbre (6).

Actuellement, les dattiers s'étendent en Mésopotamie depuis le golfe Persique jusqu'à Tekrit sur le Tigre et 'Ana sur l'Euphrate (7). Autrefois, on était certainement arrivé à l'acclimater plus au nord ; c'est ainsi que des représenta-

(1) PLINE, *Hist. nat.*, XIII, 4, 9 ; voir aussi THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, VI, 6.
(2) *The Cambridge Ancient History*, t. I (1923), p. 360.
(3) P. 15.
(4) A. H. PRUESSNER, *art. cité*, p. 215 ; cf. D. G. FAIRCHILD, *op. cit.*, p. 14.
(5) A. H. PRUESSNER, *ibid.*.
(6) Cf. G. CONTENAU, *Manuel*, t. I, pp. 66-69.
(7) G. RAWLINSON, *The Five Great Monarchies*, t. I (Londres, 1862), p. 273. Pourtant, d'après la carte dressée par DOWSON à la fin du premier fascicule de son étude *Dates and Date Cultivation of the Iraq*, Cambridge, 1921, le dattier ne dépasserait guère Hît sur l'Euphrate et Baqooba sur le Tigre, c'est-à-dire qu'il n'atteindrait même pas le 34[me] degré de latitude nord.

tions nous montrent la ville de Ninive entourée de palmeraies, mais il est très probable que les fruits n'arrivaient pas à complète maturité dans cette région (1).

Il n'y a pas longtemps encore, l'aire de dispersion du dattier était beaucoup plus étendue. A la fin du XVIIIme siècle, Olivier, voyageant « dans l'empire othoman, l'Égypte et la Perse », nota sur son passage les espèces d'arbres ou de plantes qu'il rencontrait. C'est ainsi qu'il observe à propos du village de *Taouk* ou *Daouk* situé au sud de Kerkouk : « ce village est le premier où nous » ayions vu les dattiers abondants, et où les dattes mûrissent bien » (2). Il relève d'ailleurs la présence de l'arbre en Syrie, où, à cette époque, « on voit prospérer » en même temps les fruits, les graines, tous les herbages d'Europe et la plupart » de ceux d'Asie et d'Amérique » (3).

En Perse, le dattier, abondant au bord du golfe Persique, croît aussi très bien dans les premières montagnes, le pays étant encore fort chaud jusqu'à Tarom, Tadivan et Kaseroum. Mais aux environs de Chiraz et de Persépolis, le dattier disparaît (4).

Actuellement, il ne pousse presque plus de dattiers en Palestine. Selon Löw, les conditions climatériques de ce pays ne sont propices à la culture du dattier qu'en deux endroits : dans le Ghôr et dans la région de Gaza (5). Mais le dattier y était certainement plus abondant autrefois que de nos jours. A Beisan, une expédition de l'Université de Pensylvanie a mis au jour, dans une couche du XVme siècle avant notre ère, un tronc de dattier noirci par l'âge. Or, on ne rencontre plus aujourd'hui de palmier à Beisan (6). Il est intéressant de noter que la Bible ne fait pour ainsi dire pas allusion aux dattes, bien qu'on y trouve de nombreuses mentions du dattier et des palmes (7).

La présence de palmiers en Phénicie a suscité pas mal de controverses : cette question est, en effet, liée au problème si discuté de la signification du nom des « Phéniciens ». V. Bérard s'est élevé contre une tradition qui voudrait faire de la Phénicie le pays des palmiers (8), mais M. Dussaud remarque préci-

(1) Cf. Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. I (Heidelberg, 1920), p. 203.
(2) G. A. Olivier, *op. cit.*, t. IV (1804), p. 302.
(3) G. A. Olivier, *op. cit.*, t. IV (1804), p. 120.
(4) G. A. Olivier, *op. cit.*, t. V (1807), p. 206.
(5) Imm. Löw, *Die Flora der Juden*, p. 306. Le P. Barrois m'a signalé l'existence de très maigres palmeraies à Akka, Haïfa, Ascalon, Jaffa et Jéricho, autrefois la ville des palmes ; on trouve quelques palmiers sauvages dans les rochers à l'est de la mer Morte et dans des vallées sinaïtiques.
(6) Cf. Alan Rowe, *The Museum Journal*, 1927, pp. 413-414.
(7) Cf. C. Ritter, *Die Erdkunde*, XIII, p. 771.
(8) V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. II (Paris, 1927), pp. 33-34.

sément que « les voyageurs modernes, induits en erreur par le changement » à peu près total que les cultures ont subi depuis l'antiquité, tiennent pour » un intrus et un parasite, un arbre qui, il y a trois mille ans, devait parer toute » la côte sidonienne » (1).

D'une manière générale, le sol de l'Arabie est trop sec pour que le palmier puisse y prospérer. Il y pousse toutefois, mais il donne des fruits de qualité médiocre ; « les dattes de la Thébaïde et de l'Arabie sont en général sèches, » maigres, tellement rôties par le soleil qu'elles sont plutôt recouvertes par une » écorce que par une peau » (2).

En résumé, c'est dans le sud de la Mésopotamie que sont réunies les conditions géographiques les plus favorables à la croissance et à la culture des dattiers. C'est là qu'existent, depuis des millénaires, les plus importantes palmeraies du monde et c'est très probablement là aussi que la culture transforma l'espèce sauvage, aujourd'hui inconnue, en un arbre aux fruits comestibles qui suffit, à lui seul, à presque tous les besoins de la vie.

Sa valeur utilitaire est accrue du fait qu'il ne pousse dans le sud de la Mésopotamie aucun arbre fruitier en dehors du dattier ; or, comme nous le disions plus haut (3), c'est dans cette région que se développa la civilisation sumérienne, qui devait influencer toutes les civilisations de l'Asie occidentale ancienne.

Des textes cunéiformes sont consacrés à l'énumération des différentes variétés de dattier, des parties de l'arbre, des termes techniques employés pour sa culture. Une partie de la grande série lexicographique *ḫarra-ḫubullum* est consacrée au dattier et à ses différentes parties (4).

Les dattes sont fréquemment présentées en offrande aux dieux ; parmi les sacrifices quotidiens du temple d'Anu à Uruk, on offre « chaque jour, toute » l'année, aux 4 repas, 60 et 48 *sât* ou 108 *sât* de dattes (de Babylonie), » dattes de Tilmun, figues et raisins... » (5).

---

(1) R. Dussaud, compte-rendu d'un article de V. Bérard (*Revue de l'histoire des religions*, 1926, I, pp. 187-223), dans *Syria*, t. VIII (1927), p. 184*b*.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XIII, 4, 9.

(3) Voir pp. 9-10.

(4) Br. Meissner, *Assyriologische Studien*, t. VI (= Mitteilungen der vorderasiatischen Gesellschaft, 1913, 2), p. 21 ss., col. 4 et 5 ; cf. p. 39 ss.

(5) Fr. Thureau-Dangin, *Rituels accadiens*, Paris, 1921, p. 83 ; cf. pp. 11, 25, 31, 35, 45, 94. Ce rituel est une copie faite au temps des Séleucides, mais il n'est pas douteux que l'original soit beaucoup plus ancien. Dès l'époque archaïque, les dattes occupaient, parmi les offrandes, une place de choix ; cf. C. Frank, *Studien zur babylonischen Religion*, t. I (Strasbourg, 1911), p. 193.

Certains textes économiques se rapportent directement à la culture du dattier. Deux d'entre eux, étudiés par le P. Scheil, lui ont permis de conclure que, dès la troisième dynastie d'Ur (XXIII[me] s. av. J. C.), il existait en Babylonie des palmeraies de plusieurs hectares d'étendue dont on évaluait la superficie, non par mesures agraires mais par chiffre d'arbres, que la fécondation artificielle était connue, les pieds mâles étant, comme de nos jours, cultivés à part, et que la comptabilité du rendement des différents plants « était tenue » avec rigueur et précision selon les procédés les plus rationnels » (1), ce qui implique évidemment une expérience déjà longue.

Dans le Code de Hammurapi, une place importante est réservée à la culture du dattier. Or, nous savons que ce code n'est pas un ouvrage original; il remonte à une source sumérienne et ses lois sanctionnaient sans doute des usages depuis longtemps en vigueur dans le pays (2). A. H. Pruessner, qui a étudié les articles relatifs au dattier, est arrivé à des conclusions intéressantes. La multiplication se faisait exclusivement à l'aide de drageons, car il est dit que la première récolte a lieu la cinquième année après la plantation (3). En ce qui concerne la distance laissée entre les arbres, elle aurait été d'environ 30 pieds; or, l'agriculture moderne place les plants de 26 à 33 pieds de distance (4). Les articles 64 et 65 du code se rapportent à la fécondation artificielle (5) et l'article 59 nous renseigne sur la précieuse valeur de l'arbre : « Si un homme, sans le consentement du pro- » priétaire d'un verger, coupe un arbre dans ce verger, il devra payer une demi » mine d'argent » (6). D'autre part, « si on compare le prix de vente des palme- » raies à celui des champs cultivés, on voit qu'à cette époque (Hammurapi), » les palmeraies valent au moins le double des champs » (7).

Des contrats d'époque néo-babylonienne, rassemblés par MM. San Nicolò et A. Ungnad (8), concernent principalement l'exploitation des palmeraies. Dans un compte-rendu de cet ouvrage, M. Thureau-Dangin constate que « la termino- » logie de ces textes est encore très obscure », et il ajoute : « Il y aurait toute une

(1) V. Scheil, *De l'exploitation des dattiers dans l'ancienne Babylonie*, dans *Revue d'assyriologie*, t. X (1913), p. 9.

Pour des renseignements sur la culture du dattier aux temps présargoniques, voir A. Deimel, *Orientalia*, t. XVI (1925), pp. 55-58, p. 75 ; Er. Burrows, *Ur Excavations Texts*, t. II : *Archaic Texts*, Londres et Philadelphie, 1935, p. 10.

(2) G. Contenau, *Manuel*, t. I, pp. 350-354.

(3) A. H. Pruessner, *art. cité*, pp. 217-219.

(4) A. H. Pruessner, *art. cité*, p. 220.

(5) A. H. Pruessner, *art. cité*, pp. 224-225.

(6) A. H. Pruessner, *art. cité* , p. 231.

(7) A. H. Pruessner, *art. cité*, p. 232.

(8) *Neubabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden*, t. 1, fasc. 3 (Leipzig, 1930), p. 339 ss.

» étude à faire sur la culture et l'utilisation du dattier en Babylonie » (1). Il est curieux de constater que si l'on possède de nombreux textes qui nous renseignent sur la culture et le commerce des dattes en Babylonie, nous ne disposons que de très rares documents susceptibles de nous éclairer sur le symbolisme de l'arbre (2).

(1) *Revue d'assyriologie*, t. XXVII (1930), p. 160. On trouvera des renseignements sur la terminologie dans P. Koschaker et A. Ungnad, *Hammurabi's Gesetz*, t. VI (Leipzig, 1923), pp. 118-119, et surtout dans B. Landsberger, *Die Serie « ana ittišu »*, Rome, 1937 (= *Materialien zum sumerischen Lexikon*, t. I), où il étudie les termes qui apparaissent dans la 4me tablette, col. III, ll. 17-51 ; voir le commentaire pp. 192-212.

(2) Pour ces textes, voir plus loin, p. 148 ss.

CHAPITRE II

ÉTUDE FORMELLE DES ARBRES ET DES PLANTES

I. Le palmier-dattier et les arbres sacrés apparentés.

Au cours de l'introduction nous avons fait observer que, seul, le dattier pouvait être identifié avec certitude sur les monuments de l'Asie occidentale ancienne (1) : son stipe élancé, la frondaison faite de longues feuilles groupées en bouquet au sommet de l'arbre, les drageons, la disposition des régimes suspendus sous les palmes et l'aspect imbriqué du tronc sont les signes qui permettent de reconnaître le dattier, même sous des formes très stylisées. Parmi ces indices, les plus caractéristiques sont les imbrications du stipe, les drageons et surtout les régimes.

Les divers éléments du dattier ont été représentés parfois sous des formes tellement schématiques, des stylisations si fortes ont modifié l'aspect des diverses parties de l'arbre que, seule, la comparaison avec des monuments où les transformations sont moins marquées permet une identification certaine. Nous chercherons donc d'abord à reconnaître le dattier sous les formes trop simplifiées ou, au contraire, trop complexes, qui lui sont données. Pour obtenir ce résultat, nous avons groupé les représentations en partant des formes réalistes pour atteindre aux stylisations, sans nous préoccuper ni de la chronologie ni de la provenance du monument. Seuls, d'ailleurs, les documents découverts au cours de fouilles régulières pourraient être classés, soit par date, soit d'après le lieu où ils furent retrouvés. Pour les autres, et ils sont nombreux, surtout parmi les cylindres qui forment la majeure partie de notre documentation, nous ne possédons que des indications fort peu précises. L'unité de culture de l'Asie Antérieure autorise, croyons-nous, le mode de classement que nous avons adopté.

D'autre part, le nombre relativement réduit de documents retrouvés ne

(1) Pp. 6-7.

permettait pas l'espoir de retracer, en suivant l'ordre chronologique, toutes les étapes du développement d'une forme. Dans l'archéologie de l'Asie occidentale ancienne, il n'est d'ailleurs pas illogique d'expliquer un monument par un autre plus récent : nombre de thèmes sont fixés dès le début du IIIme millénaire et continuent à être traités dans les siècles qui suivent ; cette persistance des thèmes est une des constantes de l'art oriental.

Ce groupement des monuments, envisagé d'un point de vue purement formel, laisse apparaître, sous ses multiples aspects, un même motif original ; c'est ainsi, par exemple, que nous retrouverons sans mal des éléments empruntés au palmier-dattier dans les combinaisons artificielles et compliquées d'un bon nombre d'arbres sacrés. Les stylisations ainsi réunies s'expliquent et s'éclairent les unes par les autres.

Un index chronologique et une table des lieux de provenance de nos monuments, dressés à la fin du présent volume, nous permettent d'établir quelles formes furent représentées à une certaine époque et dans une région déterminée. Ainsi, les monuments dont on ignore l'origine se groupent d'eux-mêmes autour d'autres dont l'identité est bien établie. Il nous sera possible alors de rechercher l'origine qu'on peut, pour l'instant, attribuer à tel ou tel détail des stylisations.

Pour ne pas alourdir le texte par de longues descriptions, nous nous bornerons à indiquer les détails intéressants et la marche suivie par l'évolution d'un type de stylisation en renvoyant aux figures.

Sur certains monuments, le dattier se présente pourvu de tous ses éléments essentiels (fig. 8 à 25, 1156, 1158) (1). Le stipe, dont les imbrications sont indiquées par des chevrons, des quadrillages, des excroissances, des zigzags ou des traits parallèles, est couronné d'un bouquet de palmes aux folioles détaillées qui,

---

(1) La patère fig. 10, bien que découverte en Etrurie, peut prendre place ici : elle appartient en effet à l'art phénico-chypriote où se mêlent des influences asiatiques, égyptiennes, égéennes et dont des spécimens furent découverts en divers lieux de l'Asie occidentale ancienne, à Chypre, en Crète, en Grèce continentale, en Etrurie. Le problème de leur origine soulève de nombreuses discussions, mais il est certain qu'en Etrurie de pareils objets proviennent de l'étranger, sans doute de Phénicie ou de Chypre. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question ; voir notamment p. 203, n. 2.

Br. Meissner, *Die babylonischen Kleinplastiken*, Leipzig, 1934, p. 23, date la fig. 21 de l'époque cassite. R. Heidenreich, *Orientalistische Literaturzeitung*, 1935, col. 147, conteste cette attribution : « Je ne connais pas », écrit-il, « de représentation de palmier à l'époque cassite. L'empreinte est, malgré la croix « cassite », assyrienne, » sinon même perse ». Il est fort malaisé de trancher pareilles questions. Signalons pourtant une parenté entre l'empreinte fig. 21 et un cylindre du musée de Berlin (fig. 38) que O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, Leipzig, 1920, fig. 485, date de la seconde moitié du IIme millénaire, chronologie qui lui a vraisemblablement été suggérée par la présence de la croix cassite. Sur quelques autres cylindres d'époque cassite, nous trouverons encore des représentations de dattiers, à vrai dire, beaucoup moins réalistes que ceux de notre fig. 21 (fig. 196, 202, 1122).

tantôt s'étalent en éventail au sommet du stipe, tantôt se groupent de part et d'autre d'une tige centrale placée dans le prolongement du tronc et qui représente, au moins sur les fig. 16, 11, 18, 20 et 24, le bourgeon terminal. Sous la frondaison pendent deux ou quatre régimes disposés symétriquement ; ils sont, en général, figurés sous forme de masses globulaires plus ou moins allongées, couvertes de petits points et suspendues à des tiges accrochées au sommet du stipe. Sur un cylindre du British Museum, trois rangées de petits globes, suspendus sous la frondaison, indiquent les fruits (fig. 15). Remarquons, fig. 19, 24 et 1158, la très forte stylisation des régimes réduits à un simple point au bout d'une tige.

A l'époque assyrienne, les dattiers figurent souvent sur les bas-reliefs comme indication du lieu où se déroule la scène et les artistes répètent à l'infini le même type d'arbre dont nous montrons ici les deux variantes essentielles : la première (fig. 25), la plus réaliste, possède un stipe couvert d'imbrications aplaties au pied de l'arbre, comme c'est souvent le cas dans la nature ; les feuilles se disposent en éventail et chaque palme, soigneusement détaillée, est cernée d'un trait ; la nervure centrale diminue de grosseur de la base au sommet de la feuille, détail réaliste que nous ne pouvions guère rencontrer dans le champ restreint des cylindres. Sur cette représentation, quatre régimes, dont on a sommairement indiqué les fruits, sont disposés symétriquement de part et d'autre du stipe ; les tiges qui les soutiennent sont en partie dissimulées par la frondaison (1).

Le second type, beaucoup plus fréquent, est d'une exécution un peu plus sommaire. Des quadrillages couvrent le stipe ; la nervure centrale des feuilles s'indique d'un trait uniforme, un bord dentelé marque seul la division en folioles ; des drageons couvrent le pied de l'arbre ; les régimes sont rendus avec plus d'exactitude (fig. 26 ; cf. fig. 830).

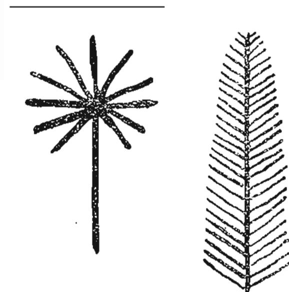
Sur quelques monuments, la frondaison entière est cernée par un trait (fig. 28 à 31) et le détail des palmes n'est pas toujours soigneusement indiqué (fig. 31 et surtout fig. 29). Sur la fig. 30, la tige qui soutient les régimes suit exactement la courbe décrite par la base de la frondaison, tandis que sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 31), elle se rattache directement non plus au stipe, mais à la feuille inférieure.

(1) De longues feuilles pennées, groupées au sommet du tronc, ne sont pas l'apanage des seuls dattiers ; les monuments représentent ainsi d'autres arbres qu'on ne peut d'ailleurs identifier ; mais leur tronc lisse, l'absence de fruits comparables aux régimes, la disposition moins régulière des feuilles et, surtout, leur silhouette trapue les font reconnaître sans peine (fig. 27).

Les palmes, étalées en éventail dans ces derniers exemples, se placent de part et d'autre du stipe dans les figures suivantes ; ce qui les caractérise, ce sont les folioles espacées (fig. 32 à 34). Notons, sur un cylindre inédit de Khafadji (fig. 1156), la disposition des palmes rigoureusement perpendiculaires au tronc et la silhouette en triangle du stipe du palmier figuré sur un cylindre découvert à Ur (fig. 32), alors qu'un tronc d'égale grosseur sur toute sa longueur est précisément un des traits caractéristiques du dattier. S'il ne s'agit, comme c'est souvent le cas, que d'un simple renflement au pied de l'arbre (fig. 14, 16, 35, 45), on peut penser aux racines qui parfois sortent du sol et entourent la base du tronc, ou à la butte de terre que l'on élève pour les recouvrir, mais ici le stipe diminue progressivement de la base au sommet ; cette tendance, il est vrai beaucoup moins accentuée, s'accuse aussi sur les fig. 8, 19, 30 et 1158.


Fig. I.

Sur un cylindre du Louvre, les palmes couvrent les deux-tiers du stipe et deux régimes pendent encore sous cette frondaison (fig. 34). Les palmes tombent jusqu'à terre sur un bol en stéatite du British Museum récemment publié par M. S. Smith (voir fig. I ci-contre) (1). La curieuse stylisation de ce dattier mérite qu'on s'y arrête : le sommet du tronc, effilé en fuseau, porte un bouquet de palmes courtes ; d'autres feuilles s'attachent plus bas sur le stipe ; très longues, elles se recourbent gracieusement vers le sol. Entre les deux groupes de palmes partent d'épaisses tiges raides auxquelles sont accrochés les régimes. Il suffit de répartir ces divers éléments de manière à meubler complètement la surface pour obtenir un remarquable motif décoratif ; c'est ce qui est réalisé sur un très beau vase en stéatite du musée du Louvre (fig. 35) orné d'une rangée de dattiers ainsi stylisés (2).


Feuille palmée. Feuille pennée.
Fig. II.

(1) S. Smith, *The British Museum Quarterly*, t. XI (1937), pl. XXXI *b* et XXXII ; cf. pp. 118-119.

(2) M. G. Contenau, qui avait d'abord décrit ce vase comme « orné sur tout » son pourtour de la représentation stylisée de palmiers chargés de régimes de » dattes » *(Les antiquités orientales du musée du Louvre*, t. I [Paris, s. d.], p. 21), a modifié dans la suite sa première description : « Un beau spécimen est orné » d'une ligne de palmiers de rapport chargés de leurs régimes de dattes, tandis que » le premier plan est occupé par de petits palmiers-*doum* dont les feuilles re- » tombent gracieusement vers la terre » (G. Contenau, *Manuel*, t. II, pp. 664-665). J'inclinerais plutôt à retenir la première interprétation du savant archéologue, que la comparaison avec le monument du British Museum suffirait seule à justifier. D'autre part, si sur le vase du Louvre, la tige longue et raide

Fréquemment, les folioles ne sont marquées que d'un seul côté de la nervure centrale de la feuille ; elles se dirigent tantôt vers le haut (fig. 36 à 40), tantôt vers le bas (fig. 41 à 43). Sur la fig. 38 les trois traits au sommet de l'arbre représentent vraisemblablement les jeunes palmes dont le limbe n'est pas encore déchiré (1).

La silhouette triangulaire du stipe dont nous venons d'indiquer le caractère anormal est particulièrement marquée sur un fragment de vase du British Museum. Les palmes sont faites de bandes rayées et trois traits horizontaux disposés sous la frondaison ne peuvent non plus s'expliquer par l'étude morphologique de l'arbre (fig. 44).

Un bord dentelé silhouette les palmes du dattier d'un cylindre susien (fig. 46) ; elles s'attachent directement à un tronc chevronné coupé net au sommet du cylindre, sans trace de bourgeon terminal. Citons encore la curieuse représentation, faite toute de dentelures, qui figure sur un prisme provenant aussi de Suse (fig. 47); les régimes sont deux globes suspendus dans le vide, mais à leur place habituelle.

Les palmes sont souvent figurées par un simple trait, ce qui n'ôte rien au réalisme de la représentation (fig. 45, 48 à 52, 1145, 54). La technique grossière d'un cylindre du Metropolitan Museum montre combien l'indication des imbrications et surtout celle des régimes sont précieuses pour identifier le dattier (fig. 53). Sur un cylindre du Louvre (fig. 55), la tige qui soutient les fruits suit la courbure des feuilles selon un procédé décoratif déjà rencontré plus haut (fig. 30) ; cette tige est fort peu visible sur la photographie, de sorte que, à première vue, les régimes semblent suspendus dans le vide aux extrémités inférieures de la frondaison. Cette même tige, presque perpendiculaire au tronc, donne, ainsi que les stries régulières qui coupent le stipe, un bizarre aspect métallique au dattier d'un cylindre de la collection Newell (fig. 56).

Un stipe très gros caractérise le dattier d'un beau bas-relief en brique émaillée découvert à Suse (fig. 57); des triangles marquent les imbrications et cinq traits figurant la frondaison se posent au sommet ; notons tout particulièrement la

qui soutient les régimes n'a rien de naturel, elle s'attache bien au stipe du palmier du « premier plan » ; ainsi placée, elle remplit son rôle décoratif, meublant l'espace entre les feuilles du sommet qui encadrent le bourgeon terminal et celles qui retombent vers le sol. De plus, le palmier-doum possède des feuilles palmées et, sur notre monument, les longues palmes inclinées vers la terre sont reproduites pennées comme à l'ordinaire (cf. fig. II). Enfin, le caractère typique, essentiel du doum : un tronc qui se divise en plusieurs branches, n'est pas représenté. Voir une image du palmier-doum, *Hyphaene thebaica* ou *cucifera* dans O. DE KERCHOVE DE DENTERGHEM, *Les Palmiers*, Paris, 1878, fig. 100 (p. 183).

Le doum croît aujourd'hui en Arabie méridionale, je ne l'ai relevé sur aucun monument de l'Asie occidentale ancienne.

(1) La curieuse représentation des drageons d'un cylindre du musée de Berlin (fig. 38) trouvera des parallèles dans les monuments dont nous parlerons plus loin (p. 38 ss.).

courbe de la tige qui soutient les régimes (cf. fig. 58). Sur les exemples suivants, les palmes se groupent de part et d'autre du sommet du stipe (fig. 1157, 59 à 63); sur le dernier cylindre, d'ailleurs d'une authenticité discutable, la frondaison, dont les feuilles diminuent de longueur au fur et à mesure qu'on se rapproche du sommet, fait que, sans les régimes, on croirait plutôt voir une variante de ces arbres au feuillage en forme de triangle dont nous parlerons plus loin (1).

La représentation suivante (fig. 66) est à rapprocher du bas-relief susien en brique émaillée, mais ici la stylisation est plus forte.

L'importance des régimes, pour identifier les dattiers représentés sur les monuments, est prouvée par les exemples suivants : un scarabée découvert à Ninive (fig. 64), un monument votif provenant de Teima où la frondaison est presque supprimée (fig. 65) et un très grossier cylindre d'Ur (fig. 70) où, dans un fouillis de traits gravés, la présence des régimes permet de reconnaître l'arbre.

Des gravures sur terre-cuite montrent d'étranges dattiers, au stipe court, chargés de lourds régimes. Le meilleur exemple orne un support d'offrandes d'Ur (fig. 1134) : une tige mince et flanquée à la base de deux traits parallèles porte trois palmes au sommet ; en dessous, sont accrochés deux arcs de cercle retombant vers le bas, autour desquels viennent se masser deux groupes de petits points : les régimes. Un exemplaire, provenant cette fois de Tello, est presque semblable (fig. 68), mais le stipe se divise en trois à la base et les régimes sont deux masses allongées rayées de quelques traits (2). Enfin, sur un autre fragment de Tello (fig. 67), une tige ornée de barbelures représente le stipe à la partie supérieure duquel viennent se rattacher les palmes, mais la pièce mutilée ne montre plus qu'un demi-dattier ; sous les feuilles sont suspendus deux énormes régimes qui retombent à hauteur de la base du stipe sous forme de masses triangulaires composées de petits globes.

Le fruit (?) ovoïde couvert de points, gravé au sommet d'un fragment de plaque de Nippur (fig. 69), représenterait peut-être, selon M. Meissner, une inflorescence de dattier (3) et un régime accroché à une longue tige est suspendu devant une palme (?) sur un fragment de poterie d'Adab (fig. 72).

Toutes les représentations de dattiers que nous venons de décrire sommairement possédaient des régimes, mais les arbres mâles et ceux qui sont encore trop

(1) Voir pp. 62-63.

(2) Bien que les régimes ne soient pas représentés, la disposition générale des autres éléments permet de rapprocher notre fig. 68 d'une gravure de Fara (fig. 71).

(3) Br. MEISSNER, *Die babylonischen Kleinplastiken*, Leipzig, 1934, p. 19, n° 33.

jeunes pour porter des fruits ne peuvent présenter cet indice caractéristique. Dans ce cas, les imbrications du stipe, la disposition des palmes et leur division en folioles, la silhouette générale et parfois aussi les drageons ou le bourgeon terminal permettent d'identifier le dattier.

Les fig. 1183, 73 à 85, 1119, 1143, 1154, 1182 (1) montrent, rassemblées, plusieurs de ces caractéristiques. Notons, sur un cylindre du Musée Guimet (fig. 80), la manière décorative de représenter les folioles par de petits points, le trait court aux extrémités retombantes qui barre le stipe d'un dattier sur une céramique d'Assur et qui pourrait être une forte stylisation des régimes (fig. 78), enfin, le groupe de trois palmiers qui figure à la fois sur un cylindre du musée Fol à Genève (fig. 85) et sur un autre cylindre récemment découvert à Ras-Shamra (fig. 83). Ici le motif est traité avec beaucoup plus d'élégance et de sens décoratif.

Les imbrications du stipe sont un indice particulièrement précieux pour identifier le dattier, car les palmes sont parfois si courtes que, seule, la comparaison avec des représentations moins schématiques, permet de reconnaître l'arbre (fig. 138, 86 à 98 ; cf. fig. 1144) (2). Sur la fig. 89. les imbrications sont indiquées par des globes superposés, comme sur l'exemple plus réaliste de la fig. 1154. Sur les fig. 90 et 91, ces globes sont coupés de place en place par des renflements plus importants. Sur un cylindre du Musée de Berlin, ils offrent l'aspect de boîtes superposées en un équilibre relatif (fig. 103).

C'est sans doute la comparaison avec un dattier semblable à celui de notre fig. 98 qui aura incité Weidner à nommer « palmier » l'espèce de trident qui alterne avec des « grains de blé » sur un vase d'époque pré-dynastique (fig. 99) (3). Signalons le rapport qu'on peut établir entre cette plante, l'espèce d'arbre-candélabre d'une terre-cuite du Louvre (fig. 100) et le curieux symbole, « arbre stylisé » en raquette » (4) qui figure sur un fragment de vase à libation (fig. 101).

---

(1) Les palmiers de la fig. 1182 ornent un côté d'un autel cubique en calcaire. Il est intéressant, à ce propos, de signaler, sur deux des faces d'un autel votif trouvé à Gezer dans la strate hellénistique, la présence de dattiers au stipe court mais portant des régimes. Un oiseau est perché au sommet de chaque dattier ; cf. R. A. St. Macalister, *The Excavations of Gezer*, t. II (Londres, 1912) fig. 524 *b* et *d* (p. 442), voir la description p. 443.

(2) Ainsi, ni H. de Genouillac (*Fouilles de Telloh*, t. I, *Epoques présargoniques*, Paris, 1934, p. 72), ni R. de Mecquenem (*Fouilles de Suse*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXI [1924], p. 113), n'hésitent à reconnaître un dattier dans les fig. 96 et 97 ; la frondaison est pour ainsi dire inexistante, mais le stipe est couvert de chevrons nettement marqués. D'ailleurs, il arrive que dans les palmeraies les feuilles sont coupées : le P. Barrois m'a signalé qu'à Haïffa, par exemple, où les palmes sont brisées par le grand vent de la mer, on taille toutes les feuilles qui tombent ; il ne reste alors qu'un bouquet vertical parfois réduit à deux ou trois palmes.

(3) E. Weidner, *Archiv für Orientforschung*, t. X (1935), p. 96 *a*. La comparaison avec un cylindre plus réaliste du musée de Berlin (fig. 1119) justifie aussi l'interprétation de M. Weidner. Notre fig. 99 paraît une image géométrisée du dattier figuré sur le cylindre de Berlin.

(4) G. Contenau, *Monuments nouvellement acquis ou peu connus (Musée du Louvre)*, Paris, 1934, p. 20.

En revanche, bien qu'il n'ait jamais été signalé, nous reconnaissons un dattier dans un bas-relief, malheureusement mutilé, découvert à Tello (fig. 102). L'arbre occupe le centre de la composition. Le stipe, aux imbrications soigneusement détaillées, est cerclé par deux anneaux, l'un près de la cassure de la pierre, l'autre sous la frondaison. Celle-ci se compose de quatre palmes disposées symétriquement deux par deux de part et d'autre du sommet de l'arbre; on ne voit sur ces feuilles aucune indication de nervure ni de folioles. Les pattes postérieures de deux lions, maintenus par un aigle aux ailes éployées, sont posées sur les palmes supérieures, pendant que leurs pattes de devant s'agriffent à l'espèce de baldaquin derrière lequel passe le dattier.

De larges renflements superposés composent le stipe du palmier sur un cylindre de l'Université de Pensylvanie (fig. 104). Ce sont, sans doute, ces renflements schématisés en simples traits que l'on retrouve sur les fig. 105 et 106.

Si l'indication, même sommaire, des imbrications nous fournit un sûr indice pour nos identifications, la représentation des folioles des palmes apporte aussi une aide précieuse, mais beaucoup plus rare. Les cylindres qui forment notre principale source de documentation présentent, en effet, un champ trop réduit pour que ce détail soit souvent indiqué ; nous le trouvons pourtant sur quelques cylindres (fig. 107, 111, 1136, 1138, 1162, 1163 ; cf. fig. 1207), sur une plaque de sandale en or, découverte à Tell-Halaf (fig. 108), et sur une terre-cuite de Tell 'Ades (fig. 110). Les folioles très développées d'un cylindre de Nippur (fig. 109) rappellent les fig. 32 et 34, et ce monument lui-même est proche d'un curieux cylindre de Kish, où trois palmes aux longues folioles se disposent en trèfle au sommet d'un stipe, dont la silhouette irrégulière est peut-être l'indication des rugosités du stipe (fig. 113). De ces deux arbres, on peut rapprocher celui d'un cylindre de l'Université de Pensylvanie (fig. 112) et peut-être une terre cuite de Nippur, malheureusement en fort mauvais état (fig. 115).

Comme dans des représentations plus réalistes, les folioles des palmes ne sont indiquées que d'un seul côté sur un cylindre inédit de Tell-Asmar (fig. 1159) et sur des fragments de poterie de Gezer et de Megiddo (fig. 114, 116, 117). Un autre fragment montre des feuilles complètes, mais la pièce est trop mutilée pour nous donner une certitude sur la nature de l'arbre (fig. 118).

La silhouette des palmes bordée de fines dentelures, leur disposition en

---

Dans ce symbole où M. Contenau voit « en germe, la stylisation de l'arbre sacré que les Assyriens pousseront à l'extrême », Mme E.D. van Buren reconnaît un gigantesque épi de blé, transformé en un « symbole abstrait » ; cf. E. D. van Buren, *Sheep and Corn*, dans *Orientalia*, t. V (1936), p. 130.

éventail au sommet du stipe a permis à M. R. M. Engberg d'identifier un dattier figuré sur un vase de Megiddo (fig. 119) (1).

Sur les monuments suivants, les palmes et le stipe ne sont plus indiqués que par de simples traits plus ou moins épais. Les drageons (fig. 120, 121, 122; cf. fig. 1186), la silhouette générale (fig. 123 à 130) permettent pourtant d'identifier le dattier. La fig. 129 est un exemple de ce que Macalister nomme « *palm and panelled zigzag motive* », qu'il dit être fréquent dans la céramique de Gezer (2). Il en donne diverses variantes (fig. 131 à 135) et désigne toujours du même nom la fig. 136. Il considère aussi comme un palmier la fig. 137, par trop fragmentaire, et décrit sous le nom de « régime » les deux traits du dattier de la fig. 129 qui, partant du sommet du stipe, se dirigent vers le bas (3). Nous verrons plus loin que les régimes sont parfois figurés par un trait rectiligne mais plus court, plus épais et simple (4). Pour ma part, j'y reconnaîtrais volontiers des palmes, et la comparaison avec un vase récemment découvert à Ras-Shamra (fig. 130) appuie cette interprétation. Le procédé de représenter ainsi des feuilles retombantes est loin d'être unique; nous l'avons déjà rencontré sous une forme très développée (fig. 1, p. 31 et fig. 35), et nous en trouverons plus d'un exemple dans la céramique palestinienne (fig. 1190 à 1193 ; cf. fig. 128) et même sur un cylindre (fig. 147).

Une des plus belles images de ce type de palmier figure sur un coffret d'ivoire découvert à Beth-Peleth, de style égyptisant mais de fabrication locale (fig. 1188). Le dattier y est représenté à deux reprises. Sur un des fragments, très mutilé (fig. 1189), le bourgeon terminal apparaît au cœur de la frondaison; ce détail excepté, les deux arbres étaient sans doute identiques. Plus rien ne subsiste ni de l'un ni de l'autre stipe, mais des drageons flanquaient la base de l'arbre. La frondaison est faite de feuilles superposées avec une grande régularité et gravées de petits traits parallèles. Les palmes inférieures, ornées des mêmes traits, mais d'une silhouette beaucoup plus souple, retombent le long du stipe : ce sont les plus anciennes feuilles qui, bientôt desséchées, devront être coupées. Ces mêmes palmes retombantes, multipliées, amplifiées, font des dattiers d'ivoire de Samarie (fig. 1197 et 1200) des motifs ornementaux bien équilibrés et d'une ligne harmonieuse. Nous rejoignons, avec ces images,

(1) R. M. ENGBERG, dans H. GORDON MAY, *Material remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935] (= The University of Chicago, Oriental Institute Publications, t. XXVI), p. 36.

(2) R. A. ST. MACALISTER, *The Excavations of Gezer*, t. II (Londres, 1912), p. 190.

(3) R. A. ST. MACALISTER, *op. c.*, t. I, p. 328.

(4) Voir, par exemple, les fig. 191 à 194.

les premières représentations de dattiers aux feuilles retombantes (fig. 1, p. 32 et fig. 35), et cela d'autant plus que, sur les ivoires de Samarie, entre les deux groupes de palmes dont la silhouette seule est indiquée, surgit un petit appendice qui ressemble à une feuille mais qui est vraisemblablement, comme l'ont suggéré MM. Crowfoot, un régime stylisé (1). C'est sans doute une autre représentation des fruits qui surgit à mi-hauteur, entre deux groupes de feuilles, sur un bas-relief d'Euyuk (fig. III). En dépit de la présence des régimes, une telle figure trouve sa place ici, parce que seule la comparaison avec les monuments précédents, en particulier avec les ivoires de Samarie, permet de reconnaître un dattier dans cette image très stylisée.

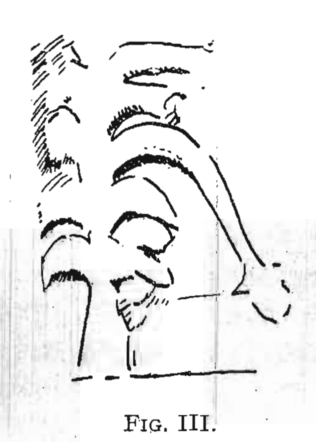


Fig. III.

Les feuilles flanquent le sommet du stipe sur une série de représentations plus ou moins réalistes (fig. 139 à 146) mais qui, rapprochées l'une de l'autre, ne laissent aucun doute sur l'identification. Notons, sur la fig. 140, l'indication du bourgeon terminal. Quant au dattier de la fig. 148, l'aspect de la frondaison, fort comparable à celle des fig. 86 et 89 par exemple, ne nous permet pas d'accepter sans réserve l'interprétation de W. H. Ward « autel en forme de » colonne d'où sortent des flammes » (2) ; il est vrai que la forme du stipe avec son renflement bizarre au sommet rappelle celle de certains autels.

Sur un cylindre du Louvre, on voit apparaître, coupant le stipe au centre et au sommet, deux groupes, l'un de deux, l'autre de trois traits superposés, vraisemblablement une schématisation des liens de l'arbre sacré (fig. 149 ; cf. fig. 1184) (3). La frondaison des dattiers des fig. 150, 151 et 152 converge vers des traits posés perpendiculairement au sommet du stipe. Le dernier de ces monuments, découvert à Fara, est d'une technique fort grossière.

Sur un fragment de céramique d'Assur, les traits du sommet se transforment en deux courts appendices qui pourraient fort bien être une indication schématique des régimes (fig. 154) ; les palmes, disposées de part et d'autre du sommet du stipe, sont fort espacées. La même disposition se retrouve sur d'autres cylindres, pour la plupart d'un travail sommaire (fig. 153 à 160 ; cf. fig. 1187). Les

(1) J. W. Crowfoot et G. M. Crowfoot, *The Ivories from Samaria*, dans *Palestine Expl. Fund, Quarterly Statement*, 1933, p. 14.

(2) W. H. Ward, *Cylinders and other Ancient Oriental Seals in the Library of J. Pierpont Morgan*, New-York, 1909, p. 83.

(3) Voir par exemple les fig. 363 ss.

excroissances qui terminent les feuilles sont dues, sur les fig. 155, 157, 160, à la technique de la bouterolle, mais tel n'est pas le cas de la fig. 158. Il convient de nous arrêter ici, car nous en arriverions à assimiler nos dattiers à « l'emblème de stabilité », symbole composé d'une tige que flanquent, sur les côtés et au sommet, des globes tantôt rattachés directement à la tige centrale (fig. 162), tantôt placés à l'extrémité de courtes branches latérales (fig. 161) (1).

Le dattier est surtout reconnaissable quand les palmes se disposent en éventail au sommet du stipe (fig. 163 à 184, 1185). Les traits onduleux ou les tiges épaisses qui flanquent la base du tronc sur les fig. 168 et 177 indiquent sans doute les drageons. Signalons aux nº 165 et 166 l'aspect du stipe : rayé dans le sens de la longueur, il apparaît plutôt comme le support de la palmette qui le couronne et, si les feuilles de la fig. 175, au lieu de se disposer en éventail au sommet de l'arbre, sont placées de part et d'autre du stipe, la silhouette générale rappelle trop celle du dattier de la fig. 173 pour que nous la classions ailleurs (cf. fig. 176).

Déjà, sur les fig. 183 et 184, apparaît une tendance à répartir la frondaison tout autour du sommet du tronc ; les palmes finissent, en effet, par former un cercle complet de tiges rayonnantes (fig. 185 à 187). Les fig. 188 à 190 sont vraisemblablement une stylisation de représentations identiques.

Les monuments que nous venons de passer rapidement en revue montrent combien il est malaisé d'identifier les représentations du dattier quand on ne possède pas cet indice infaillible que sont les régimes. Mais ceux-ci sont peut-être la partie de l'arbre qui a subi le plus de transformations : tantôt figurés par un simple trait épais et plus ou moins recourbé (fig. 191 à 196, 1139, 1147 ; cf. fig. 1165) (2), ils affectent aussi la forme d'un anneau (fig. 198) et, sur un fragment de poterie de Tell es-Sâfy, celle d'une sorte de point d'interrogation (fig. 199) (3). Cependant, la stylisation la plus courante consiste en un arc de cercle qui, petit à petit, prend l'aspect d'une volute. Les drageons subissent une transformation parallèle due, sans doute, à ce goût de symétrie qui dès l'origine organise nombre de représentations, par exemple les luttes de Gilgamesh contre

---

(1) Cf. W. H. WARD, *Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 413 ; voir plus loin, p. 66.

(2) Sur un cylindre inédit de Khafadji (fig. 1160), ce sont peut-être des stylisations de régimes qui, suspendues à mi-hauteur du stipe, retombent presque jusqu'au sol. Cet élément seul nous a fait penser à un dattier, car la frondaison ne présente rien de bien caractéristique ; on peut la comparer à celle de nos fig. 86, 89, 90.

(3) C. J. BLISS et R. A. ST. MACALISTER, *Excavations in Palestine*, Londres, 1902, p. 93, décrivent cette représentation comme la stylisation d'un poulpe ; pourtant, la disposition des traits qui entourent le bourgeon terminal très développé indique bien un arbre, que les régimes stylisés permettent d'identifier.

des animaux (fig. 200 à 219, 223, 1125, 1129, 1137; cf. fig. 1131, 1141). On ne peut s'étonner devant ces stylisations: des dattiers réalistes possèdent des régimes à peine plus gros que la tige qui les soutient (fig. 19, 46, 49) et, sur un bas-relief en brique émaillée de Suse (fig. 57), s'affirme cette tendance aux lignes courbes développée sur les monuments que nous étudions ici.

Sur les bas-reliefs de Tell Halaf (fig. 218, 219, 223, 1129), des groupes de trois liens coupent le stipe ; remarquons aussi sur les fig. 218 et surtout 215 les chevrons insérés entre les volutes sur lesquels viennent s'attacher les palmes (cf. fig. 1139). La fig. 1128 mérite qu'on s'y arrête plus longuement : le stipe porte, à la base, des drageons enroulés en volutes et sa frondaison aux lignes anguleuses est très proche de celle d'un autre bas-relief du Louvre provenant, comme notre monument, de Tell-Halaf (fig. 219) (1). Sous les feuilles, l'arbre de la fig. 1128 porte, de part et d'autre du stipe, deux appendices. Entre l'appendice de gauche et la frondaison surgit une tige ramifiée portant des masses granuleuses, qui, sans aucun doute, représente l'inflorescence. Le personnage monté sur l'échelle pratique certainement l'opération de la fécondation artificielle ; nous reviendrons plus loin sur cette représentation intéressante et exceptionnelle (2). Signalons encore que les appendices sous la frondaison pourraient représenter, évidemment sous une forme schématique et atrophiée, les bractées qui contenaient l'inflorescence.

Sur une représentation peu soignée (fig. 225), les drageons remontent le long du stipe (cf. fig. 220 à 222) ; ce cylindre nous aide à comprendre le curieux symbole de la fig. 226. Nous avons déjà rencontré la division de la base du stipe en trois parties sur un exemple plus réaliste (fig. 68) ; l'aspect étrange de cette représentation est dû en grande partie à la technique de la bouterolle.

Un bas-relief de Tell Halaf annonce les multiples complications des représentations qui vont suivre (fig. 1126) : sous les régimes stylisés en volutes pendent deux appendices qui sont une nouvelle représentation des fruits (cf. fig. 224, 227, 1195). D'autre part, les arcs de cercle et les enroulements en volutes, normalement dirigés vers le bas, se retournent (fig. 228 à 232) tout en laissant subsister souvent les premières stylisations de régimes (fig. 1120, 233, 235, 237, 239, 240, 1194 ; cf. fig. 236 et 241) (3).

(1) Sur les palmiers de Tell Halaf, voir M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, p. 143, 147-148, 193.
(2) Voir pp. 116-117.
(3) La ligne des régimes est, sur un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 230), doublée par une sorte de corde terminée par un anneau à chacune de ses extrémités. Ce n'est vraisemblablement pas un élément du dattier mais, peut-être, la représentation du *tebeliẹ*, sorte de ceinture dont s'aident les Arabes pour grimper au sommet des palmiers. Sa présence sur ce monument est évidemment symbolique.

Sur un cylindre de la collection de Mrs Agnes Baldwin Brett (fig. 242), apparaît un très curieux symbole qui ressemble à un arbre sacré renversé, fiché dans une base composée d'un globe entre deux appendices.

Sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 234), des régimes très réalistes sont associés à un dattier, dont la frondaison ressemble fort à celle de la fig. 232 ; de plus, une sorte de nœud apparaît au sommet du stipe et des tiges terminées par des fleurs semblent surgir de la frondaison.

Entre les deux groupes d'arcs de cercle dirigés en sens inverse, la fig. 238 introduit un petit trait.

Nouvelles modifications : les deux paires de volutes s'enroulent vers le haut (fig. 243 à 245, et, probablement, 246 à 248, où les volutes sont devenues des anneaux). Ce thème est rendu d'une façon fort maladroite sur un cylindre de l'Université de Pensylvanie (fig. 249).

Entre les volutes enroulées en sens inverse, nous avons trouvé tout à l'heure un petit trait (fig. 238). Sur un ivoire de Nimrud (fig. 250), les feuilles débordent entre les volutes, mais, sur un cylindre du Louvre (fig. 251), il semble que ce soit une nouvelle stylisation des régimes : tige terminée par un petit globe (1). Les cylindres 252, 1122, 254 à 256 montrent des exemples de plus en plus compliqués de ces stylisations ; sous la frondaison de la fig. 254, une sorte de nœud (cf. fig. 234) se termine par des groupes de petits points qui font songer à une représentation de régimes (cf. fig. 326) ; et ce sont certainement des régimes, et très réalistes, qui, sur la figure 256, sont accrochés à l'intersection de deux paires de volutes. Remarquons d'ailleurs que ces courbes, ces stylisations de régimes demeurent groupées au sommet de l'arbre sous la frondaison ; les drageons ne sont jamais multipliés, mais ils peuvent aussi s'enrouler vers le haut, comme c'est le cas sur un beau bas-relief de Tell Halaf (fig. 1127), qui est un exemple typique de ces stylisations. Les trois palmes qui composent la frondaison sont encadrées par deux enroulements en volutes d'où s'échappe un petit fruit globulaire. Une nouvelle stylisation de fruits traités d'une manière simplifiée s'intercale entre les volutes dirigées vers le haut et celles qui s'enroulent vers le bas ; ces dernières paraissent naître de la division en deux du sommet du stipe ; elles aussi laissent échapper de leur enroulement un fruit stylisé.

Le sommet de cet arbre sacré, à peine modifié, remplit une métope d'une

(1) Voir une même stylisation de dattier dans Ad. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, t. III (Leipzig et Berlin, 1900), pl. I, n° 6.

fresque de Nuzi (fig. 253), où nous trouverons encore un autre type de palmette, un peu plus complexe, mais également composé d'enroulements superposés et d'un bouquet de palmes.

Un buisson, fait de volutes enroulées en divers sens encadrant de longues palmes posées sur des chevrons, orne la base d'un taureau de Tell Halaf (fig. 257) et d'autres arbres sacrés, où les volutes supérieures flanquent une feuille unique, alternent avec des rosaces sur les tiares des statues divines de Tell Halaf (fig. 259, 261, 262) (1). Ce même stipe court, presqu'inexistant, caractérise des stylisations d'arbres sacrés qui figurent sur des bas-reliefs d'Euyuk (fig. 258, 260) et sur des cachets hittites (fig. 1196).

Sur d'autres monuments, les volutes s'échelonnent tout le long du stipe (fig. 263 à 271). Sur la stèle d'Untash-Gal (fig. 267), ces appendices présentent un aspect particulier : moins réguliers, plus souples, ils sont tenus en mains par des génies, et de petits traits serrés les rayent sur toute leur surface.

La frondaison très schématique d'un cylindre du Louvre (fig. 270) repose sur des traits en arc de cercle qui réunissent les volutes. Cette disposition rappelle celle des monuments de Tell-Halaf (fig. 218, 223, et surtout 215) mais, comme les volutes sont dirigées vers le haut et faites d'un même arc de cercle, le sommet de cet arbre est vraiment une palmette « chypriote ».

Des groupes de volutes, parfois associées à des tiges terminées par un petit globe, coupent le stipe en deux ou trois endroits (fig. 272 à 276). Ailleurs (fig. 279), des tiges régulièrement disposées et de forme semblable s'alignent le long du tronc ; ce fragment d'ivoire est malheureusement brisé (2). D'autres représentations montrent des arbres sacrés dont le stipe est flanqué d'appendices plus ou moins enroulés et disposés de manières fort diverses. La frondaison du dattier, nettement indiquée sur la fig. 277, diminue de plus en plus et finit par disparaître (fig. 278, 280 à 291, 261 : rangée inférieure, 1199). Pourtant, ces enroulements sont si caractéristiques que MM. Woolley et Lawrence n'hésitent pas à décrire comme un « arbre de vie » les trois volutes superposées de la fig. 292 (3). De même, M. Przeworski a noté l'affinité qui existe entre les enroule-

(1) Voir une description de la base du taureau dans M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, p. 107, du décor des coiffures divines, pp. 109-110, p. 148 et du « modèle de maison » en basalte (fig. 266 et 312) p. 148.

(2) M. R. D. Barnett, conservateur-adjoint au British Museum, m'a signalé la possibilité de compléter cet arbre sacré par d'autres fragments d'ivoire inédits, faisant partie du même groupe et qui portent la représentation de « fruits » analogues à des pommes de pin. L'ensemble aurait alors présenté l'aspect d'un arbre sacré comparable, par exemple, à notre fig. 410.

(3) C. L. Woolley et T. E. Lawrence, *Carchemish*, t. II (Londres, 1921), pl. 28, fig. 1.

ments à volutes qui décorent des monuments semblables à notre fig. 293 et la « palme stylisée » du relief de Saktsche-Gözu (fig. 329) (1).

Sur deux cylindres (fig. 294, 295), les tiges déroulées flanquent le stipe. Elles se multiplient sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 296) et, nouvelle étape dans les transformations multiples de l'arbre sacré, ces tiges se terminent par des fleurs (fig. 298 à 300) ou par de petites palmettes (fig. 297, 301 à 305). Sur cette dernière représentation, la frondaison du dattier est de nouveau bien indiquée. Notons aussi que les palmettes, qui fleurissent l'extrémité des tiges, possèdent parfois les deux appendices en arc de cercle recourbés vers le bas (fig. 303, 304, 297).

La palmette dite « chypriote » dérive directement des représentations précédentes. La frondaison, posée sur une ligne courbe et encadrée d'un arc de cercle aux extrémités recourbées vers l'intérieur, figurait déjà au sommet d'arbres sacrés (voir surtout les fig. 235, 237, 239, 266, 270). Ces palmettes, superposées et parfois associées à une tige surmontée de quelques traits, composent à elles seules des arbres sacrés (fig. 307 à 310). On les trouve aussi isolées (fig. 306, 312), alignées (fig. 313) ou formant semis (fig. 311). Mais souvent elles sont posées sur une paire de volutes enroulées vers le bas (fig. 314, 1146) ; dans certains cas, on peut penser à une influence étrangère, car le petit décor triangulaire parfois inséré entre les volutes adossées fait songer au « lis égyptien » (fig. 315, 317, 319, 1133, 1201). Dans cette combinaison, la « palmette chypriote » peut perdre son bouquet de feuilles (fig. 317). Parfois des palmettes ornent l'extrémité des tiges insérées dans les enroulements (fig. 316, 317, 318, 319).

Le « lis égyptien » et la « palmette chypriote » se combinent aussi en un motif décoratif (fig. 321, 328). Une très forte stylisation, surtout de l'élément « lis », a vraisemblablement donné naissance au décor, devenu presque linéaire, d'un bas-relief phénicien du Louvre (fig. 320).

Mais le « lis » pose un problème complexe. Sur un bas-relief de Saktsche-Gözu (fig. 329), un triple enroulement de volutes s'intercale entre une frondaison, qui est celle d'un dattier, et un stipe court, mais marqué d'imbrications réalistes. Or, ces volutes ressemblent de très près à celles des « lis » des monuments précédents. Elles sont plus éloignées de la perpendiculaire que maintes figurations de régimes et le prolongement de leurs lignes forme le triangle caractéristique ; les gouttelettes suspendues rappellent certaines représentations d'arbres sacrés

(1) St. Przeworski, *Les encensoirs de la Syrie du Nord et leurs prototypes égyptiens*, dans *Syria*, t. XI (1930), p 134, n. 4 ; cf. *Syria*, t. XV (1934), p. 224.

(fig. 256). Nous reparlerons de ce problème dans le chapitre consacré à l'Égypte.

Placés au sommet d'une colonne, deux groupes de volutes, couronnées par une palmette, soutiennent un baldaquin sur une patère de Nimrud (fig. 322) et le même motif, en brique émaillée, répété en « un grandiose alignement » (1), décorait la salle du trône à Babylone ; des tiges portant une fleur relient chaque groupe de volutes (fig. 330). De semblables compositions ont certainement inspiré les motifs, également en brique émaillée, qui ornaient les palais susiens de l'époque achéménide (fig. 331) (2). Nous les trouvons déjà, mais sans la palmette du sommet, sur un ivoire de Nimrud (fig. 1142).

Une superposition de « lis », soutenant une palmette épanouie, décore un ivoire de Samarie (fig. 332) ; des fleurs ou des fruits, alternativement, partent de la base de chaque motif. Ce même motif, isolé, compose une amulette (fig. 323, 324), orne l'épaule d'un vase (fig. 328), surmonte, sur un manche d'ivoire, un groupe d'hommes adossés (fig. 327). Sur un cylindre de Ras-Shamra, un arbre sacré est composé de deux « lis » superposés portant au sommet une frondaison très réduite (fig. 325) ; de l'enroulement des volutes s'échappent deux tiges qui se terminent, au-dessus par une fleur (?), en dessous par une petite palmette.

Un nouveau groupe de monuments montre des transformations du dattier composées exclusivement d'éléments rectilignes. Sur la fig. 333, les palmes épanouies au sommet du stipe, les drageons ne laissent aucun doute sur la nature de l'arbre et peuvent être rapprochés de monuments déjà envisagés (fig. 163 par exemple). Le cylindre suivant montre des palmes dirigées vers le bas (fig. 334) ; elles ne tardent pas à rejoindre les drageons (fig. 335), puis à les croiser (fig. 336 à 338). Parfois le trait qui les représente est double (fig. 339, 340) ; à l'intersection des feuilles se présente un troisième petit trait qui se dirige vers le dehors (fig. 341 à 345); on en voit même apparaître un quatrième (fig. 343, 344). Sur un cylindre de la collection De Clercq (fig. 346), la croix remonte sous la frondaison et (fig. 347) de nouveaux drageons apparaissent. A une étape suivante, on obtient une tige centrale, de la base, du milieu et du sommet de laquelle partent des traits qui se croisent de manière à obtenir deux losanges superposés (fig. 348, 349). Un cylindre de la collection Newell montre deux croix placées l'une au-dessus de l'autre de chaque côté du stipe (fig. 350). La plante figurée sur un cylindre des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (fig. 351) appelle la compa-

(1) W. Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?*, Berlin, 1933, p. 50.

(2) Voir le même motif à Persépolis, dans E. Herzfeld, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. I (1929-1930), pl. 21, fig. 36 ; cf. fig. 38.

raison avec les stylisations des fig. 105 et 106, mais elle possède en plus des tiges qui partent sous la frondaison et sont coupées par d'autres traits.

Tous les arbres représentés jusqu'ici possédaient une frondaison bien caractérisée ; elle disparaît sur les très grossiers cylindres suivants (fig. 352 à 354). On la retrouve sur un dernier exemplaire, mais là, c'est la tige centrale qui est supprimée (fig. 355).

Divers monuments peuvent servir de point de départ à l'étude des stylisations suivantes. Le premier, le plus important, est un beau cylindre du musée de Berlin (fig. 356) ; un dattier, au tronc lisse, aux régimes figurés par des anneaux, possède un bouquet de palmes aux folioles soigneusement détaillées. Mais, autour de cette très réaliste frondaison, se dispose une guirlande de petites palmettes que relient entre elles des courbes gracieuses. D'autre part, des traits partant du sommet et de la base du stipe peuvent, comme sur les figures précédentes, simplement se rejoindre, mais aussi porter à leur point d'intersection une petite palmette (fig. 357, 358). Un cylindre de la collection De Clercq combine les deux types (fig. 359 ; cf. fig. 360, 361) (1).

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises (fig. 102, 149, 1184, 1129, 218, 219, 223) la présence de liens enserrant le stipe. Ici, des appendices surgissent de ces liens (fig. 362, 363) ; ils présentent, sur la fig. 363, une troublante ressemblance avec les drageons, mais les monuments suivants leur donnent un aspect tout différent (voir par exemple la fig. 364). Les folioles des palmes sont indiquées par des chevrons, mais c'est la base et non la pointe des chevrons qui se dirige vers le sommet de la feuille. Nous trouverons souvent répétée cette curieuse disposition.

Les bas-reliefs suivants montrent, achevée, l'évolution que laissait pressentir la fig. 359. La guirlande à palmettes qui entourait la frondaison se prolonge jusqu'à la base de l'arbre. Des liens, placés en divers endroits du stipe, enserrent des objets que Bonavia rapprochait, avec raison je crois, de cornes de capridés (2). Du tronc, partent des tiges qui se courbent, se croisent en un réseau plus ou moins compliqué et, rejoignant les palmettes extérieures, forment un ensemble décoratif très réussi (fig. 364 à 366). Le nombre de palmettes peut se multiplier, toujours subsiste la même silhouette générale (voir la fig. 368, où

(1) Remarquons sur la fig. 359 les feuilles détaillées suspendues aux régimes stylisés en anneaux.

(2) E. Bonavia, *The Sacred Trees of the Assyrian Monuments*, dans *The Babylonian and Oriental Record*, t. III (1888-1889), p. 7.

nous trouvons une double rangée de palmettes). Bien que d'un type un peu différent, nous pouvons cependant rattacher à ce groupe la fig. 367.

La frondaison, posée sur les liens de l'arbre sacré ou sur une tige courte, figure seule sur quelques monuments (fig. 369 à 375). Peu à peu, cette tige s'élève et les palmes continuent à l'entourer, formant ainsi un nouveau type d'arbre sacré, d'ailleurs peu répandu, et dont le meilleur exemple est un beau cylindre du musée de Berlin (fig. 1124). Sur un autre cylindre du même musée (fig. 1123) les palmes, plus larges, sont rayées de petits traits. Les fig. 375 à 379 montrent bien l'évolution qui s'est produite.

Le plus souvent, la palmette est vraiment la partie supérieure de l'arbre sacré, détachée du stipe, avec les palmes aux chevrons inversés soutenues par une double volute, les liens et ces curieux appendices qui pourraient être ici (fig. 380, 390) l'extrémité des bandeaux qui relient le motif à des grenades, à des « pommes de pin » (1) ou à ces ornements étranges décrits par Andrae comme des sortes de tulipes (2), et dont le P. Barrois m'a signalé la ressemblance avec la fleur du grenadier ; ce rapprochement est d'autant plus intéressant que des grenades sont souvent figurées à cette place.

Il existe de multiples variantes de palmettes ; les fig. 381 et 382 montrent le type le plus courant ; nous en avons relevé quelques autres (fig. 383 à 386). Dans le dernier exemple, il semble que le bourgeon terminal est indiqué au cœur du bouquet de feuilles.

Placées à l'extrémité de branches, les palmettes forment des ensembles d'aspect arborescent (fig. 387, 389).

Employées à profusion comme motif décoratif, on les assemble de diverses façons et, le plus souvent, très simplement par des lignes courbes (fig. 392, 393) (3). Réunies par des liens, ces lignes forment un losange avant de s'épanouir en palmettes opposées par leur base (fig. 394), tandis que, sur un cylindre, une croix marque fortement le schéma de la composition (fig. 395). Des palmettes s'échappant de part et d'autre d'un triple lien décorent un ornement de bronze d' 'Ain

(1) Ces fruits, de forme ovoïde, couverts d'imbrications ou de quadrillages sont, en général, décrits sous le nom de « pommes de pin », mais le problème de leur nature est malaisé à résoudre. On en a proposé de nombreuses identifications (voir plus loin, pp. 81, 153-154).

(2) W. ANDRAE, *Die farbige Keramik aus Assur*, Berlin, 1923, p. 3*b*.

(3) Un curieux arbre sacré occupe le centre de cette plaque. Le tronc, flanqué de deux excroissances, porte un bouquet de branches épanouies qui laissent échapper deux petits appendices au moment de se séparer en tiges plus ou moins nombreuses ; celles-ci se terminent par des fruits de forme ovoïde. Bien qu'il n'y ait pas d'analogie absolue, peut-être pourrions-nous comparer cette représentation à la fig. 413.

Shems (fig. 1198). Le décor en brique émaillée de la salle du trône à Babylone montre une composition de palmettes et de lignes courbes admirablement équilibrée (fig. 391).

Ainsi, le palmier-dattier a donné naissance à ce motif décoratif si répandu dans toute l'antiquité classique et que l'on désigne fort justement sous le nom de palmette (1). Toutefois, la question est plus complexe qu'il n'apparaît au premier abord, car des thèmes fort divers ou même de simples recherches géométriques peuvent être à l'origine de ce motif. On trouve, par exemple, sur des baguettes d'ivoire du paléolithique supérieur découvertes dans les Pyrénées, des motifs composés de tiges rayonnant autour d'une partie d'un petit globe qui sont de véritables palmettes (fig. 388).

D'autre part, un fragment de coquille gravée, provenant de Kish et du troisième millénaire (fig. 396), ressemble aussi à une palmette mais, pour cette époque, un tel exemple est unique et nous ne pouvons affirmer qu'il dérive du dattier. En revanche, sur les monuments assyriens, l'origine de ce motif ne peut être mise en doute ; la présence des liens, des enroulements à volutes, parfois aussi des chevrons, met les palmettes en rapport direct avec les représentations d'arbres sacrés. Pourtant, si pour l'époque et les régions qui nous intéressent, les palmettes les plus employées dérivent bien du dattier, il en est d'autres auxquelles le lotus a donné naissance (fig. 400, 401). Nous sommes ainsi amenée au cœur de ce qu'on a pu nommer « la querelle du dattier et du lotus » (2). Pour certains, en effet, le lotus est à l'origine de toutes les palmettes et même de tous les motifs décoratifs de l'antiquité (3) ; pour d'autres, au contraire, c'est le dattier qui remplit ce rôle important (4).

En réalité, il existe deux types de palmettes, l'une dérivée du dattier, l'autre du lotus ; Puchstein l'avait déjà signalé mais sans y insister (5). Il est pourtant

---

(1) Cf. W. Vollgraff, *Influences orientales dans la civilisation hellène et moderne*, dans *Mélanges Bidez*, t. II (Bruxelles, 1934), p. 996.

Le monument reproduit fig. 397, avec son fût cannelé surmonté d'une palmette, parut à V. Place si proche d'œuvres grecques qu'il cru utile d'insister sur le lieu et les circonstances de la découverte. Enfoui à une grande profondeur, sous les décombres d'un palais assyrien, il appartenait certainement à cet édifice ; V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II (Paris, 1870), pp. 71-73.

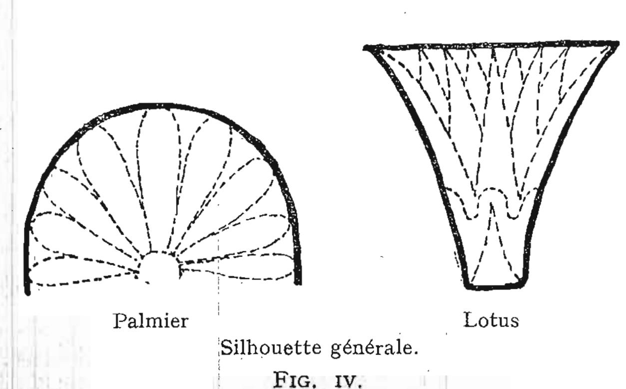
(2) E. Bonavia, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Wetsminster, 1894, p. 99.

(3) G. Goodyear, *The Grammar of the Lotus*, Londres, 1891, est le principal représentant de cette tendance. Al. Riegl dans ses *Stilfragen*, Berlin, 1893, p. 86 ss., attribue lui aussi un rôle prépondérant aux influences égyptiennes et au motif du lotus. Voir E. Bonavia, *Flora*, p. 95 ss., qui s'est élevé contre les exagérations de Goodyear. Sur cette question lire aussi P. Toscanne, *Motifs nouveaux de décoration susienne*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XIII (1916), pp. 84-89.

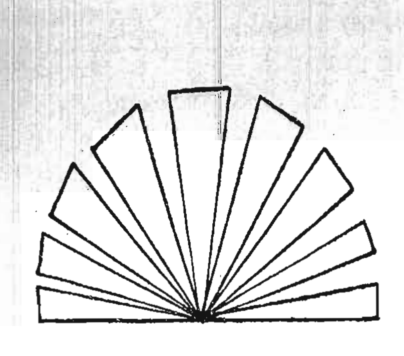
(4) Voir surtout F. von Luschan, *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*, Leipzig, 1912 (= Der alte Orient, t. XIII, n° 4).

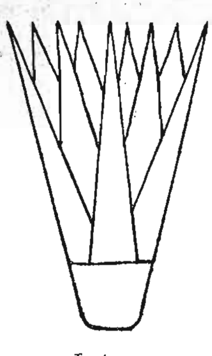
(5) O. Puchstein, *Die ionische Säule*, Leipzig, 1907, p. 17 ; cf. Bonavia, *Flora*, p. 100 et A. H. Layard, *Niniveh and its Remains*, t. II (Londres, 1849), p. 472.

possible d'établir certaines différences qui valent pour la majorité des représentations : tandis que la palmette dérivée du dattier décrit, dans sa ligne générale, un arc de cercle plus ou moins développé, les pétales extérieurs du lotus tracent deux courbes qui, de la base, se dirigent dans une direction opposée ; le plus souvent, les pointes des pétales prennent place sur une ligne droite (fig. IV). En général, dans la palmette dérivée du dattier, les palmes s'épanouissent l'une à côté de l'autre ; seule la feuille centrale empiète parfois légèrement sur ses voisines ; au contraire, dans la palmette dérivée du lotus, les pétales se recouvrent l'un l'autre. Leurs extrémités effilées s'opposent aussi aux pointes arrondies des palmes du dattier. Réduites à un schéma triangulaire, celles-ci sont dirigées en sens inverse des pétales du lotus (fig. V).



Palmier Lotus
Silhouette générale.
FIG. IV.





Palmier Lotus
Disposition des éléments.
FIG. V.

Mais le lotus ne croît pas en Mésopotamie (1) et ce motif est dû, vraisemblablement, à l'influence de l'Égypte ; le thème n'est pas toujours compris et nous trouverons des lotus flanqués d'enroulements normalement associés à l'autre type de palmette (fig. 402, 403). Si, à première vue, la fig. 404 paraît une modification assyrienne du lotus, elle n'est pas sans présenter des analogies avec des frondaisons de palmier (fig. 589, 591, 600). Les différences que nous avons établies, si elles valent pour le plus grand nombre de représentations, ne peuvent donc pas être érigées en règles absolues.

(1) C'est du moins l'affirmation traditionnelle ; mais le P. Barrois m'a dit avoir rencontré dans les marais du Balih « des espèces de nymphéas dont le profil, à peine stylisé, ne pourrait donner autre chose que ce qu'on « appelle le lotus ». Il semble bien pourtant que le lotus des monuments assyriens dérive directement de représentations égyptiennes.

Sur une coquille de tridacna gravée, nous trouverons, posés sur une même « fleur de lis », les deux types de palmettes (fig. 405).

Il n'est jusqu'au bouton de lotus lui-même qui ne puisse être confondu avec la « pomme de pin ». Leur silhouette générale est semblable, mais tandis que l'un est marqué d'une fente longitudinale qui s'arrête au calice (fig. 398 : bord extérieur, 399), l'autre est couvert de quadrillages ou d'imbrications (fig. 380, 401). Il est impossible de désigner d'une manière précise le fruit de la fig. 400 décoré simplement d'un chevron. Dans l'art décoratif assyrien, palmettes dérivées du dattier, lotus, « pommes de pin », s'accordent d'ailleurs fraternellement (fig. 398).

Nous avons déjà signalé la présence de liens et de cornes sur les dattiers stylisés. Dans la composition des arbres sacrés que nous allons décrire, et qui dérivent toujours du dattier, entrent des éléments végétaux étrangers à l'arbre.

Parmi ces arbres sacrés, les uns se composent d'un tronc chevronné, coupé par des liens d'où surgissent des cornes et couronné par une palmette du type des fig. 364 à 366, 368. La silhouette générale rappelle aussi ces bas-reliefs ; seulement l'arbre est environné non de palmettes, mais de « pommes de pin » qui se rattachent par des lignes plus ou moins onduleuses à la palmette du sommet ; ces tiges se recourbent sur elles-mêmes avant d'atteindre le tronc de l'arbre. On peut penser aussi, avec plus de vraisemblance, que des branches aux extrémités recourbées en volutes surgissent du tronc et que c'est à elles que se rattachent les tiges des « pommes de pin » (fig. 406).

La partie supérieure de l'arbre, c'est-à-dire la palmette et sa couronne de « fruits », se rencontre isolée (fig. 407). La fig. 408 montre une variante où des « pommes de pin », d'ailleurs d'un type assez particulier, avec un côté incurvé, surgissent directement derrière la palmette.

On trouve fréquemment aussi l'arbre sans la palmette (fig. 409 à 412). Ce type est fréquent en glyptique. Auparavant, mentionnons quelques cylindres où l'on voit un arbre composé d'une tige centrale, que flanquent parfois de courts appendices aux lignes recourbées, et d'où partent des branches terminées par des « fruits » qui présentent une silhouette analogue à celle de nos « pommes de pin » (fig. 413 à 415, 418). Sur la fig. 416, le tronc ne porte aucun rameau et les fruits sont reliés entre eux par des liens encadrant cette tige droite. La fig. 417 montre un stipe rayé, couronné d'une petite palmette et, sur la fig. 419, les petits appendices en forme de nœud rappellent ceux du cylindre 234.

Mais, le plus souvent, les représentations sont, sous leur forme schématique,

comparables aux arbres sacrés des bas-reliefs (fig. 420 à 432). La « pomme de pin » est figurée par un petit globe (fig. 420 à 422, 427, 430) qui, parfois, se termine par un (fig. 423 à 425) ou par trois petits traits (fig. 426, 428, 429, 431, 432). Dans ce dernier cas, le fruit présente tout à fait l'aspect d'une grenade.

Sur des cylindres frustes, tantôt le stipe n'est flanqué que de branches disposées latéralement (fig. 427, 433), tantôt encore, les branches ne portent aucune indication de fruit à leur extrémité (fig. 434 à 437).

Il arrive que les tiges des fruits, au lieu de se rattacher directement au tronc, se croisent (fig. 438 à 442) et bientôt forment une sorte de réseau (fig. 443 à 447).

D'autre part, selon un procédé que nous avons déjà rencontré, les globes sont reliés entre eux par des traits légèrement incurvés (fig. 449). Les deux types se combinent et l'on obtient un arbre, au tronc encore surmonté d'une palmette dans les représentations soignées, environné d'un ovale allongé et hérissé de fruits (fig. 450 à 459 et peut-être 460). Un remarquable cylindre du musée de Berlin mérite une mention particulière (fig. 448). Le stipe surgit entre deux cornes d'une base imbriquée ; un lien, muni de ses appendices habituels, coupe le tronc en son milieu ; une palmette indique la frondaison et des fruits en forme de grenade encadrent l'arbre ; enfin, des rubans, partant du milieu et du sommet du stipe, tantôt rejoignent directement les fruits extérieurs, tantôt passent d'abord par une sorte d'anneau. On peut rapprocher la butte écailleuse de cet arbre sacré des imbrications sur lesquelles s'élève le dattier stylisé d'un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 461) : la couronne de fruits encadre seule un stipe surmonté d'une palmette; le réseau a disparu (cf. fig. 462 à 467, 1153*a*). Sur d'autres monuments, c'est la tige centrale qui est supprimée (fig. 468 à 474 ; cf. fig. 475) ; ailleurs encore, les fruits manquent (fig. 476). Enfin, des quadrillages ou même de petites masses globulaires enfermés dans un demi-ovale allongé (fig. 477, 478), des sortes de fleurs posées sur une forme semblable (fig. 479), sont les dernières étapes où nous conduit ce type de représentation. Il est difficile de pousser plus loin la simplification sans aboutir à des formes purement géométriques (voir la fig. 480 qui représente vraisemblablement une porte cintrée entre deux tours).

Pourtant, nous mentionnerons encore un arbre sacré, composé d'une tige courte qui supporte une forme en losange, entièrement couverte de quadrillages et bordée de petits points sur les côtés supérieurs (fig. 481).

Nous avons aussi rattaché à ce groupe une très curieuse représentation composée de quatre rectangles aux côtés parallèles et, en quelque sorte, emboîtés l'un dans l'autre (fig. 483). Le rectangle intérieur est vide, le deuxième est décoré de demi-cercles, le troisième de quadrillages et le dernier de chevrons; l'ensemble

est encadré de « pommes de pin ». Ces mêmes fruits se rattachent à une bande quadrillée (fig. 482), détail de broderie de vêtement. Il ne serait peut-être pas téméraire de supposer que les bandes, munies de fruits ronds ou de grenades, qui coupent un cylindre (fig. 484, 485) ou forment le dossier du siège d'une divinité (fig. 486), sont une simplification d'arbres sacrés.

Dans le groupement des représentations que nous venons d'étudier, la forme en demi-ovale allongé que présente la silhouette de l'arbre était, pour nous, une sorte de fil conducteur. Sur les monuments que nous allons envisager, nous serons guidée par la forme en demi-couronne et bientôt en couronne complète qui surmonte le tronc et est composée de fruits semblables à ceux des monuments précédents. Sur un de nos exemples (fig. 487), ce stipe est nettement caractérisé comme étant celui du dattier ; il est d'ailleurs surmonté d'une petite palmette. Des tiges, plus ou moins nombreuses et terminées par des « fruits », partent de divers endroits du stipe, mais le groupement de ces tiges au sommet de l'arbre est bien ce qui présente le plus d'intérêt. D'abord disposées en éventail, elles tournent ensuite autour de leur point d'attache de manière à former un cercle complet (fig. 488 à 496). Une palmette au sommet du stipe rappelle, sur les fig. 487, 490, 491, 493, 494, 495, le dattier primitif et, fait curieux, sur un cylindre de la collection Southesk (fig. 493), une autre palmette compose la base d'où sort un tronc marqué de traits parallèles ; plus naturels sont la base couverte d'imbrications de la fig. 490 et les renflements des autres représentations.

Les fruits qui couronnent le stipe sont parfois reliés entre eux par un trait qui indique plus nettement la silhouette circulaire (fig. 491, 493, 494, 495). L'arbre sacré d'un cylindre inédit d'Ishtchali semble une schématisation de telles représentations (fig. 1161).

Les rayons qui formaient les tiges à l'intérieur de ce cercle deviennent indépendants des fruits (fig. 497, 498), puis sont remplacés, soit par des cercles concentriques (fig. 499), soit pas un amas de petits points (fig. 502), soit encore par tout un décor de rosaces, festons, petits globes alignés (fig. 501). Parfois le cercle tout entier affecte la forme d'une marguerite (fig. 503); ailleurs encore, il est vide (fig. 500). Mais dans toutes ces représentations, les « fruits », tantôt pressés les uns sur les autres, tantôt au contraire très espacés, entourent le cercle. Dans des figurations peu soignées, ils ne sont plus représentés que par de simples traits entourant une forme circulaire qui surmonte le stipe (fig. 504 à 506).

Notons les renflements à la base du tronc qui prennent parfois l'aspect d'un

piedestal à degrés (fig. 502) ou d'une « montagne » (fig. 503). Dans ce dernier exemple, le stipe couvert d'excroissances est bien celui d'un dattier et les liens à cornes rappellent nombre de monuments précédents. Enfin, le « sommet d'étendard » d'Assur (fig. 501) (1) est, à n'en pas douter, un arbre sacré : outre les fruits qui entourent le cercle, les deux enroulements à volutes d'où surgit un bouquet de feuilles rappellent des représentations de monuments précédents.

Les « fruits », qui forment un des éléments essentiels des arbres sacrés que nous avons envisagés jusqu'ici, sont de forme globulaire ou ovoïde et, sur les représentations soignées, couverts de quadrillages. Sur quelques monuments, ils se présentent sous un autre aspect : plutôt triangulaires, ils ne sont jamais couverts de quadrillages, mais ils portent, le plus souvent, de petits traits légers qui sont comme des folioles groupées le long d'une tige centrale. Seulement, celle-ci est inexistante et les traits se marquent surtout aux extrémités, de sorte que les dessins représentent souvent leur silhouette générale comme bordée de fines dentelures. Ces petits traits et la forme légèrement bombée des fruits les font ressembler à des houppes duveteuses ; j'aurais pensé à des panicules de roseau si, précisément, des représentations très réalistes de ces plantes ne les simplifiaient en formes ovoïdes quadrillées (fig. 836). Sur un exemple unique, une masse de petits points compose le fruit et fait songer à une grappe : raisin ou régime de dattes (fig. 513 ; cf. fig. 1121). Mais, quelle que soit la nature du « fruit », il est mis, sans aucun doute, en rapport avec le dattier (fig. 507 à 515 ; cf. fig. 518).

Au même groupe se rattachent les figures plus stylisées 516 et 519 qui présentent toutes deux un bouquet de « fruits » couronnant un tronc composé, pour la première, de trois formes différentes qui paraissent emboîtées l'une dans l'autre et, pour la seconde, de trois traits verticaux surmontés d'un globe et dont la base est flanquée de drageons stylisés ; de plus, un trait encadre l'arbre tout entier.

Citons aussi une représentation simplifiée sur un cylindre de la collection Newell (fig. 517).

De ces monuments, on peut rapprocher un bronze dit du « Luristan » (fig. 520). Sur un tronc épais, court, élargi à la base et marqué de petits points, une palmette aplatie donne naissance à des tiges onduleuses que terminent des « fruits » semblables à ceux que nous venons de décrire; d'autres traits les relient

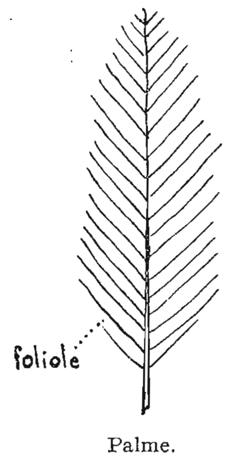
(1) La reproduction que nous en donnons d'après le dessin de Puchstein est une reconstitution, mais elle est certainement exacte ; voir la photographie dans *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, n° 32 (novembre 1906), p. 22, fig. 3.

entre eux. Pour la silhouette générale, on peut comparer cette représentation à celle d'un cylindre de la Bibliothèque Nationale, mais les fruits y sont remplacés par de petites palmettes à trois feuilles (fig. 521), les mêmes, ou à peu près, qui figurent sur un cylindre découvert par Place à Khorsabad (fig 522). Toutefois, dans sa silhouette générale, cette dernière représentation doit plutôt être comparée à un type précédent (par exemple, à la fig. 422).

Sur tous ces monuments, c'est bien l'arbre sacré qui est représenté : un symbole fait de divers éléments végétaux assemblés d'une manière artificielle ; mais, parmi ces éléments, le plus important demeure toujours le palmier. Les figures suivantes nous montreront aussi des dattiers ; ici l'arbre ne sera plus représenté que par l'une ou l'autre de ses parties.

Ainsi, nous trouverons une palme et deux régimes disposés dans une sorte de vase-autel, le plus souvent étranglé en son milieu ; la palme s'élève au centre et les régimes retombent de part et d'autre (fig. 523 à 544, 1168). Les différences résident dans la silhouette plus ou moins trapue, plus ou moins élancée de l'ensemble, dans la forme du vase, qui cependant conserve toujours le même aspect général, et aussi dans la stylisation des régimes réduits à un petit globe ou même à un simple trait (fig. 529, 531, 536, 538 à 544). Les tiges qui les supportent retombent parfois d'une façon naturelle ; parfois aussi, elles présentent des courbes décoratives (fig. 529, 537, 540).

Sur certains exemplaires, la palme est bordée d'un trait (fig. 525, 533, 542). Or, sur la stèle d'Ur-Nammu (fig. 546), une semblable silhouette n'est pas une palme mais un arbuste, comme le prouvent les feuilles serrées le long des tiges latérales qui se rattachent à la tige centrale. La palme, en effet, n'est pas une branche mais une feuille, et les folioles qui se rattachent à la nervure centrale ne peuvent, en aucun cas, servir de nervures à leur tour (1) (fig. VI). Cet exemple



Palme.

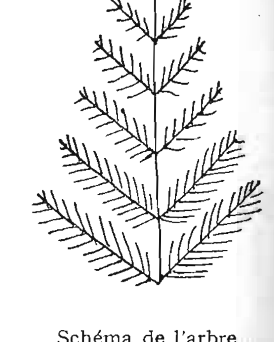


Schéma de l'arbre de la stèle d'Ur-Nammu.

Fig. VI.

(1) Cf. E. A. Wallis Budge, *Babylonian Life and History*, 2me éd., Londres, 1926, pp. 249 à 252. Pour lui, cette plante serait un « colossal épi de froment ».

n'est pas unique et d'autres plantes surgissent du vase entre les régimes. Sur la Stèle des Vautours (fig. 545), sur un bas-relief de Tello (fig. 548), sur un cylindre d'Ur (fig. 547) (1), ce sont des tiges aux feuilles lancéolées. La fig. 549 montre une représentation curieuse : les régimes sont figurés par des traits que terminent des arcs de cercle, tandis qu'une tige à l'extrémité déviée et munie d'une sorte d'anneau se dresse entre deux palmes flanquées de folioles seulement vers l'extérieur. N'était la tige centrale, l'ensemble ferait penser à un aigle aux ailes éployées.

Sur quelques cylindres, la palme a disparu (fig. 550, 551). Ailleurs, ce sont les régimes que l'on supprime (fig. 553) (2) ; en revanche, la palme peut être doublée (fig. 554), triplée (fig. 555) (3) ou encore remplacée par des plantes indéterminées (fig. 556), par de petites « palmes » courtes (fig. 559) ou même par de simples traits (fig. 558).

Le vase en forme de cornet contient, sur une plaque gravée de Nippur (fig. 560), des plantes aux feuilles lancéolées et, sur un bas-relief de Gudéa (fig. 557), une sorte d'arbuste fait d'une tige unique que surmonte une masse touffue de forme globulaire devenue un peu fruste ; une inflorescence de dattier pourrait se présenter sous cette forme.

Enfin, sur une plaque d'Ur (fig. 561) et sur un cylindre de provenance inconnue (fig. 562), tout végétal a disparu ; il est remplacé par une sorte de corde, posée sur le vase, dont les extrémités retombantes se courbent en anneaux. A cause de cette disposition, on n'y a vu jusqu'ici que des régimes disposés à la manière habituelle, mais l'examen attentif des monuments engage à y reconnaître une corde se terminant par deux boucles, probablement le *tebeḷ̮e* (4). C'est sans doute ce même instrument qui est représenté sur un cylindre inédit de Tell Asmar (fig. 1166) (5).

Sur un cachet du IIme millénaire conservé à l'Ashmolean Museum (fig. 197),

(1) Sur ce cylindre, trois bâtonnets, légèrement renflés à leurs extrémités, sont entassés derrière le vase. Sur la Stèle des Vautours, les traits sont plus nombreux et ne se disposent pas avec la même symétrie. Seul, Kurt Galling a relevé sur ce dernier monument cet intéressant détail ; il l'interprète comme un autel des holocaustes (*Brandaltar*) ; cf. K. Galling, *Der Altar in den Kulturen des alten Orients*, Berlin, 1925, p. 31.

(2) L'extrême mutilation du bas-relief 552 ne permet pas de voir ce que contenait le vase ; on peut songer à des régimes, mais certainement pas à une palme.

(3) Sur cette représentation, les palmes surgissent d'un autel de forme différente : beaucoup plus large, couvert de petits traits, il possède un rebord épais ; il est possible que nous ayons affaire ici à une stylisation du dattier.

(4) Voir plus haut, p. 20, n. 4.

(5) Un autre cylindre inédit de Tell Asmar (fig. 1167) porte une représentation curieuse : le vase est posé sur un double rang d'imbrications ; il porte, non des branches ou des fruits, mais une sorte de petit vase sur le pourtour duquel s'échappent des traits onduleux, peut-être des flammes.

un vase à deux anses contient un bouquet de tiges raides sur lesquelles est perché un oiseau.

M. Andrae a rapproché ces monuments d'un bas-relief d'époque parthe : deux lions flanquent un vase d'où surgissent deux tiges recourbées en forme de lyre entre lesquelles se dresse une feuille (?) lancéolée, peut-être une palme stylisée (1).

Nous pouvons surtout établir la comparaison avec une fresque de Dura-Europos. Un prêtre plonge une tige de roseau (?) dans un vase-autel d'aspect élancé (2). Ce fait présente d'autant plus d'intérêt qu'un millénaire et demi sépare notre représentation la plus récente des fresques de Dura. Nous avons là un remarquable exemple de la persistance des rites et des thèmes iconographiques en Asie occidentale ancienne (3).

Nous avons vu plus haut que les imbrications du stipe étaient un indice caractéristique, assurant l'identification du dattier parmi les autres arbres. Or, nous rencontrons parfois des pièces brisées dont la cassure laisse apercevoir un fragment du tronc ; si celui-ci est marqué d'imbrications, nous nous trouvons sans doute en présence d'un dattier (4).

Les imbrications sont un indice si précis que Victor Place, lorsqu'il découvrit à l'entrée d'un temple des feuilles en bronze estampées de ce motif (fig. 565),

---

(1) W. ANDRAE, *Die archaischen Ischtar-Tempel in Assur*, Leipzig, 1922 (= 39 Wiss. Ver. der D. O.-G.), p. 42, n. 1.

(2) FR. CUMONT, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, pl. XXXI et XXXII, cf. pp. 66-67 ; voir aussi A. BOISSIER, *Mélanges d'archéologie orientale*, Issy-les-Moulineaux, s. d., p. 8.

(3) W. ANDRAE, *Die archaischen Ischtar-Tempel*, pp. 41-47, a cru retrouver dans les couches les plus archaïques du temple d'Ishtar les vases dans lesquels on fichait les palmes et les régimes : ce sont des manchons en terre-cuite, légèrement étranglés en leur milieu, ouverts à leurs deux extrémités et souvent percés, de place en place, de trous de diverses formes : ronds, rectangulaires, en triangle. L'auteur établit deux catégories parmi ces objets : les uns, les plus élancés, auraient servi de vase ou plutôt de « *Ständer* » ; ce sont eux que reproduisent les monuments que nous venons de citer et des cylindres provenant également d'Assur, que M. Andrae décrit (pp. 42-43), mais dont il ne donne pas de reproduction ; les autres, plus trapus (fig. 564), seraient des autels à encens. Je ne vois pas la raison de cette distinction ; si l'on peut admettre que les trous pratiqués dans les parois des deux catégories de monuments servaient à activer la combustion, il n'est guère vraisemblable de supposer que ces vases fussent utilisés pour la libation dont sont fréquemment l'objet les symboles que nous avons décrits ; de plus, ces trous n'apparaissent jamais sur les vases représentés.

Parmi ces « *Ständer* » qui, selon Andrae, auraient contenu des palmes, régimes et autres plantes, l'un a une hauteur de 82 cm. et 9 cm. seulement de diamètre ; à l'endroit où le pied s'élargit, son diamètre est de 15 cm. (fig. 563). Dans un vase de forme aussi élancée, il devait être impossible de maintenir en équilibre deux régimes et une palme, surtout en les disposant de la manière qu'indiquent les monuments. Il semble plus vraisemblable de croire que les deux types de « *Ständer* » sont, l'un comme l'autre, des brûle-parfums. On connaît le nom qu'ils portaient dans le rituel babylonien : ce sont les *niqnakku* ; cf. BR. MEISSNER, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), p. 76.

(4) Voir, par exemple, H. R. HALL, *La sculpt. bab. et ass. au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928, pl. LV. On ne saurait être trop prudent pour ces identifications : le symbole de Marduk, la *marre*, est parfois posé sur un support qui évoque le stipe du dattier : cf. *Revue d'assyriologie*, t. XVI (1919), pl. I.

n'hésita pas à reconstituer un dattier avec palmes et régimes. Nous n'avons pas à nous occuper du degré de certitude de cette restitution, mais un fait est certain : deux stipes de dattier flanquaient l'entrée du temple (1). Or, à Tell el-Obeid, également à la porte d'un temple, M. Woolley a découvert deux colonnes mosaïquées (fig. 568), dans lesquelles A. Jeremias reconnaît la représentation du stipe d'un dattier (2). Des imbrications en forme de triangle couvrent le fût de cette colonne, mais elles sont coupées de place en place par des bandes horizontales composées de carrés sur angle. Sans vouloir tirer des conclusions hâtives, notons pourtant la présence, à deux millénaires de distance, de stipes de dattier placés de part et d'autre de l'entrée d'un temple, le monument de Ninive, beaucoup plus réaliste, permettant une interprétation vraisemblable des colonnes de Tell el-Obeid. D'ailleurs, le stipe du dattier, seul arbre qui croisse dans le pays de Sumer, fut certainement employé dans l'architecture comme support (3) et les liens ont pu, à l'origine, renforcer le tronc de cet arbre dont le bois est de fort médiocre qualité (4). Quoi de surprenant de trouver des imitations de stipes de dattier exécutées dans des matières plus résistantes ou plus brillantes, permettant de créer des jeux de couleur. Dès l'époque d'Uruk, au «temple rouge», les motifs décorant les piliers de la façade «montrent que ces derniers n'étaient » que des interprétations, magnifiées en briques, de troncs de palmier» (5), et

(1) Ils étaient constitués par des feuilles de bronze estampées et dorées clouées sur des demi-colonnes en bois de cèdre ; cf. V. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I (Paris, 1870), pp. 120-121.

(2) A. JEREMIAS, *Handbuch der altorientalischen Geisteskultur*, Berlin et Leipzig, 1929, pp. 76-77 ; C. L. WOOLLEY, *The Development of Sumerian Art*, Londres, [1935], p. 41. Signalons en passant qu'un véritable stipe de dattier servait de support à la mosaïque ; cf. H. R. HALL et C. L. WOOLLEY, *Ur Excavations*, t. I, *Al-'Ubaid*, Oxford, 1927, p. 100.

(3) Voir, pour une époque tardive, la découverte faite à Babylone de deux stipes de palmiers fichés dans deux bases en pierre ; Cf. R. KOLDEWEY et FR. WETZEL, *Die Königsburgen von Babylon*, Leipzig, 1931 (= 54 Wiss. Veröff. der deutschen Orient-Gesellschaft), p. 93 et pl. 15. Voir aussi le livre de E. HEINRICH, *Schilf und Lehm*, Berlin, 1933, pl. 3, fig. *c* et *e* ; cf. p. 16.

(4) Même si notre hypothèse sur l'origine des liens est exacte, il est bien certain qu'ils ont perdu dans la suite toute signification architectonique : sur les palmiers de Tell Halaf, sur les arbres sacrés assyriens, les liens ne semblent avoir qu'une valeur religieuse et symbolique.

Le rapprochement établi entre les dattiers de Ninive et les colonnes de Tell el-Obeid permet peut-être d'apporter quelque lumière sur une intéressante découverte faite par M. Frankfort à Khorsabad. Rappelons d'abord que, devant les palmiers du temple de Ninive, se trouvaient deux statues de divinités portant le vase aux eaux jaillissantes (V. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. III [Paris, 1870], pl. 31 bis). Or, à Khorsabad, M. Frankfort a découvert deux statues qui, pour autant qu'on en puisse juger d'après la photographie, sont exactement semblables à celles de Ninive (H. FRANKFORT, *Tell Asmar, Khafaje and Khorsabad*, Chicago, 1933 [= Or. Inst. Comm., n° 16], fig. 65, p. 100). Derrière ces figures, qui flanquaient aussi l'entrée d'un temple, se dressaient des mâts, peut-être de cèdre, ornés de bandeaux de métal travaillés au repoussé et portant « l'image d'hommes » et de taureaux entre des rangées de rosaces » (H. FRANKFORT, *op. cit.*, p. 100), forme évoluée des bandeaux lisses ou simplement décorés de motifs géométriques que nous trouvons pour la première fois à Tell el-Obeid.

(5) V. GORDON CHILDE, *L'Orient préhistorique*, trad. E. J. Levy, Paris, 1935, p. 145.

Les fouilleurs d'Uruk se montrent moins affirmatifs : « à l'exception de quelques motifs qu'on peut faire dériver du stipe du palmier, tous sont des motifs de tissage »; cf. E. HEINRICH, *Vierter vorläufiger Bericht ... Uruk*, Berlin, 1932 (= Abh. der preuss. Ak. der Wiss., Phil.-Hist. Kl., n° 6), p. 14 ; cf. pl. 7, 8.

à Ur, dans une construction de l'époque de Larsa, « nous trouvons une sur- » vivance intéressante dans la forme d'une colonne en briques crues dont la sur- » face est moulée en relief de triangles qui reproduisent avec exactitude l'aspect » d'un tronc de palmier » (1).

Un sceptre (?) (fig. 567) découvert à Ur présente le même décor de triangles incrustés qu'à Tell el-Obeid, mais les bandes horizontales sont réduites à un simple anneau de métal réservé. Un support d'offrandes (?) de Tépé-Moussian (fig. 566) présente de grandes analogies avec la colonne de Tell el-Obeid. Il va de soi d'ailleurs que l'interprétation de ces décors géométriques reste délicate. On n'oserait dire, par exemple, que l'artiste qui orna le bras d'une lyre d'Ur d'un décor en tous points semblable à celui du « sceptre » » (2) ait songé le moins du monde au palmier-dattier.

Une scène d'apparence réaliste figure sur un cylindre du Louvre : on y voit un tronc de dattier reconnaissable à ses imbrications qui sert de montant à un « shadouf » (fig. 569) (3).

Mais quand le stipe du dattier est représenté seul, il supporte souvent le disque, ailé ou non, et parfois associé au croissant (fig. 571 à 577). Les imbrications sont rendues avec beaucoup de réalisme sur une terre-cuite du musée du Louvre (fig. 572), mais, le plus souvent, elles sont figurées soit par des chevrons (fig. 575), soit par des lignes horizontales (fig. 571), soit par des globes superposés (fig. 239, 573, 577, 574), que flanquent parfois de petits traits (fig. 576) ; ces derniers sont peut-être l'indication du chevelu fibreux qui subsiste à la base des feuilles coupées (4). Sur la fig. 577 la frondaison est indiquée. Enfin, il arrive qu'un simple trait suggère le tronc ; dans ce cas, nous n'osons affirmer qu'il s'agit d'un dattier que dans un exemple comme celui que nous présente la fig. 578, où la base est flanquée de drageons stylisés.

Une curieuse terre-cuite de Khafadji (fig. 570) représente « une divinité » tenant embrassé un palmier sacré ». Selon la description de M. Frankfort, l'arbre est surmonté de la tiare à cornes et les tiges raides qui flanquent le stipe, largement strié, seraient des fragments de tissu suspendus à l'arbre par les fidèles, selon une coutume répandue aujourd'hui chez les Arabes (5). Ce rappro-

(1) C. L. Woolley, *The Development of Sumerian Art*, Londres, [1935], p. 41 et pl. 57*b*.

(2) C. L. Woolley, *Ur Excavations*, t. II, *The royal Cemetry*, Oxford, 1934, pl. 114.

(3) La présence du capridé et surtout son attitude nous font mettre en doute le caractère réaliste de cette représentation.

(4) Voir ci-dessus, p. 18.

(5) H. Frankfort, *Religion in Babylonia 4000 Years ago*, dans *The Illustrated London News*, 5 septembre 1936, p. 390 ; citation, p. 388.

chement rend l'hypothèse séduisante, mais, d'autre part, l'aspect même de cet arbre sacré, la manière dont les appendices surgissent directement du stipe, leur disposition régulière, font plutôt penser à une schématisation des feuilles desséchées. On sait, en effet, que les palmes ne se détachent pas d'elles-mêmes, il faut les couper chaque année pour obtenir le stipe dépouillé qui nous paraît si typique (1).

Un bas-relief publié par Layard montre un petit édicule soutenu par deux colonnes marquées de chevrons, dont l'une (fig. 580) est surmontée d'un groupe de trois liens d'où surgissent deux sortes de cornes, entre lesquelles se dresse un objet dont la forme rappelle celle des « fruits » des arbres sacrés et qui est, comme eux, couvert d'imbrications. Ce sont des éléments de l'arbre sacré qui ont été employés ici pour servir de support. En revanche, sur la « tablette solaire » de Nabû-aplu-iddina (fig. 579) c'est bien un stipe de dattier, aux régimes et drageons stylisés en volutes, qui supporte le toit d'un édicule sous lequel est assis le dieu Shamash (2).

On rapprocherait volontiers ce monument de représentations hittites où deux volutes se disposent de part et d'autre du sommet d'une tige à la base élargie (fig. 581, 1148). Toutefois, il vaudrait peut-être mieux de les mettre en rapport avec ce curieux hiéroglyphe hittite, fait d'un haut support triangulaire sur le sommet duquel est déposé un objet composé d'un arc de cercle aux extrémités

(1) Voir plus haut, p. 18.

(2) La tablette de Nabû-aplu-iddina apporte peut-être le meilleur argument aux partisans de la thèse qui donne le dattier comme origine à la colonne ionique ; voir surtout F. von Luschan, *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*, Leipzig, 1912 [= Der Alte Orient, t. XIII, nº 4]. Depuis cette étude, de nouvelles découvertes, l'ouvrage récent de W. Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?*, Berlin, 1933, l'article de J. Przyluski, *La colonne ionique et le symbolisme oriental*, dans *Revue archéologique*, 1936, I, pp. 3-15, sont venus apporter de nouveaux éléments à ce problème que nous espérons bien reprendre ailleurs. Signalons pourtant ici la ressemblance entre les chapiteaux de Néandria (fig. 583) et le sommet de certaines stylisations de palmier (fig. 213, 218). D'autre part, les fouilles de Samarie et de Megiddo ont mis au jour des chapiteaux « pré-ioniques » (fig. 584 à 586), posés sur des piliers et qui datent du Xme ou du IXme siècle. Voir, à ce sujet, la très importante étude de R. Engberg, dans H. G. May, *Material Remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935] (= The University of Chicago, Oriental Institute Publications t. XXVI), p. 39 ss.

Pour l'intérêt qu'elle présente dans les questions relatives à la colonne assyrienne et aux rapports artistiques entre la Grèce et l'Orient, nous mentionnerons ici une stèle en basalte de Shamshi-Adad trouvée à Assur et conservée au musée de Berlin (fig. 1155). Cette stèle, en forme de colonne à huit pans, se termine par un chapiteau composé de quatre feuilles épaisses ; les deux plus courtes, placées au-dessus et ornées de simples nervures, se relèvent légèrement ; les deux autres, retombantes et plus longues, portent des nervures terminées par un enroulement. La signification de cette stèle est très discutée, on en fait, en général, un monument commémoratif ; cf. W. Andrae, *Die Stelenreihen in Assur*, Leipzig, 1913 (= 24 Wiss. Veröff. der deutschen Orient — Gesellschaft), pp. 24-30 ; E. Herzfeld, *Die assyrische Säule*, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. 23 (1920), col. 207-210 ; W. Andrae, *Assyrische Stelen und Säulen*, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. 25 (1922), col. 49-52 ; E. Herzfeld, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, fasc. 4 (1930), pp. 174-179.

enroulées en volutes et qui soutient parfois les ailes du disque (fig. 582 ; noter à la seconde ligne, le symbole représenté seul) (1).

Dès le troisième millénaire, on trouve fréquemment, soit représenté seul, soit aux mains de dieux ou de génies, un vase à la panse arrondie d'où jaillissent deux flots d'eau entre lesquels se dressent souvent de petites pousses (fig. 587).

Sur un bronze du Luristan, cette plante est remplacée par la frondaison d'un dattier traitée d'une manière assez particulière : six palmes se disposent autour d'une feuille centrale qui dissimule en partie les autres et porte, à la base, une rosace ; les folioles des palmes sont rendues par des chevrons disposés comme ceux des arbres sacrés, pointe en haut (fig. 589) (2).

Le même thème figure sur une applique en bronze de Nimrud en assez mauvais état (fig. 591) (3). La disposition de la frondaison est semblable sur les deux monuments.

On peut rapprocher ces représentations d'un curieux cylindre assyrien où un arbre sacré surgit d'un tout petit vase posé lui-même sur la « montagne » ; l'eau ne jaillit pas de ce récipient ; en revanche, elle se dresse, presque comme une flamme, dans un vase de même forme placé à côté du symbole (fig. 588).

Sur un tesson palestinien, des flots d'eau jaillissent directement du sommet du stipe (fig. 590). On relève le même thème sur un vase de Megiddo (fig. 592) (4). Devant ce liquide qui s'écoule du sommet du tronc, on songe à la pratique qui consiste à inciser le bourgeon terminal pour recueillir le lagmi ou vin de palme (5), mais notre représentation n'a évidemment rien de réaliste et l'association du dattier au thème du vase aux eaux jaillissantes nous incite à la prudence. Signalons aussi l'intéressant rapprochement établi par le P. Vincent entre ce monument et un cratère du Minoen Récent découvert à Ligortyno en Crète (fig. 600): entre deux chèvres se dresse un dattier dont la frondaison ressemble à celle des

---

(1) On sait que l'hiéroglyphe du support triangulaire surmonté de l'arc de cercle aux extrémités enroulées désigne le « grand roi » ; voir E. DHORME, *Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites*, dans *Syria*, t. XIV (1933), p. 361.

(2) Pour qu'on ne puisse mettre en doute que le vase contient bien un liquide, l'artiste a pratiqué une sorte de coupe qui permet d'apercevoir l'eau figurée sous les traits onduleux habituels.

(3) Ce monument n'a guère attiré l'attention. Ni Layard, qui le publia en 1853, ni Rawlinson qui en fit mention quelques années plus tard n'étudient ce curieux motif et, dans sa belle étude sur le vase aux eaux jaillissantes, *The Flowing Vase and the God with Streams*, Berlin, 1933, Mme E. D. van Buren n'a pas relevé cette variante, pourtant intéressante ; cf. A. H. LAYARD, *Discoveries in the Ruins of Babylon*, Londres, 1853, fig. p. 200 et G. RAWLINSON, *The Five Great Monarchies*, t. I (Londres, 1862), fig. p. 455.

(4) M. R. Engberg a rapproché avec hésitation la fig. 592 des nos 593, 594, 595 qui montreraient la dégénérescence du motif; cf. R. ENGBERG, dans G. MAY, *Material Remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935], p. 37.

(5) Voir plus haut, p. 22.

fig. 589 et 591 et qui laisse échapper, de part et d'autre d'un stipe dont les imbrications sont marquées par de fines rayures, deux sortes de longues feuilles tombantes qui semblent fléchir sous le poids des deux capridés dressés (1). Un fragment de vase mycénien est plus proche du thème original (fig. 597). Mais il convient plutôt de rapprocher les fig. 600, 599 et peut-être 598 des dattiers figurés sur le coffret d'ivoire de Beth-Peleth (fig. 1188, 1189) avec leurs longues palmes retombant sous la frondaison ; un vase de Ras-Shamra (fig. 596) fournirait peut-être la transition.

II. Les représentations d'autres végétaux.

Pour cette étude, nous ne suivrons pas le plan du chapitre précédent. Nous ne tenterons pas, en effet, des identifications trop souvent impossibles, mais nous nous bornerons à décrire les principaux types de végétaux que les monuments nous présentent à côté du dattier, en particulier ceux qui, désignés comme arbres sacrés, soit par leur aspect, soit par les êtres qui les entourent, possèdent une signification religieuse analogue à celle du palmier. Il était donc inutile de chercher à rassembler tous les monuments ; nous avons seulement retenu les plus caractéristiques.

Autant que possible, nous avons inséré nos représentations dans un cadre historique ; ici, en effet, une certaine chronologie est permise, car, si le dattier se retrouve sous des formes plus ou moins stylisées à tous les moments de la civilisation de l'Asie occidentale ancienne, certaines plantes ne sont représentées qu'à des époques déterminées. Nous avons donc adopté une division par millénaire et nous nous sommes, en général, référée aux dates proposées par les savants qui ont publié les monuments. Pourtant, il est impossible d'établir une séparation bien nette entre les monuments du quatrième et ceux du début du troisième millénaire ; — aussi les avons nous réunis en un même groupe.

Quatrième et troisième millénaires.

Au cours de cette période, nous aurons surtout à envisager la Babylonie (Sumer, Accad) et la région de Suse. Des découvertes récentes ont montré l'existence en Asie occidentale, surtout en Perse et en Mésopotamie du nord, de civilisations préhistoriques, caractérisées surtout par leur céramique.

(1) L. H. Vincent, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), pp. 98, 99, 103, 104.

Dans toutes ces céramiques archaïques, la représentation du végétal est rare et sommaire ; elle consiste le plus souvent en de simples tiges feuillues (fig. 601, 602, 604), ne portant parfois même des folioles que d'un seul côté (fig. 603) (1). Des fruits, sous forme de masses globuleuses, peuvent prendre place à l'extrémité des branches (fig. 604). Les tiges latérales se terminent, ou par un petit trait perpendiculaire (fig. 605), ou par des renflements (fig. 606), ou bien encore elles s'enroulent sur elles-mêmes (fig. 607, 608). Des branches feuillues flanquant une tige centrale composent un arbre sur les fig. 610, 611, 612. Sur un bol susien (fig. 609), un arbre à la frondaison très développée ombrage deux oiseaux placés symétriquement de part et d'autre du tronc (cf. fig. 611); deux oiseaux sont posés au sommet d'une sorte de buisson qui figure sur un vase de Tépé-Sialk (fig. 613). Un très curieux vase de Khafadji, de l'époque de Djemdet-Nasr, porte un décor fait de poissons, d'oiseaux et d'étranges capridés dont les poils ressemblent à des feuilles ; entre eux, de hautes branches feuillues et une tige portant un épi barbu (fig. 614).

La glyptique, qui se développe dès l'époque d'Uruk, montre aussi des tiges flanquées de séries de points ou de traits parallèles qui sont peut-être des végétaux (fig. 615, 617). Plus intéressant est ce cylindre du Louvre, où des feuilles de forme lancéolée, disposées tête-bêche, portent une sorte de lien très large qui s'attache au pétiole, remonte le long de la feuille et s'enroule sur lui-même à son extrémité (fig. 616). Sur les fig. 618 et 619, la représentation du végétal est encore très sommaire, mais des plantes bien curieuses apparaissent sur des monuments d'époque plus récente : sur une butte triangulaire est posée une plante dont les cinq branches se terminent par des feuilles ou des fleurs (fig. 620, 621) ; trois de ces branches se dirigent vers le haut et deux vers le bas en un ensemble symétrique. La même composition règle la disposition des « grenades » d'un cylindre du Louvre, mais ici, la tige centrale repose directement sur le sol (fig. 622). La « montagne » réapparaît sur la fig. 623, elle porte trois hautes tiges, entièrement munies de feuilles ; ailleurs, la plante centrale est remplacée par un aigle aux ailes éployées (fig. 624) ou par une statuette (fig. 625). Sur la fig. 626, il ne subsiste qu'une branche devant un capridé perché sur un monticule.

Des tiges se divisent en deux, trois ou plusieurs branches terminées chacune par une feuille (fig. 627, 628, 629), ou encore la tige unique soutient une sorte de fleur (fig. 638). Des feuilles de forme lancéolée courbent leur tige au-dessus d'ani-

(1) Si l'on peut accepter le terme de « palme » pour désigner les tiges feuillues des fig. 601 ou 602, il apparaîtra cependant excessif de nommer « palmier » les espèces de peigne de la fig. 603 ; cf. P. Toscanne, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XII (1911), fig. 221 (p. 159) ; cf. fig. 290, 291 (p. 173).

maux passants (fig. 629). Un étrange motif végétal sépare deux lions dévorant, l'un un cerf, l'autre un bovidé (fig. 631). Une sorte de buisson fait de longues feuilles est flanqué, sur une empreinte de Fara (fig. 630), de deux capridés. Un arbuste court, aux branches tordues terminées par des fleurs à trois pétales, décore un vase de Suse (fig. 635); enfin, un arbuste posé sur la « montagne » prend place devant deux chèvres superposées sur un cylindre de l'époque de Djemdet-Nasr (fig. 636).

Bossert reconnaît des grenades dans les fig. 632 à 634 (1) ; on pourrait penser aussi à des pavots.

Des branches sèches s'échappent d'un tronc tordu sur un cylindre du Louvre (fig. 637). Relevons un arbre étrange (fig. 639) dont le tronc, terminé par un petit globe, porte deux longues branches disposées symétriquement de part et d'autre du sommet ; elles sont flanquées de tiges terminées par des sphères. On peut se demander si, sur la fig. 641, c'est bien un arbre qui est représenté ; celui de la fig. 643 n'a pu, semble-t-il, atteindre tout son développement dans le champ restreint du cylindre. Des feuilles lancéolées, disposées à plat comme en un tissage, représentent sans doute les fourrés dans lesquels passent des capridés (fig. 640). Une petite pousse portant deux feuilles lancéolées sort du sol devant un dieu (fig. 642).

Quelques figurations plus réalistes nous permettent de reconnaître des roseaux (fig. 644, 1178) et des épis d'épeautre ou d'orge (fig. 645, 646).

Mais la représentation la plus courante consiste en une tige feuillue dont nous avons relevé quelques variantes (fig. 647 à 657, 659, 1170, 1173, 1174, 1179) (2). Cette tige prend place entre des sortes de cornes (fig. 658), ou encore le long d'une branche qu'un dieu recourbe jusqu'au sol (fig. 660). Parfois, la tige ne porte des feuilles que d'un seul côté (fig. 661) ; ailleurs, des feuilles arrondies flanquent le stipe (fig. 663), ou des fruits, sous forme de chapelets de petits globes, sont suspendus à l'extrémité des branches (fig. 664).

Trois chevrons, posés l'un au-dessus de l'autre, composent une frondaison sur un cylindre de la collection Louis Cugnin (fig. 665), tandis que trois branches, à l'extrémité relevée à angle droit, flanquent le large tronc d'un arbre figuré sur

(1) H. Th. Bossert, *Die Beschwörung einer Krankheit in der Sprache von Kreta*, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. 34 (1931), col. 324.

(2) Au premier coup d'œil jeté sur la photographie du cylindre 1179, on croirait distinguer, fichée au sommet du pieu feuillu, une tête humaine vue de face. Il n'en est rien : M. Frankfort a bien voulu me faire observer qu'il s'agit là d'une illusion créée par la cassure de la pierre et que, d'ailleurs, « ce n'est pas d'une manière » si peu claire qu'un graveur accadien eut rendu un détail important. » (Lettre du 15 juillet 1937).

un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 666 ; voir la fig. 667 où des petits traits se dressent sur des branches horizontales).

Les feuilles remontent le long de la tige, et ainsi l'ensemble donne vraiment l'impression d'un arbre (fig. 662, 668 à 672, 1175, 1176). Notons la « montagne », d'où surgit l'arbre, sur une terre-cuite inédite du musée du Louvre (fig. 675) et la représentation réaliste d'un cylindre de la Bibliothèque Nationale (fig. 673) où le tronc porte des excroissances qui, visiblement, sont les traces laissées par les branches abattues. La frondaison prend une forme triangulaire plus ou moins accusée (fig. 674 à 677) et, sur des cylindres susiens, seule, cette silhouette en triangle surmonte le tronc de l'arbre posé sur la « montagne » (fig. 678).Il est d'ailleurs parfois malaisé de voir s'il s'agit d'un arbre ou d'une feuille (cf. fig. 678 à 687, 668). Sur la fig. 679, la plante est flanquée de deux tiges qui l'encadrent et se recourbent vers l'extérieur à leur sommet; ailleurs(fig. 680, 1171), ces tiges se rattachent au pétiole. Cette feuille figure aussi sur un cylindre de l'époque de Djemdet-Nasr, provenant de Khafadji (fig. 681).

Sur un cylindre du Louvre, des gradins composent la silhouette de la frondaison et celle de la « montagne » d'où surgit le stipe (fig. 683); des traits parallèles à la ligne extérieure remplissent les deux triangles. Mais, le plus souvent, l'intérieur du triangle de la frondaison porte l'indication de nervures, s'il s'agit d'une feuille, de branches, si c'est un arbre (fig. 684 à 693, 1169). Fréquemment, cet arbre est posé sur la « montagne », masse presque toujours triangulaire et couverte d'imbrications. En général, on considère cet arbre comme un conifère, mais sans pouvoir donner de précision. Cependant, sur un bol de Suse (fig. 694), figure une représentation moins schématique : le stipe lisse et placé sur la « montagne » est flanqué de part et d'autre de trois branches qui lui sont perpendiculaires et porte au sommet un bouquet de trois pommes de pin ; l'extrémité de chaque branche se termine par trois petits traits et chacune d'elles supporte deux cônes écailleux dressés. Or, une des caractéristiques du cèdre est que ses fruits se dressent sur les branches (1). Nous inclinerions donc à voir un cèdre dans ces représentations. Il semble bien que des schématisations de l'arbre du bol susien figurent sur les cylindres suivants. Les traits qui hérissent les branches et, surtout, l'indication des excroissances au sommet de la frondaison rappellent les détails caractéristiques de la fig. 694 (fig. 695, 696, 697; voir fig. 698, 699 et 1177 où le groupe du sommet a disparu). Mais, sur nombre de monuments, ce signe caractéristique n'est pas indiqué (fig. 688 ss., 700, 701). L'arbre d'un cylindre du Louvre

(1) Cf. E. Bonavia, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Westminster, 1894, p. 92.

(fig. 702) possède, sous une frondaison en triangle, deux petits appendices qui rappellent curieusement certaines stylisations de régimes.

Ces arbres, fréquents dans la glyptique susienne et à l'époque d'Accad, ne sont pas non plus inconnus en Sumer mais, dans ce pays, le végétal le plus fréquemment représenté, surtout à l'époque archaïque, est une plante aux feuilles en fer de lance, aux fleurs en étoile dont on n'a pu, jusqu'ici, déterminer la nature (fig. 705). Elle se présente sous divers aspects : tantôt une feuille unique surmonte la tige droite (fig. 703) ; tantôt feuilles et tiges sont serrées de manière à donner l'impression d'un fourré dans lequel bondissent des animaux (fig. 705; cf. fig. 706, 711, 829) ; tantôt encore, des branches terminées par une feuille unique se disposent sur la « montagne » (fig. 708, 710) ou flanquent une tige centrale (fig. 704, 712, 713, 1172), de telle sorte que l'ensemble peut donner l'impression d'un arbre (fig. 714, 715), mais d'un arbre au tronc si souple qu'il peut être recourbé jusqu'à terre (fig. 716) (1). La tendance à la symétrie, si puissante dans l'art de l'Asie occidentale, a fait disposer régulièrement des branches semblables de part et d'autre d'une tige centrale couronnée par une fleur en étoile (fig. 707, 709). Ces fleurs peuvent apparaître seules (fig. 718, cf. fig. 722, 723), ce sont elles, probablement, qui décoraient la façade du temple de Tell el-Obeid (fig. 717) ; elles fleurissent l'extrémité de longues tiges souples que, sur un cylindre d'Uruk (fig. 719), un personnage tient à pleines mains. Sur un autre cylindre d'Uruk, un homme en présente à des animaux (fig. 720). Enfin, deux de ces fleurs entrelacent leurs tiges pour former le centre d'une composition héraldique sur un cylindre (fig. 721), dont M. von der Osten met en doute l'authenticité (2) ; celle-ci me semble assurée (3), surtout par la comparaison avec la fig. 719.

Si l'on ne peut affirmer que la même plante ait donné naissance à ces différents types de stylisation, l'aspect caractéristique des feuilles et des fleurs fait cependant pencher la balance en faveur de cette hypothèse. L'identification de ces représentations est malaisée. M. Lonay, professeur de botanique à l'Université de Liége, m'avait signalé qu'il pourrait s'agir de diverses plantes de marécages, en particulier du *butomus* ou de l'*alisma plantago*.

---

(1) M. Frankfort reconnaît dans cette représentation et dans une scène analogue (fig. 660), la figuration, non point d'un arbre, mais d'une montagne sur laquelle croissent des plantes (H. FRANKFORT, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I [1934], p. 24). Si la comparaison avec un cylindre du musée de Boston (fig. 1202) rend particulièrement attrayante l'hypothèse de M. Frankfort, nous croyons pourtant que sur les cylindres 660 et 716, c'est bien un arbre qui est représenté : de part et d'autre, le tronc est nettement indiqué comme diminuant d'épaisseur de la base au sommet et, détail probant, une feuille pousse à l'*intérieur* de la « montagne »; voir la fig. 660 et, au lieu de notre fig. 716, trop sommaire, l'excellente photographie donnée dans l'*Encyclopédie photographique de l'art*, fasc. 13 (= t. II, n° 3), 1936, fig. 42 (p. 73).

(2) H. H. VON DER OSTEN, *Ancient Oriental Seals in the Collection of M. Edward T. Newell*, Chicago, [1934], p. 13.

(3) Cf. G. CONTENAU, *Textes et monuments*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXXII (1935), pp. 152-153.

Nous mentionnerons encore un très intéressant monument susien (fig. 724), où le même symbole apparaît trois fois : entre deux capridés, aux mains de la déesse Ishtar et d'un personnage nu. Il se compose d'une hampe surmontée d'une sorte de bourgeon entre deux feuilles retombantes. Le P. Vincent constate « une très frappante analogie » entre ce sceptre et le dattier stylisé qui orne la pendeloque trouvée dans les offrandes de fondation du temple de Shushinak (fig. 143) (1). Nous avouons ne pas voir assez nettement le rapport à établir entre les deux représentations pour retenir cette interprétation.

Une empreinte d'Ur (fig. 726) porte des fleurs et des bourgeons assemblés de telle sorte qu'ils paraissent servir de prototype à des motifs assyriens du Ier millénaire (cf. fig. 401).

Citons un cylindre archaïque (fig. 725), où figure un symbole composé essentiellement de quatre tiges enroulées; M. Boissier y voit un arbre sacré stylisé (2). Nous n'avons mentionné ce monument qu'à titre documentaire.

Enfin, la glyptique cappadocienne a livré quelques rares représentations de végétaux. Mentionnons une haute tige feuillue portant une fleur ronde au sommet (fig. 1203) et une plante indéterminable (fig. 1204).

Deuxième millénaire.

Tout au début du IIme millénaire, au temps de Hammurapi, nous pouvons signaler deux monuments retrouvés dans le palais de Zimrilim à Mari. Sur l'un (fig. 727), un arbre au tronc droit surgit de la « montagne »; des branches ou des feuilles, représentées par un trait légèrement incurvé, s'attachent de part et d'autre du sommet ; cette frondaison est complétée par quelques petits traits perpendiculaires au stipe. Sur l'autre (fig. 728), le centre est occupé par un arbuste au tronc tourmenté, portant de nombreuses branches feuillues qui s'étalent sur le fond. Un cylindre de l'époque de Hammurapi, trouvé à Ishtchali (fig. 1164), montre une plante dont la tige chevronnée rappelle le stipe des dattiers mais qui est flanquée, sur toute sa hauteur, par de petites feuilles.

Avec la conquête de la Babylonie par les Cassites, le sud de la Mésopotamie passe à l'arrière-plan. Les principaux monuments figurés des Cassites, les « kudurrus », offrent peu d'intérêt pour notre étude. Seul le « kudurru

(1) L. H. VINCENT, *Syria*, t. V (1924), p. 101.
(2) A. BOISSIER, *Revue d'assyriologie*, t. XXIX (1932), pp. 105-107.

» inachevé » du Louvre porte un arbuste dont les trois branches se terminent par des globes ; il est placé dans une caisse qui serait amenée, en même temps que des animaux, par des tributaires ou envoyés (fig. 729) (1). Dans la glyptique, les thèmes se réduisent aux scènes de présentation et à des représentations isolées de divinités qu'accompagne un long texte dédicatoire. Les représentations végétales sont rares. Nous avons déjà relevé quelques arbres sacrés ; signalons encore, sur un cylindre de cette époque, trois épis de blé alignés (fig. 730). La représentation la plus intéressante apparaît sur un beau cylindre inédit du musée de Berlin (fig. 1121). Le stipe, orné de deux paires de volutes, s'élargit à la base ; il est flanqué de tiges terminées par des grappes de fruits globuleux assemblés en une masse triangulaire : il est impossible de dire si elles représentent des raisins stylisés ou des régimes de dattes.

L'Elam a donné quelques monuments importants, par exemple, la stèle d'Untash-Gal dont nous avons parlé plus haut (2) et le fameux plateau votif en bronze de Shilhak-in-Shushinak (fig. 731) qui représente un lieu de culte : quatre petits arbres au feuillage très oxydé figurent le bosquet sacré qui attenait au temple. Parmi les offrandes d'un temple susien, construit ou restauré par le même souverain, se trouvent des rameaux feuillus en bronze (fig. 732 à 735) parmi lesquels le fouilleur reconnaît «des feuilles de roseau ou de dattier» (3) (fig. 735) ; nous inclinerions en faveur de la première désignation.

Sur le « bronze aux guerriers », provenant également de Suse (fig. 736), figure un arbre au tronc strié dont les branches sont flanquées de feuilles de forme lancéolée.

D'importants centres artistiques se développent dans le nord, chez les Mitanniens et surtout chez les Hittites. Dans ces deux régions, l'arbre sacré le plus souvent représenté dérive du dattier. Pourtant, on rencontre assez fréquemment une plante dont le tronc laisse échapper vers le sommet des branches ou des feuilles composées d'un simple trait (fig. 737 à 741, 1205, 1206). Une curieuse représentation d'arbre sacré sur la « montagne» figure sur une empreinte de Kerkouk (fig. 742). Ailleurs (fig. 743), la frondaison est stylisée en une sorte de rateau ; à mi-hauteur du tronc, deux petits enroulements placés symétriquement font penser à des stylisations de régimes. Les branches peuvent recouvrir tout le stipe (fig. 744 ; cf. fig. 748), mais la représentation la plus courante

(1) Cf. G. Contenau, *Manuel*, t. II, p. 902.
(2) Voir ci-dessus, p. 41.
(3) R. de Mecquenem, *Offrandes de fondation du temple de Chouchinak*, dans *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VII (1905), p. 80.

consiste en un tronc, parfois coupé en son milieu par une sorte d'étoile ou par deux traits parallèles ; des tiges, souvent au nombre de quatre, se disposent symétriquement, deux par deux, de part et d'autre du sommet du tronc ; chaque extrémité se termine par un globe. Nous donnons quelques variantes de ce motif qui, souvent, est tenu en main par un ou deux personnages (fig. 745 à 747, 749 à 751). Nous rejoignons ici le « symbole de stabilité » et les dattiers trop stylisés de monuments précédents (1). Sur un cachet inédit de l'Ashmolean Museum (fig. 1149), il semble que le tronc soit composé d'un faisceau de tiges surmonté de quelques longues branches.

M. von Oppenheim reconnaît un pistachier dans la plante aux trois tiges bourgeonnantes qui passe derrière un cerf sur un bas-relief de Tell Halaf (fig. 752) (2) et Ward nomme « cèdre » le seul arbre au feuillage en triangle que nous ayons relevé au deuxième millénaire (fig. 755) (3).

Sur une terre-cuite, un arbre surgit d'un massif imbriqué (fig. 753) ; la frondaison se compose de bourrelets superposés qui s'entassent au-dessus du stipe. Nous pouvons comparer ce monument à une autre terre-cuite très effacée (fig. 754) ; ici, cependant, il semble bien que les feuilles se disposent de part et d'autre du sommet du tronc.

Un arbre plus détaillé est gravé sur un cylindre « syro-égyptien » de la collection Pierpont Morgan (fig. 756) ; de part et d'autre d'un tronc épais, trois branches portent, l'une deux rangées, les deux autres un seul rang de fruits ronds. Des scarabées palestiniens portent souvent l'image d'une tige feuillue, qui tantôt remplit tout le champ disponible (fig. 1210), tantôt est aux mains d'une déesse (fig. 1212) ou accompagne des animaux (fig. 1208, 1209, 1211).

Des monuments assyriens peuvent être datés de cette période, tel un bas-relief d'Assur où, entre deux capridés, une tige s'épanouit en trois excroissances de forme ovoïde (fig. 757), celle du centre, lisse, est plus grande que les deux autres dont le sommet est couvert de quadrillages. Une alternance de feuilles, groupées par trois, forme l'unique décor d'un cylindre du musée de Berlin (fig. 758). On trouve aussi l'arbre ou la plante composé d'une tige centrale flanquée de traits à son sommet (fig. 761) ; sur la fig. 760, ces traits sont mieux indiqués comme étant des feuilles.

Dès cette époque (XIIIme siècle), l'art assyrien connaît des arbres sacrés

(1) Voir plus haut, p. 38.
(2) M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, pp. 147-148.
(3) W. H. Ward, *Cylinders and other Ancient Oriental Seals in the Library of J. Pierpont Morgan*, New-York, 1909, p. 108.

d'aspect aussi artificiel que ceux qui dérivent du dattier, comme le montrent des plaques d'ivoire découvertes à Assur (fig. 759, 762) : le stipe, orné de trois paires de volutes, laisse échapper des tiges, tantôt raides, tantôt, au contraire, gracieusement recourbées qui se terminent, soit par des grenades, soit par des feuilles dont la nervure est indiquée. Ces arbres sont construits exactement de la même manière que celui du cylindre cassite (fig. 1121) dont nous avons parlé plus haut (p. 65).

Enfin, toute une production céramique palestinienne appartient à cette période, mais la représentation du végétal y est rare et, en général, fort sommaire ; parmi les exemples les plus développés, citons les arbres figurés aux nos 763 et 764.

Premier millénaire.

La première partie du Ier millénaire est occupée par le déclin de l'art hittite et par le développement de l'art assyrien.

Dans la glyptique et sur nombre de bas-reliefs, l' « arbre sacré », sous les formes composites que nous avons décrites, occupe une place éminente. Mais l'art assyrien connaît en outre le paysage qui lui permet de situer les évènements de la vie de ses souverains ; les végétaux y figurent sous des formes plus ou moins réalistes, mais souvent trop schématisées pour être toujours reconnaissables. On peut identifier pourtant la vigne (fig. 765 à gauche, au-dessus, 835), deux espèces de pin (fig. 771, 770), dont l'une, la plus rare, porte ses fleurs mâles à l'extrémité des branches. Un arbre au tronc court et parfois tordu est surmonté de longues feuilles pennées (fig. 766, 767, 833, 835). La présence sur ces branches de fruits ronds à l'extrémité trilobée (fig. 776) permet de les identifier au grenadier (1). Des grenades coupées sont représentées sur un bas-relief de Ninive (fig. 782 ; cf. fig. 783).

Le figuier a été identifié avec plus de certitude (fig. 772). On peut se demander si les fig. 769 et 768 en sont une modification; peut-être pourrait-on penser aussi à des platanes (cf. fig. 777).

Dans son étude sur la flore des monuments assyriens, Bonavia avait relevé, outre le pin, le figuier, le grenadier, la vigne et le dattier, deux types de roseau (fig. 775), un unique exemplaire de lis (fig. 773) et un autre de ce qu'il croyait être un baobab (fig. 774) (2). Signalons aussi une sorte de grande marguerite (fig. 784),

---

(1) E. BONAVIA, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Westminster, 1894, pp. 12-13.
(2) *Op. c.*, pp. 3-35.

un arbre aux feuilles arrondies (fig. 779). Un arbuste porte des feuilles à l'extrémité dentelée (fig. 781) ; ailleurs (fig. 780), un motif analogue pourra représenter des fleurs. Des plantes rampantes apparaissent sur un bas-relief de Ninive (fig. 778). Pour toutes ces représentations, aucune identification ne se présente à l'esprit, non plus d'ailleurs que pour l'arbre, pourtant soigneusement détaillé, d'un cylindre de la Bibliothèque Nationale (fig. 785). Sur la figure 786, des feuilles ou groupes de feuilles se disposent au sommet du tronc en une composition qui rappelle un peu des représentations plus anciennes (cf. fig. 621). Les feuilles sont indiquées par de petits points massés le long des branches sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 787) ; mais toutes ces représentations sont exceptionnelles. Au contraire, on rencontre assez fréquemment et, s'il faut en croire Ward, surtout à une époque récente (1), un arbre au tronc tordu, au feuillage en boule, souvent posé sur la « montagne » (fig. 395, 788 à 794 ; cf. fig. 795, 796, 797, 513) (2).

Mais on trouve aussi sur les cylindres de cette époque des formes plus simples : arbre au feuillage en forme de raquette (fig. 798), longue tige onduleuse d'où partent des branches terminées par un petit globe (fig. 799, 800) ou, plus simplement encore, tige centrale munie de traits, qui prend tantôt l'aspect d'un arbre (fig. 801 (3) à 803, 807, 810), tantôt celui d'une plante (fig. 804 à 806, 808, 809, 822). Citons encore les branches feuillues qui flanquent le tronc d'un arbre sur un cylindre de la Bibliothèque Nationale (fig. 811) et une curieuse plante qui semble dépouillée de toute frondaison, dont le tronc est flanqué de deux ou trois paires de branches qui se redressent et présentent le même aspect que le stipe (fig. 812) ; on la rencontre surtout à l'époque perse.

Peut-être un cylindre de la collection Pierpont Morgan aurait-il pu prendre place parmi les associations du dattier et du vase aux eaux jaillissantes (fig. 813). Il semble, en effet, que ce soit d'un vase à la panse arrondie que surgit cette plante composée d'une tige centrale que flanquent six autres tiges disposées symétriquement et légèrement recourbées. Les fig. 814 et 815 ressemblent aussi à des palmettes, mais, composées exclusivement de traits, on ne peut les iden-

(1) W. H. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 331.

(2) Pour mémoire, signalons l'interprétation fantaisiste de P. TOSCANNE, *Etudes sur le serpent*, dans *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XII (1911), pp. 169-170. Le cylindre 793 porterait la représentation d'un cœur d'où jaillit l'« arbre de vie ». L'auteur modifie d'ailleurs légèrement le dessin du renflement à la base de l'arbre (cf. fig. 271 [p. 169]). Il suffit de comparer ce cylindre à nos figures 790, 791, 792, pour se convaincre que l'arbre sacré est posé sur une « montagne » et non sur un « cœur ».

(3) Le tronc de l'arbre figuré au deuxième registre de la fig. 801 semble entouré d'une sorte de piédestal ; cf. Br. MEISSNER, *Beiträge zur altorientalischen Archäologie*, dans *Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft*, t. VIII (1934), p. 16.

tifier avec certitude. Nous avons aussi hésité à reconnaître un dattier dans la fig. 816; les « palmes » s'épanouissent plutôt comme le calice d'une fleur.

Une plante étrange, fleur ou fruit, figure sur un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 824) et un épais buisson prend place entre deux chèvres sur un monument hittite du premier millénaire (fig. 817). Sur un ivoire d'Arslan-Tash, des branches feuillues composent un élégant motif décoratif (fig. 823).

Dans les bronzes du Luristan, la représentation du végétal est rare ; une plaque de ceinture est ornée de schématisations d'un motif semblable à celui de notre fig. 401 (1) ; dans les plaques découpées, le seul exemple que j'aie relevé est l'arbre flanqué de deux capridés de la fig. 825.

Nous mentionnerons enfin quelques arbres sacrés où n'entrent que des éléments empruntés à l'Égypte : lotus (fig. 819, 820), parfois associé au lis et au papyrus (fig. 821), et un très curieux arbre sacré qui figure sur un bas-relief du Louvre (fig. 818) : le tronc est flanqué de tiges latérales qui portent des groupes de trois fruits (?) de forme allongée, étroitement serrés et réunis en une base rectangulaire; seule la partie inférieure de ce monument est authentique, le sommet de l'arbre est une restitution.

* * *

Cette description rapide des monuments permet d'apprécier l'importance de la place occupée par le dattier dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne. Avant d'en venir aux observations que suggère l'examen des monuments, il importe de passer en revue les principales théories émises sur la nature de l'arbre sacré.

C'est surtout l'arbre sacré assyrien qui a suscité de nombreux commentaires. En général, on reconnaît qu'il dérive bien du dattier (2). La présence des « pommes de pin » suggéra aussi l'hypothèse d'un conifère : cyprès ou pin (3)

(1) Cf. R. Dussaud, *Syria*, t. XV (1934), p. 193, fig. 4.

(2) Voir par exemple, G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), p. 323, n. 1; C. J. Ball, *Light from the East*, Londres, 1899, p. 29; W. H. Ward, *The Seal-Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 228 ; M. Jastrow, *Bildermappe zur Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1912, col. 107 ; Alfred Jeremias, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4me éd., Leipzig, 1930, p. 925; G. Contenau, *Les tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1926), pp. 94-95 ; L. Speleers, *Une scène d'adoration assyrienne*, dans *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, 3me sér., no 3 (1929), pp. 62-63 ; Fr. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, pp. 98-99.

(3) E. Schrader, *Semitismus und Babylonismus*, dans *Jahrbücher für protestantische Theologie*, t. I (1875), pp. 124-125 ; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?*, Leipzig, 1881, p. 91 ; cf. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2me éd., Paris, 1880, p. 83, n. 2.

ou encore d'une association des deux arbres (1). J. Menant reconnaissait la difficulté de définir l'essence des arbres sacrés assyriens ; il proposa pourtant le palmier ou le figuier (2). L'étude la plus complète et la plus approfondie est due à Bonavia, mais le savant botaniste ne possédait pas la documentation dont nous disposons aujourd'hui. Il relève sept formes différentes d'arbres sacrés, représentations conventionnelles et décoratives des arbres qui étaient les plus estimés : le dattier, la vigne, le grenadier, le conifère et peut-être le chêne. Il donne à ces représentations une origine complètement réaliste. Voici, par exemple, comment il explique la fig. 406 : des cornes étaient régulièrement suspendues au tronc des arbres pour les préserver contre les mauvaises influences ; or, la vigne a dû souvent grimper le long des troncs des palmiers : « ce spectacle aura inspiré à un artiste à la tournure d'esprit pratique, de combiner d'une manière » décorative ces trois éléments : dattier, vigne, cornes ». Il considère pourtant ces représentations comme des « arbres sacrés, objets de la vénération » (3).

M. W. Andrae a proposé deux interprétations bien différentes. La première, publiée en 1923, est de tendance complètement naturaliste : l'arbre sacré assyrien serait l'image d'une palmeraie arrosée par des ruisseaux, les filets d'eau courante étant les rubans onduleux, mouvants, qui relient les palmettes (4). Le savant archéologue ne s'est d'ailleurs pas attardé à cette interprétation ingénieuse. Il a proposé récemment une nouvelle explication fondée cette fois sur le symbolisme. Il insiste avec raison sur le caractère artificiel de l'arbre, sur la nature des figures qui l'entourent et, enfin, sur la nécessité de rechercher dans la religion et le symbolisme l'explication et le rôle de cet arbre si peu naturaliste. Pour atteindre ce but, il adopte une méthode particulière qu'il déclare lui-même opposée aux méthodes traditionnelles : au lieu de rassembler d'une manière aussi complète que possible des formes artistiques analogues, il choisit quelques monuments qui lui paraissent caractéristiques et propres à nous faire pénétrer dans le domaine du symbolisme. Cette méthode est surtout appliquée dans la deuxième partie de son ouvrage, que nous analyserons au chapitre des interprétations. Nous n'envisagerons ici que la première partie, celle où M. Andrae introduit les

(1) Cf. E. SCHRADER, *Ladanum und Palme auf den assyrischen Monumenten*, dans *Monatsbericht der kön. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 5 mai 1881, pp. 426-427 ; H. ZIMMERN, dans Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 3me éd., Berlin, 1902, pp. 526-527.

(2) J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II (Paris, 1886), p. 62.

(3) E. BONAVIA, *The Sacred Trees of the Assyrian Monuments*, dans *The Babylonian and Oriental Record*, t. III (1888-1889), pp. 7-12 ; 35-40 ; 56-61, citation p. 10 ; voir dans la même revue, t. IV (1889-1890), pp. 95-96, un article de W. St. C. BOSCAWEN, *Notes on the Assyrian Sacred Tree*.

(4) Cf. W. ANDRAE, *Die farbige Keramik aus Assur*, Berlin, 1923, p. 3 *a* et n. 1.

représentations assyriennes et hittites d'arbres sacrés dans une série de monuments qui nous font remonter de la colonne ionique au faisceau bouclé sumérien (1). M. Andrae nomme *Ringbündel* « faisceau bouclé », une gerbe de roseaux retenus par des liens dont l'extrémité est recourbée en anneau ; dans cet anneau s'insère un autre bouquet de roseaux, non liés, dont l'extrémité flotte librement. Cet objet, dont la représentation apparaît comme le signe d'Innin-Ishtar parmi les signes pictographiques de la couche IV d'Uruk, est une des parties essentielles de la porte : deux faisceaux bouclés sont fixés de part et d'autre de l'ouverture, les deux gerbes entrelacées de manière à consolider l'ensemble ; dans les anneaux se place un bâton sur lequel s'enroule la natte de fermeture (voir fig. VII, nº 1 à 6).

Dans des représentations symboliques, les deux faisceaux bouclés sont réunis en un seul : on obtient ainsi deux anneaux placés de part et d'autre d'une tige. Or, dans les signes pictographiques de la couche IV d'Uruk, on rencontre déjà une tige, annelée ou non, se terminant en pointe et flanquée d'une ou de plusieurs paires de cercles. M. Andrae donne à ce signe la même origine que le faisceau bouclé, les cercles (anneaux, volutes) étant multipliés dans un but symbolique (voir fig. VII, nº 7 à 9).

Cette figure est certainement très proche d'un symbole fréquent au troisième millénaire, auquel W. H. Ward a donné le nom d' « emblème de stabilité » ; il se compose d'une tige surmontée d'un globe et flanquée, à sa partie supérieure, de deux ou trois paires de cercles (2). M. Andrae choisit comme exemple un cylindre de l'époque de Gimil-Sin (fig. 161) où, derrière le roi divinisé, un lion dressé maintient le symbole ; l'auteur établit un rapprochement avec les arbres au feuillage en triangle, souvent aussi associés à des animaux. Ce « baumartiges Symbol » est aux mains de divinités (cf. fig. VII, nº 10).

Sur des représentations « syro-hittites », des « Baumsymbolen » sont aussi maintenus par des êtres fantastiques, fréquemment par des Enkidus. Ces symboles de différents types, au tronc lisse ou annelé, couronné ou non par des volutes ou par une palmette, supportent, le plus souvent, le disque et le croissant lunaire.

De l'époque assyrienne ancienne (XIIIme siècle), datent les plaques d'ivoire découvertes à Assur et publiées par l'auteur. A première vue, ces arbres paraissent naturalistes, mais certains indices montrent leur caractère artificiel et, en même temps, leur parenté avec les monuments qui viennent d'être décrits : ce

(1) W. Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?*, Berlin, 1933, pp. 1-23 et 54-58.

(2) Cf. W. H. Ward, *Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 413 ; voir ci-dessus, p. 38.

sont les trois paires de volutes qui coupent le tronc et d'où surgissent les branches qui se terminent soit par des feuilles, soit par des grenades (fig. 759, 762).

Les formes iront en se stylisant de plus en plus et, au cours du premier millénaire, apparaît une véritable floraison d'« arbres de vie » aux formes artificielles et compliquées. M. Andrae y reconnaît partout une même règle d' « agencement par quatre » (*Viergliederung*) (1) : trois paires de volutes échelonnées le long du tronc et une « fleur » (2) au sommet. Dans ces arbres, toujours entourés de prêtres, d'animaux astraux ou fantastiques, tout naturalisme est aboli par l'accentuation intentionnelle de détails qui n'appartiennent pas à la nature. A ce groupe assyrien récent se rattachent des types d'arbres sacrés influencés par le cycle nord-syrien ou phénico-chypriote (cf. fig. VII, n° 11 et 12).

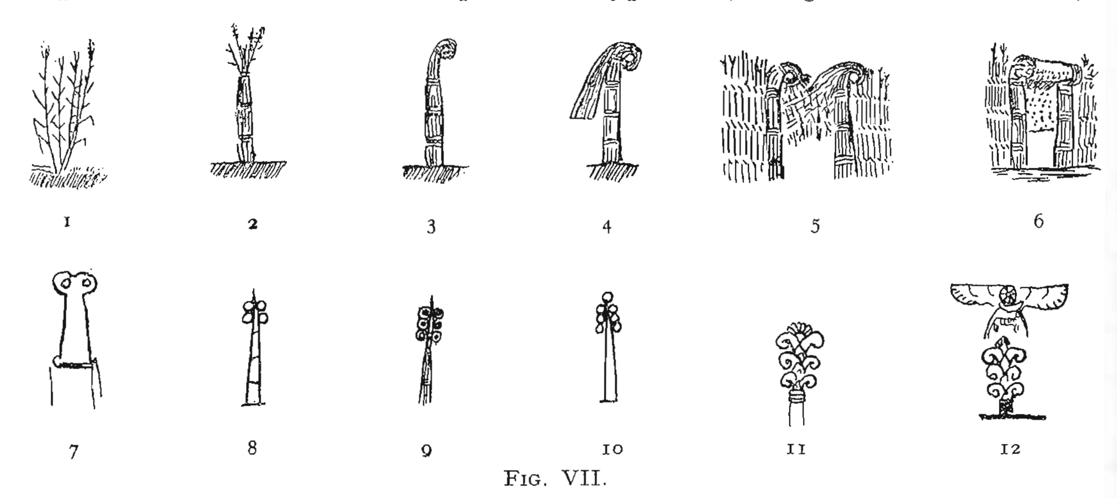


FIG. VII.

Un arbre de vie extrêmement intéressant figure sur un bas-relief de Saktsche-Gözu (fig. 329) : trois paires de volutes surmontées d'une palmette sont placées sur un tronc qui, note M. Andrae, est sans aucun doute celui d'un dattier. Mais, comme les trois paires de volutes et les gouttelettes qui pendent sous ces volutes sont contraires à la nature du palmier, l'auteur pense que c'est la valeur utilitaire de l'arbre qui aura poussé l'artiste à réunir, dans une même image, le palmier et le faisceau bouclé (3).

Jusqu'ici, nous n'avions affaire qu'à des représentations isolées ; elles sont reliées entre elles de manière à former un « grandiose alignement » dans la grande salle du trône à Babylone où des groupes de deux (ou probablement, par compa-

(1) *Die ionische Säule*, p. 12.
(2) L'auteur rejette le terme de « palmette » couramment employé pour désigner cette « fleur ».
(3) *Die ionische Säule*, p. 12.

raison avec l'arbre sacré et le faisceau à anneau, de trois) paires de volutes, superposées et surmontées par une palmette, sont reliées entre elles par des liens qui portent, en leur milieu, une sorte de fleur de lotus (cf. fig. 330).

Dans un compte-rendu de cet ouvrage, V. Müller déclare que M. Andrae n'apporte pas assez de preuves du rapport entre « l'emblème de stabilité » et l'arbre sacré ; ce dernier est toujours plus naturaliste, il est fixé au sol et non porté (1). Il existe pourtant quelques monuments où un arbre sacré est porté par un génie (fig. 214, 239, 248). D'autre part, le classement formel des représentations conduisait directement de dattiers fort schématiques à l'« emblème de stabilité ». Il est vrai qu'il existe de grandes différences entre ce symbole et les arbres sacrés du deuxième et du premier millénaire.

Un point demeure obscur dans la filiation établie par M. Andrae : l'identité entre le faisceau bouclé et la tige flanquée de globes rencontrée parmi les signes pictographiques de la couche IV d'Uruk.

D'autre part, en décrivant le bas-relief de Saktsche-Gözu (fig. 329), M. Andrae reconnaît que le stipe couvert d'imbrications ressemble à celui du dattier, mais les trois paires de volutes sont, pour lui, contraires à la nature de l'arbre ; pourtant, nombre d'autres monuments montrent les régimes stylisés sous cette forme.

De même, dans l'explication de la palmette qui couronne si fréquemment l'arbre sacré, M. Andrae reconnaît sa ressemblance avec la frondaison du dattier, mais il abandonne immédiatement cette interprétation possible pour en proposer une autre, mieux en rapport avec ses recherches de symbolisme. Cette palmette dériverait d'une fleur en forme d'étoile placée, à l'origine, à côté du simple faisceau bouclé, probablement comme une sorte de déterminatif indiquant le niveau supérieur où se situe la scène ; or, sur l'un des deux monuments cités par M. Andrae (2), la rosace prend place à côté d'un animal qui tourne le dos au faisceau bouclé ; l'autre est un cylindre du musée de Berlin (fig. 719), où un personnage saisit deux rameaux aux fleurs en étoile vers lesquelles se dressent deux capridés (*Mähnenschaf*) ; à côté de ce groupe s'en trouve un autre formé de deux faisceaux et d'un agneau (ou d'une brebis). S'il existait vraiment un rapport étroit entre ces deux éléments, la théorie de M. Andrae, qui les associe pour en composer l'arbre sacré, se justifierait mieux. Quant à l'agencement par quatre (*Viergliederung*), trois paires de volutes et une fleur au sommet, on ne peut, comme le fait M. Andrae, l'ériger en règle absolue (3).

(1) V. MÜLLER, *Journal of the American Oriental Society*, t. 54 (1934), p. 430.
(2) *Die ionische Säule*, fig. 40 (p. 27).
(3) Voir plus loin, p. 82.

Nous avons longuement développé la thèse originale de M. Andrae. L'explication que donne R. Koldewey des volutes placées sous la frondaison vaut, elle aussi, d'être exposée dans ses détails (1). Le savant archéologue qui, pendant de nombreuses années, dirigea à Babylone les fouilles de la « Deutsche Orient-Gesellschaft », fonde sa théorie sur l'observation attentive des dattiers. Il fait remarquer que l'arbre ne se présente pas sous le même aspect pendant toute l'année. Le dattier de certains bas-reliefs assyriens, tel que celui de notre fig. 25 avec sa frondaison en forme de dôme fait de feuilles entièrement développées sous lesquelles pendent de lourds régimes, apparaît seulement à l'époque de la maturité des dattes, c'est-à-dire en automne, vers le mois de septembre. En hiver, les fruits sont coupés, les feuilles inférieures s'inclinent elles aussi et atteignent la zone médiane de la frondaison primitive, laissant ainsi, au sommet, un espace libre pour l'arrivée de nouvelles feuilles. C'est en hiver que l'on coupe les palmes séchées ; il subsiste une couronne de longues feuilles en forme d'ombrelle plate. Aux mois de janvier et de février, surgissent les pointes des nouvelles feuilles et les bourgeons des fleurs ; ces jeunes pousses se montrent d'abord sous forme d'un court bourgeon entouré d'une enveloppe qui subsistera à la base des feuilles. La palme se développe, en général, droite et dans le prolongement du tronc, mais souvent aussi, et ici se place le détail qui sert de fondement à l'interprétation, elle est enroulée à son extrémité ; cet enroulement est dû à un obstacle à la croissance ou à des insectes. « J'ai » vécu des années entières sous des palmiers sans remarquer ce détail », écrit Koldewey, « mais les Arabes le connaissent bien et, à ma demande, ils m'apportèrent par centaines de ces feuilles aux extrémités enroulées » (2).

C'est vers cette époque qu'a lieu la fécondation artificielle. Or, nous verrons plus loin que Tylor et, à sa suite, von Luschan ont cru reconnaître la représentation de ce procédé sur des monuments «syro-hittites» et surtout assyriens (3). von Luschan, en particulier, a choisi comme exemple le bas-relief de Saktsche-Gözu (fig. 329), où l'on voit un arbre au stipe court et revêtu d'imbrications que surmontent trois paires de volutes superposées, au-dessus desquelles s'épanouit une frondaison composée de feuilles courtes, étroites et simples (4). Il serait in-

(1) R. Koldewey et Fr. Wetzel, *Die Königsburgen von Babylon*, 1re part., Leipzig, 1931 (= 54 Wissenschaftliche Veröffentlichung der deutschen Orient-Gesellschaft), pp. 85-89.

(2) *Op. c.*, p. 86.

(3) Voir loin p. 113 et p. 115, n. 6. Signalons, dès à présent, que les génies dits « fécondateurs » sont reconnaissables à leurs attributs : une petite situle ou corbeille qu'ils portent de la main gauche, pendant que de la droite ils élèvent un objet ovoïde, couvert d'imbrications ou de quadrillages, qui ressemble à une « pomme de pin ».

(4) Cf. F. von Luschan, *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*, Leipzig, 1912, p. 25.

sensé, dit fort justement Koldewey, si la scène représente la fécondation artificielle, de montrer les fruits mûrs. « Et en fait », ajoute-t-il, « on reconnaît » aisément dans chaque représentation de cette sorte, et en particulier à » Saktsche-Gözu, au-dessus, les jeunes pousses dont l'enveloppe n'est pas encore » déchirée, en dessous, les feuilles un peu plus âgées sorties de leurs gaînes, mais » à l'extrémité enroulée ». Les petits appendices suspendus à ces volutes ne sont rien d'autre que les restes de l'enveloppe d'où surgit la feuille (1).

Le choix de ce détail s'explique par le fait qu'il offre une caractéristique bien nette qui permet de distinguer l'arbre au printemps, et si les anciennes feuilles aux folioles développées ne sont pas représentées, cela tient peut-être à un procédé de culture que, selon l'auteur, on rencontre en Égypte : les feuilles adultes sont coupées pour ne pas gêner la maturation des fruits.

Dans les ornements de la salle du trône à Babylone (fig. 330), les renflements sous les volutes indiquent la place des vieilles palmes coupées. Mais, dans toutes ces représentations, il y a interprétation et non imitation de la nature ; l'artiste développe le motif des volutes, le transforme, l'enrichit dans ses lignes.

Cette thèse est certes très suggestive ; elle nous donne d'intéressantes indications sur l'aspect des dattiers, mais il ne semble pas que les artistes se soient préoccupés de recherches semblables. Koldewey s'est, en effet, limité aux quelques représentations qui s'accordent à sa théorie. Sur un bas-relief de Tell Halaf, par exemple (fig. 218), les palmes aux folioles détaillées s'épanouissent au-dessus des volutes. L'auteur n'explique pas non plus des cylindres où des régimes sont très visiblement associés à des enroulements à volutes (fig. 234, 256). Quant aux renflements sous les volutes, ils ne peuvent indiquer la place des vieilles feuilles coupées puisqu'ils existent non seulement au sommet de l'arbre, mais en divers endroits du stipe.

Pour mémoire, signalons encore que C. T. Seltman trouve une ressemblance « curieuse » entre les arbres sacrés assyriens et ceux de certains sceaux de Mohendjo-Daro (2). Le seul rapprochement que l'on puisse établir est que, de part et d'autre, il s'agit de plantes sacrées. L'arbre sacré rappelait à Bonomi les entrelacements des deux plantes héraldiques d'Égypte (3) et W. Déonna le considérait comme une variante du nœud gordien (4). Mais une autre comparaison eut un

(1) *Königsburgen von Babylon*, p. 86.
(2) Cf. *The Cambridge Ancient History*, Planches, t. I (Cambridge, 1925), pl. 228 d ; J. Marshall, *Mohendjo-Daro and the Indus Civilisation*, t. III (Londres, 1931), par exemple, pl. CXIII, fig. 387, pl. CXIV, fig. 527.
(3) J. Bonomi, *Niniveh and its Palaces*, Londres, 1853, p. 160.
(4) W. Deonna, *Le nœud gordien*, dans *Revue des études grecques*, t. XXII (1918), pp. 45-48.

bien plus grand retentissement. En 1880, Lenormant s'exprimait en ces termes à propos de l'arbre sacré : « Dans un unique exemple, le végétal semble être déter- » miné d'une manière assez nette ; on y reconnaît l'*Asclepias acida* ou *Sarcostemma* » *viminalis* des botanistes, la plante du Soma des Aryas de l'Inde et du Haoma » des Iraniens, dont les branches écrasées fournissent la liqueur enivrante que » l'on offre en libation aux dieux, et que l'on identifie avec le breuvage céleste » de vie et d'immortalité » (1). Cet « unique exemple » est semblable à notre fig. 364. Quant à la thèse, elle fut développée et présentée d'une manière plus formelle par Birdwood (2). Pour lui, les arbres sacrés des Assyriens sont faits d'une association du dattier et de l'arbre sacré des Iraniens : le *haoma* dont la parenté avec le *soma* védique est établie (3). Il affirme formellement la ressemblance entre le *haoma*, « qui est le *Soma* sanscrit, *Sarcostemma viminalis, vel brevigstima* » et nos représentations assyriennes (4). Mais d'après la description même de M. Birdwood, le *sarcostemma viminalis* est une plante aux fleurs en ombelle dont les feuilles rudimentaires sont à peine visibles, ce qui ne s'applique guère à nos représentations.

Après avoir passé en revue les principales théories émises sur la nature de l'arbre sacré, voyons à présent s'il n'est pas possible de tirer quelques conclusions à la lumière des faits contenus dans les descriptions.

Nous croyons bien avoir montré que le dattier forme le principal, et souvent l'unique élément de la très grande majorité des arbres sacrés aux formes artificielles et compliquées. Les autres plantes révèlent leur caractère sacré moins par elles-mêmes que par l'ensemble de la scène où elles figurent.

Si nous reprenons, l'un après l'autre, les différents groupes que nous avons constitués au cours de notre étude, nous constaterons d'abord qu'il n'existe pas de représentations complètement réalistes. Partout, le stipe est fortement diminué, de telle manière que les dimensions du dattier sont à peu près réduites à la taille humaine, ce qui dénature la silhouette d'un arbre caractérisé par son port élancé (5) ; partout aussi nous trouvons des traces de stylisation, soit dans la

(1) Fr. LENORMANT, *Les origines de l'histoire*, 2me éd., Paris, 1880, pp. 77-78 ; cf. J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. I (Paris, 1883), pp. 189-191.

(2) G. C. M. BIRDWOOD, *The Industrial Arts of India*, Nouv. éd., t. II (Londres, 1884), pp. 429-431.

(3) Cf. H. OLDENBERG, *Die Religion des Vedas*, Berlin, 1894, pp. 30-31 ; cf. p. 41, n. 1 et p. 178.

(4) BIRDWOOD, *op. c.*, t. II, p. 430.

(5) Je ne connais qu'une exception à cette règle : celle d'une fresque de Mari dont M. A. PARROT a bien voulu m'envoyer un croquis. Un dattier réaliste qui figure dans cette fresque possède le stipe élancé, si caractéristique de l'espèce. Voir, à présent, la publication de cet intéressant document dans *Syria* t. XVIII (1937), pl. XXXIX.

disposition des feuilles ou des régimes, soit dans le traitement des imbrications. D'autre part, il n'existe pas de « représentation-type », ni pour une époque, ni pour une région, sauf peut-être un dattier au feuillage en éventail qui se retrouve souvent dans la sculpture assyrienne (par exemple, fig. 26). Si nous nous en référons à la chronologie, nous voyons que des représentations plus ou moins réalistes ont existé à toutes les époques.

En ce qui concerne les représentations stylisées au contraire, on peut assigner à une époque déterminée certains types de figuration; ainsi, le vase contenant des régimes et des palmes apparaît surtout aux époques d'hégémonie sumérienne (1). La disposition des plantes dans ces vases-autels appelle quelques remarques.

La palme et les régimes sont placés dans le vase comme ils se présentent au sommet de l'arbre et il ne devait pas être facile de disposer de cette manière des régimes dont le poids peut atteindre 12 à 14 kilogrammes. Il semble pourtant que le symbole existait matériellement, comme le prouve sa présence, en quelque sorte active, dans des scènes de sacrifice (stèle des Vautours : fig. 545) ; le symbole, il est vrai, pouvait être fait de matière non périssable. Les Sumériens ont choisi ce qui était pour eux les parties essentielles de l'arbre : les régimes et la palme, qui, à elle seule, suffit à indiquer la frondaison ; toute la vie du dattier paraît se concentrer au sommet, le tronc n'est qu'un support (2). D'autre part, d'après ce que nous savons de la date des monuments, la palme remplace une plante aux feuilles lancéolées ; or, celle-ci est le végétal le plus fréquemment représenté sur les monuments sumériens (3).

Mais les problèmes les plus importants sont posés par les arbres sacrés du deuxième et du premier millénaire.

Au deuxième millénaire, à Suse, dans la glyptique de Kerkouk, comme dans les pays de confédération hittite, se développe un type de stylisation caractérisé par les volutes nombreuses qui prennent la place des régimes et des drageons et se répandent tout le long du stipe. Ces volutes posent un double problème : celui de leur nature et celui de leur origine.

Nous avons reconnu dans ces courbes des stylisations de régimes et, en fait, la forme en volute donnée aux fruits s'annonçait déjà sur certains monuments

(1) Un exemplaire avec palmes et régimes appartient à l'iconographie hittite (fig. 535). Cette représentation, isolée dans le II[e] millénaire, est un exemple de la persistance des thèmes en Asie occidentale.

(2) Voir plus haut, p. 18.

(3) En ce qui concerne l'arbre de la stèle d'Ur-Nammu, j'avoue ne pas avoir trouvé une identification satisfaisante (voir plus haut, p. 52).

sumériens dans la courbe harmonieuse des tiges qui les soutiennent. Dès cette époque, la réduction des fruits à un trait de la grosseur de leur support était aussi une évolution accomplie (fig. 19, 539 à 543). Mais le problème se complique du fait de la multiplication de ces lignes courbes.

On peut, je crois, établir deux groupes parmi les arbres sacrés aux volutes multiples du deuxième millénaire. Dans le premier, représenté surtout par la glyptique de Kerkouk et par les plaques de revêtement de Tell Halaf, il semble qu'on veuille multiplier, sous diverses formes, le nombre des régimes : volutes dirigées en divers sens, fruits suspendus aux enroulements qui se transforment en une sorte de perle, petit globe au bout d'une tige intercalée entre deux paires de volutes (voir l'exemple le plus complet fig. 256). Devant ces représentations, on ne peut songer ni à des données réalistes, ni à un but décoratif ; la raison est certainement religieuse ; peut-être cherche-t-on à dissimuler aux yeux profanes le sens exact, magique des figures ; nous connaissons par les textes cette tendance à l'ésotérisme (1).

Sur d'autres monuments, les volutes se répartissent tout le long du stipe : serait-ce une transformation des stylisations précédentes ? Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut l'affirmer. On rencontre en effet, pour la première fois, ce type sur la stèle d'Untash-Gal (fig. 267), qui remonte à la même époque que la glyptique de Kerkouk. Nous avons déjà noté l'aspect particulier qu'y présentent les appendices : rayés de petits traits, plus souples, ils n'offrent pas cette régularité qui dénote la schématisation ; on serait donc tenté de les croire plus près de la nature. Or, nous savons que les feuilles ne se détachent pas, mais se dessèchent sur le stipe, de sorte qu'il faut les couper chaque année. Je me demande si les tiges aux extrémités recroquevillées, qui s'échelonnent tout le long du tronc, ne seraient pas une stylisation de ces feuilles mortes, dont nous trouverions peut-être le plus ancien exemple sur une terre-cuite de Khafadji (fig. 570), où des tiges raides retombent le long du stipe d'un dattier. Ceci nous aiderait à comprendre pourquoi les drageons, qui sont des feuilles, sont figurés sous la même forme que les régimes. Il est vrai que, pour ce détail, on peut songer à la tendance à la symétrie si forte dans toute l'Asie occidentale. Il est intéressant de noter que jamais on ne constate à la base de l'arbre une multiplication des volutes comme au sommet. D'autre part, certains monuments d'Assur nous montrent, répartis en divers endroits du stipe, des groupes de volutes rappelant les stylisations de régimes rassemblés, ailleurs, au sommet du stipe. Si, comme l'af-

(1) Voir p. 11.

firme M. Andrae, le cylindre de la fig. 276 remonte à l'époque cassite (1), nous aurions sur un monument aussi ancien que la stèle d'Untash-Gal des régimes stylisés répartis en divers points du stipe.

Le deuxième millénaire est une époque particulièrement troublée et fort mal connue. Il est impossible, actuellement, de déterminer l'origine et l'évolution de ces stylisations, car, si la forme de volutes donnée aux régimes existe en germe dans certaines représentations sumériennes, les étapes de l'évolution nous font défaut. Nous assistons, vers le milieu du deuxième millénaire, à une brusque éclosion des formes les plus diverses, comme on peut s'en convaincre en comparant, par exemple, les fig. 232, 243, 253, 267, 276, pour ne citer que celles-là (2).

Il semble donc bien que l'on puisse reconnaître dans les arbres sacrés dérivés du dattier du IIme millénaire deux types différents, qui se sont influencés mutuellement ; le plus important des deux est celui où l'artiste multiplie le nombre des régimes en leur donnant diverses formes, en particulier celle des volutes.

Et nous ne pouvons oublier, à côté de ces types habituels, l'existence de quelques arbres sacrés, très rares d'ailleurs, et qui, vraisemblablement, sont sans rapport avec le dattier. Mais la présence de ces autres plantes explique en partie la complexité des images de l'arbre sacré assyrien du Ier millénaire.

L'arbre sacré assyrien du Ier millénaire pose des problèmes plus complexes encore. Il est formé de divers éléments : dattiers, grenades, « pommes de pin », liens, cornes, assemblés en des compositions bien organisées. Chacun de ces éléments doit être analysé séparément.

Le tronc est marqué de chevrons espacés, sans doute stylisation des imbrications qui couvrent le stipe des dattiers. Sa hauteur est interrompue, de place en place, par des liens qui maintiennent des objets que l'on a décrits parfois com-

---

(1) W. ANDRAE, *Die jüngeren Ischtar-Tempel in Assur*, Leipzig, 1935 (= 58 Wiss. Ver. der D.O.-G.), p. 82.

(2) Une boucle d'oreille des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (fig. 217) se compose d'un lion accroupi portant sur la tête une petite plaque à rebord en forme de feuille. Une palmette y est tracée au granulé, deux arcs-de-cercle, presque recourbés en volutes, prolongent le bouquet de palmes. M. Speleers, qui a publié ce bijou, en se fondant sur le style du lion, lui assigne une époque très ancienne : celle des tombes d'Ur (*Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles*, 1937, p. 56). Mais, comme me l'a suggéré M. Contenau, la plaque à la palmette pourrait fort bien être une addition tardive.

De même, les controverses qu'a soulevées la date des monuments de Tell Halaf ne permettent pas de les utiliser comme base de discussion. Le nombre, la variété et la qualité des arbres sacrés figurés sur ces plaques de revêtement rendent ce fait très regrettable. Nous nous rangerons à l'opinion courante qui les place dans la seconde moitié du IIme millénaire, sans toutefois les croire postérieures au XIIe siècle ; cf. E. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. VI, fasc. 3-4 (Berlin, 1936), pp. 112-115, résume les opinions émises sur la chronologie de Tell Halaf, lui-même étant partisan d'une date très ancienne (début du IIIme millénaire). Dans l'ouvrage que nous venons de citer, M. Herzfeld expose les raisons de cette opinion. Récemment, M. Ungnad s'est rangé à son point de vue ; cf. A. UNGNAD, *Subartu*, Berlin et Leipzig, 1936, p. 182 ss.

me des pétales ou des sépales de fleurs(1), mais qui sont vraisemblablement des cornes de capridés ; les comparaisons faites à ce sujet par Bonavia semblent convaincantes (2). Les liens seuls se rencontrent à l'époque de Gudea sur un bas-relief de Tello (fig. 102) et, peut-être déjà, sur les colonnes mosaïquées du temple de Tell el-Obeid (fig. 568). Par groupes de trois, ils enserrent en divers endroits le stipe de dattiers sur des plaques de revêtement de Tell Halaf (fig. 218, 219). Bonavia décrit aussi comme des cornes, des tiges aux extrémités enroulées qui apparaissent en plus ou moins grand nombre, tantôt au-dessus des liens, tantôt tout le long du stipe (3). Nous y verrions plus volontiers l'influence des stylisations en volutes des monuments du deuxième millénaire, que le savant botaniste ne pouvait d'ailleurs connaître au temps où il écrivait son ouvrage.

La seule remarque que l'on puisse émettre sur le bouquet de palmes du sommet, comme d'ailleurs sur les autres palmettes qui entourent l'arbre, est que les chevrons destinés à indiquer les folioles sont dirigés dans le sens opposé à celles-ci (4). Bonavia avait supposé que ce fait était dû à une sorte d'erreur optique : les palmes étant pressées les unes sur les autres et séparées en leur milieu par une épaisse nervure, on aurait réuni les folioles de deux palmes voisines (5). Cette explication serait admissible dans un cas exceptionnel, mais il s'agit, au contraire, d'une règle partout appliquée. Je crois que l'on peut songer, soit à une raison décorative, l'artiste continuant par des chevrons la ligne courbe supérieure de la palme, soit à une idée symbolique ; après les volutes retournées, il est, en effet, curieux de constater que, pour la deuxième fois, un élément du dattier est disposé en sens inverse.

La couronne de palmettes qui entoure l'arbre sacré paraît bien être un élément proprement assyrien; c'est là, en tous cas, qu'elle fut employée à profusion, mais, si on peut considérer comme prototype l'arbre d'un cylindre d'Assur (fig. 356), daté de la seconde moitié du deuxième millénaire, avec sa guirlande à palmettes entourant la frondaison, il est deux cylindres de Ras-Shamra, du XIVme siècle, qui pourraient, avec autant de raison, être considérés comme l'origine de ces représentations (fig. 83, 281) (6), ce qui confirmerait

(1) Cf. E. Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*, Paris, 1891, p. 160 ; W. Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?*, Berlin, 1933, p. 13.

(2) E. Bonavia, *The Sacred Trees*, dans *The Bab. and Or. Record*, t. III (1888-1889), p. 7.

(3) E. Bonavia, *Ibid.*

(4) Voir plus haut, p. 44.

(5) E. Bonavia, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Westminster, 1894, p. 112.

(6) Pour le second de ces monuments, voir, non pas notre croquis, trop imparfait, mais l'excellente photographie publiée dans l'*Encyclopédie photographique de l'Art*, fasc. 13 (= t. II, n° 3), 1936, fig. 94 ; cf. fig. 104.

les vues d'Éd. Meyer, qui attribuait à une influence occidentale les fig. 360 et 361 (1). Ce qui semble bien assyrien, ce sont les tiges qui partent du stipe en des combinaisons plus ou moins compliquées et se rattachent, soit aux fruits, soit aux palmettes. Il est malaisé d'en définir la matière, elles ne sont certainement pas un élément végétal. Au moment d'atteindre les palmettes, elles passent par une sorte d'anneau et se recourbent sous les feuilles, rappelant ainsi certaines représentations des régimes. Les extrémités de ces liens réapparaissent dans les palmettes séparées de l'arbre. Il est à remarquer que le bouquet de feuilles qui couronne le stipe ne présente pas ces appendices.

Un autre type d'arbre sacré, d'ailleurs étroitement apparenté au premier, porte, à l'extrémité des branches, des fruits de forme ovoïde et couverts de quadrillages que l'on décrit généralement comme des pommes de pin (2). On y a vu aussi la représentation d'une spathe de dattier (3), d'un régime (4), d'une grappe de raisins (5). Ils semblent placés au bout de tiges qui s'attachent directement au sommet de l'arbre ou à la palmette terminale et, le long du tronc, s'accrochent à des appendices à l'extrémité enroulée. Il est curieux de trouver sur des tablettes d'époque cassite des arbres dont les branches se terminent par des fruits de forme semblable (fig. 413, 414). M. Thureau-Dangin les nomme « dattiers » (6) et, sur un autre monument apparenté, le tronc rayé rappelle, en effet, des stylisations de palmier (fig. 415; cf. fig. 417). Que sont ces fruits ? La spathe et le bourgeon terminal du dattier pourraient se présenter sous cette forme; nous sommes ici en pleine hypothèse (7). Les plaques d'ivoire d'Assur (fig. 759, 762), datant du XIII[me] siècle, un cylindre cassite (fig. 1121) montrent que, au II[e] millénaire, le dattier n'était pas le seul arbre sacré. Ces autres types demeurent exceptionnels, mais ils ne furent vraisemblablement pas sans influence sur l'arbre sacré assyrien du I[er] millénaire, ce qui expliquerait la variété des éléments qui composent ce dernier. Parmi les fruits associés à nos arbres sacrés, la grenade seule peut être identifiée.

(1) Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, Berlin, 1914, p. 64.
D'autre part, sur un cylindre inédit de l'époque de Larsa découvert à Ishtchali par M. Frankfort (fig. 1161), le sommet de l'arbre semble une schématisation d'arbres sacrés assyriens du type du groupe fig. 487 ss. avec le globe central entouré d'un trait portant des excroissances. Mais la schématisation de la forme végétale sur cet exemple unique n'autorise aucune conclusion.

(2) Voir, par exemple, A. H. Layard, *Niniveh and its Remains*, t. II (Londres, 1849), p. 438, et surtout les ouvrages cités p. 69, n. 3.

(3) Cette interprétation est une conséquence de la thèse de la fécondation artificielle (voir plus loin, p. 111 ss).

(4) W. H. Ward, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 222.

(5) E. Bonavia, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Westminster, 1894, p. 48.

(6) Fr. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, p. 99, n. 1.

(7) Voir plus loin, pp. 153-154.

Il nous reste à attirer l'attention sur un dernier détail. Il arrive que les arbres sacrés soient posés sur des rangs d'imbrications (fig. 215, 461) ou, plus souvent, sur une base écailleuse qui rappelle la représentation de la « montagne », telle qu'elle apparaît déjà au troisième millénaire au pied des arbres au feuillage en triangle ou de la plante aux feuilles lancéolées (voir, par exemple, fig. 448, 490, 503 ; cf. fig. 675, 691, 693, 707, 708). Au premier millénaire, cette « montagne » est parfois remplacée par un piédestal à degrés (voir par exemple, fig. 450, 502), une ziqqurat (1) et, dans un unique exemple, par une palmette (fig. 493).

Un examen insuffisant des monuments a conduit certains archéologues à des conclusions hâtives sur le nombre de branches de l'arbre sacré. M. Ward, par la simple analyse de quelques cylindres, a fait bonne justice de ces interprétations (2).

A côté de ces divers types d'arbres sacrés, que l'on pourrait qualifier de « mésopotamiens », il en est un autre qui est né vraisemblablement sur les côtes syriennes. A vrai dire, il s'agit moins d'un arbre que d'une superposition de motifs végétaux. Alors que, sur les autres représentations, les divers éléments de l'arbre sont, en général, réunis par une tige centrale et groupés de telle sorte qu'ils composent un ensemble homogène, les monuments phéniciens placent l'un au-dessus de l'autre des enroulements à volutes et des palmettes de différents types, ce qui permet d'adapter le thème à des objets de formes diverses (voir, par exemple, fig. 314, 322, 332). Le plus ancien exemple connu remonte au XIVe siècle ; ce sont les arbres sacrés qui décorent la patère de Ras-Shamra (fig. 1133). Ce procédé particulier de composition demeurera celui des arbres sacrés « phénico-chypriotes ».

Sur les monuments du deuxième et surtout du premier millénaire, l'arbre sacré est essentiellement plat, il n'a pas de profondeur et sera reproduit en peinture, gravure, bas-relief ou dans une matière telle que l'ivoire ou le métal. Il est étrange que cette remarque n'ait jamais été faite ; Layard, pourtant, s'était demandé si l'arbre avait une existence réelle (3). Cette remarque prendra toute son importance au chapitre des interprétations, mais ici elle nous aide à comprendre, et la variété des représentations, et les modifications subies.

---

(1) Cf. Th. Dombart, *Archiv für Orientforschung*, t. VII (1931-1932), pp. 258, 259 ; H. H. von der Osten, *Ancient Oriental Seals in the Coll. of Mr. Edward T. Newell*, Chicago, [1934], p. 114.

(2) W. H. Ward, *The Asserted Seven-fold Division of the Sacred Tree*, dans *Journal of the Society of Biblical Literatur and Exegis*, 1888, pp. 151-155.

(3) A. H. Layard, *Niniveh and its Remains*, t. II (Londres, 1849), p. 447 ; cf. G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), p. 237.

Nous avons exposé plus haut les caractères qui distinguent le lotus des palmettes dérivées du dattier (1). C'est dans l'art assyrien du Ier millénaire que ces motifs décoratifs sont employés à profusion, mais on les trouve déjà au IIme millénaire (fig. 385, 392, 393, 403).

Quant aux autres végétaux représentés, seule, peut-être, la forme la plus simplifiée : une tige centrale flanquée de petits traits, existe à toutes les époques. L'arbre au feuillage en triangle apparaît surtout à Suse et pendant l'époque d'Accad. La plante aux feuilles lancéolées, aux fleurs en étoile, figure plutôt sur les monuments sumériens, en particulier sur ceux de l'époque archaïque. Un arbre au tronc tordu, à la frondaison arrondie n'existe guère que sur des cylindres assyriens ou perses ; à cette dernière époque, appartient un arbre qui semble ne pas porter de feuilles ; les autres plantes n'offrent rien de bien caractéristique.

Pourtant, ce classement ne peut s'entendre que d'une manière générale. Il serait souvent dangereux d'utiliser comme indice chronologique les critères fournis par les représentations des végétaux ; ainsi, le vase avec palme et régimes, qui semble bien caractéristique du troisième millénaire, se rencontre pourtant sur un cylindre du deuxième millénaire (2). On ne peut non plus tirer de ces représentations un indice géographique précis ; l'arbre sacré phénico-chypriote, par exemple, figure sur des monuments découverts dans des régions très diverses de l'Asie occidentale. Déterminer en quelle mesure l'influence étrangère s'exerça sur nos monuments est une question trop complexe pour être traitée ici ; nous la reprendrons en un chapitre particulier (3).

Au cours du présent chapitre, nous avons cherché à fixer la nature et l'origine formelle des divers types d'arbres sacrés. Mais nous avons complètement négligé un problème important : la raison d'être de ces stylisations si poussées, de ces combinaisons artificielles. On ne peut guère songer, ni à un but décoratif, ni à la fantaisie de l'artiste ; le caractère religieux de l'art en Asie Antérieure ne nous y autoriserait d'ailleurs pas. Dès lors, se pose le problème de la signification de l'arbre sacré. Pour y répondre, on ne peut négliger l'étude des êtres et des symboles qui entourent d'habitude l'arbre sacré et sont en relation directe avec sa valeur religieuse. Le chapitre suivant est donc consacré à la description des personnages, des animaux, des symboles qui accompagnent l'arbre sacré, au relevé de leurs attitudes et, dans certains

(1) P. 47.
(2) Voir plus haut, p. 77, n. 1 et plus loin, p. 90, n. 1.
(3) Chap. VI.

cas, à la signification qu'on leur attribue. Ces longues énumérations paraîtront sans doute fastidieuses, mais elles ne peuvent être évitées, parce qu'elles permettront d'obtenir un « contexte » aussi clair que possible et prépareront ainsi l'étude de l'interprétation.

CHAPITRE III

LES SCÈNES REPRÉSENTÉES

L'ARBRE, ÉLÉMENT DE PAYSAGE.

Le paysage en Asie occidentale ancienne n'est jamais représenté pour ui-même. Les arbres, les cours d'eau, les architectures ont une valeur documentaire, ils situent le lieu où se déroule la scène. Le paysage est particulièrement fréquent et développé à l'époque assyrienne, où la représentation des épisodes de la vie des souverains occupe une large place dans l'iconographie.

Cependant, sur un très archaïque fragment de vase gravé et incrusté (fig. 826) représentant peut-être une procession (1), des végétaux composés de branches feuillues sont posés dans le champ. Faut-il y voir l'indication du lieu où passe le cortège ? Peut-être, mais ces végétaux pourraient très bien se trouver en rapport plus direct avec la scène ; en effet, une des branches semble être tenue en main par un des personnages (2).

L. Legrain a interprété comme élément de paysage les tiges feuillues de deux cylindres susiens : roseaux sur les bords d'un cours d'eau où passent des poissons (fig. 657), épis de blé couchés par la course rapide de bovidés poursuivis par des lions (fig. 659) (3). On peut aussi supposer avec vraisemblance que les branches qui encadrent une barque sur des cylindres d'Ur (fig. 827, 828) indiquent la végétation des rives, mais le caractère divin (fig. 827) et l'occupa-

---

(1) O. WEBER, *Altorientalische Kultgeräte*, dans *Orientalistische Studien Fritz Hommel*, t. II (Leipzig, 1918), pp. 391-392, a proposé l'interprétation d'une procession de la famille royale vers un sanctuaire.

(2) Le dessin de C. J. BANKS, *Bismya*, New-York et Londres, 1912, fig. p. 268, généralement reproduit, montre cette branche dans le champ comme les autres plantes ; mais un examen attentif de la photographie (p. 267), ne permet pas de douter qu'elle est portée par le personnage de l'extrême gauche qui s'avance à la rencontre du cortège.

(3) L. LEGRAIN, *Empreintes de cachets élamites*, dans *Mémoires de la mission archéologique de Perse*, t. XVI (1921), pp. 16-17.

tion (fig. 828) des personnages montés dans ces barques nous conseillent la prudence. Tous les éléments de ces représentations pourraient fort bien posséder une valeur symbolique, que nous ne pouvons déterminer, mais en accord avec le caractère religieux du thème représenté.

Peut-être pourrait-on considérer aussi comme « paysage » les végétaux qui surgissent derrière des chèvres ou des bovidés sur de nombreux monuments sumériens (par exemple, fig. 829 ; cf. fig. 704, 706, 711). L'hypothèse serait particulièrement séduisante, si les plantes représentées figuraient des fourrés de roseaux ; mais il n'en est rien et l'association de ces plantes et de ces animaux pourrait être plus symbolique que réaliste.

Un beau cylindre du musée de Boston (fig. 1202) porte sans doute le paysage le plus développé de l'époque archaïque. Des lions poursuivent des chèvres qui bondissent sur un monticule où croissent des buissons ; d'autres animaux, des plantes, un chasseur bandant son arc sont disposés dans le champ du cylindre de manière à meubler toute la surface disponible, sans aucune indication de perspective ; pourtant, l'ensemble est très pittoresque, animé et vivant.

Sur la stèle de Narâm-Sin (fig. 831), s'exprime pour la première fois l'idée que développeront les monuments assyriens : le roi victorieux, suivi de son armée, s'avance dans un paysage montagneux où la végétation est figurée par un arbre au feuillage en raquette, dont la silhouette rappelle celle des arbres d'une fresque mycénienne (1).

C'est surtout dans les bas-reliefs décorant les palais royaux que les artistes assyriens célèbrent les hauts-faits de leurs souverains. Le champ d'un cylindre est vraiment trop réduit et les fresques, dont les sujets devaient être semblables à ceux des bas-reliefs, ne nous sont connues que par de trop rares exemplaires.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu quelles espèces d'arbres figuraient sur les monuments. Il ne nous reste donc plus qu'à émettre quelques remarques sur la façon dont ils se disposent dans le champ. Quand les épisodes sont répartis en registres, les arbres sont placés régulièrement et servent de fond à la scène qui se déroule devant eux ; tantôt il s'agit de la même plante plusieurs fois répétée (fig. 832, 836), tantôt d'arbres d'essences variées. Parfois aussi, un registre est réservé à la représentation des végétaux (fig. 835). Mais, lorsque rompant la monotonie des registres, l'artiste rassemble les divers éléments d'une même scène en un tableau unique qui s'étale en hauteur, les arbres sont mis un peu au hasard, là où il y a de la place, sans jamais se recouvrir l'un l'autre et surtout de manière

(1) H. Th. Bossert, *Altkreta*, Berlin, 1923, pl. 213.

à ne rien cacher des personnages, ce qui provoque certaines naïvetés, tels ces arbres disposés tête en bas de façon à laisser bien visible un défilé de soldats (fig. 833). Ce sont ces monuments pourtant qui donnent le mieux l'impression d'un « paysage » (fig. 830, 834).

A l'époque perse, le cortège des tributaires qui se déroule le long du grand escalier de la salle de Xercès est coupé, de place en place, par des arbres qui ressemblent à des sycomores (1). Il n'est guère possible de réduire davantage les éléments de paysage.

Scènes de chasse et de combat.

Les scènes que nous envisagerons ici ne ressemblent guère aux représentations réalistes des chasses des rois assyriens (2). A quelques exceptions près (fig. 1202, par exemple), nos épisodes se déroulent dans un monde surnaturel (3).

L'épisode, si fréquent dans la glyptique du troisième millénaire, des luttes de personnages mythologiques contre des animaux s'accompagne parfois de plantes qui remplissent l'espace entre les combattants (fig. 667, 1172) ou séparent deux compositions semblables (fig. 61, 644, 672, 691, 695, 696, 712, 1178 ; cf. 666) ; le plus souvent, l'espèce choisie est l'arbre au feuillage en triangle, parfois le roseau ou la plante aux feuilles lancéolées, mais ce peut être aussi un dattier très bien déterminé (fig. 61 ; cf. fig. 70, 1138, 1160, 1162).

D'ailleurs, sur bon nombre de ces monuments, c'est le dattier qui est représenté. On pourrait se demander si, parfois, il n'y figure pas comme élément de paysage, par exemple, sur le cylindre de Darius (fig. 14), où deux palmiers encadrent la scène du roi debout sur son char, décochant une flèche à un lion qui s'avance vers lui. La même question se pose au sujet d'une patère d'argent trouvée en Etrurie (fig. 10), où le corps à corps d'un lion et d'un personnage vêtu à l'égyptienne est disposé entre deux dattiers.

La scène figurée sur un cylindre du musée de Berlin a été également considérée comme réaliste : de part et d'autre d'un dattier sont disposés, à droite un lion, à gauche un bouquetin et un chasseur bandant son arc (fig. 356). Par

(1) Fr. Sarre, *L'art de la Perse ancienne*, Paris, s. d., fig. 26.

(2) Ces dernières ont été étudiées par Br. Meissner, *Assyrische Jagden*, Leipzig, 1911 (= Der alte Orient, t. 13, n° 2).

(3) Peut-être un épisode réel d'une chasse est-il représenté sur un cylindre archaïque (fig. 662). Le chasseur, à califourchon sur une branche, essaie, semble-t-il, de se dissimuler dans un buisson ; devant lui s'abat un capridé ; cf. L. Legrain, *Ur Excavations*, t. III, *Archaic Seal-Impressions*, Oxford, 1936, p. 32.

comparaison avec la chasse au lion telle qu'elle se pratique aujourd'hui, on a pu supposer que le bouquetin servait d'appât pour attirer le fauve (1). A cette interprétation on peut objecter, d'abord, qu'aucun lien ne rattache le capridé à l'arbre et ensuite, que ce dernier est représenté avec des festons à palmettes sur le pourtour de la frondaison, forme bien étrange s'il s'agit d'une scène réaliste. Ces indices, comme aussi la nudité du chasseur, tendraient plutôt à donner à la scène un caractère surnaturel (2) (cf. fig. 75).

Un dattier réaliste occupe encore le centre de la scène sur les fig. 44 et 107. Les êtres fantastiques font leur apparition sur un cylindre du Louvre (fig. 149): un quadrupède ailé se précipite vers un dattier ; de l'autre côté de l'arbre un archer bande son arc ; sous l'animal, un oiseau semble picorer.

L'arbre, toujours placé au centre de la scène, n'est parfois plus qu'une palmette sur des exemplaires où des personnages, presque toujours des archers, d'aspect humain ou surnaturel, combattent contre des animaux réels ou fantastiques (fig. 105, 106, 170, 208, 231, 374, 377, 378, 514, 142 ; cf. 414). D'autres plantes peuvent remplacer les palmiers stylisés (fig. 790, 788, 795, 796, 797, 800, 808, 814, 815). Signalons aussi sur une très archaïque empreinte de Suse (fig. 626), un archer mi-agenouillé qui s'apprête à décocher une flèche à un capridé perché au sommet d'une « montagne » sur laquelle croît une plante.

La fréquence du thème héraldique de l'arbre sacré entre deux animaux est, sans doute, la raison de la composition bizarre d'un cylindre assyrien où l'un des deux capridés, dressés de part et d'autre d'un arbre sacré au tronc tordu, au feuillage en boule, est attaqué par un chasseur qui brandit une lance (fig. 792 ; cf. fig. 9, 41, 208, 475, 476, 675, 691, 799).

Différentes espèces d'arbres, mais surtout des palmiers et des arbres sacrés, prennent place derrière ou à côté de génies maîtrisant des animaux réels ou fantastiques (3) (fig. 54, 80, 85, 103, 104, 122, 164, 291, 304, 307, 362, 438, 446, 478, 497, 498, 500, 502, 505, 760, 824, 1165 ; cf. fig. 355, 375, où sont représentés des archers) ; signalons aussi la présence de scènes semblables sur des cylindres où l'arbre est déjà associé à d'autres êtres (fig. 198, 220, 232, 242 ?, 254, 357, 455, 465, 469, 738) et la curieuse composition d'un cylindre du musée de Berlin (fig. 449) : un personnage d'aspect humain maintient deux génies

(1) Cf. O. Weber, *Altor. Siegelbilder*, t. I (Leipzig, 1920), p. 123.

(2) C'est vraisemblablement une représentation réaliste de ce genre de chasse qui figure sur un cylindre du musée de Berlin (fig. 837).

(3) On a parfois interprété ces luttes comme la représentation du combat de Marduk contre Tiamat ; voir, par exemple, St. H. Langdon, *Semitic Mythology*, Boston, 1931, p. 277 ss.

« fécondateurs » placés de part et d'autre de l'arbre. Nous décrirons plus longuement la scène assez complexe d'un cylindre du British Museum (fig. 370) : un taureau est à demi-agenouillé devant un archer qui s'apprête à décocher une flèche et derrière lequel se trouve une grande palmette ; un jeune veau semble marcher sur le dos du taureau. Le fragment subsistant de la partie droite nous permet de supposer qu'il y avait là deux hommes-scorpions flanquant une palmette.

Chez les Perses, le vainqueur des animaux est aussi un être d'aspect tout humain, mais la façon dont il maintient à la fois deux lions, son association à des animaux fantastiques ne permettent pas de le considérer comme un simple mortel (fig. 24, 11, 12, 16, 22, 30, 31, 56, 496, 803, 812, 41, 508). Un dattier très réaliste accompagne la plupart de ces différentes représentations.

Le plus curieux monument de cette catégorie est, sans conteste, un cylindre découvert à Kish (fig. 113) : de la frondaison d'un dattier surgit, à mi-corps, un personnage brandissant un javelot dans la direction d'un sanglier qui s'avance vers l'arbre (1).

Des combats entre hommes ou dieux se déroulent aussi auprès d'une plante (fig. 110). Signalons notamment le thème de la divinité vaincue par deux dieux ennemis, accompagné, sur un cylindre du musée de Berlin (fig. 448), par un très bel arbre sacré et, sur la fig. 559, par deux petites branches feuillues placées dans le vase-autel. Sur un cylindre de l'United States National Museum (fig. 13), un dattier réaliste ombrage le thème du roi vainqueur.

La présence fréquente d'êtres fantastiques et la stylisation des formes végétales ne nous permettent guère, dans la plupart des cas, de considérer ces représentations comme réalistes et de voir dans l'arbre un élément de paysage. L'espèce végétale la plus fréquente est le dattier ou l'arbre sacré, mais d'autres plantes sont aussi figurées. A propos d'un vase assyrien orné en relief d'une chasse aux autruches (fig. 44), M. Hall déclarait « énigmatique » la présence du palmier au milieu de la scène (2). Qu'il nous suffise d'indiquer ici ce caractère non réaliste.

(1) St. H. Langdon, *op. c.*, pp. 131-133, 136, a étudié d'une manière approfondie ce cylindre qu'il a d'ailleurs publié. Il établit un rapport entre Ninurta et Tammuz, à l'origine, dieu-fils de la Terre-mère qui mourait en même temps que la végétation. Quant à la présence du sanglier, elle s'expliquerait par le fait que le porc était consacré à Ninurta. D'autre part, Tammuz est l'équivalent d'Adonis, et ce dernier, on le sait, fut tué par un sanglier. Ce cylindre qui provient de Kish, centre important du culte de Ninurta, pourrait se rattacher à une légende semblable ; pourtant « le sens de la scène est obscur, et la figure du personnage lançant » un javelot du sommet d'un palmier pourrait n'être pas une divinité » (p. 133).

(2) H. R. Hall, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928, p. 54.

SCÈNES DE LIBATION.

Dans le culte des arbres et des plantes, la libation est un des rites essentiels ; elle a été représentée aussi bien en Égypte, en Crète, en Grèce qu'en Asie occidentale. Il est curieux de constater sa rareté dans ce dernier pays ; elle n'est figurée que sur quelques monuments, elle s'accomplit presqu'exclusivement sur le vase-autel où sont disposés des feuilles et des fruits et elle n'existe guère qu'au troisième millénaire, en particulier, dans le pays de Sumer (1).

Pourtant, sur le plus ancien exemple : un bouchon de jarre remontant à l'époque de Djemdet-Nasr (fig. 642), la libation est versée par l'adorant nu sur une plante qui surgit directement du sol, juste devant le dieu qui accueille les fidèles à l'entrée de son sanctuaire et, sur un fragment de vase de l'époque de la IIIme dynastie d'Ur (fig. 101), le flot versé par l'adorant tombe directement au pied d'un curieux symbole, stylisation très poussée d'un végétal. De tels exemples sont exceptionnels ; partout ailleurs, les plantes sont disposées dans un support.

Le rite figure parmi les apprêts du sacrifice sur la stèle des Vautours (2) ; mais, le plus souvent, le vase-autel prend place entre le dieu et l'adorant qui verse sur la plante le contenu du vase de forme spéciale, utilisé dans les cérémonies de libation (fig. 523, 531, 546, 548, 550, 558, 561 : registre supérieur, 534, 535) (3).

Sur une plaque en calcaire de Kish (fig. 552), sur un bas-relief de Gudea (fig. 557), tous deux en fort mauvais état, le dieu a disparu. Dans le registre inférieur de la fig. 561, il est remplacé par une porte munie de deux hampes bouclées.

Le disque solaire qui surmonte la scène sur une stèle de Suse (fig. 523) indique la personnalité du dieu représenté : Shamash et, sur un cylindre de Gudea (fig. 531), Ningirsu identifié par divers symboles. La déesse assise sur la « montagne » d'un très archaïque bas-relief de Tello (fig. 548) est vraisembla-

(1) Signalons pourtant une survivance du thème sur un cylindre « hittite » de la collection Newell (fig. 535). Ce cylindre est, malheureusement, en fort mauvais état ; on ne parvient pas à voir si c'est un oiseau aux ailes éployées ou le disque ailé qui plane dans le champ. De toute manière, la composition de la scène et les torsades justifient la désignation de « hittite » que lui a donnée M. VON DER OSTEN, *Ancient Oriental Seals in the Collection of M. Edward T. Newell*, Chicago, [1934], p. 12.

(2) E. DE SARZEC et L. HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, t. II (Paris, 1884-1912), pl. 88 *bis*.

(3) Le vase était sans doute placé au-dessus d'un drain qui s'ouvrait dans le pavement, devant la statue du dieu. Une disposition analogue a été relevée par M. Frankfort dans le temple de Gimil-Sin à Tell Asmar ; *Tell Asmar, Khafaje and Khorsabad*, Chicago, 1933 (= Or. Inst. Comm., nº 16), p. 23 ; cf. fig. 14 (p. 21).

blement Ninhursag. Enfin, sur la stèle d'Ur-Nammu (fig. 546), la libation est accomplie, d'une part, devant le dieu Nannar et, de l'autre, devant sa parèdre.

Il y a aussi double scène de libation sur un bas-relief provenant d'Ur (fig. 561), mais elle se dispose en deux registres. Dans le premier, elle est accomplie devant un dieu assis, par un personnage qui porte seulement une sorte de manteau roulé jeté sur son épaule, assez comparable à ces étoffes épaisses que portent les bergers des bas-reliefs égyptiens (1) ; le relief, très fruste en cet endroit, ne permet pas de voir ce que contenait le vase ; derrière le prêtre, trois personnages de plus petite taille. Dans le second registre, la scène se déroule devant une porte munie de hampes bouclées. Le prêtre est cette fois entièrement nu et le liquide qu'il verse tombe sur cette corde à anneaux qui est vraisemblablement le *tebeliḙ* (2). Derrière lui, une femme vue de face, puis deux serviteurs dont le premier porte un chevreau. « La présence d'une femme, sans » doute la reine, pour qui on accomplit le sacrifice, fait rechercher celle du roi » dans le registre correspondant; on admettrait volontiers que le roi et le prêtre » sont le même personnage qui officie devant Nannar. En bas, soit le roi, soit » un prêtre, se charge de ce soin au nom de la reine. Nous toucherions ainsi » la tradition des rois-prêtres dont nous constatons la présence en Asie-Mineure. » Remarquons en outre que si nous connaissons plusieurs bas-reliefs où l'officiant est représenté nu, il n'en a pas encore été découvert où ce rôle soit rempli » par une femme. L'intermédiaire d'un personnage masculin paraît nécessaire » au sacrifice » (3).

En effet, sur le seul monument de ce type que l'on puisse dater de l'époque d'Accad (fig. 552), un prêtre nu accomplit la libation pour la grande prêtresse, Enheduanna, fille du roi Sargon, dont le nom figure au dos de la pièce.

Le thème reparait sur un cylindre hittite (fig. 535), mais ensuite il faudra attendre un millénaire et demi pour le retrouver parmi les fresques de Dura-Europos (4). L'action n'est pas absolument semblable ; le prêtre syrien semble déposer la plante, roseau ou tamaris (5), dans le vase ; il tient dans la main gauche une aiguière, une patère et deux couteaux, mais, dans l'ensemble, la scène est étonnamment proche du vieux motif sumérien.

(1) Voir par exemple, G. STEINDORFF, *Das Grab des Ti*, Leipzig, 1913, pl. 112, 118.
(2) Voir plus haut, p. 53.
(3) G. CONTENAU, *Manuel*, t. I, p. 486.
(4) Fr. CUMONT, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, pl. XXIV.
(5) Cf. FR. CUMONT, *op. cit.*, p. 67.

Cette cérémonie remonte certainement à une époque très archaïque, comme l'indique, sur les plus anciens monuments, la nudité rituelle de l'officiant. Sa signification ne peut être mise en doute : la libation répandue sur les plantes est destinée à appeler la fertilité sur la terre. Le fait qu'elle est, au moins dans certains cas, pratiquée par le souverain lui confère peut-être un caractère particulier. La Babylonie vit surtout de l'agriculture et son sol n'est fertile que s'il est bien arrosé. L'entretien et le développement des moyens d'irrigation a, de tout temps, formé un des principaux titres de gloire des rois ; le creusement d'un canal était un évènement considérable, digne de donner son nom à l'année pendant laquelle il avait été exécuté (1). D'autre part, la terre appartient aux dieux dont le roi n'est en somme que le représentant sur la terre et le serviteur ; il est donc naturel qu'il se présente devant la divinité comme un bon administrateur des domaines qui lui ont été confiés. On comprendrait ainsi que, sur quelques monuments, le dieu lui tende les insignes du pouvoir : le bâton, la corde et l'anneau de jonc (fig. 523, 546) (2).

La cueillette des dattes.

Quelques monuments sumériens représentent la récolte des dattes (3). Le plus bel exemple nous en est fourni par un cylindre néo-sumérien du musée de la Haye (fig. 18). Deux femmes coupent un régime à un dattier qui se trouve entre elles ; elles en tiennent un autre en main et le personnage de gauche se retourne et tend son régime à une troisième femme qui en porte déjà un dans la main gauche. Entre les divers acteurs prennent place trois arbustes — dont un jeune dattier — et deux oiseaux, l'un perché sur un des petits arbres, l'autre posé sur le sol. Le croissant plane dans le champ.

Deux cylindres, découverts à Ur par M. Woolley, nous montrent le même thème. Sur l'un (fig. 33), deux femmes placées de part et d'autre d'un dattier coupent un régime. Derrière chacune d'elles, un autre personnage féminin, les mains croisées et ramenées sur la poitrine, dans le geste d'adoration habituel aux Sumériens. On ne peut, en effet, mettre en doute le caractère religieux de la scène, si on envisage le second exemplaire d'Ur (fig. 547). Il est divisé en deux registres : en dessous, c'est la récolte des dattes accomplie encore par des personnages fé-

(1) Cf. Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. I (Heidelberg, 1920), pp. 191-194.

(2) Sur la valeur de ces emblèmes, voir, par exemple, St. Langdon, *Semitic Mythology*, p. 150.

(3) Une terre-cuite (fig. 76) reproduit vraisemblablement une figuration réaliste de ce thème.

minins, au-dessus, des adorants s'avancent vers une divinité assise. L'un des adorants et le dieu tiennent un bol en main. Devant la divinité se dresse le symbole fait d'un vase élancé, dans lequel sont placés les régimes et la plante aux feuilles lancéolées ; dans le champ, un croissant.

Ce sont encore des femmes qui cueillent les régimes sur un cylindre du Louvre (fig. 36) ; derrière elles, une divinité assise, en face de laquelle est posé un guéridon. Ailleurs (fig. 37), deux femmes s'avancent vers une déesse assise sur un siège cubique ; la deuxième cueillerait, d'après Delaporte (1), un régime de dattes. Un croissant plane devant la déesse.

De ces monuments, nous pouvons rapprocher la fig. 34, où une femme apporte à une déesse un régime de dattes qu'elle vient sans doute de couper à l'arbre qui se dresse derrière elle.

Mentionnons encore un curieux cylindre provenant probablement de la Syrie du nord et qui date d'environ 1000 av. J. C. (fig. 48). Deux singes, l'un debout, l'autre mi-agenouillé, cueillent les fruits d'un dattier qui se trouve entre eux. Chacun d'eux tient encore en main un régime ; à l'extrémité, un oiseau vole au-dessus d'un objet indéterminable. « Ces singes sont probablement une » espèce particulière de démons ou de divinités inférieures » (2). Un très beau cylindre inédit de même provenance (fig. 1137), conservé à l'Ashmolean Museum, montre le même thème, mais traité d'une manière bien moins réaliste.

Il est intéressant de noter que, mis à part les curieux cylindres des fig. 48 et 1137, d'ailleurs d'une autre époque et de provenance différente, tous les personnages qui participent à la récolte des dattes sont féminins, ce qui suffirait déjà à indiquer le caractère non-réaliste de ces représentations. Les dimensions proportionnelles des arbres et des régimes d'une part, des personnages d'autre part, la façon de couper les fruits viennent à l'appui de cette remarque.

La culture du dattier, dont dépend la prospérité du pays, donnait certainement lieu à des cérémonies religieuses. Peut-être, les scènes rassemblées ici auraient-elles trait à la récolte et à l'offrande des prémices. La présence des femmes s'explique fort bien dans un culte de fertilité ; ce sont vraisemblablement les prêtresses d'une déesse qui, comme Nina, « fait croître les dattes » (3).

---

(1) L. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres orientaux du musée de Louvre*, t. I (Paris, 1920), p. 58 *b*.

(2) H. H. VON DER OSTEN, *Ancient Oriental Seals in the Collection of M. Edward T. Newell*, Chicago, 1934, p. 105. Sans vouloir établir de rapprochement, signalons pourtant qu'en Égypte on employait des singes pour aider à la cueillette des fruits; cf. J. G. WILKINSON, *The Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, nouvelle éd., t. I (Londres, 1878), pp. 380-381.

(3) P. S. P. HANDCOCK, *Mesopotamian Archaeology*, Londres, 1912, p. 13.

Le croissant dans le champ pourrait indiquer le temps de la récolte (1) ou encore un rapport avec des divinités lunaires (2) ; sur la stèle d'Ur-Nammu (fig. 546), le vase-autel contenant des régimes est placé devant le dieu-Lune, Nannar, et devant sa parèdre.

Le disque ailé associé a l'arbre sacré.

L'origine des représentations du disque ailé en Asie occidentale ancienne et les différents aspects sous lesquels il se présente font l'objet de nombreuses controverses. Pour les uns, c'est un symbole d'origine asiatique (3) dérivé de l'oiseau solaire *Imgi* (4) ; pour d'autres, il vient d'Égypte (5). Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable et la plus généralement adoptée (6).

Le disque ailé se rencontre en Asie Antérieure dès le milieu du IIme millénaire, notamment sur le sceau d'Eriba-Adad, roi d'Assyrie de 1392 à 1381 (fig. 232), et au cours du XIVme siècle dans la glyptique de Kerkouk. Les Hittites, puis les Assyriens et les Perses en feront grand usage.

La signification du disque ailé est encore plus discutée que son origine. Pour Ed. Meyer il est, chez les Hittites, un symbole solaire et en Assyrie, il est associé à Assur (7). Il est souvent décrit comme symbole d'Assur (8). On a supposé aussi que le disque ailé d'où surgit un dieu représenterait Assur et, sans dieu, Shamash (9). Selon Pering, c'est avant tout un *apotropaïon.* Dans les pays

---

(1) L. Legrain, *Gem Cutters in Ancient Ur*, dans *The Museum Journal of the University of Pennsylvania*, 1929, p. 293.

(2) Une gravure incisée sur le dossier d'une chaise en terre-cuite provenant d'Ur et conservée au British Museum (fig. 1154) associe le dattier à deux croissants lunaires fichés sur une hampe.

(3) M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, pp. 90-91.

(4) O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, Berlin, 1920, p. 64 ; A. Götze, compte-rendu de l'ouvrage de M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F., t. VI (= t. 41) (1933), pp. 251-252.

(5) Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, Berlin, 1914, p. 29 ss.

(6) Cf. H. Prinz, *Altorientalische Symbolik*, Berlin, 1915, pp. 11-12 ; Birger Pering, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), p. 281 ; Br. Meissner, *Beiträge zur altorientalischen Archäologie*, dans *Mitt. der altorientalischen Gesellschaft*, t. VIII, n° 1/2 (1934), p. 13, n. 1.

Signalons pour mémoire la thèse de W. Andrae, *Die ionische Säule*, Berlin, 1933, p. 18 : sur un cylindre que l'auteur fait remonter au deuxième millénaire (notre fig. 502), une rosette surmonte l'arbre sacré ; cette rosette se détacherait, deviendrait ailée et planerait au-dessus de l'arbre sacré.

(7) Ed. Meyer, *op. c.*, pp. 29-35.

(8) Voir, par exemple, G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), pp. 231-235 ; Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2e éd., Paris, 1880, p.88 ; W.Budge, *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities in the British Museum*, 3e éd., Londres, 1922, p. 43.

(9) C. Frank, *Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Götter*, Leipzig, 1906 (= Leipziger semitistische Studien, II, 2), p. 26 ; Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), p. 40.

de culture hittite, il représente le ciel et la lumière céleste, chez les Assyriens, Anu, Shamash et, surtout à l'époque d'Assurnazirapal II, Ninurta (1).

Sur le relief de Bavian, le disque ailé est bien, d'après l'inscription correspondante, le symbole de Shamash (2) et Knut Tallqvist insiste sur le fait que le symbole d'Assur est la tiare à cornes et non le disque ailé (3). Pour atteindre à des conclusions dans une question aussi complexe, il faudrait une étude particulière du symbole ; pourtant, nous serions plutôt tentée de croire au disque ailé, symbole de Shamash.

Il plane au-dessus de représentations très variées. Sur un bas-relief de Sendjirli, il surmonte un « banquet funéraire » (fig. 907) (4) ; il accompagne les rois assyriens ou perses à la chasse (fig. 14), à la guerre (5), dans des scènes d'hommage (6), figure sur des stèles à côté d'autres emblèmes divins (7), enfin il est fréquemment associé à l'arbre sacré qu'il surmonte dans des scènes très diverses (voir, par exemple, fig. 11, 207, 329, 443, 451, 475).

En général, le disque ailé se compose simplement du disque, des ailes (fig. 90, 91, 159, 207, 232, 246, 247, 256, 290, 336, 337, 449) et, souvent, d'une queue (fig. 40, 151, 153, 174, 230, 271, 308, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 346, 347, 351, 353, 355, 421, 425, 427, 434, 436, 438, 441, 452, 453, 454, 457, 459, 464, 467, 470, 472, 474, 477, 481, 500, 505, 509, 805, 1124, 1153). Dans certains cas, le dieu représenté à mi-corps surgit du disque (fig. 11, 354, 426, 455, 463, 478, 820) ; parfois aussi, on trouve trois dieux représentés : l'un au centre, les autres aux ailes (fig. 307, 447, 451, 819). Sous le disque pendent parfois deux sortes d'antennes qui peuvent être courtes (fig. 406, 456, 473, 588) et se terminer, soit par un petit globe (fig. 335, 345, 354, 439, 440, 495), soit par une sorte de fourche à deux ou trois branches (fig. 443, 445, 488, 494), soit par une courbe en forme d'hameçon (fig. 31).

---

(1) BIRGER PERING, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), pp. 295-296.

(2) Cf. C. FRANK, *op. c.*, p. 16.

(3) KNUT TALLQVIST, *Der assyrische Gott*, Helsingfors, 1932 (= Studia orientalia edidit societas orientalis fennica, IV, 3), p. 108.

(4) Ce bas-relief et d'autres analogues ont été décrits comme des monuments funéraires. M. Moortgat y voit plutôt, et avec raison, ce semble, un bas-relief cultuel ; cf. A. MOORTGAT, *Die bildende Kunst des alten Orients und die Bergvölker*, Berlin, 1932, p. 64.

(5) H. R. HALL, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928, pl. XV, I.

(6) *Ibid.*, pl. XXIII, registre supérieur.

(7) E. UNGER, *Die Stele des Bel-Harran-Beli-Ussur, ein Denkmal der Zeit Salmanassars IV*, Constantinople, 1917, pl. 1 (= Publicat. der kaiserlich osmanischen Museen, nº III).

Fréquemment, les antennes s'allongent ; elles sont alors tenues par deux adorants placés de part et d'autre de l'arbre (1) (fig. 163, 373, 379, 429, 430, 432, 435, 437). Ces longs rubans se terminent par une sorte de fourche (fig. 363) ou de trident (fig. 371) ou encore par un renflement (fig. 329, 333, 372, 420, 424). Sur un cylindre (fig. 431), les antennes longues mais non tenues en main portent, à leur extrémité, un renflement en demi-cercle flanqué à sa base d'une sorte d'*ôméga*. A Saktsché-Gözu (fig. 329), un double appendice pend de chaque côté du disque ailé. Deux divinités, placées de part et d'autre de l'arbre sacré que surmonte le disque, tiennent en main le « fruit » qui termine ces appendices. M. R. D. Barnett, conservateur-adjoint au département des Antiquités égyptiennes et assyriennes du British Museum, m'a aimablement signalé le rapport qui existe entre cette représentation et les curieuses images du disque ailé reproduites sur deux ivoires de Nimrud (fig. 839 et 1142). De la queue du disque surgissent des tiges terminées à leur extrémité par une sorte de grappe ; des fruits (?) semblables sont insérés au pourtour de la queue du disque, entre chaque feston que forment les « plumes » (2) ; deux personnages affrontés touchent cette grappe d'une main. Sur l'ivoire de la fig. 1142, le plus complet des deux, ils portent dans l'autre main, non, comme on l'a cru, un fuseau, mais bien la masse d'arme assyrienne (3).

En général, le disque plane au-dessus du palmier, mais, dans un certain nombre de cas, il est soutenu par deux Enkidus (fig. 447, 451, 460, 461, 465, 468, 469, 479, 820 ; cf. fig. 466), et, sur un cylindre du musée de Berlin, par deux quadrupèdes ailés dressés sur leurs pattes de derrière (fig. 232 ; cf. fig. 522).

Sur des cylindres syriens du IIe millénaire, le disque, ailé ou non, est posé sur le stipe imbriqué du dattier (disque ailé : fig. 574, 576, 577, 578 ; disque non ailé (4) : fig. 572, 571, 575,) ; parfois, le croissant lunaire est associé au disque fig. 573, 581).

(1) Les adorants qui tiennent les cordons du disque rappellent à Ward (*Seal Cylinders*, p. 228), les passages de la Bible où il est dit que ceux qui adorent Jahvé sont protégés par ses ailes, tandis que pour Tylor, les cordons pendant du disque servent à diriger ce dernier au-dessus de l'arbre sacré pour hâter la maturation des dattes ; cf. Edw. B. Tylor, *The Winged Figures of the Ass. and Other Ancient Monuments*, dans *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*, t. XII (1890), p. 388 ; interprétation proche de celle de M. Speleers, pour qui ce geste est « un geste symbolique par lequel les fervents expriment au « soleil divinisé la prière de maintenir son action « bienfaisante sur le palmier » ; cf. *Bulletin des musées royaux d'Art et d'Histoire*, 3me sér., n° 3 (1929), p. 63 *b*.

(2) Faudrait-il voir dans cette représentation, qui appartient à l'art composite phénico-chypriote, une manière d'associer étroitement l'arbre sacré au disque ailé ? Je n'oserais répondre à cette question. Il semble que M. Bonavia y aurait répond par l'affirmative, puisqu'il n'a pas hésité à séparer la queue du reste du symbole et à la présenter comme un type particulier de palmette ; cf. E. Bonavia, *The Flora of the Assyrian Monuments*, fig. 121, p. 49.

(3) P. M. Schuhl, *Autour du fuseau d'Ananké*, dans *Revue archéologique*, 1930, II, p. 63.

(4) Régulièrement, le disque solaire, symbole de Shamash, se présente sous la forme d'un cercle chargé d'une

Si le disque ailé est l'emblème le plus fréquemment représenté au-dessus de l'arbre sacré, on rencontre aussi un croissant (fig. 268, 278, 476; cf. fig. 760) d'où peut surgir un dieu (fig. 444, 471) ou une étoile (fig. 104, 185; cf. fig. 166, 761). Sur un cylindre de l'United States National Museum, l'arbre est surmonté de sept globes (fig. 338) et, sur un cylindre de Ras-Shamra (fig. 95), du croissant et d'un cercle fait de petits points.

Le disque ailé surmonte aussi d'autres objets placés dans la même position que l'arbre sacré (fig. 840). Des personnages prennent parfois la place de l'arbre et, les bras levés, semblent soutenir le disque (fig. 841). Parmi eux, on reconnaît « Gilgamesh » (1) (fig. 842, 844), Ishtar (fig. 843, 845 ?) et le dieu égyptien Bès placé entre deux prêtres (?) qui élèvent le disque (2) ; enfin, un personnage mi-agenouillé tient les cordons du disque (fig. 846).

Signalons aussi la fréquente présence du disque ailé et d'autres symboles astraux, non plus au-dessus de l'arbre, mais dans le champ de la représentation (par exemple, fig. 14, 22, 49, 105, 357, 375).

Scènes d'adoration.

L'adoration de l'arbre sacré est un thème fréquent dans l'art de l'Asie occidentale, en particulier au premier millénaire.

Pour identifier les scènes d'adoration, il faut avant tout connaître les gestes par lesquels les anciens habitants de l'Asie Antérieure exprimaient leur vénération. Meissner et Landgon ont étudié ces manifestations extérieures de l'adoration (3).

Les Sumériens mettent les mains l'une dans l'autre et les ramènent sur la

---

étoile et de rayons sinueux (fig. 523) ; il se différencie ainsi de l'étoile d'Ishtar. Sur nos monuments, pour la plupart des cylindres, le disque est simplement orné d'un nombre variable de rayons. Il se présente parfois sous des formes curieuses: ainsi un cylindre (fig. 573) nous montre deux «Gilgamesh» soutenant une tige annelée terminée par un croissant aplati surmonté d'un carré sur angle aux côtés incurvés, entre les pointes duquel sont placés quatre petits globes; la comparaison avec les fig. 572 et 575 montre que ce symbole est une stylisation du disque solaire.

(1) Selon le P. Scheil, le cylindre 844 représenterait Shamash portant son propre emblème ou mieux sa propre forme cosmique et recevant l'hommage de la Mer et des Fleuves figurés par les génies vêtus de la dépouille d'un poisson. Pourtant, le personnage central « portant longue barbe et coiffure auréolée de rayons, « émettant sur les tempes des filets lumineux » se présente très exactement sous les traits habituels du héros « Gilgamesh » et ne possède aucun des attributs de Shamash ; V. Scheil, *Revue d'assyriologie*, t. XVI (1919), pp. 109-110; cf. V. Scheil, *Deux cylindres solaires*, dans *Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, Paris, 1921, p. 7 du tirage à part.

(2) F. Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXII, fig. 1.

(3) Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), pp. 80-81; St. H. Langdon, *Gesture in Sumerian and Babylonian Prayer*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1919, pp. 531-556.

poitrine. « Il semble qu'élever la main, paume tournée vers l'intérieur, soit le » mouvement le plus ancien et le plus universel »; c'est celui d'envoyer un baiser (1). Depuis l'époque d'Accad, les Sémites élèvent la main droite ouverte, la gauche pend librement ou est ramenée sur la poitrine ; plus tard, le bras gauche pend le long du corps, la main tournée sur le côté. Primitivement, les artistes assyriens placent leurs adorants comme les Babyloniens, Sumériens et Sémites ; mais ils connaissent d'autres attitudes : les deux avant-bras légèrement élevés, paumes tournées vers le haut, dans l'acte de recevoir les bénédictions de la divinité. Un autre geste, fort caractéristique mais qui, selon Langdon, est sporadique (2), consiste dans l'avant-bras droit élevé, la paume repliée avec l'index dressé, comme si les adorants montraient la divinité.

Malheureusement, sur nos cylindres, ces gestes ne sont pas toujours reconnaissables et il est souvent malaisé de savoir si c'est un dieu ou un simple mortel qui est associé à l'arbre (3).

A de rares exceptions près (fig. 742, 744, 819, 821), nous ne connaissons pas d'autres espèces végétales que le dattier ou l'arbre sacré qui soient représentées comme étant l'objet d'un culte. Le dattier est parfois réaliste (fig. 73) mais, le plus souvent, très stylisé.

Le thème apparaît dès l'époque néo-sumérienne ; c'est presque toujours le vase contenant des feuilles et des fruits qui est l'objet de l'adoration. Tantôt cet objet rituel est placé entre deux fidèles (fig. 528, 538, 540, 541, 543, 544, 526, 1168; cf. 533) et parfois un des personnages tient en main un vase à libation (fig. 536) (4), ou encore un oiseau (fig. 539). Tantôt le vase-autel est placé entre un dieu et un ou des fidèles (fig. 524, 529 (?), 542, 547 : registre supérieur, 551, 556, 532, 530, 1166; cf. fig. 148, 560) ; sur les fig. 554 et 562, l'adorant porte dans les bras un chevreau ; sur la fig. 558, il verse de plus une libation sur le vase autel dressé devant la déesse. Un très intéressant cylindre inédit de Khafadji (fig. 1156) montre quatre femmes s'avançant en file vers un dattier réaliste ; la première porte une petite corbeille ou situle : c'est l'offrande à l'arbre sacré.

C'est surtout à l'époque assyrienne que le motif est en faveur; il continuera d'ailleurs d'exister chez les Néo-Babyloniens et chez les Perses.

(1) St. H. Langdon, *art. cité*, pp. 535 et 546.

(2) St. H. Langdon, *art. cité*, p. 540.

(3) Des empreintes de Suse montrent d'étranges personnages, mi-hommes, mi-animaux, agenouillés, non de part et d'autre de l'arbre sacré, mais l'un regardant l'arbre et l'autre lui tournant le dos (fig. 638, 683); or, à cette époque, le groupement héraldique était déjà un procédé fréquent de composition (voir, par exemple, fig. 627, 630). On peut donc se demander s'il s'agit bien d'une scène d'adoration.

(4) Cf. L. Delaporte, *Catalogue du musée Guimet, Cylindres orientaux*, Paris, 1909, pp. 40-41.

Tantôt des personnages semblables flanquent l'arbre sacré ; ils sont debout (fig. 151, 165, 174 (?), 335, 336, 341, 406, 421, 422, 431, 453, 801, 1153*a*) ou agenouillés (fig. 337, 342, 343, 344, 351, 425) (1).

Parfois les adorants tiennent les cordons du disque ailé placé au-dessus de l'arbre; ils sont, soit debout (fig. 163, 333, 371, 379, 420, 424, 429, 430, 432, 435, 437), soit agenouillés (fig. 363, 372). Sur le bas-relief de Saktsché-Gözu (fig. 329), ce sont des dieux, reconnaissables à leur coiffure à cornes.

Les deux personnages placés de part et d'autre de l'arbre ne sont pas toujours identiques : il s'agit parfois d'un dieu et d'un adorant (fig. 192, 196). Sur le cylindre dit « de Sennachérib », un arbre sacré se dresse entre l'adorant et la stèle royale (fig. 494). Ailleurs, un génie « fécondateur » fait face à l'adorant (fig. 423, 443, 445, 452, 454, 463, 492, 588 ; cf. fig. 455) et la scène peut se réduire à un seul fidèle devant l'arbre sacré (fig. 442, 456, 457, 459, 464, 472, 477, 481, 347, 440 ; cf. fig. 1175), parfois accompagné d'autres symboles (fig. 73, 173, 433, 439, 467), d'animaux (fig. 93, 160, 271, 339, 340 ; cf. fig. 212) ou de divinités (fig. 40, 89, 290, 338, 349). Sur la pierre noire de Lord Aberdeen (fig. 28), un personnage fait un geste d'adoration devant un arbre sacré enfermé dans un naos surmonté de la tiare à cornes (2).

Ailleurs, adorants et génies sont remis au second plan par la présence de deux Enkidus qui soutiennent le disque ailé au-dessus de l'arbre (fig. 447, 451, 461, 465).

Signalons enfin quelques exemples où les adorants touchent le tronc de l'arbre sacré (fig. 143, 209 et, probablement, 1207, 738, 740, 741, 744, 201).

Il est à remarquer que, dans bien des cas, le geste d'adoration semble plutôt dirigé vers le disque ailé que vers l'arbre ; ce fait est dû, vraisemblablement, au procédé de composition qui donne aux personnages la hauteur du cylindre.

L'adoration de l'arbre sacré par deux êtres humains en position héraldique n'est pas particulière à l'Asie occidentale. Goblet d'Alviella a suivi la migration du thème à travers toute l'Asie, les îles océaniennes et jusqu'en Amérique (3). Dans un manuscrit maya (fig. 838), il relève deux personnages, une main levée,

(1) Sur la plupart de ces figures, le geste est fort semblable à celui de génies ailés assyriens mi-agenouillés de part et d'autre de l'arbre sacré (fig. 364). D'ailleurs, il semble bien, pour autant que le cylindre en fort mauvais état nous permette d'en juger, que le personnage de la fig. 343 est ailé (cf. fig. 346, 373).

(2) Signalons pour mémoire la thèse intéressante mais hardie de M. Luckenbill, pour qui les diverses figures gravées sur ce monument seraient l'image de constellations et une manière d'écrire le nom d'Assarhaddon. Mais palmier et arbre sacré sont précisément les symboles pour lesquels M. Luckenbill avoue ne pas trouver d'identification ; cf. D. E. LUCKENBILL, *The Black Stone of Esarhaddon*, dans *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, t. XLI (1924-1925), pp. 165-173.

(3) Cf. E. GOBLET D'ALVIELLA, *La migration des symboles*, Paris, 1891, pp. 156-160.

l'autre abaissée, de part et d'autre d'un arbre sur lequel est perché un oiseau. La ressemblance avec nos monuments n'autorise cependant pas à conclure à un rapport d'influence. Tous les peuples, à un certain degré de leur développement, ont voué un culte aux arbres (1), et la composition héraldique peut naître spontanément en divers lieux.

Divinités associées aux arbres.

Au cours du chapitre précédent, nous avons indiqué combien il était souvent malaisé de distinguer les dieux des simples mortels (2). En effet, en Asie Antérieure, les assemblages hybrides sont l'apanage des génies; les dieux ont toujours la forme humaine (3) ; la tiare à cornes, certains attributs nous permettent parfois de les identifier.

Sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 40), Ishtar et Adad sont reconnaissables au symbole qu'ils tiennent en main : une hache pour le dieu et, pour la déesse, une sorte de collier fait de perles rondes. Le même attribut nous permet d'identifier Ishtar, debout devant l'arbre sacré (fig. 348, 349) qui, sur le dernier exemple, apparaît vraiment comme son symbole (cf. fig. 338). Deux Ishtar ailées, portant le même collier, encadrent l'arbre sur un bas-relief du British Museum (fig. 365) et, sur un cylindre (fig. 15), un beau dattier se dresse derrière l'Ishtar guerrière, debout sur son lion, qui reçoit l'hommage d'un adorant.

Sur la plupart des autres monuments, rien ne permet plus d'identifier les divinités représentées debout à côté de l'arbre sacré. Certains détails de costume, d'attitude, nous font classer dans la présente catégorie les fig. 90, 100, 224, 247, 290, 574, 576, 577, 747 ; cf. fig. 89 (?). Parfois, l'arbre ou la plante prend place derrière le dieu debout (fig. 92, 654, 789 ; cf. fig. 153) ou sépare la divinité du fidèle (fig. 192, 196, 524, 529 (?), 562, 641, 741 (?)).

Mais le thème le plus fréquent, et surtout le plus clair, est l'arbre placé derrière une divinité assise dans des scènes d'adoration, d'offrande ou de présentation (4). Il est surtout fréquent au troisième millénaire, mais continue à se ren-

(1) J. H. Philpot, *The Sacred Tree or the Tree in Religion and Myth*, Londres, 1897, p. 1.

(2) Voir p. 98 et p. 99, n. 1.

(3) L. Heuzey, *Les origines orientales de l'art*, Paris, 1891-1915, pp. 252-253.

(4) Les reproductions montrent souvent l'arbre placé non derrière le siège, mais à l'autre extrémité de l'empreinte du cylindre ; il semble ne jouer ainsi d'autre rôle que celui de remplissage ; en réalité, sa place est derrière la divinité. La forme même du cylindre est cause de ces erreurs, mais on ne peut avoir de doute sur la place

contrer aux époques suivantes. Un exemple typique nous est fourni par un très beau cylindre découvert à Ur (fig. 32) : devant une déesse assise, la main levée en un geste bienveillant, s'avancent trois personnages dont deux divinités reconnaissables à leur coiffure à cornes ; derrière la déesse se dresse un beau dattier et, derrière le dattier, un adorant, peut-être le serviteur de la déesse (1). On relève la même scène sur d'autres monuments, mais avec un nombre variable de personnages (fig. 8, 17, 20: registre inférieur, 37, 46, 59, 62, 66, 84, 87, 94, 98, 1158, 1161, 1164). Parfois, le dattier est remplacé par le vase contenant palme et régimes (fig. 525, 527, 537, 553). Dans les deux derniers exemples, la déesse représentée est Babu-Gula (2) identifiée par la présence de son symbole, l'oiseau à long cou. L'arbre sacré, sous sa forme stylisée, se dresse, sur un cylindre assyrien de la Bibliothèque Nationale, derrière la déesse Ishtar, reconnaissable au collier qu'elle tient en main (fig. 345 ; cf. fig. 487).

Diverses plantes prennent également la place du dattier derrière le siège d'une divinité ; c'est tantôt l'arbre au feuillage en triangle (fig. 673, 674, 677, 690), tantôt la plante aux feuilles lancéolées (fig. 713, 714, 715), tantôt encore une sorte de palme plus ou moins fournie de folioles (fig. 558, 664, 665, 670, 671, 804, 1179, 1203 ; cf. fig. 623 à 625, 810), ou enfin, une composition végétale stylisée faite d'une tige principale d'où partent cinq autres tiges, trois dirigées vers le haut et deux vers le bas se terminant, soit par des fruits (fig. 622, 621), soit par des feuilles (fig. 620). Sur un cylindre inédit de Tell Asmar (fig. 1177), un dieu au corps de serpent est encadré par deux conifères (?). Le double caractère de dieu à la fois de fertilité et de fécondité est bien indiqué sur un autre cylindre de même provenance par la présence, derrière le dieu assis, d'un capridé dressé contre une plante (fig. 1176).

Il arrive qu'un ou plusieurs personnages s'intercalent entre l'arbre et le dieu (fig. 34, 698). On peut se demander si les trônes divins dont le dossier est décoré de fruits (fig. 486) ne sont pas une simplification de l'arbre placé derrière le siège du dieu (cf. fig. 484, 485).

---

que doit occuper l'arbre grâce au cylindre de la fig. 32, où un personnage est placé derrière le dattier et regarde, comme la déesse, dans la direction des adorants.

(1) Cette déesse assise au pied d'un palmier fait songer à un passage du livre des Juges, IV, 4, 5 : « En ce » temps là, Déborah, prophétesse, femme de Lapidoth, rendait la justice en Israël. Elle siégeait sous le palmier » de Déborah entre Rama et Bethel dans la montagne d'Ephraïm, et les enfants d'Israël montaient vers elle pour » être jugés ». Mais sur nos cylindres, la déesse n'apparaît pas comme justicière ; elle reçoit les hommages des fidèles. Seul, un cylindre de la Bibliothèque Nationale reproduit une scène de jugement (fig. 673) : des divinités secondaires amènent devant Ea, assis sous un conifère, l'oiseau Zû, coupable d'avoir dérobé les tablettes du Destin.

(2) Pour la lecture *Babu*, voir Fr. Thureau-Dangin, *Revue d'assyriologie*, t. XXXII (1935), p. 150.

Le palmier se dresse non plus derrière, mais entre deux dieux, sur le célèbre cylindre de la « Tentation » (fig. 42). Deux divinités de sexe différent, comme le prouve leur coiffure, sont assises de part et d'autre d'un dattier vers lequel elles étendent la main (1) (voir fig. 1136 où les dieux sont représentés debout). George Smith, le premier, interpréta ce monument suivant le récit de la Genèse (2). On ne peut aujourd'hui accepter pareille théorie sans la modifier profondément (3). Nous retrouvons ailleurs des personnages assis de part et d'autre de l'arbre sacré (fig. 204 et 287) ; sur une empreinte de Kerkouk (fig. 751), ils soulèvent entre eux l'emblème de stabilité (cf. fig. 749, 750, 1206).

Les arbres ombragent parfois des scènes curieuses dont la signification demeure un mystère. Sur un cylindre des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, deux personnages assis sous un dattier sont placés de part et d'autre d'un grand vase, où ils boivent à l'aide d'un long chalumeau (4); un croissant plane au-dessus du vase (fig. 19; cf. fig. 1184). Ailleurs (fig. 637), le dattier est remplacé par un arbre au tronc tourmenté ; ici, un troisième personnage debout et la main levée en un geste d'adoration confère au groupe une valeur religieuse. Le même thème apparaît sur un cylindre inédit de Tell Asmar (fig. 1159) ; si, comme la perspective l'aurait exigé, le graveur n'a pas prolongé le stipe du dattier jusqu'à la ligne du sol, ce qui d'ailleurs aurait caché une partie du support du vase et le pied d'un des personnages, il a néanmoins indiqué d'une façon fort claire que le festin se déroule à l'ombre d'un dattier (voir la fig. 1205, où deux personnages sont assis dos à dos de part et d'autre d'un arbre ; devant l'un d'eux, une table-autel chargée d'offrandes).

C'est sous un dattier sans régimes, mais très reconnaissable aux imbrications du stipe, que s'est assis un dieu, tenant d'une main une sorte de corde qui passe derrière une porte ailée posée à côté ou sur le dos d'un bovidé mi-agenouillé ; un personnage, debout derrière le taureau et face au dieu, tient

---

(1) On ne peut perdre de vue, en effet, qu'il s'agit d'un cylindre; le serpent est placé entre les deux divinités et non exclusivement derrière la « femme ».

(2) GEORGE SMITH, *The Chaldean Account of Genesis*, 2me éd., Londres, 1876, pp. 90-91 ; J. MENANT, *Recherches sur la glyptique or.*, t. II (Paris, 1886), p. 63, repousse énergiquement cette interprétation.

(3) Voir, par exemple, St. H. LANGDON, *Semitic Mythology*, Boston, 1931, pp. 179 s., 187.

(4) G. CONTENAU, *Manuel*, t. II, pp. 629-630, émet l'hypothèse d'« une sorte de communion, d'un banquet » après la mort, du fidèle et de son dieu »; malheureusement, aucun signe n'indique le caractère divin de l'un des deux personnages. O. WEBER, *Altorientalische Siegelbilder*, t. I (Leipzig, 1920), pp. 107-110, décrit la scène comme un repas funéraire. L'hypothèse qui nous semble la plus vraisemblable est celle de M. Frankfort : un festin après la fête du « connubium » ; cf. H. FRANKFORT, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1935), p. 12.

' extrémité de la corde (fig. 86, 88). Cette scène, fréquente dans la glyptique du troisième millénaire, reste des plus mystérieuses (1).

Signalons enfin que le dattier (fig. 74) ou, plus souvent, l'arbre au feuillage en triangle plus ou moins simplifié (fig. 669, 689, 699) accompagne parfois la scène, fréquente dans la glyptique du troisième millénaire, du dieu-soleil Shamash (Babbar) sortant le matin des montagnes de l'Orient, dont les portes sont ouvertes par des dieux secondaires (cf. fig. 1173). Sur un cylindre du British Museum (fig. 559), le dieu représenté seul, les épaules entourées de rayons, pose le pied sur un piédestal à trois degrés et élève dans la main droite une tige dentelée, son symbole, dont la nature n'a pu encore être définie (2). Il reçoit l'hommage d'un adorant ; derrière lui, un vase-autel contenant deux courtes branches le sépare de la scène du dieu attaqué par deux ennemis.

L'arbre derrière le siège d'une divinité est susceptible de diverses interprétations. On pourrait supposer qu'il est une simplification des bois sacrés qui, on le sait, faisaient partie des temples (3); la présence à cette place d'arbres sacrés aux formes composites, du vase-autel portant palmes et régimes, nous interdit cette interprétation. Par comparaison avec des monuments où l'animal-attribut du dieu prend place derrière ce dernier (fig. 872, 873), on peut supposer que l'arbre est le symbole de la divinité assise à son ombre. Mais, dans ce cas, il serait naturel que la même personnalité divine fût toujours associée au même type de végétal. Il n'en est rien. Le dattier ombrage indistinctement dieu et déesse (cf. fig. 8 et 32) ; le conifère prend place à la fois derrière Shamash (fig. 690, 698), derrière Ea (fig. 673) ou encadre un dieu-serpent (fig. 1177). Le vase avec une palme et deux régimes est, sur un cylindre du Louvre, associé à Babu-Gula (fig. 537 ; cf. fig. 553) ; sur la fig. 525, il est placé derrière un dieu. Les différences d'époque et de provenance sont peut-être cause de ces variantes (4), mais nos connaissances sont trop incomplètes et trop imprécises pour nous permettre de formuler des hypothèses à ce sujet. Il est d'ailleurs fort vraisemblable que, dans la plupart des cas, il s'agisse simplement d'un symbole de végétation der-

(1) A. J. WENSINCK, *Tree and Bird as Cosmological Symbols in Western Asia*, Amsterdam, 1921, p. 9, explique ainsi la scène : la porte ailée est la porte du ciel et le taureau, sur laquelle elle repose, symbolise la terre.

(2) L. HEUZEY, *Les origines orientales de l'art*, Paris, 1891-1915, pp. 356-357, avait pensé à une palme, mais la forme de l'attribut ne permet pas d'accepter cette identification. On l'a décrit aussi comme une scie ou une clef, la clef des portes de l'Orient ; cf. H. PRINZ, *Altorientalische Symbolik*, Berlin, 1915, p. 82 ; TH. DOMBART, *Das Saššaru des Šamaš*, dans *Journal of the Society of Oriental Research*, t. XIII (1929), pp. 127-129.

(3) Voir plus loin, p. 162.

(4) Il existait, en effet, dans différentes villes, des écoles théologiques dont les conceptions devaient nécessairement varier ; voir à ce sujet St. LANGDON, *Le poème sumérien du Paradis, du Déluge et de la Chute de l'Homme*, trad. Virolleaud, Paris, 1919, pp. 78, 100.

rière un dieu de végétation. La représentation de la déesse est beaucoup plus fréquente que celle du dieu.

L'arbre ou la plante placé devant la divinité peut être parfois interprété de la même manière (voir, par exemple, fig. 642), mais, sur d'autres monuments, les dieux étendent la main vers l'arbre, comme pour indiquer à la fois leur rapport et leur bienveillance envers ce dernier (fig. 40 ; cf. fig. 365, 576, 577) ; le cylindre de la « Tentation » (fig. 42) appartient à cette catégorie de représentations.

Arbres associés a des animaux.

Des animaux réels ou fantastiques, placés en position héraldique de part et d'autre de l'arbre sacré, composent un des motifs les plus courants de l'art de l'Asie occidentale ancienne. C'est dans le pays de Sumer qu'il faut chercher l'origine de ce thème, dont Goblet d'Alviella a suivi les migrations jusque dans l'art roman (1). Mais l'art sumérien utilise les groupes antithétiques « non » pas comme simple décor, ce qui peut se retrouver dans toute civilisation où » l'art du dessin a été quelque peu poussé, mais en leur donnant la signification » d'une représentation religieuse » (2). M. Dussaud et le P. Vincent ont mis en lumière ce point important (3).

Si l'arbre au feuillage en triangle, la plante aux feuilles lancéolées et d'autres végétaux indéterminables sont, dans l'art du troisième millénaire, fréquemment associés à des animaux placés ou non en position héraldique, le rapport avec le dattier est beaucoup moins fréquent ; il suffit, il est vrai, de constater son existence sur quelques exemplaires (fig. 96, 97). Ce thème ne s'applique donc pas à une espèce particulière, déterminée, mais, semble-t-il, à tous les végétaux.

Parmi les animaux réels, le plus fréquent est le capridé, chèvre ou bouquetin (4) (fig. 50, 78, 79, 96, 97, 108, 115, 117, 139, 140, 154, 157, 158, 172, 176,

(1) Cf. E. Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*, Paris, 1891, pp. 152-155.

(2) R. Dussaud et F.-A. Schaeffer, *Ivoires d'époque mycénienne trouvés dans la nécropole de Ras Shamra (Syrie)*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, II, p. 8. Ce caractère religieux est, je crois, incontestable en Mésopotamie, mais il semble bien que dans l'art phénico-chypriote, industriel et composite, les motifs ont, en grande partie, perdu la signification précise et religieuse qu'ils avaient à l'origine pour devenir avant tout décoratifs ; (voir plus loin, p. 156).

(3) R. Dussaud, *art. cité*, pp. 8-9, et L. H. Vincent, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), pp. 92-107, notamment, p. 102. Sur cette question voir aussi Curtius, *Studien zur Geschichte des altor. Kunst*, I, *Gilgamesh und Heabani*, dans *Sitzungsberichte des kön. Akad. der Wiss.*, t. XX (1912), pp. 10-13.

(4) Cf. Maria Louis, *Bouquetin ou chèvre sauvage ?*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXXI (1934) pp. 71-75 ; S. Corbiau, *Bouquetin ou bouc sauvage ? Une mise au point*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXXII (1935), pp.

178 ?, 180, 182, 185, 187, 203, 207, 212, 218, 225, 229, 237, 240, 244, 247, 249, 251, 252, 254, 255, 281, 300, 309, 325, 350, 361, 381, 387, 389, 395, 408, 415, 418, 428, 436, 489, 516, 518 (?), 590, 600, 617 (?), 619, 630, 632, 639 (?), 643, 650, 651, 652, 663, 675, 688 (?), 692, 693, 702, 707, 724, 727, 728, 753, 754, 757, 792, 793, 806, 811, 816, 817, 825, 1119, 1144 (?), 1145, 1157, 1183, 1185, 1191, 1195, 9, 798, 1204).

Le plus souvent, les monuments nous présentent donc des capridés flanquant l'arbre sacré ; cependant, on rencontre d'autres animaux et par exemple des bovidés (fig. 81, 202, 264, 507, 513, 520, 650, 678, 694, 708, 709, 710, 1139, 1163 ; cf. fig. 676), des félins (fig. 282, 303, 627, 1187), des chevaux (fig. 188, 189), des singes (fig. 1137), des moutons ? (fig. 721), des lièvres (fig. 1137), des oiseaux (fig. 114, 177 (?), 183, 270, 376 (?), 407 — où sont représentées des autruches — 597, 609, 611, 677, 1136), même des poissons (fig. 156, 89) ou des sauterelles (fig. 484).

Dans le monde des animaux fantastiques, la diversité est plus grande encore. L'animal le plus fréquemment représenté, surtout à l'époque perse, est le félin ailé à tête humaine (fig. 49, 51, 144, 181 (?), 227, 308, 426, 813). On trouve aussi des taureaux ailés (fig. 382, 410, 462), des félins ailés (fig. 205), des capridés ailés (fig. 175 (?), 578 (?)), des chevaux ailés (fig. 411, 807), des quadrupèdes ailés à tête d'oiseau (fig. 200, 238, 284 ; cf. fig. 521 et 522), des oiseaux à quatre pattes et à tête humaine (fig. 195), des griffons (fig. 314, 315, 591, 1133, 1146, 1149 (?)), des hommes-scorpions ailés (fig. 354), enfin, une série de monstres composites indéterminables (fig. 82, 235, 263, 278, 285, 286, 289, 296, 310, 511).

Parfois, et cela surtout dans la glyptique « syro-hittite », plusieurs espèces d'animaux sont placées les unes au-dessus des autres et des deux côtés de l'arbre sacré; par exemple, sur la fig. 299, on trouve en allant de bas en haut, deux capridés, puis deux félins ailés à tête humaine et enfin deux cerfs. Sur d'autres exemplaires, nous trouverons des capridés ou des oiseaux et des êtres fantastiques (fig. 206, 238, 265), des capridés et des oiseaux (fig. 245 ; cf. fig. 605), des oiseaux seuls (fig. 118) ou deux capridés de taille différente (fig. 297, 395 ; cf. fig. 651), enfin deux lièvres surmontés de têtes de capridés (fig. 581). Des poissons, des oiseaux, des capridés, un scorpion et divers quadrupèdes sont,

---

175-178. Déjà, dans les intailles de l'Élam, M. Pézard avait noté l'association du capridé, de l'astre et de l'arbre. Mais ces représentations sont très stylisées et, d'après les documents publiés, ce thème ne m'a pas paru aussi fréquent que l'affirme M. Pézard ; cf. M. PÉZARD, *Les intailles de l'Elam*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. 32 (1910), p.210.

sur un cylindre du Metropolitan Museum (fig. 184), rassemblés autour d'un palmier (cf. fig. 119, 220, 241, 244, 519, 739, 764, 809, 204 et 756 où un oiseau un scorpion (?) et un crabe (?) s'entassent à côté d'un arbre chargé de fruits). L'aigle empiétant des lions, un dieu (?), une branche feuillue, des scorpions emplissent le champ d'un cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (fig. 1150). Signalons aussi quelques cylindres où des oiseaux sont perchés soit sur la croupe (fig. 216), soit sur la corne (fig. 226), soit même sur le nez (fig. 246) de capridés placés de part et d'autre d'un palmier stylisé. Parfois, un aigle aux ailes éployées semble réunir deux chèvres flanquant un palmier (fig. 185) ou une simple branche (fig. 649). Un cylindre de Ras-Shamra (fig. 147) montre une scène curieuse : devant un dattier s'avance un bovidé sur lequel s'abat un aigle aux ailes éployées ; en face, un quadrupède assis qu'un oiseau rapace, les ailes repliées, semble attaquer ; au-dessus, une sorte de poisson ; entre les deux groupes, un vol de six oiseaux. Sur des cylindres d'Ur, l'aigle à tête de lion s'est abattu sur des bisons mi-agenouillés de part et d'autre de la plante aux feuilles lancéolées (fig. 708, 710 ; cf. fig. 102, 111, 618) ; ailleurs, ce sont des lions qui attaquent des capridés ou des bovidés flanquant l'arbre sacré (fig. 121, 650).

Les « Syro-Hittites » présentent aussi des capridés qui paraissent soulever l'arbre sacré (fig. 228), pendant que des félins croisent leurs pattes au-dessus de lui (fig. 179; cf. fig. 205). Ces combinaisons sont dues à la loi de l'horreur du vide, encore de règle dans la glyptique de Kerkouk. Signalons aussi sur la fig. 280 deux quadrupèdes ailés à tête d'oiseau dressés l'un contre l'autre; en dessous, un capridé (?), au-dessus, l'arbre sacré.

Sur quelques représentations, il n'y a qu'un animal auprès de l'arbre : chèvre (fig. 16, 107, 112, 129, 130, 150, 155, 369, 386, 506 (?), 510, 569, 681 (?), 686, 703, 787, 1169, 1170, 1176, 1190, 1199, 1209, 1211 ; cf. fig. 1193), bovidé (fig. 28, 58 (1), 416, 687, 786), cerf (fig. 668), daim (fig. 785, 794), chien (fig. 443, 446), oiseau (fig. 159, 171, 69, 137), poisson (fig. 151), félin ailé à tête humaine (fig. 38, 141), poisson-chèvre (fig. 243), sur un cylindre de Fara, une sorte de serpent cornu (fig. 152) et, sur une terre-cuite de Tello (fig. 67), un « rongeur », «sans doute le grand reptile dit *awrâl* » (2). Ailleurs, un serpent s'enroule autour du stipe d'un dattier (fig. 9; cf. fig. 1208). Sur un cylindre de la collection

(1) La masse globulaire devant l'animal serait, soit une mangeoire ronde, soit peut-être, une botte de fourrage en boule ; cf. C. J. GADD, *Seals of Ancient Indian Style found at Ur*, dans *Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII [1932], p. 8 du tirage à part.

(2) Cette interprétation est due à M. H. DE GENOUILLAC, *Fouilles de Telloh*, t. I, *Epoques présargoniques*, Paris, 1934, p. 72, n. 1.

Pierpont Morgan (fig. 230), deux oiseaux sont placés du même côté d'un dattier, l'un dans le champ, l'autre perché sur un drageon stylisé. Signalons la présence, aux côtés de l'arbre, de deux chèvres croisées (fig. 15), tandis que, sur la fig. 636, elles sont placées l'une au-dessus de l'autre devant un buisson.

Mais il arrive aussi que des animaux d'espèces différentes soient placés de part et d'autre de l'arbre. Tantôt on associe ainsi deux animaux réels : un capridé et un bovidé (fig. 517, 555(?) 618(?)), un capridé et un oiseau (?) (fig. 109), un capridé et un renard (fig. 360) ou même un chien et une sauterelle (?) (fig. 55) ; tantôt un animal réel et un monstre composite (fig. 53, 145 (?), 271, 515, 1122), tantôt deux animaux fantastiques, par exemple, un félin ailé à tête humaine avec un capridé ou un bovidé ailé (fig. 268, 507 ; cf. fig. 190).

Sur quelques monuments, l'arbre prend place entre un animal, presque toujours un capridé, et un adorant (fig. 93, 160, 339, 340 ; cf. fig. 745, 746). Sur un cylindre du Louvre (fig. 658), un homme conduit vers une plante placée dans une sorte de corne, un quadrupède sur lequel est perché un oiseau.

Parfois, un oiseau plane au-dessus ou à côté de l'arbre (fig. 63, 192, 652, 661, 791) ; il se présente aussi les ailes repliées (fig. 230 ; cf. fig. 376, 536), posé sur la frondaison (fig. 196, 197, 613, 1132). A cette place, nous trouverons également un singe (fig. 198), un animal indéterminé (fig. 803), trois petits « lapins » superposés (fig. 168), une chèvre, les pattes ramassées pour se tenir en équilibre au sommet d'une fleur de lotus (fig. 494) ou d'un arbre sacré (fig. 359) ; dans ce dernier cas, deux félins dressés, l'un ailé, l'autre aptère, la menacent de leurs griffes (cf. fig. 211). Sur un cylindre du Louvre (fig. 334), un capridé est mi-agenouillé devant un dattier au-dessus duquel bondit un bovidé à la poursuite d'un oiseau ; enfin, sur la fig. 357, la frondaison seule d'un dattier est associée à divers animaux (cf. fig. 204).

Des bovidés, des capridés, des cerfs, un chien passent devant des plantes (fig. 29, 646, 704, 706, 711, 718, 725, 781 ; cf. fig. 705, 829). Deux sphinx affrontés forment le motif disposé le long d'un arbre sacré (fig. 256 ; cf. fig. 1141). Un autre mode de composition consiste dans l'alternance d'une plante et d'un animal (fig. 629, 638, 683, 694, 736, 763, 794, 1174 ; cf. fig. 655). Des capridés, des oiseaux, des poissons, de hautes branches feuillues, un épi, disposés sans ordre apparent, ornent un vase de l'époque de Djemdet-Nasr (fig. 614). Enfin, des combats de bêtes réelles ou fantastiques se déroulent auprès d'une représentation végétale plus ou moins réaliste (fig. 52, 55, 103 (?), 146, 166, 275, 631, 696, 700, 791, 822).

On le voit, la plus grande diversité règne dans le choix des animaux associés

à l'arbre et dans leur disposition. Si on étudie l'attitude qu'on leur donne, on retrouve la même variété. Parfois, ils sont simplement placés à côté de l'arbre (fig. 28, 58, 96, 112, 141, 145, 167, 177, 190, 200, 227, 233, 244, 255, 263, 310, 315, 389, 407, 507, 510, 590, 609, 630, 649, 650, 651, 668, 677, 686, 687, 688, 703, 721, 786, 806, 1119 (?), 1136, 1139, 1169, 1170, 1174, 1187). Ailleurs, ils lèvent une patte ou paraissent s'élancer vers lui (fig. 51, 190, 195, 269, 303, 387, 426, 462 (?), 520, 652 (?) ; fig. 38, 109, 119, 238, 284, 591, 643, 693, 728, 1133 ; cf. fig. 21). D'autres fois encore, ils semblent s'éloigner (fig. 221, 611, 628) mais retournent la tête vers l'arbre (fig. 114, 130, 212, 240, 1195 ; cf. fig. 1199).

Ils sont aussi représentés assis (fig. 144, 299, 578, 1146), une patte levée (fig. 49, 269), ou couchés (fig. 129, 150, 225, 249, 297, 581, 639, 694 ; cf. fig. 206) et détournant la tête (fig. 97, 157, 203, 281, 627) ou encore, et c'est une position que l'on rencontre surtout dans la glyptique « syro-hittite », ils sont couchés l'arrière-train contre l'arbre (fig. 1137) et la tête retournée vers lui (fig. 139, 226, 246, 247, 251, 254, 265, 299 ; cf. fig. 252).

Des cylindres susiens d'époque archaïque présentent des bovidés agenouillés dans une position plus humaine qu'animale (fig. 638, 683), mais de tels exemples sont l'exception.

Une position curieuse et assez fréquente est celle de l'animal mi-agenouillé (fig. 78, 264, 297, 299, 369, 381, 382, 386, 410, 794, 154 (?)), de laquelle nous pouvons rapprocher celle de l'animal couché, une patte dressée (fig. 678, 708, 710 ; cf. fig. 243). Mais les animaux sont surtout représentés debout sur leurs pattes de derrière (fig. 50, 53, 81, 108, 175, 176, 185, 188, 189, 198, 215, 218, 237, 245, 265, 278, 282, 285, 286, 296, 300, 308, 314, 325, 408, 415, 418, 507, 513, 515, 516, 518, 555, 600, 663, 675, 676, 692, 707, 709, 724, 727, 754, 787, 792, 793, 807, 811, 813, 817, 825, 1143, 1144, 1163, 1176, 1183, 1190, 1204) et, parfois, détournant la tête (fig. 79, 107, 115, 155, 158, 180, 182, 187, 207, 268, 309, 350, 361, 411, 428, 436, 489, 702, 816, 1145, 1157, 1185, 1191), ou, au contraire, dressés le dos contre l'arbre et la tête retournée vers lui (fig. 16, 41, 140, 269, 632).

Enfin, sur quelques monuments, les animaux semblent dévorer la frondaison (fig. 619, 753, 757, 785 ; cf. fig. I, p. 31, où un ourson dressé lèche le liquide sucré qui s'écoule d'un régime de dattes).

LE DATTIER ASSOCIÉ A ENKIDU.

Parmi les êtres fantastiques auxquels est associé le dattier, une mention spéciale doit être faite d'un être mi-homme mi-taureau, dans lequel la plupart des assyriologues reconnaissent le compagnon de Gilgamesh, le sauvage Enkidu (1).

Tandis que les autres personnages surnaturels se contentent en général de flanquer l'arbre sacré, Enkidu pose les mains sur le stipe du dattier comme pour le protéger (fig. 57) ou, comme le pense M. Boissier, pour s'imprégner du *numen* de la végétation résidant dans l'arbre « divin » (2). Un beau cylindre inédit du musée de Berlin (fig. 1120) montre l'homme-taureau saisissant le tronc d'un palmier stylisé comme s'il s'agissait d'un étendard. Sur un cylindre de la collection Southesk (fig. 91), deux Enkidus posent une main sur le stipe et, de l'autre, soutiennent des drageons recourbés ; ailleurs (fig. 234), ils tiennent un régime et une tige qui part de la frondaison. Ce dédoublement ne doit pas étonner ; à l'époque assyrienne, par exemple, il n'est pas rare de voir le roi représenté deux fois de manière à former avec un symbole un groupement héraldique (cf. fig. 406) ; ce mode de composition avait certainement une efficacité magique due peut-être à la valeur attribuée au chiffre trois (3).

Très fréquemment, quand Enkidu est associé au palmier, celui-ci est surmonté du disque ailé ; c'est le cas, notamment, de la fig. 169 où deux hommes-taureaux sont placés de part et d'autre de l'arbre ; ils posent une main sur le dattier, l'autre sur le disque. Mais, le plus souvent, les deux Enkidus, les bras tendus, élèvent le disque ailé au-dessus de l'arbre sacré (fig. 447, 451, 460, 461, 468, 469, 479 ; cf. fig. 465). Les Perses adoptent ce thème, mais ils remplacent parfois les hommes-taureaux par des humains les bras levés qui, sur certains exemplaires, ne soutiennent plus le disque (fig. 466); il ne peut cependant pas y avoir de doute sur l'origine d'une telle représentation.

Dans la Mésopotamie du nord, deux griffons peuvent remplacer Enkidu dans sa fonction de soutien du disque ailé (fig. 232) ; en revanche, on lui confie le

(1) Une étude de M. R. HEIDENREICH, *Beiträge zur Geschichte der vorderasiatischen Steinschneidekunst*, Heidelberg, 1925, pp. 7-26, tend à démontrer que le personnage considéré jusqu'ici comme représentant Gilgamesh est, en réalité, le dieu Tammuz. Cette théorie originale ne peut cependant expliquer la fréquente association de l'homme-taureau à son héros.

(2) Cf. ALFR. BOISSIER, *Notes d'archéologie*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXVII (1930), p. 7.

(3) Cf. FR. THUREAU-DANGIN, *Le système ternaire dans la numérotation sumérienne*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXV (1928), pp. 119-120.

rôle de soutenir un symbole composé du stipe d'un dattier que surmonte le disque (fig. 572, 571, 575) ; ainsi Enkidu apparaît dans une de ses fonctions essentielles, celle de porteur de symbole.

Une description détaillée de la fig. 239 n'est pas sans intérêt pour notre étude; elle fournit, par ailleurs, un exemple caractéristique de la glyptique «syro-hittite». Devant Enkidu, les mains sur le stipe d'un dattier surmonté d'un globe et du disque ailé, s'avance un quadrupède ailé, dressé sur les pattes de derrière et qui porte, entre les pattes de devant, un petit palmier stylisé. Un personnage debout tourne le dos au génie; il tient une arme dans la main droite. On représente ainsi, en général, le Grand Dieu, dieu des sommets, de la foudre, de la pluie bienfaisante. Devant lui, un autre génie ailé à tête de rapace apporte un dattier stylisé ; ce génie semble marcher sur le dos d'un quadrupède placé sous lui ; une tresse remplit le champ du cylindre sous le dieu et l'autre génie. Il en est de ce cylindre comme de toute la glyptique «syro-hittite» ; les êtres divins ou surnaturels, les emblèmes, les scènes elles-mêmes sont juxtaposés, sans qu'il y ait entre eux de rapport apparent ; le graveur cherche à remplir tout le champ disponible du plus grand nombre possible de signes bénéfiques. Ici, cependant, il existe un lien entre les différentes figures et ce lien est le dattier figuré sous trois formes différentes.

Enkidu n'est pas seul à soutenir l'arbre sacré, il est parfois remplacé par son compagnon Gilgamesh (fig. 573).

Sur un jambage de porte de Suse (fig. 724), le même symbole : long bâton portant au sommet une sorte de bourgeon entre deux appendices, prend place entre deux chèvres et se trouve aux mains d'Ishtar, d'un personnage nu et peut-être de l'homme-taureau dont on n'aperçoit plus que la partie inférieure.

La fréquente présence du disque, ailé ou non, sur les monuments que nous venons de décrire, est à signaler. Il ne s'agit pas, pourtant, d'une règle absolue (voir fig. 57).

Mais, pour être le plus fréquent, l'homme-taureau n'est pas le seul à étreindre le dattier. Une terre-cuite de Khafadji qui date de 2000 environ avant notre ère, représente une divinité « tenant embrassé un palmier sacré » (fig. 570) (1). Le geste est un peu différent : le dieu passe le bras gauche au-dessus de la tiare à cornes (?) qui couronne le dattier très stylisé et tend l'autre main vers le stipe.

(1) H. Frankfort, *Religion in Babylonia 4000 Years ago*, dans *The Illustrated London News*, 5 septembre 1936, pp. 388, 390.

Signalons aussi dans ce chapitre la stèle d'Untash-Gal (fig. 267) avec ses êtres hybrides qui saisissent un rameau de l'arbre sacré, comme s'ils cherchaient à se mettre en contact avec lui. Sur un bas-relief de Ninive (fig. 364), des génies ailés, mi-agenouillés, touchent délicatement les palmettes de l'arbre (fig. 346, 351), tandis qu'à Tell Ahmar (fig. 235), deux griffons referment une patte sur des régimes stylisés en volutes.

LE THÈME DIT DE LA « FÉCONDATION ARTIFICIELLE ».

Les monuments assyriens reproduisent fréquemment l'image de génies qui, l'avant-bras levé, tiennent dans la main placée horizontalement un objet ovoïde couvert d'imbrications ou de quadrillages, souvent identifié à une pomme de pin; du bras gauche abaissé, ils portent une sorte de petite corbeille ou situle (1).

Souvent ces génies sont ailés et leur tête est, soit celle d'un être humain (fig. 850, 853), soit celle d'un oiseau de proie (fig. 368) (2); parfois aussi, ils sont revêtus de la dépouille d'un poisson dont la tête leur sert de coiffure (fig. 849), parfois enfin, mais ce cas est exceptionnel, ils se présentent sous la forme d'hommes-scorpions (fig. 409) (3).

Ils sont fréquemment associés à l'arbre sacré vers lequel ils semblent diriger l'objet ovoïde. Il existe de multiples variantes du thème : la composition peut être rigoureusement héraldique (fig. 277, 353, 366, 406, 409, 419, 426, 441, 458, 471, 490, 491, 495, 499, 503, 509, 230 ; voir la fig. 368 où les génies tournent le dos à l'arbre sacré et la fig. 449 où un homme (?) saisit par les ailes deux génies à tête d'aigle, placés de part et d'autre de l'arbre). Fréquemment, ces êtres surnaturels accompagnent des adorants ; les groupements offrent diverses combinaisons selon le nombre des personnages, mais toujours l'arbre occupe le centre de la composition et les génies sont, en général, placés au second plan (un adorant, un génie : fig. 423, 443, 452, 454, 492, 504, 588 ; un

(1) Sur les cylindres, la « pomme de pin » n'est souvent pas représentée, ou l'est d'une manière indistincte. Le mouvement de la main et la présence de la situle permettent de reconnaître qu'il s'agit d'un même type de génie.

(2) Sur un bas-relief hittite du premier millénaire (fig. 329), cette tête pourrait être celle d'un lion.

(3) Je dois à l'amabilité de MM. W. Andrae et A. Moortgat l'autorisation de reproduire un intéressant cylindre du musée de Berlin (fig. 1124), où les génies se présentent sous un aspect entièrement humain. M. C. J. Gadd a eu l'obligeance de me signaler une représentation analogue sur un bas-relief conservé au musée de Bristol et qui paraîtra bientôt dans l'*Archiv für Orientforschung* ; mais cette figure, si elle porte une situle dans la main gauche, élève la main droite vide.

adorant, deux génies : fig. 455, 463, 434 (?) ; deux adorants, deux génies : fig. 363, 431). Des hommes-taureaux supportant le disque ailé s'interposent aussi entre l'arbre et les génies et adorants (fig. 447, 461). Enfin, d'autres êtres supérieurs leur sont associés (fig. 445, 450). Signalons encore un cylindre (fig. 485) où, devant un arbre sacré, réduit à une longue branche portant des fruits d'un seul côté, se tient un de nos génies. Enfin, un bas-relief inédit de Tell Halaf (fig. 1131) montre un génie « fécondateur », d'un type un peu différent du type habituel, placé à côté d'un palmier maintenu par un être fantastique aux pattes de rapace.

Il est peu d'êtres surnaturels qui aient intrigué davantage les assyriologues que ces génies et leurs attributs. V.Place, un des principaux découvreurs de la civilisation assyrienne, s'exprimait en ces termes à leur sujet : « On » beaucoup cherché le sens de ces objets, mais jusqu'à présent, on se borne à » voir dans la pomme de pin l'image du feu et celle de l'eau dans le vase ansé ». Selon cette interprétation, qui est bien de l'époque des théories symbolistes de Creuzer, le corps et la tête humaine du génie expriment l'intelligence terrestre et les ailes l'air; ainsi, « ces génies auraient offert la réunion des forces » et des éléments auxquels les Assyriens rendaient peut-être un culte » (1).

Les génies revêtus de la dépouille d'un poisson attirèrent surtout l'attention. On y reconnut successivement le dieu Dagon (2), l'Oannès du récit de Bérose (3), mais surtout un prêtre d'Ea (4), dieu des eaux, de la sagesse, de la science magique. Certains monuments semblent confirmer cette dernière interprétation : sur la plaque dite « des Enfers » de la collection De Clercq (fig. 847) et sur une amulette babylonienne (5), un être humain couché sur un lit est flanqué de ces person-

(1) V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II (Paris, 1870), p. 248 ; cf. A. H. Layard, *Niniveh and its Remains*, t. I (Londres, 1849), p. 471.

(2) Voir surtout J. Menant, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II (Paris, 1886), pp. 51-54 ; cf. St. H. Langdon, *Semitic Mythology*, Boston, 1931, p. 83. Les rabbins du moyen-âge ont fait de Dagon un dieu poisson. Il était tentant, en effet, de reconnaître dans Dagon le mot hébreu *dâg*, poisson, *ôn* étant un suffixe nominal. On trouve déjà des traces de cette étymologie dans le livre de Samuel (*Sam.* 5, 4) (référence que je dois à l'obligeance du P. Barrois), et cette étymologie a été reprise avec assurance par les rabbins du moyen-âge : David Kimhi († 1235 ap. J. C.) et Abarbanel; cf. H. Schmökel, *Reallexikon der Assyriologie*, s. v. *Dagan*, p. 101 *a* (1934). Pour ce qui concerne nos génies, c'est Bonomi, *Niniveh and its Palaces*, Londres, 1853, p. 149, et non Menant, qui est « responsable » de cette interprétation ; cf. St. H. Langdon, *op. c.*, p. 84. Sur notre fig. 470, apparaissent de véritables hommes-poissons.

(3) G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, t. I (Londres, 1862), p. 167 ; G. Smith, *The Chaldean Account of Genesis*, 2me éd., Londres, 1876, p. 300 ; voir aussi plus loin, p. 120, n. 2.

(4) Voir, par exemple, M. Jastrow, *Bildermappe zur Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1912, col. 67-68 ; J. Hehn, *Zum terminus « Bild Gottes »*, dans *Festschrift Sachau*, Berlin, 1915, pp. 47-48 ; St. H. Langdon, *Semitic Mythology*, p. 84 ; V. Scheil, *Deux cylindres solaires*, dans *Cinquantenaire de l'école des Hautes Etudes*, Paris, 1921, p. 7.

(5) F. H. Weissbach, *Bab. Miscellen*, Leipzig, 1903 (= 4. Wiss. Veröff. der D. O.-G.), fig. 3 (p. 42).

nages ; il s'agit vraisemblablement de cérémonies d'exorcisme (1), mais les êtres revêtus de la dépouille d'un poisson ne sont pas nécessairement des prêtres d'Ea. Les mêmes monuments montrent d'autres monstres, tel le démon femelle Lamashtu. Il reste possible que, pour certaines cérémonies d'exorcisme, des prêtres se soient revêtus d'un costume semblable, à l'imitation de génies. Quant aux figures ailées à tête humaine, la tiare à cornes qui leur sert de coiffure indique avec certitude leur caractère divin (2). L'aspect même des hommes-scorpions interdit de les prendre pour des prêtres costumés. M. Budge a décrit comme des prêtres les génies à tête de rapace (3) ; cette thèse est en relation immédiate avec une théorie dont nous parlerons plus loin. Layard a supposé que ces êtres fantastiques représentaient le Nisroch de l'Écriture (4), interprétation fondée sur une « dérivation conjecturale de la racine *nisr* qui, » en quelques langues sémitiques, signifie faucon » (5). Fr. Lenormant les avait rapprochés des Garudas, ces génies moitié hommes, moitié aigles des hymnes védiques, qui gardent le *soma* (6).

Le rapport si fréquent de ces êtres surnaturels avec l'arbre sacré amena Tylor à construire toute une théorie qui devait rallier bien des suffrages. Pour lui, l'arbre sacré est essentiellement une stylisation du dattier, l'objet ovoïde représente l'inflorescence mâle et les génies accomplissent la fécondation artificielle de l'arbre, la situle étant un panier dans lequel on transporte les spathes mâles (7). Reconnaissant à la scène un caractère surnaturel, il fit des génies les symboles des vents qui aident à la fécondation, pendant que le disque ailé, au-dessus de l'arbre, active la maturation des dattes (8). La première partie de cette

(1) Pour les cérémonies d'exorcisme figurées sur les monuments, voir, par exemple, Br. Meissner, *Mitt. der altor. Ges.*, t. VIII (1934), pp. 14-21 ; Fr. Thureau-Dangin, *Rituels et amulettes contre Labartu*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XVIII (1921), p. 171 ss.

(2) Pour mémoire, signalons l'interprétation de Bonomi *(Niniveh*, pp. 138-139), qui considérait un semblable génie muni de deux paires d'ailes comme le dieu Cronos, l'Ilus des Phéniciens, l'Allah des Arabes, tous dérivés du mot hébreu *El* : dieu.

(3) E. A. W. Budge, dans *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities. British Museum*, 3me éd., 1922, pp. 43-44.

(4) A. H. Layard, *Niniveh and its Remains*, t. II (Londres, 1849), p. 459 ; cf. Bonomi, *Niniveh*, p. 265.

(5) G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), p. 264. Un examen minutieux de cette tête d'oiseau a permis à Botta de conclure que le bec est plutôt celui d'un vautour ou d'un aigle que d'un faucon ou d'un épervier *(Monument de Ninive*, t. V [Paris, 1856], p. 79).

(6) Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2me éd., Paris, 1880, p. 81.

(7) Ce procédé de culture très particulier a été décrit plus haut, p. 20. Selon Campbell Thompson, les habitants de Mossoul se serviraient journellement, pour transporter la nourriture, d'un petit vase en cuivre qui « dans chaque détail, est la contrepartie de celui que tiennent les griffons ailés des sculptures assyriennes » *(Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXVIII [1906], p. 84).

(8) Cf. Edw. B. Tylor, *The Winged Figures of the Assyrian and other Ancient Monuments*, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XII (1890), pp. 383-393; voir dans la même revue, t. XVI (1894), pp. 193-

théorie relative à la fécondation artificielle a été généralement adoptée ; cependant, des objections ont été émises et d'autres interprétations proposées.

Bonavia fit remarquer que les génies dirigent l'objet ovoïde, non seulement vers l'arbre sacré, mais aussi vers les entrées des villes, des temples ou des palais et que la prétendue corbeille ne pouvait être qu'en métal, comme le prouvent les anses attachées par des anneaux. Pour lui, la situle contient de l'eau sacrée, la «pomme de pin» sert d'*aspergillum* et le rite est une conjuration contre les mauvais esprits (1). Sarre et Herzfeld se rallient à cette théorie ; la signification primordiale des génies est d'écarter les mauvais esprits en aspergeant les seuils d'eau sainte (2). Cette thèse se rapproche de celle de Heuzey. Dès 1869, l'éminent archéologue interprétait le geste du génie comme un geste de conjuration et reconnaissait dans l'objet ovoïde une pomme de pin qui, par sa forme même, participe à la puissance défensive attribuée à tous les objets pointus (3). Dans le *Catalogue des antiquités assyriennes du Louvre* (4), il combattit la thèse de la fécondation artificielle, rappelant, à côté de la forme d'arbre sacré aux branches terminées par des bouquets de palmes, l'existence d'autres arbres « où les pal- » mettes sont remplacées par des cônes absolument semblables à l'attribut des » génies » et qui, par conséquent, seraient des arbres mâles (5). De plus, « les » Assyriens empruntaient volontiers la forme même du cône écailleux, en la » retournant, pour terminer les pieds de leurs meubles... Est-il possible d'ima- » giner des lits, des tables, des trônes, portant, même en apparence, sur quelque » chose d'aussi fragile et d'aussi peu consistant que les pointes renversées de » quatre inflorescences de palmier ? » (6). Il considère donc l'objet ovoïde comme une pomme de cèdre ; il rappelle à ce propos l'incorruptibilité du bois de cet arbre et les « vertus préservatrices, balsamiques, médicinales et même toxiques » de l'essence que les anciens en tiraient » (7). Des textes témoignent de l'importance prophylactique qui lui est attribuée : « le cèdre est l'arbre qui donne

195, l'article de Ch. J. BALL, *Purification of Date Palm*; d'après lui, la fécondation artificielle des palmiers serait liée à une idée de purification.

(1) E. BONAVIA, *The Flora of the Assyrian Monuments*, Westminster, 1894, pp. 65-91. Le savant botaniste croyait d'ailleurs que les Assyriens n'avaient qu'une idée fort vague des sexes des dattiers *(Did the Assyrians know the Sexes of the Date-palms? No.* ,dans *The Bab. and Or. Record*, t. IV [1889-1890], pp. 64-69; 89-95; 116-117). Nous savons aujourd'hui que la connaissance de ce procédé de culture remonte bien plus haut dans le passé (voir p. 26).

(2) FR. SARRE et E. HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, Berlin, 1910, p. 160.

(3) L. HEUZEY, *Le dieu Men à Bayeux*, dans *Revue archéologique*, 1869, I, p. 4.

(4) L. HEUZEY, dans E. POTTIER, *Cat. ant. ass. du Louvre*, 2e éd., Paris, [1924], pp. 51-54.

(5) L. HEUZEY, dans POTTIER, *op. cit.*, p. 52.

(6) L. HEUZEY, dans POTTIER, *op. cit.*, p. 52.

(7) L. HEUZEY, dans POTTIER, *op. cit.*, p. 53.

» le charme pur et qui repousse les démons ennemis, tendeurs de pièges » (1). D'autre part, le fruit du cèdre, comme celui de tous les conifères, s'enflamme facilement ; comme tel, il pourrait représenter le feu, tandis que la situle contenait l'eau, peut-être celle des fleuves sacrés ; « ces génies tutélaires repré-» senteraient ainsi dans le palais les deux éléments de la vie, l'eau et le » feu » (2).

Un bas-relief représentant Assurbanipal et un prêtre dans une action » en rapport avec l'arbre sacré d'Ashur » (cf. fig. 363) est le monument particulièrement étudié par M. Budge pour interpréter nos génies. Il admet la possibilité de la fécondation artificielle, mais suggère, comme nouvelle hypothèse, une cérémonie d'onction, non de l'arbre, mais du roi, accomplie par le prêtre (cf. fig. 850). A ce propos, il cite un texte où il est question de l'« onction du » mâle et de la femelle » avec « le suc de Enurta » qui serait contenu dans la situle. La présence de génies à tête d'oiseau de proie, animal consacré à Ninurta, le confirme dans son hypothèse (3).

M. Ward se fonde sur une amulette en forme de cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 512), sur laquelle un génie ailé à tête d'aigle semble arracher avec effort un fruit de l'arbre sacré. Il en conclut que les fruits coupés seront déposés dans la corbeille que portent, sur d'autres monuments, des génies semblables à celui du cylindre. Comme l'arbre sacré est, pour lui, un arbre de fortune, les fruits et les fleurs représentent la vie du possesseur et les génies sont des êtres bénéfiques en rapport avec la destinée humaine (4).

Enfin, M. Gadd admet qu'il s'agit d'un geste de conjuration quand les génies sont associés au roi ou à un malade; mais quand ils flanquent l'arbre sacré, ils accompliraient plutôt une opération magique, par laquelle la force surnaturelle contenue dans l'arbre est transmise aux cônes trempés dans le fluide lustral dont les petits seaux sont remplis (5).

A côté de ces diverses théories, apparentées mais non identiques, la thèse de la fécondation artificielle rallie la grande majorité des suffrages (6).

---

(1) Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2me éd., Paris, 1880, n. p. 84.

(2) L. Heuzey, dans Pottier, *op. c.*, pp. 53-54 ; G. Contenau, *Manuel*, t. III, pp. 1182-1183, considère lui aussi le geste du génie comme un geste d'aspersion.

(3) W. Budge, dans *A Guide to the Bab. and Ass. Antiquities*, pp. 43-44. Birger Pering, *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), pp. 288-290, tente d'établir un accord entre la théorie de Budge et celle de Sarre et Herzfeld.

(4) W. H. Ward, *Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, pp. 230-232.

(5) C. J. Gadd, *The Assyrian Sculptures. British Museum*, Londres, 1934, pp. 52-53.

(6) L'article de F. von Luschan, *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*, Leipzig, 1912 (= Der alte

Remarquons avant tout qu'il est inutile de se fonder sur l'aspect de la situle ou de la « pomme de pin » pour les identifier. Certes, la façon dont les anses sont attachées, leurs extrémités parfois en tête d'animal ne permettent pas de supposer que les situles soient faites en une matière autre que le métal; mais, sur certains monuments, leur décor imite incontestablement la vannerie. Il serait donc permis de supposer que les situles en métal ne sont qu'une reproduction en matière plus précieuse des corbeilles en vannerie, supposition d'autant plus indiquée que les porteurs sont des êtres surnaturels (1). Quant à l'objet ovoïde, il est recouvert d'imbrications ou, plus souvent, de quadrillages; sous cette forme, les Assyriens ont représenté, non seulement la pomme de pin, mais encore le panicule de roseau (fig. 775, 836), parfois aussi la grappe de raisin (cf. fig. 765), le régime de dattes (fig. 35) et même des objets sans aucun rapport avec les végétaux, tels que l'extrémité de certaines armes et la touffe qui termine la queue des lions (2). D'autre part, il existe certainement un rapport morphologique entre cet objet ovoïde et la spathe du dattier (fig. 6 a). Tylor a juxtaposé deux photographies représentant l'une, une inflorescence mâle tenue en main, l'autre, la « pomme de pin » aux mains d'un génie assyrien (3) ; elles offrent une analogie frappante. Mais la première de ces photographies a été prise dans un jardin de la Riviera où les dattiers poussent mais ne peuvent porter de fruits et où les fleurs sont loin d'atteindre leur complet développement ; en effet, au moment de la fécondation les inflorescences mâles atteignent une longueur moyenne de 60 à 75 cm. (cf. fig. 7). Il est vrai, si le dessin que donne Kaempfer (fig. 5) est exact, qu'un fragment de l'inflorescence mâle pourrait se présenter sous cette forme (cf. fig. 3). D'autre part, sur un bas-relief de Tell Halaf, où est

---

Orient, 13[me] année, n° 4), contribua, pour une large part, à répandre la théorie de Tylor. Parmi ceux qui se sont ralliés à cette interprétation citons L. W. King, *Babylonian Boundary Stones*, Londres, 1912, p. 51 ; A. H. Pruessner, *Date Culture in Ancient Babylonia*, dans *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, t. XXVI (1919-1920), p. 93, n. 2 ; H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum alten Testament*, Leipzig, 1927, pp. 78-79 ; Fr. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, p. 99, n. 1 ; W. Andrae, *Die ionische Säule*, Berlin, 1933, p. 49. M. R. J. Forbes, d'Amsterdam m'a aimablement signalé les articles suivants : G. Sarton, *The Artificial Fertilization in the Time of Ashur-nasir-pal*, dans *Isis*, t. XXII (1934), pp. 5-14 ; G. Sarton, *Additionnal Note*, dans *Isis*, t. XXIII (1935), pp. 251-252, où l'auteur expose une nouvelle fois la thèse de la fécondation artificielle et les plus anciens témoignages que nous possédons sur ce procédé de culture.

(1) D'ailleurs, ainsi que me l'a fait observer judicieusement M. Gisbert Combaz, un panier d'osier, soigneusement enduit de bitume, pourrait contenir de l'eau. De tels ustensiles étaient utilisés en Asie Antérieure puisqu'on a retrouvé à Tello une « sorte de petit panier » recouvert intérieurement d'une couche de bitume ; cf. G. Cros, *Nouvelles fouilles de Tello*, Paris, 1910, p. 127.

(2) Voir, par exemple, H. R. Hall, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928 (= Ars Asiatica, t. XI), pl. XLVII, XLVIII, XLIX.

(3) *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*, t. XII (1890,) pl. II (entre pp. 382 et 393), fig. 5 et 6.

vraisemblablement représenté ce procédé de culture (fig. 1128), un homme, grimpé sur une échelle appuyée contre un palmier stylisé, tient en main un objet qui pourrait être un rameau de l'inflorescence mâle, susceptible, par ses dimensions, d'être rapproché de la «pomme de pin» des monuments assyriens (1). On le voit, la question est complexe; si nous nous y sommes arrêtée longuement, c'est que le rapprochement des deux photographies de Tylor est l'argument qui suscita le plus d'adhésions (2). Aussi bien, le caractère artificiel de l'arbre et l'aspect des génies suffisent-ils à écarter toute idée de réalisme ; cette scène ne pourrait être qu'une représentation symbolique de la fécondation artificielle. C'est pourquoi, le fait qu'elle ait été représentée en Assyrie, pays où le dattier ne peut porter de fruits, n'est pas une raison suffisante pour rejeter la thèse de Tylor (3).

Une objection plus grave peut être adressée à cette théorie. Les génies ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, toujours placés à côté d'un dattier ou même d'un végétal plus ou moins stylisé. On les retrouve dans des représentations où les arbres font complètement défaut : ils figurent seuls sur des gemmes (fig. 848, 849), prennent place parmi des « porteurs d'offrandes » (fig. 851, 852), brandissent leur engin de part et d'autre du roi (fig. 406, 850) ou d'un personnage que surmonte le disque ailé (fig. 843, 844, 845 ; cf. fig. 841), flanquent une rosace (fig. 853), sont associés à des divinités (fig. 854, 855, 857) ou à un symbole (fig. 858), enfin, ils accompagnent aux portes les taureaux ailés (fig. 856). Dans ces différents cas, il devient difficile sinon impossible de les considérer comme des fécondateurs ; dès lors, comment les interpréter ?

Nous l'avons vu (4), ces génies se présentent sous trois aspects essentiels : les uns ont une silhouette entièrement humaine à l'exception des ailes qui se déploient derrière eux, d'autres ont un corps humain, des ailes et une tête d'oiseau rapace, d'autres enfin sont revêtus de la dépouille d'un poisson.

Or, sous ces deux derniers aspects, particulièrement caractéristiques, sont décrits dans les textes exorcistes des Assyriens, des génies bienfaisants, protecteurs, appelés les Sept Sages ; ils portent différents emblèmes : hampe bouclée, bourgeon terminal du dattier (5). Deux de ces descriptions nous intéressent

(1) Voir une description de ce monument dans M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, p. 149.

(2) Voir, par exemple, E. Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*, Paris, 1891, p. 175.

(3) Cf. Birger Pering, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1933), pp. 288-289.

(4) P. 111.

(5) Cf. H. Zimmern, *Die sieben Weisen Babyloniens*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XXXV (1924), p. 152.

directement, elles ont été publiées par Ebeling dans les *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts*, t. VII, nº 298, face, ll. 11 ss. En voici la traduction : « Sept » images de Sages en argile à face d'oiseau, ils ont des ailes ; dans leur main » droite, ils portent l'objet de purification *(mu-li-la)*, dans leur main gauche, » la situle rituelle *(giš ba-an-gab-gab)* ; elles sont recouvertes d'argile blanche, » des ailes d'oiseau dans... ; tu enfouiras ces figures dans le fondement de » la maison et une au pied du lit. L'incantation « O vous, images de Sages, » gardiens » devant eux tu réciteras ».

« Sept figures de Sages en argile, elles sont recouvertes d'argile blanche ; » leur corps de poisson tu le formeras en argile noire ; dans leur main droite, ils » tiennent l'objet de purification, dans leur main gauche, la situle rituelle ; au » seuil de la demeure d'un sage tu les enfouiras. L'incantation « O vous, images » de Sages, gardiens », devant eux tu réciteras » (1).

On ne peut qu'être frappé du rapport qui existe entre ces descriptions et nos génies fécondateurs. Cependant, le texte n'est pas assez précis pour nous permettre de présenter ce rapprochement autrement que sous la forme d'hypothèse ; mais cette hypothèse se trouve singulièrement fortifiée par la description que Mme D. van Buren a donnée d'une certaine catégorie de figurines de fondation d'époque assyrienne ancienne, découvertes à Assur sous le pavement d'habitations de particuliers. Ce sont des reliefs en terre crue placés dans des sortes de boîtes en briques, toujours par groupes de sept; parmi ces groupes, il en est où sont représentés « des génies ailés à tête d'aigle » tenant, dit Mme van Buren, « un petit panier dans une main et une spathe de palmier dans l'autre » (2). La comparaison entre ces figures et le texte des Sept Sages est extrêmement suggestive. Les mêmes détails se retrouvent dans le texte et dans les représentations : l'endroit où les reliefs ont été retrouvés, la matière : argile crue, le nombre de sept et l'aspect même de ces génies ailés, « à face d'oiseau », portant la situle et cet objet que le texte nomme *mu-li-la*, objet de purification et qui s'applique sans doute à l'objet ovoïde couvert de quadrillages qui a été interprété, tantôt comme une pomme de pin, tantôt comme l'inflorescence mâle du dattier. Le texte ne nous permet malheureusement

(1) Cf. H. Zimmern, *Die sieben Weisen Babyloniens*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XXXV (1924), pp. 151-153 ; O. R. Gurney, *Babylonian Prophylactic Figures and their Rituals*, dans *Annals of Archaeology and Anthropology*, t. XXII (1935), pp. 64-67.

(2) E. D. van Buren, *Foundation Figurines and Offerings*, Berlin, 1931, p. 43 ; cf. p. 42.

M. W. Andrae, *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, nº 31 (mai 1906), p. 23, avait déjà mentionné ces figures de démons. Il m'a aimablement autorisée à reproduire l'une d'entre elles (fig. 1130) ; le simple examen de cette photographie permet de se convaincre de l'identité de la figure qui y est représentée et de nos génies;

pas une identification précise ; cependant, étant donné les vertus prophylactiques attribuées au cèdre, on peut, en attendant, s'en tenir à l'ancienne hypothèse de la pomme de cèdre. D'ailleurs, ce n'est pas toujours cet objet que les génies élèvent dans leur main droite. Sur un cylindre du Vatican (fig. 846), c'est une coupe ; sur un bas-relief de Ninive (fig. 918), une tige à cinq branches, trois terminées par des lotus, deux par des pommes de pin ; la situle est décorée du thème qui nous occupe ; parfois aussi la main droite est vide (fig. 589 ; cf. fig. 452, 455). Sur un cylindre de Kerkouk, un personnage d'aspect tout humain porte une situle et élève dans l'autre main une sorte de palme (fig. 256) ; sur un autre cylindre de même époque (fig. 573), un prototype des génies assyriens à tête de rapace tient une situle de la main gauche et élève, de la main droite, une longue tige feuillue ; enfin, au Louvre, les moulages des bas-reliefs de Malatia montrent des génies qui tiennent la pomme de pin mais portent, dans la main gauche abaissée, un petit arbre sacré (cf. fig. 214).

Sur des empreintes d'époques néo-babylonienne et perse, un prêtre porte dans la main gauche un petit seau et dans l'autre un faisceau de tiges courtes (fig. 859 à 861) (1). Il semble bien que, sur un cylindre assyrien, on trouve déjà ces petites pousses aux mains de génies revêtus de la dépouille d'un poisson (fig. 844).

Le terme *giš ba-an-gab-gab*, traduit par Zimmern « vase à puiser » et par Gurney « coupe rituelle » (2), sans infirmer la théorie de l'aspersion, ne vient pas non plus la confirmer, et le choix singulier de l'aspergillum, les symboles qui le remplacent montrent bien que l'aspersion ne devait pas être le rôle essentiel de ces génies. Il est probable que, dans ces figures, ont été rassemblés le plus grand nombre possible de signes conjuratoires : le geste de la main droite, la pomme de cèdre, la situle (3) et peut-être aussi les ailes, les têtes d'oiseau et les corps de poisson sont-ils autant de signes bénéfiques destinés à renforcer la valeur apotropaïque des génies. Quoi qu'il en soit, ces êtres sont, non des fécondateurs,

(1) Ces faisceaux de petites baguettes font songer, au moins sur les monuments d'époque perse, au *baresman*, qui, on le sait, servait à pratiquer des aspersions rituelles; cf. Fr. Cumont, *Les mystères de Mithra*, 2me éd., Paris, 1902, p. 140 : parmi les pratiques liturgiques, le célébrant... « faisait des libations en tenant en main le faisceau » sacré que nous connaissons par l'Avesta ».

(2) H. Zimmern, *art. cité*, p. 153 ; O. R. Gurney, *art. cité*, p. 64.

(3) Dans *The British Museum Quarterly*, t. IX (1934), pl. XII, n° 1, M. Gadd a publié une plaque rectangulaire décorée d'yeux et de rosaces, et munie d'une sorte d'anse ; il la rapproche des situles portées par nos génies (p. 44). D'autre part, dans un compte-rendu de cet article (*Syria*, t. XVI [1935], p. 223 *a*) M. R. Dussaud se demande s'il ne s'agirait pas plutôt d'un « instrument portatif à valeur apotropaïque ». Nous croirions volontiers que les deux interprétations sont également justes et ce rapprochement vient à l'appui de notre hypothèse.

mais des gardiens, « images de Sages, gardiens », dit le texte (1) ; leur rôle est de combattre la puissance malfaisante des mauvais esprits et de les empêcher de nuire ; à ce titre, on comprend leur présence auprès du roi ou de malades, leur association aux taureaux ailés qui défendent les portes. Remarquons d'ailleurs que, sur un bas-relief de Saktsché-Gözu (fig. 329), le génie tourne le dos à la scène où figure l'arbre sacré et se dirige vers le lion qui garde l'entrée. Sur une archivolte en brique émaillée de Ninive, la succession de génies qui flanquent une rosace s'interrompt aux extrémités pour montrer un de ces êtres supérieurs dirigeant vers l'extérieur son engin sacré (fig. 853).

Zimmern (2) et Meissner (3) ont déjà rapproché nos représentations du texte des Sept Sages, mais sans en tirer de conclusions relatives au thème de la fécondation artificielle. La comparaison entre ces textes et des figurines prophylactiques découvertes à Ur n'a pas non plus amené M. Woolley à réfuter cette théorie (4). A première vue, en effet, on comprend mal pourquoi un arbre en qui tout fait voir « plutôt une source qu'un réceptacle de vertu magique » aurait besoin d'être gardé (5). Ce fait a suggéré à M. Gadd l'habile explication suivante : les génies placés auprès de l'arbre viennent imprégner leur « pomme de pin » d'une puissance bénéfique qu'ils iront ensuite communiquer, soit au roi, soit aux malades (6). On peut se demander, dans ce cas, pourquoi nos génies sont si fréquemment remis au second plan par des adorants ou des Enkidus. De plus, il existe une autre catégorie de génies qui leur sont étroitement apparentés et ne peuvent s'accommoder de cette interprétation : il s'agit de ces figures, ailées ou non, portant diverses sortes de plantes, et parfois aussi des animaux, que, sur certains monuments, on trouve associés aux génies « fécondateurs » (fig. 450, 445), et qui, comme eux, encadrent l'arbre sacré (fig. 412, 493 ; cf. fig. 451, 818) ou défendent les portes (7). Les figures féminines de style égyptien, qui étendent leurs

(1) Nous ne connaissons pas de textes relatifs aux génies à tête humaine. De nouvelles découvertes viendront peut-être combler cette lacune, car nous ne possédons qu'une infime partie des textes exorcistes assyriens. Quant aux hommes-scorpions, leur rôle de gardien est attesté par un passage de l'épopée de Gilgamesh où le héros rencontre deux hommes-scorpions, défendant l'entrée du Mont Mashu ; cf. A. Schott, *Das Gilgamesh Epos*, Leipzig, [1934], p. 53.

(2) Cf. H. Zimmern, *art. cité*, p. 153, n. 2; voir p. 154 où il indique un rapport possible entre ces Sept Sages et les souverains pré-diluviens dont parle Bérose. Or, Oannes est le premier de sept monstres semblables qui apparurent dans le pays à intervalles réguliers ; ainsi présentée, l'assimilation du dieu-poisson à Oannes est tout à fait acceptable ; cf. C. J. Gadd, *History and Monuments of Ur*, Londres, 1927, pp. 7-10.

(3) Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), pp. 49-50.

(4) C. L. Woolley, *Babylonian Prophylactic Figures*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1926, pp. 689-713 ; voir surtout pp. 693-694 et 696-697.

(5) C. J. Gadd, *The Assyrian Sculptures. British Museum*, Londres, 1934, p. 52.

(6) C. J. Gadd, *op. cit.*, pp. 52-53.

(7) Voir, par exemple, Botta et Flandin, *Monument de Ninive*, t. V (1850), pp. 108 et 182.

ailes vers l'arbre sacré en un geste protecteur, leur sont apparentées (fig. 316 318 ; cf. fig. 581, 1123, 1186).

Dans le chapitre suivant, consacré aux interprétations, nous reviendrons sur la question et nous proposerons une explication qui pourrait rendre compte de la présence de ces « gardiens » auprès de l'arbre sacré.

Scènes diverses.

Pour terminer cet exposé, nous mentionnerons quelques monuments qui n'ont pu trouver place parmi les groupes précédents et qui, par leur caractère exceptionnel ou par l'interprétation qu'on leur a donnée, méritent une mention particulière. L'un (fig. 305) représente Gilgamesh, une flèche (?) à la main ; il semble courir entre deux arbres sacrés. O. Weber a rapproché cette représentation d'un épisode de l'épopée où le héros, à la recherche de la vie éternelle, traverse un jardin merveilleux aux arbres de pierres précieuses (1); rien dans l'aspect de l'arbre sacré ne justifie cette assimilation (voir aussi fig. 647 ; cf. fig. 648).

Sur un cylindre du Louvre (fig. 716), un dieu abaisse jusqu'au sol en un geste énergique un arbre sous lequel est agenouillée une déesse ; elle est tournée vers un autre dieu qui semble surgir du sol au pied de l'arbre et qui lui tend un objet indéterminé. Meissner a publié un cylindre du musée de Moscou représentant la même scène (2). Nous pouvons également citer ici un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 660) : le dieu, des épaules duquel surgissent cette fois des rameaux, abaisse une longue branche feuillue sur une déesse assise.

Meissner, à la suite d'Opitz (3), rapproche de ces représentations un passage de la version sumérienne de la XIIme tablette de l'épopée de Gilgamesh, récemment découverte à Ur et qui date de la fin de la dynastie de Larsa. Voici la traduction de ce passage :

1 Son écorce, le... n'a pas...;
2 dans ses racines, le serpent « qui ne connaît pas de repos (?) » a établi son nid;
3 à son faîte, l'oiseau *Imgi* a placé (son) petit ;

(1) O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, Leipzig, 1920, texte, p. 61.
(2) Br. Meissner, *Beiträge zur altorientalischen Archäologie*, dans *Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft*, t. VIII (1934), pp. 26-28.
(3) D. Opitz, *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), pp. 329 *b*-331 *a*.

4 en son milieu, la Lilith a construit (sa) maison.
5 La fille hurlante, l'exubérante,
6 la brillante reine qui marche en avant (?)..., sur eux (?) verse des larmes.
7 Sa dame lui adressa une parole,
8 à cette parole, Gilgamesh, le preux, arriva.
9 La ceinture dont (le poids) était de 50 mines, il mit à sa taille ;
10 elle était de 50 mines, elle lui valait 30 sicles.
11 Le manche (?) de sa (?) hache était un(e).... ;
12 le manche (?) de un talent (et) 50 mines, dans sa main il saisit.
13 « Si j'abats ses racines, le serpent « qui ne connaît pas de repos (?)», il fuit ;
14 « à son faîte, l'oiseau *Imgi* s'effraye ;
15 « il saisit ses petits (et) fuit vers la montagne ;
16 « en son milieu, Lilith détruit (sa) demeure.
17 « La maison dévastée, je pillerai ».
18 De l'arbre, il trancha les racines, le faîte il coupa ;
19 les habitants de sa ville qui étaient venus à lui, coupèrent le faîte ;
20 Pour la brillante Innanna, pour son trône, il le donna ;
21 pour sa couche il le donna ;
22 Quant à lui, il fabriqua son *pukku* dans ses racines,
23 de son faîte il fabriqua son *mikku* (1).

Si intéressant que soit le rapprochement entre ce texte et les monuments, il ne donne pas entière satisfaction : le dieu qui attaque l'arbre est très différent du type habituel de Gilgamesh; ni l'oiseau *Imgi*, ni le serpent ne sont représentés et l'identification de la déesse assise ou agenouillée sous l'arbre recourbé demeure hypothétique (2).

Certains monuments portent des représentations uniques tel, par exemple, un cylindre archaïque d'Ur (fig. 710). Il est divisé en deux registres : au registre supérieur, est représenté le thème bien connu de deux bisons couchés de part et d'autre d'une « montagne » sur laquelle croît une plante ; l'un et l'autre sont attaqués par des êtres fantastiques. Mais c'est le second registre qui

(1) Cette traduction, faite d'après C. J. Gadd, *Epic of Gilgamesh, tablet XII*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXX (1933), pp. 130-131, et A. Schott, *Das Gilgamesh-Epos*, Leipzig, [1934], pp. 91-92, a été revue par M. Dossin.

(2) Cf. H. Frankfort, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1934), p. 24, n. 3 ; cf. pp. 23-25. M. Frankfort interprète la scène représentée fig. 716 d'une manière toute différente; pour lui, l'arbre est en réalité une montagne sur laquelle croissent des plantes (voir plus haut, p. 63, n. 1) et le thème serait celui de la victoire du dieu Marduk, qui, aidé d'une déesse, surgit de la montagne où il était retenu captif.

contient les scènes vraiment curieuses : sur une « montagne », à l'ombre d'un arbre abondamment feuillu, est assis un singe occupé à jouer de la flûte ; un oiseau est perché dans les branches de l'arbre. Devant cette « colline mystique », un taureau est à demi-agenouillé, un lion bondit sur son dos. Derrière, nous trouvons une petite chèvre dressée, puis un fauve à tête humaine qui s'avance majestueusement, enfin, un homme-oiseau portant une branche. Il s'agit certainement de l'illustration d'un mythe ou d'une fable dont un texte seul pourrait nous révéler la signification. M. Legrain a comparé ces scènes à celles qui illustrent le devant des harpes d'Ur (1), mais la place importante occupée par les plantes sur notre cylindre reste exceptionnelle.

Seul aussi, un texte permettrait d'interpréter un très intéressant bas-relief de Tell Halaf, que le B^{ron} von Oppenheim a bien voulu m'autoriser à publier (fig. 1132) (2). Cette plaque de revêtement en calcaire, traitée dans le style rude et puissant habituel aux sculpteurs de Tell Halaf, porte l'image d'un arbre simplifié, au tronc garni jusqu'à la base de courtes branches, sur lequel grimpe un homme qui se sert des branches comme d'échelons. Au sommet de l'arbre est perché un oiseau et, dans le coin inférieur gauche du monument, apparaît une masse assez confuse, dans laquelle M. von Oppenheim reconnaît un chien (3). Serait-ce donc la représentation d'une chasse à l'oiseau et faudrait-il considérer la scène, ainsi que me le suggérait le regretté Prof. Langdon, comme la représentation d'un exploit royal, encore qu'on ne voie guère l'héroïsme que demandait une telle action pour être ainsi célébrée. On pourrait aussi songer à l'illustration d'un mythe ou d'un acte religieux. Quoi qu'il en soit, la scène demeure énigmatique.

Bien que le rapport avec le bas-relief de Tell Halaf ne soit que tout extérieur, il me paraît intéressant de signaler ici une fresque de Mari datant de 2000 environ avant notre ère (4). Le long du stipe d'un palmier très réaliste grimpent deux hommes qui s'aident du *tebeliẹ*. Dans la frondaison, un oiseau ouvre les ailes, prêt à s'envoler. La signification de la scène n'a vraisemblablement rien à voir avec celle du monument de Tell Halaf, et les hommes qui grim-

---

(1) L. Legrain, dans C. L. Woolley, *Ur-Excavations*, t. II, *The Royal Cemetery*, Oxford, 1934, texte, p. 336.

(2) Voir une description de ce monument dans M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, p. 149.

(3) M. von Oppenheim, *op. cit.*, p. 149.

(4) Voir plus haut, p. 76, n. 5. M. Parrot m'a aimablement permis de donner la description du détail de cette fresque dont il a bien voulu m'envoyer un croquis; lui-même avait déjà signalé cette intéressante découverte dans *Mari, une ville perdue*, Paris, 1936, pp. 200-201. Voir maintenant son important article sur les fresques de Mari dans *Syria*, t. XVIII (1937), pl. XXXIX et pp. 335-346.

pent dans le dattier vont couper les dattes accrochées aux lourds régimes et dérangent ainsi un oiseau installé dans la frondaison. Notons pourtant qu'une telle scène, entièrement naturaliste d'apparence, possède une signification religieuse comme le montre l'image d'une déesse, les mains levées, debout au pied de l'arbre.

Enfin, un dernier monument s'oppose, par son caractère héraldique, aux figures en action des représentations précédentes. Il s'agit d'un bas-relief de Tello (fig. 102) qui, jusqu'ici, n'a guère attiré l'attention des archéologues. A ma connaissance, il n'a plus été mentionné depuis la première description qu'en a donnée Heuzey : « Dans la même pierre (1) est sculptée une impor-» tante représentation du symbole héraldique de Sirpourla... L'oiseau fan-» tastique y était peut-être à deux têtes de lion, dont l'une paraît avoir été » enlevée par une cassure. Quant aux deux lions placés sous lui, il les soulève » par la queue et les tient obliquement, la croupe en l'air, ce qui donne à l'en-» semble un mouvement très original... Un grand fleuron portant le tout » s'épanouit au sommet d'une colonne, accostée de deux figures de divinités, » dont les têtes de face subsistent seules. C'était, dans des proportions plus » grandes, un emblème fixé sur une hampe, comme ceux que nous avons vus » dans la procession des étendards » (2).

Au cours du chapitre précédent, nous avons reconnu dans la « colonne » surmontée d'un « fleuron » la représentation d'un palmier-dattier, dont le stipe imbriqué est coupé par des bandeaux lisses et dont les palmes s'épanouissent au-dessus d'une sorte de baldaquin qui encadrait, semble-t-il, les deux figures divines placées de part et d'autre du palmier (3).

Le motif de l'aigle léontocéphale, de l'oiseau *Imgi* empiétant des lions est bien connu. Comme l'a judicieusement fait observer Heuzey, c'est la disposition en triangle des animaux, comme aussi le mouvement de leur tête retournée en un geste de fureur impuissante, qui donnent à ce thème courant son caractère original. Les pattes de derrière des lions sont posées sur les palmes supérieures et leurs pattes de devant s'agriffent au baldaquin reliant ainsi, avec une remarquable habileté, le thème de l'aigle maîtrisant les lions et celui qui occupe la partie inférieure du relief. Ce dernier rappelle de très près une terre-cuite de Khafadji (fig. 570) où une divinité accole un palmier très stylisé. Le dieu et l'arbre sont

(1) Il s'agit d'une « sorte de grès qui a l'apparence du calcaire » ; cf. G. Cros, *Nouvelles fouilles de Tello*, Paris, 1910, p. 283, n. 1 ; cf. p. 295.
(2) L. Heuzey dans G. Cros, *op. cit.*, p. 296.
(3) Voir ci-dessus, p. 35.

placés sous une sorte d'arcade semblable à celle du bas-relief de Tello. Ainsi, sur chacun des deux monuments, nous trouvons, placé sous un baldaquin, un palmier associé à une ou deux figures divines et si, sur le relief de Tello, les palmes s'épanouissent au-dessus du baldaquin, cette disposition est due vraisemblablement au désir d'organiser harmonieusement les divers éléments du sujet et de meubler l'espace qui demeurait libre entre la queue de l'aigle et les corps des lions.

On voit par ces descriptions combien les scènes où figure l'arbre sacré qui, à première vue, semblent si variées, se réduisent à quelques thèmes essentiels, relativement peu nombreux.

CHAPITRE IV

LES DIEUX DE VÉGÉTATION ET LES PORTEURS DE RAMEAUX

Le culte de la fertilité occupe en Asie occidentale ancienne, en particulier dans le pays de Sumer, une place prépondérante (1). Dans le panthéon suméro-accadien, il n'est pas de dieu qui, par un de ses aspects, ne soit en rapport avec la végétation. Toutes les divinités féminines sont déesses à la fois de fertilité et de fécondité. Tammuz, Ningizzida, Assur, Marduk, Ninurta sont, au moins à l'origine, des divinités agraires. Anu lui-même, le lointain dieu du ciel, possède la « plante de naissance » qu'ira chercher Etana.

L'arbre placé comme symbole derrière le siège du dieu soulignait déjà ce caractère, mais il est des monuments qui montrent d'une manière plus nette encore les rapports du dieu et des plantes; il n'est pas sans intérêt de les décrire. D'autre part, on trouve souvent sur les monuments des plantes, des fleurs ou des fruits détachés de l'arbre, et portés par des hommes ou par des génies. Notre étude de l'arbre sacré serait incomplète si nous négligions ces représentations. Nous avons donc rassemblé ici, non toute l'iconographie, mais les monuments les plus typiques.

Une des plus anciennes sculptures sumériennes connues : le bas-relief dit de la « Figure aux Plumes » (fig. 862), représente un personnage dont la coiffure se compose de deux hautes tiges pennées : plumes ou palmes ; les deux opinions ont été émises et la question ne peut être tranchée (2). Dans les coiffures divines

(1) Voir, par exemple, G. FURLANI, *La religione babilonese e assira*, t. I (Bologne, 1928), p. 96 ; cf. pp. 173, 178, 237, 245, 283, 286, 287, 288.

(2) C'est L. HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, Paris, 1884-1912, p. 164, qui a donné à cette image le nom de « Figure aux Plumes ». L'interprétation des « palmes » a été proposée notamment par St. H. LANGDON, *Sumerians and Semites in Babylonia*, dans *Babyloniaca*, t. II (1908), p. 141.

de l'époque archaïque, ce sont vraisemblablement des branches qui, placées dans une paire de cornes, encadrent une étrange figure de face (fig. 865), remplacée, sur une plaque de Nippur (fig. 863), par une large tige en triangle tronqué, séparée en deux par une ligne que flanquent de profonds traits horizontaux. Pour Langdon, cette partie centrale représente le tronc d'un dattier et la tête encadrée de branches de l'exemple précédent (fig. 865) serait un reste du culte animiste de l'arbre (1).

Des représentations bien intéressantes figurent sur les cylindres suivants : des branches feuillues s'échappent soit des épaules, soit du corps tout entier de divinités comme une émanation de leur puissance créatrice (fig. 562, 864, 866). L'image cultuelle placée en symbole derrière une déesse assise en est auréolée; la déesse elle-même n'en porte qu'aux épaules (fig. 866). Ces branches peuvent être associées (fig. 867) ou remplacées par des tiges bourgeonnantes (fig. 562, 874, 876), par des épis de blé (fig. 84, 562, 867), des branches tordues (fig. 870) ou des pavots (fig. 868). Ce n'est pas toujours la divinité principale qui possède ces attributs, parfois celle-ci est simplement désignée par les branches qu'elle tient en main (fig. 864, 870 ; cf. fig. 524, 1180) (2) et qu'elle semble présenter au personnage qui s'avance vers elle.

Un cylindre de la Bibliothèque Nationale (fig. 871) identifie le dieu assis, non seulement par la branche qu'il tient en main, mais par celles qui sont disposées dans le champ et surtout par le capridé, animal-attribut du dieu de végétation. Dressé devant le dieu sur notre monument, il prend place derrière lui sur un cylindre découvert à Ur (fig. 872; cf. fig. 1176); la branche et la charrue que portent des divinités secondaires indiquent aussi le caractère agraire de la scène. Mais ces dieux de végétation ne sont pas exclusivement en rapport avec l'agriculture et la fertilité, tels sont l'Ishtar guerrière de la stèle d'Anubanini, roi des Lulubi (fig. 868) et le dieu armé des fig. 524 et 562 (3).

Les régimes figurent parfois comme attributs aux mains de ces divinités (fig. 874, 873, (4) 875, 876, 877); le dernier monument, une terre-cuite du British

(1) St. H. Langdon, *art. cité*, p. 142. Les réserves émises par M. Combe au sujet de cette interprétation me paraissent justifiées ; cf. *Revue de l'histoire des religions*, 1909, II, pp. 197-198.

(2) Cf. A. Boissier, *Mélanges d'archéologie orientale*, Issy-les-Moulineaux (Seine), s. d., pp. 6-8.

(3) Cf. H. Frankfort, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1934), pp. 11, 23.

(4) Dans la collection de M. J. Offord existait, en 1911, un cylindre fort semblable à celui de notre fig. 873 : le cylindre d'Adda au British Museum. Pinches suppose que ce dernier est la copie d'un original qui serait peut-être le cylindre de la collection Offord (Th. G. Pinches, *Proc. of the Soc. of Bibl. Archaeology*, t. XXXIII [1911], pp. 213-220). L'auteur n'a pas reconnu le régime de dattes aux mains de la déesse. M. Frankfort, avec raison, a vivement contesté l'authenticité du cylindre Offord qu'il faut, dit-il, bannir de la littérature scientifique *(Iraq*, t. I [1934], p. 28, n. 4).

Museum, mérite une mention particulière : la partie inférieure représente vraisemblablement un char ; au-dessus, un dieu barbu surgit à mi-corps d'un bandeau couvert d'imbrications ; il est flanqué de symboles indéterminés (armes ?) ; dans la main droite il élève un bourgeon, la gauche tient un régime de dattes.

La comparaison avec ce relief nous permet de décrire aussi comme un bourgeon l'objet que, sur notre fig. 878, Ninhursag tient dans sa main droite. Des épaules de la déesse surgissent des têtes d'enfant ; deux êtres humains, à la silhouette étrange, sont accroupis à ses pieds ; au-dessus de chacun d'eux, le symbole de la déesse (1).

Ce monument nous permet d'établir avec certitude la signification des branches surgissant du corps des dieux. Ceux-ci sont des divinités de végétation ; la puissance de fertilité qui émane de leur personne est exprimée par diverses plantes de même que, sur la terre-cuite du Louvre, les têtes d'enfant rappellent le pouvoir de la déesse d'appeler les êtres humains à l'existence (2). Ce sont bien des divinités de la végétation ou, peut-être plus exactement, de la fertilité et non des dieux d'une plante ou d'un arbre déterminé : sur un cylindre de la collection De Clercq (fig. 867), des plantes différentes surgissent du corps du dieu, et trois déesses, dont les épaules portent des branches bourgeonnantes, tiennent en main un régime de dattes (fig. 873, 874, 876).

Sur un cylindre d'Uruk (fig. 719), un personnage ramène sur la poitrine des branches fleuries et deux capridés (?) se dressent pour atteindre les fleurs. Mais s'agit-il encore d'un dieu de végétation ? La comparaison avec un autre cylindre de même provenance (fig. 720), où un personnage apporte les mêmes fleurs à des brebis (?), ferait plutôt croire à un acte rituel : l'apport de la nourriture aux animaux consacrés au temple. C'est à coup sûr une scène d'offrande, peut-être celle des prémices, qui est figurée sur un troisième cylindre du même style (fig. 645) : l'adorant s'avance brandissant d'énormes épis de blé.

Une petite statuette, récemment acquise par les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (fig. 885), représente une femme assise, désignée par M. Speleers comme étant la déesse Nidaba. Dans la main gauche, elle tient un régime de dattes représenté d'une manière schématique, tandis que de la main droite elle ramène sur la poitrine un gobelet. Un rapprochement s'impose entre cette statuette et des reliefs provenant les uns de Tell Asmar, les autres d'Ur

(1) E. D. van Buren, *A clay relief in the 'Iraq Museum*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. IX (1934), p. 170. Le monument du musée de Bagdad (p. 166, fig. 1) est en tous points semblable à celui du musée du Louvre (notre fig. 878), également publié par Mme van Buren.

(2) Cf. E. D. Van Buren, *op. cit.*, p. 170.

et de Mari (fig. 881 à 884, 886; voir peut-être aussi la fig. 887). Sur chacun d'eux sont représentés un ou deux personnages portant dans une main un régime de dattes très stylisé (1), alors que dans l'autre ils élèvent un gobelet ; des serviteurs, parfois un musicien, complètent la scène. Comme l'a supposé M. Frankfort, il s'agit sans doute d'un épisode du festival du Nouvel-An : la fête qui suit le *connubium* du dieu et de la déesse destiné à assurer la fertilité et la fécondité pour l'année à venir (2).

Enfin à Mari, M. Parrot a retrouvé « un groupe d'hommes et de femmes, » tantôt debout, tantôt assis, qui sont aussi représentés au moment d'un acte » cultuel, non plus les mains jointes, mais la main gauche tenant un rameau qui » s'incline vers le sol... Sur six monuments de ce genre ramassés dans le temple, » quatre représentent des gens assis, deux des gens debout » (3). Sur la fig. 880, ces rameaux sont très visiblement un régime de dattes et je croirais volontiers qu'un fragment détaché du régime est l'attribut du personnage de la fig. 879. Ces fruits représentent peut-être l'offrande à la divinité.

La palme figure aussi sur les monuments du troisième millénaire ; sur un cylindre du Louvre (fig. 890), elle est aux mains d'un dieu assis qui semble la présenter à un bovidé s'avançant vers lui ; Gudéa en porte une sur trois fragments de bas-reliefs, dont le plus complet le représente conduit devant Ningirsu par son dieu protecteur Ningizzida (4) (cf. fig. 888). Sur un cylindre inédit de Tell Asmar (fig. 1181), la palme est aux mains du dieu médiateur qui conduit l'adorant vers une déesse. Deux prêtresses (?) nues, portant une palme, encadrent une déesse assise sur un lion (fig. 869). Enfin, c'est vraisemblablement aussi une palme qu'élève la figure féminine représentée sur une terre-cuite découverte à Kish par de Genouillac (fig. 889).

C'est au deuxième millénaire qu'appartient le célèbre bas-relief d'Assur qui représente un dieu dont le bonnet et la longue jupe sont couverts d'imbrications (fig. 891). Le dieu tient en main deux tiges terminées par trois fruits écailleux disposés en trèfle ; de sa ceinture partent deux branches semblables.

---

(1) La comparaison avec les fig. 885, 880, 874, permet pourtant de l'identifier ; les petites dimensions de ce « régime » suggèrent aussi l'hypothèse d'une représentation de l'inflorescence qui, on le sait, sert également de nourriture (voir p. 21).

(2) Cf. H. Frankfort, *A Great Discovery of Sumerian Sculptures*, dans *The Illustrated London News*, 19 mai 1934, p. 802 *c*.

(3) A. Parrot, *Les fouilles de Mari, 1re campagne (hiver* 1933-1934*)*, dans *Syria*, t. XVI (1935), pp. 123-124.

(4) Ce bas-relief est conservé au musée de Berlin (voir Ed. Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien*, Berlin, 1906, pl. VII) ; les deux autres sont au Louvre (voir notre fig. 888 et G. Contenau, *Manuel*, t. I, fig. 78 [p. 134]).

Deux capridés, les pattes de derrière posées sur les branches du dessous, paraissent brouter les « fruits » des branches supérieures. Dans la partie inférieure du relief, deux petites figures féminines encadrent le dieu ; elles sont associées au vase aux eaux jaillissantes.

M. Andrae relève la ressemblance entre les fruits qui terminent les tiges et les pommes de pin ; il croit pourtant qu'il s'agit de grappes de raisin (1). Pour M. Contenau, le personnage principal est Assur en dieu de végétation ou, plus exactement, en dieu conifère (2). Mais les fruits qui ornent les branches sont plutôt, comme le croit M. Dussaud, des bourgeons que cherchent à atteindre des bouquetins ou chèvres sauvages friands de la végétation nouvelle (3) ; on ne voit guère, en effet, des capridés se nourrissant de pommes de pin ; la disposition des fruits, par trois, a vraisemblablement une valeur symbolique et la « robe de montagne » indique simplement le dieu de fertilité (4). Les déesses portant le vase aux eaux jaillissantes s'accommodent fort bien de cette explication.

Sur un cylindre de l'Ashmolean Museum (fig. 1152), une divinité dont le corps, depuis la ceinture jusqu'au sol, est une « montagne », composée cette fois de petits globes juxtaposés, porte sur les épaules, en un geste semblable à celui du dieu d'Assur, deux branches terminées par de véritables fleurs de lis, ce qui indique, semble-t-il, une influence égéenne. Cette même influence égéenne, beaucoup plus marquée, caractérise un ivoire de Ras Shamra (fig. 892) qui représente une déesse vêtue du costume mycénien, assise sur un rocher et tenant dans chaque main un bouquet de tiges ; elle est flanquée de deux capridés dressés. Nous nous rangerons à l'avis de MM. Dussaud et Schaeffer, qui, après une étude attentive de ce monument, concluent que « si l'ivoire de » Ras Shamra à la déesse-mère, appartenant certainement par la facture et » nombre d'éléments du décor à l'art mycénien, a été importé en Syrie, cependant » il ne fait que développer, notamment par un goût très vif d'anthropomorphis- » me, une représentation religieuse orientale dont le plus ancien terme, jusqu'ici » connu, est fourni par l'art sumérien ». (5)

Si la déesse de Ras Shamra est de type mycénien, une influence égyptienne se marque dans la coiffure d'une série de déesses nues, tenant une fleur dans cha-

(1) Cf. W. ANDRAE, *Kultrelief aus dem Brunnen des Asurtempels zu Assur*, Leipzig, 1931 (= 53 Wissenschaftliche Veröff. der Deutschen Orient-Gesellschaft), p. 4.

(2) Cf. G. CONTENAU, *Les tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1926), pp. 95-96. M. CONTENAU a bien voulu me signaler qu'il avait renoncé depuis à cette interprétation.

(3) Cf. R. DUSSAUD, dans *Syria*, t. XII (1931), p. 174 *b*.

(4) Voir plus loin, p. 155.

(5) R. DUSSAUD et F.-A. SCHAEFFER, *Ivoires d'époque mycénienne trouvés dans la nécropole de Ras Shamra (Syrie)*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, II, p. 9.

que main, dont des exemplaires ont été trouvés en divers points de la Syrie (fig. 893, 894 ; cf. fig. 1212). Sur un bas-relief de Mari (fig. 898), une déesse, dont la robe à volants et la tiare à cornes sont parfaitement mésopotamiennes, porte à ses narines une fleur dont elle respire le parfum. Ce geste, fréquent dans l'art égyptien, n'était connu jusqu'ici en Asie Antérieure que par des monuments d'époque plus récente : seconde moitié du IIe millénaire (fig. 902), alors que ce bas-relief date de 2000 environ. Sur un cylindre (fig. 895), un dieu brandit une arme de la main gauche, dans la droite il porte une branche feuillue (cf. fig. 248) ; il perpétue ainsi le double caractère guerrier et agraire de divinités du IIIme millénaire.

Une statue de déesse vouée par Karibu-sha-Shushinak porte, dans la main droite, une sorte d'aryballe et, « de la main gauche une tige de 0m,15 de long, » aujourd'hui détériorée. Cet insigne, à nervure médiane dans le sens de la » longueur, et dont l'extrémité reposait sur l'épaule, pouvait être une » palme » (1). Un génie de Malatia tient, dans la main gauche, un petit arbre sacré (fig. 214).

La coiffure d'un dieu figuré sur une stèle du Louvre (fig. 899), l'extrémité des tiges pennées qui surgissent de la tiare cylindrique des rois cassites (2) posent à nouveau la question : plume ou palme ?, que le seul examen des monuments ne permet pas de résoudre.

Sur la fig. 896, divers personnages se dirigent vers un curieux symbole que nous aurions volontiers rangé parmi les stylisations de dattier ; le troisième personnage, à droite, porte sur l'épaule une sorte de palme et tient en main trois petites pousses (?). Une scène à mettre certainement en rapport avec des cultes agraires, figure sur un cylindre de la collection Pierpont Morgan (fig. 897) : vers un autel s'avancent, d'une part, un personnage tenant une faucille, de l'autre, deux hommes portant des épis de blé (?).

Sur le sarcophage d'Ahiram (fig. 900), le roi assis sur son trône tient en main une fleur à trois pétales, que l'on a décrite comme un lotus (3). Sur un bas-relief de Tell-Halaf (fig. 902), un personnage porte à ses narines une fleur semblable. La présence devant lui de deux Enkidus associés au disque ailé a suggéré à M. von Oppenheim l'interprétation du « Gilgamesh vieilli et respirant la plante » de vie » (4). M. Dussaud décrit ainsi le monument : « un roi assis respirant la

(1) V. Scheil et L. Legrain, *Textes élamites, sémitiques*, dans *Mémoires de la mission archéologique de Susiane*, t. XIV (1913), pl. IV et p. 17.
(2) Voir, par exemple, L. W. King, *Babylonian Boundary Stones*, Londres, 1912, pl. LIV.
(3) P. Montet, *Byblos et l'Egypte*, Paris, 1928, p. 230.
(4) Cf. M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, p. 157.

« fleur de lotus, attitude exprimant le bonheur » (1), le lotus étant un emprunt à l'Égypte ; mais M. Herzfeld a fait remarquer la ressemblance entre cette fleur à trois pétales qui n'est pas un lotus et celle qu'élève le personnage assis dans une barque d'une empreinte de Fara (fig. 901) (2).

Le dieu de végétation d'Ivriz remonte au premier millénaire (fig. 903) ; d'une main, il porte un cep de vigne muni de nombreuses grappes, de l'autre, quelques épis de blé aux longues tiges. Ainsi les végétaux qui, autrefois, faisaient partie de la personne même du dieu, deviennent de simples attributs.

Le roi hittite Barrekub, assis sur un siège dont les ornements en volutes retenus par des liens seraient peut-être à comparer à certains détails des arbres sacrés, tient comme un sceptre une tige surmontée d'une palmette (fig. 904). Un autre bas-relief (fig. 905) le représente debout portant le même symbole, que nous trouverons aussi aux mains d'un « fonctionnaire ourartien » (fig. 906) (3).

Sur un bas-relief de Sendjirli (fig. 907), une femme, reine ou déesse, assise devant sa table d'offrandes, élève dans la main droite une coupe et tient, dans la gauche, une fleur, peut-être un lotus (4).

Le lotus est beaucoup plus reconnaissable sur la fig. 908 ; le roi Barrekub en tient un en main, un serviteur placé derrière lui en élève un autre à hauteur de sa tête.

Les rois assyriens, eux aussi, se font parfois représenter avec cet attribut qui varie d'ailleurs de nature : lotus (fig. 911), branche munie de trois grenades (fig. 909), fleurs indéterminées sur une peinture de Til-Barsib représentant Teglath-Phalasar (fig. 910). Ce souverain est le premier, selon M. Thureau-Dangin, à être représenté ainsi, des fleurs à la main (5).

Mais les rois ne sont pas seuls à posséder ces attributs. Sur un bas-relief du British Museum, un génie ailé porte sur le bras droit un daim et élève dans la main gauche une tige ramifiée aux extrémités terminées en palmettes

(1) R. Dussaud, *Les découvertes du baron Max von Oppenheim à Tell Halaf, sur le haut Khabour*, dans *Syria*, t. XII (1931), p. 91 *a*.

(2) E. Herzfeld, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. VI, nº III, *Der Tell Halaf und das Problem der hettitischen Kunst*, Berlin, 1934, pp. 210-211.

(3) G. Contenau, *Manuel*, t. III, p. 1332, décrit cet objet comme « un petit éventail de plumes ». On pourrait aussi songer à une palmette ; la comparaison avec les monuments suivants où les rois portent des fleurs ou des fruits montre que cette interprétation n'a rien d'invraisemblable.

(4) Plutôt que d'un bas-relief funéraire il s'agit sans doute, comme le croit M. Moortgat, de la représentation d'une cérémonie du culte ; cf. A. Moortgat, *Die bildende Kunst des alten Orients und die Bergvölker*, Berlin, 1932, p. 64.

(5) Fr. Thureau-Dangin, *Un spécimen des peintures assyriennes de Til-Barsib*, dans *Syria* t. XI (1930), p. 123.

(fig. 912 ; cf. fig. 412). Un capridé et une fleur de lotus entre deux boutons servent d'attributs à un génie du musée du Louvre (fig. 913). Ailleurs, nous trouverons trois fleurs de lotus portant à leur base une petite rosace (fig. 914 ; cf. fig. 919), trois ou cinq grenades (fig. 915, 916) ; les fruits ou les fleurs étant toujours placés à l'extrémité de branches qui se réunissent en une tige unique. Sur un bas-relief rupestre de Bavian (fig. 917), des grenades rassemblées en éventail au sommet d'un bâton sont tenues en main par une déesse (1). Ce sont encore des génies qui portent les tiges terminées, soit par des fleurs en étoile (fig. 920), soit par la fleur de grenade (?) que nous avons déjà mentionnée parmi les éléments décoratifs assyriens (fig. 922) (2). Dans toutes ces représentations, la stylisation est très forte ; en revanche, sur la fig. 921, on reconnaît aisément un épi de blé, orge ou épeautre. Deux génies ailés, agenouillés de part et d'autre d'une rosace (fig. 923), portent dans la main gauche une tige à trois branches se terminant par des petites fleurs et élèvent de la main droite un bouquet de tiges courtes. Ces tiges étaient sans doute insérées dans un manche, comme le montre la fig. 924.

Sur la fig. 925, plaque en plomb découverte à Aïn-Djoudj, près de Baalbeck, et vraisemblablement d'une date tardive, il ne s'agit pas d'un « dieu » à la palme » comme l'indique la légende : il faut rectifier selon l'*erratum* et reconnaître dans cette figure un satyre porteur du thyrse (3).

Les branches, fleurs ou fruits aux mains des dieux indiquent leur rapport avec la végétation. Les génies possèdent certainement une signification plus précise : placés parfois auprès de l'arbre sacré, ils montent plus souvent la garde aux portes, à côté des taureaux ailés ; ils s'apparentent ainsi aux génies dits « fécondateurs ». C. J. Gadd a cherché à les « distinguer des figures armées » et menaçantes dont la garde doit empêcher les attaques des démons » ; ces génies semblent plutôt, dit-il, « être des messagers de force et de santé avec » l'accompagnement implicite d'abondance et de prospérité pour les moissons » d'Assyrie » (4). Si on peut supposer que c'est là leur valeur essentielle, il n'en est pas moins certain que leur présence aux portes indique leur rôle de gardien, dérivé vraisemblablement de la puissance bénéfique qu'on leur attribue. Ce dou-

(1) D'après le dessin de LAYARD, *The Monuments of Niniveh*, t. II (Londres, 1849), pl. 51, les tiges des grenades viennent s'attacher à une palmette ; la photographie du monument ne permet pas d'affirmer l'exactitude de cette restitution.

(2) Voir plus haut, p. 45.

(3) Cf. H. SEYRIG, *La triade héliopolitaine et les temples de Baalbek*, dans *Syria*, t. X (1929), pl. LXXXIV, fig. 6.

(4) C. J. GADD, *The Assyrian Sculptures, British Museum*, Londres, 1934, p. 53.

ble rôle les apparente aux figures divines que leurs attributs désignent à la fois comme des guerriers et comme des dieux de végétation.

Quand les plantes sont portées par les humains, il s'agit peut-être d'offrandes ou de certaines cérémonies du culte (1). Mais on ne peut proposer pareille hypothèse pour les rois debout ou assis sur leur trône dans l'exercice de leurs fonctions. Le plus souvent, la fleur ou le fruit sont portés par le roi comme attribut au même titre que son bâton de commandement. Faut-il songer aux textes où les souverains comparent leur règne à la plante de vie (2) ? On proposera sans doute meilleure interprétation.

Un groupe de représentations nous semble d'un particulier intérêt : les scènes de banquet où les convives élèvent une coupe de la main droite et tiennent un fruit ou une fleur dans la main gauche. Nous en connaissons plusieurs exemples au IIIme millénaire (fig. 881 à 884, 886) ; au IIme millénaire, nous avons un bas-relief de Sendjirli (fig. 907) (3), et peut-être, bien qu'il ne porte pas de coupe, la représentation d'Ahiram sur son sarcophage (fig. 900) ; enfin, pour le Ier millénaire, la scène bien connue d'Assurbanipal festoyant dans ses jardins (4).

Nous avons vu plus haut (5) que M. Frankfort avait interprété les scènes figurées sur les plaques sumériennes comme la représentation du banquet qui avait lieu au Nouvel-An, c'est-à-dire en avril, après le *connubium* destiné à amener la fertilité sur la terre (6). D'autre part, M. Barnett donne d'excellentes raisons pour interpréter le bas-relief d'Assurbanipal comme l'illustration de la fête de l'*akitu* décrite dans les textes (7). De part et d'autre, nous trouverions donc la représentation de la même cérémonie cultuelle.

Le sarcophage d'Ahiram au IIme millénaire peut-il être interprété de la même manière ? A première vue, il semble que non. Pourtant, nous trouvons, à vrai dire dans un cycle de culture différent, mais qui fut en rela-

(1) Cf. Fr. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, p. 72.

(2) H. Zimmern, dans Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 3me éd., Berlin, 1902, p. 524.

(3) Voir ci-dessus, p. 132, n. 4.

(4) H. R. Hall, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928 (= Ars Asiatica, t. XI), pl. XLI, fig. 2.

(5) P. 129.

(6) Peut-être trouverait-on une confirmation des vues de M. Frankfort, du moins pour l'époque où avait lieu la fête, dans l'aspect des régimes de dattes aux mains des convives. Nous avons noté plus haut leurs dimensions réduites, leur ressemblance avec l'inflorescence (voir p. 129, n. 1). L'aspect sous lequel ils se présentent pourrait être celui de l'inflorescence au mois d'avril. J'ai en vain cherché dans un ouvrage de botanique une photographie qui confirmerait cette hypothèse.

(7) R. D. Barnett, *The Nimrud Ivories and the Art of the Phœnicians*, dans *Iraq*, t. II (1935), p. 185.

tion avec l'Asie Antérieure, l'association du culte du mort et du culte de la fertilité clairement indiquée sur un sarcophage, celui de Haghia-Triada (1).

On le voit, l'interprétation des rameaux, fleurs ou fruits portés par des humains soulève de nombreux problèmes que l'état actuel de notre documentation ne permet pas de résoudre.

(1) Voir plus loin, p. 193.

CHAPITRE V

LES INTERPRÉTATIONS

L'examen des monuments nous a montré que, mises à part quelques représentations où l'arbre figure comme élément de paysage, la nature ou l'attitude des êtres et des attributs qui l'accompagnent, autant que sa forme souvent conventionnelle, invitent à lui conférer une valeur religieuse. On n'a presque jamais émis de doute à ce sujet (1). Bonavia lui-même qui, nous l'avons vu plus haut (2), attribue à la composition de l'arbre sacré une origine entièrement naturaliste, le qualifie pourtant de symbole.

Les difficultés commencent dès qu'il s'agit de déterminer la valeur et le rôle de cet arbre sacré. Les textes n'apportent aucune précision (3) et, pour cette raison, Menant s'était déjà refusé à toute interprétation (4). A ce point de vue, la situation n'a guère changé, mais l'étude de certaines catégories de scènes, des rapprochements avec d'autres arbres ou plantes mythiques, des recherches générales sur le culte de l'arbre ont suggéré certaines conclusions. Nous résumerons les diverses théories émises, tout en remarquant que jamais on n'envisagea, comme nous nous proposons de le faire, l'ensemble des représentations. Jamais non plus les auteurs n'établissent de différence, du moins pour l'interprétation, entre les arbres réels et les compositions artificielles du deuxième et surtout du premier millénaire. Ne trouve-t-on pas les uns et les autres associés

---

(1) Seul, peut-être le P. M.-J. LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, 1903, p. 170, s'est efforcé de réduire la valeur religieuse de l'arbre sacré ; nous examinerons sa thèse plus loin (p. 143).

(2) Voir p. 70.

(3) Pourtant, un texte d'Ezechiel s'applique parfaitement à nos monuments. Dans le Nouveau Temple de Jérusalem « chaque muraille, à l'intérieur et à l'extérieur, était couverte de tentures et de chérubins et de pal- » miers, un palmier entre deux chérubins et chaque chérubin ayant deux visages, l'un d'homme tourné vers le » palmier d'un côté et l'autre de lion tourné vers le palmier de l'autre côté » (Ezéchiel, 41, 17 et 18 ; cf. 20 et 25. Voir aussi I Rois, 6, 29). Mais si ce texte montre que les Hébreux n'hésitaient pas à décorer leur Temple du vieux thème mésopotamien, il ne nous est d'aucune utilité pour l'interprétation religieuse du motif.

On appréciera le peu de renseignements qu'apportent les textes pour l'interprétation en se référant au *Reallexikon der Assyriologie*, s. v. *Baum (heiliger)* et *Dattelpalme*.

(4) J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II (Paris, 1886), pp. 62-66.

aux mêmes symboles, aux mêmes personnages, aux mêmes animaux dans des compositions semblables ? Comme le remarque fort à propos Goblet d'Alviella, « ce n'est pas l'identité de l'espèce végétale qui constitue le caractère essentiel » du symbole à travers toutes ses modifications locales, mais plutôt la réappa- » rition constante de ses accessoires hiératiques » (1). L'unité de culture de l'Asie occidentale ancienne justifie cette assimilation, du moins dans ses lignes essentielles, car on ne peut supposer que pendant trois millénaires et sur un territoire aussi vaste que l'Asie occidentale, la signification de l'arbre sacré soit demeurée parfaitement immuable. Les différences dans la forme même de l'arbre sont l'indice de changements. Certains thèmes, tel que celui de la libation ou de la récolte des dattes, fréquents au troisième millénaire, n'apparaissent plus, aux époques suivantes, qu'à l'état sporadique.

Dans la description des monuments, l'arbre sacré est souvent désigné comme « arbre de vie » ; ce mot est dû à l'influence de la Bible. Le célèbre récit de la Genèse avec ses deux arbres, celui de la science du bien et du mal et surtout l'arbre de vie que garde un chérubin à l'épée flamboyante, vint tout naturellement à l'esprit de ceux qui cherchaient à expliquer les premières représentations d'arbres sacrés que les fouilles firent connaître, c'est-à-dire celles des monuments assyriens. « Il est bien difficile », écrivait Fr. Lenormant, « de ne pas rap- » procher cette plante mystérieuse, en qui tout fait voir un symbole religieux » de premier ordre, des fameux arbres de vie et de la science, qui jouent un » rôle si considérable dans l'histoire du premier péché » (2).

Cette thèse souleva de nombreux commentaires et la présence de deux arbres donna lieu à de multiples nuances dans l'interprétation. Pour Montelius, l'arbre de vie et celui de la connaissance ne sont que deux aspects d'un même arbre (3). Selon Jastrow, « si, dans le récit biblique, un arbre de la science du bien et du » mal est introduit à côté de l'arbre de vie, cela tient à un élargissement du sym- » bolisme en rapport avec l'arbre de vie » (4), tandis que pour Sayce, la vie dérive de la connaissance et l'arbre de la science aurait ainsi donné naissance à l'arbre de vie (5). Aussi bien, c'est presque toujours comme « arbre de vie » que furent décrites nos représentations.

---

(1) E. GOBLET D'ALVIELLA, *La migration des symboles*, Paris, 1891, p. 161.

(2) Fr. LENORMANT, *Les origines de l'histoire*, 2me éd., Paris, 1880, p. 75; cf. E. GOBLET d'ALVIELLA, *op. cit.*, p. 181, pp. 190-193.

(3) P. MONTELIUS, *Die älteren Kulturperioden im Orient und in Europa*, t. II (Stockholm, 1903-1923), pp. 404-406.

(4) M. JASTROW, *Bildermappe zur Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1912, col. 41 ; cf. W. B. KRISTENSEEN, *Een of twee boomen in het paradijsverhaal*, dans *Theologisch Tijdschrift*, t. 42 (1908), p. 215.

(5) A. H. SAYCE, *The Trees of Life and Knowledge*, dans *Florilegium Melchior de Vogüé*, Paris, 1909, p. 548.

Les rapports entre l'arbre sacré assyrien, le *haoma* des Iraniens et le *soma* védique que nous avons discuté au cours d'un chapitre précédent (1), ont permis à Fr. Lenormant d'établir la signification de l'arbre sacré par un raisonnement serré et qui, au premier abord, semble inattaquable. Il insiste d'abord sur son « aspect » conventionnel et décoratif, qui ne correspond exactement à aucun type de la » nature » (2). Cette forme, toute de convention, les Perses l'ont empruntée à l'art assyro-babylonien pour représenter le haoma sur les gemmes, cylindres... du temps des Achéménides. Or, les emprunts faits par les Perses témoignent d'un grand discernement ; parmi les symboles religieux de Mésopotamie, ils n'ont pris que ceux qui pouvaient s'appliquer à leurs propres doctrines et même à un mazdéisme très pur. « L'adoption de l'image de la plante divine » chaldéo-assyrienne pour en faire celle du Haoma, est donc un indice décisif » qu'une assimilation avait pu être faite entre ces symboles, et nous y trou- » vons une nouvelle preuve en faveur du rapprochement que nous établissons » entre la plante gardée par les génies sur les monuments assyriens ou babylo- » niens, et l'arbre de vie des traditions paradisiaques. En effet,... c'est le « Haoma » blanc », le Haoma type qui est presque constamment dans les livres sacrés des » Mazdéens la plante de vie paradisiaque, prenant naissance au milieu de la » source Ardvî-çoûra, et distillant le breuvage d'immortalité. » (3)

Il convient tout d'abord d'établir une distinction entre le « *haoma* blanc » et le « *haoma* d'or » qui est la plante terrestre, matière du sacrifice (4). C'est donc le « *haoma* d'or » qui correspondrait au *soma* et au « *sarcostemma viminalis* » (5). Quant au « *haoma* blanc » c'est, à proprement parler, le breuvage d'immortalité, produit de la plante de vie *Gaokerena* (6). Le problème apparaît plus complexe encore depuis les conclusions que M. S. Smith a tirées de l'étude attentive d'un texte pehlevi. Il ressort de ce texte, qui, selon M. Smith, remonte à un original achéménide, que les disciples de Zoroastre, loin d'adopter nos arbres sacrés pour représenter leur propre arbre de vie, ressentaient au contraire le plus vif mépris pour un symbole qui apparaît comme le représentant de la reli-

(1) Voir p. 76.

(2) Fr. Lenormant, *op. cit.*, p. 78.

(3) Fr. Lenormant, *op. cit.*, pp. 79-80. Voir aussi, par exemple, M. H. Farbridge, *Studies in Biblical and Semitic Symbolism*, Londres, 1923, p. 21 : « le type mésopotamien de l'arbre sacré fut adopté par les Perses » pour représenter leur arbre d'immortalité ».

(4) G. Dumezil, *Le festin d'immortalité*, Paris, 1924 (= Annales du musée Guimet, t. 34), p. 65. Je dois à l'obligeante amabilité de M. G. Combaz la référence de cet ouvrage, où j'ai trouvé, donnés sous une forme précise, de précieux renseignements.

(5) Voir plus haut, p. 76.

(6) G. Dumezil, *op. cit.*, p. 65.

gion ancienne. Il s'agit d'une dispute entre le bouc, animal sacré de la religion perse, et l'« arbre assyrien »; ce dernier n'oppose à son adversaire que de fort pauvres arguments et le bouc remporte une victoire éclatante (1). Dans ces conditions, il serait étrange que les Perses aient choisi le représentant de l'ancienne religion pour figurer leur propre arbre de vie ; on trouve, il est vrai, l'arbre sacré assyrien sur des cylindres d'époque achéménide, très rares d'ailleurs, mais, la plupart du temps, il est remplacé, soit par un dattier très réaliste, soit par une tige flanquée de quelques branches courtes, soit encore par un arbre au tronc tordu, au feuillage en boule. D'ailleurs, la présence de quelques arbres sacrés assyriens sur des cylindres d'époque achéménide ne permet pas de conclure que cet arbre représente le *haoma*, il peut fort bien y avoir une survivance de l'ancien culte (2).

L'arbre de vie de la Genèse et le *Gaokerena* appartiennent tous deux au cycle de légendes relatives à des plantes qui ont le pouvoir de conférer l'immortalité ou même de rappeler à la vie (3). Cette croyance existe aussi en Mésopotamie. La deuxième partie de l'épopée de Gilgamesh conte les périlleuses aventures du héros à la recherche de la vie. Son aïeul, Utanapishtim, le Noé babylonien, lui enseigne l'existence d'une plante qui croît dans l'Apsû et dont le nom est « le vieillard » deviendra jeune». Gilgamesh parvient à conquérir cette herbe de jouvence mais, sur le chemin du retour, un serpent la lui dérobe. Dans le mythe d'Etana, il s'agit d'une plante de naissance qui se trouve dans le ciel d'Anu ; aussi malheureux que Gilgamesh, Etana ne réussit pas à s'en emparer.

La plante de vie n'est pas faite pour les humains : au cours de ses pérégrinations, Gilgamesh rencontre la déesse Sabitu qui lui révèle l'inutilité de son entreprise :

« Gilgamesh, où cours-tu ?
» La vie que tu cherches, tu ne la trouveras point :
» Lorsque les dieux créèrent l'humanité,
» Ils fixèrent la mort à l'humanité
» Et retinrent la vie entre leurs mains » (4).

(1) Sidney Smith, *Notes on the Assyrian Tree*, dans *Bulletin of the Schools of Oriental Studies London*, t. IV (1926), pp. 69-76. Ce texte fournit un intéressant renseignement dont M. Smith n'a pas manqué de souligner l'importance (p. 75) ; en dernière insulte, le bouc dit à l'arbre : « Suis-je un être conçu de soi-même, » comme celui qui est né d'une courtisane » ; or, dans l'Orient ancien, la courtisane par excellence est Ishtar ; celui qui est né d'une courtisane, l'arbre assyrien, est un sarcasme amer dirigé contre les croyances païennes des Assyriens et des Babyloniens. Ce passage implique en même temps une relation étroite entre l'arbre et la déesse.

(2) Cf. St. H. Langdon, *Semitic Mythology*, Boston, 1931, p. 88.

(3) Cf. Aug. Wünsche, *Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser*, dans *Ex Oriente Lux*, t. I (Leipzig, 1905).

(4) Le héros Adapa perd lui aussi l'occasion d'acquérir l'immortalité en refusant, sur les conseils d'Ea, l'eau

Si l'arbre sacré est un arbre de vie, on est donc en droit de s'étonner quand on voit des humains à ses côtés. D'autre part, comment expliquer la présence si fréquente de capridés de part et d'autre d'une plante que parfois ils semblent brouter ; les dieux leur accorderaient-ils le don d'immortalité ? C'est peu vraisemblable. La présence de génies gardiens auprès de l'arbre sacré est toujours considérée comme bénéfique ; s'ils le gardaient dans le sens où l'entendent les traditions relatives aux arbres de vie, ils deviendraient aussi hostiles aux humains que le chérubin de la Genèse. C'est pourquoi nous préférons le terme « arbre sacré » à celui, un peu équivoque, d'« arbre de vie ».

Quant à l'arbre de la science du bien et du mal, il s'accorde vraiment fort peu avec nos représentations ; seul un cylindre tel que celui de la « Tentation » a permis d'établir une comparaison.

Un autre rapprochement qui n'est plus fait cette fois avec une plante mythique, mais avec un objet cultuel : l'*ashera*, mérite qu'on s'y arrête davantage. Le mot apparaît à diverses reprises dans la Bible ; il est malaisé de lui donner une signification précise. Selon M. Farbridge, c'est un symbole de fertilité représentant Ishtar, déesse du principe féminin ; à l'origine, arbre ombrageant un autel, c'est, le plus souvent, un poteau de bois planté près de l'autel de différents dieux (1). A une époque tardive, l'*ashera* était probablement en métal (2). Le P. Lagrange a fort clairement exposé les interprétations qu'on peut déduire des textes bibliques : « tout semble indiquer qu'il s'agit bien, comme on l'entend de » nos jours, non pas d'un bois sacré, comme voulaient les Septante suivis par la » Vulgate, mais d'un tronc ou pieu sacré placé près de l'autel. Ce n'est pas que » les textes soient clairs et puisque nous avons reconnu l'existence d'une déesse » Achéra qui avait son idole propre comme le Baal, plusieurs textes appliqués » généralement au pieu sacré pourraient s'entendre de cette idole, ceux surtout » où il est question de faire l'achera, ce qui marque une action artificielle. » D'autre part, divers passages ne peuvent s'expliquer d'un arbre, puisque l'aché» ra est *vers* le bois sacré ou *sous* le bois sacré. Et cependant encore elle avait » une relation étroite avec les arbres, au point qu'on doit se demander si ce » n'était pas dans certains cas un arbre véritable. Ce qui marque son rôle, » c'est qu'elle est près de l'autel, on dirait presque sur l'autel (Jud., V, 15) et » associée soit aux idoles, soit aux stèles ou aux piliers Khammanim. Lorsqu'il

---

et la nourriture de vie que lui fait présenter Anu, le dieu du ciel. Le cas d'Utanapishtim est exceptionnel (cf. P. DHORME, *La religion assyro-babylonienne*, 2me éd., Paris, 1910, p. 42).

(1) M. H. FARBRIDGE, *Studies in Biblical and Semitic Symbolism*, Londres, 1923, pp. 33-34.

(2) G. RAWLINSON, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), p. 237.

» est question d'un culte rendu aux *achéras* au pluriel, il s'agit plutôt d'une » multiplication de la déesse à l'instar des Baals. » La question du rapport du pieu avec la déesse est difficile à élucider : « Ce n'est pas à l'arbre comme » tel que va la vénération puisqu'il n'est pas honoré sous son nom propre ; » il est donc symbolique. Toute sa raison d'être est, ou bien de rappeler » l'antique usage des cultes en plein air sous les arbres, ou de symboliser la déesse. » Achéra n'était certainement pas une déesse arbre ; rien ne prouve que l'élé- » ment employé pour la représenter ait eu auparavant sa valeur propre comme » terme de l'adoration ; le plus vraisemblable est donc que l'achéra était une » sorte de xoanon encore plus grossier que ceux des Grecs, une image de la déesse » dont la tête était peut-être à peine ébauchée et dont le corps était un pieu » fiché en terre » (1). Si nous acceptons cette conclusion, il devient difficile de rapprocher l'*ashera* des arbres sacrés. Le disque ailé au-dessus de l'arbre interprété comme symbole d'Assur, a fourni un argument à l'appui du rapport avec l'*ashera* ; l'ensemble de la composition représenterait « une expression plastique » du couple cosmogonique, rappelant celui d'Ouranos et de Gè chez les Grecs, » personnifiant le firmament et le sol terrestre chargé de sa végétation. » L'arbre serait l'emblème d'une divinité féminine, chthonienne, présidant à la vie et à la fécondité terrestre, « déesse qui, à Babylone, gardait son vieux nom acca- » dien de *Ki-shar*, « La Terre productrice », « la Terre féconde », tandis qu'en » Assyrie on la désignait par le nom sémitique de *Schérouya* ». Nous retrouvons » ainsi le prototype et en même temps l'origine du nom de l'aschérâh, ce pieu » plus ou moins enrichi d'ornements qui constituait le simulacre consacré de » la déesse chthonienne de la fécondité et de la vie dans le culte kénânéen de » la Palestine » (2). Si cette étymologie n'est plus acceptée aujourd'hui, on ne peut nier pourtant que l'arbre sacré, comme l'*ashera*, est en relation avec la Grande déesse (3). M. S. Smith qui établit aussi le rapprochement entre l'arbre sacré et l'*ashera* pense que tous deux sont en rapport avec le culte de la fertilité (4).

Zimmern a rapproché *ašera* du mot *aširtu, eširtu,* qui désigne en accadien un « pieu dressé », un objet cultuel en bois, d'où dériva très tôt dans le même

(1) M.-J. LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, 1903, pp. 175-176. Sur cette question voir aussi P. C. MOVERS, *Die Phönizier*, t. I (Bonn, 1841), p. 560 ss. ; W. BAUDISSIN. *Astarte und Aschera*, dans *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, hrsg. von Albert Hauck, Leipzig, 1897, s. v. *Astarte*, t. II, pp. 157-161 ; W. R. SMITH, *Lectures on the Religion of the Semites*, Edimbourg, 1889, pp. 171-172 ; cf. I. BENZINGER, *Hebraïsche Archaeologie*, 3[me] éd., Leipzig, 1927, pp. 325-326.

(2) FR. LENORMANT, *Origines de l'histoire*, pp. 88-90.

(3) Voir plus loin, pp. 161, 163.

(4) S. SMITH, *Early History of Assyria*, Londres, 1928, p. 123.

sens le cananéen-hébreu *ašera* et un mot hittite. En accadien, *aširtu* désigne encore la cella d'un temple et est aussi le nom d'une divinité féminine, ce qui achève le rapport avec l'*ashera* (1).

Plutôt que de nos arbres sacrés, qui avec leurs formes artificielles et compliquées apparaissent moins comme un véritable objet cultuel que comme un symbole doué d'une grande vertu bénéfique, les *asheras* peuvent être rapprochés des poteaux sacrés dont le plus ancien exemple figure, selon M. Contenau, sur le bas-relief de la « figure aux plumes » (fig. 862) (2).

B. Pering utilise les rapprochements étymologiques de Zimmern pour étayer sa théorie. Dans la Bible, selon lui, l'*ashera* comme la *maṣṣeba* indique un lieu de culte ; c'était vraisemblablement aussi la signification primitive de l'omphalos grec. L'arbre de vie assyrien indiquerait l'endroit où s'opérait le contact entre les forces divines et les hommes. On comprendrait ainsi pourquoi différentes cérémonies ont lieu auprès de l'arbre. Le *markas šamê u erṣetim,* « lien des cieux et de la terre », qu'à la suite de Jeremias, Pering traduit par « cor- » don ombilical cosmique », serait matérialisé dans le ruban qui pend « du ciel, « c'est-à-dire du disque ailé placé au-dessus de l'arbre de vie ». « Les artistes » assyriens ont représenté le nombril de la terre sous la forme concrète de l'ar- » bre de vie assyrien.... Que les rubans symbolisent vraiment la liaison des » hommes et des dieux, la preuve en est dans le fait que les rois, figurés en » adorants, ferment leur main gauche sur les rubans » (3).

On ne peut mettre en doute, en effet, que les cordons tenus par les adorants établissent un rapport direct entre eux et la divinité associée au disque ailé. Mais nous ne pouvons accepter sans réserve que l'arbre sacré représente le « nombril de » la terre », ni surtout qu'il indique un lieu de culte. Pour les deuxième et premier millénaires, seules époques dont s'occupe M. Pering, les cérémonies qui ont lieu près de l'arbre sont bien peu nombreuses ; le seul acte cultuel certain est celui de l'adoration. On ne peut considérer comme des « cérémonies » les scènes de chasse ou les associations d'animaux à l'arbre sacré. Il sera toujours fort malaisé de donner une interprétation satisfaisante de ce genre de représentation, aussi longtemps qu'on n'aura pas de précision sur le rôle et la signification du disque ailé. Ainsi W. Budge, qui le considère comme un symbole d'Assur,

---

(1) H. ZIMMERN, *Neues zur Aschera,* dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* N. F., t. 6 (= t. 81) (1927), pp. XLIII-XLIV.

(2) G. CONTENAU, *Les tablettes de Kerkouk,* dans *Babyloniaca,* t. IX (1926), p. 96 ; cf. R. DUSSAUD, *Byblos et la mention des Giblites dans l'Ancien Testament,* dans *Syria,* t. IV (1923), p. 308.

(3) BIRGER PERING, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien,* dans *Archiv für Orientforschung,* t. VIII (1932-1933), pp. 290-292.

explique nos représentations comme une consécration de l'arbre à cette divinité (1). Mais nous avons vu plus haut, qu'au moins dans certains cas, le disque ailé était associé, non à Assur, mais à Shamash et, d'autre part, l'arbre est plutôt en rapport avec d'autres divinités, notamment avec Ishtar (2).

La fréquente présence du disque ailé au-dessus de l'arbre sacré dans les scènes d'adoration, amena le P. Lagrange à nier la valeur religieuse de l'arbre. « On ne voit pas », dit-il, « que l'arbre sacré soit l'objet d'un culte. Lorsque deux » personnes semblent l'adorer, c'est qu'il est surmonté du disque ailé, et alors » elles doivent bien plutôt implorer pour l'arbre la bénédiction divine » (3). A l'époque assyrienne surtout, la présence du disque ailé au-dessus de l'arbre est extrêmement fréquente, que l'arbre soit associé à des animaux, à des scènes de chasse ou à des adorants. Ils forment ainsi un ensemble, et le geste des personnages qui occupent entièrement, ou à peu près, la hauteur du registre, s'adresse vraisemblablement à la réunion des deux symboles. Pour réfuter la thèse du P. Lagrange, il suffit d'un monument tel que « la pierre noire de Lord Aberdeen » (fig. 28), où le dattier placé dans un naos surmonté de la tiare à cornes reçoit l'hommage d'un fidèle ; le disque ailé n'est pas représenté (4).

L'interprétation de Ward est fondée sur le cylindre de la fig. 512, où l'on voit un génie ailé à tête d'aigle qui semble arracher avec effort un « fruit » de l'arbre sacré ; comme ce génie est du type dit « fécondateur », il en conclut que le seau ou le panier que ces génies tiennent d'habitude en main sert à contenir les fruits coupés de l'arbre. Ayant montré à un savant Nestorien une vieille broderie persane sur laquelle était représenté un arbre « garni de fruits extraor» dinairement stylisés », il lui fut déclaré que l'arbre représentait la fortune humaine. « Tel était », conclut M. Ward, « l'arbre sacré assyrien et tous ceux qui lui » sont apparentés. Les fruits et les fleurs de l'arbre représentent la vie et la des» tinée du possesseur » (5). Il n'entre naturellement pas dans les fonctions du possesseur de briser les fruits, c'est le rôle de l'esprit protecteur. La déesse Fortune des Latins peut porter des pavots ou des épis de blé, comme certains personnages associés à l'arbre sacré portent des branches garnies de feuilles ou de

(1) E. A. W. Budge, *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities. British Museum*, 3me éd., 1922, p. 43.

(2) P. 95 et pp. 100-104.

(3) M.-J. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, p. 170.

(4) La tiare à cornes est le symbole d'Assur, mais aussi de Bêl, de Sin, d'Anu ; c'est surtout un attribut de la divinité en général ; cf. C. Frank, *Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Götter*, Leipzig, 1906, pp. 7,9,12.

(5) W. H. Ward, *Seal cylinders*, p. 231 ; M. Jastrow, *Bildermappe zur Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1912, p. 107, adopte cette théorie.

fruits. Ces figures ont certainement un sens bénéfique et protecteur ; M. Ward les compare aux chérubins (1).

A. J. Wensinck a rassemblé des témoignages sur l'arbre sacré de l'Orient, considéré comme arbre de vie et de lumière (2). Son étude est fondée avant tout sur des textes et s'étend au delà des millénaires qui précèdent notre ère. L'auteur prend comme point de départ un texte de l'épopée de Gilgamesh où, à l'extrémité orientale de la terre, le héros est dit apercevoir un arbre de pierres précieuses :

« Comme fruits il porte des cornalines,
» des grappes agréables à l'œil y sont suspendues.
» Comme branches (?) il porte des lapis-lazuli,
» les fruits qu'il porte sont désirables à voir » (3).

Cet arbre de l'Orient est un arbre de lumière et, en même temps, un arbre de vie que décrivent d'autres textes, tel que celui de l'arbre d'Eridu (4). Sans l'affirmer d'une manière précise, l'auteur semble considérer que les arbres sacrés des monuments représentent cet arbre de lumière : « L'arbre de l'Orient est conçu en » premier lieu comme un arbre de lumière et en second lieu comme un arbre de » vie. Que dans l'ancienne littérature et sur les monuments, il ne semble pas ap» partenir à une espèce définie, peut être dû à deux raisons. On voit d'une part que, » dans l'épopée, l'arbre est toujours représenté d'une manière conventionnelle, » il ne porte pas de fruits réels et ne possède pas de branches réelles ; leur place » a été prise par des pierres précieuses qui indiquent en même temps son carac» tère lumineux. D'autre part, l'arbre est mis en rapport avec la vie et ce carac» tère ne peut guère être exprimé par une seule espèce » (5).

Cet arbre de lumière et de vie, qui, à l'origine, croît à l'Orient, est parfois décrit comme placé au centre de la terre. Avec cet arbre central, nous abordons une très intéressante étude d'Uno Holmberg sur l'arbre de vie (6) qui fait appel autant à l'archéologie qu'au folklore. L'auteur part en effet d'une croyance de peuples de Sibérie et d'Asie centrale en un objet qui s'élève au centre de la terre et qui supporte le ciel. Il s'agit, le plus souvent, d'une colonne de bois que

(1) W. H. Ward, *op. cit.*, pp. 231-232.
(2) A. J. Wensinck, *Tree and Bird as Cosmological Symbols in Western Asia*, Amsterdam, 1921.
(3) A. J. Wensinck, *op. cit.*, p. 3. ; cf. A. Schott, *Das Gilgamesh-Epos*, Leipzig, [1934], p. 55.
(4) Voir plus loin, p. 149.
(5) A. J. Wensinck, *op. cit.*, pp. 21-22.
(6) Uno Holmberg, *Der Baum des Lebens*, dans *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, sér. B, vol. XVI (1922-1923).

représentent certains peuples de l'Asie centrale et nordique et que surmonte parfois une sorte de toit, dans lequel on peut reconnaître une grossière représentation d'oiseau. Cette croyance, dont l'auteur cite des exemples choisis chez des peuples très divers, se rattache visiblement à celle de l'arbre cosmogonique. A cette même place, au centre de la terre, s'élève une montagne, sur le sommet de laquelle, d'après diverses légendes, pousse l'arbre du monde (1). De cette montagne mythique, Holmberg propose de rapprocher les ziqqurats mésopotamiennes qui sont souvent nommées « montagnes » dans les textes (2); nous verrons plus loin combien cette idée présente d'intérêt (3). Mais, ajoute-t-il, « de toutes les représentations liées au centre du monde, la plus importante est l'arbre merveilleux qui se trouve, et dans la littérature et, plus ou moins stylisé, dans l'art des anciennes civilisations. Son souvenir s'est maintenu dans le trésor de légendes de nombreux peuples actuels » (4). Fréquemment, cet arbre croît sur la montagne du monde; de multiples légendes le placent aussi au bord d'un fleuve, d'une source, de la mer ou même dans l'eau. Mais tous sont des « arbres de vie » et l'eau est un breuvage de vie. Dans certaines légendes, une déesse de la fécondité est considérée, tantôt comme étant dans l'arbre lui-même, tantôt dans la source de vie qui se trouve au pied de l'arbre. Or, la Déesse-Mère occupe, chez les peuples de l'Asie occidentale, une place tout à fait exceptionnelle, à l'encontre des autres divinités féminines qui ne sont qu'un pâle reflet de leur pendant masculin (5). « L'ashera, forme sous laquelle elle est adorée, comme aussi le fait qu'elle est représentée sous un arbre ou surgissant d'un arbre... nous conduisent à rechercher son origine dans le culte de l'arbre » (6).

Des monnaies de Syrie et d'Asie Mineure montrent que cette divinité est adorée sous forme d'une sorte de bétyle ou d'omphalos, que Holmberg nomme « pierre ombilicale », ce qui expliquerait les paroles de Jérémie (2,27): « ils disent à la pierre : tu m'as enfanté » (7). Et voici la conclusion de cette intéressante étude : « L'arbre de vie, la source du paradis et la pierre de l'omphalos se trouvent tous trois au centre de la terre ; en rapport avec l'un d'eux apparaît une déesse de fécondité qui donne naissance à toute la création et qui la nourrit ». « Tous sont des modes d'expression (*Ausdrücksformen*) de la même Grande-Mère et

(1) Holmberg, *op. cit.*, p. 33.
(2) Holmberg, *op. cit.*, p. 36.
(3) Pp. 155, 161.
(4) Holmberg, *op. cit.*, p. 51.
(5) Holmberg, *op. cit.*, p. 85.
(6) Holmberg, *op. cit.*, p. 86.
(7) Holmberg, *op. cit.*, pp. 90-91.

» les peuples orientaux ont représenté la même divinité, tantôt comme arbre » de vie, tantôt comme source, tantôt comme pierre ombilicale » (1).

C'est dans une voie toute différente que M. W. Andrae a cherché une solution au problème. Nous avons, dans un chapitre précédent, développé la première partie de la thèse où le savant conservateur du musée de Berlin nous conduisait du « faisceau bouclé » *(Ringbündel)* sumérien aux représentations assyriennes et hittites d'arbres sacrés (2). C'est surtout dans la seconde partie de son ouvrage (3) qu'il applique la méthode exposée dans sa préface. Il cherche, non à rassembler des monuments, à les classer, à les étudier selon les procédés habituels, mais bien à retrouver la valeur symbolique des représentations en se fondant sur quelques monuments qui lui paraissent caractéristiques. Cette méthode symboliste doit nous faire pénétrer dans les secrets de la mystique de l'Ancien Orient. « *Geistiges* » *will hier nicht als Ratio und Intellectus, sondern als Logos und tranzendente Kraft verstanden sein* (4).

Le faisceau bouclé simple, qui, selon lui, est à l'origine de l'arbre sacré, apparaît parmi les signes pictographiques de la couche IV d'Uruk comme symbole d'Innin-Ishtar, donc de la divinité féminine par excellence. Celle-ci ne reste pas longtemps isolée, on lui adjoint un parèdre et le symbole de leur union serait le double faisceau bouclé ; puis les paires de volutes (sous forme de disques) se multiplient, intensifiant en quelque sorte la force du symbole ; mais l'agencement par paires continue à subsister.

Ce symbole, aux mains de divinités qui semblent le tendre aux adorants, n'est pas un attribut divin, il est mis en rapport avec l'humanité. Porté par un lion (notre fig. 161), il marque la dépendance de l'animal vis-à-vis de l'homme. La même idée s'exprime dans les représentations d'animaux associés aux arbres sacrés ou combattant contre des héros humains.

« La double volute (ou cercle ou anneau) », conclut M. Andrae, « nous » paraît liée à l'idée « masculin-féminin » et ainsi signifier l'humain » (5). Les scènes de « fécondation artificielle » du dattier, connues par les monuments assyriens, sont propres à représenter symboliquement cette idée de l'humain.

Souvent les génies « fécondateurs » sont placés de part et d'autre du roi ; « le roi, comme « Lu-Gal », comme l' « homme-grand », comme l'être supérieur

(1) HOLMBERG, *op. cit.*, p. 94 ; cf. A. JEREMIAS, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4me éd., Leipzig, 1930, p. 92 ; pour lui aussi l'arbre sacré, en même temps qu'un arbre de vie, est l'arbre du monde.

(2) Voir pp. 70-73.

(3) W. ANDRAE, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?*, Berlin, 1935, pp. 34-53.

(4) W. ANDRAE, *op. cit.*, avant-propos, p. I.

(5) W. ANDRAE, *op. cit.*, p. 49.

» parmi les humains vivants, est « fécondé » par des êtres divins, et l'arbre » à palmettes, comme image des forces procréatrices humaines, est également » fécondé par des êtres divins » (1). Donc l'homme est représenté, tantôt par le roi, tantôt sous la forme abstraite d'un « *baumartiges Symbol* ».

Entre une ligne horizontale qui est le sol et le disque ailé figurant le ciel, se dresse l'« arbre de vie » représentant l'être humain (2), toujours entouré d'êtres divins ou supérieurs (rois, prêtres), d'animaux astraux ou fantastiques; il est mis ainsi en relation étroite avec la divinité (3).

Ayant bien reconnu le caractère symbolique de l'arbre sacré, M. Andrae a renoncé à en trouver l'explication dans les monuments et, si son point de départ est exact, il atteint à des conclusions vraiment « étranges » (4). Au sujet des volutes de la salle du trône à Babylone (cf. fig. 330), il affirme : ce ne sont pas des symboles des dieux, « ce sont des êtres humains harmonieusement » rangés.., ce n'est pas non plus un ensemble d'arbres, ce n'est donc pas un » symbole du règne végétal, tel que celui de la fécondité des plantes; pour cela, » l'éloignement des formes de la nature est trop grand... Il ne peut exister » qu'une signification qui va vers l'humain, et vers l'humain des niveaux supé- » rieurs » (5). Pourtant, les volutes surmontées de palmettes de la salle du trône à Babylone sont bien proches de formes végétales, en particulier de stylisations du dattier.

Il nous reste à signaler une dernière théorie : celle de l'arbre sacré, signe de l'alliance. Elle a été développée récemment par Z. Mayani, qui utilise surtout les documents archéologiques en vue de son argumentation philologique (6).

Le rite de l'alliance étudié par M. Mayani chez les Sémites, en particulier chez les Hébreux, gravite autour du témoignage dont la divinité est, à l'origine, le seul témoin et cette divinité est représentée, soit par une stèle, soit par l'arbre sacré parfois évolué en *ashéra*. Il rapproche l'expression biblique *kârath berîth*, littéralement « trancher une alliance », de représentations où deux personnages tien-

(1) W. ANDRAE, *op. cit.*, p. 49.

(2) Sur un cylindre du musée de Berlin que publie l'auteur (notre fig. 719), un personnage masculin attire contre sa poitrine deux longues tiges végétales aux fleurs en forme de rosaces vers lesquelles se dressent deux chèvres (?) placées de part et d'autre du personnage. « On sent dans cette image », écrit M. Andrae (p. 26), « une » grande analogie avec l'arbre de vie : l'homme forme le tronc, les branches courbées des deux arbres en fleur » sortent de ses mains comme elles surgiraient des volutes ». Il compare ce monument au bas-relief d'Assur (fig. 891; voir plus haut, pp. 129-130).

(3) W. ANDRAE, *op. cit.*, p. 50.

(4) V. MÜLLER, dans *Journal of the American Oriental Society*, t. 54 (1934), p. 429.

(5) W. ANDRAE, *op. cit.*, p. 52.

(6) Z. MAYANI, *L'arbre sacré et le rite de l'alliance chez les anciens Sémites*, Paris, s. d..

nent entre eux une branche coupée. « Trancher une alliance » équivaudrait pour lui à « couper un conifère ». Certes, sur quelques cylindres, des personnages qui pourraient être des humains élèvent entre eux un petit arbre sacré, qui n'est pas nécessairement un conifère, mais, dans la grande majorité des cas, les personnages qui touchent l'arbre sacré sont, soit des divinités, soit des êtres fantastiques; très souvent ils sont représentés seuls à côté de l'arbre (1).

Ces diverses interprétations montrent bien la complexité d'un problème qui, il est vrai, n'a jamais été considéré dans son ensemble. La grande difficulté gît, comme nous l'indiquions plus haut, dans l'obscurité et le petit nombre des textes, dont aucun d'ailleurs ne peut être mis en rapport direct avec les monuments (2). Certains d'entre eux pourtant, sans expliquer les représentations figurées, fournissent des indications intéressantes. Ainsi, dans le texte K. 2486 + K. 4364, le bois de cèdre est qualifié de « bien aimé des grands dieux » (3). Le tamaris est « sacré » et son bois servait à fabriquer des figurines prophylactiques (4) ; cette valeur est encore attestée par une phrase du cylindre B (IV, l. 10 s.) de Gudea : « avec le tamaris *(giš šinig)* et le *giš* SIQQA (palmier?), les » dieux sanctifièrent et purifièrent l'*e-ninnû* » (5) ; peut-être, les rameaux de ces deux arbres étaient-ils utilisés dans les lustrations.

Dans un texte, le cyprès est comparé au roi, mais le plus souvent cette comparaison est faite avec le dattier (6) ; pourtant, la primauté de ce dernier n'est pas incontestée et le petit tamaris ose se mesurer à lui en une de ces « disputes » dont on relève des exemples en Égypte et dans les fables grecques. Les deux arbres énumèrent leurs multiples usages mais la fin du texte manque et on ignore l'issue de la querelle (7). D'après un autre texte, ils furent créés en

(1) Voir le compte-rendu de cet ouvrage par E. DHORME dans *Revue de l'histoire des Religions*, 1936, I, pp. 104-106.

(2) Il est intéressant de souligner que M. JASTROW ne fait pas mention des arbres sacrés dans son important ouvrage *Die Religion Babyloniens and Assyriens*, Giessen, t. I (1905), t. II (1912); il traite le sujet dans le *Bildermappe zur Rel. Bab. und Ass.*, Giessen, 1912, qui est le complément de cet ouvrage.

(3) C. FRANK, *Studien zur babylonischen Religion*, t. I (Strasbourg, 1911), pp. 130-131, ll. 9, 15 et 37.

(4) C. L. WOOLLEY, *Babylonian Prophylactic Figures*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1926, pp. 697-701.

(5) FR. THUREAU-DANGIN, *Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften*, Leipzig, 1907 (= Vorderasiatische Bibliothek, t. I, 1), pp. 124-125 ; l'interprétation *giš* SIQQA = palmier ? est de St. H. LANGDON, *Sumerian Liturgies and Psalms*, Philadelphie, 1919 (= University of Pennsylvania, The University Museum, Publications of the Babylonian Section, t. X, 4), p. 336, n. 5.

(6) BR. MEISSNER, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), p. 428.

(7) BR. MEISSNER, *op. cit.*, pp. 428-429. Le texte a été publié par E. EBELING, *Die babylonische Fabel und ihre Bedeutung für die Literaturgeschichte*, Leipzig, 1927 (= Mitt. der altorientalischen Gesellschaft, t. II, 3), p. 4-8.

même temps dans le ciel (1). Il n'est pas sans intérêt de noter la fréquente association du dattier et du tamaris : ces deux arbres, et encore le tamaris n'est-il qu'un arbuste, sont, pour ainsi dire, les seuls qui croissent dans les plaines marécageuses de Chaldée.

Des textes associent un dieu et une espèce d'arbre. Un document de l'époque cassite, qui énumère les symboles du culte avec leurs divinités, nous apprend que « le tamaris est Anu et le cœur du palmier, Tammuz » (2). Ailleurs, nous voyons que les deux parties dans un procès témoignent « devant le » poignard » du dieu Assur ou devant le *šu-ga-ri-a-im* du même dieu. Ce mot signifie probablement branche ou rejeton de palmier (3). Dans un hymne, on relève les mots, « branche de palmier, couronne d'Anu » (4).

Des textes décrivent des plantes mythiques ; nous avons déjà mentionné l'herbe de jouvence, l'arbre de pierres précieuses et celui où demeurent Lilith et Zû qui apparaissent tous trois dans l'épopée de Gilgamesh (5). Il en est un autre beaucoup plus célèbre : l'arbre d'Eridu .

« Dans Eridou a poussé un *kiškanū* noir (6), en un lieu saint il a été créé ;
» Son éclat est celui du lapis-lazuli brillant, il s'étend vers l'Océan.
» C'est le déambulatoire d'Ea dans l'opulente Eridou,
» C'est sa demeure sur la terre.
» Sa résidence est un lieu de repos pour Baou.
» Dans une sainte demeure dont l'ombre s'étend comme celle d'une forêt et dans laquelle personne ne pénètre,
» Là se trouvent Šamaš et Tammouz.
» Entre l'embouchure des deux fleuves,
» Les dieux KA-ḫegal, ŠI-TUR-GAL et le dieu... ont plongé (?) l'arbre d'Eridou ; ils ont récité l'incantation de l'Océan ;
» Sur la tête du patient ils l'ont placé ». (7)

Ce texte a suscité le plus vif intérêt et a fait l'objet de nombreuses interpré-

(1) ST. H. LANGDON, *Semitic Mythology*, Boston, 1931, p. 98.

(2) ST. H. LANGDON, *Sumerian Liturgies and Psalms*, Philadelphie, 1919, p. 336.

(3) KNUT TALLQVIST, *Der assyrische Gott*, Helsingfors, 1932 (= Studia orientalia éd. Soc. or. Fennica, IV, 3), pp. 67-68 et p. 68, n. 1.

(4) G. REISSNER, *Sumerische-babylonische Hymnen*, p. 145, l. 26.

(5) Voir pp. 139, 144, 121-122.

(6) Il existait différentes variétés de *kiškanū* : un blanc, un noir, un rouge et un *siḫpu* (Br. MEISSNER, *Beiträge zum assyrischen Wörterbuch*, t. II [Chicago, 1932], pp. 41-42).

(7) P. DHORME, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 99. St. Langdon a attiré l'attention sur la version sumérienne de ce texte, d'ailleurs beaucoup plus vague et, à notre point de vue, beaucoup moins intéressante que la version accadienne ; cf. St. H. LANGDON, *The Legend of the Kiškanu*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1928, pp. 843-848.

tations. Désigné comme arbre de vie par Wünsche (1) et par Furlani (2), comme arbre du monde par Terrien de Lacouperie (3), Jeremias (4) et Ebeling (5), il symbolise pour Wensinck le soleil levant, arbre de lumière et de vie pareil à celui de l'épopée de Gilgamesh dont nous avons parlé plus haut (6). Ball y voyait une espèce de palmier ou de conifère et l'interprétait comme un arbre prophétique (7). Pour Ward, l'arbre d'Eridu est le palmier (8). Enfin, Sayce le rapprochait de certains monuments, en particulier de la stèle d'Untash-Gal (fig. 267) et de l'arbre de la science de la Genèse (9).

M. Dhorme a combattu l'interprétation qui fait de l'arbre d'Eridu le prototype de l'arbre de vie mentionné dans la Genèse. « Il s'agit tout simplement » d'un arbre sacré qui croît près du temple d'Eridou et dont les rameaux » possèdent des vertus magiques » (10). Cependant, la même année, il publiait dans la *Revue biblique* un article très intéressant où, en une argumentation serrée, il démontrait l'existence dans les textes cunéiformes d'un « arbre de vie » et d'un « arbre de vérité », équivalent de l'arbre de la science. Le second est le symbole du dieu protecteur de Gudéa, Ningizzida, dont le nom signifie « Seigneur de l'arbre de la vérité ». A l'arbre de la vérité est associé dans le cylindre A de Gudéa le *giš-ti*, l'« arbre de vie » ; ce dernier sera naturellement mis en rapport avec le dieu qui, dans le mythe d'Adapa, va de pair avec Ningizzida, c'est-à-dire avec Dumuzi-abzu ou Dumuzi (Tammuz). Or, le nom de l'arbre d'Eridu : *kiškanû* ou *giš-gan-abzu* est aussi en relation avec Dumuzi ; ainsi le *kiškanû*, équivalent du *giš-ti*, est un arbre de vie (11).

(1) A. Wünsche, *Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser*, dans *Ex Oriente Lux*, t. I (Leipzig, 1905), p. 1.

(2) G. Furlani, *La religione babilonese e assira*, t. I (Bologne, 1928), pp. 135-136.

(3) Terrien de Lacouperie, *The Calendar Plant of China, the Cosmic Tree and the Date-palm of Babylonia*, dans *The Babylonian and Oriental Record*, t. IV (1889-1890), pp. 220-224.

(4) A. Jeremias, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4me éd., Leipzig, 1930, p. 92.

(5) *Reallexikon der Assyriologie*, s. v. *Baum, heiliger* (Ebeling), p. 435 [1928]. Comme Wensinck, Ebeling compare ce texte à l'arbre de pierres précieuses de l'épopée de Gilgamesh (voir p. 144).

(6) A. J. Wensinck, *Tree and Bird*, p. 3.

(7) C. J. Ball, *Light from the East*, Londres, 1899, p. 29.

(8) W. H. Ward, *Seal Cylinders*, p. 234.

(9) A. H. Sayce, *The Trees of Life and Knowledge*, dans *Florilegium Melchior de Vogüe*, Paris, 1909, pp. 544-545. Le monstre de la stèle d'Untash-Gal est décrit par lui comme un poisson à tête humaine : « Ea, dieu » de la science des oracles », qu'on ne peut s'étonner de voir associé à un arbre de la science. Nous ne pouvons exposer longuement la thèse de cet auteur dont les idées hardies n'ont pas été acceptées.

(10) P. Dhorme, *Choix de textes religieux*, p. 99.

(11) P. Dhorme, *L'arbre de vérité et l'arbre de vie*, dans *Revue biblique*, nouvelle série, 4me année, t. IV (1907), pp. 271-274. En 1925, A. Ungnad, sans avoir eu connaissance de l'article de Dhorme, est arrivé aux mêmes conclusions : *Die Paradiesbäume*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, N. F., t. IV 1925), pp. 111-118; cf. t. V (1926), p. 201.

A la vérité, ni les textes relatifs à des arbres réels, ni les descriptions de plantes mythiques n'expliquent nos monuments. Un texte comme celui de l'arbre d'Eridu n'est guère traduisible en langage plastique. Pourtant, des rapprochements ont été tentés. On a supposé, par exemple, que la pousse qui surgit entre les flots du vase aux eaux jaillissantes était la plante de jouvence de l'épopée de Gilgamesh (1). M. Contenau renvoie au sujet du même texte, d'une part, à un arbre au feuillage en triangle placé sur la montagne entre deux capridés, d'autre part, à un arbre sacré assyrien (2). Ce choix montre combien les textes nous laissent dans l'imprécision.

Pourtant, Sidney Smith a cru retrouver dans un texte la description d'une cérémonie religieuse qui avait lieu, le jour du Nouvel-An, en Assyrie dans le temple de Nabû et « concernait probablement un tronc d'arbre dépouillé *(bare)*. » De vieilles bandelettes de feuilles vertes placées sur le tronc étaient enlevées » pour y placer de fraîches; des liens de métal nommés « jougs » étaient coupés, » sans doute pour en mettre de nouveaux, et au sommet du tronc était placé, » au moins dans un cas, un disque en or » (3). « Ce texte et les bas-reliefs du » palais d'Ashurnasirpal à Nimrud portant des représentations d'arbres sacrés » (cf. notre fig. 363) s'expliquent... l'un par l'autre » (4). De semblables pratiques, ajoute l'auteur, étaient courantes dans l'Orient ancien ; la plus ancienne représentation connue d'une scène semblable est celle de la stèle d'Ur-Nammu (5).

Si d'autres monuments antérieurs à la stèle d'Ur-Nammu reproduisent la scène de libation qui y est figurée, il n'en est pas moins vrai que nous avons là la représentation d'une cérémonie religieuse, sans rapport d'ailleurs avec le texte. Celui-ci pourrait peut-être s'appliquer à des représentations telles que notre fig. 363. Seulement, le texte allégué par S. Smith est loin d'être clair ; les traductions qu'en donnent Frank (6) et Leroy-Waterman (7) diffèrent, sur bien des points, de celle de S. Smith. Il serait donc dangereux de se fonder sur ce texte qui n'a pas reçu actuellement une interprétation certaine.

---

(1) Ed. Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien*, Berlin, 1906, p. 47 et p. 49, n. 1. En revanche, pour Langdon, *Semitic Mythology*, p. 95, le vase aux eaux jaillissantes représente le mythe du pain et de l'eau de vie qu'Anu garde dans le ciel.

(2) G. Contenau, *Manuel*, t. I, p. 313.

(3) S. Smith, *Notes on « the Assyrian Tree»*, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies London*, t. IV (1926), p. 72; voir aussi *Revue d'assyriologie*, t. XXI (1924), p. 84, n. 2.

(4) S. Smith, *Miscellanea*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXI, p. 84, n. 2.

(5) S. Smith, *Bulletin of the School of Oriental Studies London*, t. IV (1926), p. 72.

(6) C. Frank, *Studien zur babylonischen Religion*, t. I (Strasbourg, 1911), p. 100.

(7) Leroy Waterman, *Royal Correspondance of the Assyrian Empire*, t. II, Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1930, p. 157.

Les diverses interprétations que nous venons de résumer utilisaient seulement quelques monuments choisis, le plus souvent, pour s'accorder à une théorie déduite d'un texte ou d'un mythe. Nous avons cherché à réunir le plus grand nombre possible de représentations, espérant ainsi pouvoir atteindre à une meilleure compréhension du symbole qui nous intéresse. Non pas que le seul examen des monuments puisse conduire à des conclusions absolues et définitives, seuls des textes explicites nous feraient sortir du domaine de l'hypothèse ; mais l'analyse des éléments qui composent l'arbre sacré, le relevé des êtres et des symboles qui l'accompagnent nous ont amenée pourtant à certains résultats.

Avant tout, il convient de rappeler les deux caractères de l'art en Asie occidentale ancienne (1) : c'est un art religieux qui non seulement représente des mythes, des cérémonies du culte, mais possède aussi un but magique. Sur les cylindres, par exemple, les sujets représentés ont valeur de signes bénéfiques dont l'influence s'exercera au profit du propriétaire du sceau. Dans les scènes elles-mêmes, le choix des personnages et des attributs concourt à la valeur bénéfique de l'ensemble. Nous avons déjà insisté sur ce point dans l'introduction (2). Ainsi, sur nos monuments, chaque détail a son but et peut nous mettre sur la voie de la signification de l'ensemble. Cet art religieux dérive, en dernière analyse, de l'art de Sumer et ce second caractère a également une grande valeur. Non seulement l'art, mais toute la civilisation de l'Asie occidentale ancienne est marquée d'une forte influence sumérienne. Or, dans ce pays, la végétation possède une importance vitale ; là où l'irrigation est insuffisante pour assurer le développement de la végétation, c'est le désert. Aussi la religion de Sumer est-elle une religion agraire, toutes les divinités sont mises en rapport avec la fertilité (3). Le dattier forme une des ressources essentielles de cette région ; on ne pourra donc s'étonner de le voir adopté comme arbre sacré par des peuples pour qui il ne présentait pas la même importance utilitaire, mais qui avaient reçu l'empreinte de la civilisation sumérienne.

Pour nous, l'arbre sacré, sur tous les monuments, est essentiellement un symbole de fertilité et de fécondité, ces deux idées étant étroitement liées (4) ; il acquiert peu à peu une valeur prophylactique qui dérive de sa signification

(1) G. CONTENAU, *Manuel*, t. I, pp. 355 ss.
(2) Voir p. 11.
(3) Voir plus haut, p. 126.
(4) Cf. R. DUSSAUD, *Introduction à l'histoire des religions*, Paris, 1914, p. 59 ss.

première. Cette conception a présidé à la formation même des arbres sacrés artificiels du deuxième et surtout du premier millénaire.

Bien qu'elles soient les plus récentes, nous envisagerons d'abord les compositions assyriennes : pour cette époque, nous possédons un grand nombre de monuments, et il est plus facile de découvrir la signification de l'arbre sacré dans ces représentations composites où la valeur symbolique de certains éléments nous est connue.

L'arbre qui en forme l'élément principal est le dattier. Dans les textes, celui-ci est mis en rapport avec Anu, Assur, la déesse Nina et Tammuz, frère et amant d'Ishtar (1). Un graffito phénicien relevé par Renan (fig. 23) ne laisse aucun doute sur l'association du dattier à l'idée de fécondité (2). Son caractère dioïque peut fort bien avoir incité les anciens habitants de l'Asie occidentale à le choisir de préférence à tout autre pour représenter l'idée de « fertilité-fécondité ». D'autre part, sa grande valeur utilitaire suffit à justifier le choix qui en a été fait pour former l'élément essentiel de l'arbre sacré.

Parfois, des palmettes en guirlande entourent la composition, elles représentent le sommet de l'arbre, la partie vivante, féconde, celle qui, avec les régimes, est surtout importante (3).

Elles sont parfois remplacées par des grenades ; or, à cause de l'abondance de ses graines, la grenade a toujours été considérée comme un symbole de fécondité (4). On ne peut donc s'étonner de la voir entrer dans la composition de l'arbre sacré.

Le fruit de forme ovoïde a presque toujours été décrit comme une pomme de pin, parfois aussi comme un régime de dattes ou comme une grappe de raisins (5). Son aspect, en effet, n'offre rien de caractéristique et, comme le dit si justement Baudissin au sujet d'arbres sacrés du type des fig. 419 ss., ces « fruits » pourraient être des bourgeons de n'importe quelle espèce (6). Or un bourgeon, de par son caractère indéterminé, pouvant donner naissance aux feuilles, aux

(1) Voir ci-dessus, pp. 93, 149.

(2) Le culte du dattier s'est perpétué, avec la même signification, chez les Arabes pré-islamiques qui l'associaient à leur déesse de fécondité. Les Qoreyschites adoraient la déesse Allat dans le dattier *Dhât-Anwât* et dans un autre palmier qui existait encore à la Mecque au temps de Mahomet ; cf. E. OSIANDER, *Studien über die vorislamische Religion der Araber*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VII (1853), p. 481; Fr. LENORMANT, *Origines de l'histoire*, p. 82, n. 2 et R. SMITH, *The Religion of the Semites*, Nvelle éd., Londres, 1914, p. 185.

(3) Voir plus haut, pp. 18, 77.

(4) W. W. VON BAUDISSIN, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. II (Leipzig, 1878), pp. 207-209.

(5) Voir plus haut, p. 81.

(6) W. W. VON BAUDISSIN, *op. cit.*, p. 190, n. 3.

fleurs et par conséquent aux fruits, renfermant en puissance toute la vie de la plante, serait particulièrement apte à exprimer l'idée de fertilité. Nous avons vu plus haut le bourgeon aux mains de divinités de la végétation (1) et nous inclinons à croire que ce sont des bourgeons qui prennent, sur l'arbre sacré, la place qu'occupent, sur d'autres monuments, des palmettes ou des grenades.

Quant aux fruits d'aspect duveteux qui, sur certains monuments, ornent l'arbre sacré, on pourrait y voir des panicules de roseau : l'abondance des graines qui y sont contenues en ferait un symbole idéal de fertilité. Mais cette interprétation demeure hypothétique : les panicules de roseau des représentations réalistes n'apparaissent pas sous cet aspect ; elles ressemblent plutôt aux bourgeons (voir par exemple, fig. 775, 836).

Enfin, d'autres fruits renflés et terminés en pointe n'ont pu être identifiés ; je me demande si, sur nombre de monuments, ils ne sont pas une façon grossière de représenter le bourgeon. Il est à remarquer, en effet, que la plupart de ces représentations sont très frustes et qu'on ne les rencontre qu'en glyptique. On ne peut proposer une interprétation avant d'être fixé sur la nature du fruit.

Mais des éléments végétaux ne sont pas seuls à entrer dans la formation de l'arbre sacré. Des liens, enserrant ou non des cornes, ornent le tronc ; ils apparaissent fréquemment par groupes de trois, à moins qu'ils ne divisent le stipe en trois parties. Ce nombre de trois n'est sans doute pas le fait du hasard, car il est celui du pluriel, de l'abondance, de la plénitude et, vraisemblablement, de la fécondité (2). Les cornes qui surgissent entre ces liens sont, le plus souvent, des cornes de capridé, animal-attribut des dieux de végétation. D'autre part, Bonavia y voyait une protection contre le mauvais œil (3) et on ne peut oublier que les liens possèdent aussi une valeur prophylactique : ils apparaissent, en effet, dans les cérémonies assyriennes d'exorcisme (4).

Quant au réseau qui relie le stipe à la bordure extérieure, il n'est peut-être pas non plus sans rapport avec la fertilité. Dans ces régions, où la terre sans eau est complètement déserte, la végétation exubérante, touffue des marécages a

(1) Voir p. 128.

(2) Cf. Fr. Thureau-Dangin, *Le système ternaire dans la numérotation sumérienne*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXV (1928), p. 120.

(3) E. Bonavia, *Flora*, p. 131 ss. Dans l'île de Chypre, des crânes de bélier incrustés dans le tronc d'un pin passent pour un talisman contre le mauvais œil ; cf. Cl. F. A. Schaeffer, *Missions en Chypre*, Paris, 1936, pl. IV, 1 et p. 6.

(4) Voir, par exemple, Fr. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes*, Paris, 1874, pp. 38-39.

frappé l'esprit des habitants et le tressé est l'image de cette végétation luxuriante, entremêlée (1) qui a pu fort bien être associée par les Assyriens aux divers éléments qui composent leur arbre sacré.

A la base de cet arbre sacré, on relève souvent un renflement couvert d'imbrications rappelant les « montagnes » que l'on trouve dès le troisième millénaire au pied de certaines plantes, par exemple, de l'arbre au feuillage en triangle ; au premier millénaire, ce renflement prend parfois l'aspect d'un piédestal à degrés, d'une ziqqurat (2). Or, les ziqqurats sont souvent appelées « montagnes » dans les textes (3). Enfin, sur quelques monuments, le dattier est mis en rapport immédiat avec le vase aux eaux jaillissantes (4).

M. Dossin a attiré l'attention sur le fait que la « montagne » désigne, aussi bien dans les textes (5) que sur les monuments, l'endroit de la végétation abondante, luxuriante ; elle serait par conséquent un symbole particulièrement bien choisi pour représenter la fertilité. Quant au vase aux eaux jaillissantes, il est considéré depuis longtemps comme un symbole de fertilité ; la ziqqurat elle-même n'est pas sans relation avec cette idée (6). On trouve donc réunis une série de symboles exprimant tous la même conception. Pour nous, l'arbre sacré assyrien est une construction entièrement idéale, dans laquelle on a rassemblé des éléments exprimant la même idée de fertilité et de fécondité en vue d'augmenter la valeur bénéfique et la force vitale du symbole.

En fait, cette tendance apparaît dès le deuxième millénaire sur les bas-reliefs de Tell Halaf et dans la glyptique de Kerkouk où l'artiste multiplie, sous diverses formes, les représentations des régimes, c'est-à-dire de la partie féconde de l'arbre, qui, sur les monuments sumériens, figure déjà comme un symbole d'abondance aux mains des dieux de la végétation. En multipliant le nombre des régimes, on multiplie par là même ce qui est essentiel dans le symbole et on augmente ainsi la puissance bénéfique de toute la représentation ; il faut peut-

(1) Cf. G. Dossin, *Le dieu Gibil et les incendies de végétation*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1934, I, pp. 31, 33 ; sur un cylindre sumérien archaïque trouvé à Ur (fig. 640) nous relevons une image de cette végétation entremêlée.

(2) Voir, par exemple, Th. Dombart, *Zur Frage der Böschung am Babel-Turm*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VII (1932), p. 258 et ci-dessus p. 82.

(3) Holmberg, *Der Baum des Lebens*, p. 36.

(4) Voir fig. 589, 591 et ci-dessus, pp. 58-59.

(5) Cf. G. Dossin, *art. cité*, p. 61, n. 6 ; *Revue d'assyriologie*, t. XXXI (1934), pp. 131-132 et ses *Observations sur la sémantique du mot accadien šadû « montagne »*, dans *Oostersch Genootschap in Nederland. Verslag van het achtste Congres gehouden te Leiden op* 6-8 *januari* 1936, Leyde, E. J. Brill, 1936, pp. 56-57.

(6) Cf. S. Smith, *A Babylonian Fertility Cult*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1928, pp. 849-862. Il n'est pas sans intérêt de noter que sur un cylindre (fig. 493), nous trouvons une palmette au pied de l'arbre sacré, à la place occupée d'habitude par la « montagne » ou la ziqqurat.

être trouver là l'explication de cet art si déroutant qui accumule des scènes sans liens apparents entre elles, dans l'unique but de réunir le plus grand nombre possible de bonnes influences.

Mais au deuxième millénaire, d'autres monuments, et par exemple la stèle d'Untash-Gal (fig. 267), montrent des arbres sacrés flanqués d'appendices tout le long du stipe. Si, comme nous en avons émis l'hypothèse, ces appendices représentent les feuilles desséchées qui couvrent le stipe des dattiers sauvages, quelle pouvait en être la signification ? Nous avouons ne pas trouver de réponse satisfaisante à cette question. Sur un cylindre d'époque cassite (fig. 276), il semble bien que des régimes stylisés soient ainsi accrochés tout le long du stipe. Sur des ivoires d'Assur (fig. 759, 762), sur un cylindre cassite (fig. 1121), des arbres sacrés, au tronc orné de volutes, portent des grenades, des feuilles ou des grappes de fruits, tandis qu'ailleurs s'élabore l'arbre sacré assyrien. Les types ne sont pas encore fixés ; à cette époque fort obscure de l'histoire de l'Asie occidentale, il y a combinaison de tant d'influences diverses, qu'il est souvent difficile de démêler les différents courants et de déterminer la signification précise de nombre de représentations.

Quant aux arbres sacrés « phénico-chypriotes », qu'ils soient du deuxième ou du premier millénaire, l'influence égyptienne les a modifiés dans leur forme (1). S'est-elle exercée aussi sur leur signification ? Je ne le crois pas, car l'arbre fait partie des mêmes scènes qu'en Mésopotamie. Mais on peut se demander s'il a gardé la même valeur religieuse, s'il n'est pas devenu un simple motif de décoration. Les artistes qui ornèrent au deuxième millénaire les patères de Ras-Shamra, les orfèvres et les ivoiriers du premier millénaire ne furent sans doute pas aussi soumis aux idées religieuses qu'en Mésopotamie. Au premier millénaire, à tout le moins, la production de l'art phénico-chypriote est essentiellement commerciale, les sujets représentés s'adaptent au goût des clients, mais précisément, on choisit ceux qui possèdent une valeur bénéfique reconnue. Ainsi toute signification religieuse n'est pas, il s'en faut de beaucoup, bannie de ces œuvres, mais on doit faire la part des tendances décoratives et des influences étrangères.

Au troisième millénaire, l'arbre est plus ou moins stylisé, plus ou moins schématisé, mais il n'a rien de l'artificiel des compositions plus tardives, sauf dans de très rares représentations où il n'est plus bien certain qu'on ait affaire à un végétal. Dans le vase-autel, on dispose une palme et des régimes, un arbuste ou encore une plante aux feuilles lancéolées. Il est malaisé de préciser la signi-

(1) Voir plus loin, p. 183.

fication de ce symbole, mais on ne peut guère mettre en doute ses rapports avec la fertilité. D'ailleurs, il s'accorde ainsi avec le caractère général de la civilisation sumérienne où le culte de la fertilité et de la fécondité occupe une place prépondérante (1).

Voyons à présent si les symboles, les personnages, les animaux qui entourent l'arbre sacré viennent à l'appui de l'interprétation que nous avons proposée.

Les scènes d'adoration s'expliquent sans peine, elles attestent seulement la place éminente qu'occupe l'arbre sacré dans la religion.

La libation est un rite fréquent dans les cultes agraires, elle est destinée à assurer aux plantes l'humidité dont elles ont besoin.

Les remarques que nous avons faites au sujet des représentations où l'arbre est placé derrière le siège d'une divinité permettent de conclure qu'il est certainement plus qu'une simple indication de lieu, comme pourrait l'être par exemple la représentation schématique du bois sacré associé au temple (2). La plante est le symbole du dieu assis à son ombre ; nous chercherons plus loin à préciser les rapports qui unissent l'arbre et les dieux ; rappelons pourtant ici qu'il ne semble pas y avoir association d'une espèce déterminée d'arbre ou de plante à un dieu particulier (3). Le fait qu'il s'agit surtout de déesses n'a rien qui doive surprendre : à l'époque où se placent la plupart des représentations, c'est-à-dire au troisième millénaire, toutes sont à un certain degré, mais bien plus que leurs parèdres mâles, en rapport avec la fertilité.

Ce sont aussi des personnages féminins qui participent à la récolte des dattes; nous avons montré plus haut qu'il s'agissait d'un rite religieux (4). Il est bien difficile d'en saisir l'exacte signification ; peut-être représente-t-il la cueillette des prémices pour l'offrande. De toute manière, on se trouve en présence d'une scène religieuse en rapport avec la culture des dattiers.

Enkidu, génie de fertilité, peut fort bien, pour cette seule raison, être mis en rapport avec la végétation, mais, dans son association au dattier, il y a certainement une raison qui nous échappe. Quant au mouvement des deux mains posées sur le stipe de l'arbre, est-ce un geste de protection ? une manière de s'associer étroitement à l'arbre ? ou, comme le pense M. Boissier, Enkidu veut-il s'imprégner du *numen* divin contenu dans l'arbre (5) ? Si le dattier

(1) Cf. G. Furlani, *La religione babilonese e assira*, t. I (Bologne, 1928), p. 96.
(2) Voir p. 103.
(3) Voir plus haut, pp. 103-104. Les textes autorisaient déjà la même remarque : nous y trouvons le dattier associé à Nina, à Anu, à Tammuz ou à Assur (voir pp. 93, 149).
(4) Voir ci-dessus, pp. 93-94.
(5) A. Boissier, *Notes d'archéologie*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXVII (1930), p. 7.

de la terre-cuite de Khafadji (fig. 570) est bien surmonté de la tiare à cornes, nous pencherions en faveur de cette dernière hypothèse qui s'applique aussi, croyons-nous, aux génies de la stèle d'Untash-Gal et à quelques autres monuments (1).

Le thème le plus fréquent est celui de l'arbre associé à des animaux, souvent en composition héraldique. Le P. Vincent et M. Dussaud ont insisté sur la valeur religieuse de ces compositions (2), pour lesquelles on serait trop souvent tenté de chercher une origine décorative. Le très grand nombre de capridés associés à l'arbre sacré nous a conduite sur la voie d'une explication : le capridé, animal-attribut habituel des dieux de végétation, est associé à l'arbre parce qu'il exprime, comme lui, une idée de fertilité. Nous retrouverions dans les « scènes » les mêmes règles de composition qui ont présidé à la formation de l'arbre sacré assyrien : des signes exprimant la même idée sont groupés de manière à hausser la valeur bénéfique de l'ensemble. Ce processus, qui avait présidé à la composition de l'arbre sacré assyrien, rassemble ici des symboles de signification semblable et dont la puissance s'exalte l'un par l'autre ; leur groupement héraldique donne le nombre « 3 » que nous avons déjà rencontré dans la composition de l'arbre sacré (3).

Les autres animaux réels ainsi associés à l'arbre : bovidés, oiseaux, félins, chiens sont, les premiers, attributs du dieu de végétation (bovidés) (4), les autres associés à Ishtar (félins, oiseaux) (5) ou à Gula (chiens) (6), déesses de fertilité et de fécondité. Quant aux singes, aux autruches, ils peuvent être considérés comme des démons et rentreront dans la catégorie suivante : celle des animaux fantastiques. Le nombre et la variété de ces derniers sont très grands, mais on peut les considérer tous comme des gardiens ; c'est aussi la signification des prétendus génies fécondateurs et de ceux qui leur sont apparentés. Il peut

(1) Voir plus haut, p. 111.

(2) L. H. Vincent, *La peinture céramique palestinienne,* dans *Syria*, t. V (1924), p. 91 ss., voir surtout p. 102 et R. Dussaud, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, II, pp. 8-9.

(3) Voir p. 154. M. G. Contenau, *Les tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1926), pp. 94, 97 et surtout R. M. Engberg, *Tree Designs on Pottery* dans H. G. May, *Material Remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935], p. 36 ont attiré l'attention sur certains monuments où les animaux paraissent bien dévorer la frondaison de l'arbre. Dans ces cas, il faudrait évidemment nuancer l'interprétation que nous venons de proposer, mais de telles représentations sont exceptionnelles (voir plus haut p. 108) et ce fait ne diminue certainement en rien la valeur religieuse de l'arbre. Il suffit de penser au bas-relief qui représente le dieu de fertilité d'Assur (fig. 891) et où l'on voit des capridés dévorant les branches bourgeonnantes qu'il porte comme attribut.

(4) Cf. G. Contenau, *Les tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1926), pp. 89, 93.

(5) Cf. G. Contenau, *Manuel*, t. II, p. 1049.

(6) Cf. C. Frank, *Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Götter*, Leipzig, 1906 (=Leipziger semitistiche Studien, II, 2), p. 21.

sembler étrange qu'un arbre en lequel tout fait voir une source de produits magiques ait besoin d'être gardé (1). Peut-être les génies gardiens viennent-ils neutraliser les influences néfastes qui pourraient empêcher le symbole de fertilité de produire son effet. Mais il est permis de suggérer aussi une explication analogue à celle qui nous a aidé à comprendre les monuments précédents : l'arbre sacré est surtout, nous l'avons vu, représenté sur les cylindres et ceux-ci possèdent la valeur d'une amulette (2). Il est aussi représenté dans des encoignures, c'est-à-dire à une place qu'il s'agit de protéger contre les mauvaises influences (3) ; sa présence en broderie sur les vêtements possède également une valeur bénéfique.

A côté de son symbolisme de fertilité, l'arbre sacré avait, du moins à l'époque assyrienne, une valeur prophylactique. Le fait n'a rien de surprenant : l'idée de fertilité, de fécondité entraîne celle de prospérité, de richesse, de puissance, en somme celle de toute force bienfaisante qui pouvait, à l'occasion, anéantir les puissances maléfiques. Les génies gardiens viennent augmenter cette valeur prophylactique de l'arbre sacré, comme les capridés en multipliaient la valeur purement bénéfique. Cette conception semble s'être développée surtout à partir du deuxième millénaire, et c'est aussi à l'époque cassite que l'on fait remonter d'habitude les textes prophylactiques connus par des exemplaires assyriens (4). Pourtant, un jambage, de porte du troisième millénaire découvert à Suse (fig. 724), montre déjà le thème du végétal entre deux animaux ou aux mains de la divinité. Il est vraisemblable que les habitants de l'Asie occidentale ancienne n'établissaient pas, comme nous avons été amenée à le faire pour la clarté de l'exposé, de différence bien nette entre les signes bénéfiques et les figures prophylactiques. La représentation des unes comme des autres exerçait une bonne influence, susceptible d'éloigner les puissances néfastes.

Les scènes de chasse peuvent être interprétées de la même manière. M. Woolley avait déjà remarqué la valeur prophylactique de pareilles représentations (5); c'est pour cette raison, semble-t-il, que des plantes ou des arbres sacrés sont si

(1) Cf. C. J. Gadd, *The Assyrian Sculptures, British Museum*, Londres, 1934, p. 52.

(2) Cf. Fr. Thureau-Dangin, *Rituels et amulettes contre Labartu*, dans *Revue d'assyriologie*, t. 18 (1921), p. 167.

(3) Voir V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III (Paris, 1867), pl. 48 ; Botta, *Monument de Ninive*, t. III, pl. 80 et 115.

(4) A. Schott, dans P. Clemen, *Les religions du monde*, Paris, 1930, pp. 55-56.

(5) C. L. Woolley, *Babylonian Prophylactic Figures*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1926, p. 708 ; il signale notamment que les 7 Démons sont souvent nommés « chasseurs » dans les textes.

fréquemment associés aux scènes de chasse et aux combats entre animaux. Nous avons montré plus haut que, dans la plupart des cas, il est impossible de les considérer comme élément de paysage (1). D'autre part, on ne peut perdre de vue que des dieux de fertilité, tels que Ninurta, sont en même temps chasseurs et guerriers (2). Au troisième millénaire, les plantes qui accompagnent les luttes de Gilgamesh et d'Enkidu contre des animaux leur sont sans doute associées pour la raison que les deux héros sont des génies de fertilité (3).

Si le disque ailé est avant tout, comme le croit B. Pering, un apotropaïon (4), son rôle serait semblable : sa présence au-dessus de l'arbre sacré pourrait fort bien être en rapport avec la valeur prophylactique de l'arbre. La remarquable étude de M. Holmberg (5) et l'examen de certains monuments du IIme millénaire (fig. 571 à 578) nous conduisent à poser la question de l'arbre cosmogonique. La conception d'un arbre, support du monde, semble avoir existé chez les Sumériens. Selon Jeremias, l'arbre d'Eridu se rattache à cette croyance (6). Un autre texte nous paraît se rattacher plus directement encore à la conception de l'arbre cosmogonique. Il s'agit d'un passage du mythe d'I(r)ra où il est fait mention d'un arbre *mes* ou *mesu*, « nourriture des dieux, orne- » ment des rois », « qui a ses racines dans l'Océan, dans l'abîme d'Arallu et » dont le sommet atteint les cieux élevés » (7). Sur des cylindres ou des terre-cuites du IIme millénaire, un dattier, presque toujours réduit à son stipe et supportant le disque, ailé ou non, accompagné parfois du croissant lunaire (voir fig. 571 à 578), rappelle les piliers de Sibérie surmontés de l'oiseau solaire (8). Sans oser affirmer que ces monuments portent la représentation de l'arbre cosmogonique, on ne peut omettre de signaler ce curieux rapprochement. Pour ce qui concerne les représentations assyriennes, la question est plus complexe : la forme générale, en demi-ovale allongé, que présente le type le plus courant de stylisation rappelle, surtout dans les figurations les plus schématiques, la représentation de l'omphalos. L'étude de Holmberg a mis en

(1) Voir pp. 87-89.

(2) Cf. H. Frankfort, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1934), pp. 12, 23.

(3) W. F. Albright, *Gilgamesh and Engidu, Mésopotamian Genii of Fecundity*, dans *Journal of the American Oriental Society*, t. 40 (1920), p. 307 ss.

(4) Birger Pering, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), p. 295.

(5) Voir pp. 144-146.

(6) A. Jeremias, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4me éd., Leipzig, 1930, p. 92, voir aussi plus haut, p. 150, n. 3, 4, 5.

(7) Cf. St. H. Langdon, *Semitic Mythology*, p. 140 et H. Gressmann, E. Ebeling, H. Ranke, *Altorientalische Texte zum alten Testament*, 2me éd., Berlin et Leipzig, 1926, p. 218.

(8) Cf. Holmberg, *Der Baum des Lebens*, pp. 14-15.

évidence les relations qui existent entre l'omphalos, l'arbre du monde, la montagne du monde, les ziqqurats, la source de vie, tous éléments en relation avec la Grande Déesse de fertilité et de fécondité. Or, nous retrouvons sur nos monuments ces divers symboles : arbre sacré, « montagne », ziqqurat, vase aux eaux jaillissantes et leur association directe ou indirecte avec cette déesse de fécondité. Pourtant, cet arbre qui s'étale en surface n'offre rien d'un support et on comprendrait mal, s'il s'agit vraiment de l'arbre cosmogonique, pourquoi le disque ailé, au lieu de reposer sur l'arbre, plane au-dessus de lui (1).

Cette association du disque ailé à l'arbre sacré nous amène aussi à envisager la thèse de Wensinck sur l'arbre de lumière (2). Au troisième millénaire un conifère, ou plus rarement un palmier, accompagne parfois le thème fréquent de Shamash surgissant entre deux montagnes, pendant que des dieux inférieurs lui ouvrent les portes de l'Orient (fig. 689, 699, 74). Parfois un conifère se dresse derrière Shamash assis (fig. 690, 698) et, sur une stèle de Suse (fig. 523), le disque rayonnant plane au-dessus d'une scène de libation accomplie sur la palme et les régimes. Le bas-relief de Nabû-aplu-iddina (fig. 579) associe une fois de plus Shamash et le palmier. Enfin, un très curieux cylindre (fig. 192) montre un dattier entre deux montagnes et, à ses côtés, un aigle qui est l'oiseau solaire; l'arbre occupe ainsi la place habituelle du dieu (voir par exemple, fig. 689). Ainsi ces arbres sont associés plus ou moins directement au dieu de la lumière. On doit pourtant se demander si cette association de l'arbre à Shamash est vraiment en rapport avec le caractère lumineux de ce dernier. Baudissin a bien démontré que Tammuz et Adonis ne pouvaient être assimilés au dieu solaire, mais il a aussi relevé que Tammuz était, à plusieurs reprises, associé à Shamash (3). Il n'est donc pas interdit de supposer que Shamash est en rapport avec la végétation. Frankfort a insisté sur le fait que le dieu solaire sumérien est en relation étroite avec la fertilité terrestre (4).

Il faut également signaler ici que la deuxième année du règne de Gungunum, roi de Larsa, était appelée l'« année où il introduisit dans le temple de » Šamaš deux palmiers en cuivre » (5). Si nous ne possédons aucun monument de l'époque de la dynastie de Larsa que l'on puisse mettre en relation avec ce texte, il est intéressant toutefois de le rapprocher des troncs de palmier revêtus

(1) Cf. W. W. VON BAUDISSIN, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. II (Leipzig, 1878), p. 192, n. 1.
(2) Voir plus haut, p. 144.
(3) W. W. VON BAUDISSIN, *Adonis und Esmun*, Leipzig, 1911, pp. 105-107 et pp. 171-173.
(4) H. FRANKFORT, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1934), p. 20.
(5) Prisme chronologique de Larsa, A. O. 7025, face I, l. 6 ; cf. FR. THUREAU-DANGIN, *Revue d'assyriologie*, t. XV (1916), p. 1 ss.

de bronze qui flanquaient l'entrée d'un temple de Ninive (1), et surtout de la tablette solaire de Sippar (fig. 579) où une colonne-palmier se dresse à l'entrée du sanctuaire de Shamash.

Enfin, se pose la question difficile de la définition de la valeur religieuse de l'arbre sacré et de ses rapports avec les divinités anthropomorphiques.

Nous savons par les textes qu'il existait des bois sacrés auprès des temples. Assurbanipal, en effet, se vante d'avoir fait violer par ses soldats les mystères du bois sacré de Suse (2). A Assur, et peut-être à Bavian, la création de ces jardins nécessita des défoncements dans le rocher (3). Le « ṣît šamši » de Shilhah-in-Shushinak, plateau votif en bronze qui représente un lieu de culte (fig. 731), porte un petit bouquet d'arbres qui apparaissent ainsi comme un élément essentiel du sanctuaire.

Mais l'arbre est certainement en rapport plus direct avec la divinité. Sur des cylindres, pour la plupart du troisième millénaire, il apparaît derrière elle comme son attribut. Pourtant, d'après les documents que nous possédons, on ne peut dire qu'une espèce particulière d'arbre soit associée à un dieu déterminé (4). A ce propos, signalons que, ni sous un aspect réaliste, ni sous une forme stylisée, l'arbre ne figure sur les kudurrus parmi les symboles des dieux.

Certaines représentations permettent de croire que l'arbre est plus qu'un symbole. L'adoration dont il est parfois l'objet, le geste d'Enkidu, les mains posées sur le stipe, laissent déjà supposer qu'un *numen* y réside. Quelques monuments présentent à cet égard un intérêt particulier. M. Contenau a déjà signalé que, sur le bas-relief d'Assur (fig. 891), le dieu flanqué de capridés semble être identifié à l'arbre (5) et le P. Vincent a rapproché le tesson palestinien, où un dattier entre deux chèvres laisse échapper de sa cime des flots d'eau (fig. 590), d'un fragment de vase susien où les mêmes flots jaillissent du corps d'un dieu placé aussi entre deux chèvres (6). Nous avons rassemblé quelques

(1) Voir ci-dessus, pp. 54-55.

(2) Cf. M. STRECK, *Assurbanipal*, 2me part., Leipzig, 1916 (= Vorderasiatische Bibliothek, t. VII, 2), pp. 54 et 55. Voir aussi C. FRANK, *Studien zur babylonischen Religion*, t. I (Strasbourg, 1911), p. 192. Un bas-relief de Ninive (fig. 834) représente peut-être un de ces bois sacrés.

(3) Pour Assur, voir *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, n° 33 (juin 1907), pp. 30-32, et, pour Bavian, W. BACHMAN, *Felsreliefs in Assyrien*, Leipzig, 1927 (= 52 Wissenschaftliche Veröffentlichung der deutschen Orient-Gesellschaft), pp. 2-5. Mais, à Bavian, MM. Th. Jacobsen et S. Lloyd qui ont attentivement étudié la question croient plutôt que, dans ces défoncements, étaient fichés des étais en bois qui furent utilisés pour le transport de gros blocs de pierre ; cf. TH. JACOBSEN et S. LLOYD, *Sennacherib's Aqueduct at Jervan*, Chicago, [1935] (= The University of Chicago. Oriental Institute Publications, vol. XXIV), p. 49.

(4) Voir plus haut, p. 103 et p. 157, n. 3.

(5) G. CONTENAU, *Les tablettes de Kerkouk*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1926), pp. 95-96.

(6) L. H. VINCENT, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), pp. 104-105.

cylindres (fig. 843 à 846), où une divinité surmontée, comme l'arbre, du disque ailé est placée, comme lui, entre deux génies « fécondateurs ». Quand la personnalité de ce dieu peut être déterminée, on y reconnaît toujours une divinité de fertilité : Ishtar ou Gilgamesh. Mais la variété et le nombre des personnalités divines associées à l'arbre rend malaisée une définition précise des rapports de l'arbre et des divinités anthropomorphes. L'arbre contient en lui un *numen* de fertilité (1) ; à ce titre, il peut être associé à toutes les divinités en rapport avec cette idée, en particulier à la Grande Déesse, à Ishtar.

Dans un cas au moins, l'arbre semble être vraiment considéré comme un dieu : il s'agit de la représentation qui figure sur une terre-cuite récemment découverte à Khafadji (fig. 570) et qui date de 2000 environ avant notre ère. L'arbre, réduit à un tronc d'où pendent des tiges raides, est, selon la description de M. Frankfort (2), surmonté de la tiare à cornes : rien ne pourrait mieux indiquer son caractère divin. Malheureusement, sur cette terre-cuite, il est extrêmement stylisé et cet unique exemple serait insuffisant pour nous permettre d'affirmer qu'une importance religieuse égale était accordée aux autres arbres sacrés si nous n'avions, un millénaire plus tard, la pierre noire d'Assarhaddon (fig. 28), où l'arbre sacré est placé dans un naos surmonté de la tiare à cornes. Cependant, ce monument même n'est pas assez explicite : on comprend mal la présence du second arbre sacré dressé derrière l'adorant (3).

L'arbre sacré a-t-il réellement existé comme objet de culte ? On peut l'affirmer en ce qui concerne les végétaux déposés dans le vase-autel en forme de cornet, mais on garde quelque doute pour les arbres sacrés du II[me] et du I[er] millénaire. Nous avons noté dans un chapitre précédent que cet arbre n'a pas de profondeur et n'est reproduit qu'en peinture, gravure, bas-relief ou dans une matière telle que l'ivoire ou le métal (4). Ce n'est pas la copie d'un arbre réel plus ou moins enrichi d'ornements, mais bien une stylisation entiè-

(1) Je dois à l'obligeance du P. A.G. Barrois d'intéressants renseignements qui montrent la persistance de ces idées chez les Arabes actuels. L'arbre sacré qui ombrage la tombe du saint, considéré comme un véritable génie du lieu, est censé participer à cette sainteté, c'est la vertu même du saint qui vit en lui ; dans bien des cas, celui-ci est complètement mythique et certains noms dénotent un génie de la végétation dont le *numen* s'est incarné dans l'arbre. Remarquons pourtant que les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne ont des formes très particulières et ne peuvent être rapprochés des arbres réels auxquels les Arabes suspendent des offrandes et des morceaux de tissus ; cf. E. OSIANDER, *Studien über die vorislâmische Religion der Araber*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VII (1853), pp. 471 ss..

(2) H. FRANKFORT, dans *The Illustrated London News*, 5 septembre 1936, p. 390 *c*.

(3) Voir plus haut, p. 99, n. 2 où nous avons exposé la théorie de M. Luckenbill relative à ce monument.

(4) Voir plus haut, p. 82.

rement artificielle et, plutôt qu'un véritable objet cultuel, il nous paraît être un symbole doué d'une grande puissance bénéfique.

En fait, nos représentations indiquent moins un culte de l'arbre qu'un culte de la végétation et, plus précisément, de la fertilité et de la fécondité. Tout, dans la composition des arbres sacrés, dans le choix des scènes, est en rapport avec cette idée et avec la valeur bénéfique et parfois prophylactique qu'on leur attribue. Les rameaux détachés de l'arbre gardent la même valeur religieuse (1).

---

(1) Il est curieux de constater que rien sur nos monuments ne rappelle le symbolisme de victoire que les Grecs attribuèrent à la palme. Cette idée est vraisemblablement tardive et peut-être née en Palestine ; les Apocryphes y font de fréquentes allusions (voir, par exemple, I Mach. XIII, 37 et 51 ; II Mach. X, 7.).

CHAPITRE VI

L'ARBRE SACRÉ ENVISAGÉ DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉGYPTE, CHYPRE ET LE MONDE ÉGÉEN

Il n'est guère possible de conclure sans nous demander si les diverses stylisations que nous avons décrites, les formes du culte de l'arbre que nous avons envisagées sont bien originales et si un apport étranger n'a pu modifier plus ou moins profondément, soit la valeur significative du symbole et des scènes dans lesquelles il figure, soit la forme même de l'arbre sacré.

Déjà, au cours des chapitres précédents, nous avons fait allusion à la possibilité d'une influence égyptienne sur certains types d'arbres sacrés « phénico-chypriotes » (1) ; le motif du lotus est certainement originaire de ce pays. Mais certains archéologues ont attribué aux influences étrangères une importance beaucoup plus grande. C'est ainsi que Dieulafoy plaçait le motif égyptien du lotus à l'origine, à la fois de la colonne ionique, des palmettes et de tous les enroulements à volutes asiatiques (2). Le lis d'Égypte aurait, selon M. Flinders Petrie, donné naissance aux arbres sacrés « syro-hittites » (3) et, pour M. Dussaud, la palmette « chypriote » dérive d'une fleur de papyrus posée sur un lis (4).

Le témoignage le plus important dans cette question des influences étrangères sur les arbres sacrés asiatiques est celui de M. Contenau, tant par sa date que par le développement qu'il lui donne. En 1922, dans sa remarquable étude de la « glyptique syro-hittite », il s'exprimait en ces termes à propos de l'arbre sacré : « Ce motif qui semble moins en faveur pendant l'époque d'Ur et de la

(1) Voir ci-dessus, pp. 42-43.

(2) M. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. III (Paris, 1885), pp. 49-61.

(3) W. M. FLINDERS PETRIE, *The Egyptian Lily*, dans *Ancient Egypt*, 1929, pp. 66-69.

(4) R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, 2me éd., Paris, 1914, pp. 321-323.

» Première Dynastie Babylonienne, reprend toute sa valeur à la seconde-moitié » du deuxième millénaire, sans doute sous l'influence égéenne. L'art égéen, » en effet, emploie alors une sorte de palme imitée du lis égyptien et combinée » avec la spirale, qui est un élément fondamental du décor indigène...

« Un peu plus tard, lorsque l'influence chypriote se fait sentir à son tour, » on trouve sur certains cylindres la palmette chypriote imitée d'une fleur de » papyrus sur un lis.

» La plupart du temps, cependant, les cylindres dits de Kerkouk adoptent » une simplification de la palmette pour traiter l'arbre sacré. Il est constitué » par une tige renflée à son extrémité inférieure ; des tigelles formant éven- » tail et terminées chacune par un renflement partent du haut. Cet arbre » sacré passera parfois dans la glyptique assyrienne ; parfois aussi, l'Assyrie » adoptera l'arbre traité, à peu de chose près, à la façon archaïque c'est- » à-dire comme une palme.

» D'autres fois, l'arbre dérivera de la palmette mycénienne combinée avec » des spirales ; celles-ci se traduiront par un lien, allant d'une extrémité à » l'autre des branchages pour en faire comme une sorte de claie. C'est l'arbre » sacré assyrien. »

« Semblable agencement se trouve déjà réalisé sur les cylindres kassites, » sur les cylindres de Kerkouk, où l'on voit bien la dérivation des motifs my- » céniens dans l'emploi de la spirale et des cercles concentriques à point central » qui, eux, portent leur date : seconde moitié du deuxième millénaire ; c'est » d'ailleurs le moment où ces motifs chypriotes sont en pleine faveur en territoire » égéen » (1).

On voit la part importante que M. Contenau attribue aux influences égyptiennes et égéennes dans la formation des arbres sacrés asiatiques. Il ne signale pas que ces arbres sacrés dérivent du dattier, arbre par excellence de la Mésopotamie méridionale. Il ne lui a pas échappé cependant, dans son ouvrage sur la *Civilisation des Hittites et des Mitanniens* paru en 1934, que, dans la glyptique de Kerkouk, « L'arbre sacré influencé par l'Égée est un » dérivé du palmier, mais stylisé au point de n'être qu'un ornementdécoratif » (2) encore que « l'influence égéenne est surtout marquée... par la forme que revêt » l'arbre sacré » (3).

(1) G. CONTENAU, *La glyptique syro-hittite*, Paris, 1922, pp. 155-156.
(2) G. CONTENAU, *La civilisation des Hittites et des Mitanniens*, Paris, 1934, p. 110.
(3) G. CONTENAU, *op. cit.*, pp. 109-110.

Telles sont les opinions qui furent émises sur le problème. La question présente trop d'importance pour ne pas être traitée dans un chapitre particulier. Nous étudierons successivement, d'abord en Égypte, puis dans le monde égéen et à Chypre, les représentations du dattier, les diverses formes du culte de l'arbre et les motifs que l'on a cru voir à l'origine des arbres sacrés asiatiques : lis, lotus, palmette mycénienne. Nous tâcherons de déterminer dans quelle mesure ces représentations ont pu exercer une influence sur nos monuments, sans nous dissimuler d'ailleurs la complexité de pareils problèmes et surtout la précarité de conclusions que de nouvelles découvertes peuvent, d'un jour à l'autre, venir modifier.

L'Égypte.

Nous ne possédons guère de renseignements sur les rapports politiques entre l'Égypte et l'Asie occidentale avant le deuxième millénaire. Mais des analogies curieuses et frappantes entre des monuments de l'Égypte prédynastique et des œuvres sumériennes archaïques font généralement admettre l'existence de contacts entre ces deux pays dès une époque très ancienne (1). Dès l'Ancien Empire, nous trouvons les Égyptiens établis à Byblos sur la côte de Syrie ; la ville demeurera un centre d'influence égyptienne. Sous la XIIme dynastie comme sous la XIXme, ses princes se reconnaissent vassaux des pharaons.

Au XVIIme siècle, c'est par la Syrie que pénètrent dans le Delta les Hyksos, originaires d'Asie. Leur domination se maintiendra jusqu'au XVIme siècle (2).

En 1580, Ahmès, fondateur de la XVIIIme dynastie, se rend maître de l'Égypte et à partir de ce moment les pharaons, comprenant que la Syrie est une porte toujours ouverte à de nouvelles invasions, pratiquent une politique d'expansion et organisent une série d'expéditions militaires, dont le but est la conquête de la Syrie. Ils se heurtent d'abord au royaume du Mitanni, dont l'apogée se place entre le XVIme et le XIVme siècle (guerres de Thoutmès III), puis, plus tard,

(1) La plupart des arguments en faveur de cette théorie sont rassemblés dans le *Manuel d'archéologie orientale* de G. Contenau, t. III (Paris, 1931), pp. 1582-1599 et leur nombre ne laisse pas d'être troublant. Une influence asiatique au début de la civilisation égyptienne expliquerait, par exemple, le style des palettes de schiste et l'usage des cylindres qui disparaît rapidement dans la vallée du Nil; cf. J. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, Bruxelles 1904, p. 279.

(2) Se fondant sur le texte authentique de Manéthon et utilisant les récentes découvertes de Tanis et de Ras Shamra, M. Dussaud a pu démontrer que les Hyksos étaient des Sémites et principalement des Cananéens; *Revue de l'histoire des Religions*, 1934, 1, pp. 113-128.

à l'empire hittite (luttes de Seti Ier et de Ramsès II, bataille de Qadesh). Après Ramsès II, la puissance égyptienne décline et, vers 1200, l'invasion des « Peuples » de la Mer » met fin à la fois au premier empire hittite et à la domination égyptienne en Syrie.

Cette domination ne fut d'ailleurs jamais une véritable annexion. La correspondance de Tell el-Amarna montre quelle était la situation exacte. Dans la plupart des lettres, les princes des différentes villes demandent au pharaon des secours militaires, protestent de leur fidélité et dénoncent leurs voisins. La dépendance vis-à-vis de l'Égypte se bornait à une vassalité nominale et à l'envoi de tributs au pharaon.

Au premier millénaire, la puissance assyrienne va croissant, ses rois conquièrent toute l'Asie occidentale et, à diverses reprises (en 675, 671, 667, 663), conduisent en Égypte des expéditions victorieuses.

Les faits historiques que nous venons de rappeler ne peuvent servir que d'indication. Les rapports les plus anciens entre la Syrie et l'Égypte furent d'ordre commercial. L'Égypte, privée de forêts et sans grandes ressources minérales, faisait venir ses bois des montagnes du Liban. Dès l'époque de la Ire dynastie, elle exploitait des mines de cuivre dans le Sinaï (1). Les relations commerciales ne firent que se développer aux époques suivantes.

Au cours des guerres de la seconde moitié du deuxième millénaire, des traités de paix ou des alliances furent à plusieurs reprises scellés par le mariage du pharaon avec une princesse asiatique : Thoutmès IV, Aménophis III, Aménophis IV épousèrent des Mitaniennes et ces étrangères apportèrent à la cour d'Égypte des habitudes nouvelles. On voit, par exemple, apparaître à cette époque des instruments de musique d'un type jusqu'alors inconnu. Déjà, avec les Hyksos, le cheval et le char avaient pénétré dans la vallée du Nil.

Tantôt comme tributaires, tantôt comme marchands, les Asiatiques s'installent en Égypte. A Memphis et dans d'autres villes, il existait des quartiers entiers de ces émigrants phénico-chypriotes. Ils amenaient avec eux leurs divinités. C'est à l'époque de la XVIIIme dynastie que les dieux sémitiques Qadesh, Reshef, 'Anat et Ba'al, qui apparaît comme un équivalent de Seth, entrent dans le panthéon égyptien ; Astarté avait un temple à Memphis (2). Mais, déjà sous

(1) R. WEILL, *La presqu'île du Sinaï*, Paris, 1908, pp. 150-151 ; cf. W. M. FLINDERS PETRIE, *Researches in Sinaï*, Londres, 1906.

(2) ÉD. MEYER, *Geschichte des Altertums*, 2me éd., t. II, 1, (Stuttgart et Berlin, 1928), p. 492.

l'Ancien Empire, on relève des rapports étroits entre Osiris et Hay-Taou, dieu du pays de Nega dans la région de Byblos (1).

Du point de vue artistique, nous avons mentionné l'étroite parenté de certains monuments datant de la période la plus ancienne des civilisations égyptienne et sumérienne. Des fouilles récentes exécutées au temple du dieu Montou à Toud ont révélé, pour l'époque de la XIIme dynastie, l'importation en Égypte de pièces d'orfèvrerie asiatique (2). « On peut voir dans l'art égyptien » de la XVIIIme dynastie des motifs évidemment d'origine syrienne » (3). D'autre part, des thèmes égyptiens passent dans l'iconographie asiatique, le plus connu est celui du disque ailé ; l'apparition du lotus dans l'art assyrien du premier millénaire en est un autre. Sur les monuments phénico-chypriotes, l'influence égyptienne est incontestable. Elle s'affirme dans divers motifs : divinités liant les plantes héraldiques (4), la naissance de Râ (fig. 926) et parfois aussi dans l'attitude des personnages (fig. 316, 318). Mais le style de ces représentations est étranger à l'Égypte.

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur ce sujet dont la mise au point est loin d'être faite et exigerait des recherches longues et approfondies ; on ne peut d'ailleurs espérer atteindre un résultat satisfaisant avant le jour où nous connaîtrons mieux l'art syrien du deuxième millénaire. Mais nous examinerons plus longuement certains monuments en rapport direct avec notre sujet et qui, découverts sur le sol d'Égypte, décèlent une forte influence asiatique (5).

Sur une boîte à fard de la XVIIIme dynastie (fig. 929), deux sphinx ailés flanquent « un ornement qui rappelle la palmette des monuments découverts

---

(1) Cf. P. Montet, *Le pays de Negaou près de Byblos et son dieu*, dans *Syria*, t. IV (1923), pp. 181-192; voir aussi un article de S. Smith qui met Osiris en relation avec Ashur et Marduk (*Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII [1922], pp. 41-44).

(2) Voir *The Illustrated London News*, 18 avril 1936, pp. 682-683 et *Revue Archéologique*, 1936, II, pp. 97-98.

(3) *The Cambridge Ancient History*, t. II, p. 427.

(4) Cf. Fr. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, pl. XXVI, fig. 20 et 21.

(5) Une contribution importante à l'étude de ces questions a été récemment apportée par M. Montet qui a étudié d'une manière très complète les témoignages de l'importation de produits syriens dans l'Égypte du Nouvel Empire ; cf. P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel-Empire*, Paris, 1937 (= Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 76). Les arbres sacrés et les palmettes représentés sur ces monuments dériveraient d'une plante syrienne, l'iris, et non du palmier-dattier qui « sur les vieux monu- » ments mésopotamiens est souvent représenté d'une manière naturelle et même lorsqu'il est stylisé reste encore » bien loin de n'importe laquelle des palmettes qui viennent d'être passées en revue » (p. 82). La documentation rassemblée dans le présent travail permet, croyons-nous, de retracer les étapes de cette évolution et de rattacher au dattier la plupart des exemples choisis par M. Montet, notamment les arbres sacrés du bol d'or de Ras Shamra (fig. 1133) ou celui d'un cylindre « syro-hittite » (fig. 251).

» dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate » (1). On trouve un type analogue d'arbre sacré sur un bracelet de la XIXme dynastie conservé au Louvre (fig. 928) et sur une patère de Bubaste datant de la même époque (fig. 1213), où les arbres sacrés sont presque identiques à ceux du deuxième registre du bol d'or de Ras Shamra (fig. 1133), et enfin, sur les moules à bijoux de Tell el-Amarna que nous étudierons plus loin. A la vérité, le caractère de ces objets est discuté, car si Em. Chassinat et les auteurs d'*Arslan-Tash* décèlent dans ces représentations une influence asiatique (2), en revanche, d'autres archéologues les considèrent comme des œuvres égyptiennes dont s'inspirèrent les artistes de Phénicie et de Syrie (3).

Un curieux cylindre (fig. 930) provenant de Damanhour remonte au plus tôt au VIIme siècle avant notre ère (4). Deux personnages flanquent un dattier stylisé ; l'un porte la couronne de Haute-Égypte et l'autre une coiffure que l'on pourrait prendre à première vue pour la tiare à cornes orientale, mais qui est, selon Sidney Smith, la couronne de bélier (5). L'arbre est fort reconnaissable ; les imbrications du stipe sont indiquées par des excroissances et les palmes, figurées par de simples traits, ont leurs extrémités réunies par un lien (comparer au cylindre de Ras Shamra fig. 83). « La scène », écrit Sidney Smith, « est » assez surprenante, elle fournit une exacte contre-partie égyptienne du thème » si fréquent sur les cylindres assyriens ou perses : l'arbre encadré de figures » royales en train d'accomplir quelque pratique cultuelle » (6). Il suppose que ce cylindre fut exécuté en Égypte pour le compte d'un Syrien. A titre de comparaison, il publie en même temps un scarabée d'époque hyksos (fig. 932), où l'on voit un arbre très stylisé, peut-être un dattier d'après la disposition en éventail de la frondaison, flanqué de deux êtres fantastiques. Sur d'autres scarabées de provenance égyptienne, nous avons relevé le même thème : un dattier très bien déterminé cette fois et qui est flanqué, soit par des singes (fig. 933, 1214, 1215), soit par deux crocodiles (fig. 934). Cette dernière stylisation explique un scarabée découvert en Palestine (fig. 935) (7). Une comparaison de la fig. 930

(1) Em. Chassinat, *Bull. de l'Inst. français d'archéologie orientale* , t. I (1901), p. 231 ; cf. pp. 231-234.

(2) Fr. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin, M. Dunand, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, pp. 98-99.

(3) Voir W. M. Flinders Petrie, *The Egyptian Lily*, dans *Ancient Egypt*, 1929, p. 66 ss. et ci-dessus, pp. 165-166.

(4) S. Smith place ce cylindre entre 650 et 600 ; cf. S. Smith, *Babylonian Cylinder Seal from Egypt*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII (1922), p. 208.

(5) S. Smith, *art. cité*, p. 207.

(6) S. Smith, *art. cité*, p. 207.

(7) Nous rencontrons des singes associés à des dattiers sur un cylindre asiatique (fig. 48), mais les crocodiles sont un élément bien égyptien. Il est d'autant plus intéressant de retrouver ce même thème du palmier

avec un autre cylindre (fig. 931), dont la provenance est inconnue, nous semble particulièrement frappante (1). Bien que d'une authenticité discutable et de provenance inconnue, nous signalerons encore ici un cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (fig. 1141); nous y reconnaissons, auprès de figures de style et de caractère égyptiens, un dattier stylisé dont les palmes (?) inférieures décrivent un arc de cercle très accentué.

Citons encore un cylindre de Tell el-Amarna (fig. 936), sur lequel une chèvre se dresse à côté d'un arbre sacré, et un fragment de tridacna découvert à Naukratis portant un arbre sacré purement assyrien (fig. 927, comparer fig. 409 ss.).

Mais ces représentations ne correspondent-elles pas à des croyances égyptiennes ? Dans l'explication du cylindre de la fig. 930, Sidney Smith considérait comme la plus vraisemblable, l'hypothèse d'une cérémonie cultuelle exécutée par le pharaon auprès de l'arbre sacré, cérémonie d'ailleurs en rapport avec les rites accomplis par les souverains assyriens (2). Les représentations que nous allons étudier nous permettront de répondre à cette question.

Si le climat et le sol ne sont pas aussi favorables à la culture du palmier-dattier en Égypte qu'en Mésopotamie méridionale, l'arbre cependant peut s'y développer et y porter des fruits ; aussi, à partir d'Alexandrie et tout le long du Nil, on rencontre partout son élégante silhouette.

L'arbre figure sur les monuments dès une époque très ancienne. A l'époque pré-dynastique, la représentation du végétal est très rare et surtout fort sommaire. Elle consiste souvent en une tige le long de laquelle sont disposées, de part et d'autre, des lignes plus ou moins longues simulant les feuilles ; certains de ces motifs sont peut-être des palmes, mais ne sont peut-être aussi que le rameau feuillu de n'importe quel arbre (3). Le dattier fut sans doute représenté à cette époque, mais d'une manière imprécise et schématique. Il se rencontre parmi les

---

entre deux crocodiles sur un petit monument en forme de scarabée, mais gravé sur les deux faces, récemment découvert à Tell ed-Duweir par M. Starkey, qui m'a aimablement autorisée à signaler ce nouveau document où les crocodiles sont représentés d'une manière bien plus réaliste que sur notre fig. 935.

(1) Ce cylindre, dont l'empreinte a été publiée par A. BOISSIER dans *Syria*, t. XI (1930), fig. p. 11, se trouve aujourd'hui au musée de Berlin.

(2) S. SMITH, *art. cité*, p. 207.

(3) Cependant on peut reconnaître avec vraisemblance des feuilles de dattier dans certains des végétaux placés à l'avant des barques funéraires qui sont si fréquemment représentées dans la céramique de cette époque (fig. 938). D'après J. CAPART, *Les débuts de l'art en Egypte*, Bruxelles, 1904, p. 203, elles ombragent la place où s'assied le pilote; J. DE MORGAN, *La préhistoire orientale*, t. II (Paris, 1926), p. 127, les considère plutôt comme des emblèmes et M. A. MURRAY, dans *Studies Griffith*, 1932, pp. 313-314, comme un aspect du culte de l'arbre.

signes gravés après la cuisson des vases qui sont, soit une marque de propriété, soit une sorte de signature du pottier (1). Il ne s'agit que d'une grossière esquisse : un trait incisé figure le tronc, d'autres traits légèrement courbés et partant du sommet de l'arbre représentent les feuilles (fig. 937).

On peut aussi reconnaître un dattier sur un cylindre de la même époque (fig. 939) ; les palmes sont indiquées par six traits placés symétriquement de chaque côté du tronc.

Parmi les monuments les plus importants de l'époque des premières dynasties, figurent les palettes de schiste ardoiseux ; deux d'entre elles portent, sur une des faces, la représentation d'un dattier entre deux girafes (2).

Leur valeur artistique est très inégale ; la plus belle, malheureusement incomplète, est en deux fragments dont l'un se trouve au British Museum et l'autre à l'Ashmolean Museum d'Oxford (fig. 943) ; ces deux fragments constituent la plus grande partie de la palette et permettent une restitution facile. Le dattier est placé entre deux girafes qui paraissent en manger les feuilles. Au-dessus du corps de l'une d'elles, « un gros oiseau rappelle vaguement celui de la tombe pein- » te de Hiéraconpolis » (3). Le stipe du dattier est marqué d'imbrications et se termine par une sorte d'artichaut : le bourgeon terminal ; les feuilles ne s'épanouissent pas en éventail mais sont tassées de part et d'autre du tronc ; les folioles des palmes sont très fidèlement rendues.

L'autre palette, entière celle-là, est conservée au Louvre (fig. 942). Comme la première, elle présente le thème du palmier entre deux girafes (4) ; de plus, elle est encadrée par quatre grands félins. Cette fois, les girafes sont simplement placées de part et d'autre du dattier, leur tête n'atteint plus le niveau des feuilles. Le dattier lui-même se présente sous un aspect plus schématique et plus grossier : le tronc, simplement marqué de chevrons, est fort long et très gros relativement

(1) Ces signes se rencontrent surtout sur les vases rouges à bord supérieur noir et sur les vases rouges brillants ; J. CAPART, *op. cit.*, p. 136 ; cf. p. 135.

(2) Un autre fragment de palette portant le même motif est conservé au musée de Berlin, cf. AL. SCHARFF, *Die Altertümer der Vor- und Frühzeit Ägyptens*, t. II, Berlin, 1929 (= Mitteilungen aus der ägyptischen Sammlung, t. V), pl. 22, n. 107 (pp. 74-75) ; dans ce même ouvrage (p. 76, fig. 53), M. Scharff reproduit un fragment d'une quatrième palette qui se trouvait dans la collection Spiegelberg à Munich et porte, elle aussi, l'image d'un dattier flanqué de deux girafes.

(3) J. CAPART, *op. cit.*, p. 235.

(4) W. M. FLINDERS PETRIE, *Les arts et métiers de l'ancienne Egypte*, trad. par J. Capart, Bruxelles, 1912, p. 60, décrit les animaux de la première palette comme des « gazelles à long cou ». Mais les gazelles africaines, mâles ou femelles, possèdent des cornes en forme de lyre. Si on admet l'interprétation de M. Flinders Petrie, il faudrait accepter aussi une influence asiatique directe dans la représentation des animaux qui flanquent le dattier. En revanche, sur la seconde palette, on ne peut douter que l'artiste ait voulu figurer des girafes ; tous les détails caractéristiques de ces animaux : cou long et mince, cornes petites et droites, corps court, pattes longues et raides, sont rendus fidèlement.

au bouquet de feuilles qui le couronne ; celles-ci, au nombre de quatre de chaque côté du sommet de l'arbre, sont gravées de traits incisés parallèles. Sculptées en assez fort relief, elles montrent une singulière lourdeur de facture.

Une troisième représentation du dattier apparaît dans une scène assez obscure figurée sur la grande tête de massue du roi-Scorpion (fig. 940). Cette scène représente probablement l'ouverture d'une digue lors d'une cérémonie de fondation (1). Sur une bande de terre entourée d'eau de trois côtés au moins (le relief mutilé ne permet pas de se rendre compte s'il s'agit d'une île), deux personnages paraissent travailler à la rive. A côté d'eux, un dattier est placé dans une sorte de caisse qui cache la partie inférieure du stipe ; celui-ci est marqué de chevrons et couronné par le bourgeon terminal ; les palmes se disposent de part et d'autre du sommet du tronc et elles sont rayées de petits traits comme sur la palette du Louvre.

Enfin, M. Ludwig Keimer a eu l'obligeance de m'envoyer un croquis d'une pièce d'ivoire ayant fait partie d'un jeu et conservée au musée du Caire (fig. 941). Ce fragment, découvert à Abou-Roash, date de la première dynastie. Le dattier, au tronc annelé, est surmonté d'un bouquet de palmes aux folioles détaillées.

A partir de la IV[me] dynastie apparaît un répertoire varié de thèmes se rapportant à tous les détails de la vie des anciens Égyptiens ; on s'attendrait donc à trouver d'assez nombreuses représentations de dattiers. Il n'en est rien : pour tout l'Ancien Empire, nous n'en avons découvert que deux, datant de l'époque de Néouserra, pharaon de la V[me] dynastie (2).

La première (fig. 944) figure sur un fragment de calcaire du temple funéraire de Néouserra à Abousir : un dattier au tronc lisse, flanqué à la base de drageons, au sommet de palmes disposées symétriquement, ombrage un petit sanctuaire (3).

La seconde (fig. 945) provient du temple solaire d'Abou-Gorab et figurait parmi les représentations des produits des saisons; il devait y avoir une série de dattiers au bord d'un cours d'eau, mais la cassure du relief n'en a laissé subsister

(1) J. E. QUIBELL, *Hierakonpolis*, Londres, 1900 (= Egyptian Research Account, t. I), pl. XXVI, cf. p. 9 b; voir aussi W. VON BISSING et H. KEES, *Untersuchungen zu den Reliefs aus dem Re-Heiligtum des Rathures*, I[re] partie, Munich, 1922 (= Abhandl. der bayerischen Akad. der Wiss., Philos.-philol. u. hist. Klasse, t. XXXII, 1), p. 8.

(2) C'est aussi, croyons-nous, à l'époque de la V[me] dynastie que remontent les plus anciens exemples connus de colonnes dactyliformes ; celles de la chapelle funéraire de Sahoura à Abousir, voir G. JÉQUIER, *Les temples memphites et thébains des origines à la XVIII[me] dynastie*, Paris, 1920, pl. 7, 1 et H. SCHÄFER et W. ANDRAE, *Die Kunst des alten Orients*, Berlin, 1925, pp. 207-208. Comme son nom l'indique, la colonne dactyliforme dérive sans conteste du palmier-dattier, *Phœnix dactylifera* : le chapiteau est fait de palmes, serrées à la base par un lien, et qui, au sommet, s'inclinent légèrement vers l'extérieur ; sur la colonne dactyliforme, voir surtout L. BORCHARDT, *Die aegyptische Pflanzensäule*, Berlin, 1897, p. 44 ss.

(3) Ce fragment est conservé aujourd'hui au musée de Berlin sous le n° 17906/7; cf. L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-User-Re'*, Leipzig, 1907, p. 38.

que deux. Leur stipe est bordé de dentelures figurant sans doute les imbrications qui étaient peut-être complétées par de la peinture; les feuilles se déploient en éventail au sommet de l'arbre ; des drageons prennent place de part et d'autre de la base du stipe.

Les représentations ne seront guère plus nombreuses au Moyen-Empire, mais on les rencontre dans les tombes de particuliers. A Beni-Hassan, un bas-relief représente un dattier (fig. 946), « le premier », observe Louise Klebs, « qui » apparaisse dans les tombeaux » (1). Le tronc s'élève d'une sorte de butte couronnée de jeunes tiges placées symétriquement de chaque côté et il est bordé de dentelures marquant les imbrications ; les feuilles du sommet sont disposées en éventail et les folioles très nettement indiquées (2).

Dans cette même tombe de Beni-Hassan, un tableau représente des bûcherons qui abattent des arbres, tandis qu'une chèvre se dresse pour atteindre les feuilles (3). Les arbres sont au nombre de trois ; leurs feuilles pennées et la façon dont elles se disposent en bouquet au sommet de l'arbre font penser à des dattiers, mais le stipe lisse, sans imbrications, l'absence des fruits qui permettraient une identification certaine et enfin la courbure des troncs qui, il est vrai, pourrait être causée par le travail des bûcherons, n'autorisent pas d'affirmer que nous ayons affaire ici à des dattiers.

De la fin de la XIIme dynastie date une plaque de jeu découverte à Thèbes (fig. 1216) ; le centre en est occupé par un dattier au tronc lisse couronné d'un bouquet de tiges rayonnantes.

Au Nouvel-Empire, les dattiers sont fréquemment représentés; ils prennent place dans les jardins à côté des sycomores, des vignes, des palmiers-doums, des tamaris, des grenadiers.

Le type de stylisation le plus courant est fait d'un stipe portant à sa base des drageons et, au sommet, un renflement indiquant le bourgeon terminal. Celui-ci est surmonté de trois traits verticaux et flanqué de part et d'autre de trois traits horizontaux figurant le feuillage ; les régimes, souvent en nombre pair, pendent sous la frondaison ; ils sont représentés par une série de petits points agglomérés en une forme plus ou moins ovoïde (fig. 948) (4). Fréquemment

(1) L. KLEBS, *Die Reliefs und Malereien des Mittleren Reiches*, Heidelberg, 1922, p. 77.

(2) La butte qui entoure la base du stipe et les drageons qui en sortent porteraient à croire que, comme les Arabes actuels, les anciens Egyptiens pratiquaient la multiplication par drageons, qui est le meilleur mode de reproduction (voir plus haut, p. 19).

(3) C. R. LEPSIUS, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopien*, IIme part., pl. 126.

(4) Voir d'autres exemples dans W. WRESZINSKI, *Atlas zur altägyptische Kulturgeschichte*, Leipzig, s. d., Ire part., pl. 60, 66, 278, 300*B*.

aussi, les palmes s'épanouissent en bouquet au sommet du stipe (fig. 949; cf. 947) (1). Dans ce dernier exemple, particulièrement réaliste, les folioles des palmes sont indiquées. Ailleurs, le groupe de palmes, cerné par un trait, présente une silhouette en éventail (2) et celle-ci subsiste seule pour représenter la frondaison sur les fig. 950 et 951.

Parfois le dattier semble se confondre avec une autre espèce de palmier : le doum, qui croît surtout en Haute-Égypte et est caractérisé par des feuilles palmées et surtout par un stipe, couvert d'imbrications, qui se divise en plusieurs branches (3). Une peinture sur stuc de la tombe de Pashedou à Deir-el-Medinet (fig. 954) montre un homme prosterné derrière un arbre, qui possède les imbrications annelées et les feuilles palmées du doum, mais dont le stipe ne présente pas la caractéristique de se diviser en plusieurs branches. W. Wreszinski nomme cet arbre « dattier » (4) ; il est bien malaisé de dire si cette désignation est tout à fait exacte.

Les dattiers seuls ou alternés, le plus souvent avec des doums et des sycomores (fig. 947), ornent les rives des étangs, bordent les canaux, s'alignent le long des allées des jardins figurés dans les tombeaux. A Deir-el-Bahari, ils ombragent les huttes des indigènes du pays de Pount ; rien n'indique une trace quelconque de symbolisme dans toutes ces représentations (5).

A cet égard, quelques monuments présentent plus d'intérêt. Un bas-relief en calcaire de l'Université de Heidelberg, remontant à la XIXme ou XXme dynastie, montre, debout de part et d'autre d'un dattier, deux hommes, l'un les mains ramenées derrière la nuque, l'autre les bras étendus et relevés (fig. 952). L'arbre porte quatre énormes régimes qui retombent deux par deux sous la frondaison et, parmi les palmes aux folioles détaillées, se dresse un groupe de feuilles entières. Dans le coin supérieur droit du monument, l'extrémité d'une feuille indique la présence d'un autre dattier. La première partie seule, remarque H. Ranke, qui

(1) Cf. W. Wreszinski, *op. cit.*, Ire part., pl. 3, 92, 170, 222; E. Naville, *The Tempel of Deir-el-Bahari*, Londres, 1908 (= Egypt Exploration Fund, t. XXIX), pl. LXIX, LXX, LXXI et une variante dans Lepsius, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopen*, Berlin, s. d., IIIme part. pl. 2 *a*.

(2) Cf. N. de Garis Davies, *Five Theban Tombs*, dans *Archaeological Survey of Egypt*, *Egypt Expl. Fund*, t. XXXI (1913), pl. XXI.

(3) Cf. p. 31, n. 2.

(4) *Op. cit.*, Ire part., pl. 111.

(5) On ne peut perdre de vue pourtant que certains des jardins où apparaissent les dattiers représentent les *Champs d'Ialou* (fig. 947), mais il ne semble pas que ce fait confère aux arbres représentés une valeur religieuse particulière. D'autre part, le dattier figure aussi dans des scènes mystiques de caractère archaïque, qui reproduisent à coup sûr des représentations antérieures au Nouvel-Empire ; voir un exemple dans W. Wreszinski, *op. cit.*, Ire part., pl. 179. Au sujet de ces scènes énigmatiques voir l'étude inachevée de G. Foucart, *Les voyages mystiques aux villes saintes*, dans *Egyptian Religion*, t. III (1935), pp. 9 ss, 67 ss., 163 ss.

publia ce monument, ferait penser à une prière au dattier, mais il faut surtout comparer cette représentation à une stèle du musée du Caire (1) (fig. 953). Deux palmiers et un sycomore sont plantés à la lisière d'un cimetière où une femme est accroupie, une main posée sur la tête dans le geste habituel aux pleureuses égyptiennes. Les dattiers sont chargés l'un de deux, l'autre de quatre régimes disposés symétriquement ; une table d'offrandes est placée entre eux.

Sur un bas-relief d'Abousir qui remonte à l'époque de la XIXme dynastie, une déesse, dont on n'aperçoit guère que les bras, surgit du stipe d'un dattier (fig. 955). D'une main, elle porte une table d'offrande et, de l'autre, un vase à libation. La représentation du dattier est des plus précises, les imbrications du stipe ne sont pas indiquées, mais ces détails pouvaient être peints ; les feuilles et les régimes lourdement chargés de fruits sont rendus avec un réalisme remarquable, la nervure primaire des palmes va en s'amincissant de la base des feuilles au sommet et la courbure des tiges qui supportent les régimes est très naturelle. Au centre du bouquet de palmes, on en aperçoit trois qui n'ont ni nervures, ni folioles : ce sont les jeunes pousses dont le limbe n'est pas encore déchiré (cf. fig. 952, 956) (2).

La déesse sortant d'un arbre est une représentation assez fréquente ; le plus souvent, elle surgit du tronc d'un sycomore et, d'ailleurs, les textes la mentionnent sous le nom de « Dame du sycomore ». Il est très rare de la trouver associée au dattier. L. Keimer a signalé qu'une scène, presque identique à celle de notre bas-relief, figure sur un cercueil conservé au musée du Caire, qui provient de Deir-el-Bahari et date de la XXIme dynastie (3). Dans ce même article, l'auteur étudie deux bas-reliefs découverts à Saqqarah, qui nous montrent les deux arbres associés d'une très curieuse manière (4). Dans le premier exemple (fig. 956), le sycomore est placé devant le dattier. La déesse semble avoir quatre bras dont deux tiennent le vase à libation et les deux autres une table d'offrande. En réalité, il y a deux déesses et celle du sycomore cache en grande partie celle du dattier. L'autre bas-relief (fig. 957) est malheureusement assez mutilé ; on n'aperçoit plus que la partie inférieure des deux arbres ; cette fois, le dattier est placé devant le sycomore.

(1) Cf. H. RANKE, *Eine ungewöhnliche Darstellung des Neuen Reiches*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXX (1931) (= Mélanges Victor Loret), p. 589.

(2) Le croquis que nous en donnons ne montre pas les personnages qu'abreuve la déesse ni les âmes *(ba)* figurées sous forme d'oiseaux à tête humaine au pied de l'arbre divin; cf. L. BORCHARDT, *Die aegyptische Pflanzensäule*, Berlin, 1897, fig. p. 45.

(3) Cf. L. KEIMER, *Sur un bas-relief en calcaire représentant la déesse dans le sycomore et la déesse dans le dattier*, dans *Annales du service des antiquités de l'Egypte*, t. XXIX (1929), p. 83, n. 5.

(4) L. KEIMER, *art. cité*, pp. 81-86.

A l'exception de ces quelques monuments, les représentations de dattier semblent n'intervenir que pour situer une scène.

Si l'on compare les représentations égyptiennes et asiatiques de dattier on ne peut qu'être frappé des différences : ni les scènes, ni les stylisations ne peuvent être rapprochées. Il n'existe qu'une exception, celle des palettes de schiste. Le thème de l'arbre entre deux animaux est fréquent en Mésopotamie, mais, pour cette époque archaïque, il s'agit souvent d'autres arbres que du dattier et les animaux ne sont jamais des girafes, inconnues en Asie Antérieure. Pourtant, l'apparition sporadique de ce thème parle en faveur d'une influence étrangère, peut-être comme l'a supposé M. J. Capart, d'une influence asiatique « afri- » canisée » (1).

Le fait le plus frappant qui ressort de nos descriptions est le petit nombre de dattiers figurés sous l'Ancien et sous le Moyen-Empire. Il est vrai que la plupart des représentations que nous a laissées le Nouvel-Empire sont peintes et que, par conséquent, un bon nombre de celles des époques précédentes ont pu disparaître. Pourtant, M. Montet et M[me] Klebs, dans leurs études sur les monuments de l'Ancien-Empire, mentionnent des jardins où l'on trouve des vignes, des figuiers, des sycomores, mais pas de dattier (2). Peut-être s'agit-il seulement d'une apparence due au hasard des fouilles ; mais il est permis aussi de se demander si, à l'Ancien et au Moyen-Empire, le dattier était apprécié comme arbre fruitier. Nous savons en effet, qu'à l'état sauvage, ses fruits ne sont pas comestibles (3). Par ailleurs, et la coïncidence est curieuse, nous n'avons pas relevé une seule représentation antérieure au Nouvel Empire où le dattier soit représenté muni de ses régimes. Cependant, « des noyaux de dattes ont été » retrouvés... dans tous les restes d'agglomération, depuis les temps paléoli- » thiques » (4) ; mais Victor Loret, après avoir examiné de très près des dattes se trouvant au musée du Louvre, conclut qu'elles appartiennent, soit à quelque espèce à fruits non comestibles, soit à la forme sauvage du dattier que l'on trouve encore aujourd'hui en Afrique à l'état sporadique, soit encore à une espèce primitive aujourd'hui disparue qui aurait donné naissance, à force de

(1) Cf. J. Capart, *Les débuts de l'art en Egypte*, p. 79. Sur cette question, voir aussi Al. Scharff, *Neues zur Frage der ältesten ägyptisch-babylonischen Kulturbeziehungen*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. 71 (1935), pp. 89-106, voir surtout p. 93.

(2) Cf. P. Montet, *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux d'Ancien Empire*, Paris, 1925 (= Publications de la Faculté des Lettres de l'Un. de Strasbourg, fasc. 24), pp. 257-262 ; cf. L. Klebs, *Die Reliefs des alten Reiches*, Heidelberg, 1915, pp. 54-58.

(3) Voir plus haut, p. 16.

(4) Fernande Hartmann, *L'agriculture dans l'ancienne Egypte*, Paris, 1923, p. 25.

culture, au *Phoenix dactylifera* moderne; « on ne peut, en tous cas », écrit-il, » songer à voir, dans les spécimens que nous avons examinés, les fruits comes- » tibles du dattier cultivé » (1). Malheureusement, nous ne savons pas à quelle époque remontent les tombes où ces fruits ont été retrouvés. Le savant égyptologue et botaniste Ludwig Keimer à qui je me suis adressée, a bien voulu m'écrire : « parmi les milliers de restes de plantes allant de l'époque préhistorique » à l'époque arabe qui me sont passés entre les mains, je n'ai jamais rencontré » de dattes antérieures à celles du Nouvel-Empire » (2).

Un tel ensemble de faits ne laisse pas d'être troublant. Mais nous ne pouvons oublier, que, au témoignage de MM. Erman et Grapow, le nom de la datte, *bnr*, apparaît dans les textes dès l'Ancien Empire et désigne sans doute des fruits comestibles, car le même mot *bnr*, signifie aussi « doux », qualificatif qui ne pourrait guère être appliqué aux fruits du dattier sauvage (3). Une inscription d'Ancien Empire, où un signe hiéroglyphique représentant un dattier est ajouté, comme signe racine, au mot *bnr* employé dans le sens de « doux », ne laisse aucun doute sur le rapport étroit établi entre le palmier dattier et l'idée de « douceur » (4). Ces textes, pourtant, ne résolvent pas la question. Si le dattier évolué, portant des fruits comestibles, était connu des Égyptiens, pourquoi cet arbre si précieux n'était-il pas cultivé davantage ? Il est vrai que, au témoignage de M. Keimer, ni l'Égypte ancienne, ni l'Égypte moderne n'ont connu le procédé de la fécondation artificielle qui, seul, permet d'obtenir une récolte vraiment fructueuse (5). D'autre part, quand on pense à l'expansion que, dès une époque très ancienne, la culture du dattier avait atteinte en Asie Antérieure, il est singulièrement frappant de constater le brusque développement de la place occupée en Égypte par le dattier à partir du Nouvel-Empire, époque où de multiples rapports unirent les deux centres de civilisation (6).

---

(1) V. LORET et J. POISSON, *Les végétaux antiques du musée égyptien du Louvre*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. XVII (1895), p. 183.

(2) Lettre du 19 septembre 1934. Toutefois, dans une lettre du 6 octobre 1937, il me signalait que certains de ces fruits *pourraient* remonter à l'époque du Moyen-Empire. En même temps, M. Keimer m'indiquait, dans des tombes de Beni-Hassan de la XIIme dynastie, des représentations de fruits enfilés et réunis en faisceaux ; pour lui, ces fruits sont des dattes séchées ; cf. P. E. NEWBERRY, *Beni-Hasan*, Londres, 1893, t. I, pl. XVII, XVIII, XXXV et t. II, pl. XXIV.

(3) A. ERMAN et H. GRAPOW, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, s. v. *bnr* (t. I, Leipzig, 1926, pp. 461-462).

(4) Cf. K. SETHE, *Urkunden des Alten Reiches*, Leipzig, 1933, p. 231, 14 ; M. Sethe traduit ainsi la phrase qui nous intéresse : « Einer, dem der König eine Sänfte (*šbnr* = « Angenehmmacher ») machen liess ».

(5) Lettre du 16 octobre 1937 ; voir ci-dessus, p. 20.

(6) Dans leurs expéditions, les pharaons s'intéressaient à la flore des pays qu'ils traversaient. A Karnak, un bas-relief détaille les plantes rapportées par Thoutmes III de son expédition de Syrie (WRESZINSKI, *Atlas*, 2me part., pl. 29). Parmi elles, un arbre simplement silhouetté pourrait bien être un dattier (notre fig. 951). Ce fait

Le culte de l'arbre existe en Égypte. Nous avons vu des représentations de la Dame du Sycomore et de la Dame du Dattier, déesses secourables qui accueillaient les morts dans l'Au-delà. Sur le papyrus Nagelschmidt, une peinture montre, dans les branches d'un arbre, des âmes figurées sous forme d'oiseaux à tête humaine (1). Sur un bas-relief de la salle hypostyle de Ramsès II à Thèbes, les dieux inscrivent sur les feuilles de l'arbre *asht* les noms du roi (2).

Les textes associent des espèces d'arbres à certaines divinités. C'est ainsi que le perséa est l'arbre sacré d'Hathor ; le sycomore, celui de Nout (3). Le doum, associé à une forme de Thoueris, était vénéré à Denderah et, dans les textes, il est parfois comparé au dieu Thot (4). Isis retrouva à Byblos le corps d'Osiris enveloppé dans une « bruyère arborescente » et un arbre ombrageait le sépulcre du dieu à Philae (5) ; par ailleurs le pilier *d̲d*, fétiche osirien, est parfois considéré comme un tronc d'arbre écoté (6).

Ces divers aspects de la dendrolâtrie égyptienne n'autorisent guère la comparaison avec les monuments de l'Asie Antérieure. Déjà W. H. Ward avait constaté « qu'il était impossible de rattacher l'arbre sacré assyrien aux nom- » breux arbres locaux d'Égypte », en ajoutant que « l'on peut cependant rappe- » ler le texte ancien du roi Pepi I sur la pyramide duquel il est inscrit qu'il » est assis avec les dieux au bord d'un grand lac et reçoit d'eux du fruit de » l'arbre dont ils se nourrissent » (7).

Des relations existent, au dire de certains auteurs, entre le culte d'Osiris et ceux d'Adonis, d'Attis et peut-être d'Ashur et de Marduk ; mais du point

n'a rien d'exceptionnel : les bas-reliefs de Deir-el-Bahari qui relatent l'expédition envoyée par Hatshepsout au pays de Pount montrent des arbres parmi les richesses rapportées en Égypte.

(1) H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum alten Testament*, 2me éd., Berlin et Leipzig, 1927, pl. CV, fig. 246.

(2) Lepsius, *Denkmaeler*, IIIme part., pl. 169 ; cette scène n'est pas unique, voir E. Lefébure, *L'arbre sacré d'Héliopolis*, dans *Sphinx*, t. V (1902), p. 7 ss. et A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris, 1902, pp. 102-103.

(3) J. G. Wilkinson, *The Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, t. III (Londres, 1878), pp. 348, 349.

(4) Cf. A. Wiedemann, *Das alte Aegypten*, Heidelberg, 1920, p. 275.

(5) Cf. E. Lefébure, *L'arbre sacré d'Héliopolis*, dans *Sphinx*, t. V (1902), pp. 14-15.

(6) Une note de M. Albright (*Journal of the American Oriental Society*, t. 40 [1920], p. 317, n. 20), nous apprend que « Lutz a brillamment démontré que le pilier *d̲d* était un palmier stéréotypé ». Je n'ai malheureusement pu découvrir la référence précise de cette étude.

D'autre part, S. Smith (*The Relation of Marduk, Ashur and Osiris*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII [1922], pp. 41-44) a rapproché le pilier *d̲d* de l'arbre sacré assyrien. Il reconnaît au sommet du fétiche osirien des liens en métal « semblables à ceux qui entourent l'arbre sacré associé à Ashur » (p. 44). Nous avons vu plus haut (p. 151), que les textes invoqués par M. Smith pour appuyer sa thèse relative à l'arbre assyrien sont susceptibles de traductions différentes et, en ce qui concerne le pilier *d̲d*, M. Schäfer a donné d'excellentes raisons de croire qu'il est composé d'un faisceau de tiges ; cf. H. Schäfer, *Djed-Pfeiler, Lebenszeichen, Osiris, Isis*, dans *Studies Griffth*, 1932, pp. 424-431.

(7) W. H. Ward, *Seal Cylinders*, p. 233.

de vue de l'iconographie, de tels rapports qui, à vrai dire, ne sont pas généralement admis, ne nous apporteraient aucune indication (1).

Pourtant, en Égypte comme en Asie Antérieure, des bois sacrés étaient annexés aux temples (2) et une curieuse représentation relevée dans le tombeau de Seti I[er] (fig. 958) montre le roi versant une libation sur un vase-autel garni de feuillage, placé devant Osiris. Ce thème appelle la comparaison avec des monuments asiatiques, d'autant plus que le vase du bas-relief égyptien se présente sous la même forme que ceux où sont déposés palmes et régimes (3). Mais les plantes sont différentes et, dans un culte de la végétation, la libation est un rite trop naturel pour qu'on puisse en tirer des conclusions.

Le rôle symbolique du dattier en Égypte est fort réduit, « autant dire nul », a bien voulu m'écrire M. L. Keimer (4). La différence est frappante quand on pense à la place éminente que l'arbre occupe en Asie Antérieure.

Les représentations du dattier et les diverses formes du culte de l'arbre égyptiennes et asiatiques ne peuvent donc guère être rapprochées. Mais il est des motifs égyptiens : lotus, lis, papyrus, dont certaines stylisations appellent la comparaison avec des monuments de l'Asie occidentale ancienne.

Dès l'abord, un problème se pose : la distinction à établir entre le lotus et le lis. En effet, M. Dieulafoy emploie le mot « lotus » pour désigner indifféremment l'un et l'autre (5). Cette terminologie se justifie par une théorie comme celle de Flinders Petrie : en 1920, dans son ouvrage *Egyptian Decorative Art*, l'auteur considérait le motif du lis comme dérivé du lotus (6). Mais en 1929, dans un article consacré au lis égyptien, il lui donne comme origine des monuments crétois d'environ 2300 avant notre ère (7). Il ne nous appartient pas de discuter les problèmes que posent l'origine et le développement de ce motif ; nous nous en référerons à l'excellente mise au point de M. Bénédite qui, en

(1) Cf. J. G. FRAZER, *Adonis, Attis, Osiris*, Londres, 1906 ; S. SMITH, *Journal of Egypt. Archaeology*, t. VIII (1922), pp. 41-44. M. Budge a cherché à mettre en relation la scène figurée sur la stèle d'Ur-Nammu (fig. 546) avec certains aspects du culte osirien ; mais les rapprochements qu'il établit sont trop vagues pour permettre d'atteindre à des conclusions ; d'ailleurs, il n'est pas prouvé que la plante qui surgit du vase sur la stèle d'Ur-Nammu représente un « colossal épi de froment » ; cf. E. A. WALLIS BUDGE, *Babylonian Life and History*, 2[me] éd., Londres, [1925], pp. 250-252.

(2) A. WIEDEMANN, *Das alte Aegypten*, Heidelberg, 1920, p. 273 ; voir plus haut, p. 162.

(3) Cf. W. ANDRAE, *Die archaischen Ischtar Tempel in Assur*, Leipzig, 1922 (= 39 Wiss. Veröffentlichung der deutschen Orient-Gesellschaft), p. 43.

(4) Lettre du 19 septembre 1934.

(5) Cf. M. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. III (Paris, 1885), pp. 38-39.

(6) Cf. W. M. FLINDERS PETRIE, *Egyptian Decorative Art*, 2[me] éd., Londres, 1920, p. 68 ss. ; Al. RIEGL *Stilfragen*, Berlin, 1893, p. 59 ss. avait atteint en somme au même résultat.

(7) Cf. W. M. FLINDERS PETRIE, *The Egyptian Lily*, dans *Ancient Egypt*, 1929, p. 65.

un croquis (fig. 959), a résumé l'évolution du « lis » (1). Au Nouvel-Empire, la fleur symbolique est faite d'un calice plus ou moins développé, à la base duquel se marquent parfois les sépales ; il se divise, tantôt au sommet, tantôt près du pétiole, en deux larges pétales aux extrémités plus ou moins recourbées vers l'extérieur, entre eux prend place une sorte de bourgeon (fig. 960). C'est ce motif que l'on désigne d'habitude sous le nom de lis ; il est fort possible d'ailleurs que la transformation constatée au Moyen-Empire soit due à l'influence égéenne, mais nous ne pouvons entrer dans ce débat, qui déborde notre sujet. Qu'il nous suffise de souligner la différence très nette qui existe entre le motif du lis tel que nous l'avons décrit et celui du lotus avec ses pétales nombreux, minces et dont la découpure se prolonge jusqu'aux sépales (voir, par exemple, fig. 398 et 399).

Le thème du lotus ne subit guère de transformations ; il apparaît en Assyrie au premier millénaire comme motif décoratif. A côté de la palmette dérivée du dattier dont les feuilles s'épanouissent librement les unes à côté des autres, on reconnaît sans peine le lotus dont les pétales se recouvrent en partie (2). On ne peut mettre en doute l'origine égyptienne du lotus. Il a vraisemblablement pénétré en Asie par la Syrie ; il entre parfois dans la composition des arbres sacrés phénico-chypriotes (3).

Le lis pose un problème plus complexe. En effet, à l'époque de la XVIIIme dynastie, notamment dans l'art de Tell el-Amarna, apparaissent des formes compliquées où l'on retrouve cependant le motif du lis, mais fort transformé. Flinders Petrie y reconnaît la représentation des divers éléments botaniques de la plante : pistil, anthères, calice, sépales disposés l'un au-dessus de l'autre selon le procédé de décomposition des plans fréquent dans l'art égyptien (fig. VIII) (4).

Pistil
Anthères
Calice
Sépales

FIG. VIII.

Dans de nombreux cas, ces motifs se composent d'une ou de plusieurs

(1) G. BENEDITE, *La cueillette du lis et le « lirinon »*, dans *Monuments Piot*, t. XXV (1921-1922), p. 20. Sur cette question, voir aussi R. VON LICHTENBERG, *Einflüsse der ägäischen Kultur auf Ägypten und Palästina*, dans *Mitt. der Vorderasiatischen Gesellschaft*, t. 16 (1911), p. 61 ; L. VON SYBEL, *Kritik des aegyptischen Ornaments*, Marburg, 1883, pp. 25-26.

(2) Voir pp. 46-47.

(3) Le bouton de lotus figure aussi dans les frises décoratives assyriennes. De même forme que la « pomme de pin », il se distingue de celle-ci, entièrement couverte d'imbrications, par la disposition des traits qui indiquent les sépales et la fente longitudinale par où s'ouvrira la fleur (voir plus haut, p. 48). W. M. FLINDERS PETRIE, *Decorative Patterns of the ancient World*, Londres, 1930, p. 5, n'établit pas cette distinction ; pour lui, le bourgeon imbriqué dérive aussi du lotus.

(4) W. M. FLINDERS PETRIE, *Egyptian Decorative Art*, 2me éd., Londres, [1920], p. 68 ss. Voir aussi du même auteur, *The Egyptian Lily*, dans *Ancient Egypt*, 1929, p. 66 ss. ; cf. AL. RIEGL, *Stilfragen*, Berlin, 1893, p. 59.

paires de volutes superposées, dirigées, soit vers le haut, soit vers le bas, que surmonte un bouquet de palmes (fig. 962 à 969) (1). Une telle description pourrait s'appliquer à des monuments asiatiques. Mais les volutes dirigées vers le bas sont nettement celles du lis : elles se réunissent souvent en un calice qui, parfois, porte encore l'indication des sépales (2). En revanche, les fig. 971 et 972 (cf. fig. 970) rappellent les dattiers stylisés et un scarabée porte un véritable arbre sacré (fig. 979) avec ses drageons stylisés en volutes et les tiges latérales terminées par des petites palmettes. Mais les Égyptiens ont transformé ces motifs de telle sorte qu'ils sont également éloignés du lis et du dattier. Les diverses étapes de cette évolution peuvent être suivies sur les fig. 973 à 978 (cf. fig. 980 et 981). Sur un fourreau de la tombe de Tout-Ankh-Amon (fig. 984), des enroulements en volutes dirigés vers le haut s'interposent encore entre des lis superposés et une palmette couronne la composition; mais, sur un ornement de char du même roi (fig. 983), elle est remplacée par une sorte de fleur de lotus, tandis que des feuilles et des fleurs en étoile remplissent l'espace entre les enroulements des volutes.

Rien, sur les monuments égyptiens, ne prépare ces compositions et leur apparition soudaine dans l'art de Tell el-Amarna nous incite à les considérer comme dues à une influence asiatique, d'autant plus que ces représentations se placent au XIVme siècle, époque de relations étroites et constantes entre les deux centres de civilisation (3).

Une découverte récente fournit sans doute un prototype de pareilles représentations. Il s'agit d'un bol d'or découvert à Ras Shamra et qui date du XIVme siècle (fig. 1133). Le décor, disposé en bandes circulaires, se compose d'animaux et d'arbre sacrés ; ceux-ci sont formés de deux « lis » superposés que surmonte un bouquet de palmes ; mais, au-dessus de chaque « lis », s'intercale une paire de volutes, dont le point de départ est perpendiculaire à l'axe de l'arbre et dont les extrémités se recourbent vers le haut. Ce motif ressemble à celui des arbres sacrés de la Mésopotamie du nord et de la Syrie dans la seconde moitié du IIme millénaire (fig. 259, 261, 262, 272 ss.).

Si les arbres sacrés dérivés du dattier des monuments asiatiques influencèrent les représentations égyptiennes, il y eut des chocs en retour. Le lis

(1) Sur la fig. 961, il semble que la palmette épanouie en éventail surgisse d'une fleur de papyrus.

(2) Sur un bas-relief des Musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles (fig. 982), les « palmes » qui surgissent entre les volutes rappellent les stylisations de la fleur de lis de l'Ancien Empire (fig. 959 *a* et *b*).

(3) W. M. Flinders Petrie lui-même se déclare prêt à admettre une influence asiatique sur le motif du « lis » tel qu'il apparaît dans les moules à bijoux de Tell el-Amarna, « s'il pouvait être démontré que le motif assyrien est plus ancien que ce développement » *(Egyptian Decorative Art*, pp. 71-72).

pénétra dans la composition des arbres sacrés asiatiques et l'art phénico-chypriote doit sans doute à l'Égypte la composition par motifs superposés. Il est malaisé de déterminer d'une manière précise l'influence directe du motif du lis sur nos monuments. D'une manière générale, les volutes stylisations des régimes sont, par rapport au stipe, plus près de la perpendiculaire ; celles du lis, plus rapprochées, sont réunies en un calice ; mais les deux formes se sont si étroitement mêlées que, dans bien des cas, l'artiste lui-même semble n'avoir plus eu conscience de l'origine du motif.

L'espèce de gouttelette suspendue sous les volutes de la fleur de lis soulève un autre problème. En Asie occidentale, elle semble une stylisation des régimes (fig. 256 ; cf. fig. 224, 273). En Égypte, elle prend plutôt l'aspect de l'extrémité d'une de ces bandelettes qui relient les fleurs aux chapiteaux des colonnes (voir fig. 968, 969) ; normalement, ce lien prend place sous la fleur (fig. 985). Une influence asiatique a pu s'exercer dans la disposition de cet élément.

Nous n'aurons pas à nous occuper longuement du papyrus. Ses fleurs formées d'une houppe duveteuse sont, en général, figurées par un trait indiquant leur silhouette et, si un réseau de lignes fines et serrées représente les éléments constitutifs de la fleur, celle-ci ne peut se diviser en larges pétales sans perdre son caractère.

En Asie occidentale, nous trouverons associés, sur certains monuments, le lis et le papyrus; ainsi, sur un ivoire découvert à Nimrud (fig. 986), les fleurs qui ornent l'extrémité des tiges sont faites d'un lis au cœur épanoui en une large fleur dont la silhouette est celle du papyrus. Cet ivoire appartient au cycle phénico-chypriote, dont nous avons déjà indiqué le caractère essentiellement composite.

En résumé, et mis à part les monuments phénico-chypriotes, les rapports entre l'Égypte et l'Asie occidentale n'amenèrent de modification profonde ni dans la représentation, ni surtout dans la signification même de l'arbre sacré. Fait curieux, l'influence exercée par l'un ou l'autre pays paraît, du point de vue qui nous occupe, être en raison inverse de sa puissance politique. Nous trouvons une influence de l'arbre sacré asiatique, au XIVme siècle, dans l'art de Tell el-Amarna, au moment où les expéditions militaires des pharaons se succèdent en Syrie. C'est aussi à partir de cette époque que le dattier apparaît comme arbre fruitier sur les monuments égyptiens. Au premier millénaire, au contraire, alors que la puissance égyptienne est affaiblie au point de subir à diverses reprises

l'invasion assyrienne, on relève, sur les monuments assyriens, l'emploi fréquent du lotus.

Cette anomalie trouve pourtant une explication. Nous savons que Thoutmès III rapporta des plantes et des animaux de son expédition de Syrie (1). Ce seul détail montre que les pharaons s'intéressaient à la faune et à la flore des pays où ils conduisaient leurs expéditions guerrières. S'ils ont rencontré le palmier cultivé, il est naturel qu'ils aient eu le désir d'introduire en Égypte un arbre aussi précieux, qu'ils connaissaient d'ailleurs à l'état sauvage.

D'autre part, les alliances avec les princesses mitaniennes ne manquèrent pas d'agir sur les modes et le goût de cette époque, et quand la réforme d'Aménophis IV conduisit les artistes à chercher de nouvelles formules artistiques, ils acceptèrent facilement des motifs d'origine asiatique. D'ailleurs, à ce point de vue, l'influence ne fut que superficielle; les transformations avaient déjà été amorcées en Syrie. Dans ce pays, les conceptions égyptiennes ne furent pas sans action sur le type d'arbre sacré « phénico-chypriote ».

Au premier millénaire, les souverains assyriens empruntent à l'Égypte le motif du lotus ; à cette époque, l'art décoratif prend, en Asie occidentale, un développement inconnu jusqu'alors (sauf dans la céramique) et emprunte des éléments à l'extérieur.

Dans ces rapports, la Syrie a joué un rôle d'intermédiaire encore mal défini mais dont le seul exemple de la patère de Ras Shamra suffit à attester l'existence, sinon l'importance.

Le monde égéen.

Dans notre étude des rapports entre l'Égypte et l'Asie occidentale ancienne, nous étions guidée par les évènements historiques. Cet appui nous manque dans le monde égéen. Nous ne possédons aucun document écrit ; seuls les monuments figurés peuvent donner des indications sur ces rapports.

Dès le début du IIme millénaire, des vases d'argent « incontestablement » égéens » (2) découverts à Byblos, montrent l'existence de relations entre l'Egée et la côte syrienne. Un ou deux siècles plus tard, la poterie helladique à peinture mate pénètre dans le pays de Canaan (3). D. Fimmen signale une véritable station

(1) Cf. W. Wreszinski, *Atlas zur altägyptische Kulturgeschichte*, Leipzig, s. d., 2me part., pl. 26-30.

(2) G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923, p. 249 ; cf. Ch. Virolleaud, *Les travaux archéologiques en Syrie de 1920 à 1922*, Paris, 1924, p. 31.

(3) G. Glotz, *op. cit.*, p. 249.

de culture cycladique près de Knidos, sur le cap Krio, où on découvrit, dans des tombeaux, de nombreuses idoles de marbre et un harpiste (1). C'est à Troie et à Yortan que furent mis au jour les plus importants dépôts de céramique prémycénienne (2).

Arrêtées lors de cette période troublée qui marque le milieu du IIme millénaire, les relations reprirent dès que l'ordre fut rétabli : « les victoires des « Pharaons ouvrirent la Syrie ; les Crétois s'y précipitèrent » (3) et y fondèrent même des colonies. Vers la fin de l'âge du bronze, des tribus égéennes se fixent dans le sud de la Palestine : « Ce sont les Poulousati ou Philistins et les » Zakkarou que mentionnent les textes égyptiens de l'époque ; et encore les » Phelétites et les Kerétites qui nous sont connus par la Bible » (4). Le commerce égéen, d'abord répandu sur les côtes, finit par pénétrer dans toute l'Asie Mineure.

En Canaan, les potiers indigènes imitent la céramique mycénienne, des motifs égéens passent dans la glyptique « syro-hittite » (5) et le plus bel ivoire de style mycénien connu a été découvert à Ras Shamra (6).

Cette activité commerciale semble avoir été le fait des seuls Egéens. Les monuments asiatiques retrouvés en territoire crétois, dans les îles (à l'exception de Chypre) et en Grèce continentale sont très rares. G. Glotz signale un cylindre hittite découvert à Tirynthe et un sphinx retrouvé à Haghia-Triada (7). Au premier millénaire, les bronzes votifs de l'Ida attestent l'influence de l'art assyrien (8). Mais s'il n'y eut jamais, en territoire égéen, une importation de monuments asiatiques comparable à celle de la céramique mycénienne en Syrie, ces rapports ne furent pas sans influencer fortement les Crétois ; rentrés dans leur île, « ils y faisaient connaître le costume sacerdotal de l'Orient » (9).

(1) Cf. D. FIMMEN, *Die kretisch-mykenische Kultur*, 2me éd., Leipzig et Berlin, 1924, p. 102.

(2) Cf. D. FIMMEN, *op. cit.*, p. 102.

(3) G. GLOTZ, *op. cit.*, p. 249. Voir aussi C. L. WOOLLEY, *La Phénicie et les peuples égéens*, dans *Syria*, t. II (1921), pp. 177-194.

(4) R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, 2me éd., Paris, 1914, p. 297. A Ras Shamra, M. Schaeffer a mis au jour des tombes princières de style mycénien. Vraisemblablement, les personnages qui y furent inhumés appartiennent « à la race de ces conquérants qui, par la mer, vinrent prendre » possession des côtes syrieunes » ; cf. Cl. F.-A. SCHAEFFER, *An Ancient Syrian Kingdom*, dans *The Ill. London News*, 3 mars 1934, p. 323 *b* ; voir aussi *Syria*, t. XVI (1935), pp. 69-114.

(5) Cf. G. CONTENAU, *La glyptique syro-hittite*, Paris, 1922, pp. 138-149.

(6) Voir plus haut, p. 130.

(7) G. GLOTZ, *op. cit.*, p. 252.

(8) Cf. A. L. FROTINGHAM, *Early Bronzes recently discovered on Mount Ida in Krete*, dans *The American Journal of Archaeology*, t. IV (1888), pp. 431-449, voir surtout la pl. XVI. Les bronzes de l'Ida appartiennent à cet art composite phénico-chypriote représenté principalement par des patères en métal et des objets d'ivoire.

(9) G. GLOTZ, *op. cit.*, p. 250.

Un motif comme celui de deux animaux disposés de part et d'autre d'un objet sacré relève de l'influence asiatique (1). Peut-être aussi le système pondéral babylonien a-t-il été adopté dans la Mer Egée dès le minoen récent II (2). Il est « singulièrement frappant » que les tablettes couvertes d'écriture crétoise n'apparaissent pas avant le minoen moyen I et que cette date corresponde à celle des deux cylindres babyloniens les plus anciens découverts dans l'île (3). L'importance de l'influence asiatique sur la civilisation égéenne apparaît chaque jour plus grande (4). « Le va-et-vient, le jeu des influences et des chocs en retour, » voilà la grande loi des rapports de la Crète avec l'Orient » (5).

D'ailleurs, et mis à part les objets d'importation directe, les artistes des deux régions s'assimilèrent les motifs étrangers et les traitèrent d'une façon personnelle.

Avant de subir, au minoen récent, le rayonnement de l'art créto-mycénien, l'art des Cyclades se compose presque exclusivement de motifs géométriques et de schématisations, où il est impossible de retrouver des palmiers ou des indications sur le culte de l'arbre (6).

Ni le climat, ni la nature du sol de la Crète ne favorisent le développement du palmier-dattier. Il croît cependant en quelques points de l'île et, à l'extrémité sud-orientale, un promontoire qui s'avance du côté de l'Afrique porte un bois de dattiers, « le plus beau de tout l'archipel grec » (7).

Aujourd'hui, on ne rencontre pour ainsi dire plus de palmiers dans les Cyclades. Il devait en exister autrefois ; de tous, le plus célèbre, est le fameux palmier de Délos au pied duquel, selon l'hymne homérique à Apollon Délien, Léto mit au monde Apollon et Artémis (8).

En Grèce continentale, le dattier a pu croître à l'état sporadique. Pausanias raconte qu'il vit, devant le temple d'Artémis à Aulis, cinq palmiers dont les

(1) Cf. L. H. VINCENT, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), p. 99 ss. ; G. GLOTZ, *op. cit.*, p. 278.

(2) R. DUSSAUD, *op. cit.*, pp. 80-81.

(3) R. DUSSAUD, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, dans *Babyloniaca*, t. XI (1929-1930), p. 133.

(4) Cf. P. DEMARGNE, *Crète et Orient au temps d'Hammourabi*, dans *Revue archéologique*, 1936, II, pp. 80-91.

(5) P. DEMARGNE, *art. cité*, p. 89.

(6) Cf. CH. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, Paris, 1925.

(7) ELISÉE RECLUS, *Géographie universelle*, t. I (Paris, 1878), p. 239.

(8) *Hymne homérique à Apollon*, v. 117; voir ci-dessus p. 8.

dattes, moins belles que celles de Palestine, étaient cependant plus douces que celles d'Ionie (1).

En résumé, le monde égéen a pu connaître le dattier, mais l'arbre n'y est pas indigène et, à de rares exceptions près, ne peut y porter de fruits.

Les représentations du dattier se rencontrent presque exclusivement sur des monuments céramiques. L'arbre apparaît pour la première fois au minoen moyen II. Du palais de Phaestos proviennent une tasse (fig. 1217) et une amphore (2) décorées toutes deux d'un type analogue de palmier, au stipe composé de renflements superposés et surmonté d'une frondaison de longues palmes dentelées disposées symétriquement ; un bouquet de jeunes feuilles couronne le stipe qui, sur l'exemple que nous reproduisons, est orné dans sa partie inférieure de deux losanges superposés.

Une stylisation différente figure sur un vase à deux anses de Cnosse (fig. 987). D'un sol légèrement ondulé surgit un groupe de trois palmiers, leur frondaison se dispose symétriquement au sommet du stipe et l'arbre central, d'une taille un peu plus élevée que les deux autres, porte, au milieu des feuilles, la représentation de l'inflorescence. Détail intéressant, les palmes inférieures se recourbent et forment presque un anneau. Nous avons rencontré de semblables stylisations sur des monuments asiatiques et nous les avons interprétées comme une transformation des régimes (3). Ici, l'inflorescence figurée au cœur de la frondaison d'un des dattiers ne permet pas le doute : c'est une palme qui affecte cette forme ; ce mouvement en arc de cercle n'a sans doute qu'une valeur décorative ; il amplifie la silhouette un peu sèche et grêle du dattier (4). Peut-être, sur deux vases polychromes de Cnosse du début du minoen moyen II (fig. 999 et 1001), nous trouvons-nous déjà en présence de dattiers stylisés avec leurs feuilles inférieures recourbées, leur stipe court, élargi ou renflé. Mais cette très forte stylisation sur ces exemplaires, les plus anciens que nous possédions, le manque d'étapes intermédiaires et, sur la fig. 1001, le groupement par trois du motif, permettent de se demander s'il ne s'agit pas simplement d'un thème décoratif.

---

(1) PAUSANIAS, IX, 10, 9.

(2) L. PERNIER, *Il Palazzo Minoico di Festos*, Rome, 1935, pl. XXXI. M. Pernier n'a reconnu le dattier ni sur l'un, ni sur l'autre exemplaire (cf. p. 218 et p. 273).

(3) Voir ci-dessus, pp. 77-79.

(4) A. EVANS, *The Palace of Minos*, t. II, 2me part. (Londres, 1928), p. 495 a noté la ressemblance que présentaient ces volutes avec le motif de la fleur de lis, mais d'un lis déjà fortement transformé par les décorateurs de vases.

Sur un rhyton de Cnosse du minoen moyen III (fig. 988), la courbe des palmes inférieures est beaucoup moins accentuée et le mouvement suivi par toutes les feuilles. Sur cet exemple plus réaliste, les imbrications du stipe sont marquées par des anneaux et l'inflorescence par deux groupes de petits traits au cœur de la frondaison.

Le bourgeon terminal indiqué sur ce dernier monument s'amplifie sur une amphore du minoen récent I (fig. 989) (1). Nous retrouvons ici la courbure en anneau des feuilles inférieures; en même temps, apparaît un détail curieux qui persistera jusqu'à la fin de l'époque mycénienne : entre la frondaison indiquée par des traits minces et la courbe décorative des feuilles inférieures, s'insère un trait épais, sans doute, comme le croit M. Evans qui n'hésite pas à reconstituer un stade intermédiaire (2), la transformation et l'exagération décorative de l'inflorescence. De petits points alignés des deux côtés du stipe accentuent le caractère ornemental de cette représentation. Sur le même vase, on relève d'autres dattiers stylisés d'une manière différente. Au sommet du stipe et sous le bourgeon terminal allongé en fuseau, quatre groupes de palmes figurées par des traits s'assemblent deux par deux de part et d'autre du stipe ; les premières se dirigent vers le haut, les autres retombent gracieusement. Nous retrouvons ce type de représentation sur une amphore découverte à Pylos-Kakovatos (fig. 991) ; elle appartient aussi au minoen récent I ; les stipes des dattiers se courbent comme la tige d'une fleur et s'adaptent parfaitement à la forme du vase.

Sur le gobelet de Vaphio (fig. 990), des dattiers stylisés d'une manière à peu près semblable, figurent probablement comme élément de paysage. Les traces laissées par les feuilles coupées sont indiquées d'une manière plus réaliste.

Le dattier d'une amphore de Pseira (fig. 992) nous ramène au premier type de la fig. 989 : bourgeon terminal très accentué, palmes figurées par des traits minces, inflorescence très stylisée et courbe en anneau des feuilles inférieures. De petits points bordent le bourgeon terminal et l'intérieur des anneaux.

Sur un vase de Thèbes (fig. 993), les stipes des dattiers se courbent brusquement à leur sommet ; c'est sans doute pour cette raison que K. Müller les décrit comme « de grosses fleurs lourdes qui rappellent celles du lis, mais, en » réalité, sont de libres créations artistiques » (3). L'étude des monuments précédents nous permet d'identifier le dattier, même si le stipe a disparu (fig. 994).

(1) Deux exemplaires identiques de ce vase ont été découverts l'un à Cnosse (notre fig. 989), l'autre à Pylos-Kakovatos ; cf. *Athenische Mitteilungen*, t. XXXIV (1909), pl. XXII, fig. 2.

(2) A. Evans, *Palace*, II, 2, p. 496 *c*.

(3) K. Müller, *Alt-Pylos*, dans *Athenische Mitteilungen*, t. XXXIV (1909), p. 311.

Une représentation simplifiée apparaît sur un fragment de vase mycénien (fig. 995) et, sur un tesson de Zakro du minoen récent II (fig. 996), le bourgeon terminal, très accentué et flanqué de traits simulant les feuilles, permet encore de reconnaître le dattier.

D'ailleurs, au minoen récent II, le style du Palais règne en maître dans l'art égéen. Le décor est avant tout architectonique et les végétaux sont figurés sous des formes très stylisées, ce qui rend difficile l'identification des espèces. Sur une amphore de Thèbes (fig. 997), le bourgeon terminal, les palmes et la courbe inférieure sont encore bien marqués, mais rien ne permet plus de supposer qu'un arbre se trouve à l'origine de ces représentations.

Enfin, dernière étape avant la dégénérescence complète du motif, un vase de Korakou (fig. 998) montre l'aboutissement logique du mouvement en arc de cercle que nous avons rencontré sur un des plus anciens exemplaires : une spirale.

On relève sur un vase du mycénien tardif, découvert dans l'île de Calymnos (fig. 1000), une représentation exceptionnelle : un dattier, au stipe formé de renflements, laissant échapper au sommet quatre longues feuilles. De chaque côté de l'arbre s'avancent deux quadrupèdes ; le dernier à droite porte des cornes (1).

Sur les gemmes, les dattiers sont en général beaucoup moins bien caractérisés. Pourtant, sur une empreinte de sceau du minoen moyen III (fig. 1002 ; cf. fig. 1004), la frondaison détaillée permet une identification certaine. Peut-être aussi une gemme du minoen moyen II (fig. 1003) porte-t-elle la représentation d'un dattier entre deux drageons. La disposition des palmes (fig. 1007 et 1005), les traits qui barrent le stipe (fig. 1008) nous inciteraient à considérer les arbres figurés sur ces gemmes comme des palmiers.

Evans nomme « nurseling palms » les trois branches feuillues placées entre les cornes de consécration de la fig. 1006 (2) ; mais les feuilles des jeunes palmiers, entières et de forme lancéolée, ne prennent que plus tard la forme pennée qui est celle des « palmes » figurées sur ce monument (3). L'arbre d'une gemme de Palaekastro n'est pas assez caractéristique pour nous permettre d'adopter sans réserve l'interprétation de « palmier sacré » proposée par Evans (fig. 1009) (4). D'autre part, M. Nilsson décrit comme un palmier stylisé l'arbre

(1) E. J. Forsdyke, *Cat. of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. i, 1re partie (Londres, 1925), pp. 196-197, avoue son embarras pour dater ce monument : « le dessin est mycénien, mais le style est barbare ; il est vraisemblablement d'époque helladique. »

(2) A. Evans, *The Mycenaean Tree and Pillar Cult*, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XXI (1901), p. 101.

(3) Voir plus haut, p. 18, n. 3.

(4) A. Evans, *art. cité*, p. 154.

d'un anneau d'or de Thèbes (fig. 1010) (1), qui, comme l'observe très justement Evans (2), ressemble plutôt à une fleur de lis posée au sommet d'un pilier. C'est aussi une stylisation de dattier qui occupe, selon M. Nilsson, le centre d'une gemme (fig. 1011) et d'un anneau d'or de Mycènes (fig. 1012) (3). La gemme, pourtant très finement travaillée, montre un arbre au tronc lisse, sans le détail des imbrications, et les trois feuilles épaisses groupées au sommet du stipe ne ressemblent en rien à des palmes. Sur la fig. 1012, les feuilles, bordées de fines dentelures, sont encore plus éloignées de celles du dattier. On pourrait peut-être décrire comme un dattier l'arbre de la fig. 1013, mais une telle identification demeure hypothétique.

Ayant ainsi pris connaissance des diverses formes que revêt le dattier sur les monuments égéens, il nous est possible à présent de parler d'un couvercle de boîte en bois découvert à Saqqarah, mais de travail mycénien (4) (fig. 1014). Ce couvercle, de forme circulaire, est divisé en quatre zones par deux bandes formant une croix. Chacune d'elles porte un décor d'animaux et de plantes. Deux de ces motifs nous intéressent directement; le premier montre deux palmiers dont la frondaison se dispose de part et d'autre du stipe, qui surgissent derrière un capridé. Dans la seconde zone, un griffon ailé s'élance devant un dattier au tronc annelé, à la frondaison bien reconnaissable; mais, sous cette frondaison, s'enroulent deux volutes dirigées vers le haut ; elles sont rayées de petits traits comme sur la patère de Ras-Shamra (fig. 1133). Nous n'avons pas relevé un seul exemple de ce procédé de stylisation sur un monument égéen. L'influence égéenne, très forte sur la côte asiatique, nous permet d'émettre l'hypothèse d'une œuvre provenant de Syrie, mais dans la dépendance très étroite de l'art égéen (5).

Evans attribue une grande importance au motif des « trois palmiers », « le type céramique le plus remarquable de la fin du minoen moyen II » (6). Il cite en exemple le vase de Cnosse (fig. 987) et l'intaille fig. 1003 ; mais ici les branches latérales représentent vraisemblablement les drageons. C'est aussi le cas d'un rhyton de Cnosse (fig. 988) inséré par Evans dans cette catégorie. Le groupe de trois palmiers, qu'on relève en effet sur le

(1) M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*, Lund, 1927, p. 246.
(2) A. Evans, *art. cit.*, p. 155.
(3) M. P. Nilsson, *op. cit.*, p. 246.
(4) R. Dussaud, *Civ. préhelléniques*, p. 287 (fig. 206) et p. 289.
(5) Dans une étude récente, M. P. Montet attribue lui aussi cette boîte à l'art syrien ; cf. P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel-Empire*, Paris, 1937 (= Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 76), p. 161.
(6) A. Evans, *Palace*, II, 2, p. 493.

premier vase et sur un alabastre trouvé en Égypte (1), ne semble avoir qu'un but ornemental (voir aussi fig. 1001). Evans suppose qu'il « a aussi été » représenté dans les fresques, où il était peut-être accompagné de figures hu- » maines ou animales » (2). Nous trouverons bien trois palmiers assemblés entre deux chèvres sur un bandeau d'or chypriote (fig. 1030), mais cet ensemble appelle plutôt la comparaison avec des monuments asiatiques (fig. 83, 85).

Les feuilles inférieures recourbées rapprochent le dattier des représentations du lis et des stylisations du papyrus. Mais les étamines du lis surgissent entre les volutes pour s'épanouir en éventail (fig. 1015, 1017) et la ligne supérieure de l'ombelle du papyrus, arc de cercle qui réunit les volutes, est toujours bien marquée (fig. 1016, 1018); au contraire, les feuilles du dattier s'attachent l'une au-dessus de l'autre.

Le dattier, arbre sacré par excellence de l'Asie occidentale ancienne, joue, dans le monde égéen, un rôle presque exclusivement décoratif. Les représentations ne rappellent ni l'Égypte, ni l'Orient ; aussi faut-il accepter avec réserve l'opinion de M. Möbius, d'après laquelle le motif du dattier a pénétré en Egée avec l'influence égyptienne (3). S'il s'agit des représentations, les monuments crétois stylisent le dattier sous des formes trop originales pour qu'on puisse songer à une influence étrangère, et si M. Möbius fait allusion à l'origine végétale, on peut répondre d'abord qu'il est impossible de déterminer à quelle époque le dattier a pénétré dans l'île, ensuite que, jusqu'au Nouvel Empire, l'arbre semble n'avoir joué en Égypte qu'un rôle très effacé.

Le détail des feuilles inférieures recourbées en arc de cercle est trop particulier pour ne pas être rapproché du même motif, dont la vogue fut si grande dans l'Asie Antérieure du deuxième millénaire. Mais alors qu'en Asie ces courbes sont une stylisation des régimes, en Egée, c'est aux feuilles qu'on donne cette forme. On ne peut s'étonner d'ailleurs de trouver des dattiers sans régimes dans un pays où la datte n'atteint la maturité qu'en de rares endroits. D'autre part, la ligne courbe caractérise l'art décoratif égéen ; nous croirions volontiers à une influence égéenne sur l'Asie, non dans l'origine, mais dans la faveur dont jouit au deuxième millénaire le motif du dattier aux régimes stylisés en anneaux ou en volutes.

---

(1) A. Evans, *Palace*, IV, I, fig. 202 (p. 272).

(2) A. Evans, *Palace*, II, 2, p. 494.

(3) M. Möbius, *Pflanzenbilder der minoïschen Kunst in botanischer Betrachtung*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 48 (1933), p. 16 ; Ed. Meyer avait déjà émis la même opinion (*Geschichte des Altertums*, 2me éd., t. II, 1re partie [Stuttgart et Berlin, 1928], p. 176).

Le dattier n'est certainement pas indigène en Crète ; il est difficile de dire à quelle époque il a pénétré dans l'île. La date de la plus ancienne représentation certaine, minoen moyen II, ne nous donne aucune indication. C'est l'époque où le naturalisme s'introduit dans la céramique (1) ; aux périodes précédentes, les représentations végétales sont rares et stylisées à outrance.

Il n'est pas de motif égéen que l'on puisse rapprocher des arbres sacrés asiatiques. Cependant, pour M. Contenau, l'arbre sacré assyrien dérive de « la « palmette mycénienne combinée avec des spirales » (2). Si les palmettes entrent dans la composition de ces deux formes, elles se disposent d'une manière toute différente : opposées par leur base sur les monuments mycéniens, elles s'épanouissent en Assyrie autour de l'arbre sacré ; d'une part, c'est un ornement architectonique, de l'autre, l'arbre sacré. L'étude des monuments chypriotes nous permettra de revenir sur la question.

Le rôle décoratif joué par le dattier dans le monde égéen n'exclut pas la possibilité d'un rapport entre les dendrolâtries égéenne et orientale (3). La vénération pouvait fort bien s'adresser à un arbre indigène comme le figuier ou l'olivier.

L'importance du culte de l'arbre dans le monde égéen est attestée par de nombreux monuments. Des gemmes montrent des plantes associées à des symboles ou à des ustensiles sacrés : double hache (fig. 1020), vase à libation (fig. 1019). Placés entre les cornes de consécration, les rameaux prennent, sans conteste, rang d'objet sacré (fig. 1022). Sur une gemme de Vaphio, deux génies s'apprêtent à verser une libation sur trois tiges feuillues ainsi disposées (fig. 1006) (4).

L'arbre sacré enfermé dans une enceinte faisait l'objet de rites mal définis. Sur un fragment de vase en stéatite du minoen moyen III (fig. 1021), on aperçoit l'arbre, peut-être un figuier, entouré d'un mur. Devant ce mur prend place un autel surmonté des cornes de consécration ; deux personnages, en dehors de l'enceinte, accomplissent un rite, sans doute en rapport avec l'arbre sacré :

(1) Cf. G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923, p. 339 ss.

(2) Voir ci-dessus, p. 166.

(3) L'accord semble fait notamment sur les relations existant entre la religion égéenne et celle de l'Asie Mineure ; cf. *The Cambridge Ancient History*, t. II (1924), p. 613.

(4) A. Evans, *Mycenaean Tree and Pillar Cult*, pp. 100-101, a comparé cette scène au thème assyrien de « la fécondation artificielle » (voir plus haut, p. 111 ss.). A part le groupement héraldique et le caractère surnaturel des génies, rien n'autorise ce rapprochement : ni la plante, ni les ustensiles tenus par les officiants, ni leur action, ni même leur aspect.

l'un semble courir et l'autre fait un geste qui pourrait être celui de planter ou de laisser tomber une graine.

Les arbres sacrés, parmi lesquels M. Glotz reconnaît le figuier, le pin, le palmier, l'olivier, sont généralement entourés d'un péribole flanqué parfois d'un édicule sacré (1). Sur une bague de Mochlos (fig. 1023), l'arbre, sans doute planté dans un coffre rempli de terre végétale, est transporté dans un bateau « naviguant avec le culte de la déesse vers quelque nouveau sanctuaire » (2).

L'arbre sacré, dans la civilisation égéenne, est fréquemment mis en rapport avec une divinité féminine. Sur un cachet d'or du trésor de l'Acropole de Mycènes (fig. 1024), la déesse assise au pied d'un figuier (?) reçoit l'hommage d'adorantes qui se dirigent vers elle. L'arbre est plus que l'indication d'un bois sacré, c'est la représentation mystique de la divinité, comme le montre le petit personnage féminin qui saisit et abaisse un rameau, sans doute pour s'imprégner de la force contenue dans la plante (3).

Ce geste se répète sur d'autres monuments (fig. 1026), mais dans une action parfois beaucoup plus violente ; sur une gemme de Mycènes (fig. 1025), l'arbre est presque arraché. Ce rite s'accompagne de danses orgiastiques. Il s'agit, sans aucun doute, d'une forme fréquente du culte de la végétation : on célèbre dans la joie ou dans le deuil la mort et la résurrection annuelle des plantes. Des rites analogues existaient en Asie occidentale, mais ils ne nous sont connus que par des textes. Il n'est pas de représentations que nous puissions rapprocher des monuments que nous venons de citer.

Cette idée de mort et de résurrection explique peut-être l'association du culte de l'arbre aux rites funéraires que nous montre le sarcophage d'Haghia-Triada (4).

Nous étudierons plus longuement les monuments sur lesquels l'arbre est associé à des animaux. Dans ces représentations figurent des palmiers et, pour cette raison, M. Nilsson a mis en doute le caractère religieux de pareilles scènes, car « le palmier n'apparaît jamais dans les scènes du culte de l'arbre » (5). Il est pourtant difficile de dénier toute valeur religieuse à la composition héraldique de l'arbre ou du pilier flanqué de deux animaux. « Comme pour préciser

(1) Cf. G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923, pp. 274-275.

(2) L. Vallois, *Autels et culte de l'arbre sacré en Crète*, dans *Revue des études anciennes*, 4me sér., t. XXVIII (1926), p. 218.

(3) Cf. M. P. Nilsson, *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 227.

(4) H. Th. Bossert, *Altkreta*, 2me éd., Berlin, 1923, pl. 48-52.

(5) M. P. Nilsson, *op. cit.*, p. 245.

» les rapports qui existent entre toutes les catégories d'êtres divins », dit précisément M. Glotz, « on remplace à la fin l'arbre et le pilier par la déesse et par le » dieu dompteur de fauves » (1). L'arbre, représentation mystique de la divinité, posséderait donc une valeur éminemment religieuse. Mais, sur les gemmes, le dattier n'est jamais bien déterminé. On le relève sur deux monuments céramiques, mais l'amphore de Calymnos (fig. 1000) est d'un style fort particulier et, sur le vase de Ligortyno (fig. 600), il se présente sous une forme qui atteste la copie d'un thème oriental reproduit dans un but uniquement décoratif (2). D'autre part, la composition héraldique est trop contraire au libre esprit décoratif de l'art crétois pour ne pas relever d'une influence étrangère. Cette influence ne peut être celle de l'Égypte (3) ; en revanche, ce groupement est caractéristique de l'art asiatique. Sur quelques monuments, l'influence s'exerça d'une manière directe et, sur le vase de Ligortyno, par exemple, les artistes égéens recopièrent, en le modifiant dans un sens décoratif, le thème du palmier entre deux animaux. Les Crétois adoptèrent ce motif héraldique, mais ils remplacèrent le plus souvent le palmier par le pilier ou par une autre plante ; vraisemblablement sa signification religieuse fut modifiée. Un fait demeure certain : le dattier ne figure jamais dans des scènes de dendrolâtrie proprement égéenne (4).

Entre l'Egée et l'Asie Antérieure, les diverses formes du culte de l'arbre ne présentent que des analogies superficielles et de caractère trop général pour qu'on puisse conclure à une parenté. En Crète, comme en Asie occidentale, on trouve la trace d'un dieu de la végétation qui meurt et renaît en même temps que les plantes, mais il existe aussi chez les Aztèques (5). Des gemmes mycéniennes et des cylindres babyloniens montrent une déesse assise au pied d'un arbre et recevant l'hommage d'adorants : l'arbre indique leur rapport avec la végétation. La libation est un rite fréquent et bien naturel dans un culte de la fertilité : en Crète, il est accompli par des êtres fantastiques ; en Asie Antérieure, l'officiant est un prêtre ou un roi. Sur un demi-cylindre en ivoire découvert aux environs de Cnosse (6), une scène de chasse, où un arbre à trois tiges se dresse entre une chèvre et un archer mi-agenouillé, pourrait appeler la comparaison avec des monuments asiatiques (7). La présence d'un chien confère à la scène un caractère

(1) G. Glotz, *op. cit.*, pp. 278-279.
(2) Voir plus haut, p. 58-59.
(3) G. Glotz, *op. cit.*, p. 278.
(4) Cf. M. P. Nilsson, *op. cit.*, p. 245.
(5) Cf. J. H. Philpot, *The Sacred Tree or the Tree in Religion and Myth*, Londres, 1897, p. 17.
(6) Evans, *Palace*, I, fig. 145 (p. 197).
(7) Voir ci-dessus, pp. 87-89.

naturaliste qui interdit le rapprochement. Notons enfin que rien dans l'art égéen ne rappelle les formes compliquées des « arbres sacrés » orientaux.

Seule, une catégorie de monuments révèle des rapports entre les deux pays : les gemmes où l'arbre est flanqué de deux animaux. Ce thème est certainement d'origine orientale et il n'est pas sans intérêt de constater que les positions prises par les animaux ressemblent souvent à celles que leur donne l'art asiatique : dressés ou couchés et la tête détournée.

En résumé, le dattier n'a pas occupé dans le monde égéen la place éminente qu'il possède en Asie Antérieure. Ce fait n'a rien de surprenant puisque ni la Crète, ni les Cyclades, ni la Grèce continentale ne réunissent les conditions favorables au développement de cet arbre. Il y a existé cependant, mais sans doute à l'état sporadique et les représentations, relativement rares, le montrent toujours dépourvu de ses fruits. Le dattier ne trouve pas place dans la dendrolâtrie proprement égéenne. Il figure sur les monuments, soit par l'entremise d'une influence étrangère, soit à titre décoratif. Certaines de ces représentations offrent pour nous un vif intérêt : les feuilles inférieures se recourbent en anneau comme sur certains monuments asiatiques. Ce détail si particulier a, dans les deux pays, une origine différente : stylisation des régimes sur les monuments asiatiques, origine décorative et influence du motif du lis en Egée. Le thème crétois a sans doute contribué à la vogue de ces lignes qui s'enroulent en spirales sous la frondaison.

Quant au culte de l'arbre, il se présente dans le monde égéen sous des formes très particulières. Seul l'arbre sacré flanqué de deux animaux relève d'une influence étrangère, influence d'ailleurs assez superficielle, puisque le centre de ces compositions héraldiques ne ressemble guère aux arbres qu'y place l'art mésopotamien.

Chypre.

La première date certaine de l'histoire de Chypre est celle de sa conquête par le roi d'Assyrie Sargon II (vers 715) (1). Pour la période qui précède, on doit s'en tenir aux seuls documents archéologiques. Les truquages de di Cesnola (2), les fraudes commises par les ouvriers, divers accidents dont

(1) Cf. W. Kroll, art. *Kypros*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, nouvelle éd., t. XII (Stuttgart, 1925), p. 101.

(2) La plupart des cylindres chypriotes qui portent des représentations de dattiers ou d'arbres sacrés proviennent des fouilles de di Cesnola. Une certaine réserve s'impose, d'autant plus que nous ne les connaissons que par des dessins. Nous n'avons pas hésité pourtant à utiliser ces monuments, suivant ainsi l'exemple de W.H. Ward

furent victimes les antiquités chypriotes : pertes d'objets, ventes de doubles ou prétendus tels, antiquités du Cyprus Museum à Nicosie exposées aux intempéries, étiquettes perdues ou brouillées (1) ont considérablement obscurci le problème de la chronologie chypriote (2). Nous avons adopté ici les dates proposées par M. Dussaud :

Age du cuivre :	3000 à 2200
1er âge du bronze :	2200 à 1550
2me âge du bronze :	1550 à 1100
Age du fer (époque gréco-phénicienne) :	1100 à 600 (3)

Par sa situation géographique, Chypre était destinée à entrer de bonne heure en relation avec l'Asie occidentale. Si l'île n'a pas été, comme on l'a cru autrefois, conquise par Sargon d'Accad, les monuments témoignent de rapports étroits et fréquents entre Chypre et les côtes asiatiques.

De très anciens cylindres babyloniens, remontant à l'époque de Sargon d'Accad et de Narâm-Sin, ont été retrouvés dans l'île. Malheureusement, on n'a aucune certitude sur le mobilier qui les accompagnait. Ils peuvent indiquer une date beaucoup plus récente, car les cylindres étaient portés comme fétiches : dans des tombes d'Enkomi, qui ne peuvent remonter plus haut que 1400, on a mis au jour deux cylindres de l'époque de Hammurapi (4).

Selon Ohnefalsch-Richter, l'usage des cylindres importés ou fabriqués dans l'île couvre tout le second millénaire et ne descend pas plus bas que l'an 1000 (5).

(*Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 334 ss.) et de G. CONTENAU (*La glyptique syro-hittite*, Paris 1922) qui se servent de ces pièces comme de monuments dont l'authenticité est établie. Aussi bien, les fraudes de di Cesnola ne sont pas, à proprement parler, des faux : « il s'agit, dans l'ensemble, d'objets authentiques dont » on a voulu augmenter l'intérêt scientifique et la valeur vénale par de fausses attributions et par des truquages » partiels » (A. VAYSON DE PRADENNE, *Les fraudes en archéologie préhistorique*, Paris, 1932, p. 514).

(1) R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, 2me éd., Paris, 1914, pp. 218-221.

(2) Cf. W. KROLL, *art. cité*, p. 79. Pour apprécier les profondes divergences que la situation des fouilles archéologiques à Chypre a fait naître dans l'établissement de la chronologie chypriote, on comparera, par exemple, les dates adoptées par H. B. WALTERS, *Catalogue of the Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. I, 2me partie (Londres, 1912), p. IX ou celles de J. L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, New-York, 1914, pp. 8-10, à la chronologie établie par M. Dussaud. Cette dernière se trouve confirmée par les fouilles importantes entreprises à Chypre par une expédition suédoise. Des quatre volumes que comprendra la publication de ces fouilles, les deux premiers seuls ont paru : M. GJERSTAD, J. LINDROS, E. SJOQVIST, ALFR. WESTHOLM, *The Swedish Cyprus Expedition*, Stockholm, t. I (1934), t. II (1936) ; voir le compte-rendu du t. I par M. CL. F.-A. SCHAEFFER, dans *Syria*, t. XVI (1935), p. 206. Voir aussi CL. F.-A. SCHAEFFER, *Missions en Chypre*, Paris, 1936, p. 108 ss.

(3) R. DUSSAUD, *Civ. préhelléniques*, pp. 224 et 243.

(4) R. DUSSAUD, *op. cit.*, p. 273.

(5) M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin, 1893, p. 293 ; W. H. WARD, *Seal Cylinders*, p. 346, accepte la chronologie proposée par Ohnefalsch-Richter.

« Les uns sont de simples importations de Babylonie, les autres des productions » locales fabriquées à l'imitation des cylindres de Babylone » (1).

Dès le début du IIme millénaire, des vases chypriotes apparaissent à Ras Shamra, mais c'est surtout à partir de la fin du XVme siècle que cette importation devint active ; les vases mycéniens n'y furent amenés en quantité quelque peu importante qu'au cours du XIVme siècle. L'importation de céramique chypriote a donc précédé, au moins à Ras Shamra, celle de Mycènes (2).

M. Dussaud avait déjà constaté que, dès la fin du premier âge du bronze et pendant tout le second, des produits céramiques chypriotes furent introduits en Syrie. Certaines catégories de ces vases suscitèrent même des imitations locales, notamment en Palestine (3).

Par ailleurs, l'importation de poteries syriennes à Chypre était active (4).

Au second âge du bronze « l'art mycénien est à ce point florissant à Chy- » pre que les emprunts aux peuples voisins n'apparaissent qu'à l'état spora- » dique » (5). A cette époque, on relève dans les textes égyptiens de fréquentes mentions de l'île. Les annales de Thoutmès III mentionnent sa production de cuivre. Dans les tablettes d'El-Amarna figure la correspondance entre le pharaon et les rois chypriotes, correspondance rédigée en langue babylonienne et en écriture cunéiforme. En même temps, la mode des cylindres se popularise ; « les graveurs indigènes se mettent à la besogne et réussissent des pièces remar- » quables sur pierre dure en mêlant aux éléments mycéniens des motifs mé- » sopotamiens ou hittites, et en y traçant des caractères égéens » (6).

« Dès le second âge du bronze, se fait également sentir l'influence hittite » presque limitée tout d'abord aux figures des cylindres. Mais, à la fin de l'époque » mycénienne cette influence, devenue alors syro-hittite, est très nette sur la » boîte d'ivoire d'Enkomi » (7).

D'autre part, les Chypriotes occupaient, dès le XIVme siècle, le point de départ d'une importante route de pénétration en Asie, Ras Shamra sur la côte de Syrie. A Ras Shamra et à Chypre, on relève la même céramique, le même type de tombe. « On en conclura qu'à cette époque Minet-el-Beida et

(1) G. Contenau, *Les cylindres chypriotes*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XIV (1918), p. 102.

(2) Cf. Cl. F.-A. Schaeffer, *Syria*, t. XIII (1932), pp. 16-17 et *Syria*, t. XVII (1936), pp. 110-111.

(3) R. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, p. 290 ss. et p. 296.

(4) Cf. Cl. F. A. Schaeffer, *Missions en Chypre*, Paris, 1936, pp. 69-73 ; E. Gjerstad, *A cultural centre of the bronze age*, dans *The Ill. London News*, 1 juillet 1933, p. 29.

(5) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 305.

(6) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 305.

(7) R. Dussaud, *op. cit.*, pp. 306-307.

» la ville qui s'élevait à Ras Shamra étaient occupés par les Chypriotes et » que cette installation était en relation étroite avec Enkomi (Salamis) » (1). Cette ville chypriote est, en effet, située juste en face de Ras Shamra.

« L'ébranlement qui atteint le monde égéen au douzième siècle, bientôt » suivi de l'invasion dorienne, eut pour conséquence de laisser le champ libre » aux entreprises des Phéniciens qui fondent au loin de nombreuses colonies » et s'installent à Chypre » (2). La célèbre dédicace au Baal du Liban, trouvée dans la région de Limassol, atteste leur présence au plus tard au VIIIme siècle (3). Il est fort probable qu'à cette époque, les Grecs s'étaient déjà installés en divers points de l'île : Salamis, Curium, Paphos, Amathonte (4).

A la fin du VIIIme siècle, la conquête de Sargon fait passer Chypre sous la domination assyrienne. Cette conquête n'eut pas de lendemain ; pourtant, Assarhaddon et Assurbanipal reçoivent des tributs de rois chypriotes.

Au VIIme siècle, l'île devient tributaire d'Amasis. La domination égyptienne dura jusqu'à Cambyse, mais les colonies phéniciennes et grecques subsistèrent. Aux IVme et IIIme siècles, des inscriptions font encore allusion à des rois phéniciens de Kition et d'Idalion (5).

Dès le 1er âge du bronze, des rapports, surtout commerciaux, ont donc uni Chypre à l'Asie occidentale et particulièrement aux côtes de Syrie. D'autre part, l'île fut en rapport avec l'Égypte (6) et le monde égéen (7). Au confluent de trois civilisations, elle se trouvait ainsi dans une situation assez comparable à celle de la Phénicie. Elle présente donc pour nous un intérêt particulier.

Le palmier-dattier ne croît plus aujourd'hui à Chypre, toutefois on l'y rencontrait au temps de Théophraste. Les dattes n'atteignaient pas la complète maturité, mais elles étaient cependant d'un goût agréable (8).

---

(1) R. DUSSAUD, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, dans *Babyloniaca*, t. IX (1929-1930), pp. 164-165 ; cf. CL. F. A. SCHAEFFER, *Missions en Chypre*, pp. 92-93.

(2) R. DUSSAUD, *op. cit.*, p. 243.

(3) R. DUSSAUD, *op. cit.*, p. 243.

(4) H. B. WALTERS, *Catalogue of the Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, t. I, 2me part., (Londres, 1912), p. XVII.

(5) Cf. G. CONTENAU, *La civilisation phénicienne*, Paris, 1926, p. 90.

(6) C'est pendant l'époque mycénienne, en particulier depuis l'époque de Thoutmès III, que se placent les rapports les plus étroits entre Chypre et l'Égypte ; cf. W. KROLL dans Pauly-Wissowa-Kroll, s. v. *Kypros*, t. XII, p. 85 ss.

(7) Dès la fin de la période des palais, il semble que Chypre ait été fortement touchée par des entreprises minoennes, mais c'est surtout après la substitution de l'hégémonie mycénienne à la minoenne que l'île fut l'objet d'une colonisation intense; cf. *The Cambridge Ancient History*, t. III (1925), p. 365.

(8) THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, 6, 6 ; PLINE, *Hist. nat.*, 13, 3, 7.

Si la zone extérieure de la patère d'Amathonte avait bien représenté un épisode d'histoire locale, fait d'ailleurs peu probable (1), nous aurions pu affirmer que le dattier croissait à cette époque aux environs d'Amathonte. On y voit, en effet, des guerriers en train d'abattre des arbres parmi lesquels des dattiers au tronc mince, très reconnaissables à leur frondaison groupée en bouquet au sommet du stipe, sous laquelle pendent deux petits régimes (fig. 1027) (2).

A une époque plus ancienne (XIVme siècle), un bandeau d'or d'Enkomi nous montre un groupe de trois palmiers disposé entre deux capridés affrontés (fig. 1030). Les trois stipes surgissent d'un même point et l'arbre central se dresse entre les deux autres qui s'inclinent d'une manière fort raide et plutôt maladroite (3). La frondaison est faite de traits épais légèrement courbés. La technique du repoussé ne permettait guère, dans un objet de cette dimension, l'indication de détails tels que nervures des feuilles et imbrications du stipe.

C'est aussi d'Enkomi que provient une gemme sur laquelle un palmier, au stipe marqué d'anneaux et aux folioles détaillées, prend place entre deux capridés couchés que surmonte un oiseau (fig. 1028). Des cylindres de Kerkouk associent de la même manière ces animaux à l'arbre sacré (cf. fig. 245 et 246).

Quelques représentations de dattiers figurent sur les cylindres. L'un (fig. 1031) se reconnaît à la disposition en éventail, au sommet du stipe, de longues tiges au bord dentelé (cf. fig. 1029); un autre (fig. 1140), à ses régimes très schématiques mais reconnaissables. Sur un cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (fig. 1135), les palmes, disposées de part et d'autre du sommet du stipe, ne portent des folioles que d'un côté; un fauve passe devant l'arbre. Mais la stylisation la plus courante se compose d'un stipe bordé d'excroissances que flanquent, à sa partie supérieure, des traits figurant les palmes ; deux petits appendices suspendus sous les feuilles inférieures indiquent les régimes (fig. 1032 à 1035 ; cf. fig. 1036) (4). Un cylindre inédit de l'Ashmolean Museum

(1) Cf. G. COLONNA-CECCALDI, *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Egypte*, Paris, 1883, p. 146.

(2) D'après le dessin toujours reproduit de l'ouvrage de Colonna-Ceccaldi (*op. cit.*, pl. VIII), les dattiers ne portent pas de fruits. Mais, récemment, J. L. Myres a publié des photographies de la patère d'Amathonte, des régimes sont très nettement indiqués sous la frondaison des palmiers (voir notre fig. 1027) ; cf. J. L. MYRES, *The Amathus Bowl*, dans *The Journal of Hellenic Studies* , t. LIII (1933), pp. 25-39.

(3) Ce groupe de trois palmiers peut être rapproché d'un cylindre du XIVme siècle, découvert à Ras Shamra (fig. 83) et d'un cylindre hittite (fig. 85) plutôt que des représentations égéennes (voir plus haut, pp. 190-191), où les dattiers sont placés l'un à côté de l'autre. Ici, les trois stipes partent d'un même point. Un tel groupement pourrait être réaliste : on sait, en effet, que si on laisse croître les drageons, ceux-ci ne tardent pas à atteindre la taille des parents. Mais ce groupement par trois possède vraisemblablement une valeur symbolique.

(4) D'un point de vue purement formel, on peut rapprocher de ces représentations l'arbre d'un cylindre découvert à Ur (fig. 1037) et qui date du IIIme millénaire.

(fig. 1151) nous paraît devoir être mis en relation avec les représentations précédentes.

Le dattier apparaît aussi sur des vases, tantôt muni de ses régimes (fig. 1039), tantôt reconnaissable à la disposition de la frondaison (fig. 1040; cf. fig. 1041). Sur un cratère découvert à Maroni et que possède aujourd'hui le British Museum, l'arbre présente un tronc muni de renflements et flanqué à la base de deux hautes tiges à l'extrémité recourbée en hameçon. Deux arcs de cercle épanouis au sommet du stipe supportent la frondaison composée de lignes ondulées (fig. 1038). Cette stylisation rappelle des monuments orientaux, mais le style est bien personnel, comme l'est aussi le traitement des animaux qui s'éloignent, mais retournent la tête vers l'arbre en un geste fréquent dans la glyptique de Kerkouk. Ce vase, dont la forme est entièrement minoenne, date du début du minoen moyen III, mais le motif qui le décore est « unique » (1).

Un dattier forme un gracieux décor au dos d'un miroir du Ier millénaire découvert à Amathonte (fig. 1042). La partie supérieure du stipe laisse échapper de longues palmes, faites de chevrons, qui s'inclinent harmonieusement de part et d'autre de l'arbre. Ce décor, d'une rare sobriété, s'applique parfaitement à la forme circulaire du miroir. Une tige feuillue surgit du cadre et meuble l'espace laissé vide entre le stipe et le développement de la frondaison (2).

Sur un vase gréco-phénicien (fig. 1043), une scène de banquet se déroule à l'ombre d'un arbre indéterminé et de deux dattiers très réalistes. Les folioles sont soigneusement indiquées ; des régimes pendent sous la frondaison.

Le fragment d'un ceinturon en argent avec placage d'or, trouvé à Tamassos et datant du VIme siècle (fig. 1044), montre un dattier stylisé en ornement décoratif : le tronc, trop large, est surmonté d'une palmette flanquée de deux appendices en volutes. L'arbre est placé entre deux formes lancéolées montées sur une tige qui, selon Ohnefalsch-Richter, sont des cyprès (3).

Deux ornements floraux, composés d'une tige renflée en son milieu puis resserrée par un triple lien qui s'écarte et d'où surgit une palmette, accompagnent,

(1) E. J. FORSDYKE, *A late Mycenaean Vase from Cyprus*, dans *Essays in Aegean Archaeology presented to Sir Arthur Evans in honour of his 75th Birthday*, Oxford, 1927, p. 27.

(2) Ce palmier entre deux tiges feuillues peut être comparé à certaines représentations égéennes (fig. 988 et 1003).

(3) Cf. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 80, qui rapproche ce groupe du symbole du dieu égyptien Min. La question mériterait d'être approfondie. Nous croyons qu'il est aussi possible d'établir une comparaison avec une stèle votive de Carthage (fig. 1045) d'« époque grecque » (PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III [Paris, 1885], p. 461), où un dattier très stylisé, mais reconnaissable à ses régimes, est flanqué de deux objets bizarres composés d'une tige qui présente à sa partie supérieure deux excroissances en forme d'anneau, le tout surmonté d'une sorte de fer de lance.

sur une rondache d'Amathonte (fig. 1046), le combat d'un lion et d'un taureau.

C'est peut-être une stylisation des régimes qui forme, sur un vase de la première moitié du VIme siècle (fig. 1047), cet étrange renflement vers le sommet du stipe d'où s'échappe le bouquet de palmes.

Les feuilles détaillées identifient le dattier sur un vase de la même époque (fig. 1048) et le même détail nous permet de le reconnaître dans l'arbre qui surgit d'une sorte de petit édicule flanqué de tiges terminées par des fleurs en étoile (fig. 1049). Deux oiseaux, de part et d'autre de la composition, semblent becqueter l'extrémité de la palme supérieure.

Citons encore une gemme découverte à Kamiros, dont la date est difficile à fixer. Elle représente un beau dattier flanqué de deux animaux (fig. 1050) (1).

Comme l'Asie occidentale, Chypre a connu la représentation de l'arbre sacré, symbole végétal souvent dérivé du dattier, que les êtres qui l'entourent désignent comme un objet de vénération.

Les plus anciennes représentations figurent sur des cylindres. Certains d'entre eux « offrent de telles similitudes par certains côtés avec la glyptique syro-hittite, » qu'il est malaisé, en l'absence de renseignements précis sur l'endroit de la trou- » vaille... de dire s'ils sont chypriotes ou syro-hittites » (2). Nous avons rassemblé ici ceux que l'on désigne d'habitude comme originaires de Chypre. Nombre d'arbres sacrés peuvent être mis en rapport direct avec des monuments du IIme millénaire et, en particulier, avec la glyptique « syro-hittite ». La fig. 1052 trouve sa place parmi les arbres sacrés dont le stipe est flanqué de tiges en volutes qui se dirigent, soit vers le haut, soit vers le bas (fig. 240, 237, 239) et l'arbre sacré d'un cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (fig. 1146) a un correspondant presque identique sur notre fig. 271. Les deux branches de la fig. 1051 sont en relation étroite avec les « symboles de stabilité » (cf. fig. 157 à 161). Un des plus beaux cylindres chypriotes (fig 1053) montre deux capridés et deux oiseaux aux ailes éployées qui flanquent une curieuse stylisation de dattier : au sommet d'un tronc lisse s'élèvent deux tiges qui dessinent à peu près la forme d'un cœur et retournent vers l'intérieur leurs extrémités recourbées. Entre ces courbes surgit une palmette et, à la base du « cœur », deux sortes d'anneaux munis d'un appendice flanquent le sommet du stipe. Ce motif, quelque peu modifié, est celui

(1) A. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, t. II (Leipzig et Berlin, 1900), p. 20 *b*, décrit l'arbre comme un *belaubter Baum* ; c'est bien un dattier, reconnaissable à son stipe imbriqué et à ses longues feuilles détaillées groupées en bouquet.

(2) G. CONTENAU, *Les Hittites, l'Orient et la Grèce*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XVI (1919), p. 100.

du sceau d'Eriba-Adad, roi d'Assyrie (fig. 232) : le stipe qui, cette fois, se compose de légers renflements superposés est surmonté du même motif que couronne une palmette plus épanouie que la précédente. Dans les deux cas, nous avons affaire à une stylisation du dattier identifié, tantôt par les imbrications du stipe, tantôt par une stylisation des régimes, que d'autres monuments asiatiques permettent de déterminer avec certitude (cf. fig. 254).

La fig. 1054 où se marque, semble-t-il, une influence du motif du « lis » nous permet de considérer le curieux symbole d'un cylindre de Kerkouk (fig. 1061) comme une simplification de l'arbre sacré. Ce procédé de stylisation avec d'énormes drageons et une frondaison extrêmement simplifiée se rencontre fréquemment à Chypre (fig. 1055 à 1057, 1059 ; comparer à la fig. 1058, où les drageons paraissent avoir été remontés le long de la tige pour faire place aux animaux, et à la fig. 1060 très proche du cylindre de Kerkouk, fig. 1061).

Sur un cylindre chypriote (fig. 1062), deux hauts drageons flanquent un stipe court surmonté d'une excroissance que hérissent de petits traits (voir la fig. 1063, où les traits figurant la frondaison ont disparu). Ces deux figures expliquent un cylindre « syrien » de la collection Pierpont Morgan (fig. 1064).

Une tige barbelée surmontée d'une palmette prend place parmi des êtres fantastiques d'un type particulier à l'art chypriote (fig. 1065) et deux griffons maintiennent un palmier stylisé (fig. 1066), dont les régimes sont indiqués par des anneaux et la frondaison par des traits courts, rassemblés au sommet par une ligne bordée de petits points.

Signalons enfin une curieuse représentation : une tige centrale, parfois rayée de traits latéraux, porte au sommet deux arcs de cercle qui se recourbent vers l'intérieur et vers le bas autour d'un anneau à point central (fig. 1067 et 1068). Sur ces deux monuments, des capridés dressés (?), grossièrement représentés de part et d'autre du symbole, l'apparentent aux arbres sacrés ; mais un cylindre de la collection De Clercq est orné d'une alternance du même motif disposé en sens inverse (fig. 1069).

Le type le plus ancien d'arbre sacré serait, selon Ohnefalsch-Richter, une simple tige feuillue (1). Mais le plus récent dérive sans conteste du palmier-dattier. Il se compose essentiellement d'un tronc, qui présente presque toujours des renflements et dont le sommet est couronné par une palmette figurée par de petits traits détachés. Des lignes courbes flanquent le stipe sans se rattacher directement à lui. Le procédé de détacher ainsi les divers éléments nous semble parti-

(1) Cf. M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pp. 32-33.

culier à ces représentations (fig. 1070 à 1078 ; rapprocher une représentation simplifiée, fig. 1079) (1).

Au premier millénaire d'autres monuments : vases, patères nous fournissent des représentations d'arbres sacrés.

Les patères d'Amathonte (fig. 1082), de Curium (fig. 1080), de Dali (fig. 1083), appartiennent à ce groupe célèbre dont on a retrouvé des exemplaires à Nimrud, à Chypre, en Grèce, en Etrurie et dont l'origine est fort discutée (2). Le motif de l'arbre sacré se présente sous une forme particulière en rapport étroit avec celle des ivoires d'Arslan-Tash (fig. 315 ss.). Il se compose essentiellement de superpositions de « lis » et de « palmettes chypriotes » parfois associés à d'autres éléments floraux, sans doute stylisations du papyrus. Le prototype de ces arbres sacrés se trouve sur la patère du Ras Shamra dont nous avons parlé plus haut (fig. 1133).

Sur la patère de Dali (fig. 1083), l'arbre alterne avec des combats de génies contre des animaux ; sur celle de Curium (fig. 1080), il est flanqué soit de griffons, soit de sphinx, soit de capridés ; une déesse égyptienne ailée, tenant en main des fleurs de lotus, étend les bras vers lui. Sur la patère d'Amathonte (fig. 1082) et sur une gemme de Curium (fig. 1084), des personnages qui, sur le premier monument, portent la croix ansée, saisissent un de ses rameaux (3). On peut se de-

---

(1) WARD, *Seal Cylinders*, p. 374, nomme cet arbre « symbole de la déesse de Paphos » (*symbol of the Paphian goddess*).

(2) A diverses reprises (p. 29, n. 1 ; p. 82 ; p. 96, n. 2 ; p. 150 ; p. 183 ; p. 185, n. 8), nous avons signalé de ces monuments dont le style composite, fait d'emprunts à l'Égypte, à l'Assyrie, à l'Egée, soulève le problème complexe de l'origine. Des exemplaires proviennent de divers lieux du monde méditerranéen. Il est possible d'établir différentes catégories parmi ces monuments selon l'influence qui y prédomine. Pour ceux qui nous intéressent directement, la question se pose d'une origine phénicienne ou chypriote. La découverte à Ras Shamra, dans des couches du XIVme siècle, d'une patère où l'on reconnaît, disposés d'une manière semblable, les éléments qui seront ceux des plats du 1er millénaire (fig. 1133), semble, à première vue, un argument en faveur de l'origine phénicienne. Mais Ras Shamra est en rapport si étroit avec Chypre que M. Dussaud la considère comme une colonie chypriote (voir plus haut, pp. 197-198) ; le problème reste entier. Sur la question, voir notamment Fr. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Leipzig et Berlin, 1912; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pp. 194, 437 ; A. J. HOLWERDA, *Die alten Kyprier in Kunst und Cultus*, Leyde, 1885, p. 25 ss. ; MURRAY, SMITH et WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900 ; divers articles de VON BISSING dans le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. XIII (1898), pp. 28-56 ; t. XXV (1910), pp. 193-199 ; t. XXXVIII XXXIX (1928/1929), pp. 180-241 ; R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, pp. 304-326, et *Babyloniaca*, t. XI (1929-1930), pp. 140-144 ; enfin, l'excellent résumé de G. CONTENAU, *Manuel*, t. III, pp. 1333-1352.

Dans l'art étrusque, de nombreux monuments de la période orientalisante (du début du VIIme jusqu'à la première moitié du VIme siècle) sont sous l'influence directe de cet art phénico-chypriote. Sur le coffret cinéraire et sur un skyphos de Vetulonia (A. L. FROTINGHAM, *Vetulonia and Early Italic Archaeology*, dans *The American Journal of Archaeology*, t. IV [1888], pl. X et XI); sur un support de la tombe Barberini (POULSEN, *op. cit.*, fig. 141) ; sur un vase de Vulci (POULSEN, *op. cit.*, fig. 151), on relève des arbres sacrés très semblables à ceux des monuments asiatiques ; nous ne les avons pas décrits parce qu'ils ne nous apporteraient aucun détail nouveau.

(3) Voir aussi une représentation simplifiée sur un scarabée découvert à Tharros en Sardaigne (fig. 1085).

mander si ces représentations d'arbres sacrés possèdent encore une valeur religieuse (1). Dans cet art composite, qu'il soit chypriote ou phénicien, les motifs sont choisis, assemblés selon le goût de la clientèle, mais les sujets préférés sont précisément ceux dont la valeur bénéfique est reconnue (2).

On trouve le même type d'arbre sacré isolé en motif décoratif, par exemple, sur le sarcophage d'Amathonte (fig. 1081) et sur un vase du British Museum (fig. 1087), où on relève un détail intéressant : de petites masses imbriquées à la base des palmettes chypriotes rappelant la stylisation de la « montagne » que nous avons trouvée au pied des arbres sacrés (3); les ornements floraux qui surgissent de ces « montagnes » sont des petites palmettes et non les papyrus des autres représentations.

Nous signalerons encore un arbre sacré fort stylisé (fig. 1086), dont le tronc est orné de rosaces et les drageons de palmettes (?) qui ressemblent à des ailes.

Le thème héraldique de l'arbre ou de la plante entre deux animaux figure également sur les vases. Une stylisation dérivée du papyrus (fig. 1088), une autre où le lotus est associé à des enroulements (fig. 1089) prennent place entre deux oiseaux. Sous l'influence du style géométrique, l'arbre sacré se transforme au point de ne plus rien offrir de végétal (fig. 1091 et 1090). Sur ce dernier monument des femmes portant des vases font songer à un rite de libation.

La scène figurée sur un vase d'Ormidia (fig. 1092) est, sans aucun doute, en rapport avec le culte de la végétation. Deux personnages se font face, assis dans des fauteuils. Ils portent une fleur à leur narine en un geste fréquent sur les monuments égyptiens (4). Le personnage de droite tient encore un lotus dans l'autre main. Entre eux se dresse une haute tige flanquée de fleurs et de boutons. De chaque côté du groupe s'avancent deux personnages ; dans le champ, un oiseau qui semble picorer et une autre plante. On considère, en général, cette représentation comme l'adoration, par les personnages debout, de divinités de la végétation que représentent les personnages assis (5). Nous ne pouvons rap-

(1) La patère de Curium, comme celle d'Idalion représenterait, selon Ohnefalsch-Richter, les fêtes d'Adonis (*Kypros*, p. 123 ss).

(2) Voir G. CONTENAU, *Manuel*, t. III, p. 1352.

(3) Voir plus haut, pp. 82, 155.

(4) On relève le même geste sur d'autres monuments chypriotes (fig. 1094 et 1095). La récente découverte à Mari d'un bas-relief datant de l'époque de Hammurapi (fig. 898) où une déesse respire le parfum d'une fleur qu'elle tient des deux mains, ne permet plus d'affirmer que la représentation de ce geste sur les monuments chypriotes soit due nécessairement à une influence de l'Égypte.

(5) Selon M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, p. 100, il s'agirait peut-être d'une fête des arbres et des fleurs « comme on en célébrait tant à Chypre qu'à Byblos en l'honneur de Tammuz-Adonis et d'Astarte-Aphrodite ».

procher cette scène d'aucun monument asiatique, sauf peut-être du cylindre de la « Tentation » où deux divinités sont également assises de part et d'autre d'un arbre (fig. 42). Les plantes représentées ici rappellent l'Égypte plutôt que l'Asie (1). Ohnefalsch-Richter a cherché et trouvé dans le folklore chypriote des survivances du culte de l'arbre (2), mais rien ne permet de donner une signification précise au thème du vase d'Ormidia.

Il nous reste à décrire un très intéressant monument du premier millénaire découvert à Curium et qui a été publié récemment (fig. 1093,*a*, *b*, *c*, *d*,) : il s'agit d'un support en bronze ajouré, dont les quatre faces portent la représentation de scènes différentes (3), mais où interviennent chaque fois un arbre sacré et un adorant. L'arbre est pareil sur les quatre faces : il se compose d'un tronc que flanquent, à sa partie supérieure, trois enroulements superposés ; cette stylisation rappelle de très près des monuments asiatiques (fig. 288 à 293). Quant à l'adorant, tantôt il tient un poisson (fig. 1093 *a*), tantôt il porte dans la main gauche abaissée une sorte de petite situle, tandis que, de la droite, il saisit l'extrémité d'un long bandeau de tissu (?), qui passe sur son épaule et retombe derrière lui jusqu'au sol (fig. 1093 *b*), tantôt encore une espèce d'outre est posée sur son dos (fig. 1093 *c*) ; enfin, sur la quatrième face, il est assis et joue de la lyre devant l'arbre (fig. 1093 *d*). Les trois premières figures représentent vraisemblablement l'offrande à l'arbre sacré. Il serait intéressant d'étudier d'une manière approfondie la scène de la quatrième face : pour la première fois, en effet, nous rencontrons ce thème de la musique exécutée devant l'arbre. On sait la place importante qu'occupait la musique dans les cérémonies du culte, tant à Chypre qu'en Asie Antérieure (4), mais, pour la première fois, nous trouvons ce thème associé à la représentation de l'arbre sacré, qui, sur les quatre faces de notre monument, apparaît comme un véritable objet cultuel, sinon même comme un dieu.

A de rares exceptions près, les monuments que nous avons réunis n'indiquent pas une forme particulière de la dendrolâtrie chypriote ; la plupart mon-

(1) Pourtant M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, p. 101, voit des rapports étroits entre l'arbre sacré du vase d'Ormidia et ceux des cylindres assyriens.

(2) Cf. M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, p. 123 ss.

(3) Un support en bronze ajouré et de forme générale en tous points semblable à celui de Curium a été découvert à Megiddo, mais les scènes représentées sont différentes : on trouve, sur chaque face, une déesse assise avec, en face d'elle, un homme debout ; cf. H. G. May, *Material Remains of the Megiddo Cult*, Chicago, 1935 (= The University of Chicago Orient. Inst. Publications, vol. XXVI), pl. XVIII.

(4) Pour Chypre, voir par exemple Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. XXXVIII, fig. 2 ; pour l'Asie occidentale, voir Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925) p. 67, 78, et C. Frank, *Studien zur babylonischen Religion*, t. I (Strasbourg, 1911), pp. 229-239.

trent l'association de l'arbre à des animaux réels ou fantastiques, comme en Asie Antérieure. Leur attitude n'offre rien de particulier.

Sur les cylindres, on rencontre parfois, à côté du dattier, divers objets dont il serait téméraire d'affirmer qu'ils ont avec l'arbre un rapport direct (fig. 1032 à 1036, 1075).

Les personnages maîtrisant des animaux rappellent des monuments asiatiques et certains gestes, tel que celui de respirer le parfum d'une fleur, semblent relever de l'influence égyptienne (1).

Le cratère d'Ormidia et, peut-être, la quatrième face du support de Curium sont donc les seuls monuments sur lesquels le culte de la végétation se présente sous un aspect original. Nous ne pouvons terminer ces descriptions sans mentionner un monument d'époque tardive : une terre-cuite de la seconde moitié du IVme siècle, découverte dans le bois d'Astarté-Aphrodite à Chytroi (fig. 1097). Trois femmes se tenant par la main exécutent une ronde autour d'un arbre (cf. fig. 327). Cette danse auprès de l'arbre sacré rappelle les cultes égéens, et le lieu de la découverte du monument indique un rapport entre le culte de l'arbre et celui de la déesse.

Tous ces monuments nous apportent la preuve d'une forte influence asiatique à Chypre, influence d'ailleurs assimilée et souvent transformée. Mais Chypre manifeste une originalité plus grande dans l'emploi de la palmette comme motif décoratif.

Alors que la palmette dérivée du dattier ne se rencontre guère en Asie Antérieure avant le premier millénaire (2), elle apparaît fréquente à Chypre, dès la seconde moitié du deuxième millénaire, notamment sur des bandeaux d'or d'Enkomi. Le même motif, répété dans un ou deux registres, forme, avec quelques rosaces, toute l'ornementation de ces plaques que bordent parfois de petits globules alignés.

Sur l'un de ces bandeaux figure, comme motif décoratif, l'arbre sacré rencontré sur les cylindres (fig. 1099 ; cf. fig. 1075). Ailleurs, deux tiges partent du même point, s'éloignent, puis se recourbent vers l'intérieur ; elles sont réunies par des traits qui forment le soutien d'une couronne de « palmes » (3).

---

(1) Voir p. 204, n. 4.

(2) Je n'en connais guère qu'un exemple certain : celui de monuments d'Assur, datant du XIIIme s. (fig. 383, 385, 392, 393, 403). Quant aux petits arbres sacrés qui ornent les tiares des dieux de Tell Halaf (fig. 259, 261, 262), ou remplissent les métopes des fresques de Nuzi (fig. 253), je crois qu'il s'agit moins d'une palmette, c'est-à-dire d'un motif décoratif, que d'un véritable arbre sacré.

(3) A. S. MURRAY, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900, pl. VI, fig. 519.

Une sorte de simplication du palmier orne un autre bandeau (fig. 1096) : le tronc court et épais est surmonté de deux volutes dirigées vers le bas entre lesquelles surgissent trois palmes. On relève sur la fig. 1098 une stylisation à peu près semblable, mais le stipe est réduit à un triangle et, aux volutes, est suspendue cette gouttelette dont nous avons parlé plus haut (1). Ce motif s'amplifie de deux paires de volutes s'enroulant en sens inverse sur un large bandeau découvert aussi à Enkomi (fig. 1100 ; voir les fig. 1101 et 1102, où subsiste seul le double enroulement de volutes accompagné de petites feuilles insérées en divers points du motif).

Le groupement de deux palmettes opposées par leur base présente un intérêt particulier ; tantôt elles sont simplement juxtaposées (fig. 1105), tantôt (fig. 1104) les volutes à la base des palmes sont réunies par un triple lien. Ce type existe aussi en Palestine (fig. 1198). Ces doubles palmettes ressemblent fort, pour peu qu'on supprime les volutes, aux « palmettes mycéniennes » (fig. 1103). L'origine de ce motif est loin d'être établie avec certitude. A. Evans les décrit comme des demi-rosettes et les compare aux rosettes entières qui ornent les monuments mycéniens ; leur origine serait architectonique (2). Cette hypothèse est vraisemblable. Mais, d'autre part, la palmette mycénienne aurait, selon M. Contenau, donné naissance à l'arbre sacré assyrien (3). Si un rapport existe entre les deux motifs il se présenterait plutôt sous une autre forme : l'arbre sacré assyrien dérive du dattier combiné à d'autres éléments et, en dernière analyse, c'est peut-être aussi le dattier transformé par Chypre en motif décoratif qui forme la lointaine origine de la « palmette mycénienne ».

Des bandeaux semblables, mais ornés de palmettes d'un type différent, ont été découverts à Amathonte, dans des tombes d'époque gréco-phénicienne datant probablement du VIIme siècle. Sur l'un, la palmette se présente sous la forme la plus simple (fig. 1107) ; ailleurs, les feuilles, à l'exception de celle du centre, sont remplacées par de simples traits à l'extrémité enroulée (fig. 1108, 1109). Mais le monument le plus intéressant est un diadème où les palmettes alternent avec une stylisation de lotus en un décor déjà classique (fig. 1111) (4).

Il est un type particulier de palmettes dont nous devons parler plus lon-

---

(1) P. 183.

(2) A. Evans, *Palace of Minos*, II, 2, pp. 591-592 ; voir pp. 605-608 une note de Th. Fyfe, *Note on the Triglyph and Half-rosette Band.*

(3) Voir plus haut, p. 166.

(4) De semblables décors de palmettes ornent les calathos ou les diadèmes des têtes sculptées ou en terre-cuite découvertes à Chypre ; cf. A. de Ridder, *Les antiquités chypriotes*, Paris, 1908, pl. XVI et XXXVIII, fig. 319, 320.

guement : il s'agit de cette « palmette chypriote » que nous avons maintes fois mentionnée.

La palmette chypriote ou phénicienne (1) se compose essentiellement d'un bouquet de palmes aux lignes raides, sans indication de nervures ni de folioles, posées sur un arc de cercle que multiplient des lignes parallèles. Un autre arc de cercle très large, dont l'extrémité renflée ou terminée par un enroulement s'arrête souvent au niveau du sommet des palmes, sert à la fois de cadre et de support à l'ensemble (fig. IX, 1106, 1110).

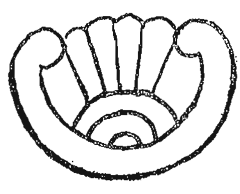


FIG. IX

La fréquente présence de cette palmette sur les chapiteaux chypriotes avait amené M. Dussaud à en chercher l'origine dans les colonnes florales égyptiennes ; elle serait dérivée de la partie supérieure d'un chapiteau du type de la fig. 1115 : une fleur de papyrus posée sur un lis (2). Certes, une fleur de lis peut être insérée à la base de la palmette et un rapprochement entre un ornement en bronze de Tamassos (fig. 1114) et le chapiteau égyptien (fig. 1115) semble convaincant, bien qu'une incompréhension du motif du papyrus s'indique par les très larges découpures de la palmette du sommet sur l'ornement de Tamassos. Mais, sur ces deux monuments, manque l'élément essentiel, caractéristique de la palmette chypriote : les volutes qui encadrent la frondaison et dont, à ma connaissance, il n'existe aucun parallèle égyptien. En revanche, cet élément trouve un prototype parfait sur des monuments asiatiques de la seconde moitié du deuxième millénaire, en particulier sur des cylindres (voir fig. 237 ss) et les petits arcs de cercle, sur lesquels vient s'attacher le bouquet de palmes, sont fréquents sur les palmiers de Tell Halaf (fig. 215, 218, 223). Il est certain que cette palmette dérivée du dattier est souvent posée sur des enroulements à volutes adossés à un décor triangulaire, qui rappelle la représentation des sépales sur la fleur de lis égyptienne (comparer les fig. 1112, 1113, 1116, 1117 aux fig. 960 et 1115); une telle association était déjà réalisée au XIVme siècle dans les arbres sacrés de la patère de Ras Shamra (fig. 1133).

(1) Le nom de palmette phénicienne a été en général adopté jusqu'au jour où M. Dussaud, dans ses *Civilisations préhelléniques*, chercha à démontrer l'origine chypriote du motif. M. Dussaud, revenant sur le sujet, à l'occasion de la découverte à Carthage d'un bandeau orné de palmettes chypriotes posées sur des lis (fig. 321), en soulignait l'intérêt en ces termes : « La récente découverte... apporte une base nouvelle de discussion. Parmi les » éléments disparates qui ornent telle patère de Curium ou d'Amathonte, elle permet de reconnaître comme phé- » nicienne la palmette qui y est gravée « (R. DUSSAUD, *Bandeau de front punique*, dans *Syria*, t. VII [1926], p. 285 *b*).

(2) R. DUSSAUD, *Civilisations préhelléniques*, pp. 321-323.

Le motif n'a donc rien de spécifiquement chypriote : il a été abondamment employé tant à Chypre que sur les côtes syriennes.

Mais les Chypriotes ont adapté ce motif à leurs chapiteaux et en ont profondément modifié l'aspect : la palmette centrale est remplacée par divers motifs : arbre sacré entre deux êtres fantastiques (fig. 1118), lotus (fig. 1117), palmette entre deux lis (fig. 1116). Les Égyptiens, dans les moules à bijoux de Tell el-Amarna avaient, eux aussi, remplacé parfois les palmes par des fleurs (fig. 978 ; cf. fig. 981). Une forte influence égyptienne sur ces chapiteaux est indéniable. Quant aux volutes dirigées vers le haut, elles sont doublées (fig. 1116 et 1118), triplées (fig. 1117) et des « larmes » pendent de leur enroulement d'où surgit parfois une petite fleur (fig. 1118).

L'île a connu le dattier et le représente, mais elle a emprunté à l'Asie occidentale la conception de l'arbre sacré.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est guère possible de séparer l'art chypriote de celui de la Phénicie. De part et d'autre, c'est le même style composite où se mêlent intimement des motifs égyptiens, hittites, égéens et mésopotamiens. On ne pourra dégager la personnalité de l'art chypriote que le jour où l'art phénicien du deuxième millénaire sera bien connu. Il semble pourtant que l'originalité de Chypre se manifeste dans l'emploi, comme motif décoratif, du symbole sacré de l'Orient.

CONCLUSIONS

L'arbre sacré occupe sur les monuments de l'Asie occidentale ancienne une place importante. Il se présente sous diverses formes, dont les plus nombreuses dérivent, en dernière analyse, du palmier-dattier.

Cet arbre, si précieux qu'il suffit à la plupart des besoins de l'existence, forme la principale ressource des habitants du sud de la Mésopotamie. C'est là, vraisemblablement, qu'il fut cultivé pour la première fois par les Sumériens. En effet, à l'état sauvage, le dattier ne porte pas de fruits comestibles ; les soins que prodiguèrent les habitants du sud de la Chaldée au seul arbre qui croisse dans leur pays transformèrent l'espèce sauvage, aujourd'hui disparue, en un arbre fruitier. En Égypte, il semble que le dattier n'ait guère été cultivé avant le Nouvel-Empire, époque où de multiples rapports unirent les deux centres de civilisation.

Dans l'ancien pays de Sumer, la culture du dattier avait, dès une époque très ancienne, atteint un haut degré de développement ; sur les plus anciens monuments, le dattier apparaît à l'état évolué portant de lourds régimes, et si les procédés de culture sumériens diffèrent des méthodes des Arabes actuels, en revanche, ils sont fort proches de ceux que l'agriculture moderne considère comme les plus rationnels. Une telle science implique une longue expérience ; c'est un argument de plus en faveur de la thèse du développement de la civilisation sumérienne dans le sud de la Chaldée. Il explique en même temps la présence de représentations stylisées sur de très anciens monuments.

Au troisième millénaire, d'autres plantes sont représentées à côté du dattier : chez les Sumériens, surtout une plante aux feuilles lancéolées et aux fleurs en étoile ; à Suse et pendant l'époque d'Accad, un arbre à la frondaison triangulaire, peut-être le cèdre. Mais le dattier figure presque toujours parmi les végétaux disposés dans le vase-autel ; ainsi est attestée sa valeur religieuse et l'importance de sa culture pour la prospérité du pays.

La puissance de l'action sumérienne sur les diverses civilisations de l'Asie occidentale ancienne explique pourquoi le dattier fut adopté comme arbre sacré

par des peuples pour qui il ne pouvait présenter une grande importance utilitaire : les fruits n'atteignent en effet la maturité que dans la Mésopotamie du sud et en quelques endroits disséminés dans le reste de l'Asie occidentale. Mais, dès ce moment, les représentations du dattier s'éloignent de la réalité et le transforment en un symbole de plus en plus abstrait. Au deuxième millénaire, on multiplie sous diverses formes le nombre des régimes et on adopte, en particulier, une stylisation en arc de cercle bientôt transformé en volute, étrangement proche de formes semblables employées dans le monde égéen ; mais en Egée, ces stylisations sont une manière décorative de représenter les palmes.

Les Assyriens ajoutent au dattier primitif divers éléments : grenades, bourgeons, liens, cornes, réseau de rubans plus ou moins enchevêtrés. La plupart d'entre eux trouvent leur prototype sur des monuments soit du troisième (liens), soit du deuxième millénaire, mais l'ensemble, dans ses modifications multiples, est bien personnel et particulier à l'art assyrien du premier millénaire.

En même temps, se développe dans l'art phénico-chypriote un type particulier d'arbre sacré qui, à vrai dire, est moins un arbre qu'une superposition de motifs végétaux. Ce procédé de composition est dû vraisemblablement à une influence de l'Égypte, comme aussi le motif du « lis » qu'on relève sur ces monuments. D'après les documents dont nous disposons, le plus ancien exemple de ce type particulier d'arbre sacré figure sur un bol du XIVme siècle découvert à Ras Shamra.

A côté de symboles religieux, le dattier a donné naissance à divers types de palmettes. La silhouette générale, la disposition et l'aspect des éléments permettent d'établir une distinction très nette entre la palmette dérivée du dattier et le lotus, venu d'Égypte et adopté comme motif décoratif par les Assyriens. Dans l'emploi de cet élément, Chypre qui, d'autre part, adopte les arbres sacrés asiatiques, manifeste son originalité. C'est là que, pour la première fois, la palmette est employée à profusion comme élément décoratif. Certaines de ces représentations, où deux palmettes sont opposées par leur base, ont peut-être donné naissance à la « palmette mycénienne », mais ce point demeure à l'état d'hypothèse. Quant à la palmette dite « chypriote » avec ses volutes encadrant le bouquet de palmes, elle dérive directement des arbres sacrés asiatiques ; peut-être serait-il plus exact de la désigner comme « phénicienne ».

Si des influences étrangères ont pu s'exercer sur la forme de l'arbre sacré, elles n'ont pas enlevé à sa valeur religieuse le caractère original et spécifique acquis en Mésopotamie même. Dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne, l'arbre sacré est essentiellement un symbole de fertilité et de fécondité,

ces deux idées étant étroitement liées. Bien que ce caractère le mette en rapport avec la vie, nous n'avons pas adopté le nom d'«arbre de vie», qui lui a souvent été donné ; cette désignation, en effet, prête à confusion et désigne surtout une plante qui possède la propriété de conférer l'immortalité ou de rappeler à la vie ; tel n'est pas le cas de nos arbres sacrés.

Le symbolisme de fertilité qu'on leur attribue a présidé à leur composition même. Déjà les Sumériens disposent dans le vase-autel les palmes, régimes et autres plantes, symboles de la fertilité du pays. Les «Syro-Hittites» multiplient sous diverses formes le nombre des régimes ; ils augmentent ainsi la valeur bénéfique du symbole et obéissent en même temps à la tendance ésotérique de la religion.

Les Assyriens rassemblent en une même composition divers éléments : palmettes, grenades, bourgeons, réseau, liens, « montagne » ou ziqqurat, qui tous expriment cette même idée de fertilité et, s'exaltant l'un par l'autre, haussent ainsi la valeur bénéfique du symbole. Cette valeur bénéfique lui fait attribuer une puissance prophylactique et l'arbre sacré gravé sur les cylindres, placé aux encoignures, brodé sur les vêtements, prend la valeur d'une amulette.

Né de plantes, il n'est cependant pas, comme l'*ashera* ou l'arbre de mai, un pieu plus ou moins enrichi d'ornements. Composé d'éléments végétaux, il est essentiellement plat et destiné à être surtout reproduit en gravure, peinture, bas-relief ou dans des matières telles que l'ivoire ou le métal ; il n'offre rien d'un support et ne peut par conséquent être rapproché des arbres cosmogoniques, soutiens du monde. Cette conception pourtant existe en Asie Antérieure, et certains monuments où un stipe de palmier supporte le disque, ailé ou non, pourraient en dériver.

Le même principe qui avait organisé l'arbre sacré lui-même préside à la composition des scènes où il figure, choisit les personnages ou les animaux qui l'accompagnent. A l'exception de scènes d'adoration, de la représentation de la libation, rite fréquent et bien naturel dans un culte de la fertilité des plantes, à part aussi le thème de la cueillette des dattes, les êtres et les attributs associés à l'arbre le sont en vertu d'une sorte de « symbolisme statique », selon le mot que m'a suggéré M. Dossin. Tantôt ils expriment le même symbolisme de fertilité que l'arbre, tantôt ils sont plus spécialement en rapport avec sa valeur prophylactique : tels sont les prétendus génies fécondateurs en qui il est préférable de reconnaître des gardiens.

Enfin, l'arbre est en relation avec diverses divinités. A l'exception de Shamash, dont les rapports avec la végétation sont mal connus, tous ces dieux, quand

on peut les identifier, se révèlent comme des divinités de fertilité. Mais l'arbre est plus que l'attribut d'un dieu : il peut d'ailleurs être associé à des êtres de caractères très divers. La question de savoir s'il peut-être considéré comme la demeure, l'*embodiment* d'une divinité anthropomorphique demeure malaisée à trancher ; toutefois, il semble bien que l'arbre soit imprégné d'une force divine, d'un *numen*. En somme, dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne, on trouve moins la trace d'un culte de l'arbre que d'un culte de la fertilité.

Dans cet art religieux, en particulier dans la représentation d'un symbole tel que l'arbre sacré, le rôle de l'artiste est fort effacé ; des considérations religieuses, magiques ont déterminé le choix des éléments des stylisations, organisé les scènes dans tous leurs détails, pour que rien ne vienne nuire à la valeur bénéfique des représentations. Pourtant, dans la composition des arbres sacrés des bas-reliefs, parfois aussi dans l'emploi des palmettes, se révèle un sens de l'équilibre et de l'harmonie des lignes où s'annonce cet instinct décoratif qui demeurera l'apanage de l'Orient.

Les religions de l'Orient ancien se sont exprimées en symboles ; elles en inventèrent un grand nombre qui, pour la plupart, demeurent mystérieux ; parmi eux, l'arbre sacré occupe dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne une place prépondérante. Par l'étude attentive des monuments figurés, nous avons cherché à en retrouver et surtout à en préciser la valeur. Le sujet est loin d'être épuisé ; nombre de faits, restés dans le domaine de l'hypothèse, feront l'objet de nouveaux examens qui modifieront peut-être quelques unes des théories émises jusqu'à ce jour. Puisse du moins la documentation réunie dans le présent travail faciliter des études ultérieures et contribuer ainsi à de nouvelles recherches sur l'arbre sacré.

ADDENDA

Le lecteur trouvera ci-dessous une note que M. Ludwig Keimer a eu l'obligeance de nous autoriser à publier et où le savant botaniste expose son opinion autorisée sur l'origine du palmier dattier ; on verra combien sa théorie présente de nouveauté et d'intérêt.

« Die Dattelpalme muss bereits in sehr alten, vordynastischen Zeiten den » Nilbewohnern als Fruchtbaum bekannt gewesen sein. Bei ihrer heutigen » gleichmässigen Verbreitung über das nördliche Drittel des Kontinents und » über einen grossen Teil des südwestlichen Asiens (vom Senegal bis zum » Indus), wo haüfig Stellen nachzuweisen sind, an denen die Art den Anschein » eines wilden Indigenats erweckt, ist die ursprüngliche Heimat sehr schwer, » vielleicht überhaupt nicht, nachzuweisen. Es erscheint mir nicht möglich » die heutige Dattelpalme von der nächstverwandten *Phoenix*-Art, *Phoenix* » *reclinata* Jacq. (1), abzuleiten, weil ihre Hauptmerkmale nicht ausreichende » Übergange zur Dattelpalme darbieten. Wahrscheinlich werden sich ursprüng- » lich wilde Relikt-Bestände von *Phoenix dactylifera* L., nach fortschreitender » Veränderung des Klimas (durch Austrocknung), eben nur in ihrer veredelten » Kulturform, DORT erhalten haben, wo auch dem Menschen eine Zufluchtsstätte » seiner Existenz geboten erschien, am Saume der Flusstäler (Nil, Euphrat) » oder bei den durch die Oasenquellen ihm ermoglichten Sammelplätzen, » während die sich selbst überlassenen Wildformen zu grunde gehen musssten ».

« Meine vorstehende Ursprungstheorie über die Dattelpalme ist das Ergebnis » fünfzehnjährigen Nachdenkens und Abwägens. Sie ist vielleicht die erste » dieser Art. Jedes Wort hat da seine Bedeutung, man müsste aber, um von » Allem, den Nachweis zu erbringen, sehr ausführliche Angaben machen ».

Cairo, d. 16ⁿ Oktober 1937. (s.) L. KEIMER.

L'impression du présent travail était achevée lorsque nous avons eu connaissance de l'étude de Mlle N. PERROT, *Les représentations de l'arbre sacré sur les monuments de Mésopotamie et d'Elam*, qui vient de paraître dans *Babyloniaca*, t. XVIII (1937), pp. 5-143. Nous regrettons vivement de n'avoir pu utiliser à temps cet ouvrage.

(1) Gebirgstäler von Abyssinien und Südwestarabien (in Höhen von 700 bis 2000 Meter), aber auch in Südafrika weit verbreitet.

A. DE GUBERNATIS, *La mythologie des plantes*, Paris, t. I (1878), t. II (1882).

TERRIEN DE LACOUPERIE, *The Calendar Plant of China, the Cosmic Tree and the Date-palm of Babylonia*, dans *The Bab. and Or. Record*, t. IV (1889-1890), pp. 217-231, 246-251.

FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies ?*, Leipzig, 1881.

E. DHORME, *La religion des Hébreux nomades*, Bruxelles, 1937 (= L'évolution religieuse d'Israël, t. I), pp. 149-159.

M. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. III (Paris, 1885), p. 32 ss.

R. DUSSAUD, *Byblos et la mention des Giblites dans l'ancien Testament*, dans *Syria*, t. IV (1923), pp. 304-309.

E. EBELING, dans *Reallexikon der Assyriologie*, s. v. *Baum, heiliger*, t. I (1928), p. 435.

*R. ENGBERG, *Tree Designs on Pottery, with Suggestions concerning the Origin of Proto-ionic Capitals*, dans H. G. MAY, *Material remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935] (= University of Chicago, Oriental Inst. Publications, vol. XXVI), pp. 35-42.

M. H. FARBRIDGE, *Studies in Biblical and Semitic Symbolism*, Londres, 1923.

J. FERGUSSON, *Tree and Serpent Worship*, Londres, 1868.

H. FRANKFORT, *Gods and Myths on Sargonid Seals*, dans *Iraq*, t. I (1934), pp. 1-29.

J. G. FRAZER, *Le rameau d'or*, éd. abrégée, trad. de Lady Frazer, Paris, 1923.

J. G. FRAZER, *Adonis, Attis and Osiris*, Londres, 1906.

G. FURLANI, *La religione babilonese e assira*, 2 vol., Bologne, 1928 et 1929, surtout le t. I.

*C. J. GADD, *The Assyrian Sculptures. British Museum*, Londres, [1934], pp. 47-53.

*E. GOBLET D'ALVIELLA, *La migration des symboles*, Paris, 1891.

W. H. GOODYEAR, *The Grammar of the Lotus*, Londres, 1891.

H. GRESSMANN, *Altorientalische Bilder zum alten Testament*, Berlin et Leipzig, 1927, pp. 78-79.

V. HEHN, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 8me éd. revue par O. Schrader, Berlin, 1911.

*UNO HOLMBERG, *Der Baum des Lebens*, dans *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, sér. B., vol. XVI (1922-1923), nº 3.

M. JASTROW, *Bildermappe zur Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1912.

A. JEREMIAS, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4me éd., Leipzig, 1930, p. 86 ss.

*R. KOLDEWEY et FR. WETZEL, *Die Königsburgen von Babylon*, Leipzig, 1931 (=54 Wissenschaftliche Veröffentlichung der deutschen Orient-Gesellschaft), p. 84 ss.

W. B. KRISTENSEEN, *Een of twee boomen in het paradijsverhaal*, dans *Theologisch Tijdschrift*, t. 42 (1908), pp. 215-233.

*M. J. LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, 1903, voir surtout pp. 168-179.

F. LAJARD, *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal*, dans *Mémoires de l'Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XX (1854).

St. H. LANGDON, *A Seal of Nidaba, the Goddess of Vegetation*, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXXVI (1914), pp. 280-281.

*ST. H. LANDGON, *Semitic Mythology*, Boston, 1931.

A. H. LAYARD, *Niniveh and its Remains*, 2 vol., Londres, 1849 ; voir surtout t. I, p. 471 ss.

L. LEGRAIN, *Empreintes de cachets élamites*, dans *Mémoires de la mission archéologique de Perse*, t. XVI (1921), pp. 16-17.

L. LEGRAIN, *Gem Cutters in Ancient Ur*, dans *The Museum Journal*, 1929, pp. 291-295.
*FR. LENORMANT, *Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux*, 2me éd., Paris, 1880, surtout pp. 70-98.
W. MANNHARDT, *Der Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme*, Berlin, 1875.
W. MANNHARDT, *Antike Wald und Feldkulte aus nordeuropäischer Überlieferung*, Berlin, 1877.
Z. MAYANI, *L'arbre sacré et le rite de l'alliance chez les anciens Sémites*, Paris, s. d..
J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, *Cylindres de l'Assyrie*, Paris, 1886, voir surtout pp. 61-66.
O. MONTELIUS, *Die älteren Kulturperioden im Orient und im Europa*, Stockholm, 1903 à 1923, t. II (*Babylonien. Elam. Assyrien*), pp. 403-407.
P. MONTET, *Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu*, dans *Syria*, t. IV (1923), pp. 181-192.
M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin, 1893, p. 32 ss.
E. OSIANDER, *Studien über die vorislâmische Religion der Araber*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VII (1853), pp. 463-505.
W. OUSELEY, *Travels in Various Countries of the East*, t. I (Londres, 1819), pp. 359-401.
L. B. PATON, *Survivals of Primitive Religion in Modern Palestine*, dans *The Annual of the American Schools of Oriental Research in Jerusalem*, t. I (1920), pp. 51-65.
*BIRGER PERING, *Die geflügelte Scheibe in Assyrien*, dans *Archiv für Orientforschung*, t. VIII (1932-1933), pp. 281-296.
M. PEZARD, *Les intailles de l'Elam*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. 32 (1910), pp. 203-214.
J. H. PHILPOT, *The Sacred Tree or the Tree in Religion and Myth*, Londres, 1897.
J. PRZYLUSKI, *La colonne ionique et le symbolisme oriental*, dans *Revue archéologique*, 1936, II, pp. 3-15.
O. PUCHSTEIN, *Die ionische Säule*, Leipzig, 1907 (= Sendschriften der Deutschen Orient-Gesellschaft, nº 4).
G. RAWLINSON, *The Five Great Monarchies*, t. II (Londres, 1864), p. 254 ss.
AL. RIEGL, *Stilfragen*, Berlin, 1893, pp. 87-111.
A. H. SAYCE, *The Trees of Life and Knowledge*, dans *Florilegium Melchior de Vogüe*, Paris, 1909, pp. 543-550.
H. SCHRADER, *Semitismus und Babylonismus*, dans *Jahrbücher für protestantische Theologie*, t. I (1875), pp. 124-125.
H. SCHRADER, *Ladanum und Palme auf den assyrischen Monumenten*, dans *Monatsberichte der kön. Ak. der Wiss. zu Berlin*, 5 mai 1881, pp. 413-428.
W. R. SMITH, *Lectures on the Religion of the Semites*, 2me éd., Londres, 1894, pp. 185-197.
S. SMITH, *Miscellanea*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XXI (1924), pp. 83-84.
S. SMITH, *Notes on « the Assyrian Tree »*, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies London*, t. IV (1926), pp. 69-76.
S. SMITH, *Early History of Assyria*, Londres, 1928, voir surtout p. 122 ss.
*L. SPELEERS, *Une scène d'adoration assyrienne*, dans *Bull. des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles*, 3me sér., t. I (1929), pp. 62-65.

FR. THUREAU-DANGIN, A. BARROIS, G. DOSSIN et M. DUNAND, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, p. 99 ss.

P. TOSCANNE, *Etude sur le serpent, figure et symbole dans l'antiquité élamite*, dans *Mémoires de la Délégation de Perse*, t. XII (1911), pp. 153-228.

P. TOSCANNE, *Motifs nouveaux de décoration susienne*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XIII (1916), pp. 84-89.

EDW. B. TYLOR, *The Winged Figures of the Assyrian and other Ancient Monuments*, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XII (1890), pp. 383-393.

E. UNGER, dans EBERT, *Reallexikon der Vorgeschichte*, s. v. *Lebensbaum*, t. VII (1926), pp. 261 *a*-262 *b*.

L. H. VINCENT, *La peinture céramique palestinienne*, dans *Syria*, t. V (1924), p. 91 ss.

*F. VON LUSCHAN, *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*, Leipzig, 1912 (= Der alte Orient, t. 13, n° 4).

M. VON OPPENHEIM, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931, pp. 147-149.

K. VON SPIESS, *Der Brunnen der ewigen Jugend*, dans *Orientalistische Studien Fr. Hommel*, t. II (Leipzig, 1918), pp. 328-341.

W. H. WARD, *The Asserted Seven-fold Division of the Sacred Tree*, dans *Journal of the Society of Biblical Literature and Exegis*, 1888, pp. 151-155.

*W. H. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910 ; voir surtout le chapitre consacré à l'arbre sacré, pp. 217-238.

C. WATZINGER, dans *Genethliakon Wilhelm Schmid*, 1929, p. 153 ss.

O. WEBER, *Altorientalische Siegelbilder*, Leipzig, 1920, t. I, pp. 118-119.

A. J. WENSINCK, *Tree and Bird as Cosmological Symbols in Western Asia*, Amsterdam, 1921.

A. WÜNSCHE, *Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser*, Leipzig, 1905 (= Ex Oriente Lux, t. I).

R. WURZ, *Spirale und Volute*, Berlin, 1914.

H. ZIMMERN, dans EB. SCHRADER, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 3me éd., Berlin 1902, pp. 524-527.

III. L'ÉGYPTE.

*G. BENEDITE, *La cueillette du lis et le « lirinon »*, dans *Monuments Piot*, t. XXV (1921-1922), pp. 1-28.

ALFR. BOISSIER, *Cylindre syro-égyptien*, dans *Syria*, t. XI (1930), pp. 11-15.

L. BORCHARDT, *Die aegyptische Pflanzensäule, ein Kapitel zur Geschichte des Pflanzenornaments*, Berlin, 1897, voir surtout pp. 44-49.

L. BORCHARDT, *Das Reʿ-Heiligtum des Königs Ne-woser-Reʿ*, dans *Ägyptische Zeitschrift*, t. 38 (1900), pp. 94-100.

L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-User-Reʿ*, Leipzig, 1907.

The Cambridge Ancient History. t. I, II (1924), t. III (1925).

*J. CAPART, *Les débuts de l'art en Egypte*, Bruxelles, 1904.

EM. CHASSINAT, *Une tombe inviolée de la XVIIIme dyn. égyptienne découverte à Medinet-el-*

Gorab dans le Fayoûm, dans *Bull. de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. I (1901), pp. 225-239.

M. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, 3me part. (Paris, 1885), p. 32 ss.

R. DUSSAUD, *Quelques précisions touchant les Hyksos*, dans *Revue de l'histoire des Religions*, t. CIX (1934), pp. 113-128.

Publications de l'*Egypt Exploration Fund*.

A. ERMAN et H. RANKE, *Aegypten und aegyptisches Leben im Altertum*, 3me éd., Tübingen, 1923.

A. ERMAN et H. GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, s. v. *bnr*, t. I (Berlin, 1926), pp. 461-463.

G. GOODYEAR, *The Grammar of the Lotus*, Londres, 1891.

F. HARTMANN, *L'agriculture dans l'ancienne Egypte*, Paris, 1923.

*L. KEIMER, *Sur un bas-relief en calcaire représentant la déesse dans le sycomore et la déesse dans le dattier*, dans *Annales du service des Antiquités de l'Egypte*, t. XXIX (1929), pp. 81-88.

L. KLEBS, *Die Reliefs und Malereien des mittleren Reiches*, Heidelberg, 1922.

L. KLEBS, *Die Reliefs und Malereien des neuen Reiches*, Heidelberg, 1934.

*E. LEFÉBURE, *L'arbre sacré d'Héliopolis*, dans *Sphinx*, t. V (1902), pp. 1-22, 65-88.

C. R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, Berlin, 1842-1845.

V. LORET, *La flore pharaonique*, 2me éd., Paris, 1892.

V. LORET, *Etude sur quelques arbres égyptiens. Les palmiers d'Egypte*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. II (1880), pp. 21-26.

V. LORET, *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Egyptiens*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. XV (1893), p. 114 ss. et t. XVI (1894), pp. 95-102.

V. LORET et J. POISSON, *Les végétaux antiques du musée égyptien du Louvre*, dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptiennes et assyriennes*, t. XVII (1895), surtout pp. 183-184.

G. MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, 1895-1897.

ED. MEYER, *Geschichte des Altertums*, 2me éd., t. II (Stuttgart et Berlin, 1928).

*P. MONTET, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937 (= Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 76).

M. A. MURRAY, *The sign ntr*, dans *Studies Griffith*, 1932, pp. 312-315.

W. M. FLINDERS PETRIE, *Les arts et les métiers de l'ancienne Egypte*, trad. par J. CAPART, Paris et Bruxelles, 1912.

W. M. FLINDERS PETRIE, *Egyptian Decorative Art*, 2me éd., Londres, 1920.

*W. M. FLINDERS PETRIE, *The Egyptian Lily*, dans *Ancient Egypt*, 1929, pp. 65-73.

W. M. FLINDERS PETRIE, *Tell el-Amarna*, Londres, 1894.

W. M. FLINDERS PETRIE, *Decorative Patterns of the Ancient World*, Londres, 1930.

G. PERROT et CH. CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I (Paris, 1882).

H. RANKE, *Eine ungewöhnliche Darstellung des neuen Reiches*, dans *Bull. de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXX (1931) (= Mélanges Victor Loret), pp. 587-591.

H. SCHÄFER et W. ANDRAE, *Die Kunst des alten Orients*, Berlin, 1925.

G. SCHWEINFURTH, *Ueber Pflanzenreste aus altägyptischen Gräbern*, dans *Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft*, 1884, pp. 351-371.

S. SMITH, *The Relation of Marduk, Ashur and Osiris*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII (1922), pp. 41-44.

S. SMITH, *Babylonian Cylinder Seals from Egypt*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII (1922), pp. 207-210.

R. VON LICHTENBERG, *Einflüsse der ägaischen Kultur auf Aegypten und Palästina*, Leipzig, 1911.

L. VON SYBEL, *Kritik des ägyptischen Ornaments*, Marburg, 1883.

A. WIEDEMANN, *Das alte Aegypten*, Heidelberg, 1920.

J. G. WILKINSON, *The Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, Nouvelle éd., revue par S. Birch, 3 vol., Londres, 1878.

*W. WRESZINSKI, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, Leipzig, s. d.

FR. WOENIG, *Die Pflanzen im alten Aegypten*, Leipzig, 1886.

IV. CHYPRE ET LE MONDE ÉGÉEN.

The Cambridge Ancient History, t. II (1924) et t. III (1925).

G. COLONNA-CECCALDI, *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Egypte*, Paris, 1882.

G. CONTENAU, *La question des origines comparées. Les cylindres chypriotes*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XV (1918), pp. 95-101.

G. CONTENAU, *Les Hittites, l'Orient et la Grèce*, dans *Revue d'assyriologie*, t. XVI (1919), pp. 97-106.

G. CONTENAU, *La glyptique syro-hittite*, Paris, 1922.

R. DEMARGNE, *Crète et Orient au temps d'Hammourabi*, dans *Revue archéologique*, 1936, II, pp. 80-91.

A. DE RIDDER, *Les antiquités chypriotes*, Paris, 1908 (= Catalogue de la collection De Clercq, t. V).

L. PALMA DI CESNOLA, *Cyprus*, Londres, 1877.

A. PALMA DI CESNOLA, *Salaminia (Cyprus)*, Londres, 1882.

CH. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, Paris, 1925.

*R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, 2me éd., Paris, 1914.

R. DUSSAUD, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, dans *Babyloniaca*, t. II (1929-1930), pp. 69-174.

*A. EVANS, *The palace of Minos*, Londres, t. I (1924), t. II, 1 et 2 (1928), t. III (1930), t. IV (1935).

A. EVANS, *The Tomb of the Double Axes*, Extr. d'*Archaeologia*, t. LXV (1914).

*A. EVANS, *Mycenaean Tree and Pillar Cult*, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XXI (1901), pp. 99-204.

D. FIMMEN, *Die kretisch-mykenische Kultur*, 3me éd., Leipzig et Berlin, 1924.

E. J. FORSDYKE, *A Late Mycenaean Vase from Cyprus*, dans *Essays in Aegean Archaeology presented to Sir A. Evans in Honour of his 75 th. Birthday*, Oxford, 1927, pp. 27-30.
E. J. FORSDYKE, *Catalogue of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. I, 1re part., *Préhistoric Aegean Pottery* (Londres, 1925).
A. L. FROTINGHAM, *Early bronzes recently discovered on Mount Ida in Krete*, dans *The American Journal of Archaeology*, t. IV (1888), pp. 431-449.
A. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, 3 vol., Leipzig et Berlin, 1900.
E. GJERSTAD, J. LINDROS, E. SJÖQVIST et A. WESTHOLM, *The Swedish Cyprus Expedition*, 1927-1931, Stockholm, t. I (1934), t. II (1935).
*G. GLOTZ, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923.
A. E. J. HOLWERDA, *Die alten Kyprier in Kunst und Cultus*, Leide, 1885.
W. KROLL dans *Real-Encyklopädie der classischen Altertumswissenschaft* de Pauly-Wissowa, s. v. *Kypros*, t. XII (1925), pp. 59-117.
ALLAN MARQUAND, *An Archaic Patera from Kourion*, dans *The American Journal of Archaeology*, t. IV (1888), pp. 169-171.
ED. MEYER, *Geschichte des Altertums*, 2me éd., t. II, 1 (Stuttgart et Berlin, 1928).
KURT MÜLLER, *Alt-Pylos*, dans *Mitt. des kön. deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abt.*, t. XXXIV (1909), pp. 269-328.
J. L. MYRES et M. OHNEFALSCH-RICHTER, *A Catalogue of the Cyprus Museum*, Oxford, 1899.
J. L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Coll. of Antiquities from Cyprus*, New-York, 1914.
J. L. MYRES, *The Amathus Bowl*, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. LIII (1933), pp. 25-39.
*M. MÖBIUS, *Pflanzenbilder der minoischen Kunst in botanischer Betrachtung*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 48 (1933), pp. 1-39.
*M. P. NILSSON, *The Minoan-mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*, Lund, [1927] (= Acta Reg. societatis humaniorum Lundensis, t. IX).
A. S. MURRAY, A. H. SMITH et H. B. WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900.
*M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin, 1893.
M. OULIÉ, *Décoration égéenne*, Paris, s. d..
L. PERNIER, *Il Palazzo Minoico di Festòs*, Rome, 1935.
G. PERROT et CH. CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III (Paris, 1885).
*FR. POULSEN, *Der Orient und der frühgriechische Kunst*, Leipzig et Berlin, 1912.
S. REINACH, *Fouilles et découvertes à Chypre depuis l'occupation anglaise*, dans *Chronique d'Orient*, t. I (Paris, 1891), pp. 168-200.
CL. F.-A. SCHAEFFER, *Missions en Chypre*, Paris, 1936.
*R. VALLOIS, *Autels et culte de l'arbre sacré en Crète*, dans *Revue des études anciennes*, 4me sér., t. XXVIII (1926), pp. 121-132.
H. B. WALTERS, *Catalogue of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. I, IIeme part., *Cypriote, Italian and Etruscan Pottery*, Londres, 1912.
W. H. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, pp. 344-350.
C. L. WOOLLEY, *La Phénicie et les peuples égéens*, dans *Syria*, t. II (1921), pp. 177-194.

ABRÉVIATIONS (1)

A. A. A. = *University of Liverpool. Annals of Archaeology and Anthropology.*
A. f. O. = *Archiv für Orientforschung* (2).
ANDRAE, *Farb. Keramik* = W. ANDRAE, *Die farbige Keramik aus Assur*, Berlin, 1923.
Arslan-Tash = FR. THUREAU-DANGIN, A. BARROIS, G. DOSSIN et M. DUNAND, *Arslan-Tash*, Paris, 1931.
Babyloniaca = *Babyloniaca. Études de philologie assyro-babylonienne.*
B. M. Q. = *The British Museum Quarterly.*
BUDGE = E. A. W. BUDGE, *Assyrian Sculptures in the British Museum*, Londres, 1914.
CASANOWICZ, *U. S. N. M.* = I. M. CASANOWICZ, *The Collection of Ancient Oriental Seals in the United States National Museum*, Washington, 1927 (= Proceedings of the United States National Museum, vol. 69, art. 4).
CESNOLA, *Cyprus* = L. PALMA DI CESNOLA, *Cyprus*, Londres, 1877.
CESNOLA, *Salaminia* = A. PALMA DI CESNOLA, *Salaminia (Cyprus)*, Londres, 1882.
Coll. Hilprecht. Jena = *Texte und Materialien der Frau Professor Hilprecht. Collection of babylonian Antiquities im Eigentum der Universität Jena*, Leipzig ; t. II et III, O. KRÜCKMANN, *Neubabylonische Rechts- und Verwaltungstexte*, 1933 ; t. IV, BR. MEISSNER, *Die babylonischen Kleinplastiken*, 1934.
Coll. Southesk = H. CARNEGIE, *Catalogue of the Collection of Antique Gems formed by James Ninth Earl of Southesk*, Londres, 1908.
Déc. en Chaldée = E. DE SARZEC et L. HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, Paris, 1884-1912.
De Clercq = E. DE CLERCQ et J. MENANT, *Collection De Clercq. Catalogue méthodique et raisonné*, Paris, t. I (1888), t. II (1903).
DELAPORTE, *Bibl. Nat.* = L. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres orientaux de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1910.
DELAPORTE, *Louvre* = L. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres orientaux du musée du Louvre*, Paris, t. I (1920), t. II (1923).
DELAPORTE, *Guimet* = L. DELAPORTE, *Catalogue du musée Guimet. Cylindres orientaux*, Paris, 1909 (= Annales du musée Guimet, t. 33).
E. E. F. = Egypt Exploration Fund.
Encycl. phot. = *Encyclopédie photographique de l'art*, Éditions « Tell », Paris, t. I (1935), pp. 161-336, t. II (1936), pp. 1-160. Explications des planches par Melle M. RUTTEN. Photographies d'ANDRÉ VIGNEAU.
EVANS = A. EVANS, *The Palace of Minos*, Londres, t. I (1924), t. II (1928), t. III (1930), t. IV (1935).
Fara = E. HEINRICH et W. ANDRAE, *Fara*, Berlin, 1931 (= Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft, nº 16).
FURTWÄNGLER, *Ant. Gemmen* = A. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, Leipzig et Berlin, 1900.

---

(1) A l'usage de l'index des planches.
(2) Les deux premiers volumes ont paru sous le titre de *Archiv für Keilschriftforschung*.

Gezer = R. A. St. Macalister, *The Excavations of Gezer*, Londres, 1912.

Guide B. M. = *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities. British Museum*, 3me éd., 1922.

Hall = H. R. Hall, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, Paris et Bruxelles, 1928.

Hogarth, *Hitt. Seals* = D. G. Hogarth, *Hittite Seals with Particular Reference to the Ashmolean Collection*, Oxford, 1920.

I. L. N. = *The Illustrated London News*.

J. H. S. = *Journal of Hellenic Studies*.

Lajard, *Mithra* = F. Lajard, *Introduction à l'étude du culte public et des mystères de Mithra en Orient et en Occident*, Paris, 1847.

Layard, *Niniveh* = A. H. Layard, *The Monuments of Niniveh*, Londres, 1853.

L. D. = C. R. Lepsius, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopien*, Berlin, s. d.

Legrain, *Coll. Cugnin* = L. Legrain, *Catalogue des cylindres orientaux de la collection Louis Cugnin*, Paris, 1911.

Legrain, *Pennsylvania* = L. Legrain, *The Culture of the Babylonians from their Seals in the Collection of the University of Pennsylvania*, Philadelphie, 1925.

May, *Megiddo* = H. G. May, *Material Remains of the Megiddo Cult*, Chicago, [1935] (= The University of Chicago. Oriental Institute Publications, vol. XXVI).

M. D. P. = *Mémoires de la Délégation en Perse* (1).

Menant, *Glyptique* = J. Menant, *Recherches sur la glyptique orientale*, Paris, t. I, *Cylindres de la Chaldée* 1883 ; t. II, *Cylindres de l'Assyrie*, 1886.

Murray, *Cyprus* = A. S. Murray, A. H. Smith et H. B. Walters, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900.

Nilsson, *Minoan Religion* = M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenean Religion and its Survival in Greek Religion*, Lund, 1927 (= Acta reg. societatis humaniorum litterarum Lundensis, t. IX).

Ohnefalsch, *Kypros* = M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin, 1893.

Or. Inst. Comm. = *University of Chicago. Oriental Institute Communications*.

Perrot-Chipiez = G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, Paris, t. II, *Chaldée et Assyrie*, 1884 ; t. III, *Phénicie et Chypre*, 1885 ; t. IV, *Judée et Cappadoce*, 1887.

Place, *Ninive* = V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, Paris, 1867.

P. S. B. A. = *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*.

R. A. = *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientales*.

Speleers, *Cinquantenaire* = L. Speleers, *Catalogue des intailles et empreintes orientales des musées royaux du Cinquantenaire*, Bruxelles, 1917.

Syria = *Syria. Revue d'art oriental et d'archéologie*.

Tell el-Amarna = W. M. Flinders Petrie, *Tell el-Amarna*, Londres, 1894.

Tell Halaf = M. von Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931.

Ur Excavations = *Ur Excavations. Publications of the joint Expedition of the British Museum and of the University Museum, University of Pennsylvania, Philadelphia, to Mesopotamia* ; t. I, H. R. Hall et C. L. Woolley, *Al Ubaid*, 1927 ; t. II, C. L. Woolley, *The Royal Cemetery*, 1934 ; t. III, L. Legrain, *Archaic Seal-Impressions*, 1936.

von der Osten, *Coll. Baldwin* = H. H. von der Osten, *Ancient Oriental Seals in the Collection of Mrs Agnes Baldwin Brett*, Chicago, [1936] (= The University of Chicago. Oriental Institute Publications, vol. XXXIII).

von der Osten, *Coll. Newell* = H. H. von der Osten, *Ancient Oriental Seals in the Collection of Mr Edward T. Newell*, Chicago, [1934] (= The University of Chicago. Oriental Institute Publications, vol. XXII).

(1) Depuis 1913 (t. XIV), les *Mémoires de la Délégation en Perse* paraissent sous le titre de *Mémoires de la Mission archéologique de Perse*.

INDEX DES FIGURES DANS LE TEXTE

WARD = W. H. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910.
WARD, *P. Morgan* = W. H. WARD, *Cylinders and other Ancient Oriental Seals in the Library of J. Pierpont Morgan*, New-York, 1909.
WEBER = O. WEBER, *Altorientalische Siegelbilder*, Leipzig, 1920 (= Der Alte Orient, t. 17-18).
WRESZINSKI, *Atlas* = W. WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptische Kulturgeschichte*, Leipzig, s. d.
W. V. D. O.-G. = Wissenschaftliche Veröffentlichungen der deutschen Orient-Gesellschaft.

INDEX DES PLANCHES

(1) La chronologie adoptée est celle de E. F. WEIDNER, dans BR. MEISSNER, *Babylonien und Assyrien*, t. II (Heidelberg, 1925), pp. 439-452.

Fig.

62 Cylindre. — Vers le VIe s. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXV, fig. 381.

63 Cylindre (authenticité douteuse). — IIe millénaire (?). — *Aegyptus*, t. VIII, no 3, p. 273.

64 Cachet. — Ninive. — 2e moitié du Ier millénaire. — *A. A. A.*, t. XX (1933), pl. LXXIX, no 7 S H I.

65 Bas-relief. — Teïma. — 2e moitié du Ier millénaire. — PERROT-CHIPIEZ, t. IV, fig. 207 (p. 393).

66 Cylindre. — Suse. — Époque de la IIIe dynastie d'Ur. — *M. D. P.*, t. XXV (1934), fig. 82 (p. 232), no 4.

67 Terre-cuite. — Tello. — Début du IIIe millénaire. — H. DE GENOUILLAC, *Fouilles de Telloh*, t. I, *Epoques présargoniques*, (Paris, 1934), pl. 63, fig. 3.

68 Croquis d'après une terre-cuite du musée du Louvre découverte à Tello par M. de Genouillac (Louvre no 1506). — Début du IIIe millénaire.

69 Terre-cuite. — Nippur. — Milieu du IIIe millénaire. — H. V. HILPRECHT, *Die Ausgrabungen der Universität von Pennsylvania im Bêl-Tempel zu Nippur*, Leipzig, 1903, fig. 41 (p. 59).

70 Cylindre. — Ur. — Début du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. II, pl. 208, fig. 230.

71 Poterie. — Fara. — Début du IIIe millénaire. — *Fara*, pl. 18, fig. *h*.

72 Poterie. — Bismya. — 2e moitié du IIIe millénaire. — C. J. BANKS, *Bismya or the lost City of Adab*, New-York et Londres, 1912, fig. p. 348.

73 Cachet. — 2me quart du Ier millénaire. — WARD, fig. 1303 (p. 401).

74 Cylindre. — Tépé-Gawra. — Ire moitié du IIIe millénaire. — E. A. SPEISER, *Excavations at Tepe Gawra*, Philadelphie, 1935, pl. LXI, fig. 63.

75 Cylindre. — Suse. — Fin du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 94, fig. 4.

76 Terre-cuite. — 2e moitié du IIIe millénaire. — E. D. VAN BUREN, *Clay Figurines of Babylonia and Assyria*, Oxford, 1930 (= Yale Oriental Series, Researches, t. XVI), pl. XXVIII, fig. 138.

Fig.

77 Graffito d'une grotte située près de Vashta. — Ier millénaire (?). — E. RENAN, *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, texte, fig. p. 653.

78 Vase en céramique émaillée. — Assur. — Début du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 24.

79 Cylindre. — Ire moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXIX, fig. 312.

80 Cylindre. — Ire moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Guimet*, pl. VII, fig. 105.

81 Gravure sur caillou. — Fin du IIe, début du Ier millénaire. — A. H. LAYARD, *Discoveries in the Ruins of Babylon*, Londres, 1853, fig. p. 562.

82 Scarabée. — Gezer. — « Trouvé en surface, mais sans doute de l'époque de la XVIIIe dynastie ». — *Gezer*, t. III, pl. CCII *a*, fig. 8.

83 Cylindre. — Ras Shamra. — XIVe s. — *Syria*, t. XVI (1935), pl. XXXV, 3e rangée, no 3.

84 Cylindre. — Ire moitié du IIIe millénaire. — *P. S. B. A.*, t. XXXVI (1914), pl. XX (face p. 278), fig. 3.

85 Cylindre — 2e moitié du IIe millénaire. — MENANT, *Glyptique*, t. II, fig. 109 (p. 115).

86 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — LAJARD, *Mithra*, pl. XVIII, fig. 2.

87 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XVI, fig. 144.

88 Cylindre. — Ire moitié du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Guimet*, pl. III, fig. 31.

89 Cylindre. — Milieu du IIe millénaire. — WARD, fig. 960 (p. 305).

90 Cylindre. — Milieu du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXIX, fig. 435.

91 Cylindre. — « Cilicie ». — 2e moitié du IIe millénaire. — *Coll. Southesk*, t. II, pl. IX, Q, 5.

92 Cylindre. — Ras Shamra. — Vers le XIVe s. — *I. L. N.*, 11 février 1933, p. 180, fig. 12.

93 Cylindre. — Kish. — Vers 2000. — H. DE GENOUILLAC, *Kich*, t. I (Paris, 1924), pl. XIII, fig. 9.

94 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XV, fig. 225.

95 Cylindre. — Ras Shamra. — XIVe s. — *Syria*, t. XVII (1936), pl. XVI, fig. 4.

96 Poterie. — Tello. — Début du IIIe millé-

Fig.

208 Cylindre. — Deve Huyuk. — Milieu du IIe millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, pl. VIII, fig. 238.

209 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, fig. 870 (p. 286).

210 Cachet. — Milieu du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 100, fig. 22.

211 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXX, fig. 314.

212 Cylindre. — IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXIV, fig. 360.

213 Croquis d'après le moulage d'un bas-relief de Malatia conservé au musée du Louvre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Cf. *Or. Inst. Comm.*, no 6 (1929), fig. 108 (p. 97).

214 Bas-relief. — Malatia. — 2e moitié du IIe millénaire. — *Or. Inst. Comm.*, no 6 (1929), fig. 105 (p. 93).

215 Plaque en or avec incrustations. — Tell Halaf. — 2e moitié du IIe millénaire. — *Tell Halaf*, pl. III (face p. 192), fig. 4.

216 Cachet. — IIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 103, fig. 8.

217 Boucle d'oreille en or. — IIe millénaire (1). — *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles*, 3e sér., t. 8 (1936), p. 93, fig. 14 *b*.

218 Bas-relief. — Tell Halaf. — 2e moitié du IIe millénaire (2). — *Tell Halaf*, pl. 24, fig. *b*.

219 Bas-relief. — Tell Halaf. — 2e moitié du IIe millénaire (2). — G. CONTENAU, *Monuments mésopotamiens nouvellement acquis ou peu connus. Musée du Louvre*, Paris, 1934, pl. XIII *b*.

220 Cylindre. — 3e quart du IIe millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXV, fig. 176.

221 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 97, fig. 25.

222 Cachet. — Ier millénaire. — LAJARD, *Mithra*, pl. XLV, fig. 17.

223 Croquis d'après un bas-relief inédit de Tell Halaf (2). — 2e moitié du IIe millénaire.

224 Cylindre. — Qadesh. — 2e moitié du IIe millénaire. — M. PEZARD, *Qadesh*, Paris, 1931, pl. XXXI, fig. 2, no 2.

225 Empreinte. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — *R. A.*, t. XV (1918), fig. p. 69.

226 Empreinte. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — *R. A.*, t. XV (1918), fig. p. 69.

227 Ivoire. — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — *Iraq*, t. II (1935), p. 190, fig. 3.

228 Empreinte. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — *Babyloniaca*, t. IX (1926), p. 141, fig. 107.

229 Cylindre. — IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXIV, fig. 364.

230 Cylindre assyrien. — Fin du IIe millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 159.

231 Cylindre. — Époque achéménide. — LAJARD, *Mithra*, pl. XXXIV, fig. 8.

232 Cylindre d'Erîba-Adad, roi d'Assyrie de 1392 à 1381. — WEBER, fig. 316 *a*.

233 Cylindre. — Ras Shamra. — Vers le XIVe s. — *Syria*, t. XVI (1935), pl. XXXV, 1re rangée, no 2.

234 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, fig. 706 (p. 230).

235 Bas-relief. — Til Barsib. — Hittite tardif ; début du Ier millénaire. — FR. THUREAU-DANGIN et M. DUNAND, *Til-Barsib*, Paris, 1936, pl. XI, fig. 8.

236 Cylindre (authenticité douteuse). — LAJARD, *Mithra*, pl. XXXIX, fig. 8.

237 Empreinte. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — *R. A.*, t. XV (1918), fig. p. 69.

238 Cylindre. — Fin du IIe millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 164.

239 Cylindre. — 3e quart du IIe millénaire. — WEBER, fig. 255.

240 Cylindre. — 3e quart du IIe millénaire. — WARD, fig. 1002 (p. 317).

241 Cylindre. — IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Baldwin*, pl. IX, fig. 104.

242 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Baldwin*, pl. IX, fig. 94.

243 Croquis d'après une vasque du musée du Louvre. — Suse. — Milieu du IIe millénaire. — Cf. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, t. II, fig. 629 (p. 912).

---

(1) Voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

(2) Sur la date des bas-reliefs de Tell Halaf, voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

Fig.

244 Empreinte. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — WEBER, fig. 267.

245 Cylindre. — Style de Kerkouk ; vers le XIVe s. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXXI, fig. 469.

246 Cylindre. — Kerkouk. — Vers le XIVe s. — *Babyloniaca*, t. IX (1926), p. 140, fig. 101.

247 Cylindre. — Style de Kerkouk ; vers le XIVe s. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXXI, fig. 468.

248 Cylindre (détail). — 3e quart du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 96, fig. 18.

249 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXI, fig. 597.

250 Ivoire. — Nimrud. — Art phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — FR. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Leipzig et Berlin, 1912, fig. 40 (p. 50).

251 Cylindre. — Style de Kerkouk ; vers le XIVe s. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 97, fig. 24 = *Encycl. phot.*, t. II, pl. 87, fig. 106.

252 Cylindre. — IIe millénaire. — WARD, fig. 1003 (p. 317).

253 Fresque. — Nuzi. — Milieu du IIe millénaire. — R. H. PFEIFFER, *Nuzi and the Hurrians*, dans *Smithsonian Reports*, Publ. 3374 (1936), pl. I, fig. 2.

254 Cylindre. — Style de Kerkouk ; vers le XIVe s. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 97, fig. 10.

255 Cylindre. — Style de Kerkouk ; vers le XIVe s. — SPELEERS, *Cinquantenaire*, p. 206, fig. 237.

256 Cylindre. — Assur. — 3e quart du IIe millénaire. — WEBER, fig. 470.

257 Bas-relief décorant la base du taureau de Tell Halaf. — Croquis obligeamment communiqué par le Bon M. von Oppenheim.

258 Bas-relief. — Euyuk. — Fin du IIe millénaire. — E. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, n° 4 (1930), p. 178, fig. 10.

259 Décor de la tiare d'une statue du dieu de Tell Halaf. — D'après un croquis du musée de Tell Halaf.

260 Bas-relief. — Euyuk. — Fin du IIe millénaire. — E. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, n° 4 (1930), p. 178, fig. 10.

261 Décor de la tiare d'une statue de déesse de Tell Halaf. — D'après un croquis du musée de Tell Halaf.

262 Décor de la tiare d'une statue de dieu de Tell Halaf. — D'après un croquis du musée de Tell Halaf.

263 Scarabée. — « Origine anatolienne ». — 2e moitié du IIe millénaire. — A. BOISSIER, *Mélanges d'archéologie orientale*, Issy-les-Moulineaux, s. d., fig. p. 1.

264 Bas-relief. — Carchémish. — Époque du Ier empire hittite. — T. E. LAWRENCE, D. G. HOGARTH et C. L. WOOLLEY, *Carchemish*, t. I (Oxford, 1914), pl. B, fig. 13 *b*.

265 Cylindre. — 3e quart du IIe millénaire. — A. JEREMIAS, *Das alte Testament im Lichte des alten Orients*, 4e éd., Leipzig, 1930, p. 91, fig. 23.

266 Croquis d'après un monument inédit du musée de Tell Halaf reproduisant un modèle de maison ; le présent croquis montre une des faces ; cf. fig. 312.

267 Stèle d'Untash-Gal (fragment). — Vers le XIVe s. — Suse. — *R. A.*, t. XIII (1916), p. 120, fig. 1 = *Encycl. phot.*, t. I, fig. p. 269.

268 Cachet. — Époque achéménide. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXXV, fig. 535.

269 Cylindre. — 3e quart du IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXIV, fig. 355.

270 Cachet. — 2e moitié du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 105, fig. 2 *b*.

271 Cylindre. — Vers 1000. — LAJARD, *Mithra*, pl. LIV A, fig. 3.

272 Cylindre. — Ras Shamra. — Vers le XIVe s. — *Babyloniaca*, t. XI (1929/1930), pl. IV, fig. 6.

273 « Détail d'une couronne hittite ». — Milieu du IIe millénaire. — *Genethliakon W. Schmidt*, Stuttgart, 1929 (= Tübinger Beiträge zum Altertumswissenschaft, t. V), p. 152, fig. 1.

274 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. IV, fig. 39.

Fig.

275 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, fig. 698 (p. 228).

276 Cylindre. — Assur. — Vers le milieu du IIe millénaire. — *W. V. D. O.-G.*, t. 58 (1935) fig. 65 (p. 82).

277 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 90, fig. 6.

278 Cachet. — 1re moitié du Ier millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 91, fig. 2 *b*.

279 Ivoire. — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — *Guide B. M.*, pl. XLII, fig. 8.

280 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, fig. 1015 *a* (p. 319).

281 Cylindre. — Ras Shamra. — Vers le XIVe s. — *I. L. N.*, 11 février 1933, p. 180, fig. 12 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 84, no 94.

282 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Th. G. Pinches, *Babylonian and Assyrian Seals*, Londres, 1890, fig. 19.

283 Prisme. — Alishar. — Ire moitié du Ier millénaire. — *Or. Inst. Comm.*, t. 14, [1933], fig. 31 (p. 33).

284 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — Delaporte, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 385.

285 Empreinte. — 4e année du règne de Darius II (vers 520). — *Coll. Hilprecht. Jena*, t. II/III, pl. 99, no XLVI.

286 Empreinte. — Époque achéménide. — Legrain, *Pennsylvania*, pl. LIV, fig. 849.

287 Cachet. — 2e moitié du IIe millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 101, fig. 3 *a*.

288 Autel de Tell Ta'annek (détail). — VIIe s. — E. Sellin, *Tell Ta'annek*, Vienne, 1904, fig. 105 (p. 77).

289 Cylindre. — Tell Ta'annek. — 2e moitié du IIe millénaire. — E. Sellin, *Tell Ta'annek*, Vienne, 1904, pl. IX, fig. 4.

290 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — *Coll. Southesk*, t. II, pl. IX, fig. Qd 6.

291 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Delaporte, *Bibl. Nat.*, pl. XXXI, fig. 473.

292 Bas-relief. — Carchémisch. — Début du Ier millénaire. — C. L. Woolley et T. E. Lawrence, *Carchemish*, t. II (Oxford, 1921), pl. 28, fig. I.

293 Ustensile en pierre. — Merdj Kamis (près de Carchémisch). — Début du Ier millénaire. — *A. A. A.*, t. VI (1914), pl. XXVII, M. 1.

294 Cylindre cassite (détail). — Milieu du IIe millénaire. — Delaporte, *Bibl. Nat.*, pl. XX, fig. 299.

295 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, *P. Morgan*, pl. XXII, fig. 153.

296 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, fig. 795 (p. 267).

297 Cylindre. — Boghaz-keuï. — 2e moitié du IIe millénaire. — K. Bittel et H. G. Güterbock, *Bogazköy*, Berlin, 1935, pl. 28, fig. 5.

298 Cylindre. — « Mésopotamie du nord ». — 2e moitié du IIe millénaire. — *B. M. Q.*, t. I, no 4, pl. LIV *a*.

299 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, fig. 955 (p. 304).

300 Cylindre. — IIe millénaire. — von der Osten, *Coll. Baldwin*, pl. IX, fig. 98.

301 « Sceau ». — IIe millénaire. — Ward, fig. 804 *e* (p. 269).

302 Sceau. — « Sassanide ». — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 55, fig. 8.

303 Cylindre. — Ier millénaire. — Ward, *P. Morgan*, pl. XXIV, fig. 166.

304 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — Ward, fig. 699 (p. 228).

305 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — Weber, fig. 279.

306 Cachet. — Jérusalem. — Ier millénaire. — H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum alten Testament*, Berlin et Leipzig, 1927, fig. 587.

307 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *B. M. Q.*, t. V, no 3, pl. XLVIII *b*.

308 Cachet. — 1re moitié du Ier millénaire. — Delaporte, *Bibl. Nat.*, pl. XXXV, fig. 537.

309 Cachet (?). — Ier millénaire. — Lajard, *Mithra*, pl. XVI, fig. 7 *b*.

310 Cachet. — 1re moitié du Ier millénaire. — Lajard, *Mithra*, pl. XLIV, fig. 11.

311 Bas-relief. — Ruad. — 1re moitié du Ier millénaire. — E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, pl. IV, fig. 8.

312 Croquis d'après un monument inédit du musée de Tell Halaf reproduisant un modèle de maison ; le présent croquis montre une des faces ; cf. fig. 266.

Fig.

348 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — SPELEERS, *Cinquantenaire*, p. 217, n° 47.

349 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXIV, fig. 354.

350 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXIX, fig. 430.

351 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — SPELEERS, *Cinquantenaire*, p. 185, n° 431.

352 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXI, fig. 593.

353 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 8.

354 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 11 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 93, fig. 130.

355 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXII, fig. 154.

356 Cylindre. — Assur. — 3e quart du IIe millénaire. — WEBER, fig. 501.

357 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 165.

358 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. CII, fig. 4.

359 Cylindre. — Fin du IIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXXIX, fig. 342bis.

360 Empreinte. — Assur. — 2e moitié du IIe millénaire. — ED. MEYER, *Reich und Kultur der Chetiter*, Berlin, 1914, fig. 55 (p. 64).

361 Empreinte. — Assur. — 2e moitié du IIe millénaire. — WEBER, fig. 479.

362 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXII, fig. 321.

363 Bas-relief. — Nimrud. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 39 A.

364 Bas-relief. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — Cf. BUDGE, pl. XLIII.

365 Bas-relief. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. XLII, fig. 2.

366 Bas-relief. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. XLIV.

Fig.

367 Peinture. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 2.

368 Bas-relief. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. XLV.

369 Céramique. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 26.

370 Empreinte. — Ninive. — 2e moitié du IIe millénaire. — *A. A. A.*, t. XVIII (1931), pl. XXII, fig. 9.

371 Cylindre. — Nimrud. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 69, fig. 45.

372 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 666 (p. 220).

373 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — OHNEFALSCH, *Kypros*, pl. XXIX, fig. I.

374 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, p. 80, fig. 91, n° 2.

375 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — CASANOWICZ, *U. S. N. M.*, pl. 3, fig. 3.

376 Empreinte. — Nippur. — Ire moitié du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXVI, fig. 811 ; cf. pl. LIII.

377 Cylindre. — Assur (?). — 2e moitié du IIe millénaire. — WEBER, fig. 349.

378 Cylindre. — Assur. — 2e moitié du IIe millénaire. — WEBER, fig. 519.

379 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 667 (p. 220).

380 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883-859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 46.

381 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. LI, fig. 46.

382 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh* t. I, pl. 43.

383 Plaque en fritte. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — *W. V. D. O.-G.*, t. 58 (1935), pl. 38, fig. n.

384 Céramique émaillée. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 33.

Fig.

385 Peinture. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 4, fig. *k*.

386 Céramique. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 20.

387 Peinture. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 2.

388 Baguette d'ivoire d'époque magdalénienne trouvée à Lespugne (Pyrénées). — *L'Anthropologie*, t. XXXIX (1929), p. 44, fig. I.

389 Patère (détail). — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 62 A.

390 Céramique. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — PERROT-CHIPIEZ, t. II, fig. 127 et 128 (p. 311).

391 Brique émaillée. — Babylone. — 1re moitié du VIe s. — *W. V. D. O.-G.*, t. 54 (1931), pl. 38.

392 Plaque en plomb. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — *W. V. D. O.-G.*, t. 58 (1935), fig. 80 (p. 106).

393 Plaque en plomb. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — *W. V. D. O.-G.*, t. 58 (1935), fig. 84 (p. 106).

394 Bas-relief en brique émaillée. — Babylone. — 1re moitié du VIe s. — R. KOLDEWEY, *Das wiedererstehende Babylon*, Leipzig, 1931, fig. 64.

395 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *Coll. Southesk*, t. II, pl. VII, fig. QC 11.

396 Plaque en coquille. — Kish. — Vers 3000. — E. MACKAY, *The « A » Cemetry at Kish*, IIe part. (Chicago, 1929), pl. XXXV, fig. 1.

397 Stèle. — Khorsabad — 1re moitié du Ier millénaire. — V. PLACE, *Ninive*, t. III, pl. 34, fig. 1.

398 Bas-relief. — Kuyundjick. — Époque d'Assurbanipal (668/626). — HALL, pl. LVI.

399 Patère. — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 57 A.

400 Céramique. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik* fig. 10 (p. 18).

401 Sculpture de pavement. — Kuyundjick. — VIIIe s. — C. J. GADD, *The Stones of Assyria*, Londres, 1936, appendice, fig. p. 7.

402 Poterie. — Tell el-Fâreʿ. — 1er millénaire. — C. WATZINGER, *Denkmäler Palästinas*, t. I (Leipzig, 1933), pl. 13, fig. 32.

403 Peinture. — Assur. — Époque de Tukulti-Ninurta I (1260/1232). — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. I.

404 Céramique. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — ANDRAE, *Farb. Keramik*, pl. 32.

405 Coquille de tridacna gravée. — 1re moitié du Ier millénaire. — R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, 2e éd., Paris, 1914, fig. 227 (p. 317).

406 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 6.

407 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — BUDGE, pl. L, fig. 2.

408 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 50, fig. 3.

409 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 44, fig. 2.

410 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 45, fig. 3.

411 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 50, fig. 6.

412 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 47, fig. 4.

413 Empreinte cassite. — Nippur. — Milieu du IIe millénaire. — *Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. XIV, fig. p. 15 ; cf. pl. XV, nº 11.

414 Empreinte cassite. — Nippur. — Milieu du IIe millénaire. — *Babylonian Expedition*

Fig.

of the University of Pennsylvania, t. XIV, fig. p. 15 ; cf. pl. XV, nº 6.

415 Cylindre cassite. — Milieu du IIe millénaire. — *American Journal of Semitic Languages*, t. XLIV (1928), 3e pl. après la p. 252, nº 55.

416 Cylindre cassite. — Milieu du IIe millénaire. — *American Journal of Semitic Languages*, t. XLIV (1928), 3e pl. après la p. 252, nº 56.

417 Gravure reproduisant la broderie d'un vêtement. — Détail du kudurru « de Marduk-nâdin-ahi » (1116/1101). — L. W. KING, *Babylonian Boundary-Stones*, Londres, 1912, pl. LIV.

418 Cylindre. — 2e moitié du IIe, début du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 85, fig. 15.

419 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — WARD, fig. 694 (p. 227).

420 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 376.

421 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 162.

422 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — CASANOWICZ, *U. S. N. M.*, pl. 5, fig. 4.

423 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 383.

424 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, pl. XXXII, fig. 344.

425 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 5 = *Encycl. phot.*, t. II, pl. 92, fig. 128.

426 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAJARD, *Mithra*, pl. XLIX, fig. 9.

427 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXI, fig. 149.

428 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 378.

429 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 7.

430 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Baldwin*, pl. XI, fig. 120.

431 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — E. UNGER, *Assyrische und babylonische Kunst*, Breslau, 1927, pl. 110, fig. 46.

432 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 161.

Fig.

433 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. I, pl. 52, fig. 5.

434 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXI, fig. 595.

435 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — SPELEERS, *Cinquantenaire*, p. 186, nº 460.

436 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXX, fig. 586.

437 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 6.

438 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXXI, fig. 336.

439 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles*, 3e sér., t. I (1929), p. 63, fig. 4.

440 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXX, fig. 437.

441 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 379.

442 Empreinte sur un « contrat de vente phénicien ». — « 660 ». — MENANT, *Glyptique*, t. II, fig. 208 (p. 214).

443 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXX, fig. 443.

444 Cylindre. — Nimrud. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 69, fig. 42.

445 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — MENANT, *Glyptique*, t. II, fig. 36 (p. 52).

446 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXII, fig. 328.

447 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 686 (p. 226).

448 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *A. f. O.*, t. V (1929), pl. XI, fig. 2.

449 Cylindre. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — WEBER, fig. 477.

450 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXXII, fig. 343.

451 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 684 (p. 225).

452 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 90, fig. 4.

453 Cylindre — 1re moitié du Ier millénaire. —

Fig.
492 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXXII, fig. 346.
493 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *Coll. Southesk*, t. II, pl. VII, nº Qc 14.
494 Cylindre dit « de Sennachérib ». — Khorsabad. — Début du VIIe s. — E. UNGER, *Assyrische und babylonische Kunst*, Breslau, 1927, fig. 36 (p. 103).
495 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 9 = *Encycl. phot.*, t. II, pl. 93, fig. 129.
496 Cylindre. — Époque achéménide. — MENANT, *Glyptique*, t. II, fig. 213 (p. 220).
497 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *R. A.*, t. XXIII (1926), p. 18, fig. 12.
498 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — CASANOWICZ, *U. S. N. M.*, pl. 3, fig. 6.
499 Empreinte. — Suse. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. I, pl. 48, fig. 18.
500 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Baldwin*, pl. XI, fig. 127.
501 « Sommet d'étendard » en bronze. — Assur. — 1re moitié du Ier millénaire. — O. PUCHSTEIN, *Die ionische Säule*, Leipzig, 1907, fig. 1 (p. 5) ; cf. *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, nº 32 (1906), p. 22, fig. 3.
502 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Baldwin*, pl. XI, fig. 129.
503 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 693 (p. 227).
504 Cylindre. — Nippur. — Ire moitié du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXI, fig. 598.
505 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — CASANOWICZ, *U. S. N. M.*, pl. 3, fig. 4.
506 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire (?). — DELAPORTE, *Guimet*, pl. VIII, fig. 112.
507 Cylindre. — Assur. — Fin du IIe millénaire. — WEBER, fig. 480.
508 Cylindre. — Époque achéménide (?). — WARD, fig. 622 (p. 208).
509 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAJARD, *Mithra*, pl. LXI, fig. 6.
510 Cylindre. — Uruk. — 2e moitié du IIe millénaire. — A. FALKENSTEIN, *Uruk-Warka*, Berlin, 1935, pl. 18, nº *f*.
511 Gravure reproduisant la broderie du vêtement. — Époque de Nabû-mukîn-apli (990/955). — L. W. KING, *Babylonian Boundary Stones*, Londres, 1912, pl. LXXIV.
512 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIII, fig. 160.
513 Cylindre. — Fin du IIe millénaire (?). — *Coll. Southesk*, t. II, pl. VII, nº Qc 10.
514 Cylindre. — Fin du IIe, début du Ier millénaire. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXI, fig. 599.
515 Cylindre « assyrien ». — 2e moitié du IIe millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXVIII, fig. 417.
516 Cylindre. — Suse. — IIe millénaire (?). — *R. A.*, t. XXIV (1927), p. 19, fig. 56.
517 Cylindre. — Suse. — IIe millénaire (?). — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 85, fig. 13.
518 Cylindre. — IIe millénaire (?). — *R. A.*, t. XIII (1916), pl. II, fig. 10.
519 Cylindre. — Suse. — IIe millénaire. (?) — *R. A.*, t. XXV (1928), p. 175, fig. 8.
520 Bol en bronze « du Luristan ». — Environs de Kirmanshah (N. W. de la Perse). — Ier millénaire. — *B. M. Q.*, t. VII (1932), pl. XVIII, fig. 1.
521 Cylindre assyrien. — Fin du IIe, début du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 380.
522 Cylindre assyrien. — Khorsabad. — Ire moitié du Ier millénaire. — PLACE, *Ninive*, t. III, pl. 76, fig. *b*.
523 Stèle. — Suse. — 2e moitié du IIIe millénaire. — M. PEZARD et E. POTTIER, *Cat. des antiquités de la Susiane*, Paris, 1926, pl. III, fig. 7 = *Encycl. phot.*, t. I, fig. p. 247.
524 Cylindre. — Époque de Dungi (2276/2231). — L. W. KING, *History of Sumer and Akkad*, Londres, 1923, pl. face p. 246, nº 3.
525 Cylindre. — Tell Asmar. — 2e moitié du IIIe millénaire. — *Or. Inst. Comm.*, nº 16 (1933), fig. 15 (p. 22)
526 Cylindre. — 2e moitié du IIIe millénaire. — *Ex Oriente Lux*, t. II (1934), pl. IV, fig. 4 *b*.

Fig.

millénaire — *W. V. D. O.-G.*, t. 39 (1922), fig. 24 (p. 48).

565 Plaque de revêtement en bronze. — Khorsabad. — Époque de Sargon II (721/705) — PLACE, *Ninive*, t. III, pl. 26.

566 Support (?) revêtu d'incrustations. — Tepe-Moussian. — Vers 3000 — *M. D. P.*, t. VIII (1905), fig. 106 (p. 79).

567 « Sceptre » revêtu d'incrustations. — Ur. — Début du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. II, pl. 153.

568 Colonne mosaïquée. — Tell el-Obeid. — Début du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. I, pl. XXXV, fig. 7.

569 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 79, fig. 12 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 75, fig. 48.

570 Terre-cuite. — Khafadji. — Vers 2000. — *I. L. N.*, 5 septembre 1936, p. 388, fig. 5.

571 Terre-cuite. — Babylone. — 1re moitié du Ier millénaire. — R. KOLDEWEY, *Die Tempel von Babylon und Borsippa*, Leipzig, 1911, fig. 63 (p. 44).

572 Terre-cuite — Ashnunak — Début du IIe millénaire. — *Mythologie générale*, éd. par Larousse, [1935], fig. p. 45.

573 Cylindre. — Milieu du IIe millénaire. — WARD, fig. 832 (p. 275).

574 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WEBER, fig. 483.

575 Cachet. — — « Époque néo-babylonienne ». — LEGRAIN, *Pennsylvania*. pl. XXXIV, fig. 710.

576 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, fig. 863 (p. 294).

577 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — WARD, fig. 871 (p. 286).

578 Cylindre. — Kerkouk (?). — 3e quart du IIe millénaire. — WEBER, fig. 478.

579 « Tablette solaire de Sippar ». — Époque de Nabû-aplu-iddina (885/852). — L. W. KING, *Babylonian Boundary Stones*, Londres, 1912, pl. XCVIII.

580 Bas-relief (détail). — Ninive. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 30.

581 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXXI, fig. 467.

582 Hiéroglyphes hittites. — *American Journal of Semitic Languages*, t. XLVIII (1931/1932), p. 140, fig. 4.

583 Chapiteau. — Neandria. — VIIe s. — O. PUCHSTEIN, *Die ionische Säule*, Leipzig, 1907, fig. 49 (p. 40).

584 Chapiteau. — Megiddo. — Xe s. — MAY, *Megiddo*, pl. XI.

585 Chapiteau. — Samarie. — IXe s. — *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 48 (1933), p. 95, fig. 6.

586 Restitution des piliers de Samarie. — IXe s. — *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 48 (1933), p. 95, fig. 7.

587 Bas-relief. — Tello. — 2e moitié du IIIe millénaire. — *Déc. en Chaldée*, pl. 25, fig. 5.

588 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXVIII, fig. 416.

589 Vase en bronze du Luristan. — 1re moitié du Ier millénaire. — *I. L. N.*, 22 octobre 1932, p. 614, fig. 11 et 12.

590 Poterie. — Tell el-Mutesellim. — Ier millénaire — G. SCHUMACHER, *Tell el-Mutesellim*, t. I (Leipzig, 1908), fig. 54 (p. 51).

591 Plaque en bronze ajourée. — Nimrud. — 1re moitié du Ier millénaire. — A. H. LAYARD, *Discoveries in the Ruins of Babylon*, Londres, 1853, fig. p. 200.

592 Poterie. — Megiddo. — 2e moitié du IIe millénaire. — MAY, *Megiddo*, pl. XLI, fig. A.

593 Poterie. — Megiddo. — 2e moitié du IIe millénaire. — MAY, *Megiddo*, pl. XLI, fig. B.

594 Poterie. — Megiddo. — 2e moitié du IIe millénaire. — MAY, *Megiddo*, pl. XLI, fig. C.

595 Poterie. — Megiddo. — 2e moitié du IIe millénaire. — MAY, *Megiddo*, pl. XLI, fig. D.

596 Poterie. — Ras Shamra. — XIIIe s. — *Syria*, t. XVI (1935), pl. XIX, fig. 2.

597 Tesson de vase mycénien. — OHNEFALSCH, *Kypros*, fig. 83 (p. 69).

598 Poterie. — Mycènes. — Mycénien récent. — E. J. FORSDYKE, *Catalogue of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*,

Fig.

M. D. P., t. XIII (1912), pl. XXXVII, fig. 3.

636 Cylindre. — Khafadji. — Époque de Djemdet-Nasr. — *I. L. N.*, 26 septembre 1936, p. 524, fig. 6.

637 Cylindre. — IIIe millénaire. — *Syria*, t. VIII (1927), p. 24, fig. 61.

638 Empreinte. — Suse. — Vers 3000. — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 41, fig. 8.

639 Cylindre. — Suse. — Vers 3000. — *R. A.*, t. XXVIII (1931), p. 44, fig. 12.

640 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 10, fig. 204.

641 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Ward, fig. 94 (p. 38).

642 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 20, fig. 387.

643 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 27, fig. 483.

644 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 66, fig. 13.

645 Cylindre. — Époque de Djemdet-Nasr. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 69, fig. 8 *b* = *Encycl. phot.*, t. II, p. 69, fig. 21.

646 Cylindre. — Époque d'Uruk. — Delaporte, *Louvre*, t. II, pl. 63, fig. 4 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 67, fig. 12.

647 Bulle de Barnamtara. — Début du IIIe millénaire. — *R. A.*, t. VI (1907), pl. III, fig. I = *Encycl. phot.*, t. II, p. 40, fig. 37.

648 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 14, fig. 264.

649 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 10, fig. 213.

650 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 11, fig. 226.

651 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 9, fig. 197.

652 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 2, fig. 37.

653 Cylindre. — Suse. — IIIe millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 30, fig. I = *Enycl. phot.*, t. II, p. 88, fig. 109.

654 Cylindre. — Suse. — Fin du IIIe millénaire. — *R. A.*, t. XXIV (1927), p. 18, fig. 37.

655 Cylindre. — Suse. — Fin du IIIe millénaire. — *R. A.*, t. XXIV (1927), p. 18, fig. 39.

656 Cylindre. — Suse. — Fin du IIIe millénaire. — *R. A.*, t. XXIV (1927), p. 18, fig. 36.

657 Cylindre. — Suse. — Vers 3000. — *M. D. P.*, t. XVI (1921), pl. III, fig. 51.

658 Cylindre. — Suse. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 30, fig. 7.

659 Empreinte. — Suse. — Vers 3000. — *M. D. P.*, t. XVI (1921), pl. X, fig. 164.

660 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Ward, *P. Morgan*, pl. XIII, fig. 89.

661 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 12, fig. 244.

662 Empreinte. — Ur. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Ur Excavations*, t. III, pl. 17, fig. 322.

663 Cylindre. — Ninive. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *A. A. A.*, t. XX (1933), pl. LXV, fig. 18.

664 Cylindre. — Suse. — Vers 3000. — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 33, fig. 2 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 71, fig. 33.

665 Cylindre. — IIIe millénaire. — Legrain, *Coll. Cugnin*, pl. II, fig. 19.

666 Cylindre. — Début du IIIe millénaire. — Ward, *P. Morgan*, pl. V, fig. 25.

667 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. VII, fig. 61.

668 Cylindre. — Suse. — Fin du IIIe millénaire. — Delaporte, *Louvre*, t. I, pl. 34, fig. 14.

669 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Legrain, *Pennsylvania*, pl. XIII, fig. 188.

670 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XVI, fig. 145.

671 Cylindre. — Suse. — 2e moitié du IIIe millénaire. — *M. D. P.*, t. XXV (1934), p. 232, fig. 82, no 2.

672 Cylindre. — Ur. — Début du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. II, pl. 209, fig. 249.

673 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — Delaporte, *Bibl. Nat.*, pl. VIII, fig. 74.

(1) Voir ci-dessus, p. 78, n, 1.

Fig.

780 Bas-relief. — Kuyundjick. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 14.

781 Patère en bronze (détail). — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 61, fig. B.

782 Bas-relief (détail). — Kuyundjick. — Époque de Sennachérib (705/681). — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 8.

783 Empreinte. — Ninive. — 1re moitié du Ier millénaire. — *A. f. O*, t. V (1929), p. 228, fig. 12.

784 Bas-relief. — Kuyundjick. — Époque d'Assurbanipal (668/626). — HALL, pl. LV, fig. I.

785 Cylindre. — 2e quart du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXI, fig. 307.

786 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXI, fig. 305.

787 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — A. JEREMIAS, *Handbuch der altorientalischen Geisteskultur*, 2e éd., Berlin et Leipzig, 1929, fig. 211 (p. 330).

788 Empreinte. — Époque achéménide. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 121, fig. 1 *a*.

789 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Guimet*, pl. VIII, fig. 110.

790 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, pl. XXIX, fig. 311.

791 Cylindre. — Milieu du Ier millénaire. — WARD, fig. 1066 (p. 330).

792 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 1130 (p. 339).

793 Cylindre. — Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 89, fig. 13.

794 Cylindre. — Milieu du Ier millénaire. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXXVI, fig. 280.

795 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — WARD, fig. 1069 (p. 331).

796 Cylindre. — Ier millénaire (?). — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XX, fig. 301.

797 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire (?) — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXIII, fig. 337.

798 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXVIII, fig. 414.

Fig.

799 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXIX, fig. 305.

800 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, p. 80, fig. 91.

801 Cylindre-amulette. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 93, fig. 7 = *Encycl. phot.*, t. II, p. 96, fig. 122.

802 Empreinte de sceau sur une tablette assyrienne. — Gezer. — 1re moitié du Ier millénaire. — *Gezer*, t. I, p. 23, fig. 4 = frontispice, no 1.

803 Cylindre. — Époque achéménide. — WARD, fig. 1107 (p. 336).

804 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Guimet*, pl. VII, fig. 107.

805 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 69, fig. 39.

806 Bague gravée du Luristan. — Ier millénaire. — *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles*, 3e sér., t. V (1933), p. 90, fig. 30 et 31.

807 Empreinte. — Nippur. — Époque néo-babylonienne. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. LIV, fig. 848.

808 Cylindre. — Début du Ier millénaire. — OHNEFALSCH, *Kypros*, pl. XXIX, fig. 7.

809 Empreinte. — Nippur. — Époque néo-babylonienne. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. XXXV, fig. 744.

810 Cylindre. — « Époque achéménide ». — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 90, fig. 16.

811 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXVI, fig. 377.

812 Cylindre. — Époque achéménide. — WARD, fig. 1111 (p. 337).

813 Cylindre. — Époque achéménide. — WARD, *P. Morgan*, pl. XXIV, fig. 167.

814 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XXXI, fig. 335.

815 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — SPELEERS, *Cinquantenaire*, p. 183, no 477.

816 Cachet. — Époque achéménide (?). — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. XXXV, fig. 536 *a*.

817 Bas-relief. — Sendjirli. — Hittite récent ; début du Ier millénaire. — *Ausgrabungen in Sendschirli*, fasc. III, pl. XXXVIII.

(1) Sur la date des monuments de Tell Halaf, voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

Fig.

850 Bas-relief. — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — A. PATERSON, *Assyrian Sculpture*, Harlem, s. d., pl. XXV.

851 Bas-relief. — Sharif-Khan. — « Probablement de l'époque de Sennachérib » (705/681). — HALL, pl. LX, fig. 1.

852 Bas-relief. — Ninive. — 1re moitié du Ier millénaire. — *Archaeologia*, t. LXXIX (1929), pl. LVII, no 338. XXII.10.12.

853 Archivolte en brique émaillée. — Khorsabad. — Époque de Sargon II (721/705). — PLACE, *Ninive*, t. III, pl. 14.

854 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 69, fig. 44.

855 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 88, fig. 12.

856 Bas-relief et ronde bosse. — Khorsabad. — Époque de Sargon II (721/705). — *Guide B. M.*, pl. V.

857 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — DELAPORTE, *Bibl.Nat.*, pl. XXIV, fig. 358.

858 Cylindre. — 1re moitié du Ier millénaire. — VON DER OSTEN, *Coll. Newell*, pl. XXIX, fig. 431.

859 Empreinte. — Nippur. — Époque néo-babylonienne. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. LIX, fig. 961 ; cf. pl. XLV.

860 Empreinte. — Nippur. — Époque néo-babylonienne. — LEGRAIN, *Pennsylvania*, pl. LIX, fig. 962 ; cf. pl. XLV.

861 Empreinte. — Époque achéménide. — *Coll. Hilprecht. Jena*, t. II/III, pl. 100, no LXVIII.

862 Bas-relief de la « Figure aux plumes ». — Tello. — Époque de Djemdet-Nasr. — *Déc. en Chaldée*, pl. 1 bis, fig. 1 *a*.

863 Gravure sur calcaire. — Nippur. — Vers 3000. — *Babyloniaca*, t. II (1919), pl. V, fig. 4.

864 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. IX, fig. 81.

865 Stèle des Vautours (détail). — Tello. — Début du IIIe millénaire. — *Déc. en Chaldée*, pl. 4, fig. C = *Encycl. phot.*, t. I, p. 191, fig. C.

866 Cylindre. — Tello. — Époque néo-sumérienne. — G. CROS, *Nouvelles fouilles de Tello*, Paris, 1910, fig. p. 173.

Fig.

867 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *De Clercq*, t. I, pl. XVI, fig. 140.

868 Bas-relief rupestre d'Anubanini, roi des Lulubi. — Seripoul. — 2e moitié du IIIe millénaire. — *M. D. P.*, t. IV (1891), fig. p. 161.

869 Empreinte. — Vers 3000. — DELAPORTE, *Louvre*, t. I, pl. 45, fig. 11 et p. 57.

870 Cylindre. — IIIe millénaire. — *P. S. B. A.*, t. XIV (1891/1892), pl. p. 149, fig. 7.

871 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Bibl. Nat.*, pl. IX, fig. 79.

872 Cylindre. — Ur. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. II, pl. 206, fig. 198.

873 Cylindre d'Adda. — Milieu du IIIe millénaire. — E. D. VAN BUREN, *The Flowing Vase*, Berlin, 1933, pl. II, fig. 6.

874 Vase en pierre. — Époque d'Entemena (Vers 2950). — *Amtliche Berichte*, 1915, fig. 44.

875 Terre-cuite. — Fara. — Époque de la IIIe dynastie d'Ur. — *Museum Journal*, t. XXII (1931), pl. IX, fig. 5.

876 Cylindre. — 1re moitié du IIIe millénaire. — DELAPORTE, *Louvre*, t. II, pl. 74, fig. 4.

877 Terre-cuite. — 1re moitié du IIIe millénaire. — *B. M. Q.*, t. VIII, pl. X *a*.

878 Terre-cuite. — IIIe millénaire. — *A. f. O.*, t. IX (1934), p. 167, fig. 2.

879 Statuette. — Mari. — Vers 3000. — *Syria*, t. XVI (1935), pl. XXII, no 2.

880 Statuette. — Mari. — Vers 3000. — *Syria*, t. XVI (1935), pl. XXII, no 3.

881 Bas-relief. — Khafadji. — Vers 3000. — *Or. Inst. Comm.*, no 13 (1932), fig. 44 (p. 96).

882 Coquille gravée. — Ur. — Début du IIIe millénaire. — *Ur Excavations*, t. II, pl. 116.

883 Bas-relief. — Khafadji. — Vers 3000. — *Or. Inst. Comm.*, no 19 (1935), fig. 58 (p. 50).

884 Bas-relief. — Tell Asmar. — Vers 3000. — *Or. Inst. Comm.*, no 19 (1935), fig. 6 (p. 8).

885 Statuette. — Vers 3000. — *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles*, 3e sér., t. 8 (1936), p. 94, fig. 15.

(1) Sur la date des monuments de Tell Halaf, voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

Fig.

919 Bas-relief (détail). — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. II, pl. 5.

920 Bas-relief (détail). — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 37 B.

921 Bas-relief (détail). — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 35 A.

922 Bas-relief (détail). — Nimrud. — Époque d'Assurnazirpal (883/859). — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 38 B.

923 Peinture. — Til-Barsib. — IXe/VIIIe s.— FR. THUREAU-DANGIN et M. DUNAND, *Til-Barsib*, Paris, 1936, pl. XLVI, no XXV.

924 Peinture. — Til-Barsib. — IXe/VIIIe s. — FR. THUREAU-DANGIN et M. DUNAND, *Til-Barsib*, Paris, 1936, pl. XLVIII, no XXIV/XXV.

925 Plaque en plomb. — Aïn Djoudj. — Époque hellénistique. — *Syria*, t. X (1929), pl. LXXXIV, fig. 6.

926 Ivoire. — Arslan-Tash. — Iconographie phénico-chypriote ; 2e moitié du IXe s. — *Arslan-Tash*, pl. XIX, fig. 2.

927 Fragment de tridacna. — Naukratis. — Ier millénaire. — FR. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Berlin et Leipzig, 1912, fig. 65 (p. 66).

928 Bracelet (détail). — XIXe dyn. — EM. VERNIER, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, Le Caire, 1907 (= Mém. publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, t. II), pl. VII.

929 Boîte à fard. — Medinet Gourob. — XVIIIe dyn. — *Arslan-Tash*, fig. 37 (p. 107) = *Bull. de l'Inst. français du Caire*, t. I (1901), pl. III, fig. 1.

930 Cylindre. — VIIe s. — *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII (1922), pl. XXIII, fig. 1.

931 Cylindre. — Ier millénaire. — *Syria*, t. XI (1930), fig. p. 11.

932 Scarabée. — Époque hyksos. — *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII (1922), pl. XXIII, fig. 6.

933 Scarabée. — IIe millénaire. — P. E. NEWBERRY, *Scarabs*, Londres, 1906, pl. XLII, fig. 28.

Fig.

934 Scarabée. — IIe millénaire. — P. E. NEWBERRY, *Scarabs*, Londres, 1906, pl. XLII, fig. 29.

935 Scarabée. — IIe millénaire. — F. J. BLISS et R. A. ST. MACALISTER, *Excavations in Palestine*, Londres, 1892, pl. 83, fig. 12 S.

936 Moule d'un cylindre. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XV, fig. 181.

937 Gravures sur poteries. — Époque pré-dynastique. — W. M. FLINDERS PETRIE et J. E. QUIBELL, *Naqada and Ballas*, Londres, 1896, pl. LII, *a* : fig. 39 ; *b* : fig. 40 ; *c* : fig. 43 ; *d* : fig. 42; *e* : fig. 48 ; *f* : fig. 45 ; *g* : D. R. MACIVER et A. C. MACE, *Abydos*, Londres, 1902, pl. XVII, fig. 9

938 Poterie. — Époque pré-dynastique. — W. M. FLINDERS PETRIE et J. E. QUIBELL, *Naqada and Ballas*, Londres, 1896, pl. XXXIV, fig. 45.

939 Cylindre. — Époque pré-dynastique. — W. M. FL. PETRIE, *Abydos*, 2e part., Londres, 1901 (= E. E. F., t. XXV), pl. X, fig. I : I.

940 Tête de massue du roi-Scorpion (détail). — J. E. QUIBELL, *Hierakonpolis*, dans *Egyptian Research Account*, t. I (1900), pl. XXVI.

941 Pièce d'ivoire inédite ayant fait partie d'un jeu et conservée au musée du Caire. — Abou-Gorab. — 1re dyn. — Croquis obligeamment communiqué par le Dr. L. Keimer.

942 Palette en schiste. — Époque des 1res dynasties. — H. SCHÄFER et W. ANDRAE, *Die Kunst des alten Orients*, Berlin, 1929, pl. 180.

943 Palette en schiste. — Époque des 1res dynasties. — J. CAPART, *Les débuts de l'art en Egypte*, Bruxelles, 1904, fig. 162 (p. 231) et fig. 164 (p. 233).

944 Bas-relief. — Abousir. — Ve dyn. — L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-User-Reʿ*, Leipzig, 1907, fig. 17 (p. 38).

945 Bas-relief. — Abou-Gorab. — Ve dyn. — L. BORCHARDT, *Das Reʿ-Heiligtum des Königs Ne-Woser-Reʿ*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. 38 (1900), pl. V, face p. 94.

Fig.

946 Bas-relief. — Beni-Hassan. — Moyen-Empire. — *L. D.*, IIe part., pl. 126 et 127.

947 Peinture. — Tombeau de Sennezem à Deir-el-Medinet. — XIXe dyn. — WRESZINSKI, *Atlas*, 1re part., pl. 19.

948 Peinture. — Tombeau de Minnacht à Schech-abd-el-Gourna. — XVIIIe dyn. — WRESZINSKI, *Atlas*, 1re part., pl. 278.

949 Peinture. — Tombeau de Reckmara à Schech-abd-el-Gourna, — XVIIIe dyn. — WRESZINSKI, *Atlas*, 1re part, pl. 3.

950 Peinture. — Tombe de Thoy à Thèbes. — XIXe Dyn. — N. DE GARIS DAVIES, *The Town House in Ancient Egypt*, dans *Metropolitan Museum Studies*, vol. I, 2e part. (1929), fig. 27 (p. 243).

951 Détail d'un bas-relief de Karnak représentant les plantes et les animaux rapportés par Thoutmès III de son expédition de Syrie. — WRESZINSKI, *Atlas*, 2e part., pl. 29.

952 Bas-relief. — XIXe/XXe dyn. — *Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. XXX (1931), pl. face p. 590.

953 Bas-relief. — Début du Ier millénaire. — WRESZINSKI, *Atlas*, 1re part., pl. 417.

954 Peinture. — Tombe de Pashedou à Deir-el-Medinet. — XIXe/XXe dyn. — WRESZINSKI, *Atlas*, 1re part., pl. III.

955 Bas-relief. — XIXe dyn. — L. BORCHARDT, *Die aegyptische Pflanzensäule*, Berlin, 1897, fig. p. 46; cf. fig. p. 45.

956 Bas-relief. — XIXe dyn. — *Annales du service des Antiquités de l'Egypte*, t. XXIX (1929), pl. I (face p. 88).

957 Bas-relief. — XIXe dyn. — *Annales du service des Antiquités de l'Egypte*, t. XXIX (1929), pl. II (entre pp. 88 et 89).

958 Bas-relief. — Tombeau de Seti Ier à Abydos. — *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*, t. II (1886), pl. XXVIII, fig. 2.

959 Différents états des fleurs de la plante symbolique de Haute-Égypte *a* et *b* : sous l'Ancien-Empire ; *b* et *c* : sous le Moyen-Empire ; *d* et *e* : sous le Nouvel-Empire ; ap. G. BÉNÉDITE, dans *Monuments Piot*, t. XXV (1921/1922), p. 21, fig. 7.

960 Décor d'un pilier. — Karnak. — Époque de Thoutmès III. — G. JÉQUIER, *Les temples memphites et thébains des origines à la XVIIIe dyn.*, Paris, [1920], pl. 45.

961 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 391.

962 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 371.

963 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 372.

964 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 388.

965 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 384.

966 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 375.

967 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 374.

968 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 385.

969 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, fig. 377.

970 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 209.

971 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 210.

972 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 201.

973 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 199.

974 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 206.

975 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 207.

976 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 208.

977 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 205.

978 Moule à bijou. — Tell el-Amarna. — XIVe s. — *Tell el-Amarna*, pl. XVI, fig. 198.

979 Scarabée. — « XIIe à XVIIIe dyn. » — P. E. NEWBERRY, *Scarabs*, Londres, pl. XX, fig. 4.

980 Boîte en bois. — Tell el-Amarna. — XVIIIe dyn. — *I. L. N.*, 5 septembre 1931, p. 366, fig. 4.

981 Coffret en bois. — XVIIIe dyn. — *Athe-*

Fig.

nische Mitteilungen, t. XIII (1888), p. 302, fig. 9.

982 Bas-relief représentant la reine Tyi. — XVIIIe dyn. — J. CAPART, *Documents pour servir à l'histoire de l'art égyptien*, t. I (Paris, 1927), pl. 47.

983 Ornement d'un char du tombeau de Tout-ankh-Amon. — Tell el-Amarna. — H. CARTER, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, t. II (Londres, 1927), pl. XVII *a*.

984 Décor d'un fourreau. — Tombeau de Tout-ankh-Amon. — Tell el-Amarna. — H. CARTER, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, t. II (Londres, 1927), pl. LXXXVIII.

985 Colonne (détail). — M. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. III (Paris, 1885), fig. 20 (p. 38).

986 Ivoire. — Nimrud. — Art phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — LAYARD, *Niniveh*, t. I, pl. 90, fig. 21.

987 Vase. — Cnosse. — Minoen moyen III. — EVANS, t. II, fig. 298 (p. 493).

988 Rhyton. — Cnosse. — Minoen moyen III. — EVANS, t. I, fig. 436C (face p. 594).

989 Amphore. — Cnosse. — Minoen récent I. — — M. OULIÉ, *Décoration égéenne*, Paris, s. d., pl. 9 *a*.

990 Gobelet de Vaphio (détail). — Minoen récent I. — D'après une « Image d'art » des musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles.

991 Poterie. — Pylos-Kakovatos — Minoen Récent I. — G. NICOLE, *Catalogue des vases peints du musée d'Athènes, suppl.*, Paris, 1911, no 217 frontispice.

992 Poterie. — Pseira. — Minoen Récent I. — R. B. SEAGER, *Excavations in the Island of Pseira*, Philadelphie, 1910, fig. 8 (p. 25).

993 Poterie. — Thèbes. — Minoen Récent I. — *Athenische Mitteilungen*, t. XXXIV (1909) pl. XXII, fig. I.

994. — Poterie. — Minoen récent I. — R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, 2e éd., Paris, 1914, fig. 134 (p. 179).

995 Poterie. — Minoen Récent II. — E. J. FORSDYKE, *Catalogue of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, t. I, no 1 (Londres, 1925), fig. 174 (p. 131).

996 Poterie. — Zakro. — Minoen Récent II.

Fig.

— E. J. FORSDYKE, *Cat. of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, t. I, no 1 (Londres, 1925), fig. 148 (p. 114).

997 Poterie. — Thèbes. — Minoen récent II. — EVANS, t. II, fig. 301 *g* (p. 496).

998 Poterie. — Korakou. — Minoen récent II. — — EVANS, t. II, fig. 301 *j* (p. 496).

999 Poterie. — Cnosse. — Minoen moyen II. — EVANS, t. I, pl. III (face p. 247).

1000 Poterie. — Ile de Calymnos. — Mycénien tardif. — E. J. FORSDYKE, *Cat. of Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, t. I, no 1 (Londres, 1925), pl. XVI, no A 1022.

1001 Poterie. — Minoen moyen II. — EVANS, t. IV, fig. 106 (p. 136).

1002 Empreinte de sceau. — Zakro. — Minoen moyen II. — EVANS, t. I, fig. 539 *a* (p. 716).

1003 Gemme. — Crètre centrale. — Minoen moyen II. — EVANS, t. II, fig. 299 (p. 494).

1004 Empreinte. — Cnosse. — Minoen récent I. — EVANS, t. IV, fig. 597 B, no *m* (p. 609).

1005 Gemme. — Minoen récent I. — EVANS, t. IV, fig. 542*b* (p. 568) = FURTWÄNGLER, *Ant. Gemmen*, pl. II, fig. 22.

1006 Gemme. — Vaphio. — Minoen récent I. — J. H. S., t. XXI (1901), p. 101 fig. 1 = FURTWÄNGLER, *Ant. Gemmen*, pl. II, fig. 32.

1007 Gemme. — Gournia. — Minoen récent I. — *Gournia*, fig. 30, no 5 (p. 54).

1008 Gemme. — Mycènes. — Mycénien récent I. — FURTWÄNGLER, *Ant. Gemmen*, pl. III, fig. 52.

1009 Gemme. — Palaekastro. — *J. H. S.*, t. XXI (1901), p. 154, fig. 31.

1010 Cachet d'un anneau d'or. — Mycènes. — Mycénien récent I. — *J. H. S.*, t. XXI (1901), p. 155, fig. 33.

1011 Cachet d'un anneau en cristal. — Mycènes. — Mycénien récent I. — *J. H. S.*, t. XXI (1901), p. 156, fig. 34.

1012 Gemme. — Mycénien récent I. — FURTWÄNGLER, *Ant. Gemmen*, pl. III, fig. 25.

1013 Gemme. — Goulas. — *J. H. S.*, t. XXI (1901), p. 154, fig. 32.

1014 Boîte en bois. — Saqqarah. — « Travail mycénien ». — D. FIMMEN, *Die kretisch-*

(1) Sur la date des monuments de Tell Halaf, voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

Fig.

dans E. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, nº 3 (1930), fig. p. 153.

1128 Bas-relief de Tell Halaf (Orthostate nº 173). — 2e moitié du IIe millénaire (?) (1). — D'après une photographie; voir aussi D. G. HOGARTH, *Kings of the Hittites*, Londres, 1926, fig. 50 (p. 53) et un croquis dans E. HERZFELD, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, nº 3 (1930), fig. p. 154.

1129 Bas-relief inédit de Tell Halaf (Orthostate nº 114). — 2e moitié du IIe millénaire (?) (1).

1130 Terre-cuite du musée de Berlin. — Assur Fdn. 20612. — Vers le VIIIe s. — D'après une photographie ; cf. *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, nº 31 (mai 1906), fig. p. 23.

1131 Bas-relief inédit de Tell Halaf (Orthostate nº 168). — 2e moitié du IIe millénaire (?) (1).

1132 Bas-relief inédit de Tell Halaf (Orthostate nº 138). — 2e moitié du IIe millénaire (?) (1).

1133 Coupe en or. — Ras Shamra. — XIVe s. — D'après une photographie parue dans *The Illustrated London News*, 3 mars 1934, pl. II ; cf. *Syria*, t. XV (1934), pl. XV.

1134 Manchon en terre-cuite inédit du British Museum (nº 121750). — Ur. — Début du IIIe millénaire.

1135 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (nº 31896). — Ancienne collection Ohnefalsch-Richter ; provient de Chypre. — IIe millénaire.

1136 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1914. 578). — Acheté à Alep. — IIIe millénaire.

1137 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1921.1190). — Acheté à Beyrouth. — Provient probablement de la Syrie du Nord. — IIe millénaire.

1138 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum. — Acheté à Biredjik (Syrie). — IIIe millénaire ?

1139 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1913.173). — Milieu du IIe millénaire.

(1) Sur la date des monuments de Tell Halaf, voir ci-dessus, p. 78, n. 1.

Fig.

1140 Cylindre de l'Ashmolean Museum (nº 41896). — Trouvé avec des vases mycéniens à Nikolidès (Chypre) ; provient de la collection Ohnefalsch-Richter. — 2e moitié du IIe millénaire. — D'après une photographie ; cf. *Archaeologia*, 1902, p. 131.

1141 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (authenticité douteuse). — 2e moitié du IIe millénaire.

1142 Ivoire du British Museum. — Nimrud. — Iconographie phénico-chypriote ; vers le VIIIe s. — D'après une photographie ; cf. *Revue archéologique*, 1930, II, pl. VII.

1143 Cachet inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1889.978). — Acheté à Beyrouth ; ancienne collection Chester. — IIe millénaire.

1144 Cachet de l'Ashmolean Museum (nº 1921. 1200). — Acheté au Caire ; ancienne collection Hornblower. — Ier millénaire (?).

1145 Base d'une amulette (?) en forme de tête de démon ; monument inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1922.6). — Acheté au Caire ; ancienne collection Hornblower. — 1re moitié du Ier millénaire.

1146 Cachet inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1889.407). — Chypre ; ancienne collection Chester. — Fin du IIe millénaire.

1147 Cachet inédit de l'Ashmolean Museum. — Ancienne collection Sayce. — Ier millénaire.

1148 Cachet inédit de l'Ashmolean Museum. — IIe millénaire.

1149 Cachet inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1886.284). — « Côtes syriennes ». — Début du Ier millénaire ?

1150 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (authenticité douteuse).

1151 Cylindre inédit de l'Ashmolean Museum (nº 1920.72). — Acheté à Beyrouth. — IIe millénaire.

1152 Cylindre de l'Ashmolean Museum. — 2e moitié du IIe millénaire. — D'après une photographie ; cf. HOGARTH, *Hitt. Seals*, fig. 71 (p. 68).

1153 Prisme inédit de l'Ashmolean Museum. — Acheté à Alep. — 1re moitié du Ier millénaire.

1154 Siège en terre-cuite ; monument inédit du British Museum (nº 116855). — Ur. — 2e moitié du IIIe millénaire.

Fig.

Bulletin of the American Schools of Oriental Research, nº 34 (1929), p. 5, fig. 8.

1195 Cylindre. — Nuzi. — Vers le XIVe s. — *Smithsonian Reports*, Publication nº 3374 (1936), pl. 2 (après p. 558), 4e rangée, nº 2.

1196 Bulles (détails). — Milieu du IIe millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, fig. 108 (p. 88).

1197 Ivoire. — Samarie. — Iconographie phénico-chypriote ; début du VIIIe s. — *Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement*, 1932, pl. III.

1198 Ornement de bronze. — Ain Shems. — Fin du IIe millénaire. — *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, nº 37 (1930), fig. p. 11.

1199 Cylindre. — Nuzi. — Vers le XIVe s. — *Smithsonian Reports*, Publication nº 3374 (1936), pl. 2 (après p. 558), 2e rangée, nº 3.

1200 Ivoire. — Samarie. — Iconographie phénico-chypriote ; début du VIIIe s. — *Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement*, 1933, pl. III.

1201 Ivoire. — Samarie. — Iconographie phénico-chypriote ; début du VIIIe s. — *Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement*, 1933, pl. III.

1202 Cylindre. — Début du IIIe millénaire. — *A. f. O.*, t. XI (1936), fig. 26 (p. 17).

1203 Empreinte. — Cappadoce. — Vers 2000. — J. LEWY, *Tablettes cappadociennes*, 3me sér., 3me part., Paris, 1937 (= Musée du Louvre, textes cunéiformes, t. XXI), pl. CCXXXIII, nº 48.

1204 Empreinte. — Cappadoce. — Vers 2000. — J. LEWY, *Tablettes cappadociennes*, 3me sér., 3me part., Paris, 1937 (= Musée du Louvre, textes cunéiformes, t. XXI), pl. CCXXXVII, nº 100.

1205 Cylindre. — Tell Haudan, Djebel Abu Gelgel. — IIe millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, pl. VIII, fig. 246.

1206 Cylindre. — 2e moitié du IIe millénaire. — HOGARTH, *Hitt. Seals*, pl. VIII, fig. 230.

Fig.

1207 Scarabée « hyksos ». — Yehudiyeh. — XVe dynastie. — W. M. FLINDERS PETRIE, *Beth Peleth I* (*Tell Fara*), Londres, 1930, pl. VII, fig. 21.

1208 Scarabée « hyksos ». — Beth Peleth. — Époque de la XVIe dynastie. — W. M. FLINDERS PETRIE, *Beth Peleth I* (*Tell Fara*), Londres, 1930, pl. X, fig. 104.

1209 Scarabée. — Gaza. — W. M. FLINDERS PETRIE, *Ancient Gaza, Tell el-Ajjul*, t. I (Londres, 1931), A, pl. XIII, fig. 1.

1210 Scarabée. — Beth Peleth. — Époque « hyksos » — W. M. FLINDERS PETRIE, *Beth-Peleth I* (*Tell Fara*), Londres, 1930, pl. XII, fig. 119.

1211 Scarabée. — Tell el Ajjul. — Époque « hyksos ». — W. M. FLINDERS PETRIE, *Ancient Gaza, Tell el Ajjul*, t. I (Londres, 1931), pl. XIV, fig. 86.

1212 Scarabée. — Beth Peleth. — Époque « hyksos ». — W. M. FLINDERS PETRIE, *Beth Peleth I* (*Tell Fara*), Londres, 1930, pl. XII, nº 900.

1213 Patère. — Bubaste. — Époque de la XIXe dynastie. — EM. VERNIER, *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire, nº* 52001-53855, Le Caire, 1927, pl. CV.

1214 Scarabée. — Époque de la XIXe dynastie. — P. E. NEWBERRY, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du musée du Caire, nº* 36001-37521, pl. X, nº 36422.

1215 Cachet en forme de scarabée. — XVIIIe ou XIXe dynastie. — P. E. NEWBERRY, *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire*, nº 36001-37521, pl. X, nº 36595.

1216 Plaque de jeu. — Fin de la XIIe dynastie. — EARL OF CARNARVON et H. CARTER, *Five Years' Explorations at Thebes*, Londres, 1912, pl. L.

1217 Poterie. — Phaestos. — Minoen moyen II. — L. PERNIER, *Il Palazzo Minoico di Festos*, Rome 1936, pl. XX *a*.

TABLE DES FIGURES DE L'ALBUM (1)

(1) Les chiffres de la première colonne sont ceux des figures de l'album de planches, les chiffres de la seconde renvoient aux pages du volume de texte.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE). (*Imprimé en Belgique*).

ERRATA

	Au lieu de :	Lire :
P. 19, n. I, l. 2	t. XXVI	t. XXXVI
P. 20, n. 2	*Geoponica,* I	*Geoponica,* X
P. 95, l. 2	Assurnazirapal	Assurnazirpal
P. 158, n. 6	semitistiche	semitistische
P. 215, l. 4	compte rendus	comptes rendus
P. 223, l. 32	*der*	*die*
P. 225, l. 44	vol. XXXIII	vol. XXXVII
P. 234, n. 1 et 2	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 236 *a*, l. 39	*Ta' nnek*	*Ta'annek*
P. 243 *a*, l. 45	fig. 168	fig. 169
P. 249 *a*, l. 23	fig. 228	fig. 249
P. 249, n. 1	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 251, n. 1	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 253, n. 1	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 259 *a*, l. 28	Curium	Enkomi
P. 259, n. 1	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 260, n. 1	p. 78, n. 1	p. 79, n. 2
P. 275, l. 1	125-136	126-135
P. 275, l. 16	137	138

Imprimé en Belgique.

HÉLÈNE DANTHINE

DOCTEUR EN HISTOIRE DE L'ART ET ARCHÉOLOGIE
ASSISTANTE A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

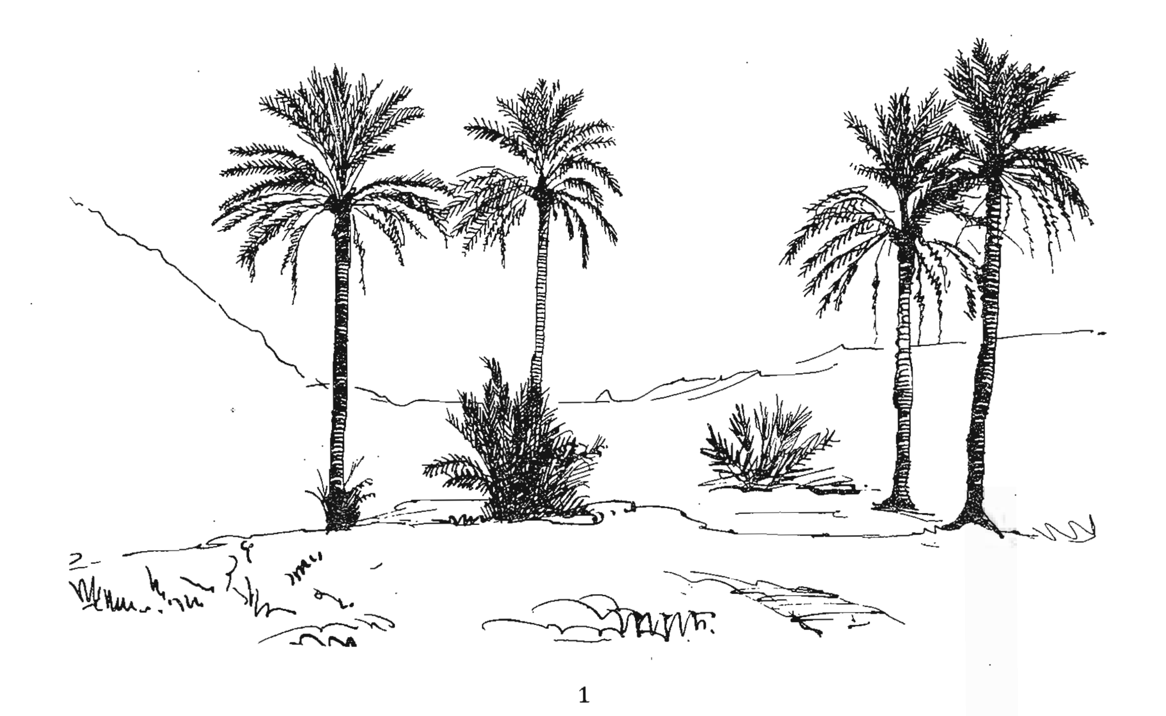
LE PALMIER-DATTIER ET LES ARBRES SACRÉS

DANS L'ICONOGRAPHIE DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE

ALBUM

Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VIe
1937



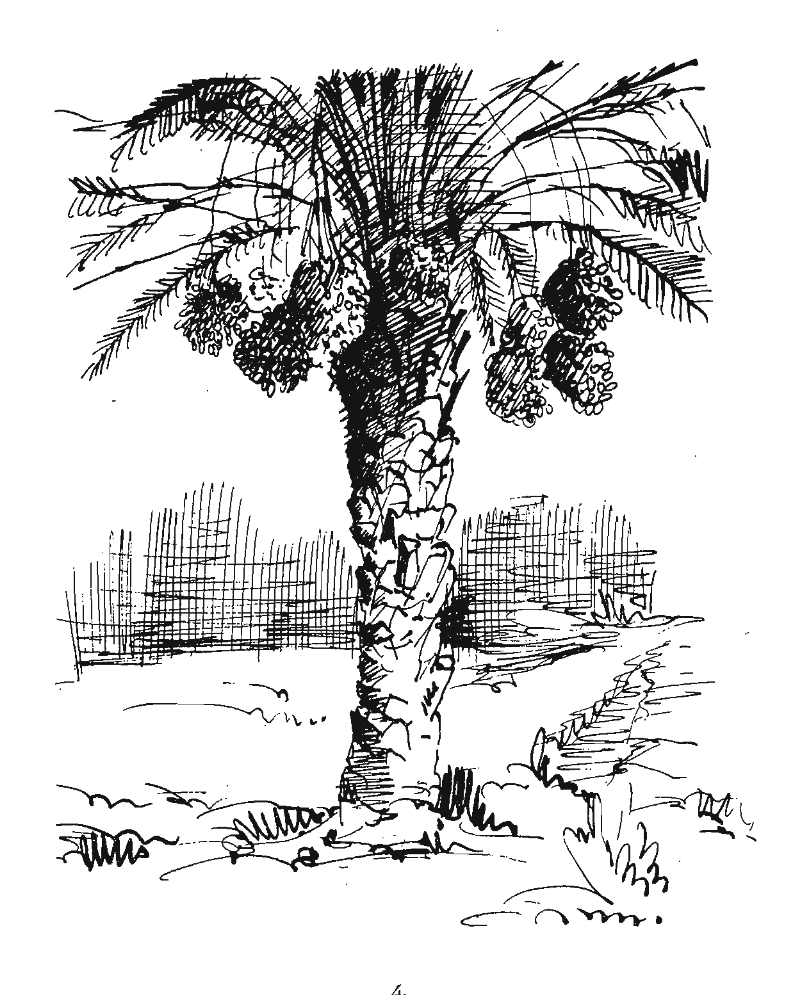
1



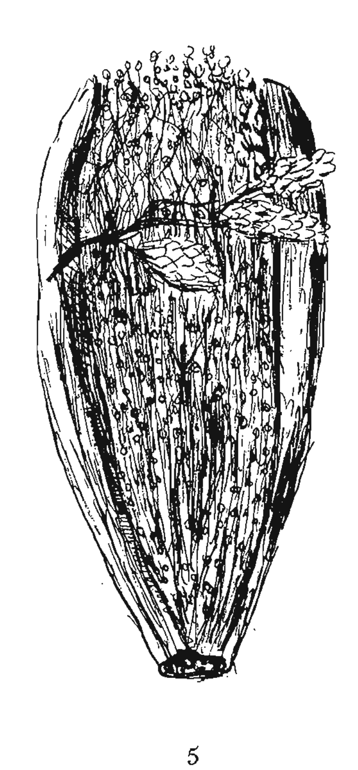
2



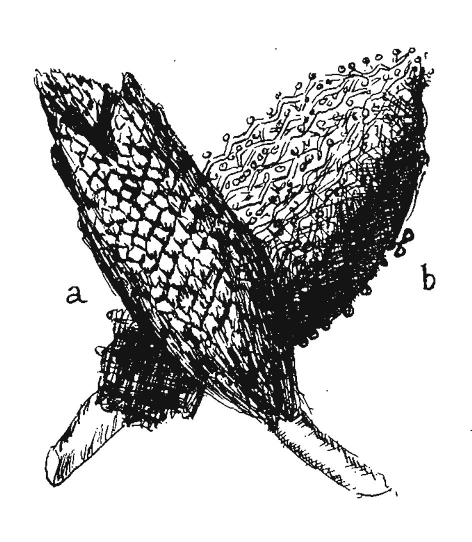
3



4



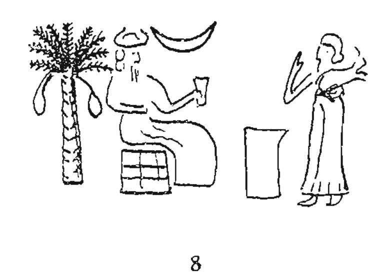
5



6

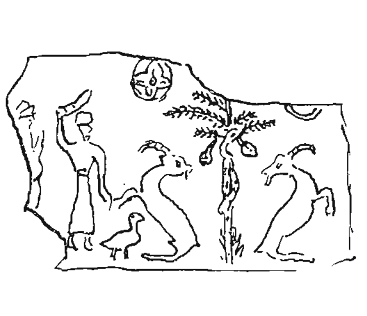


7



8





9

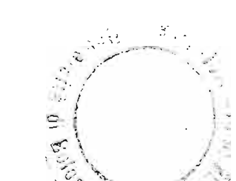
10



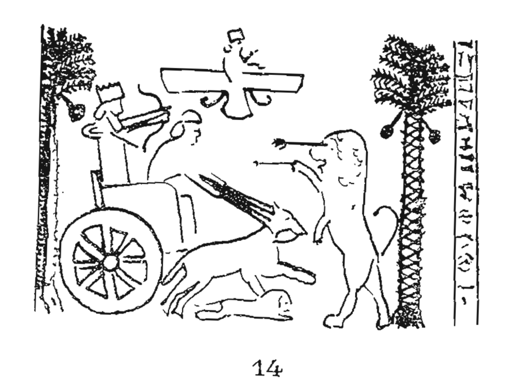
11



12




13


14


15


16


17

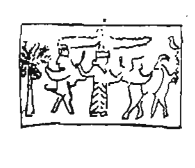

18


19

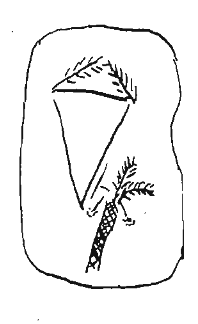

20



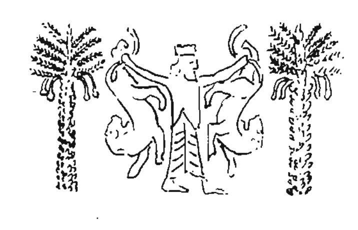
21



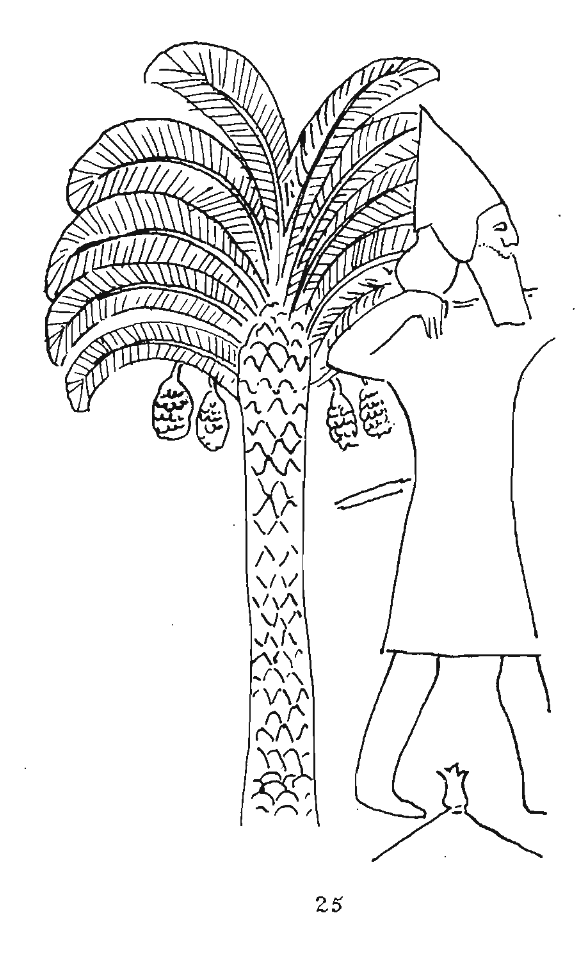
22



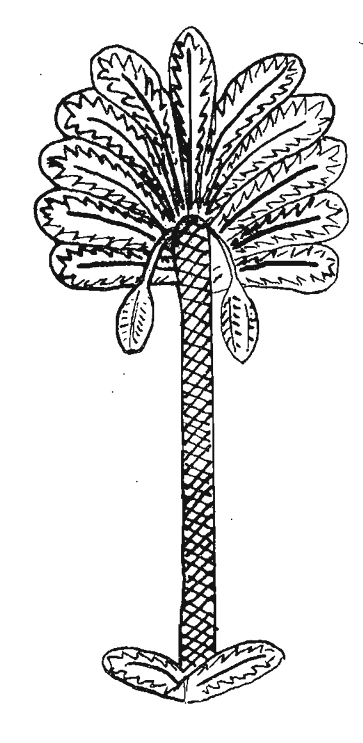
23



24

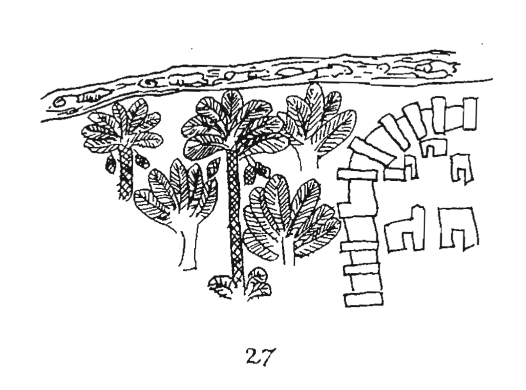


25

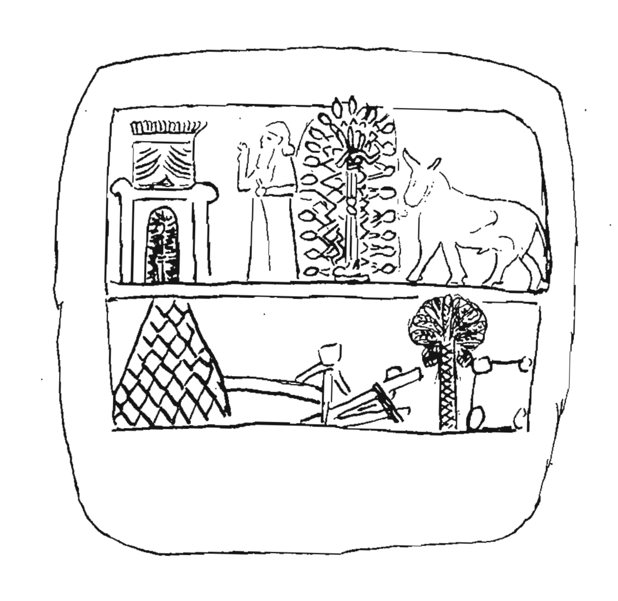


26

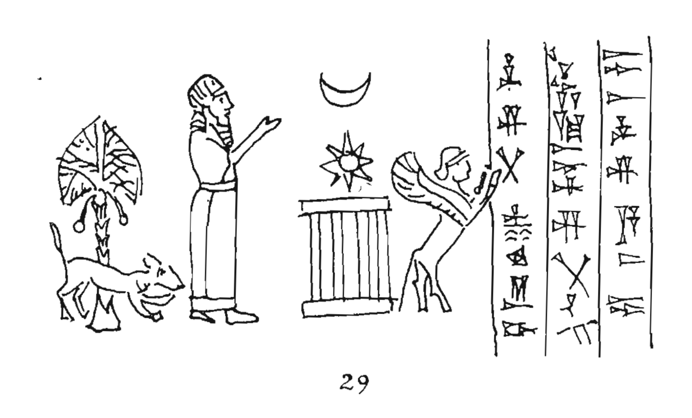




27



28



29



30



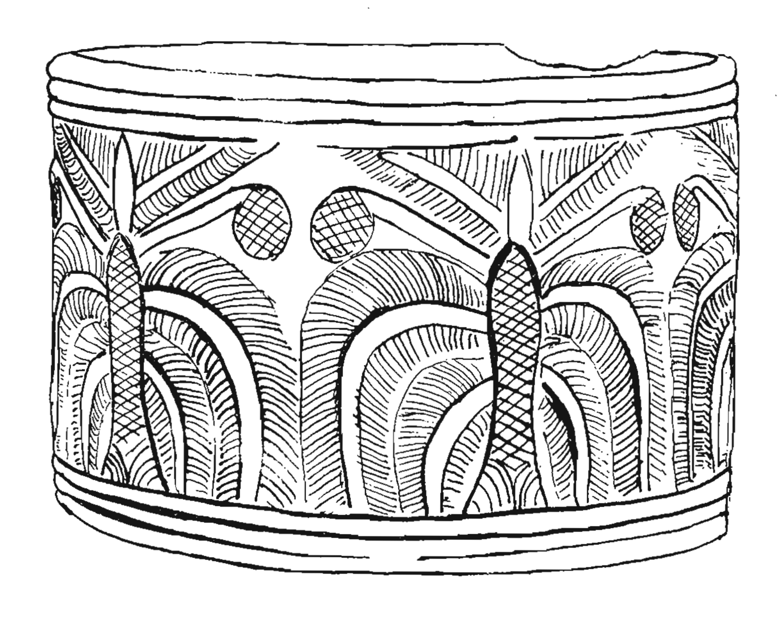
31

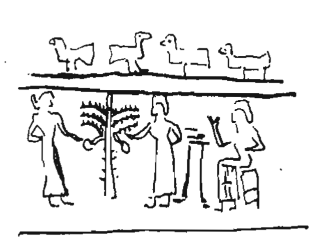


32


33

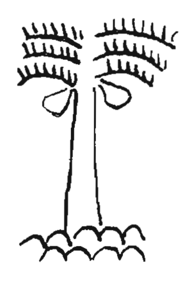

34


35


36


37

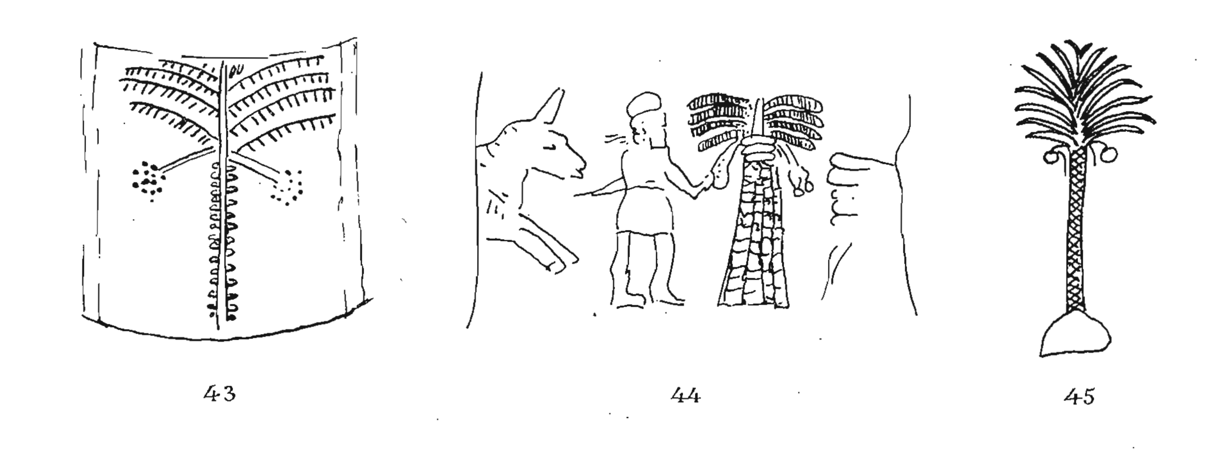

38


39

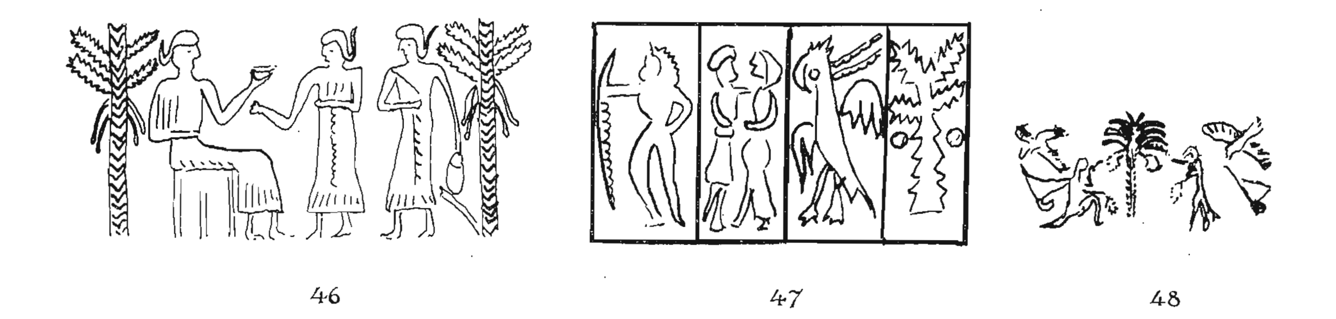




40 41 42



43 44 45

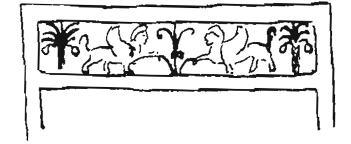


46 47 48



49

50



51



52



53



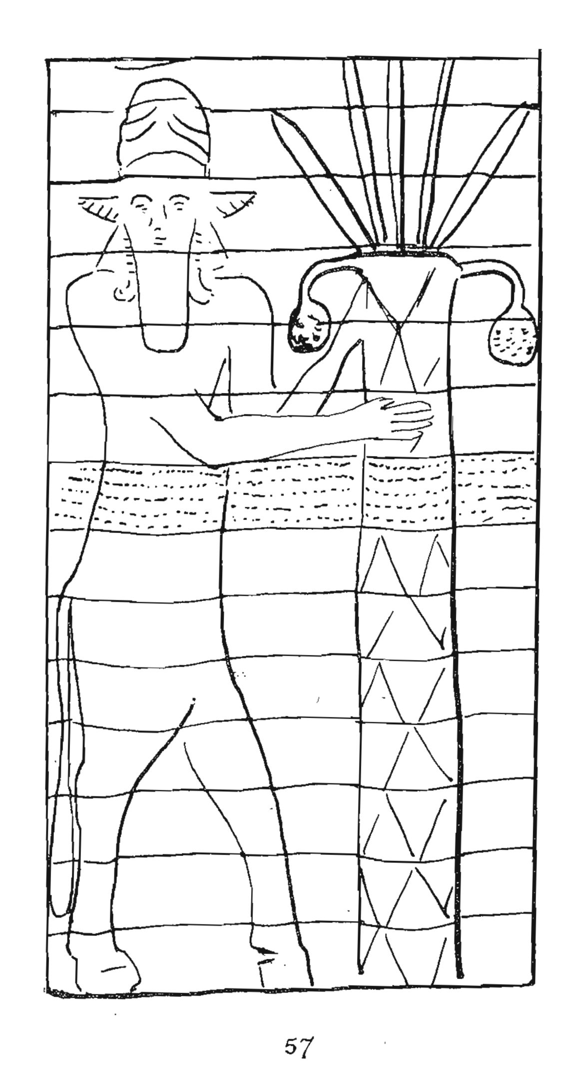
54



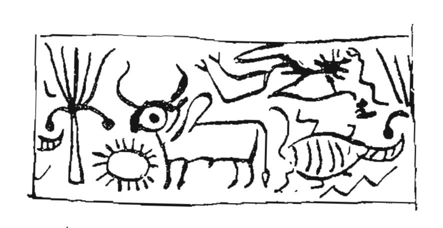
55

56

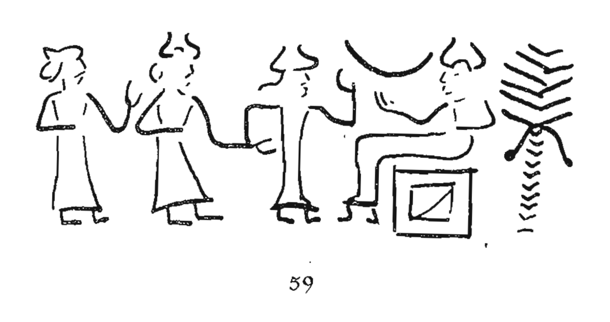




57



58



59



60

61

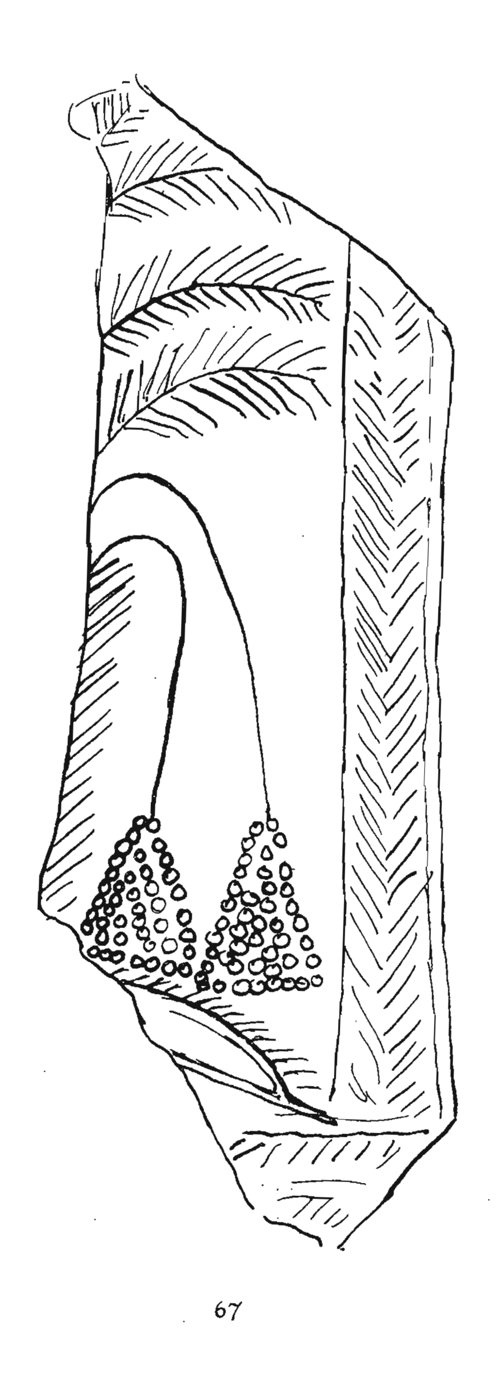
62

63

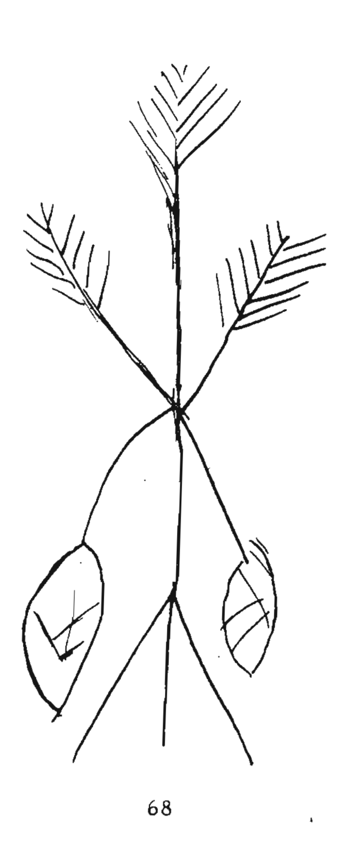
64

65

66



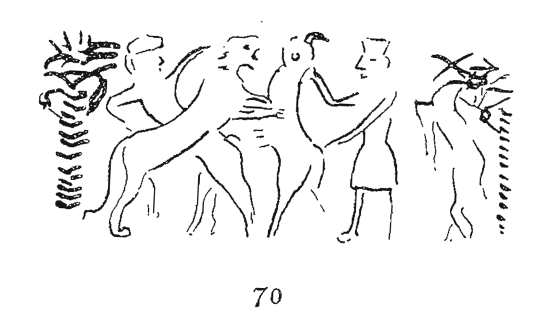
67



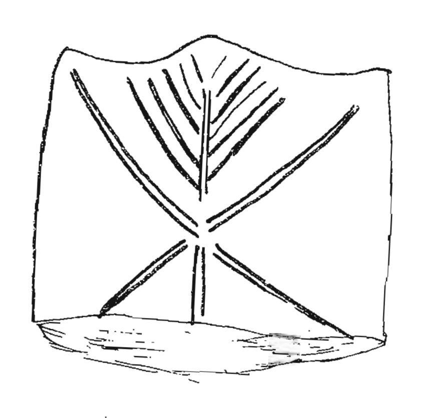
68



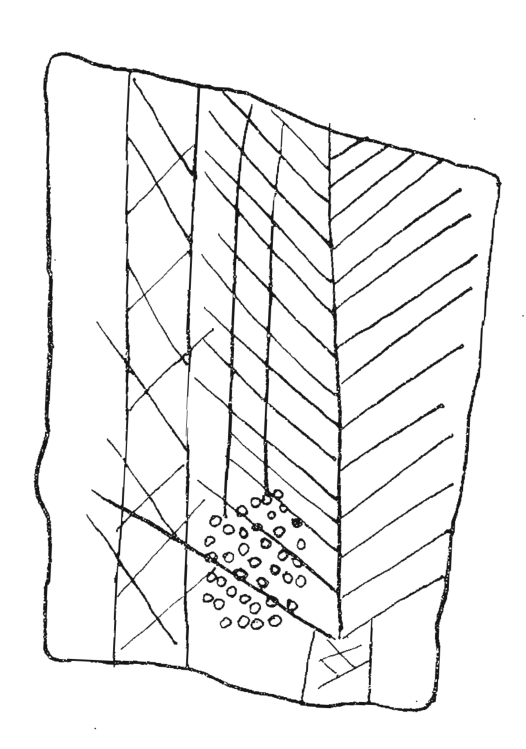
69



70



71



72

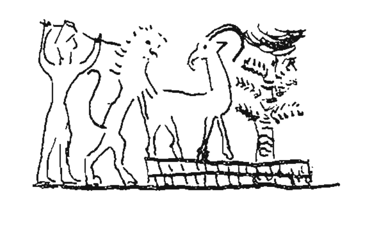




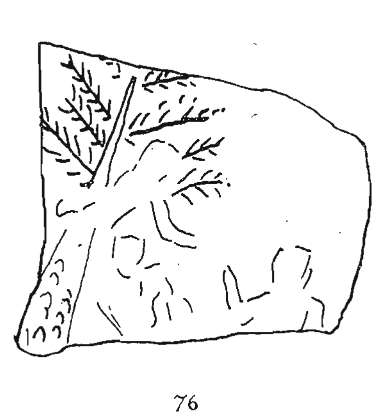
73



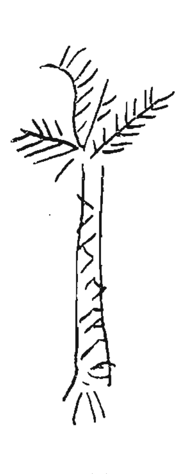
74



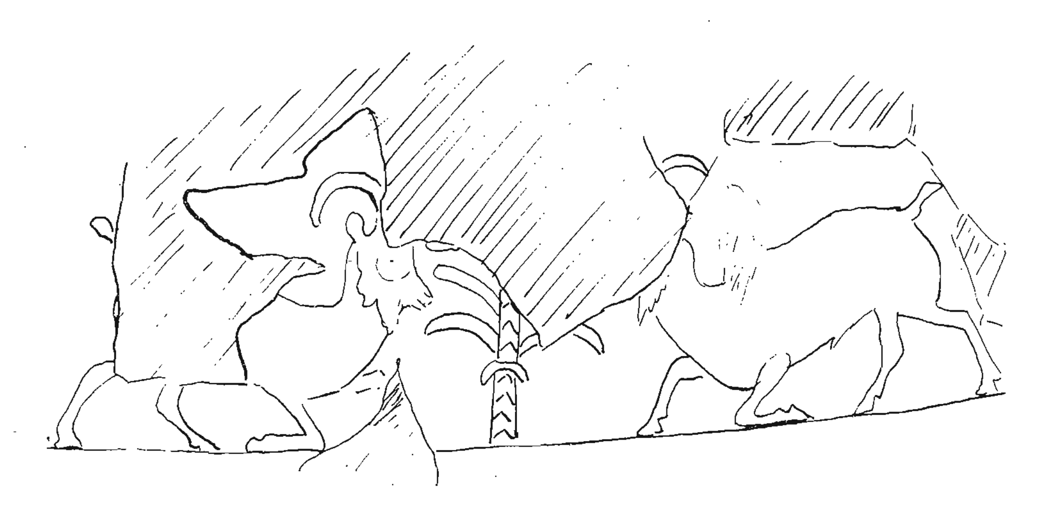
75



76



77



78



79



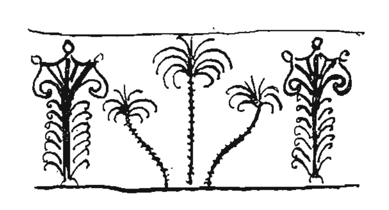
80



81



82



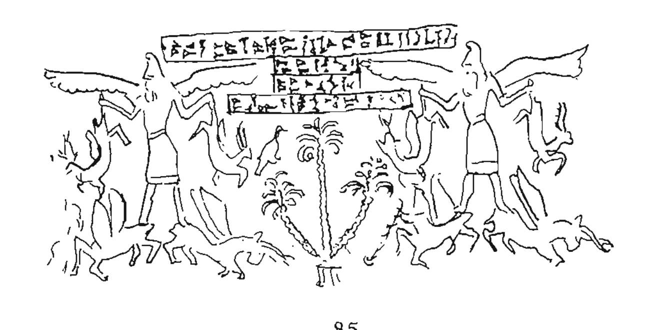
83



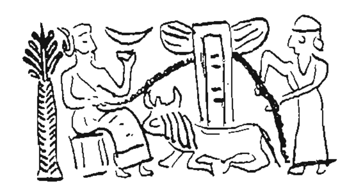


84

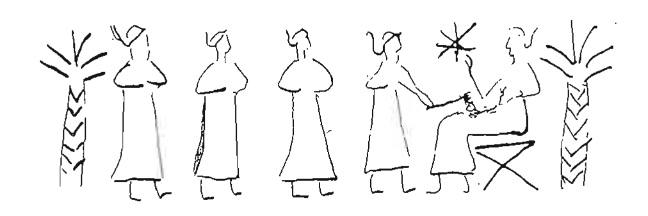




85



86



87



88



89



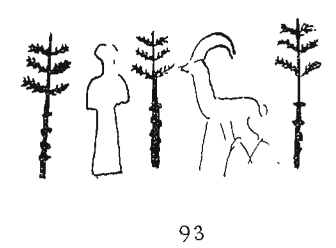
90



91



92



93



94

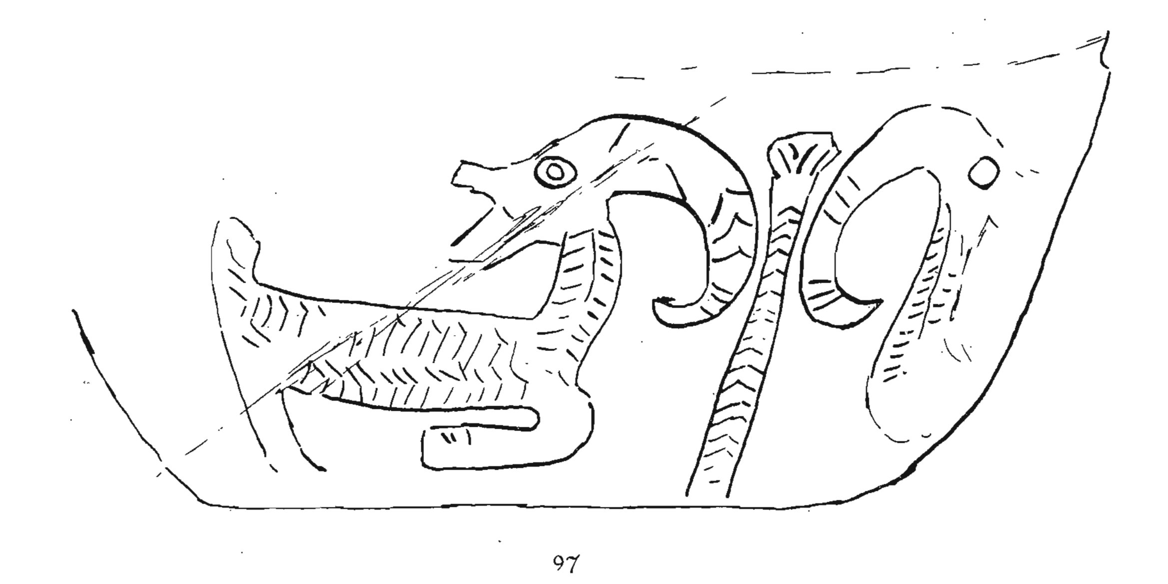




95



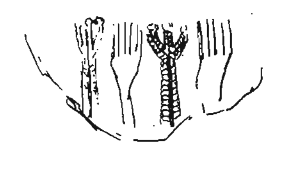
96



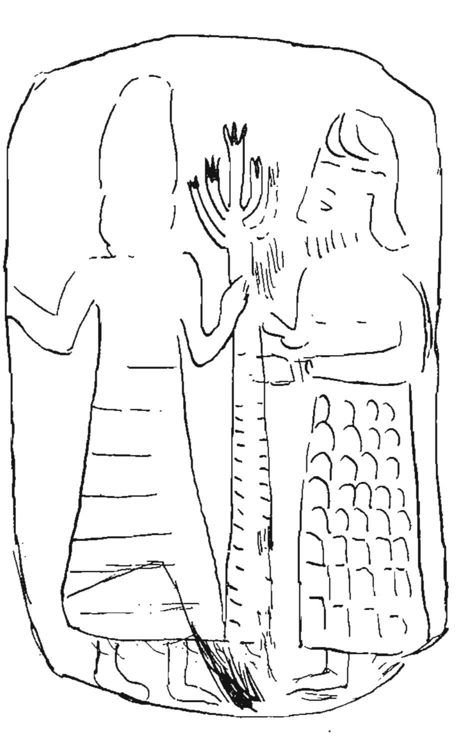
97



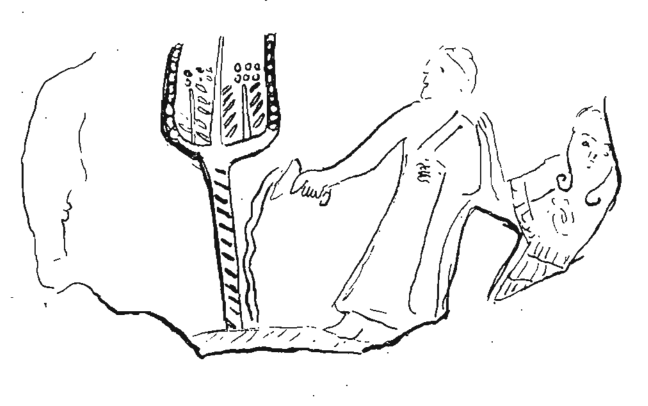
98



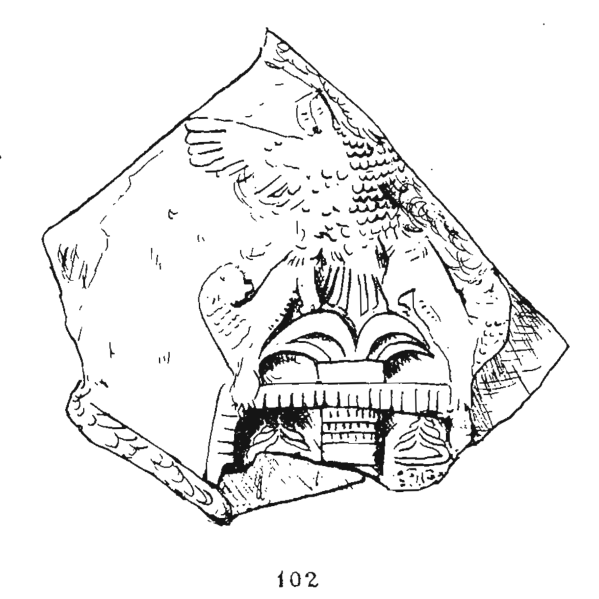
99



100



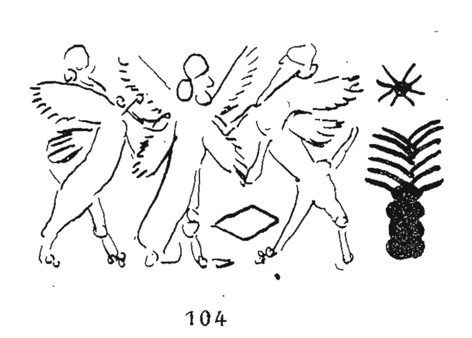
101



102



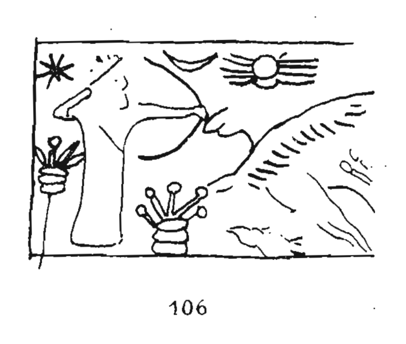
103



104



105

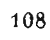


106

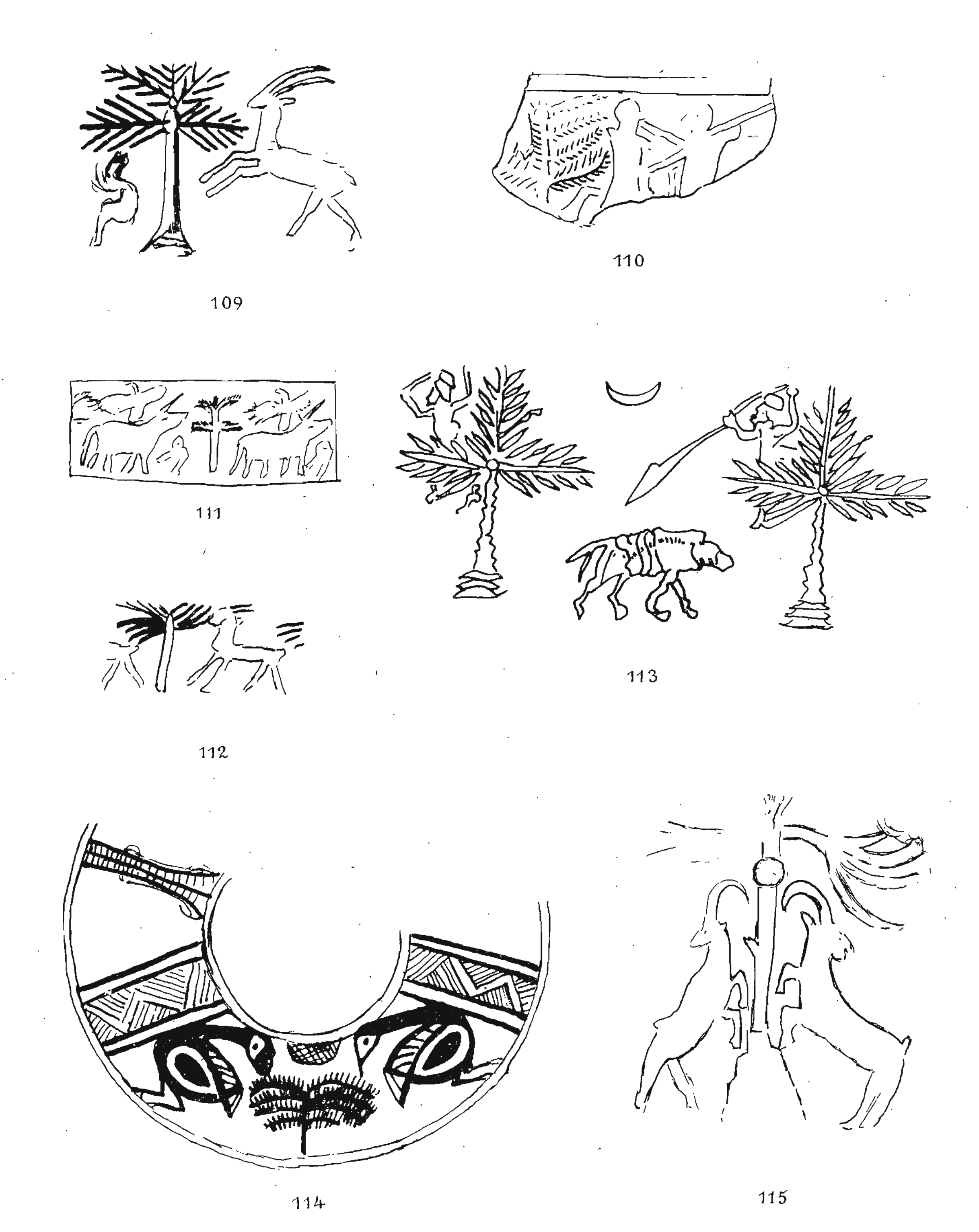


107

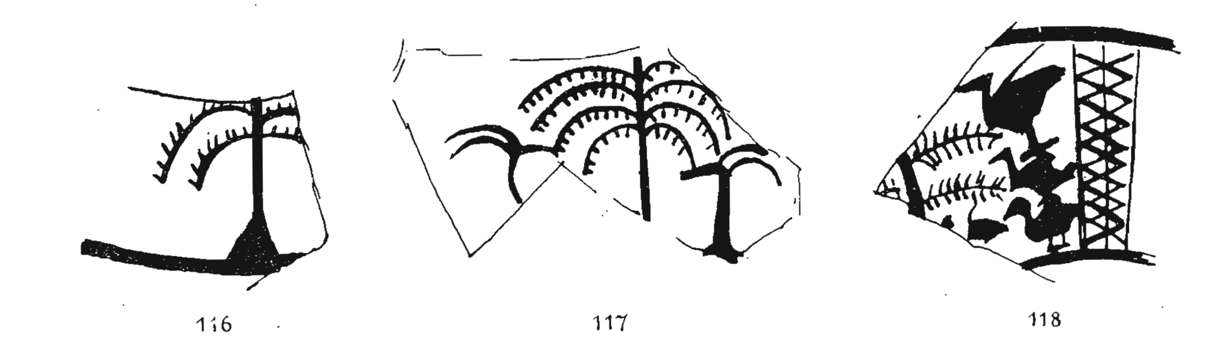




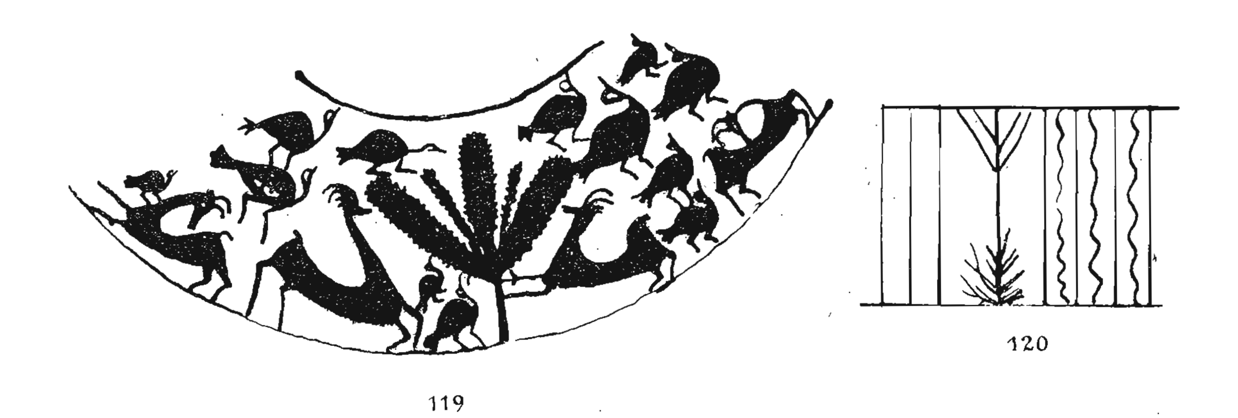
108



109 110 111 112 113 114 115



116 117 118

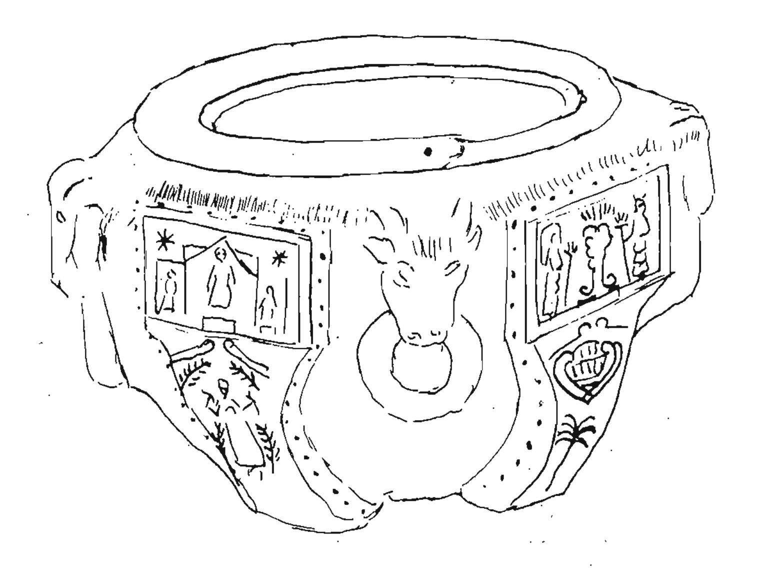


119 120



121 122 123





124



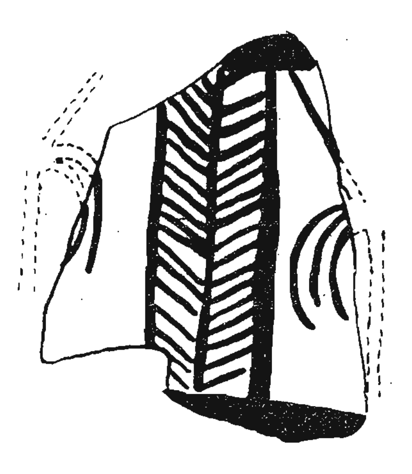
125



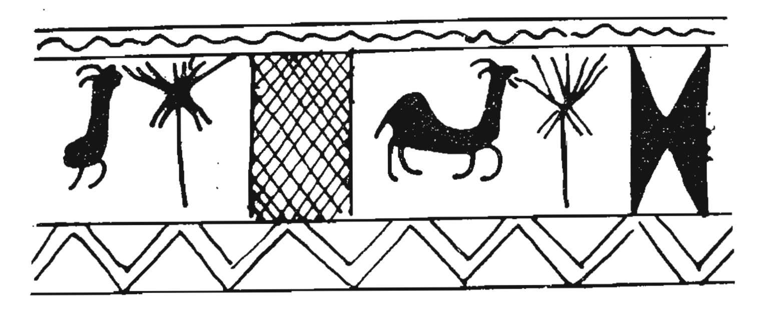
126



127



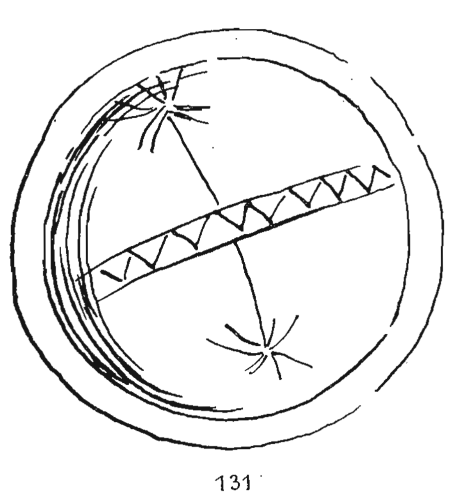
128



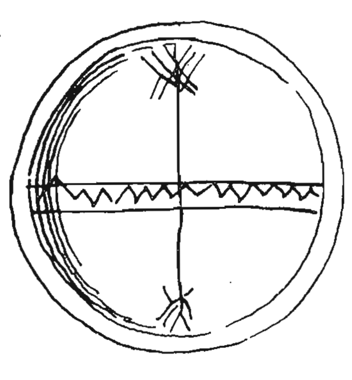
129



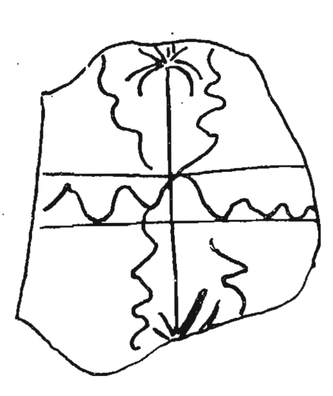
130



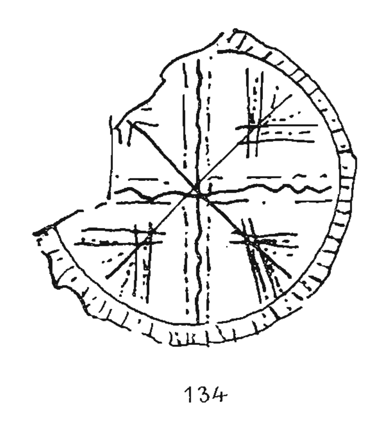
131

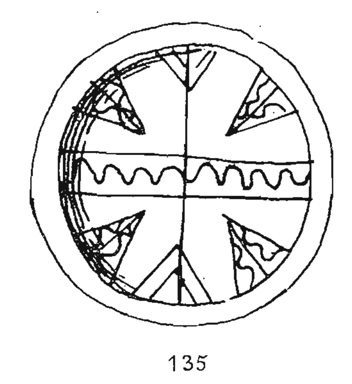


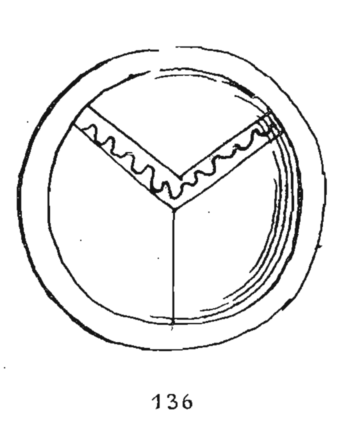
132

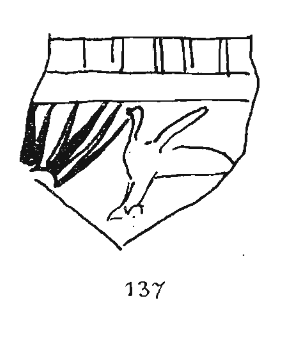


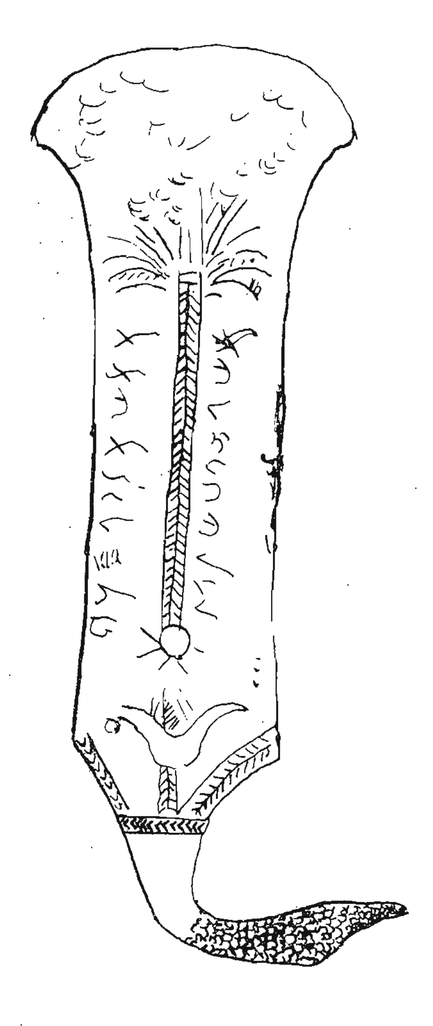
133


134


135


136


137


138



139



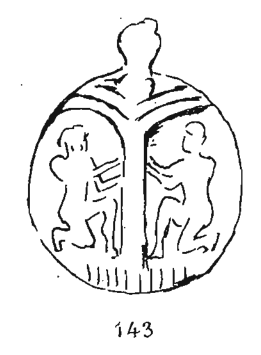
140



141



142



143

144



145



146



147



148



149



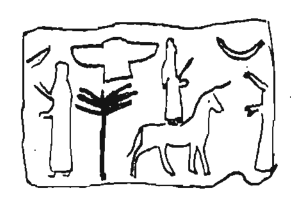
150



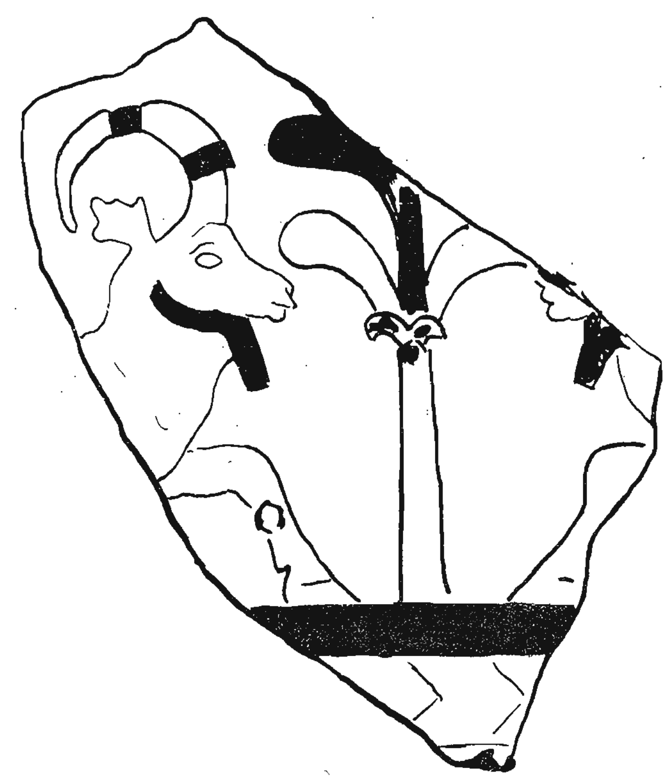
151



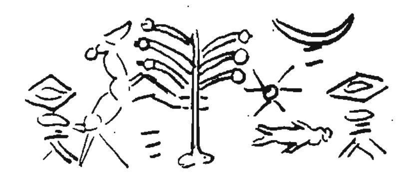
152



153



154



155



156



157

158


159


160


161

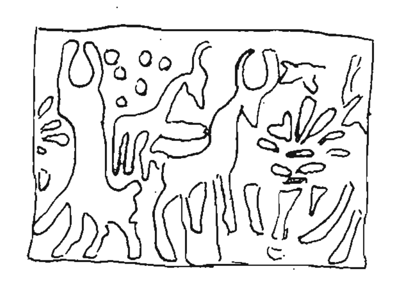

162


163


164


165


166



167



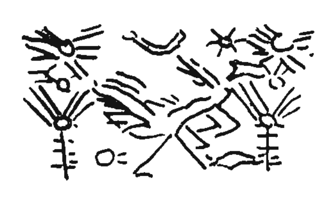
168



169



170



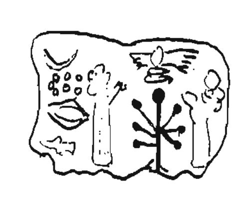
171



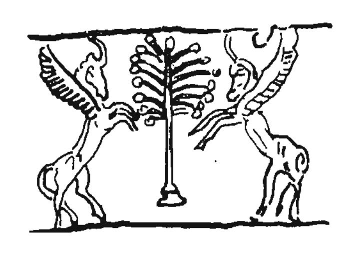
172



173



174



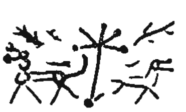
175



176



177



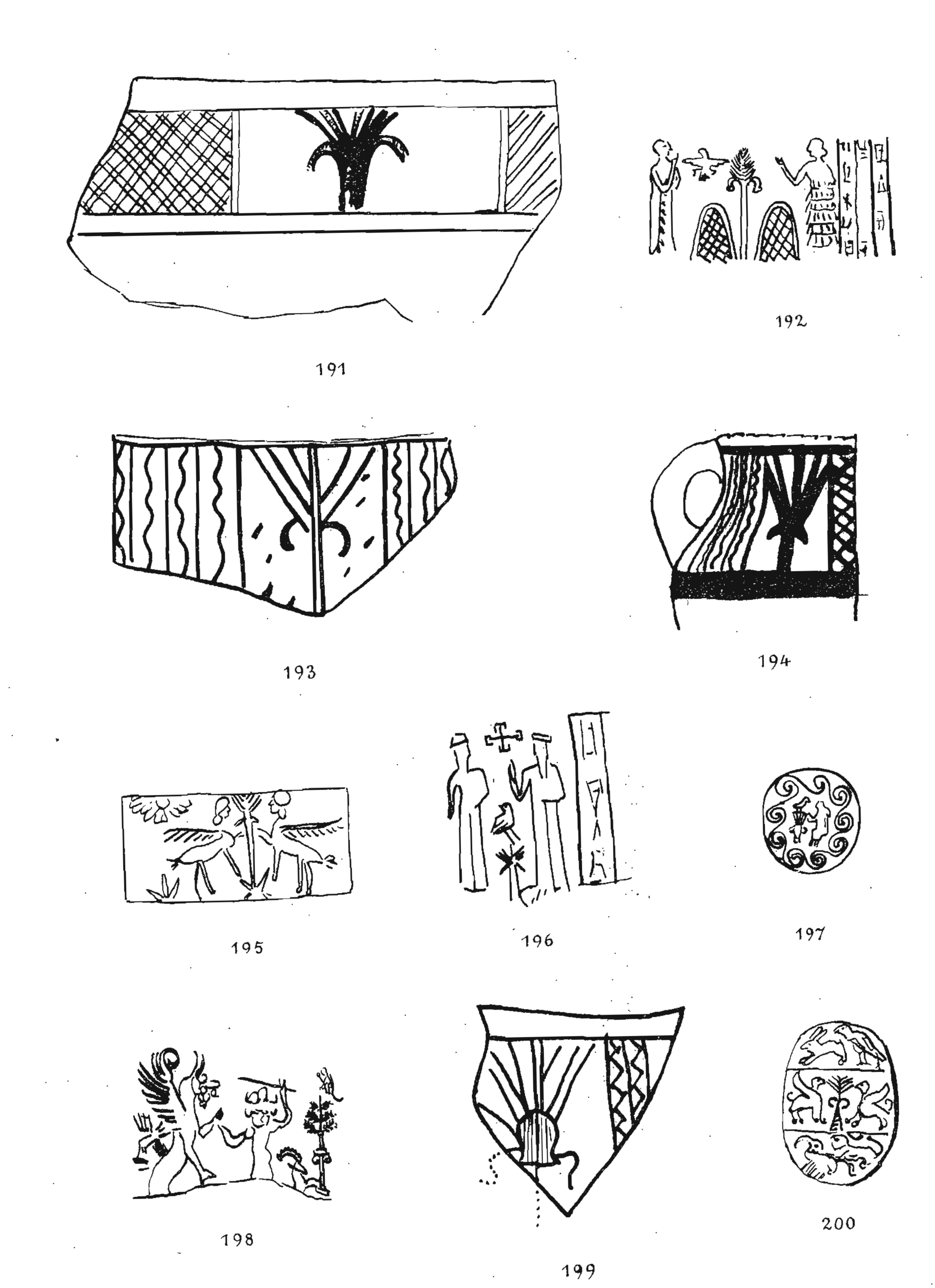
178

179 180 181 182

183 184

185 186 187

188 189 190



191 192 193 194 195 196 197 198 199 200


201


202


203

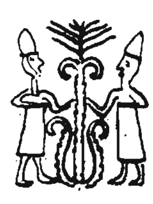

204

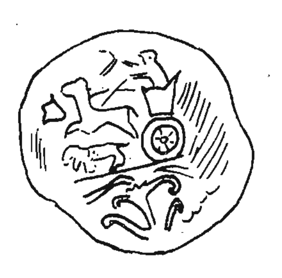

205


206


207


208

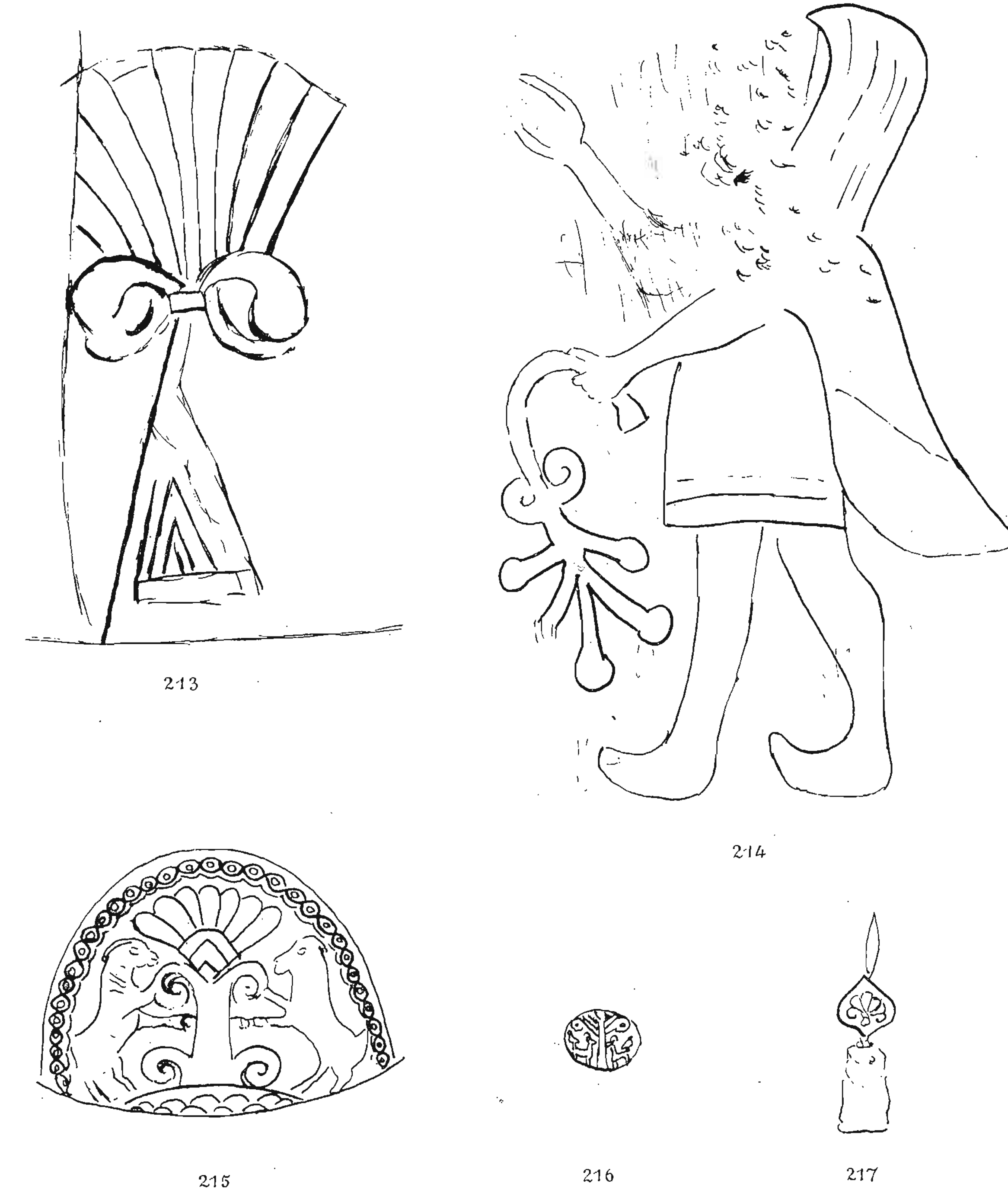

209


210


211


212





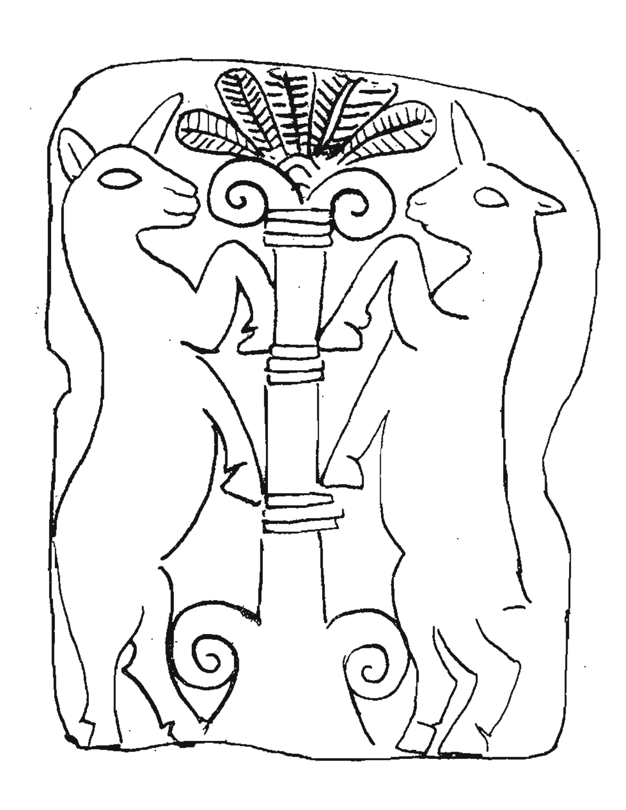
213

214

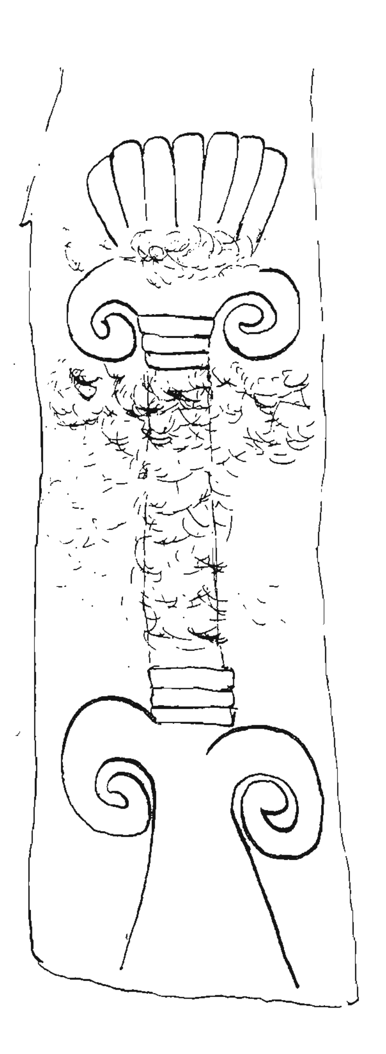
215

216

217



218



219



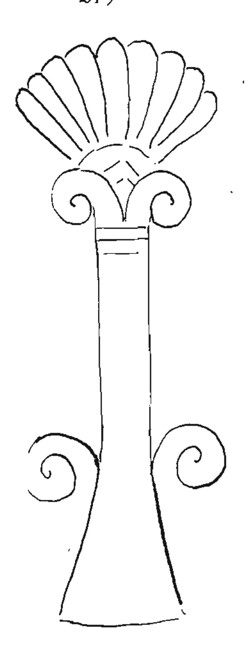
220



221

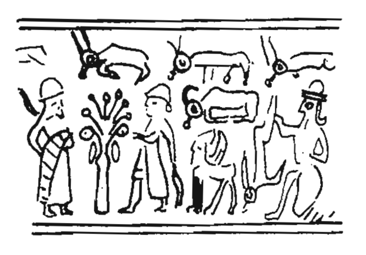


222



223

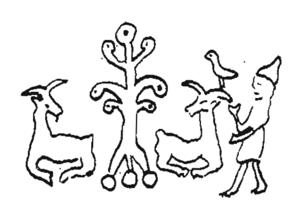




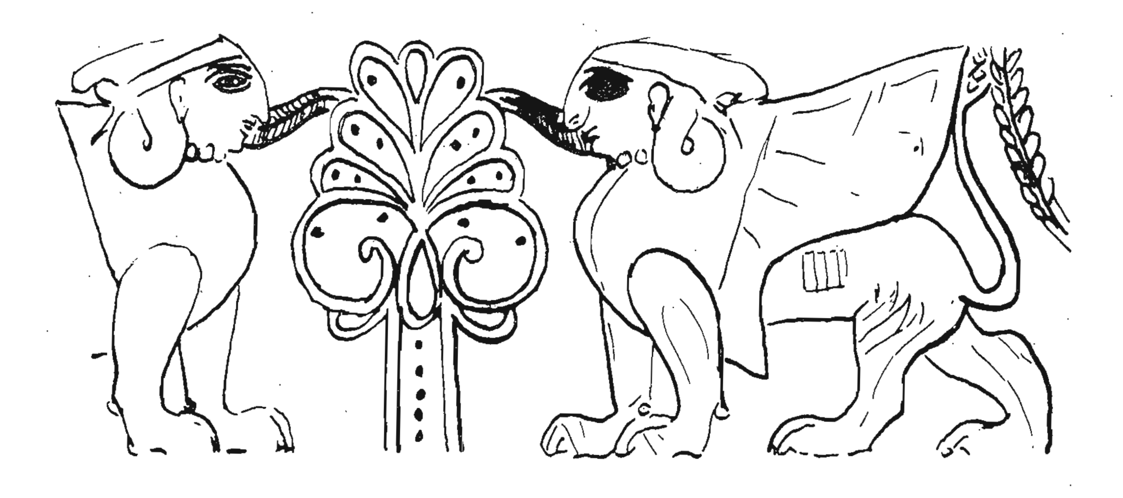
224



225



226



227



228

229



230


231


232


233


234


235


236


237


238


239



240



241



242



243



244



245

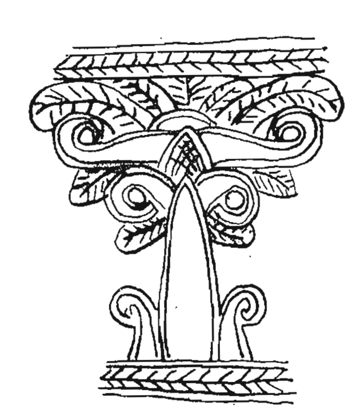


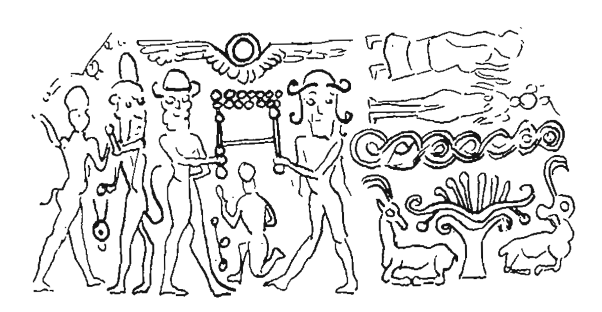
246


247


248


249

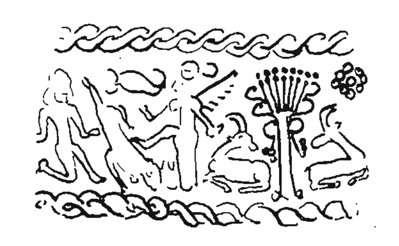

250


251


252


253





254

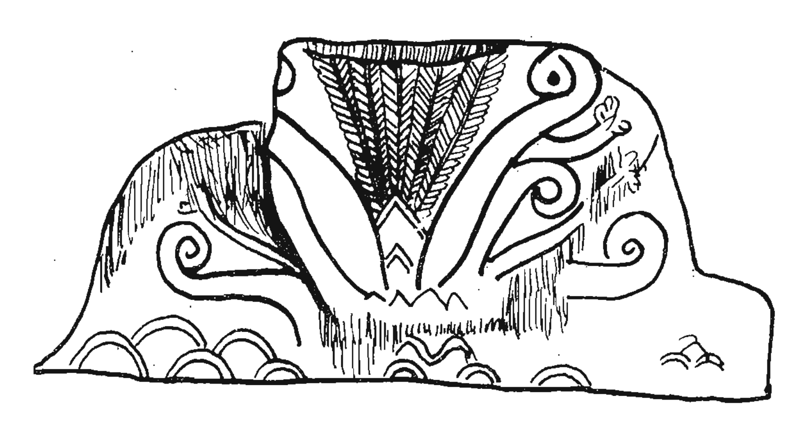


255





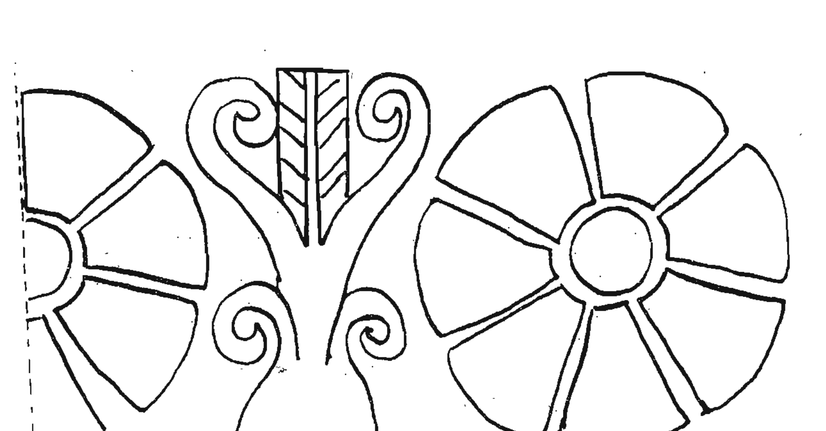
256



257



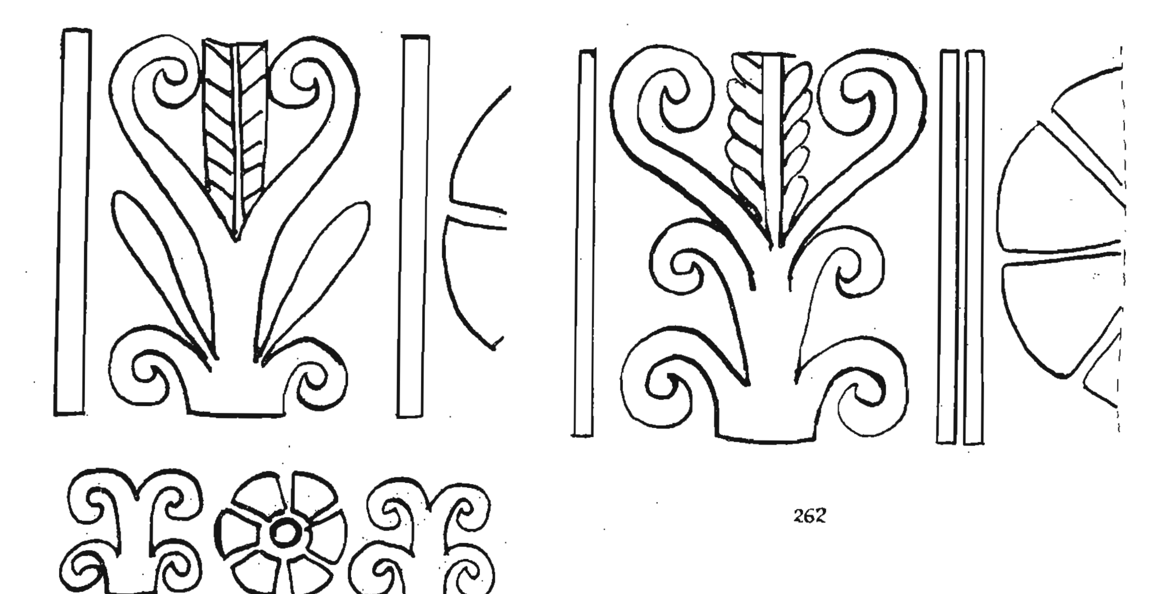
258



259



260

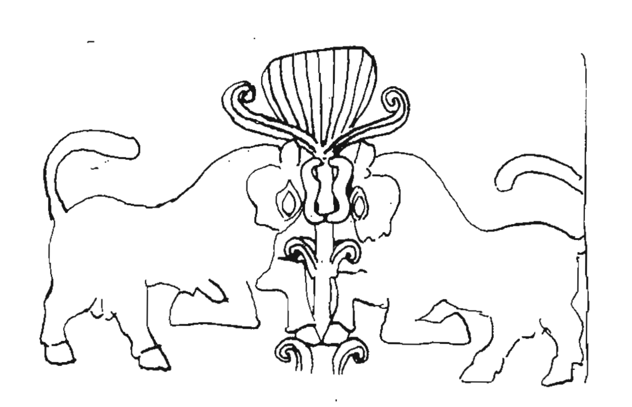


261

262



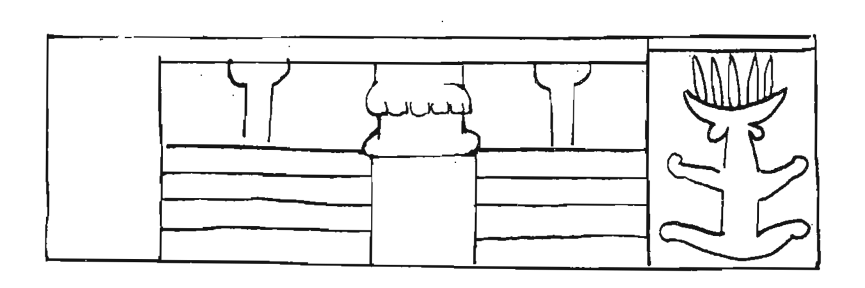
263



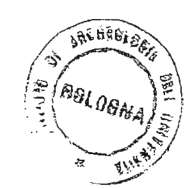
264

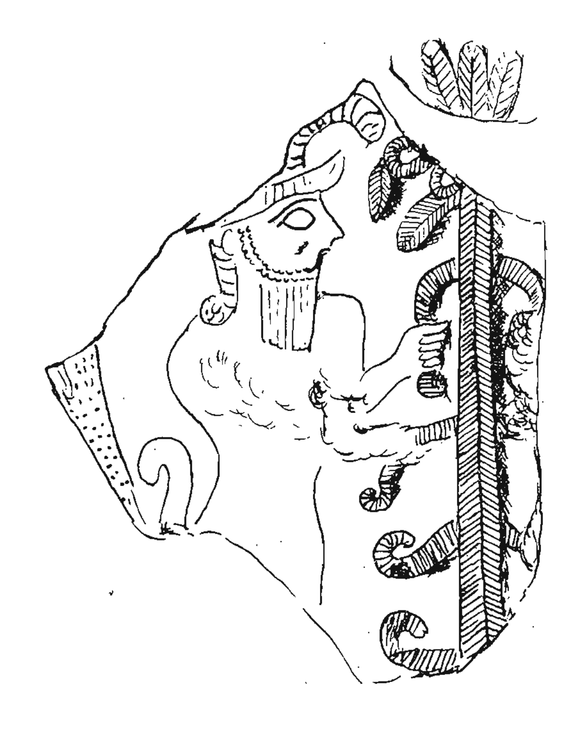


265

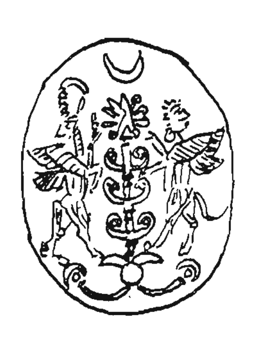


266






267



268



269



270



271



272



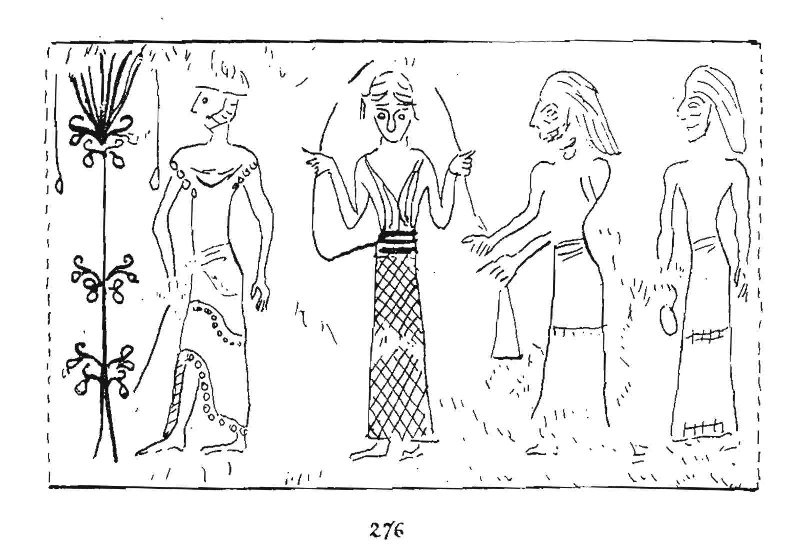
273



274



275



276



277



278



279



280

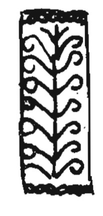


281





282



283



284

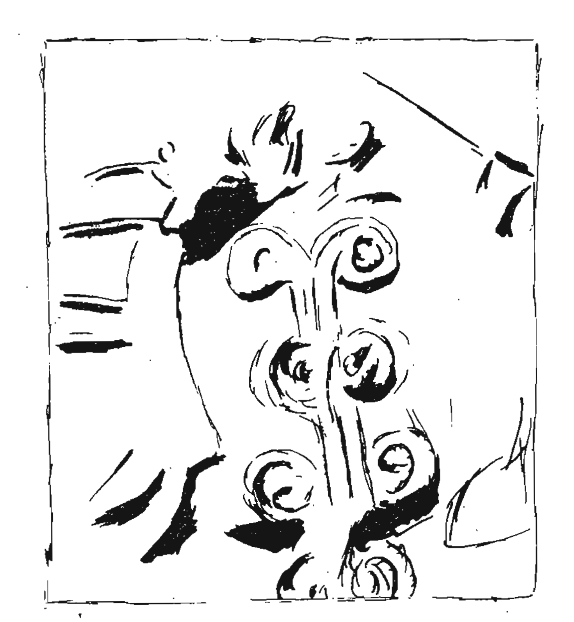


285

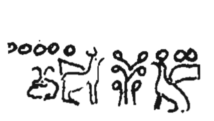
286



287



288



289



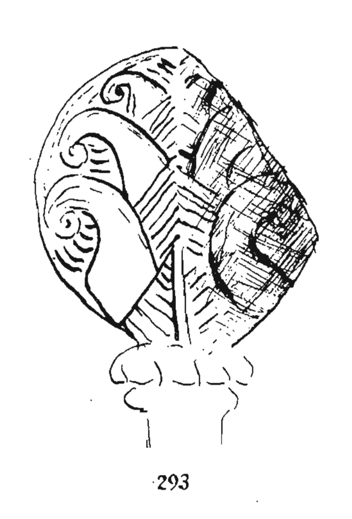
290



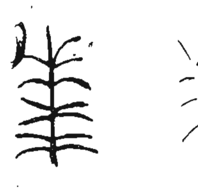
291



292



293



294

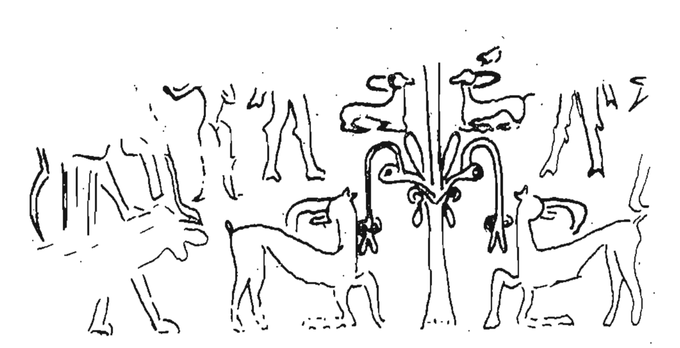


295



296





297



298



299



300



301



302



303



304



305



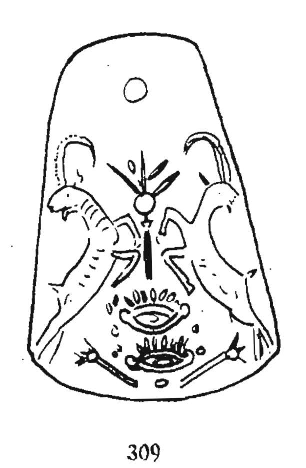
306



307



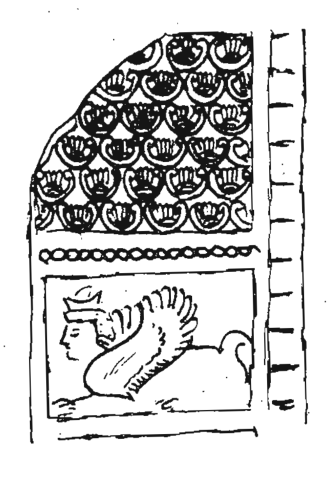
308



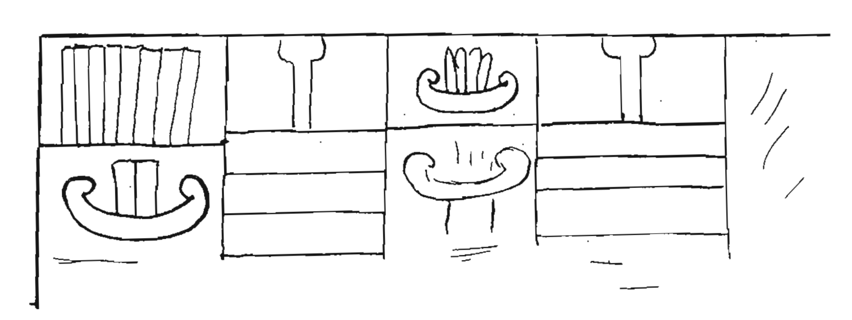
309



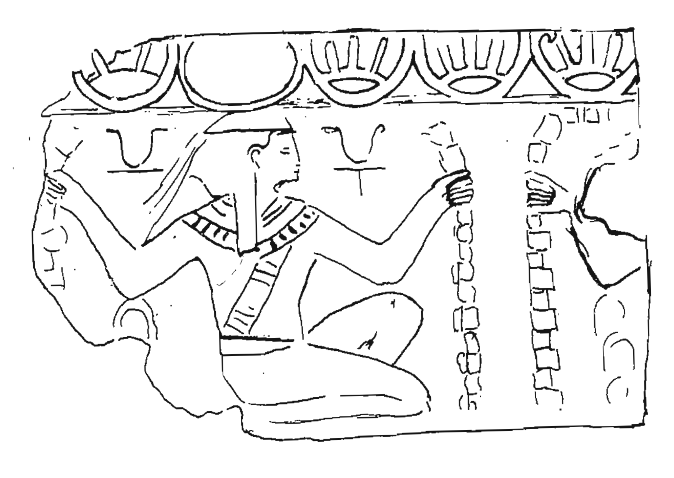
310



311



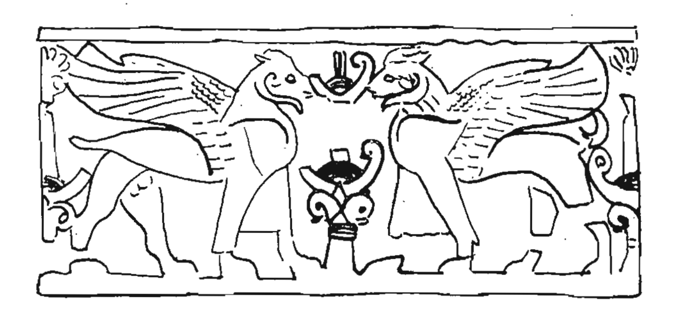
312



313



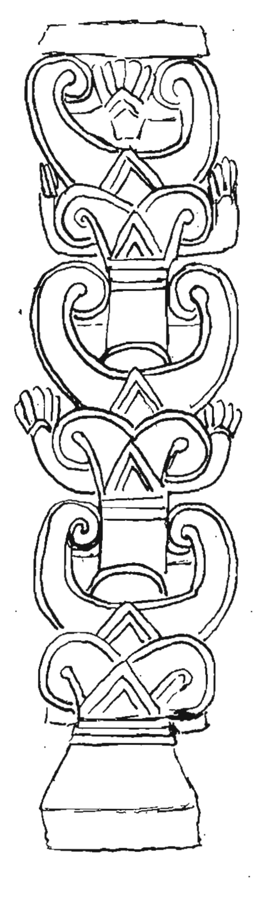
314



315



316



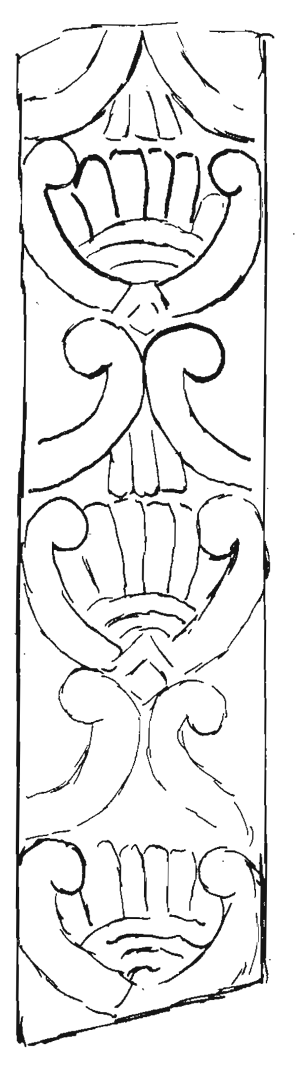
317



318



319

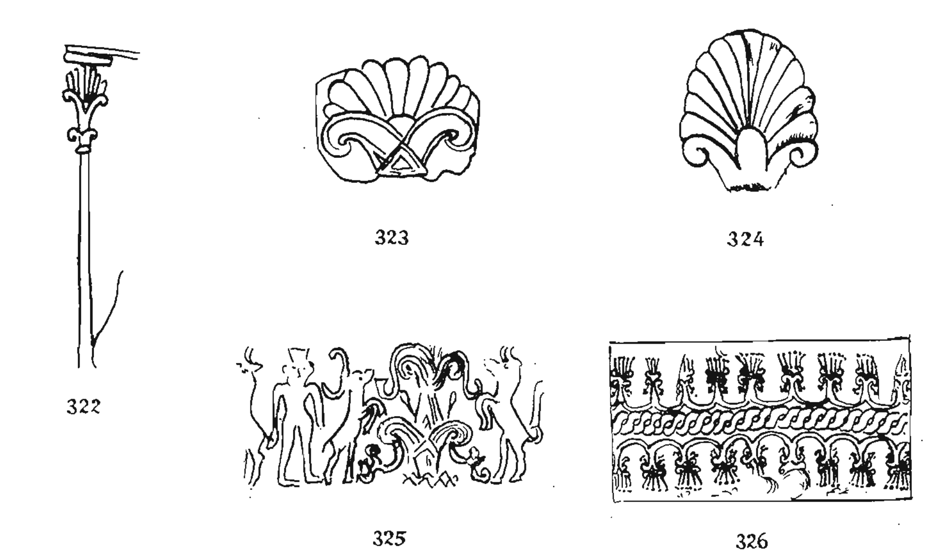


320



321





322

323

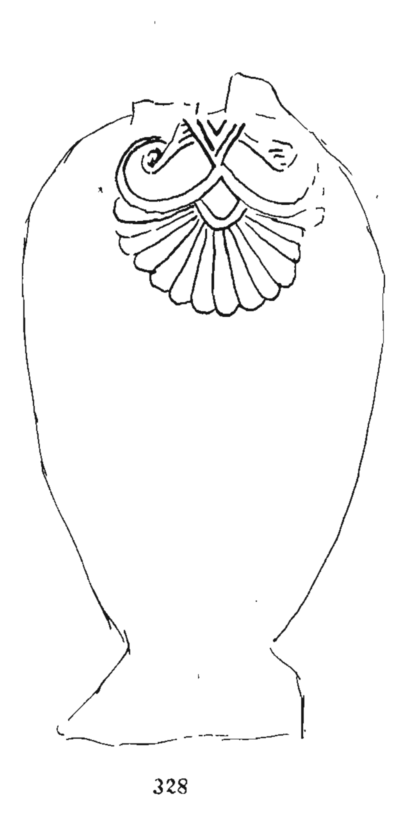
324

325

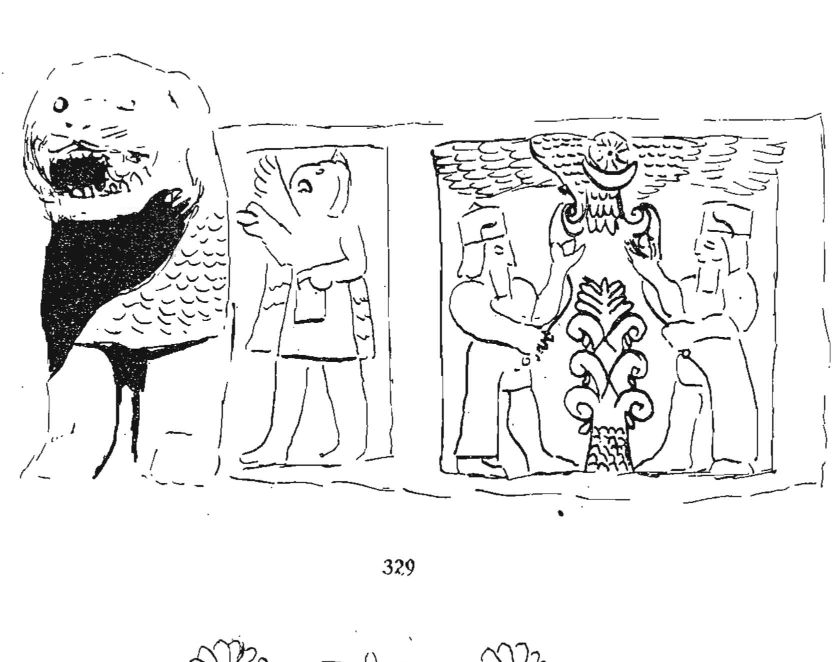
326



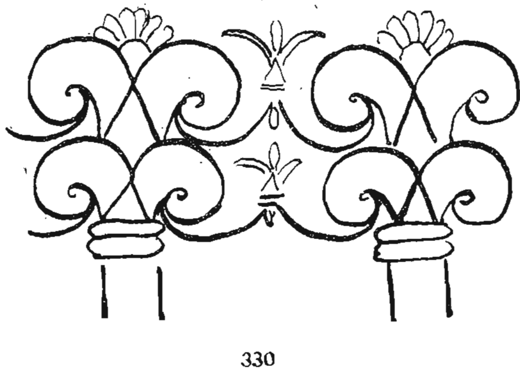
327



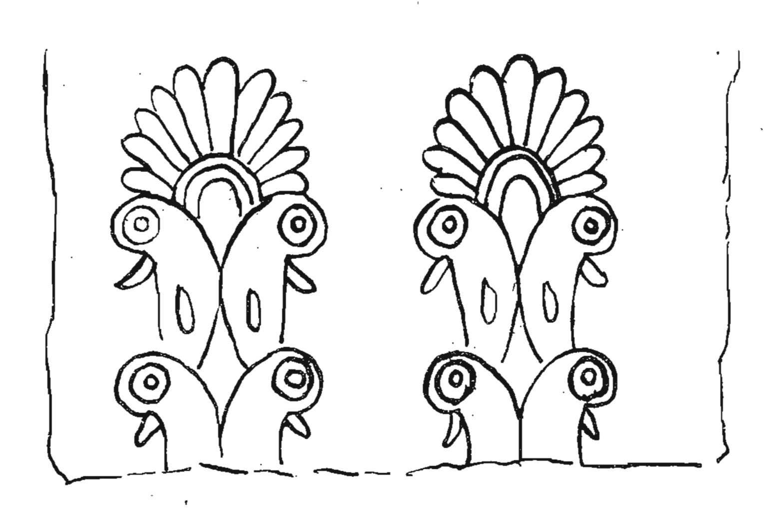
328



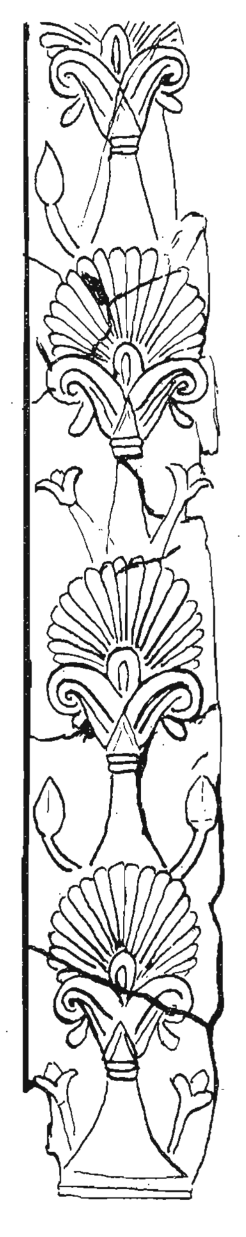
329



330



331



332

333

334

335

336

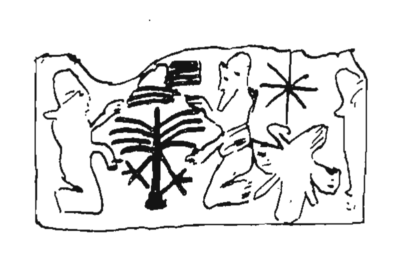
337

338

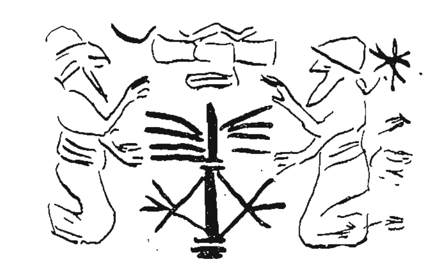
339

340

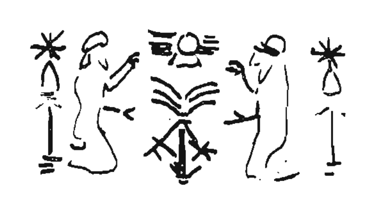
341



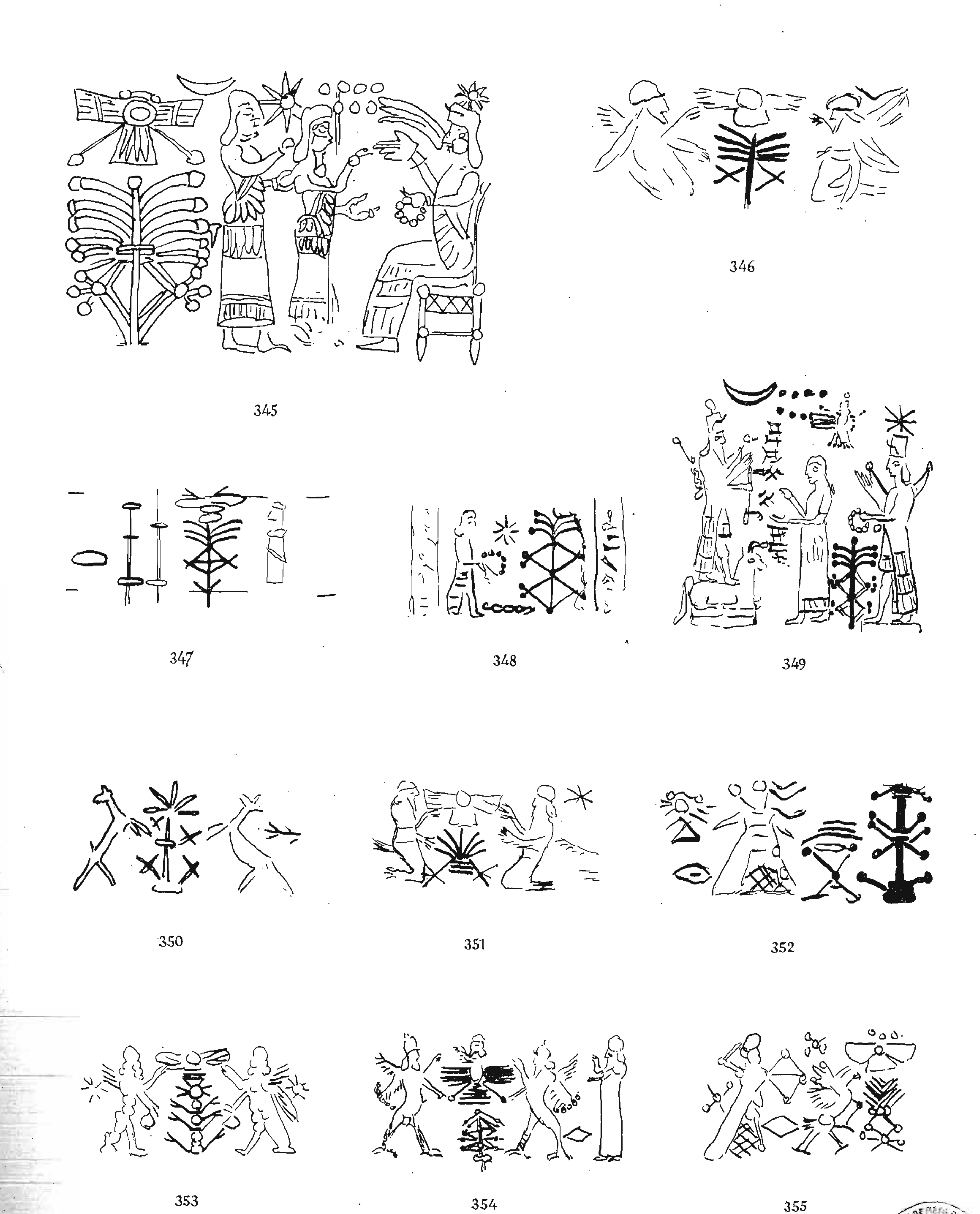
342



343



344



345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355

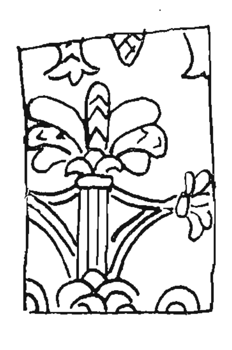




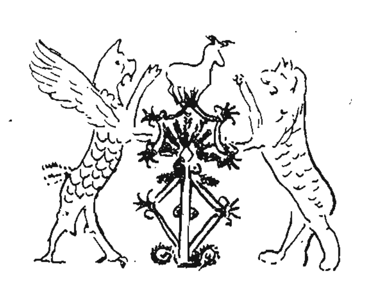
356



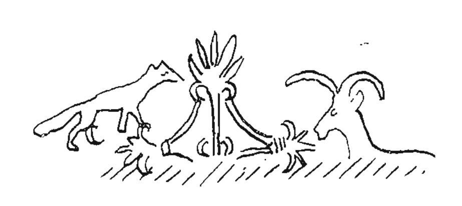
357



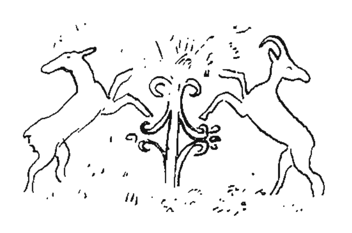
358



359



360



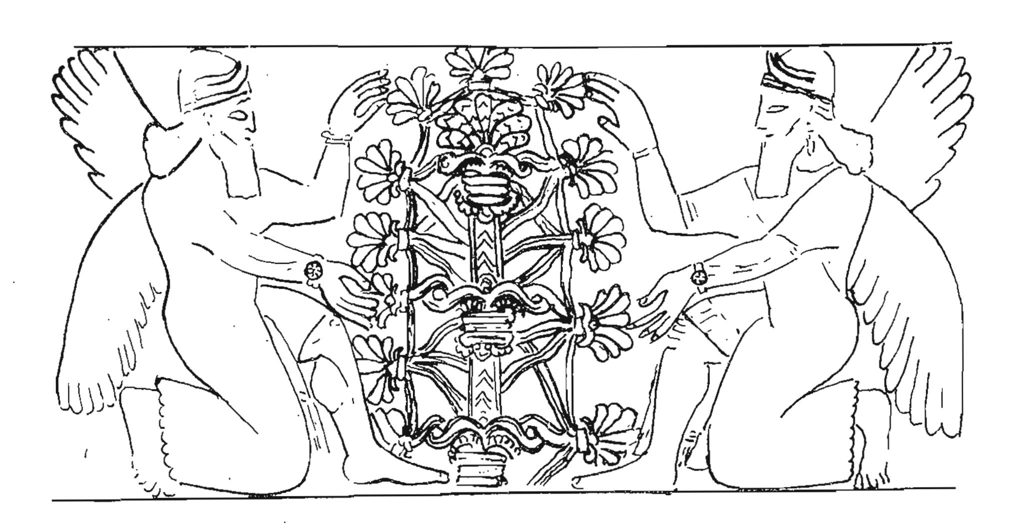
361



362



363



364







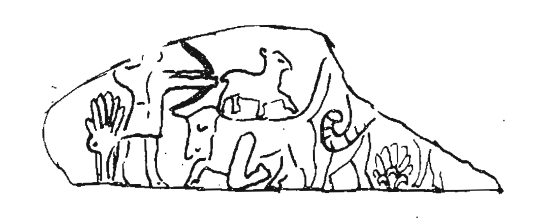
365

366

367



369



370



371



372

373

374

375

376

377

378

379

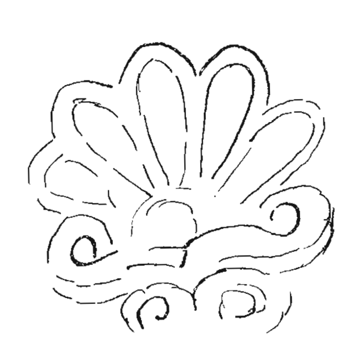
380



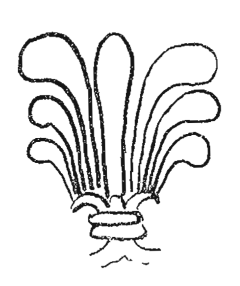
381



382



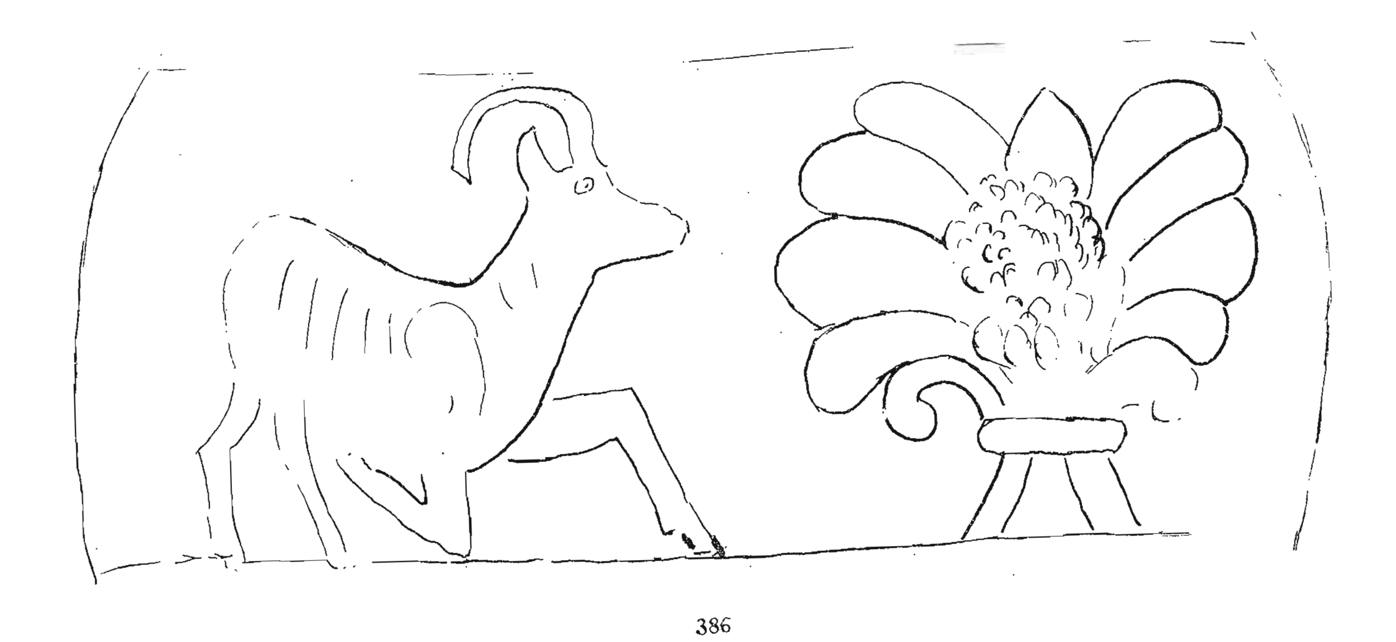
383



384



385

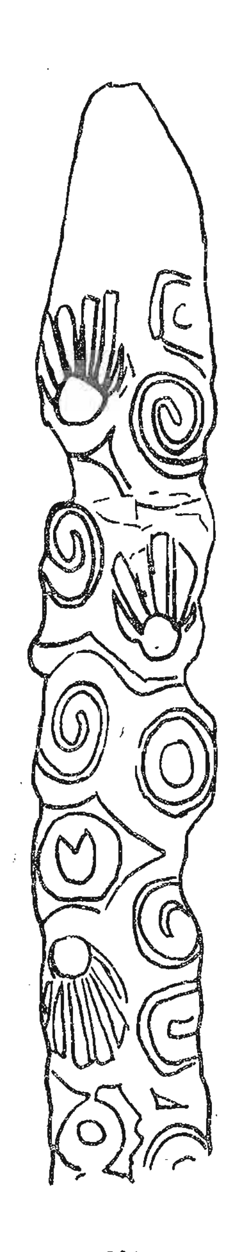


386



387







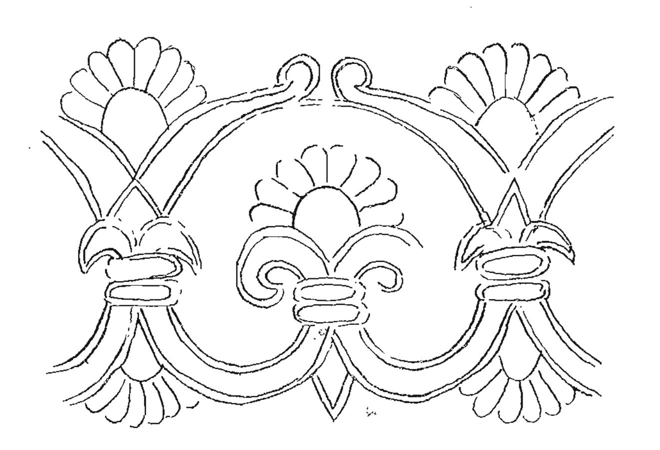
388



389



390



391

392

393

394

395

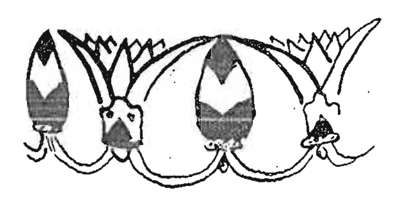
396

397

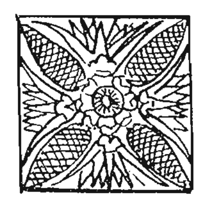
398

399





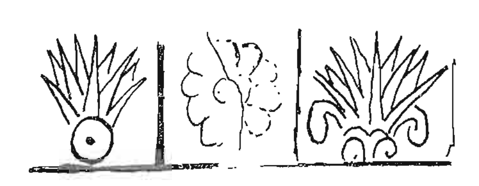
400



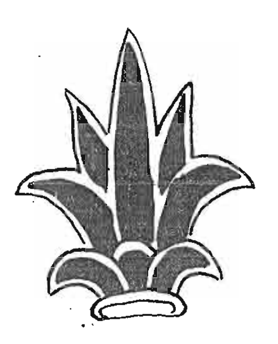
401



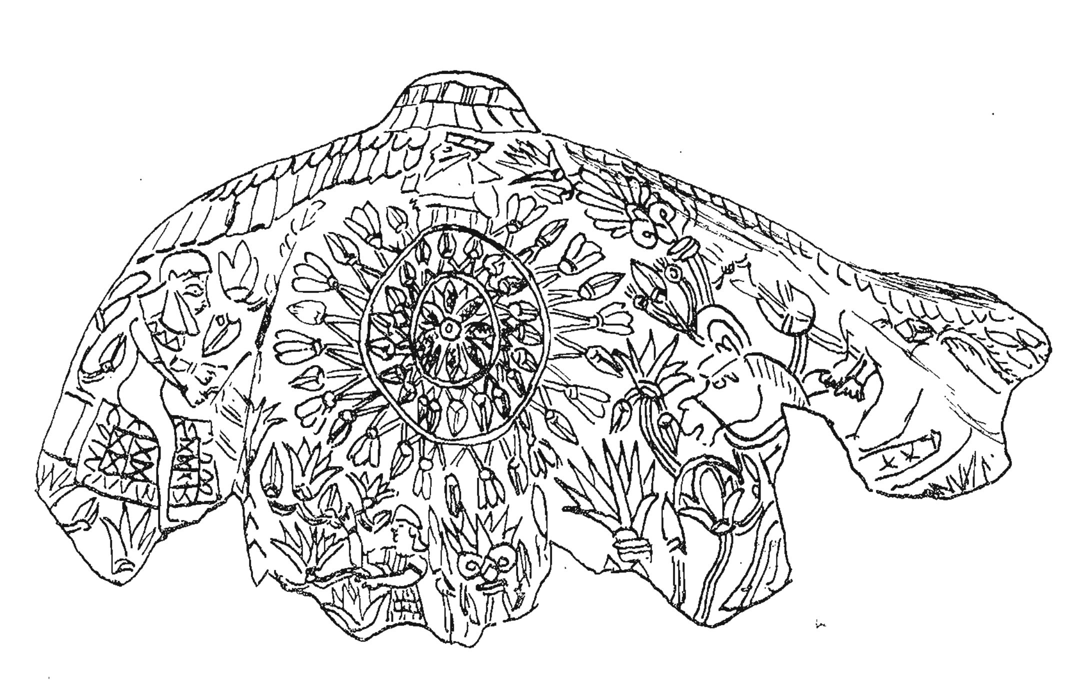
402



403

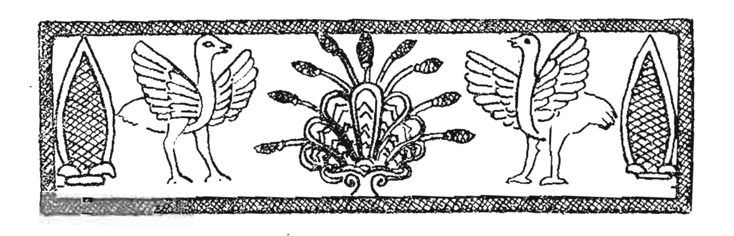


404

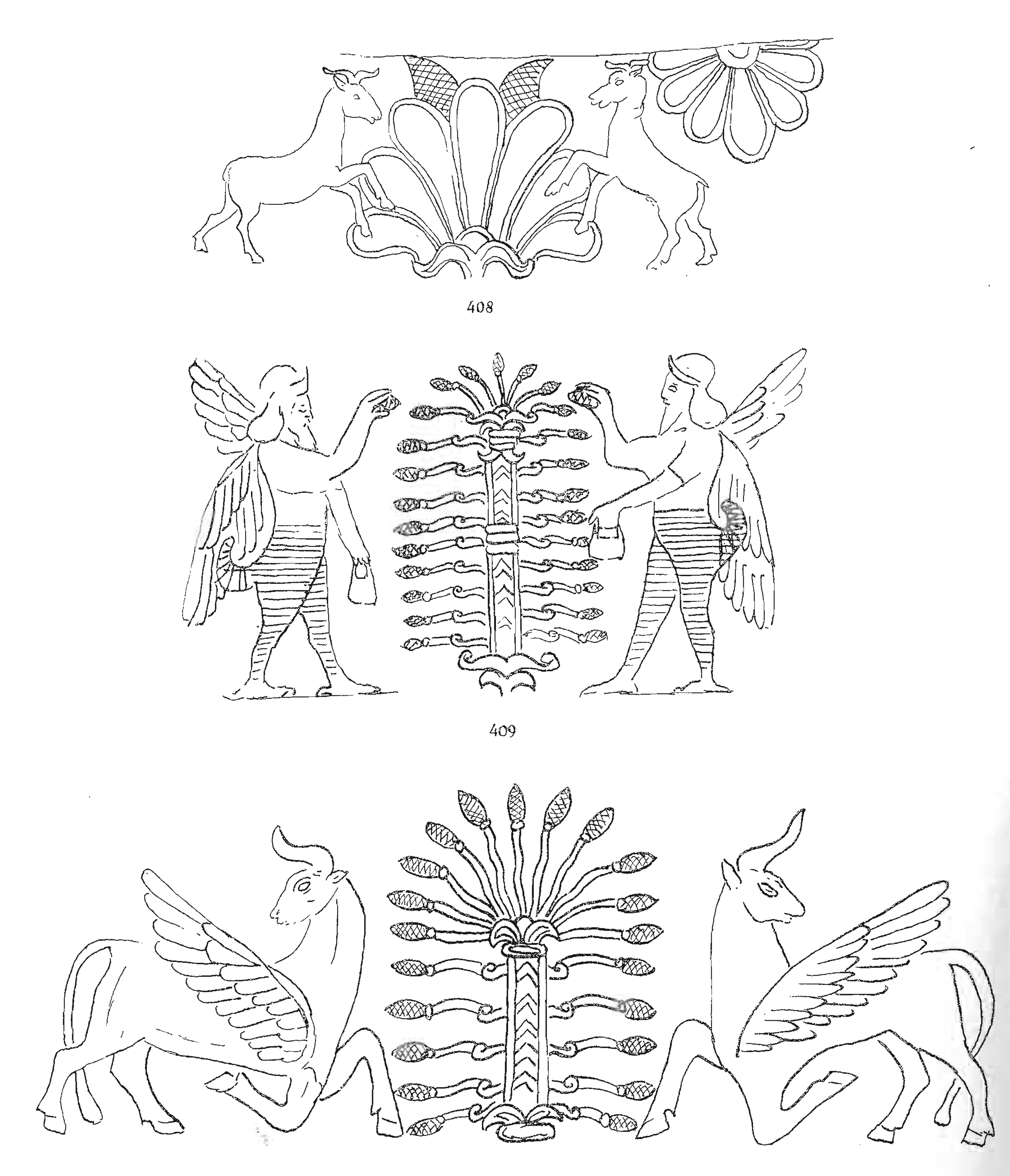


405

406



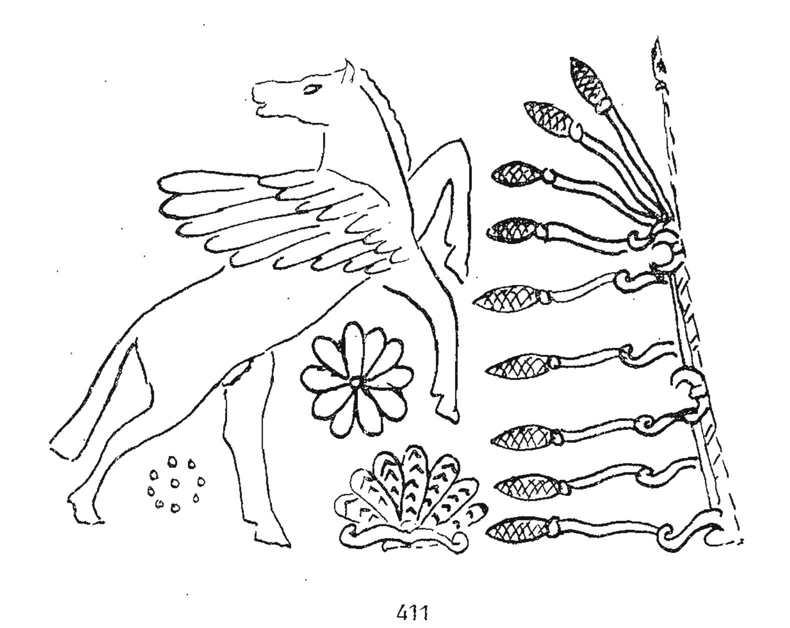
407



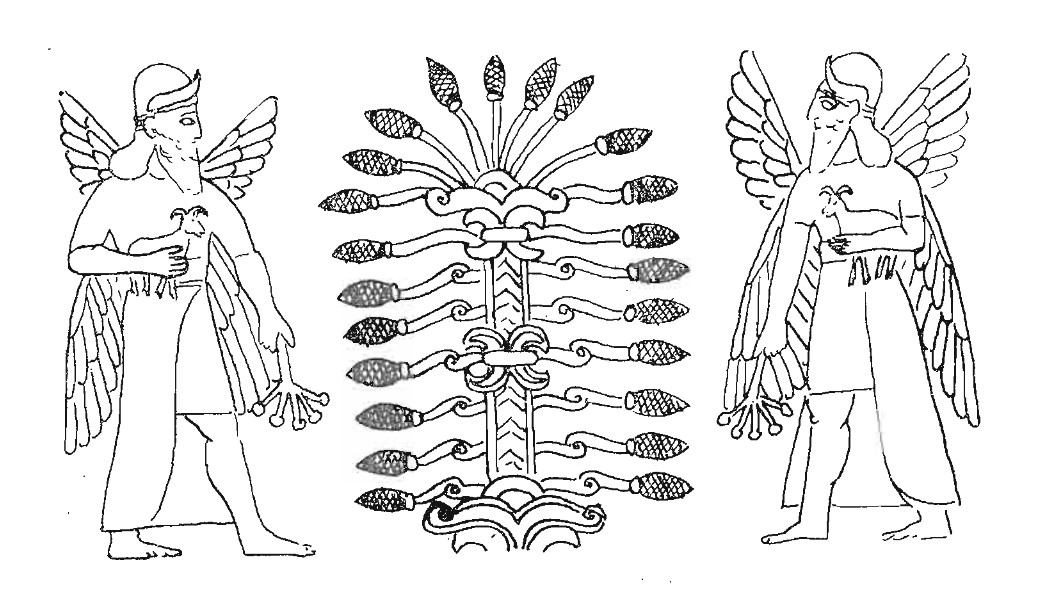
408

409

410

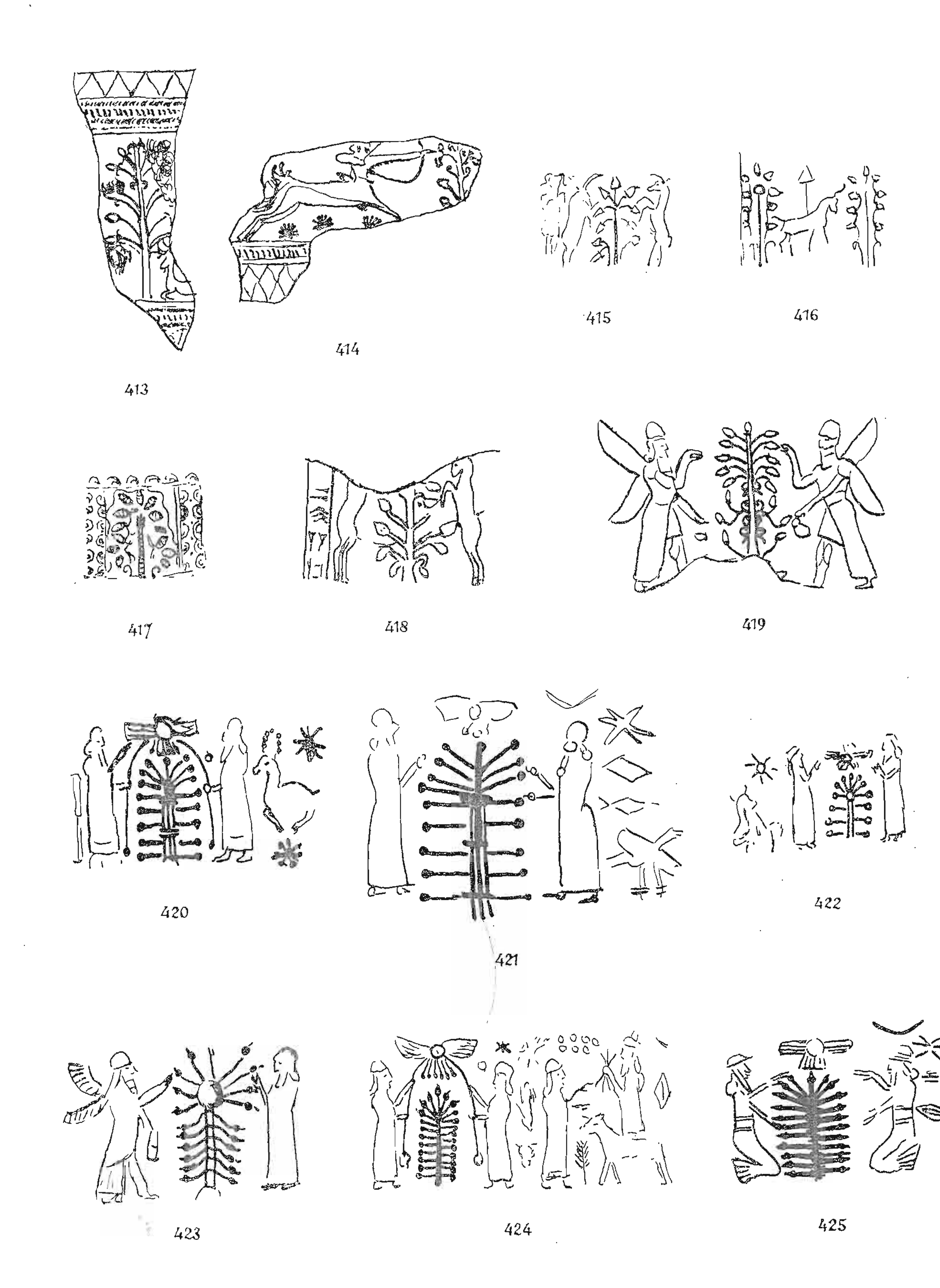


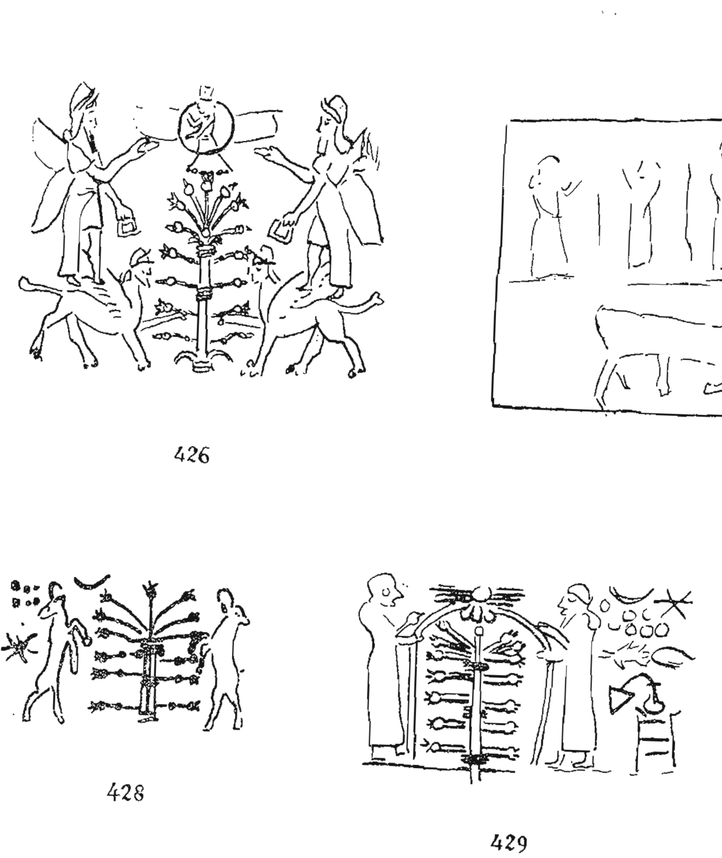
411



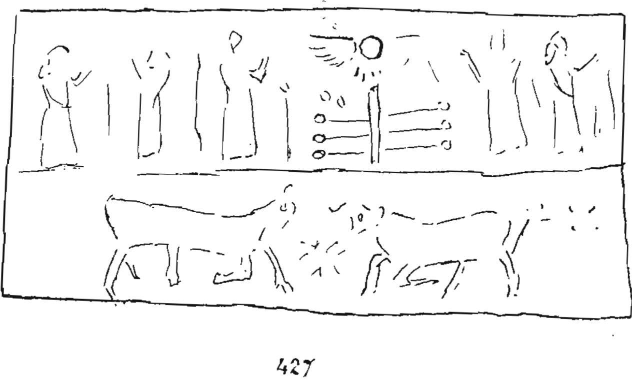
412




413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425



426



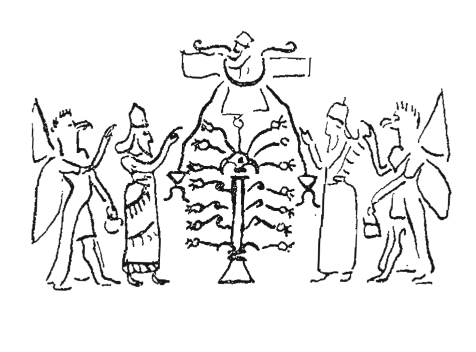
427



428

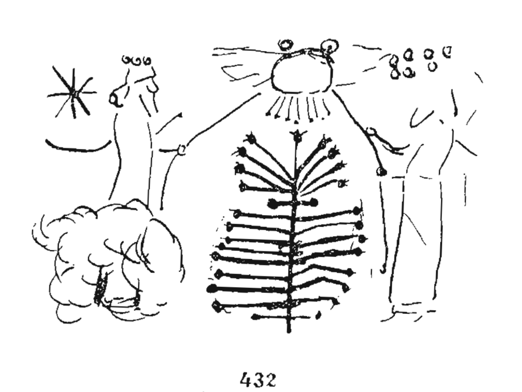
429

430

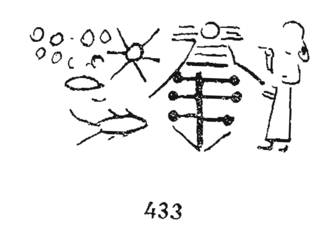




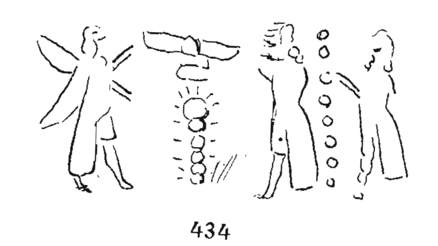
431



432

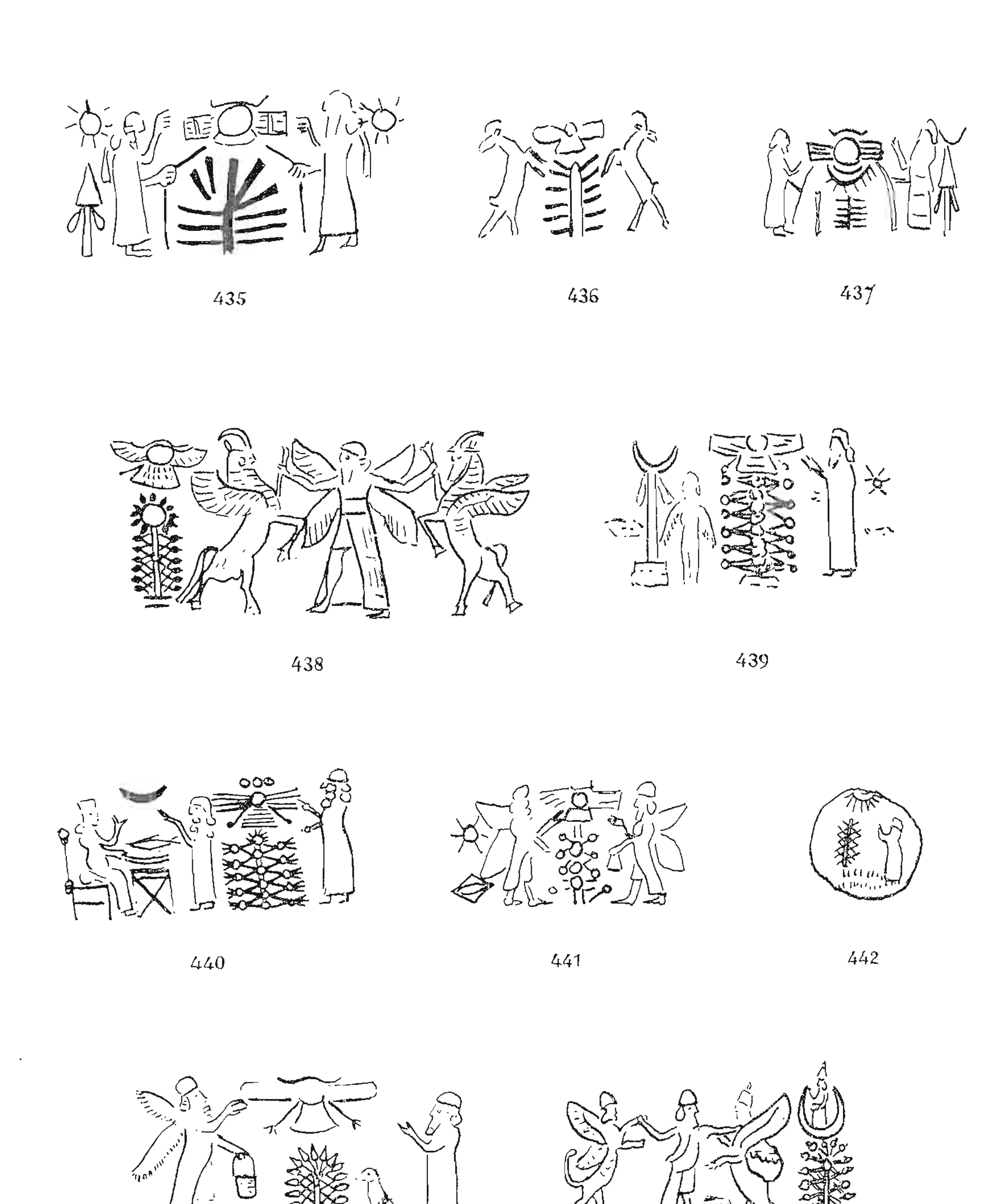


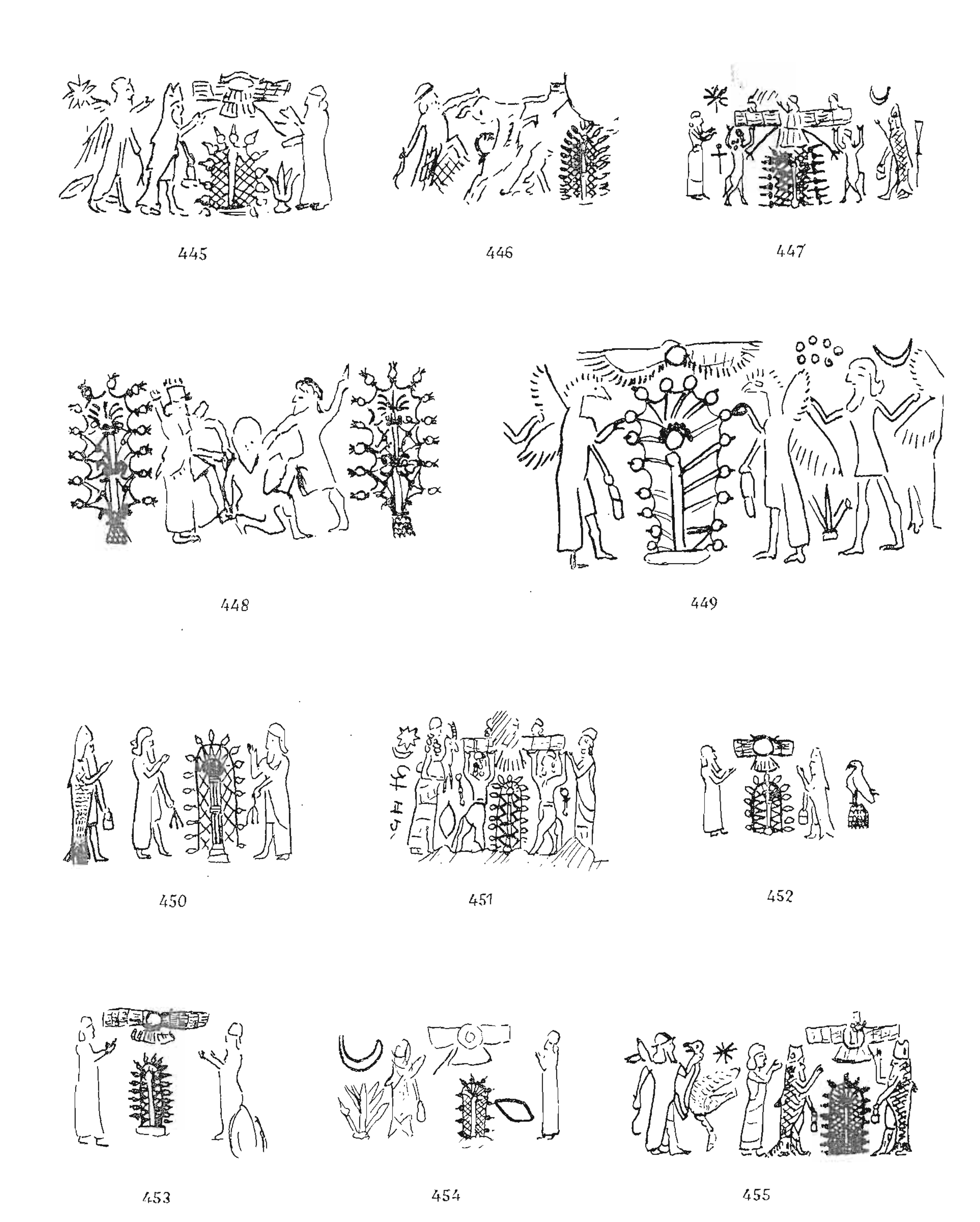
433



434




435
436
437
438
439
440
441
442
443
444

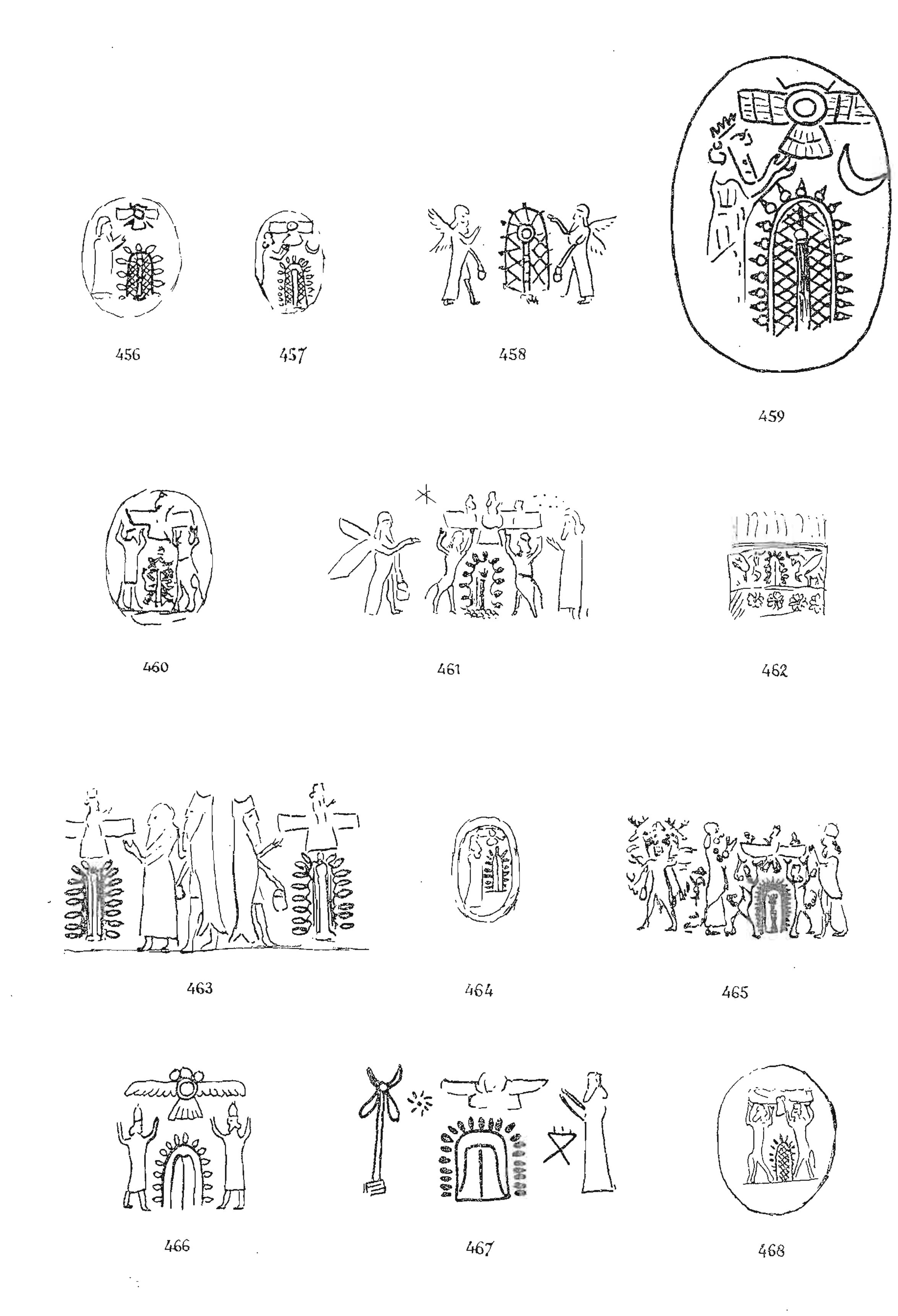


445 446 447

448 449

450 451 452

453 454 455


456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468

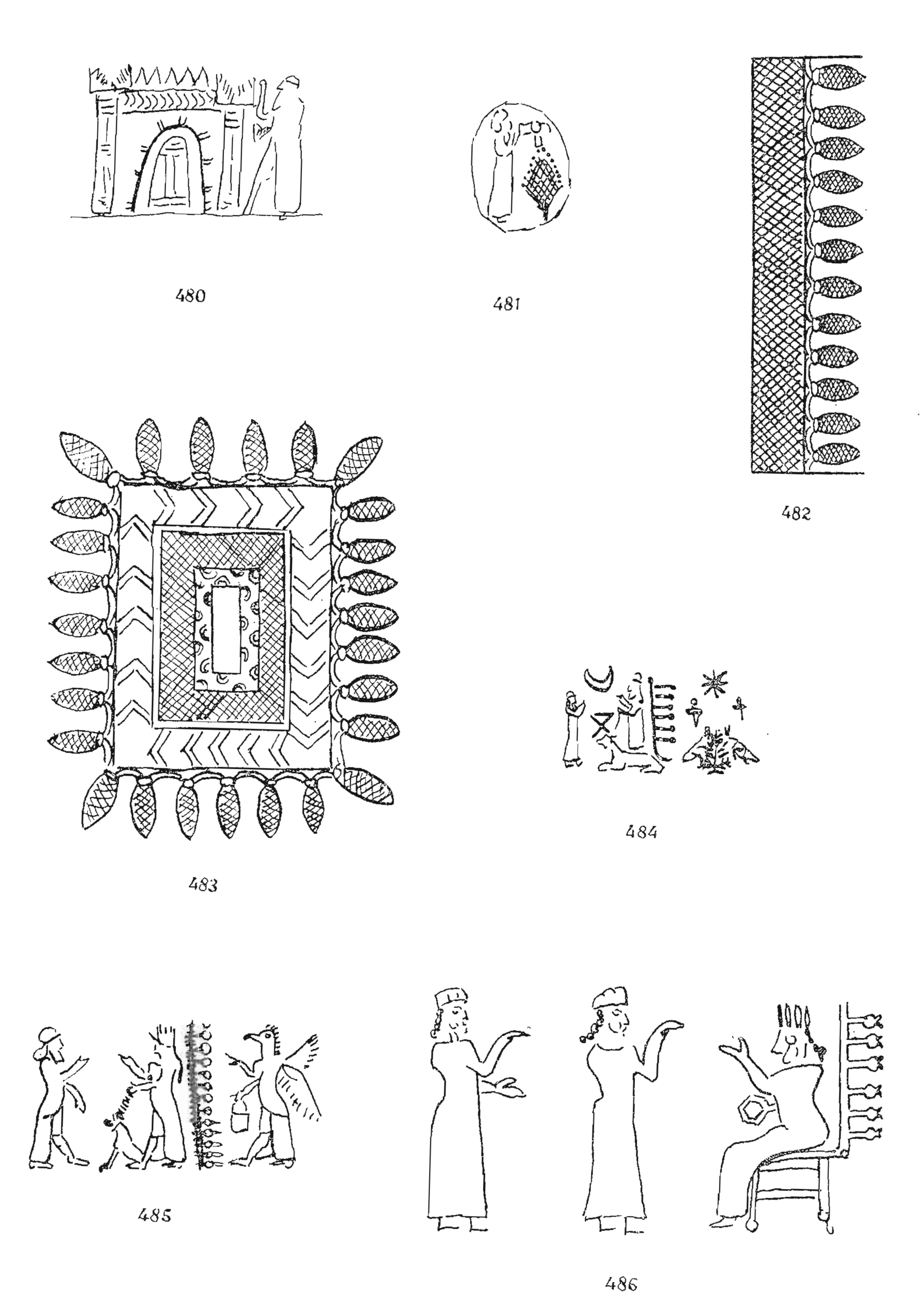
469 470 471

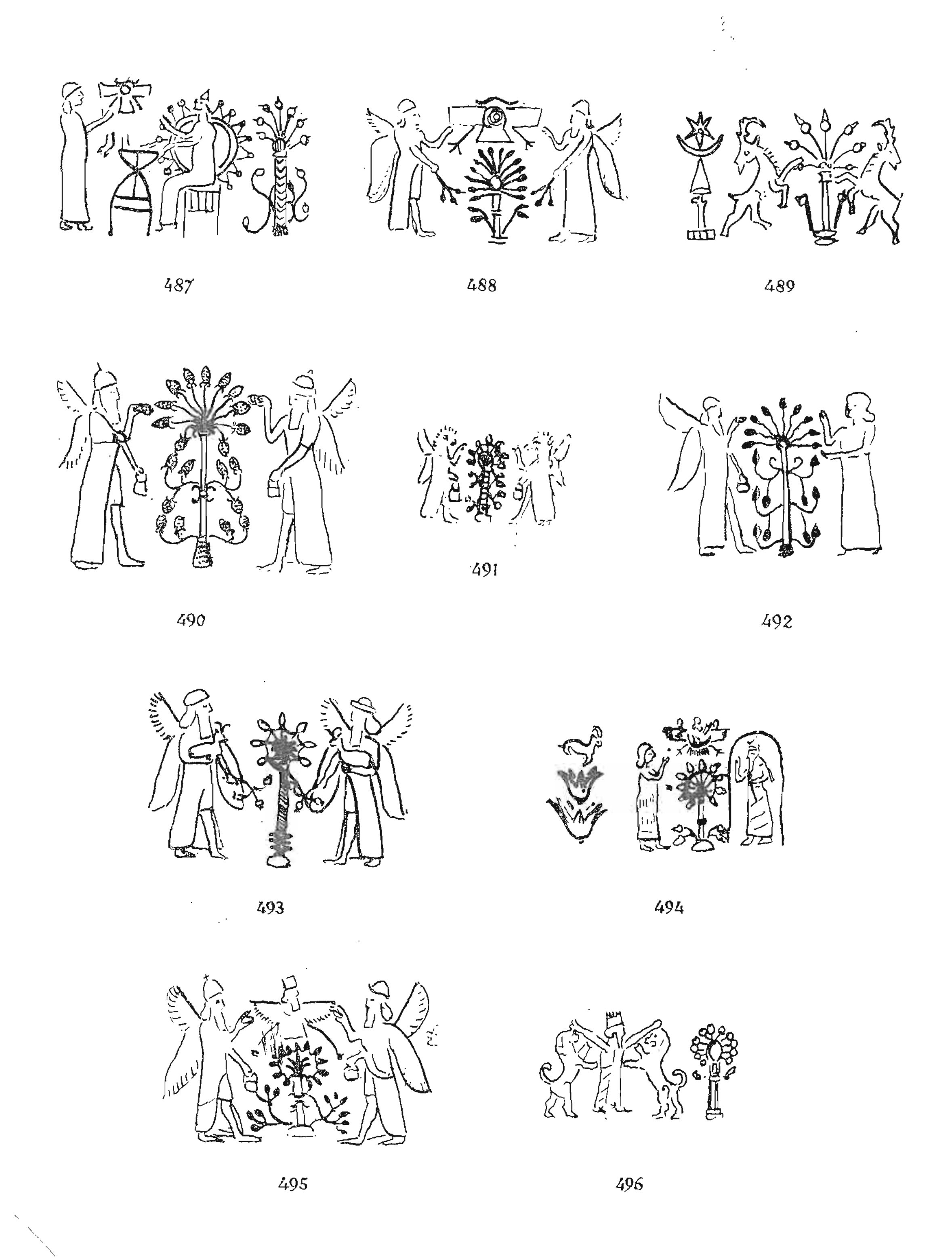
472 473 474

475 476 477

478 479




480
481
482
483
484
485
486

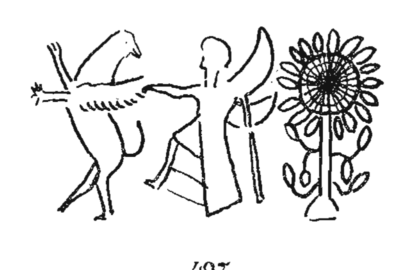


487 488 489

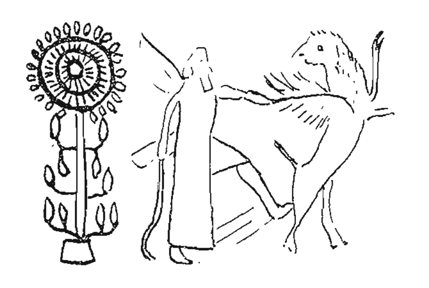
490 491 492

493 494

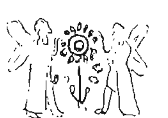
495 496



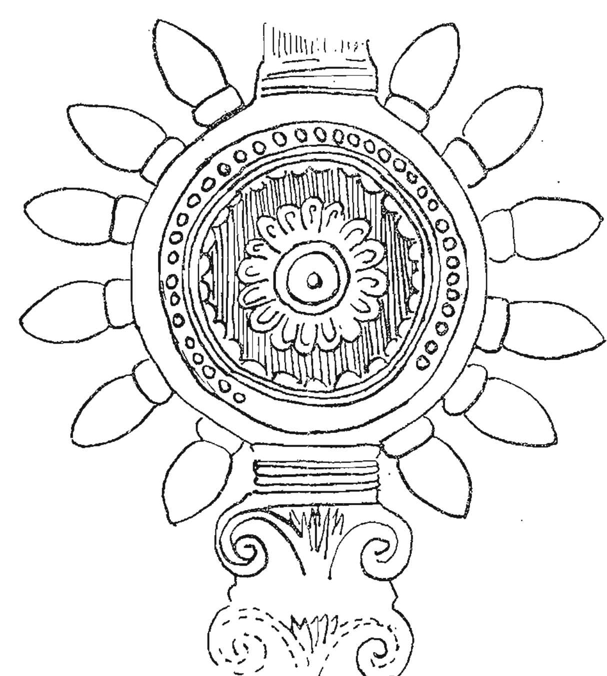
497



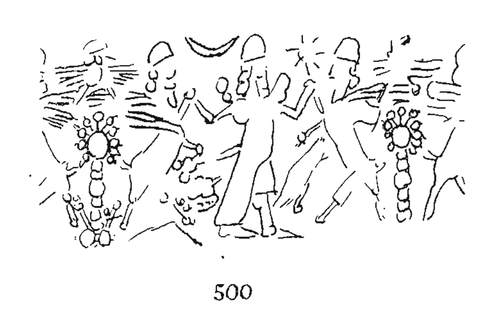
498



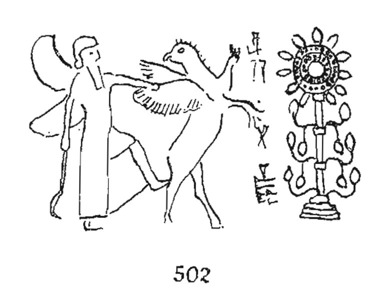
499



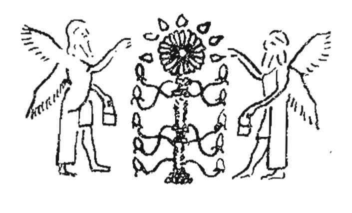
501



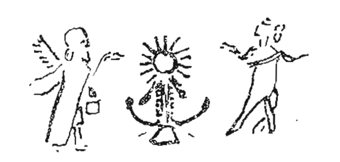
500



502



503



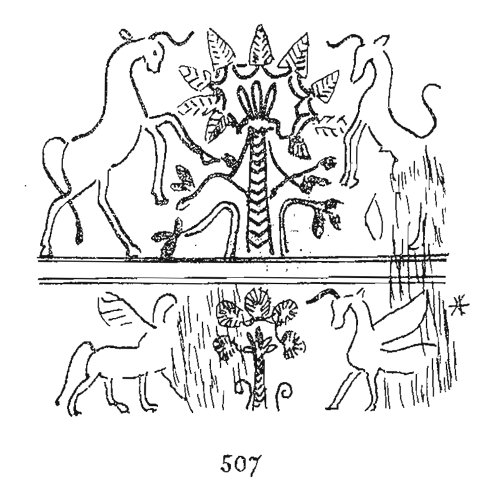
504



505



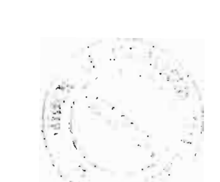
506

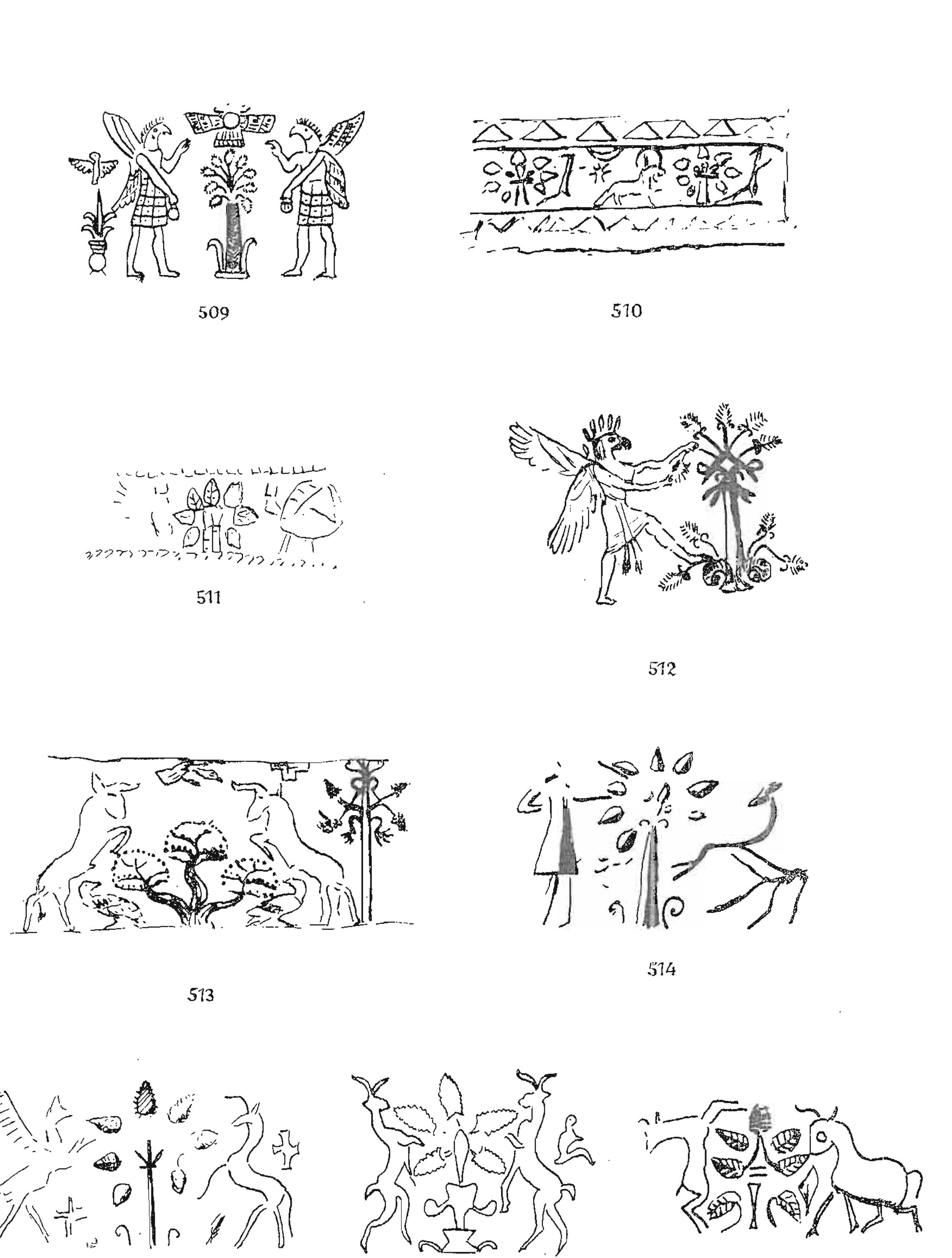


507



508

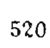




509 510 511 512 513 514 515 516 517

518

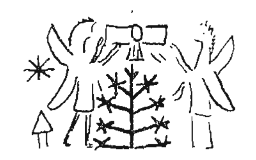
519



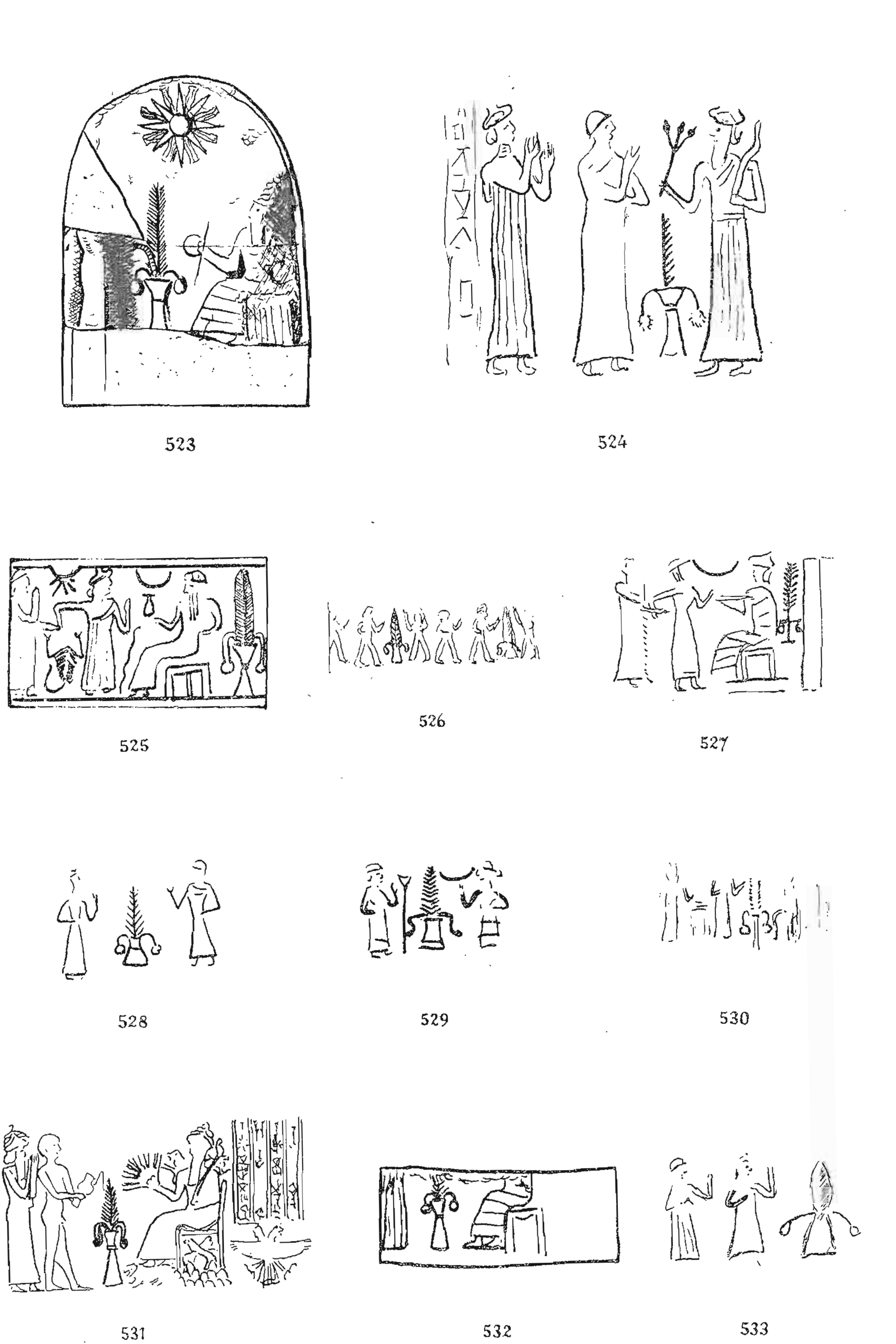
520



521



522



523 524

525 526 527

528 529 530

531 532 533



534



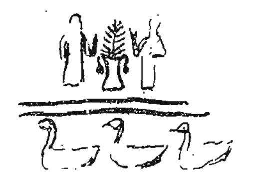
535



536



537



538



539



540



541



542



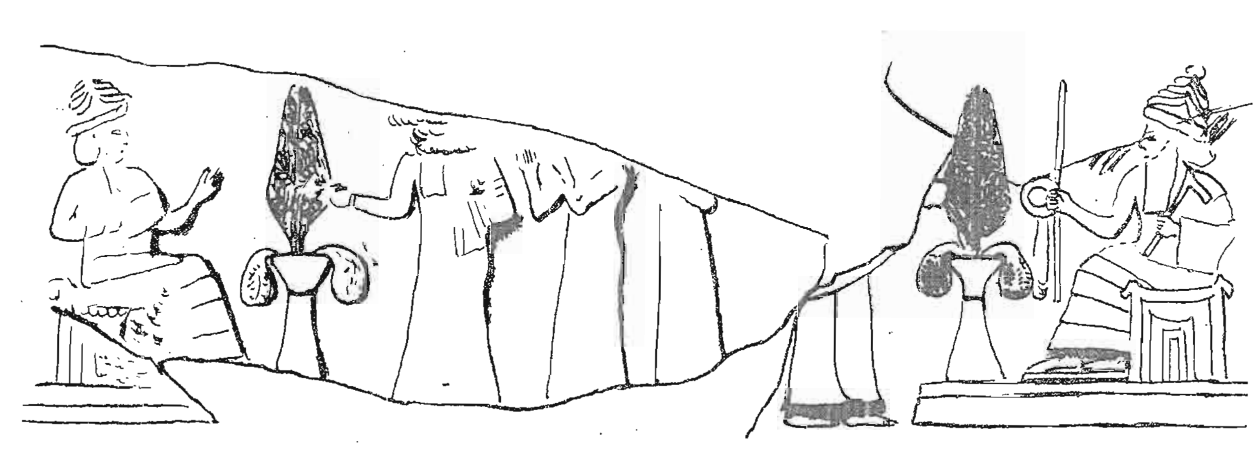
543



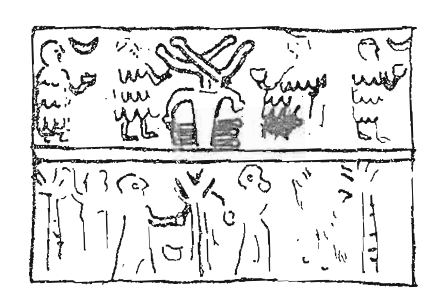
544

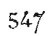


545



546





547



548



549



550



551



552



553



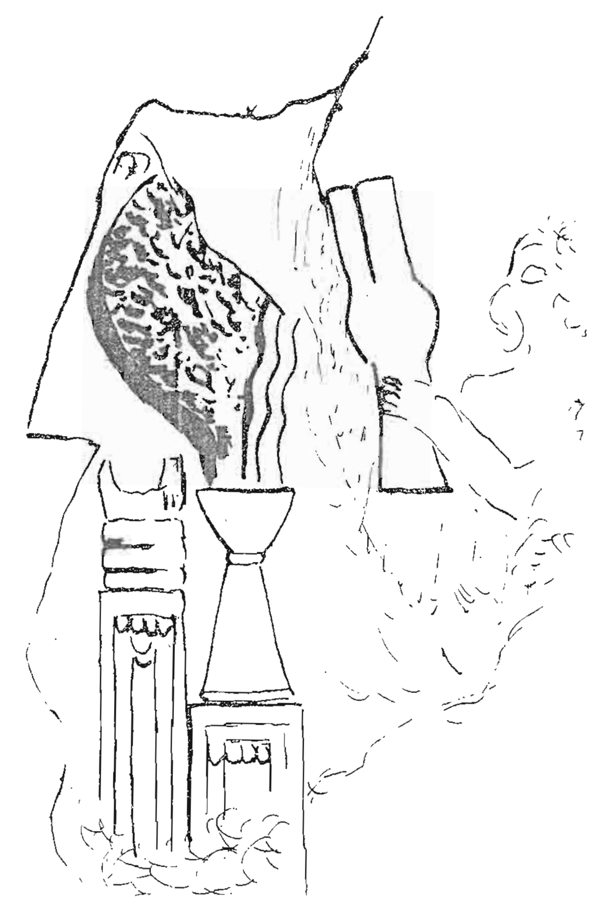
554



555



556



557



558

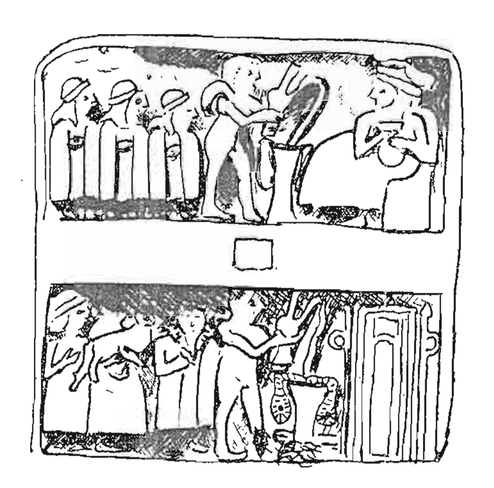


559





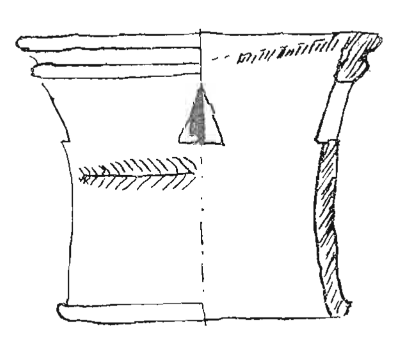
560



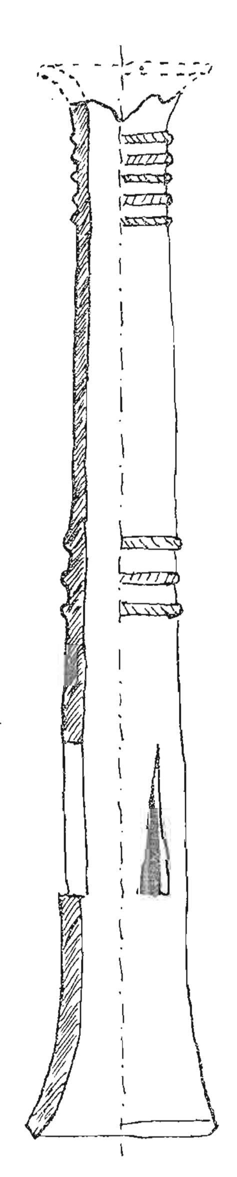
561



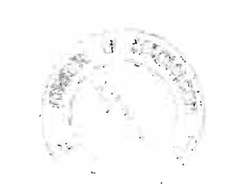
562

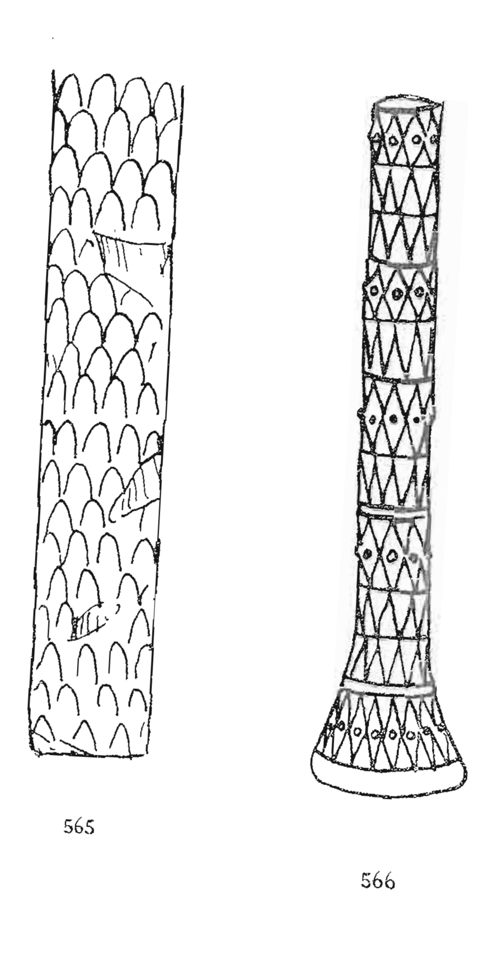


564



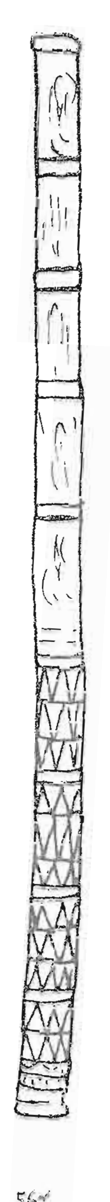
563



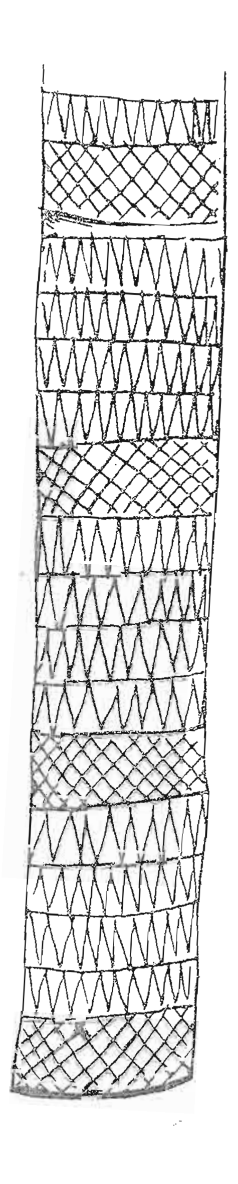


565

566



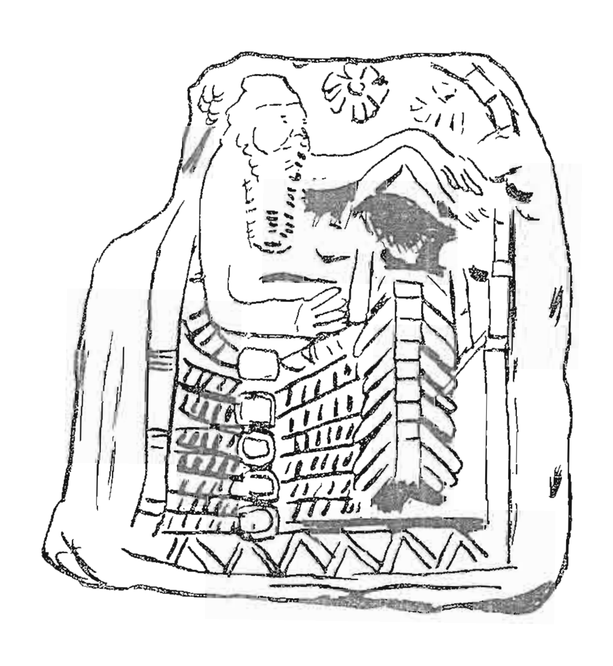
567

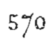


568

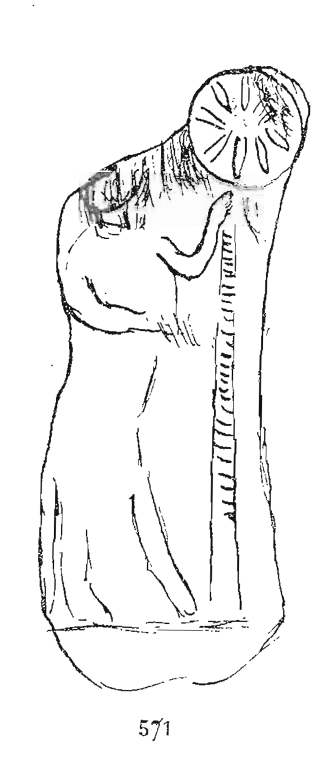


569

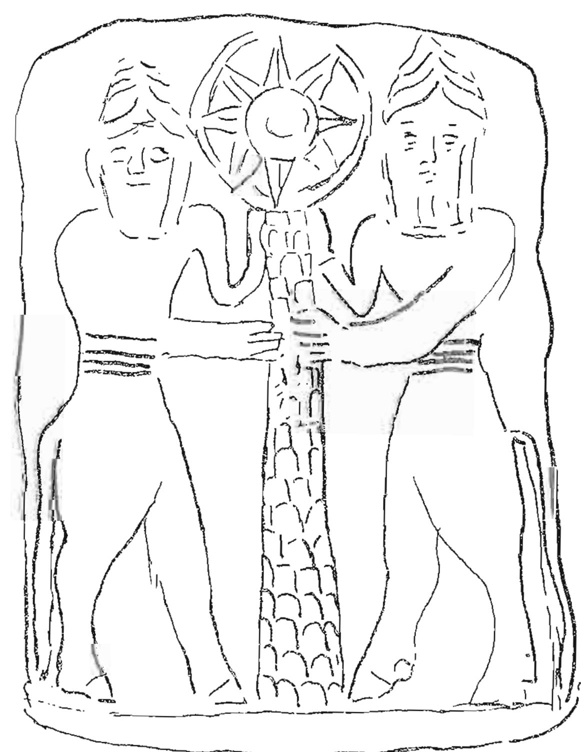




570

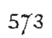


571



572





573



574





575



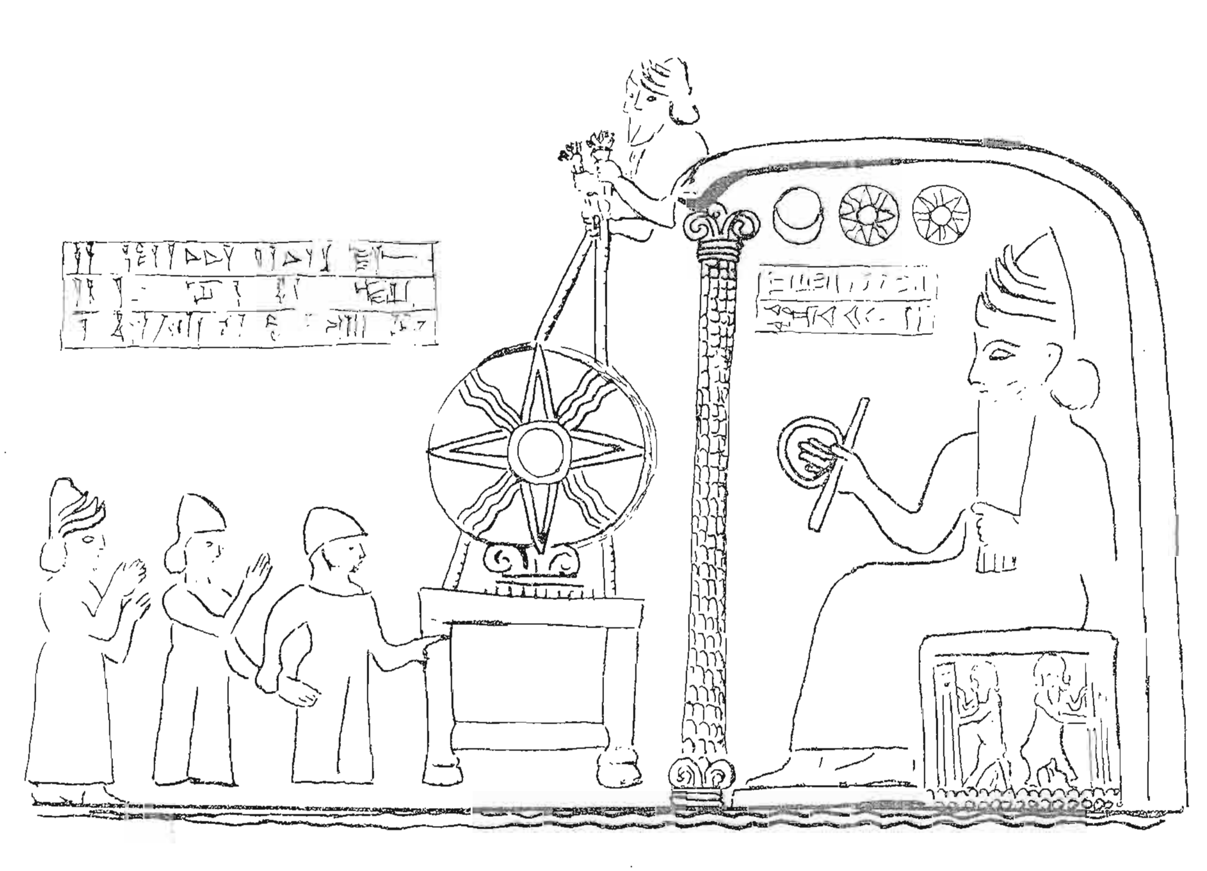
576



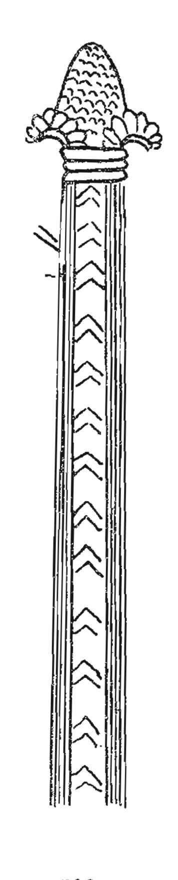
577



578



579

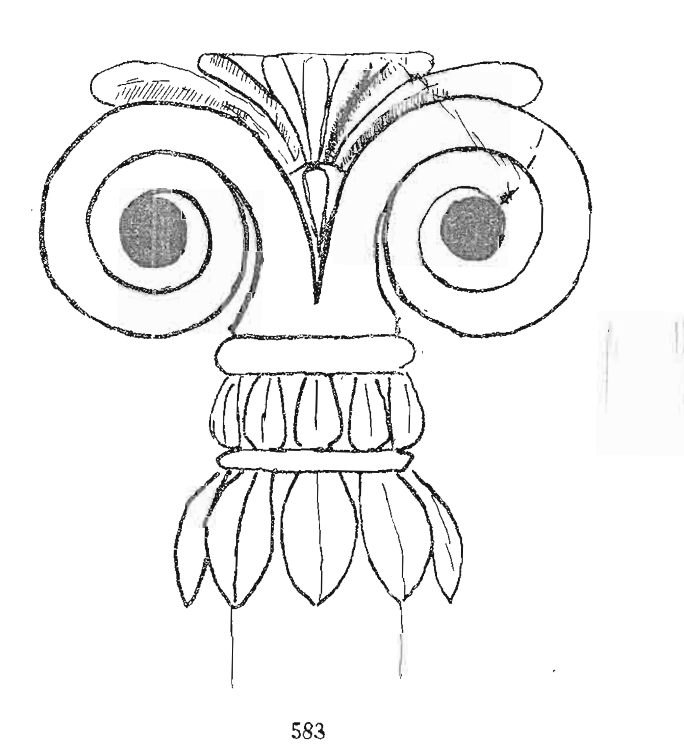




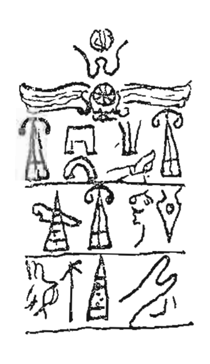
581



580

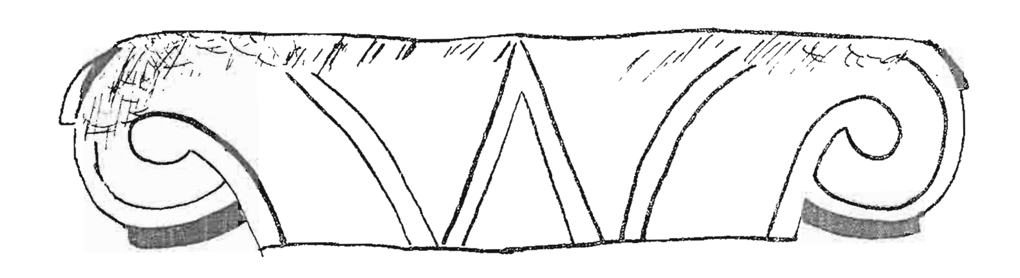


583

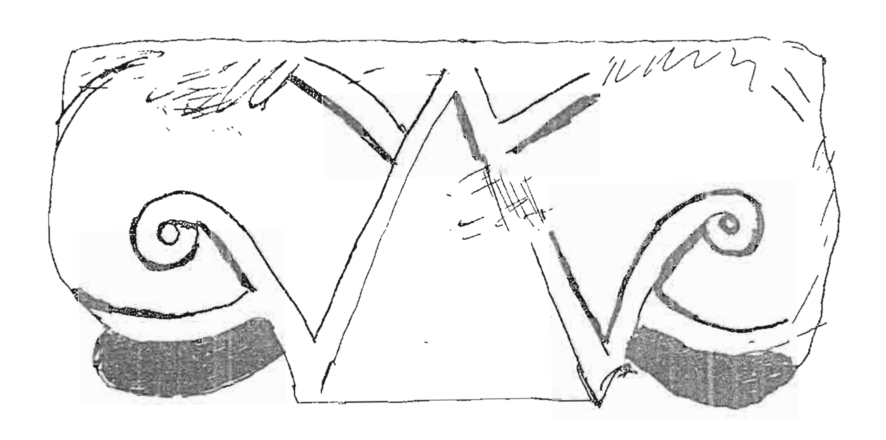


582

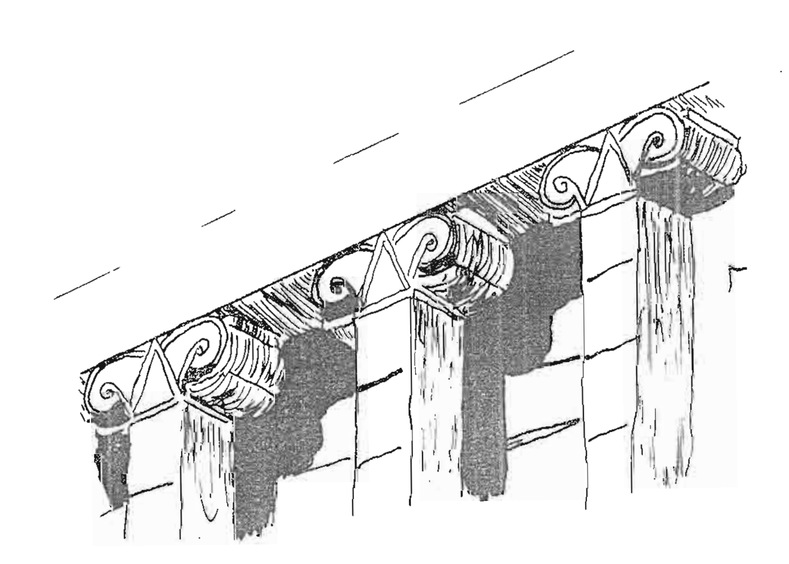




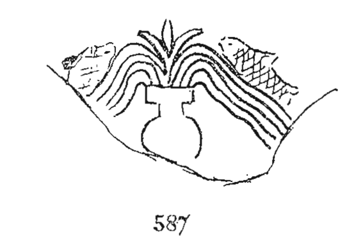
584



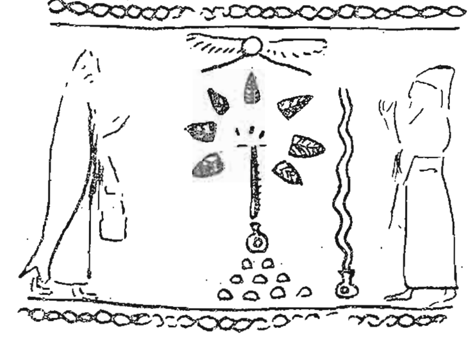
585



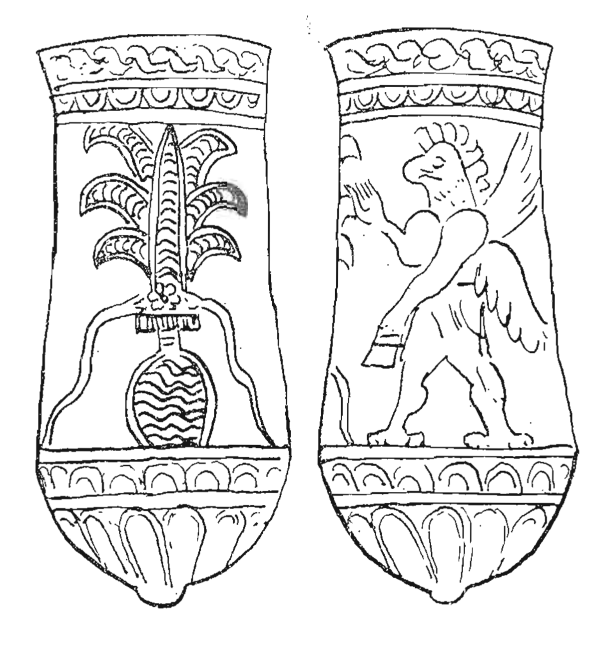
586



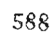
587





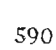


589



588

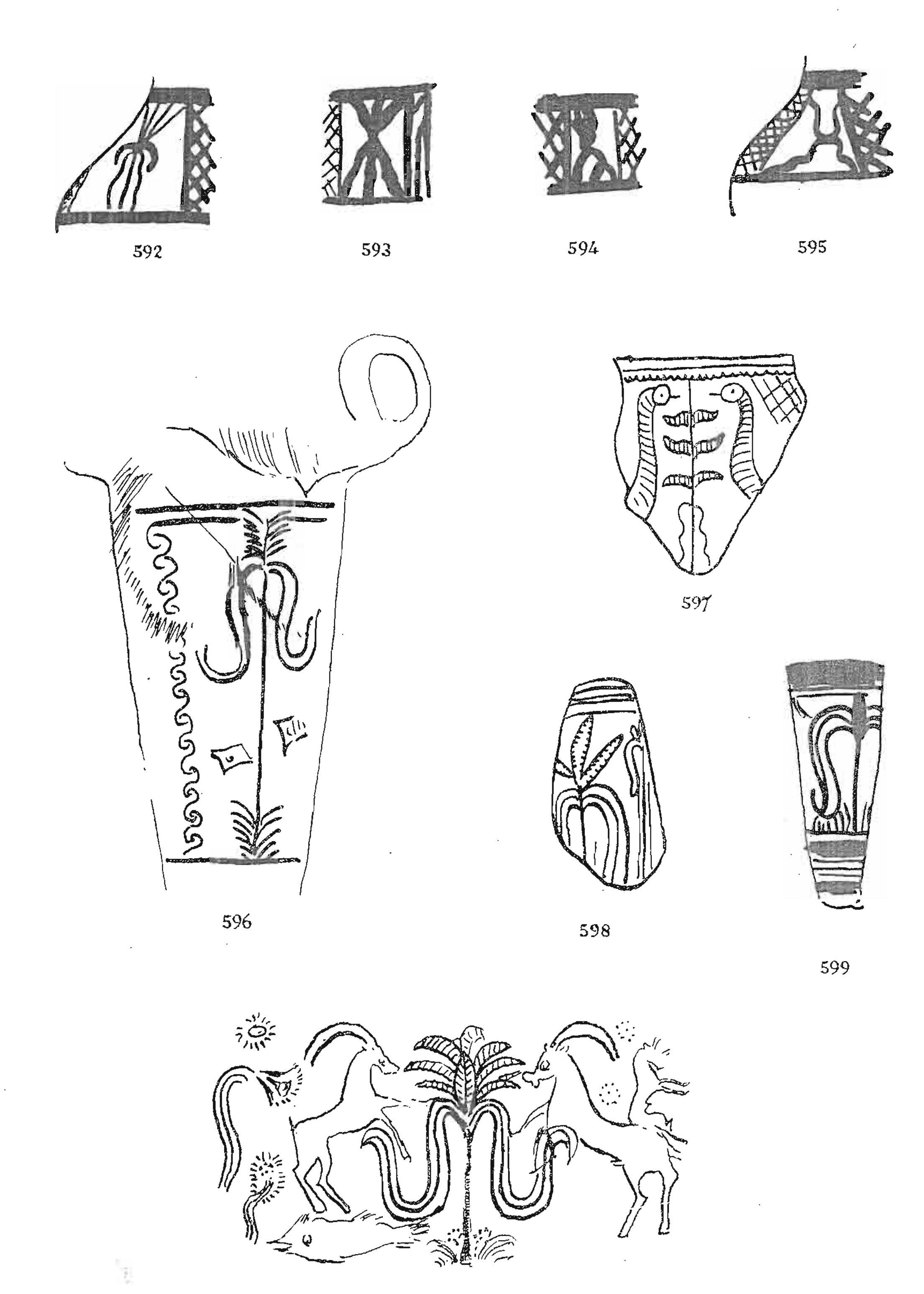


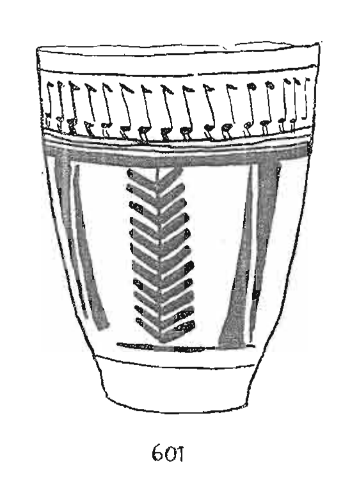


590

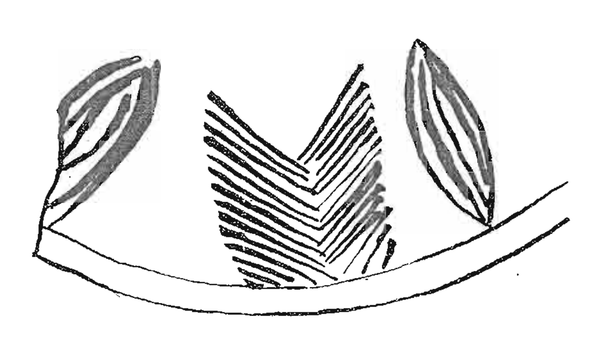


591

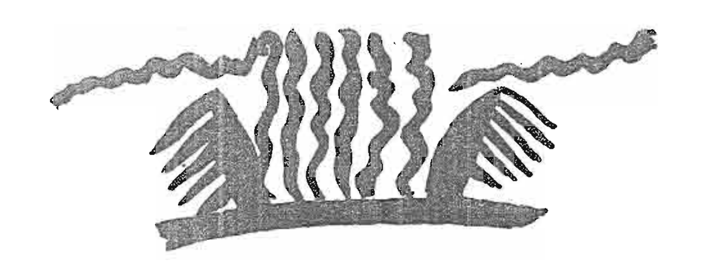

592
593
594
595
596
597
598
599
600



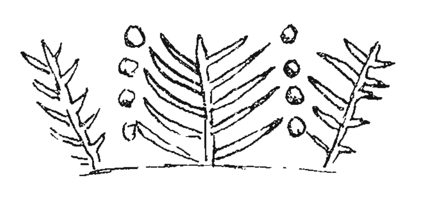
601



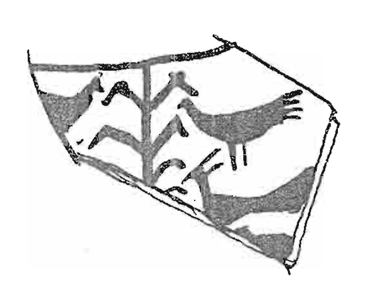
602



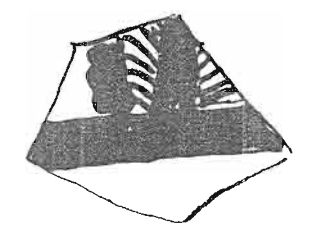
603



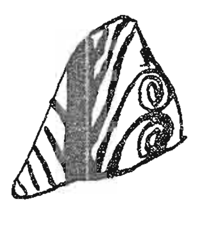
604



605



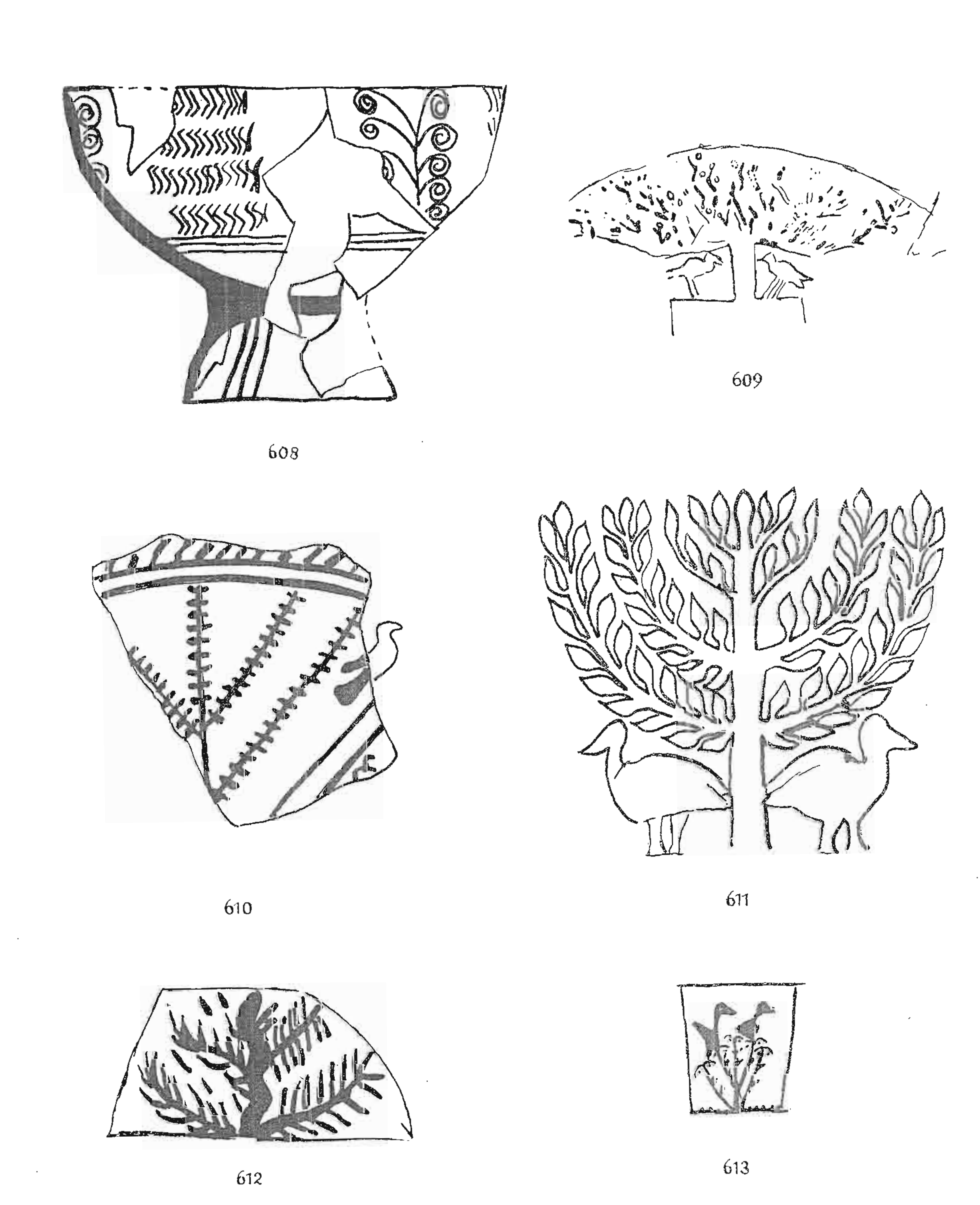
606



607







608

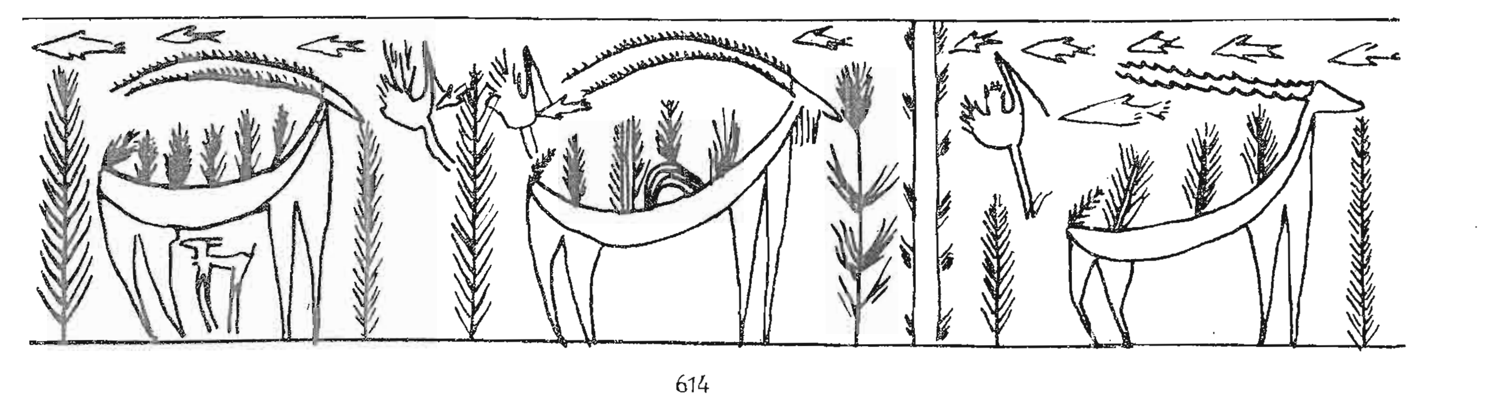
609

610

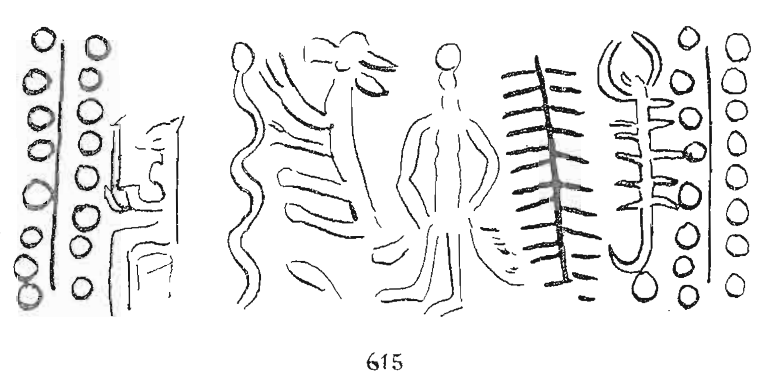
611

612

613

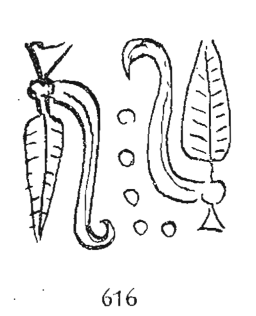


614

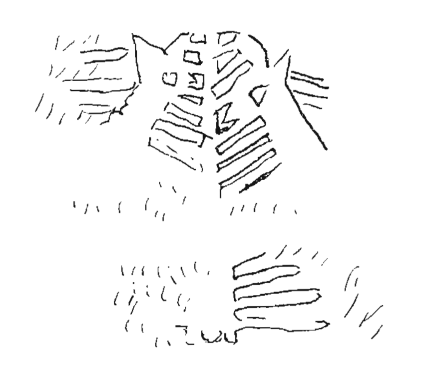




615



616

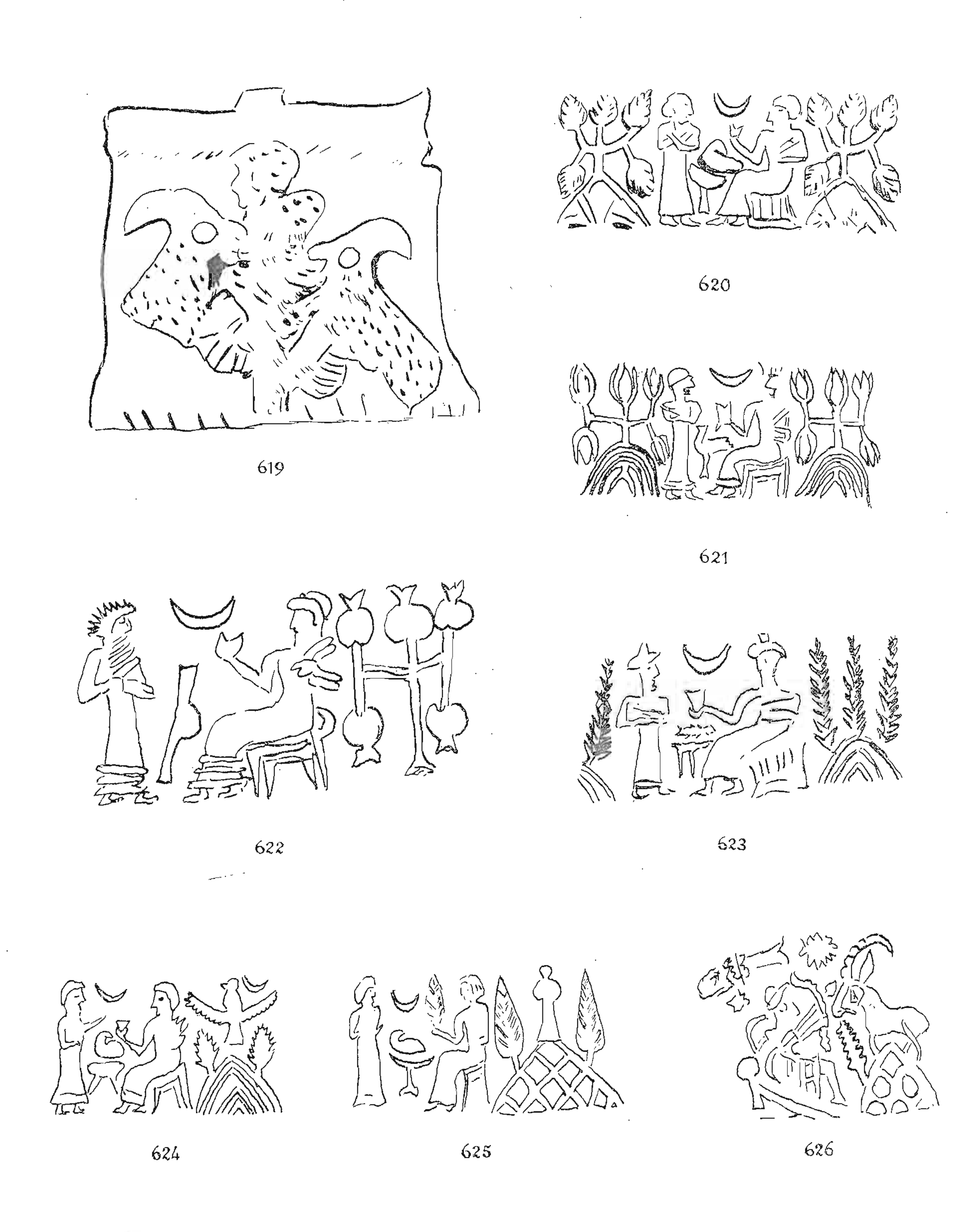


617



618





619

620

621

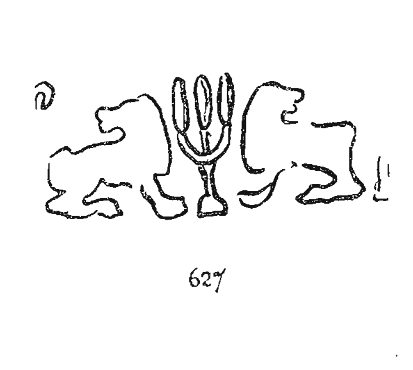
622

623

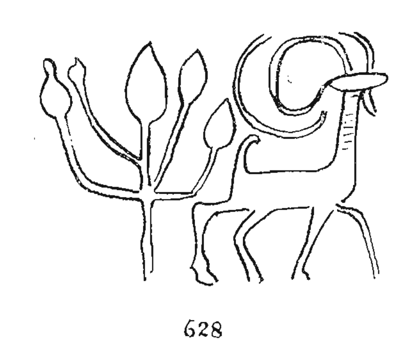
624

625

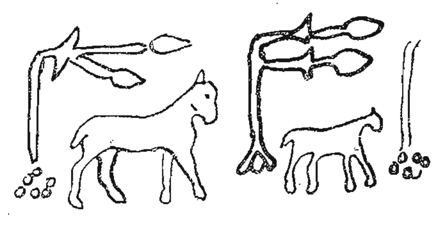
626



627

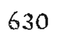


628



629

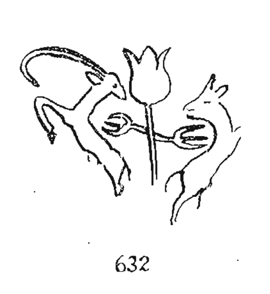




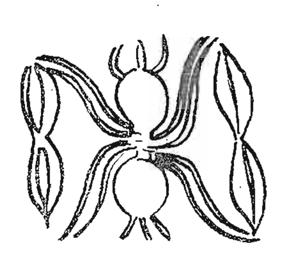
630



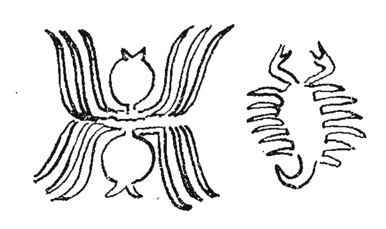
631



632



633



634

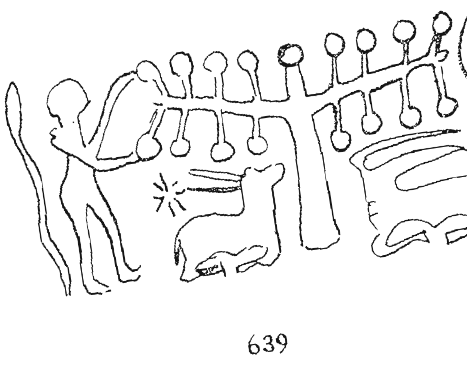
636

635

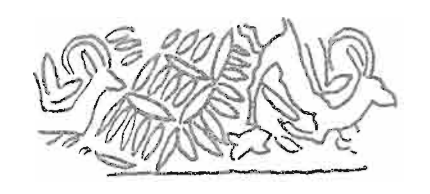
637

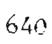


638

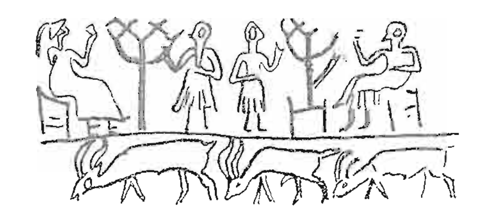


639



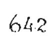


640

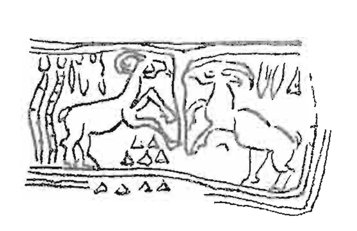


641

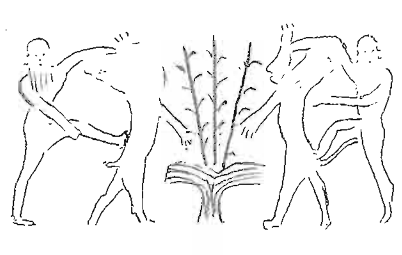




642



643



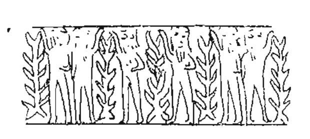
644



645

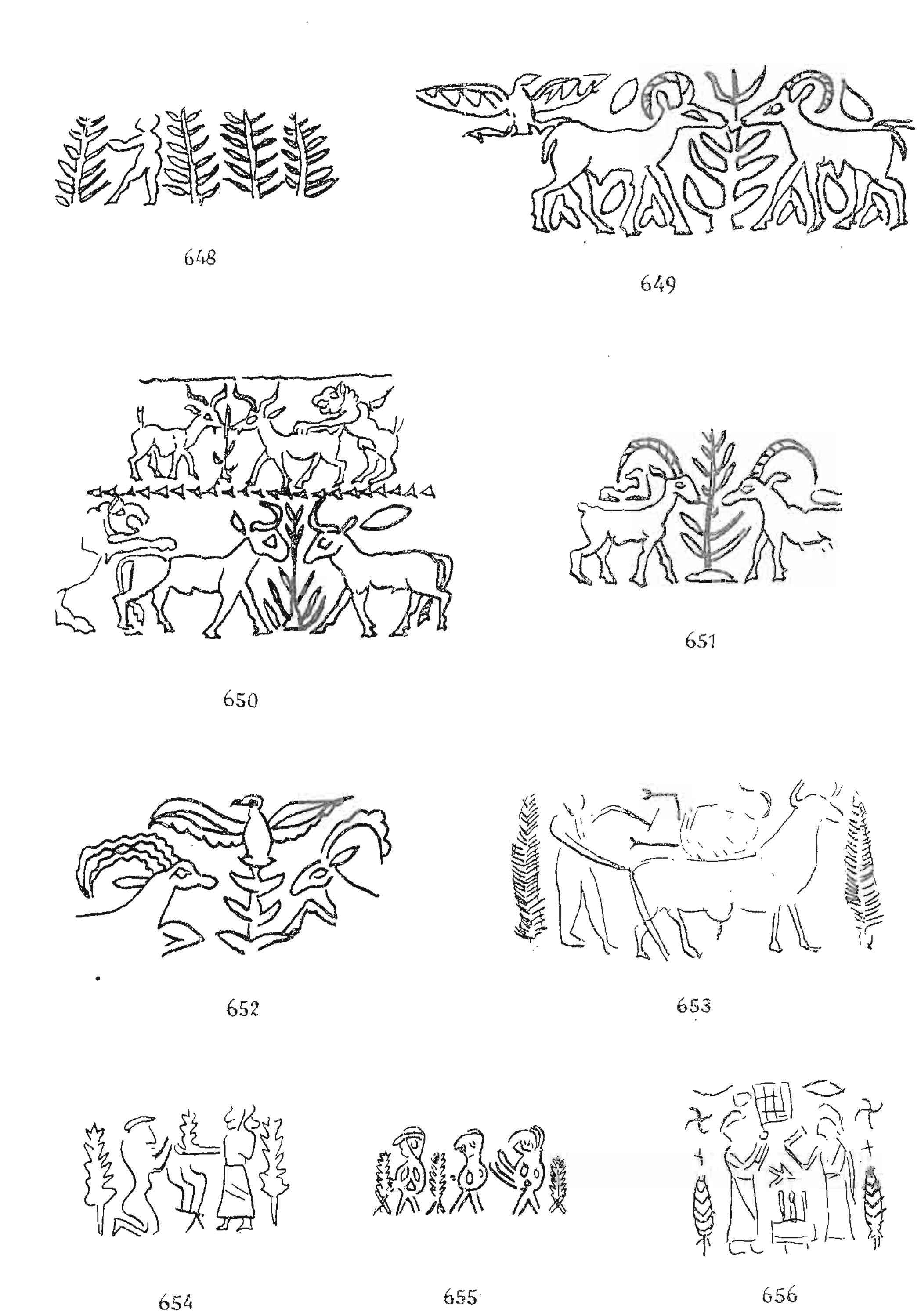


646



647





648
649
650
651
652
653
654
655
656

657

658

659

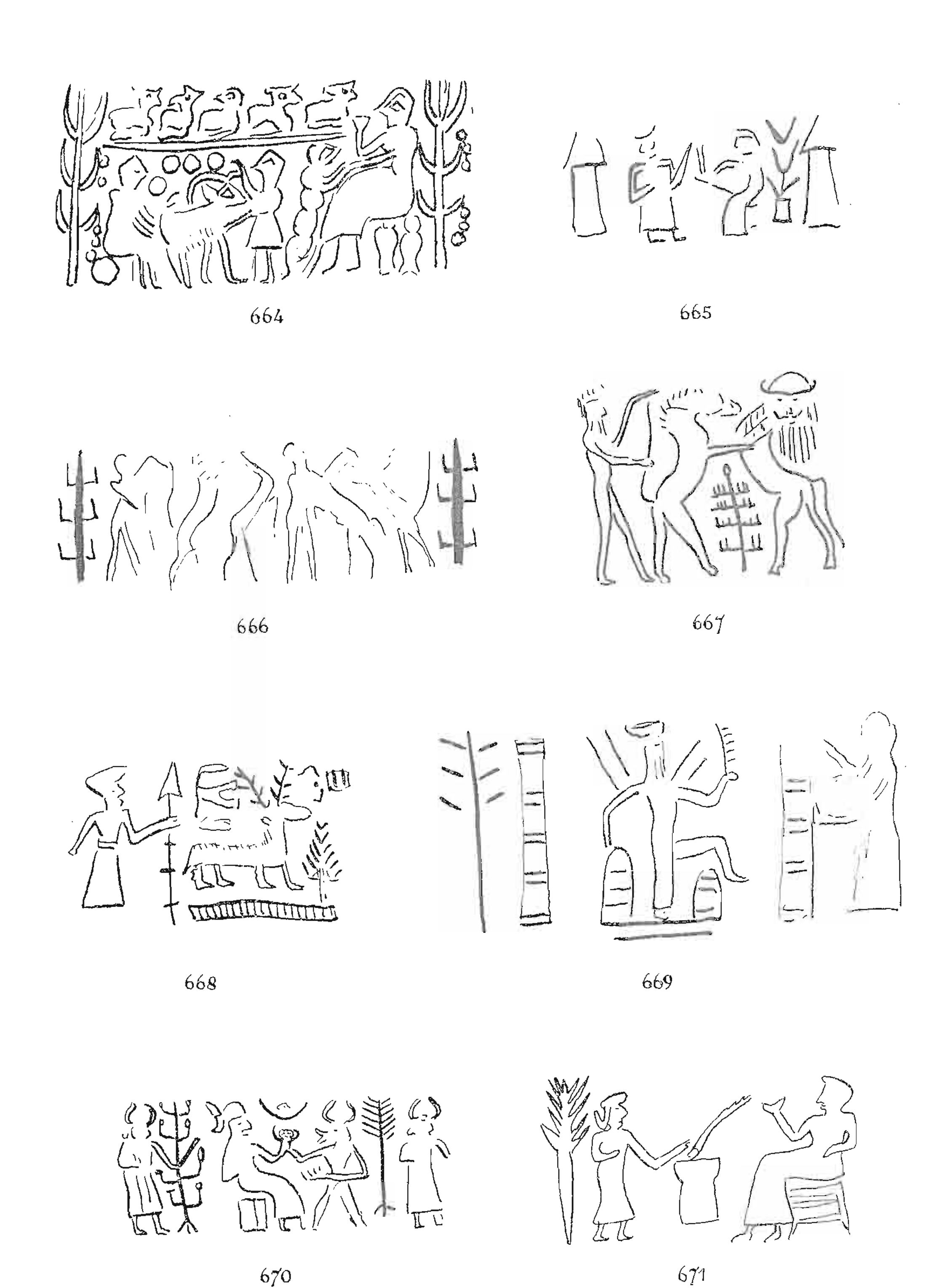
660

661

662

663





664 665

666 667

668 669

670 671



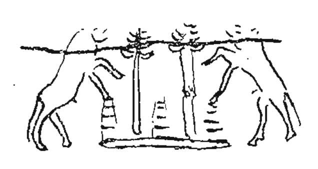
672



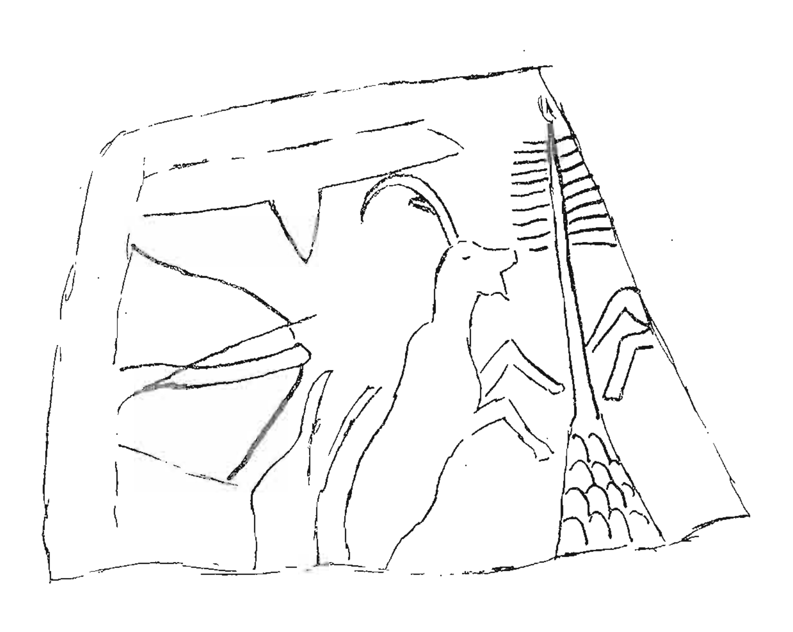
673



674

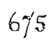


676

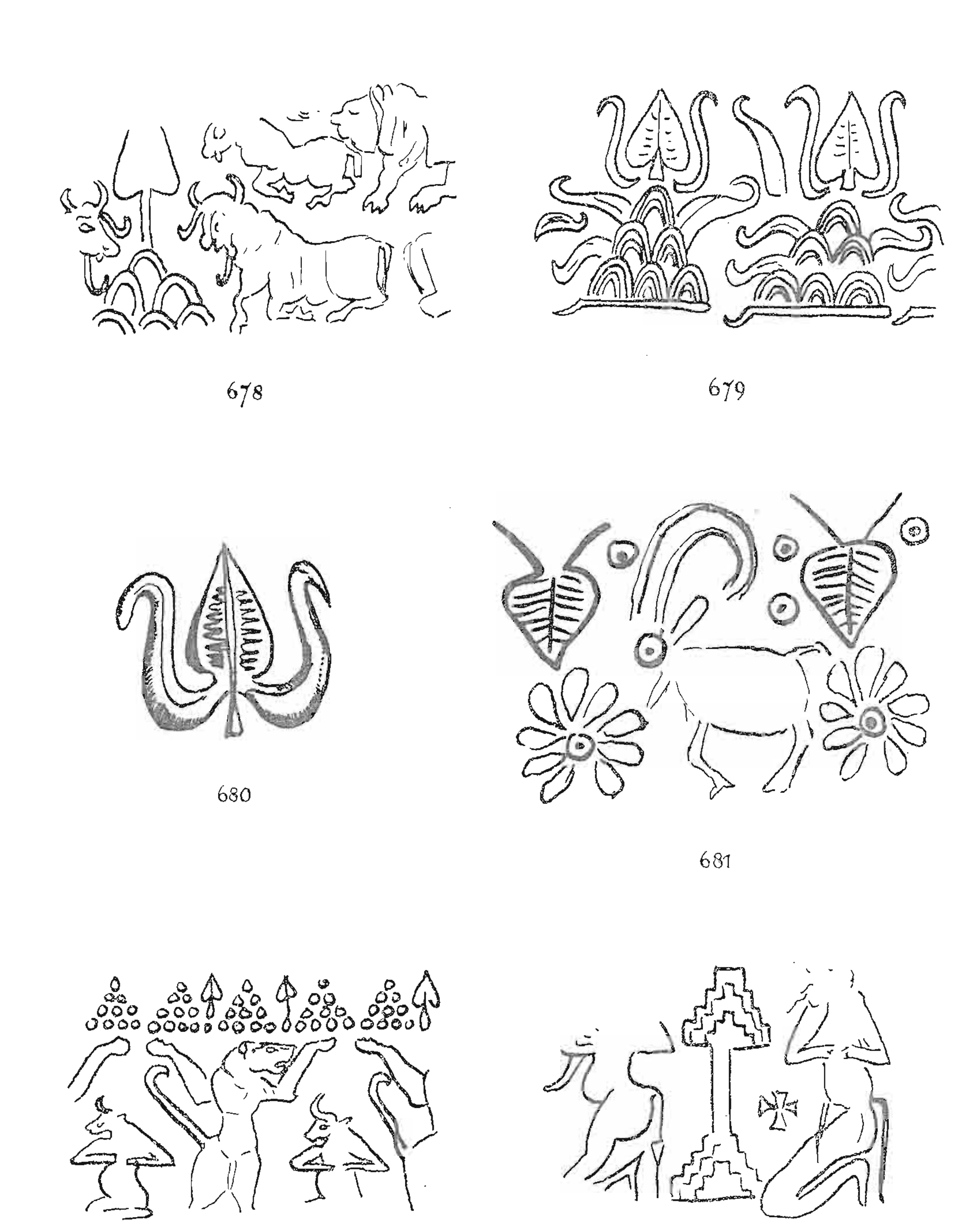




677



675



678

679

680

681

682

683

684

685

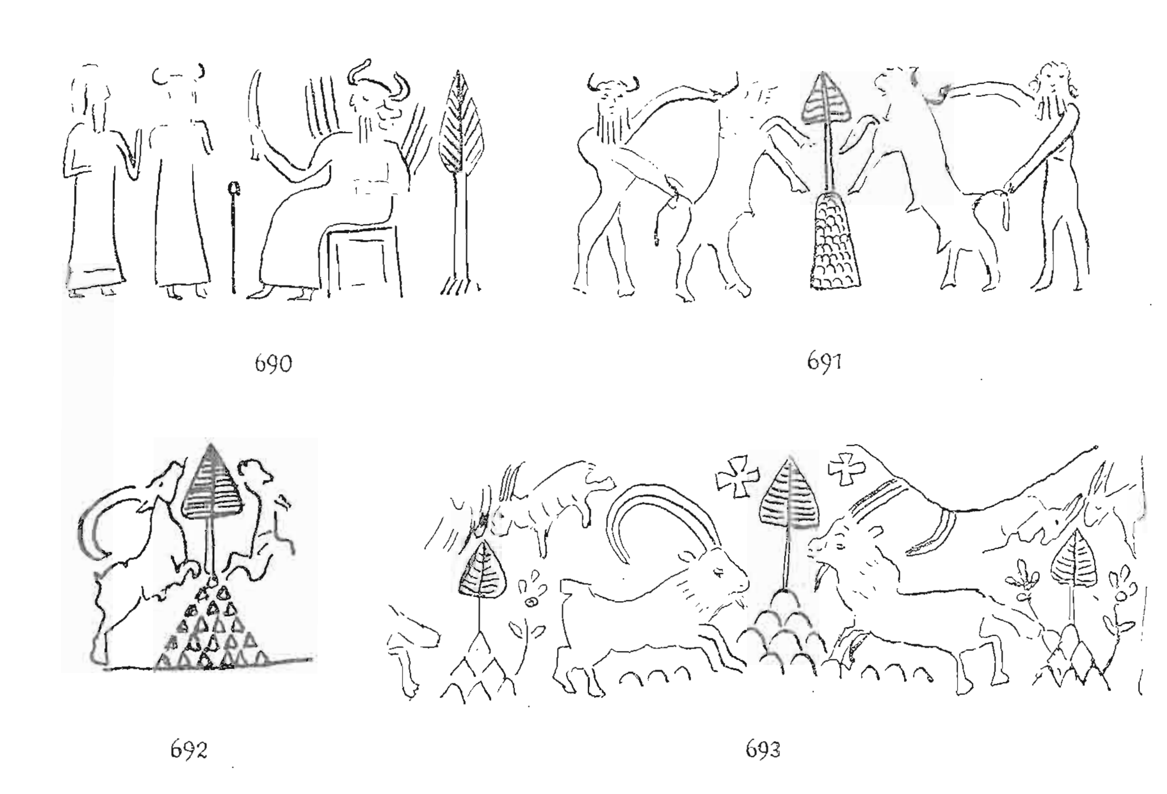
686

687

688

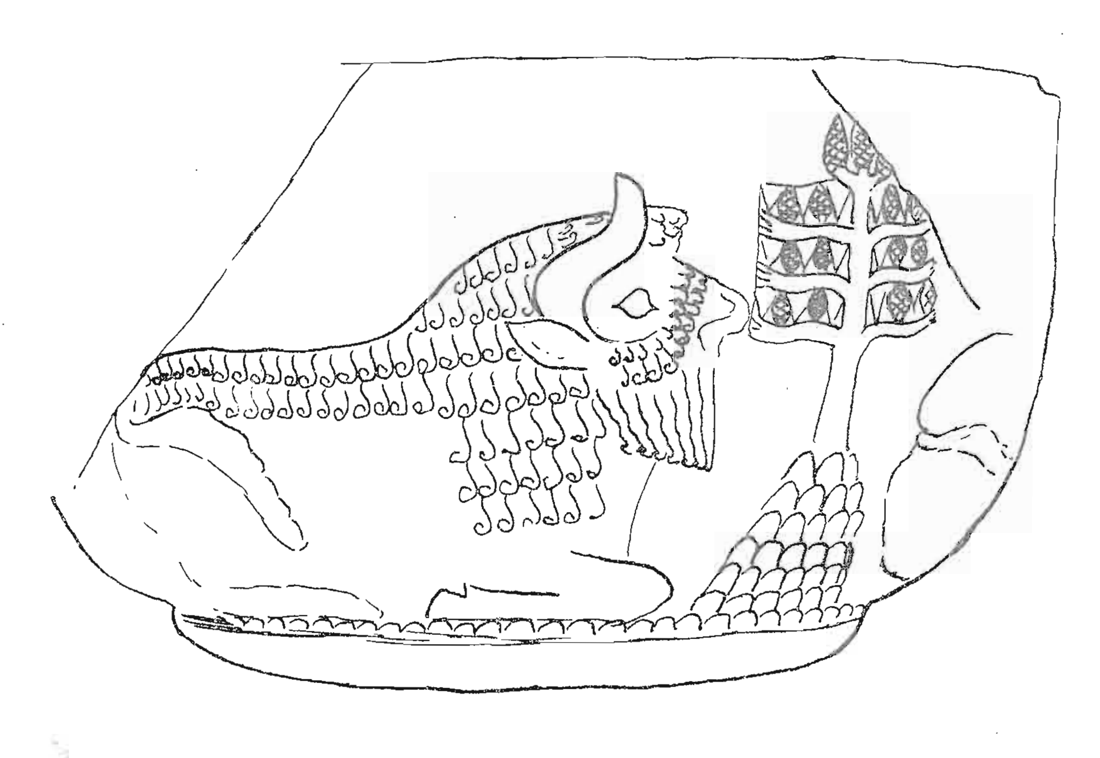
689





690 691

692 693



694

695

696

697

698

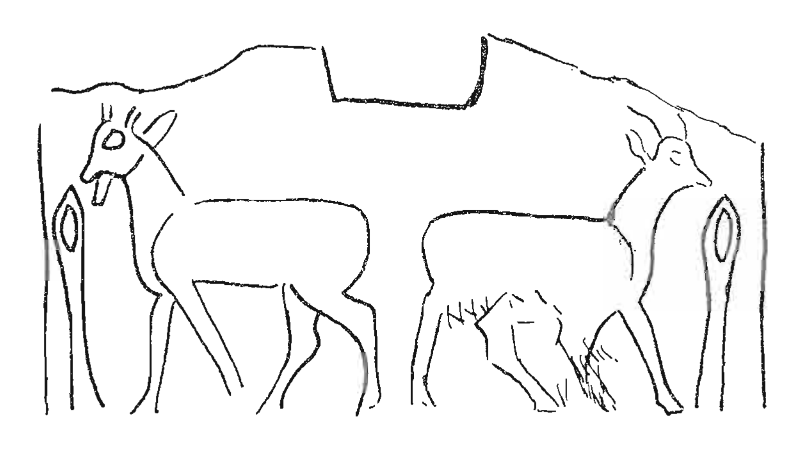
699

700

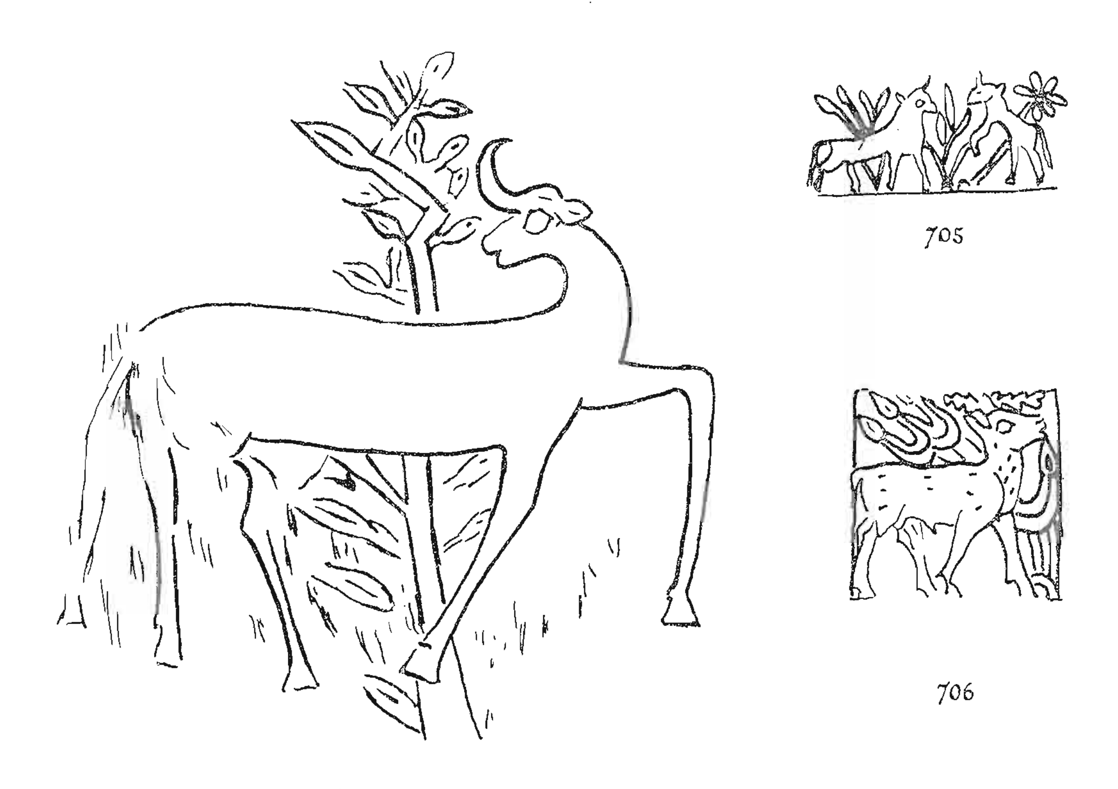
701

702





703



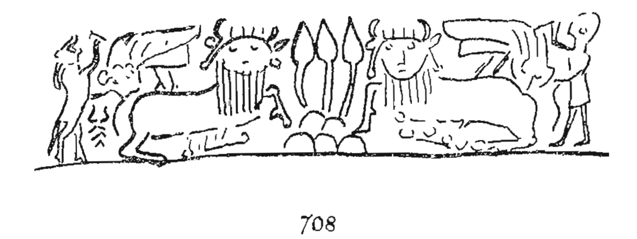
705

706

704



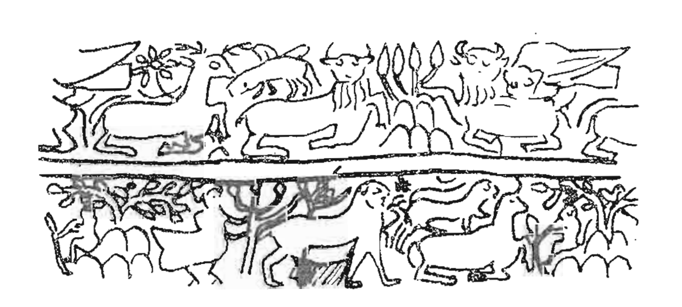
707

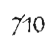


708

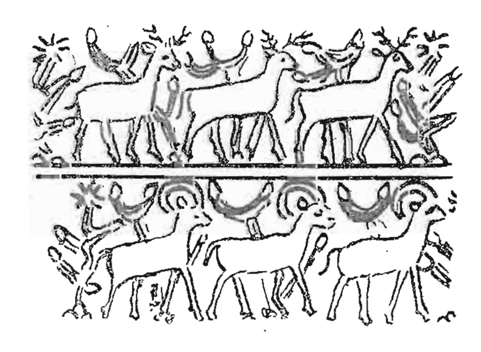


709





710



711





712





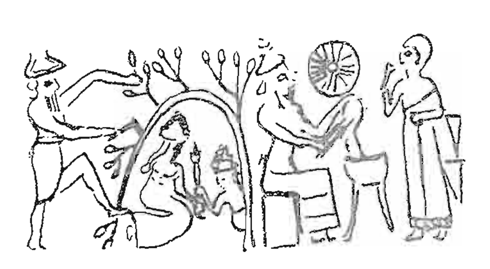
713



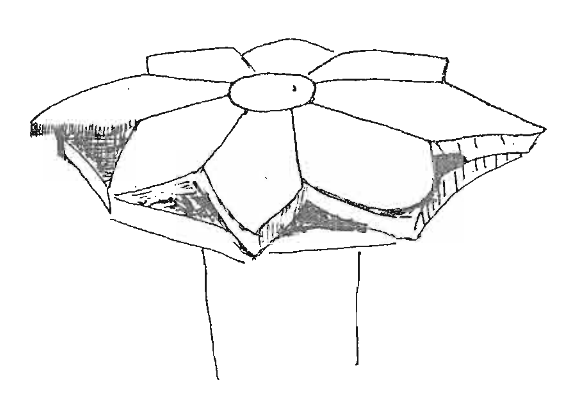
714



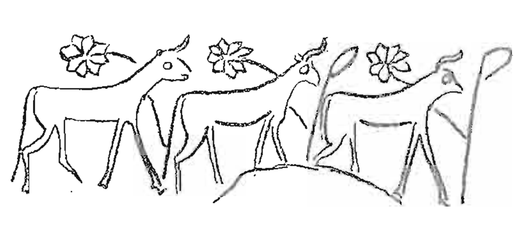
715



716



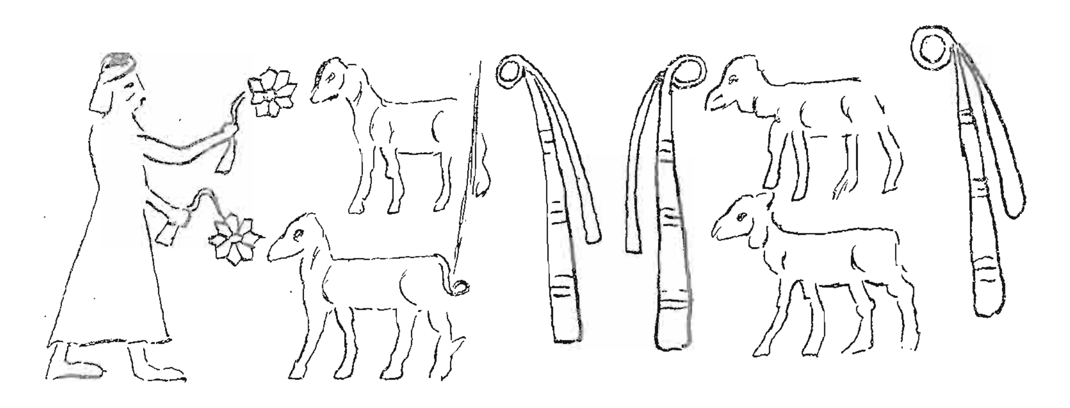
717



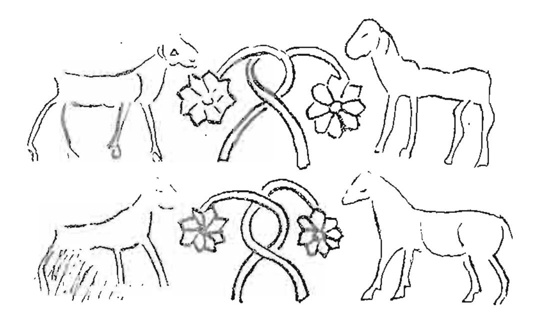
718



719

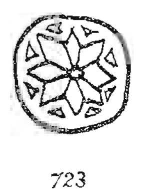


720



721

722



723





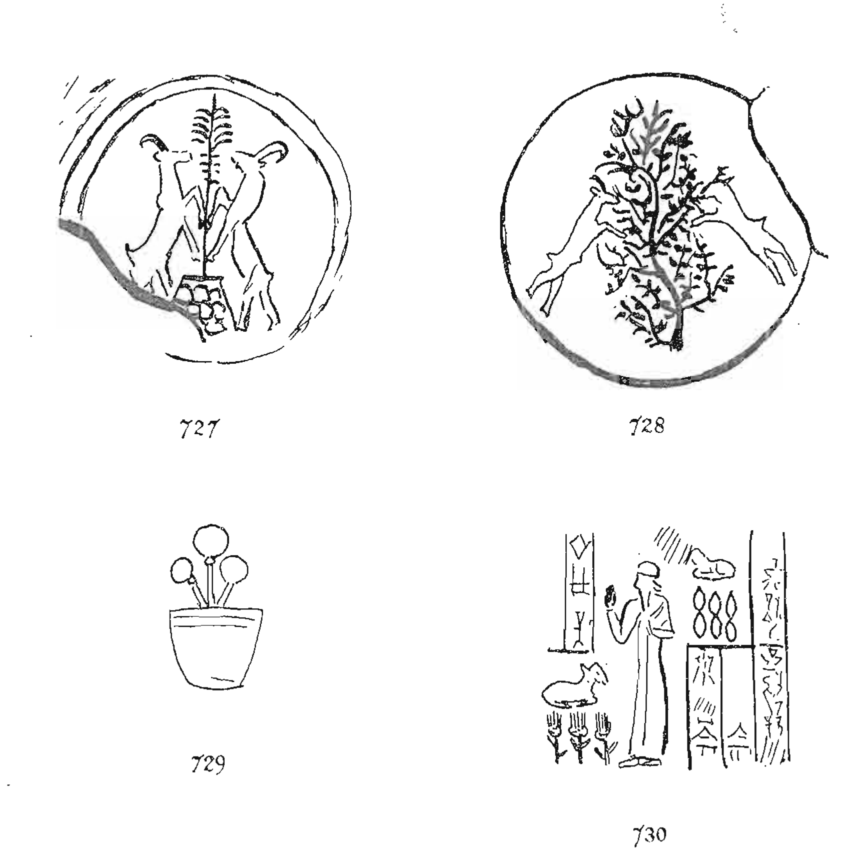
724



725



726

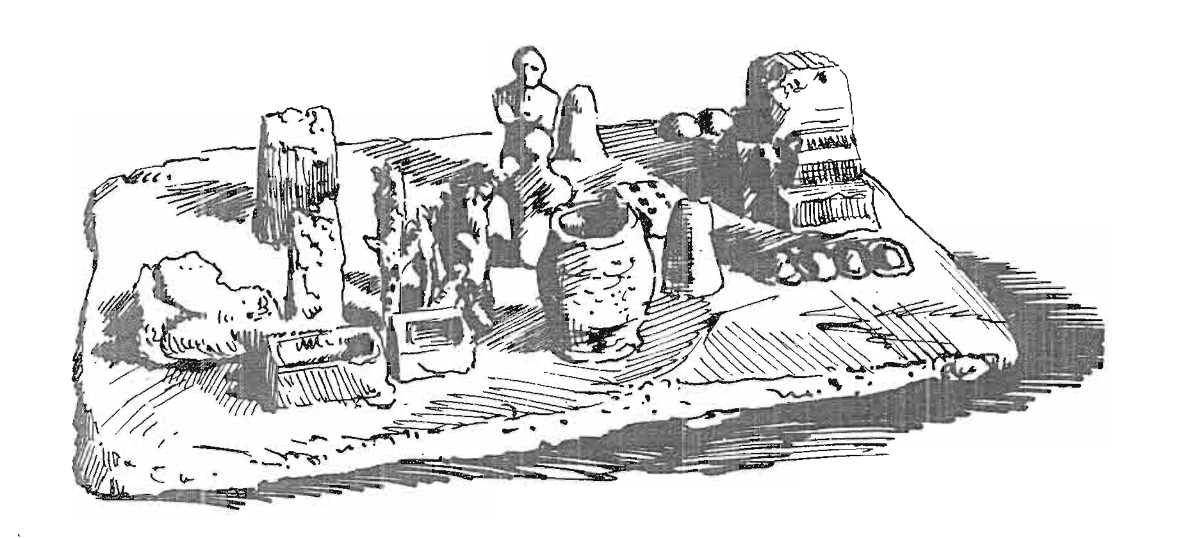


727

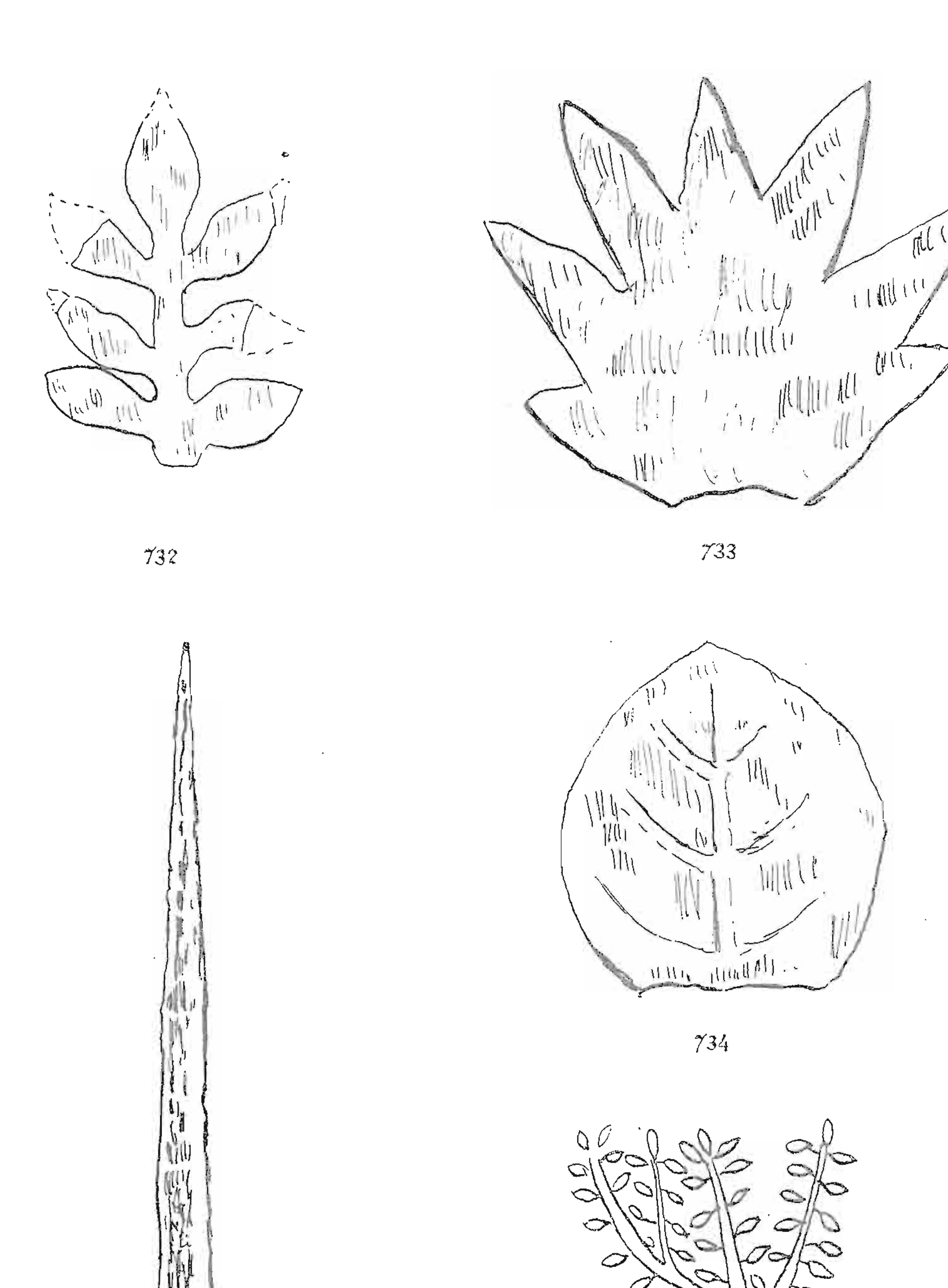
728

729

730

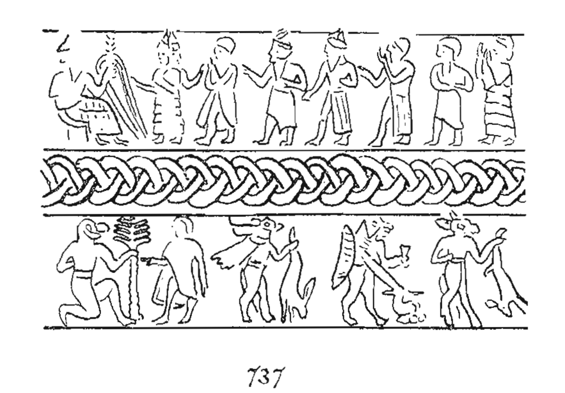


731



732 733

735 734 736



737



738



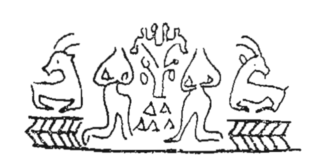
739



740



741



742

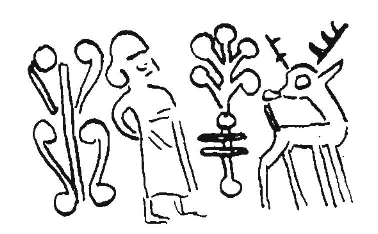


743



744




745


746


747

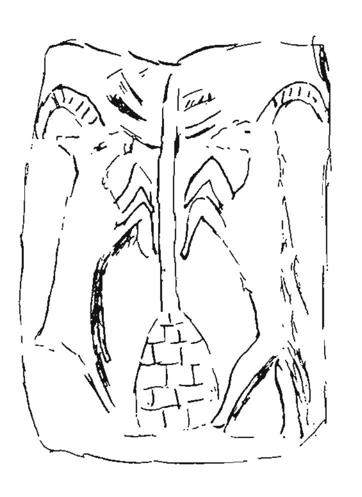

748


749


750


751

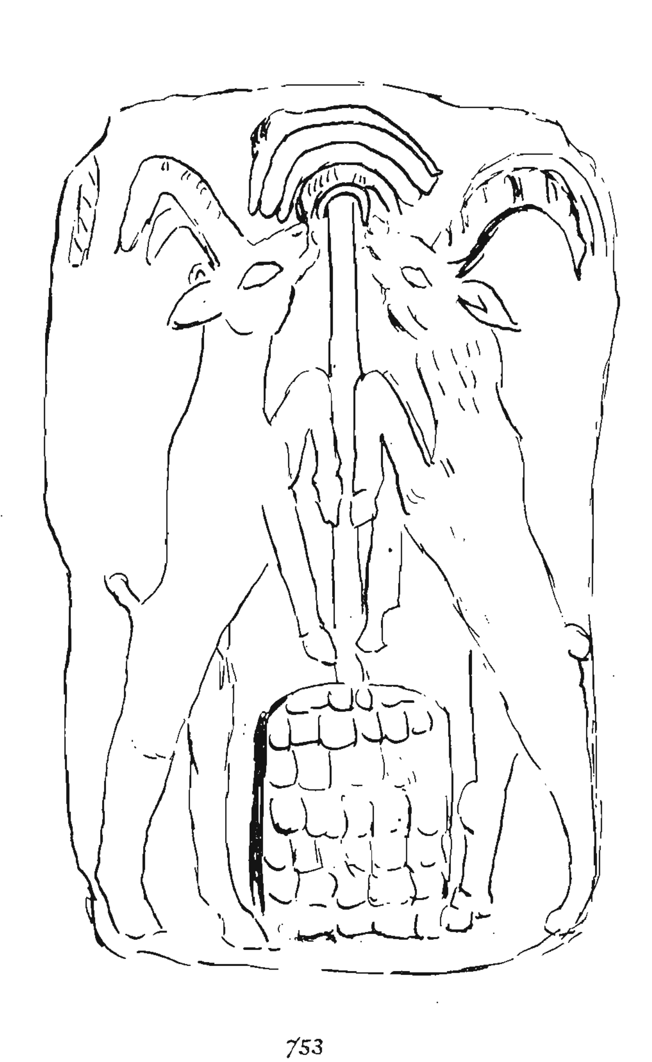

752



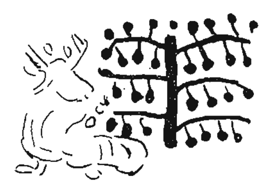
754



755

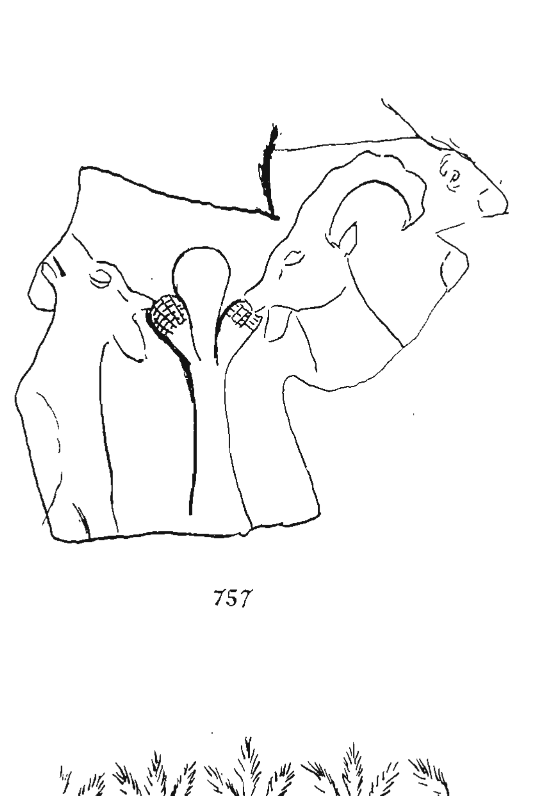


753

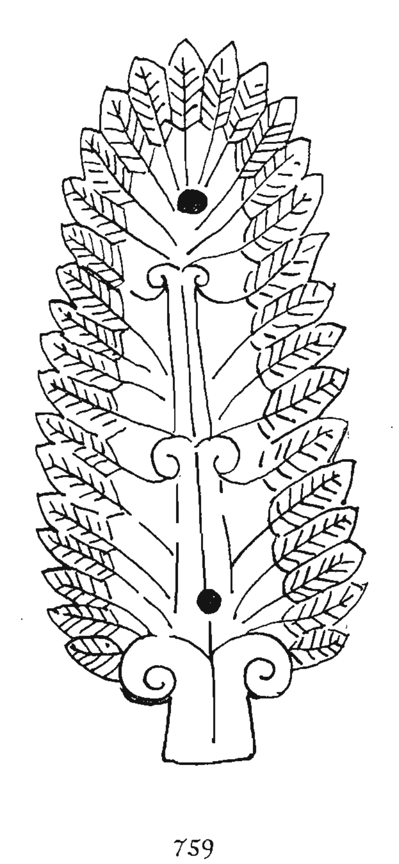


756

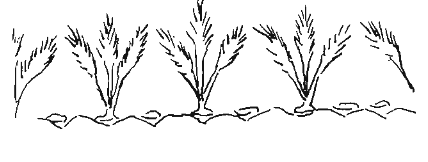




757



759

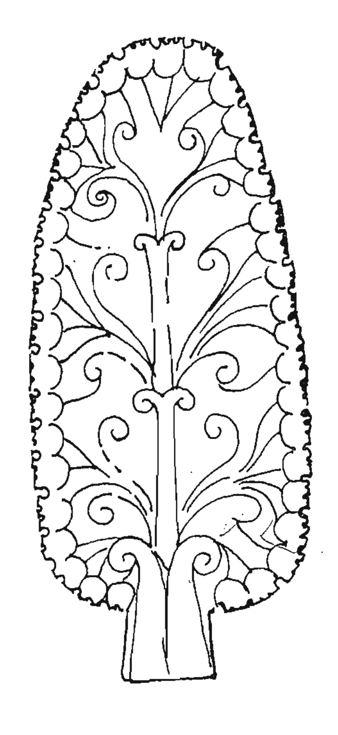


758

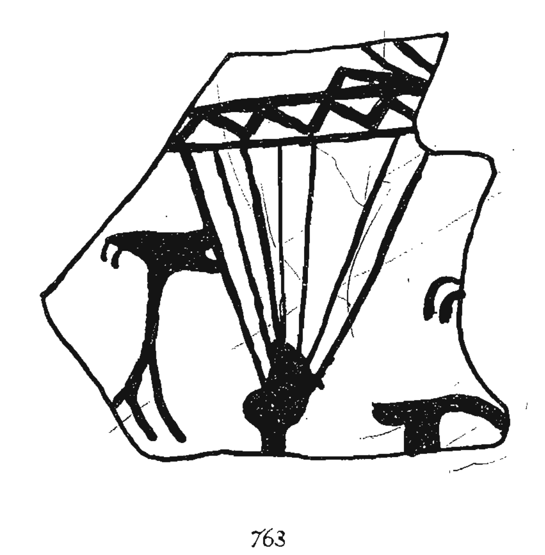
760



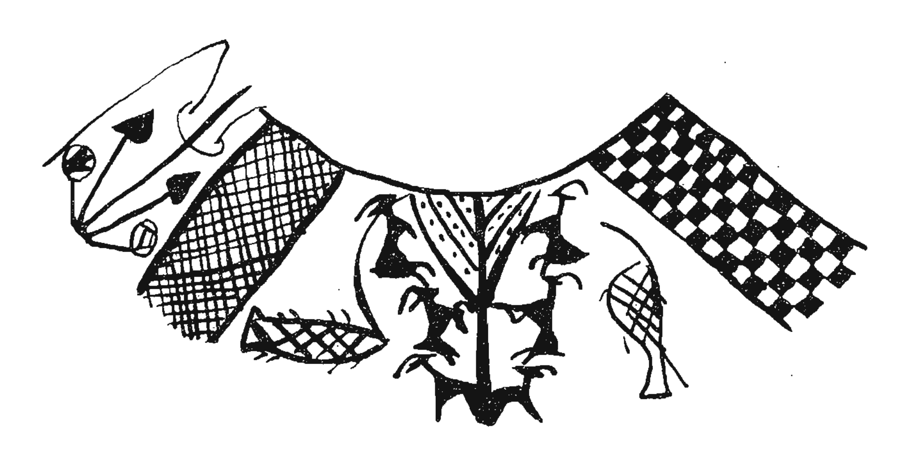
761



762

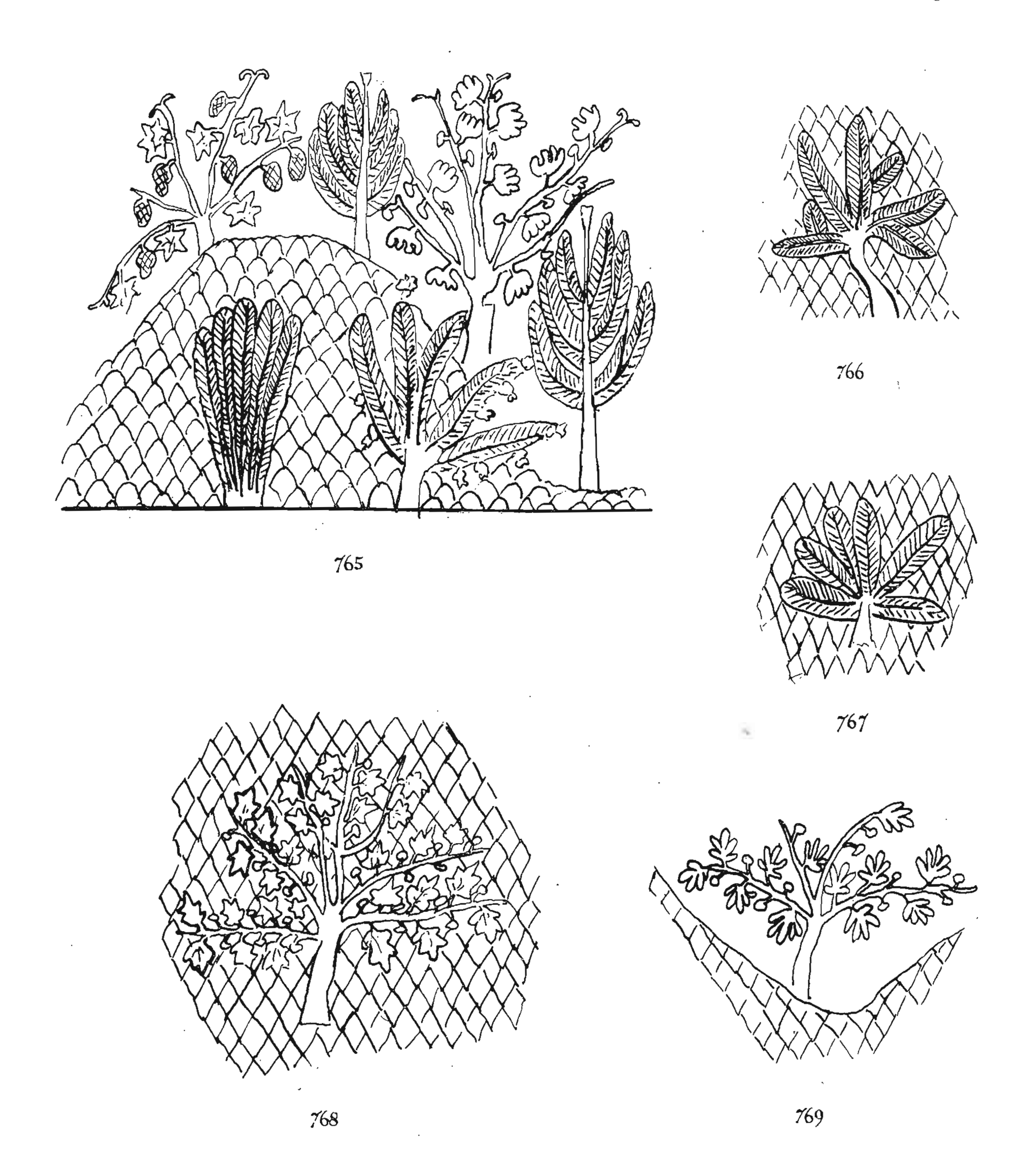


763



764





765

766

767

768

769

770

771

772

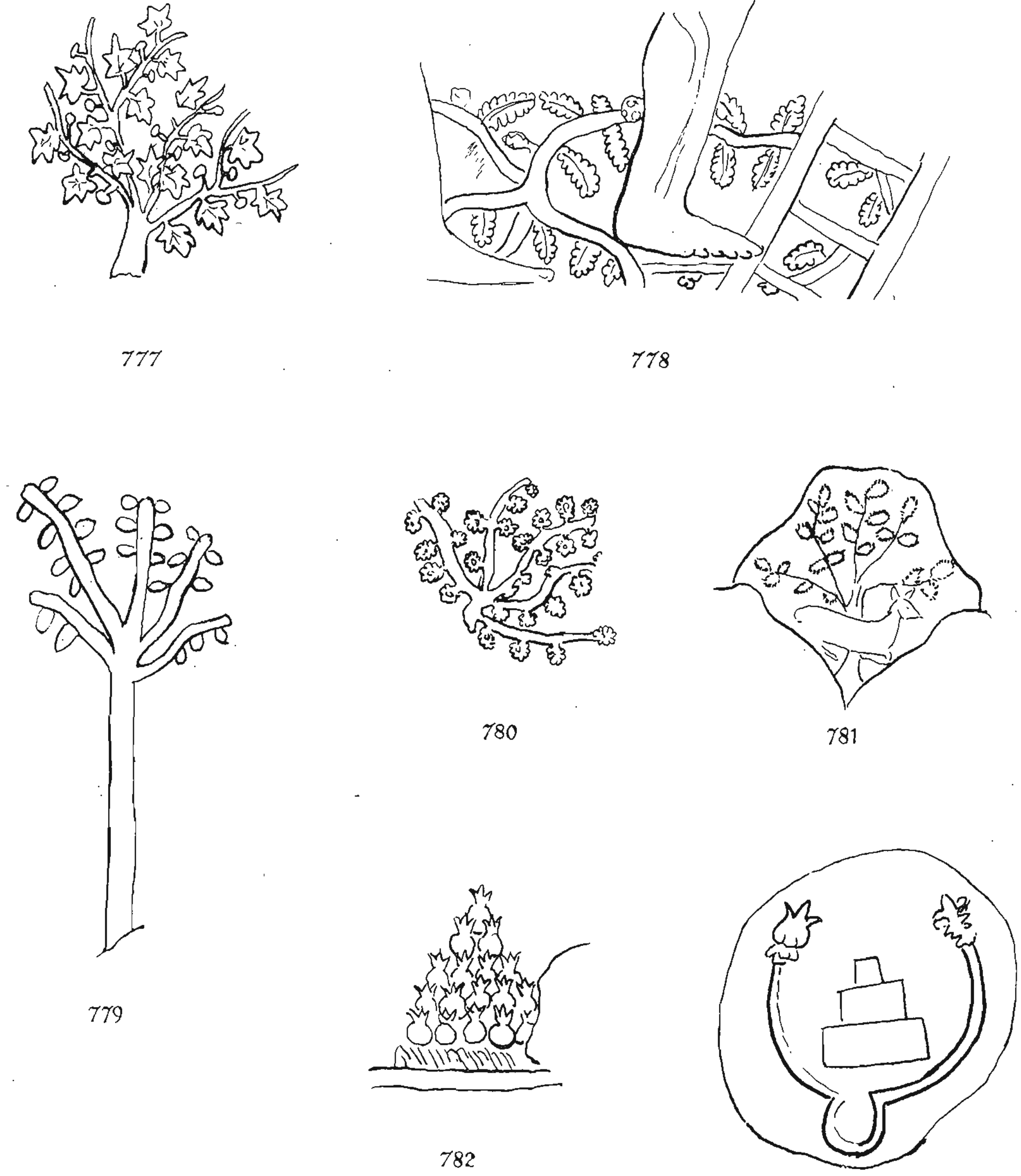
773

774

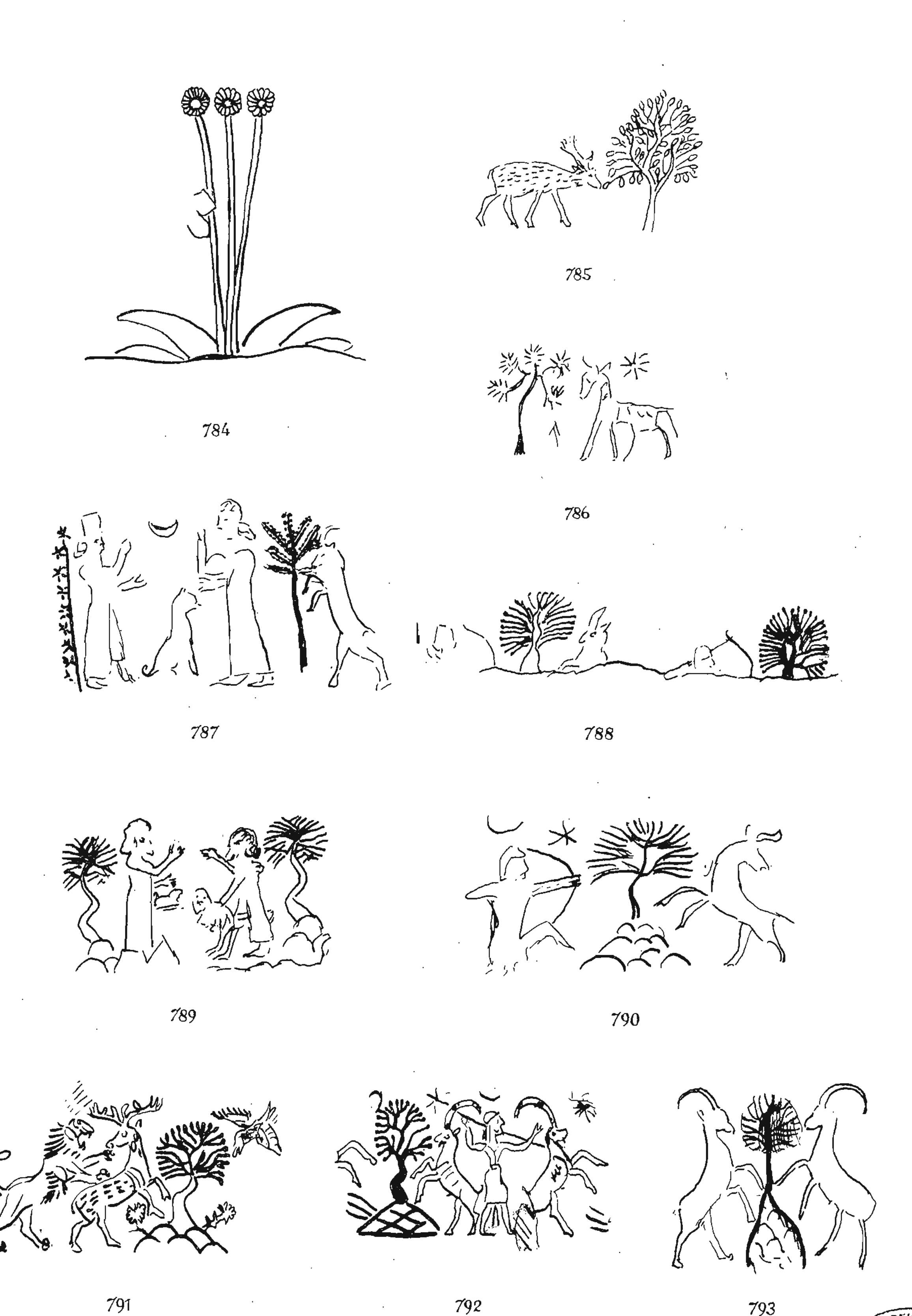
775

776





777 778 779 780 781 782 783



784

785

786

787

788

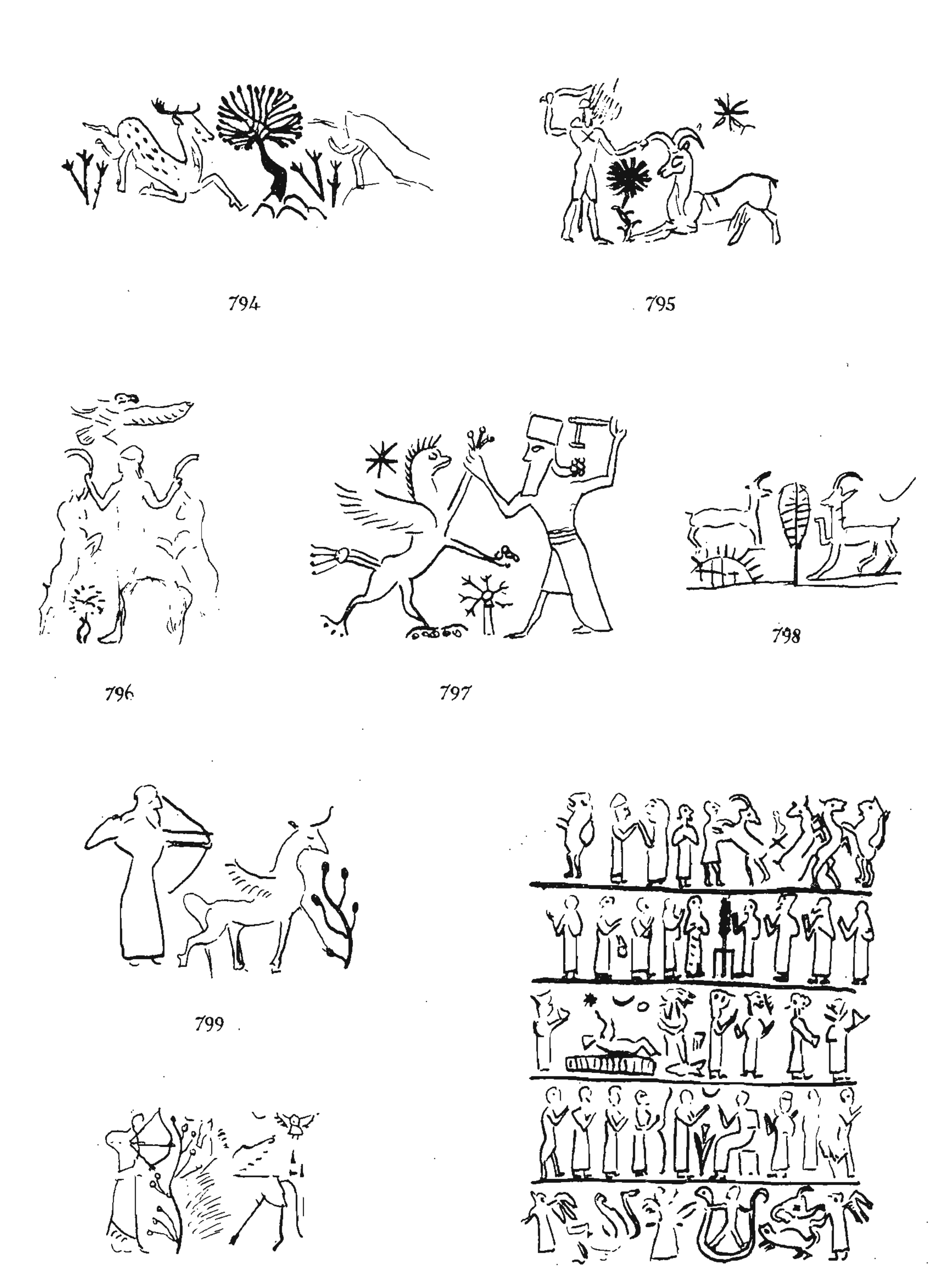
789

790

791

792

793



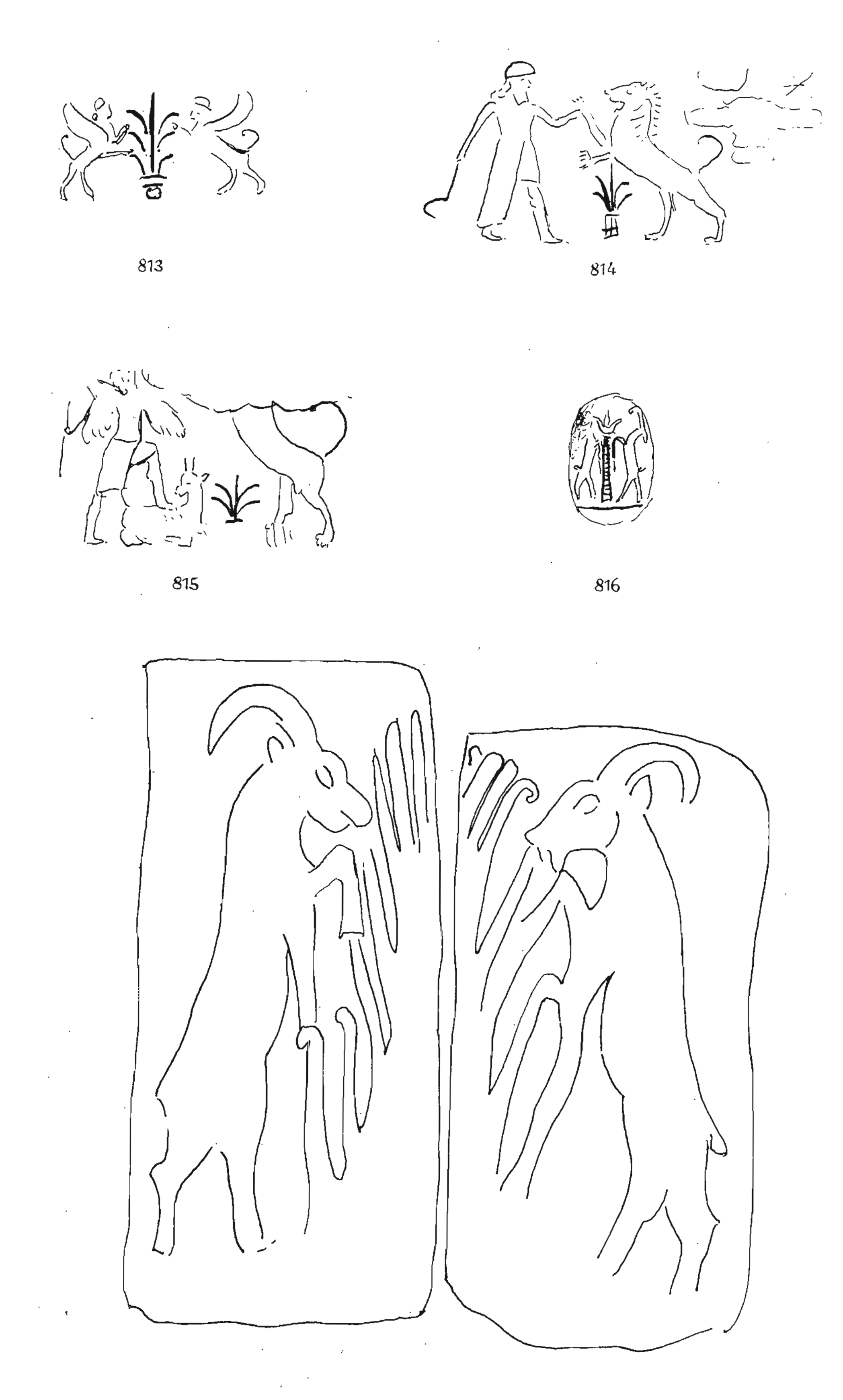
794 795 796 797 798 799 800 801

802 803 804

805 806

807 808 809

810 811 812



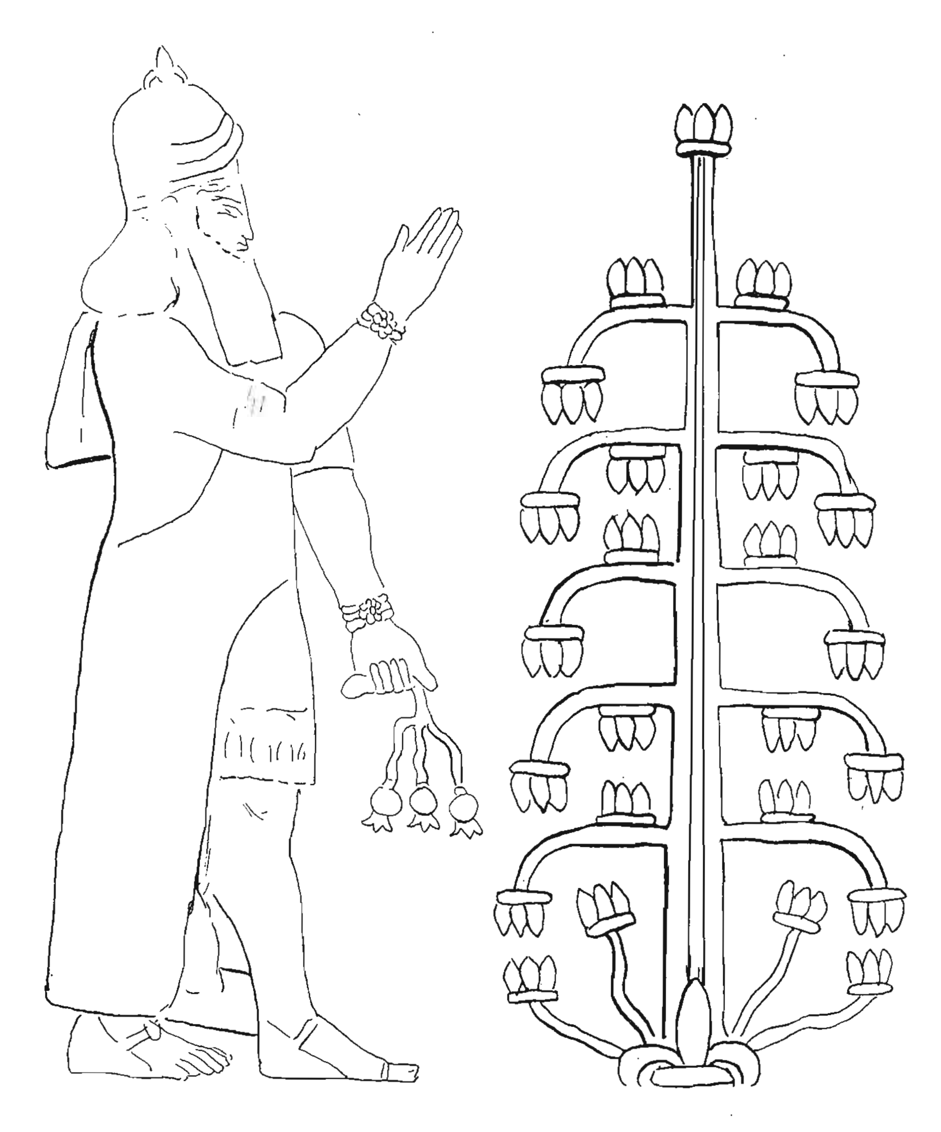
813

814

815

816

817



818

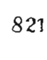


819



820





821





822

823

824

825



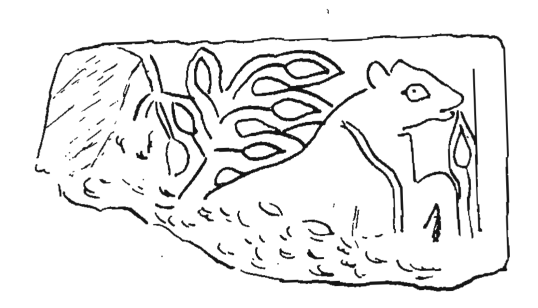
826



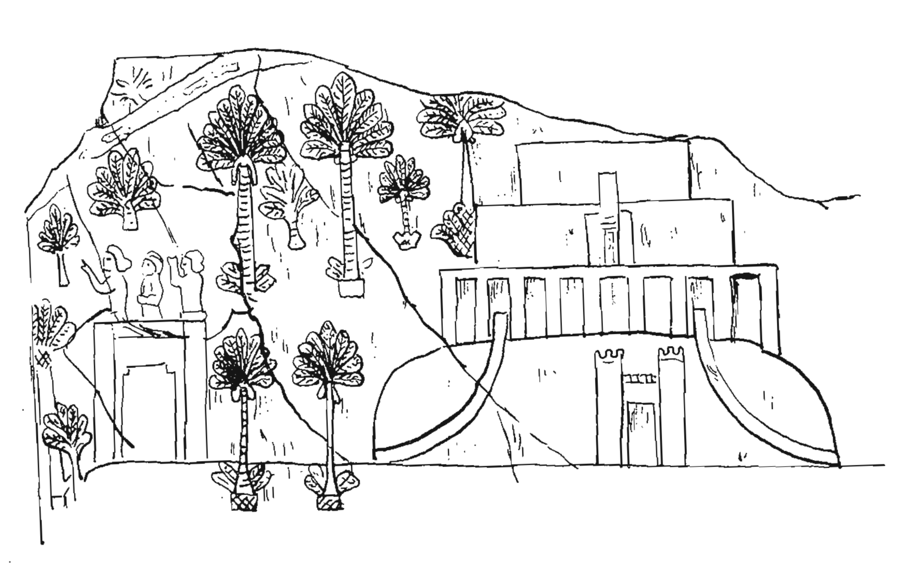
827



828



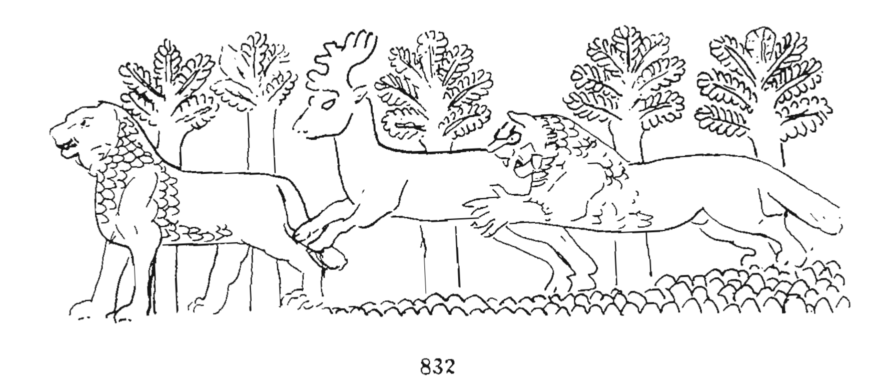
829



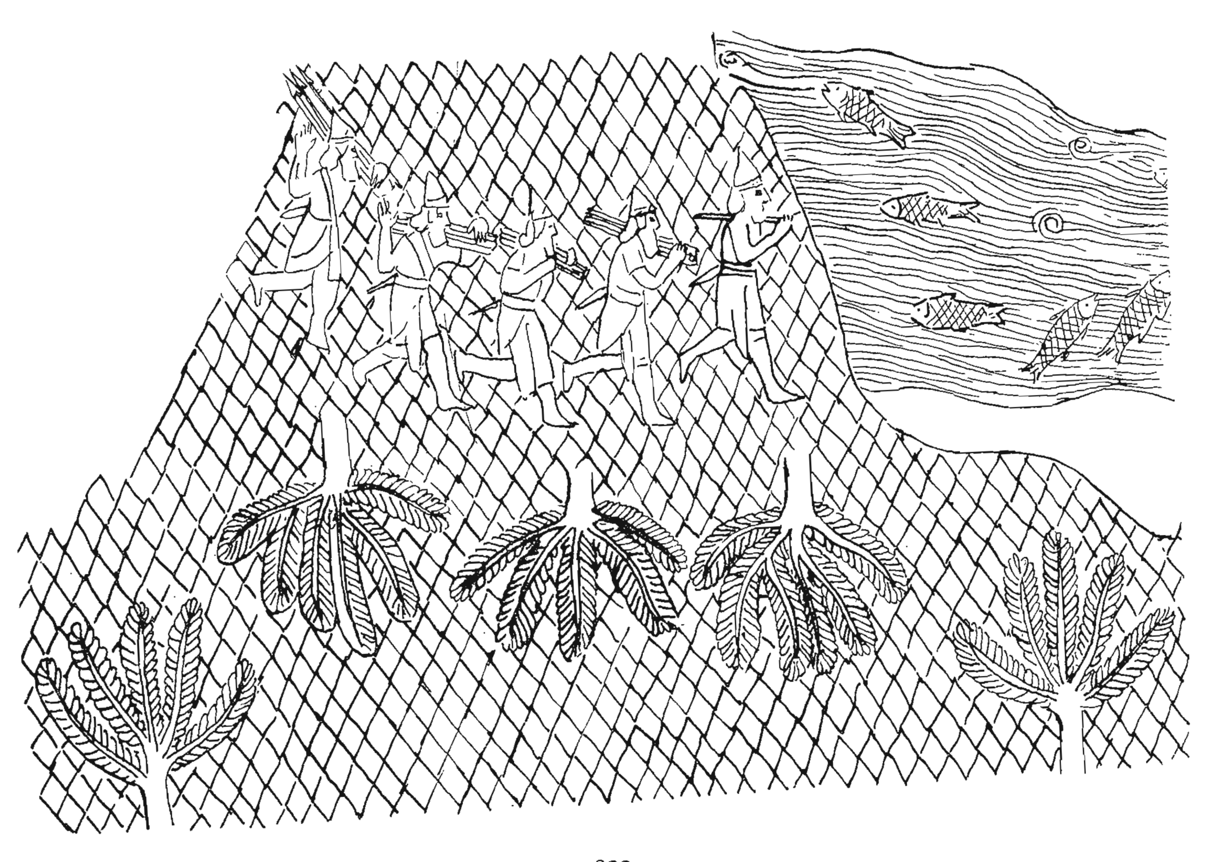
830



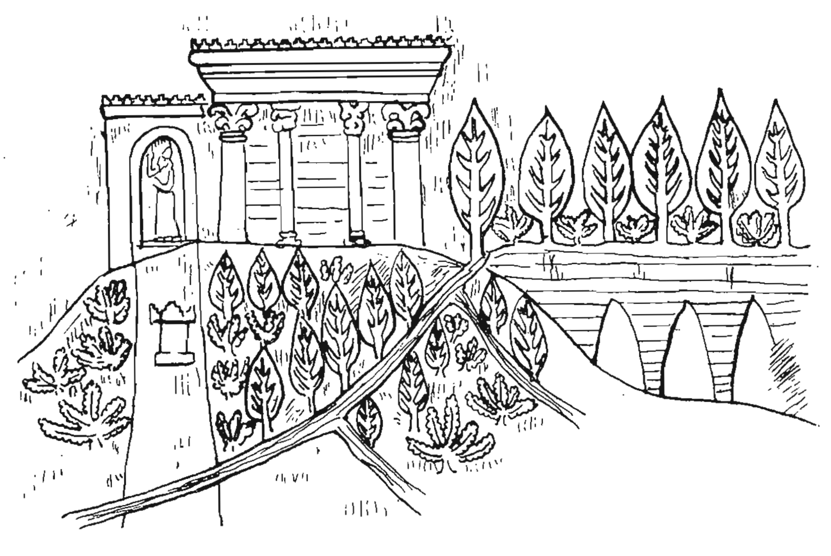




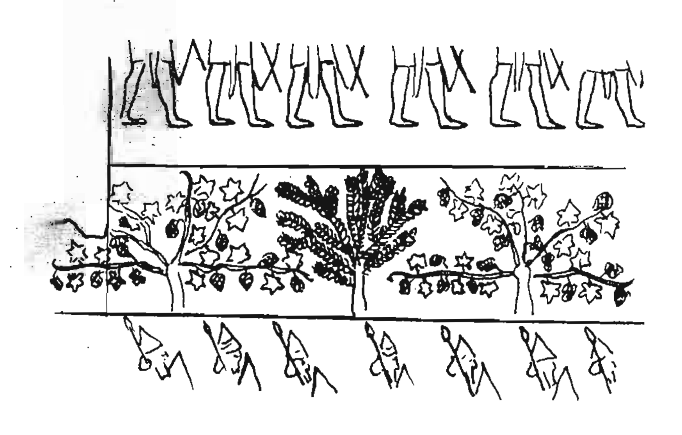
832



833



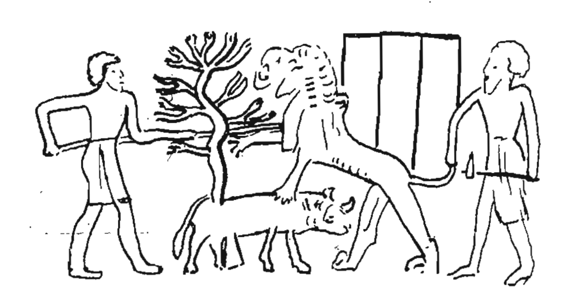
834



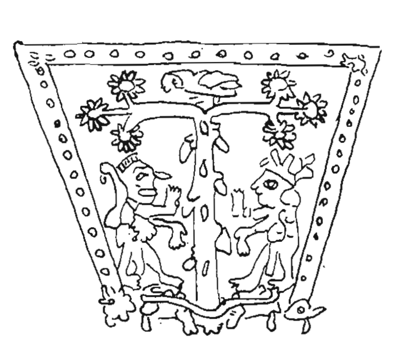
835



836



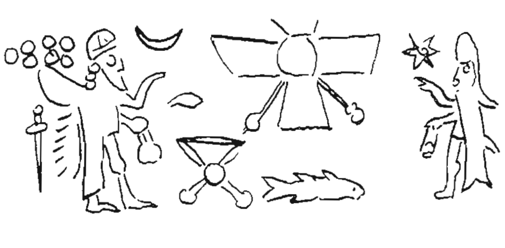
837



838



839



840



841



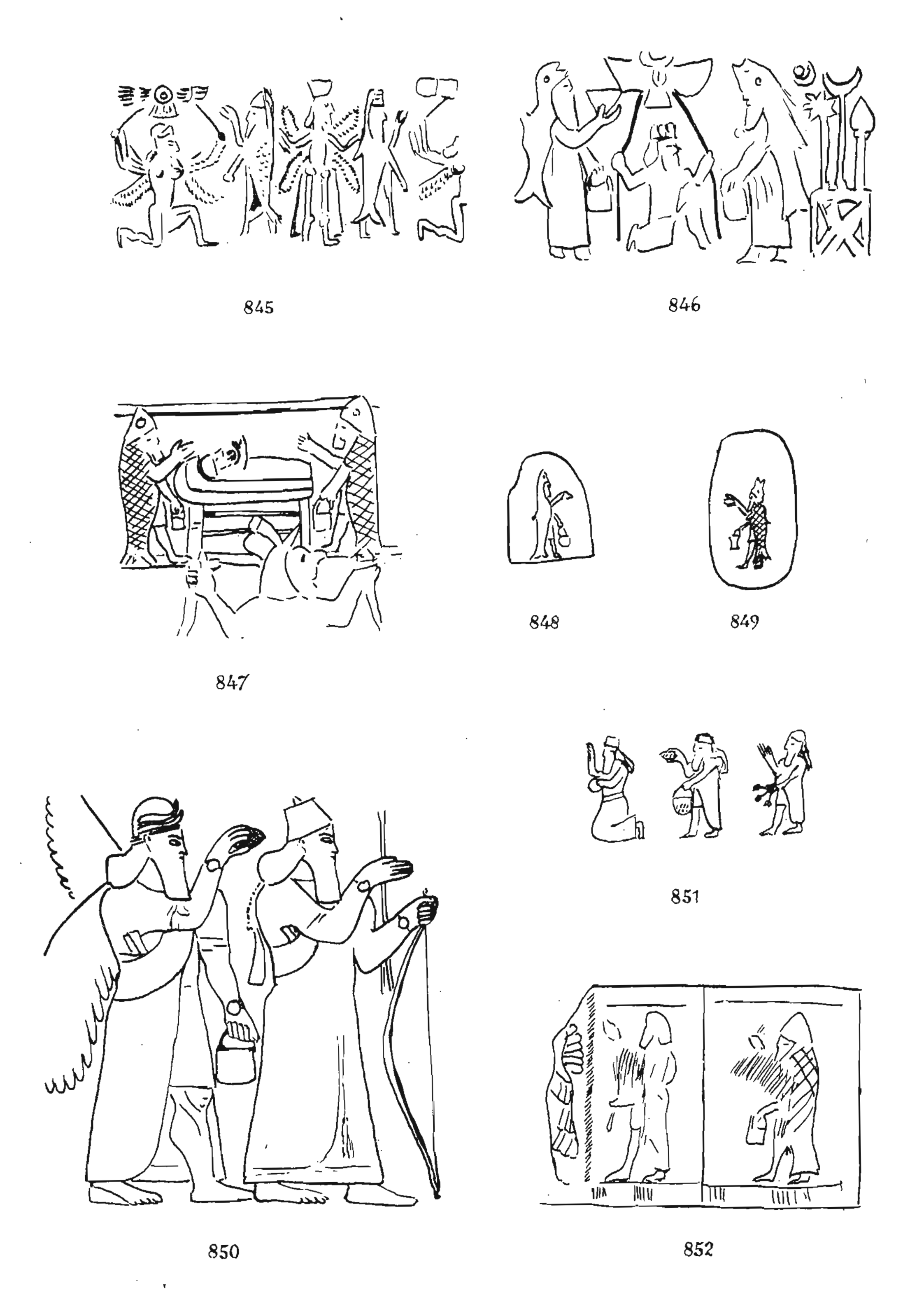
842



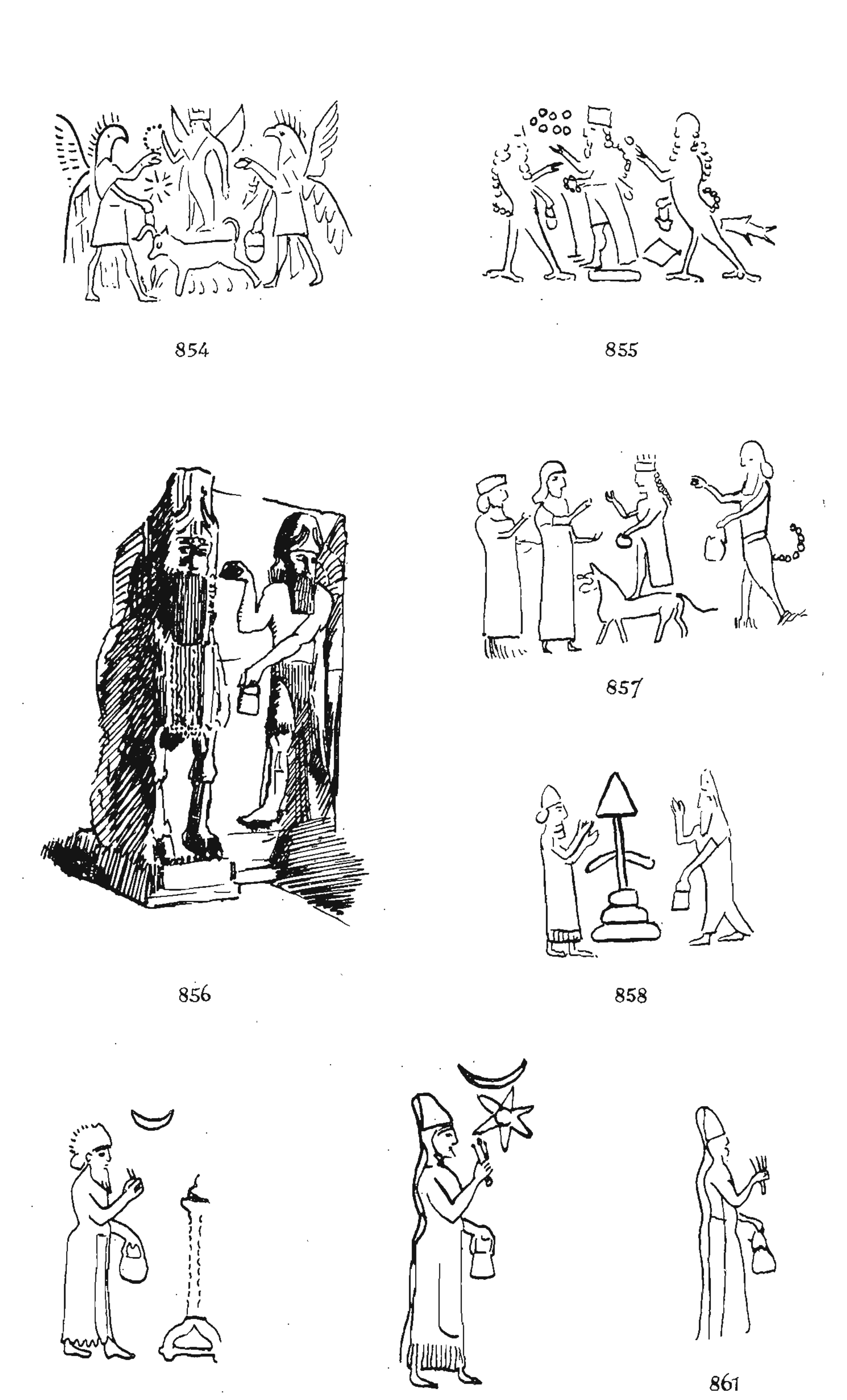
843



844


845
846
847
848
849
850
851
852


BOLOGNA



854

855

856

857

858

859

860

861



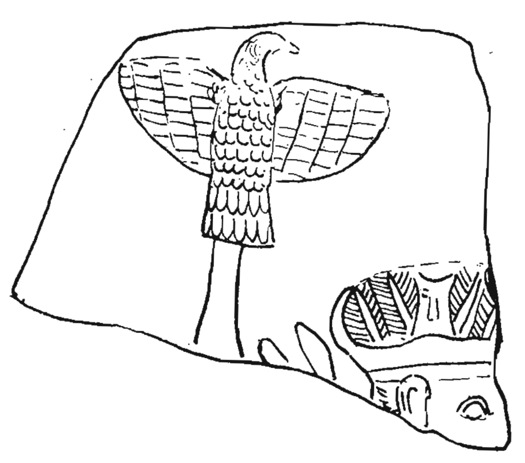
862



863



864





865



866



867



868



869



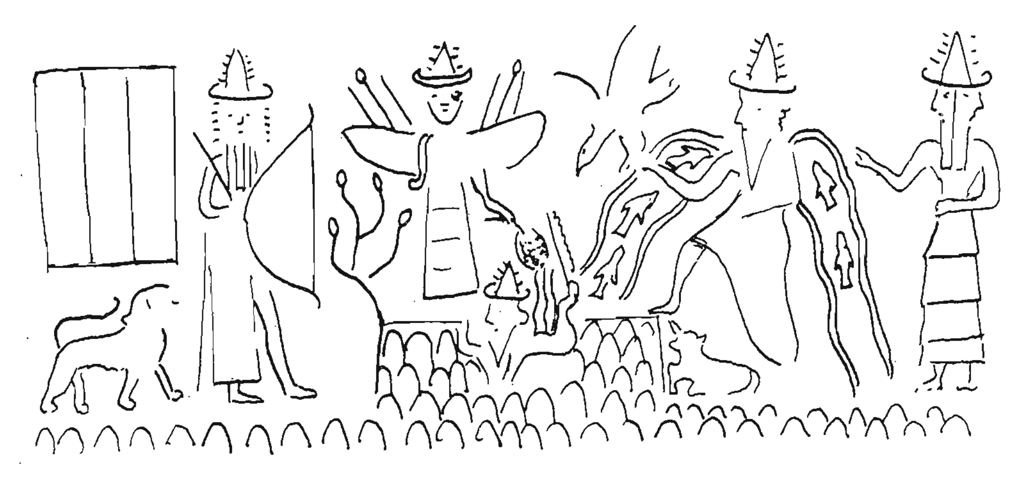
870



871



872



873



874

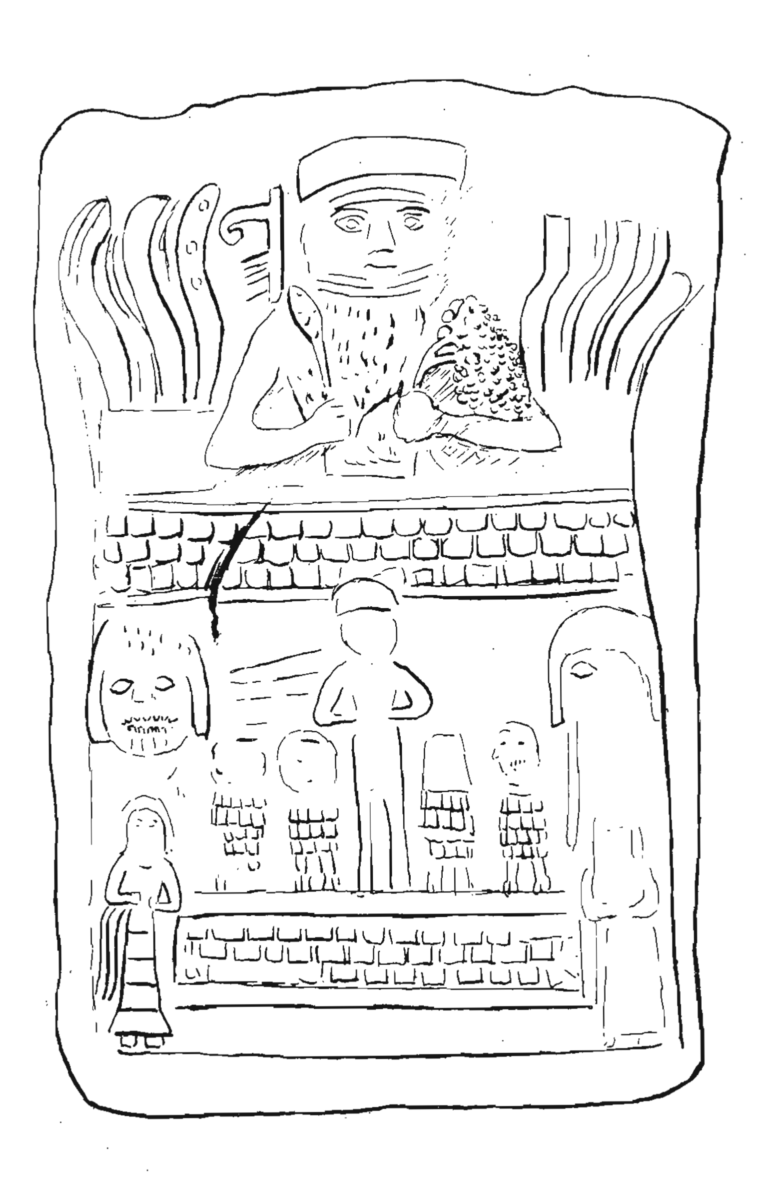


875





876



877



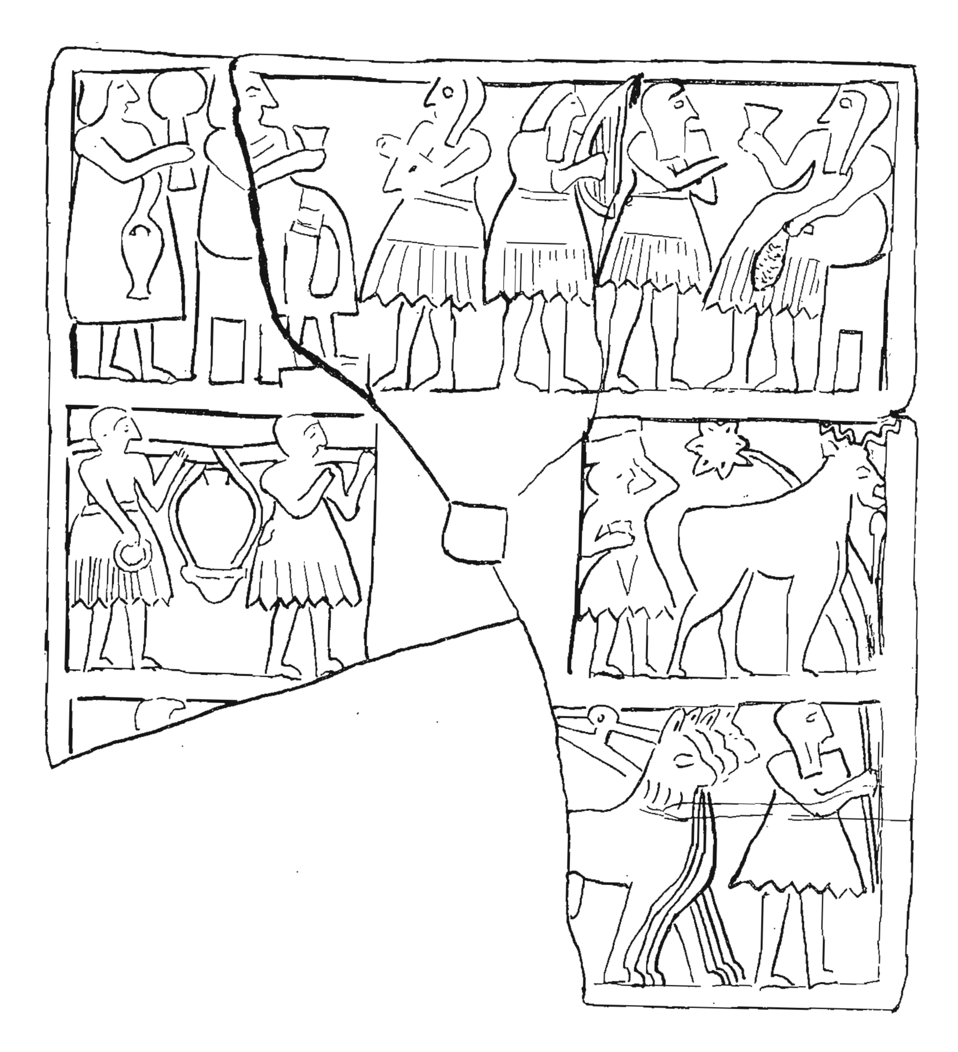
878



879



880



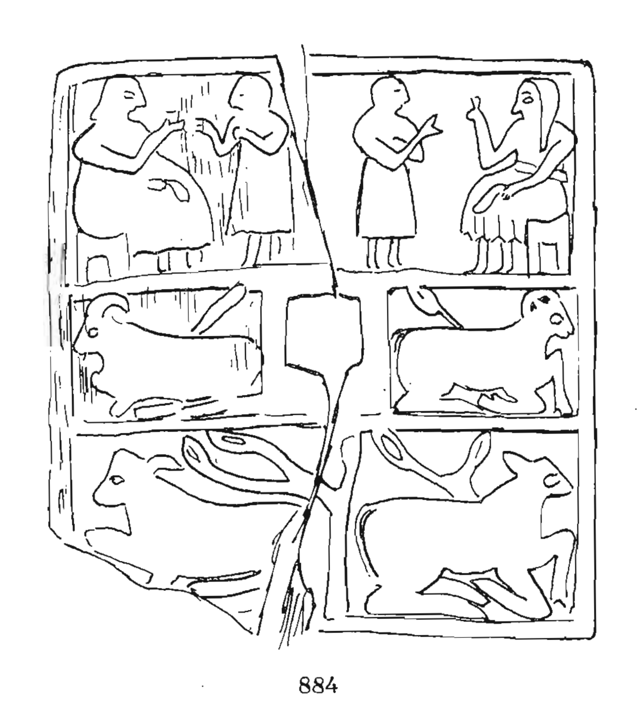
881



882



883



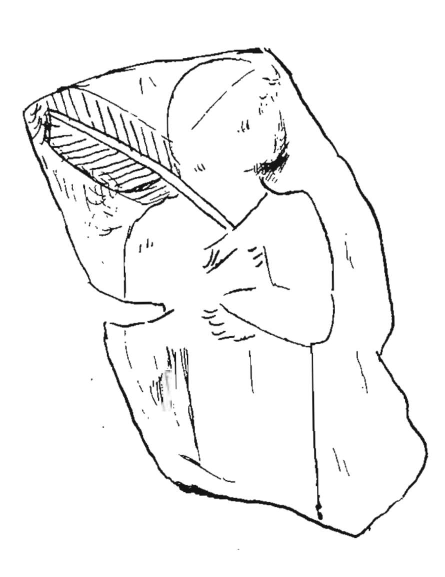
884



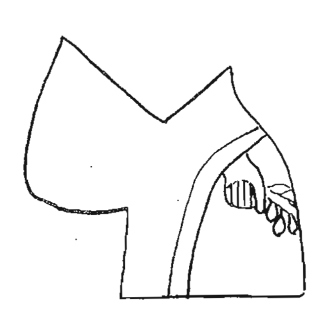
885



886

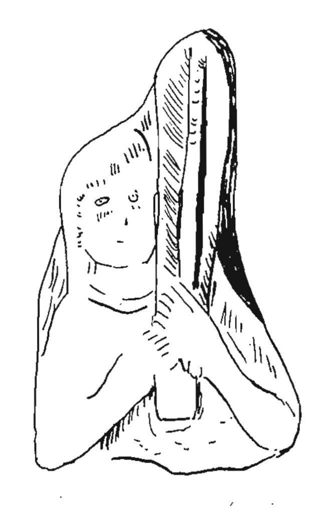


888



887





889



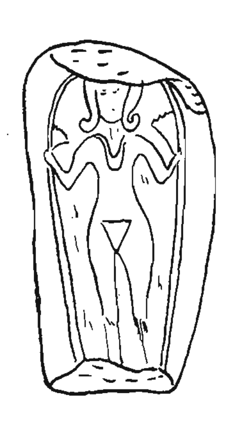
890



891



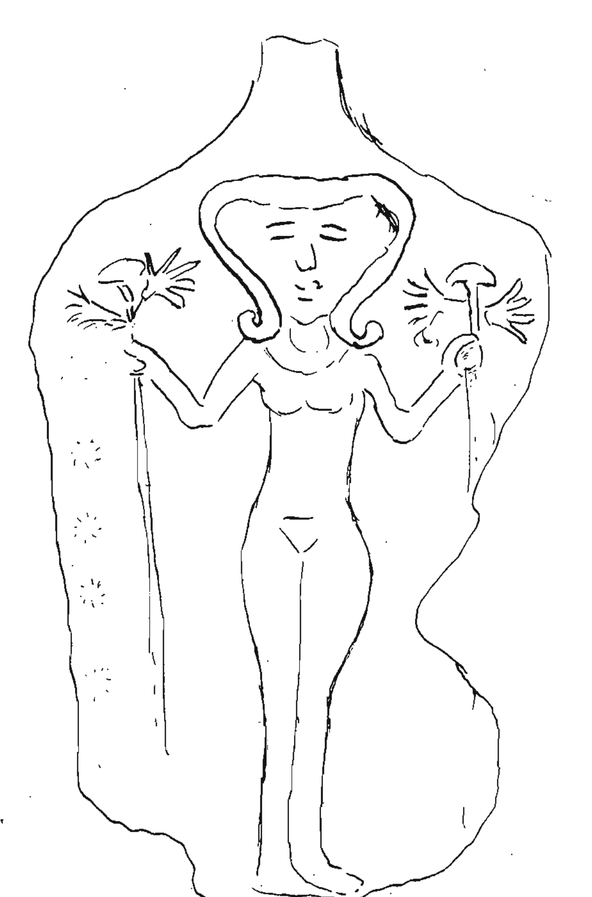
892



893



895



894



896



897





898



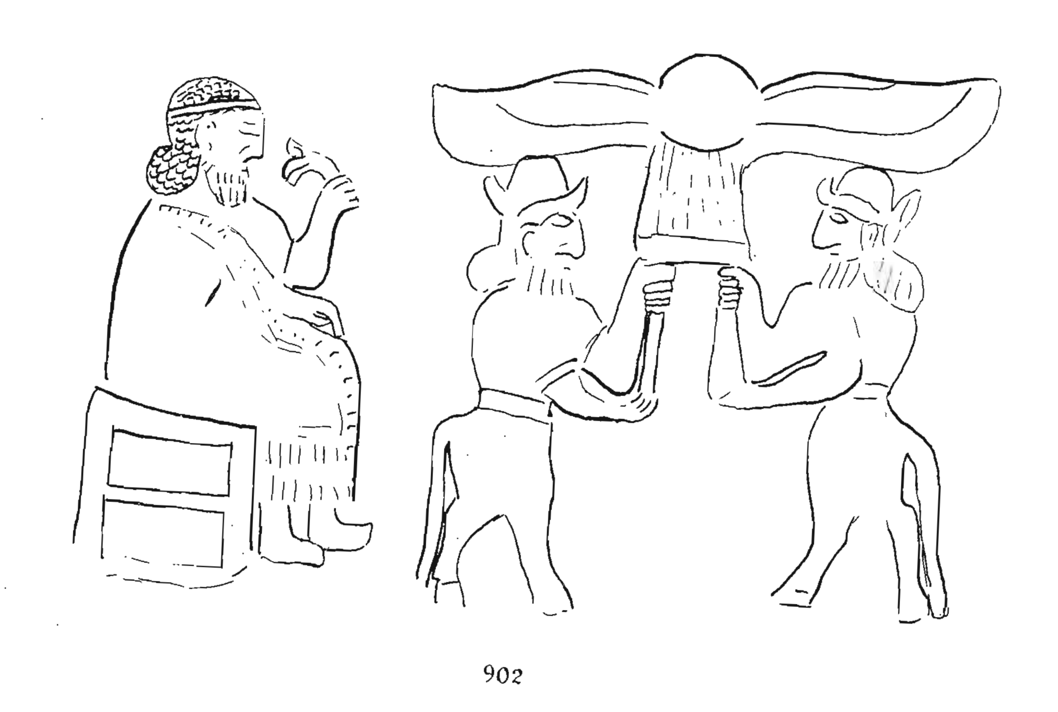
899



900



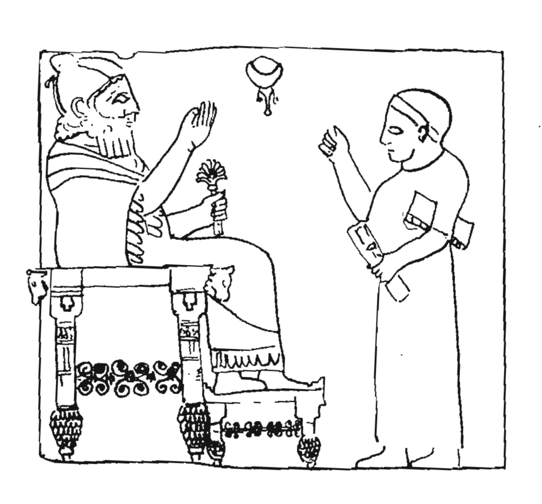
901



902

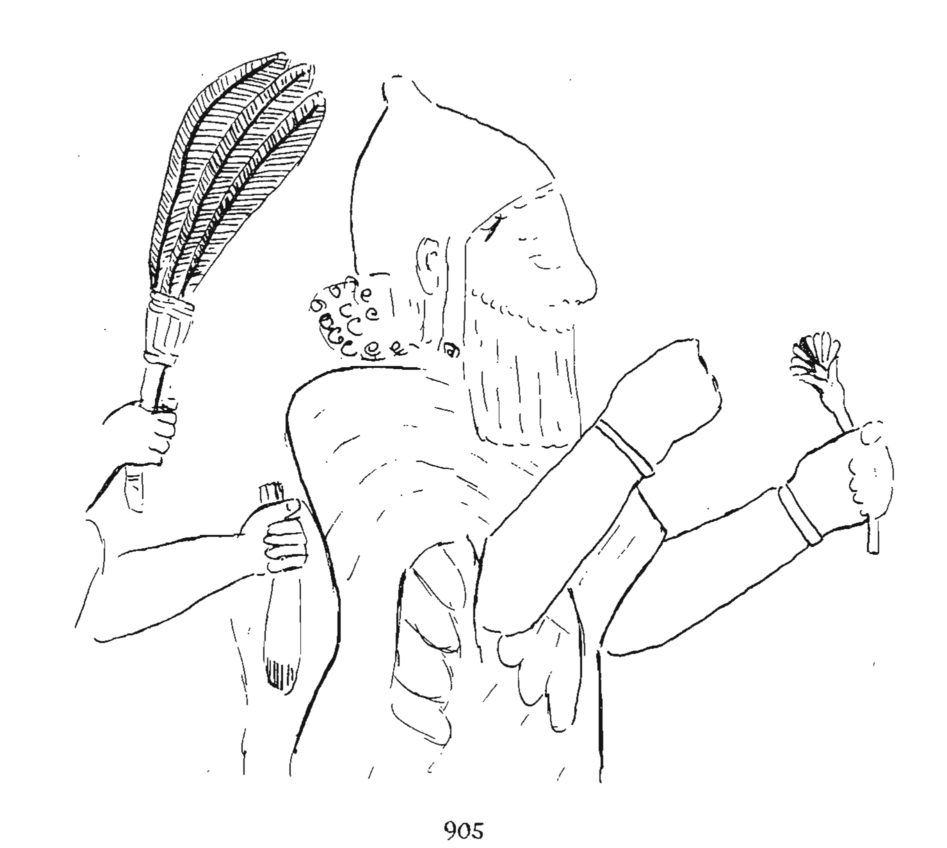


903

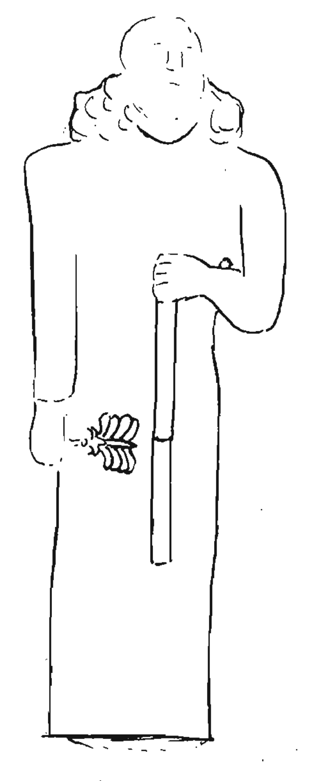


904

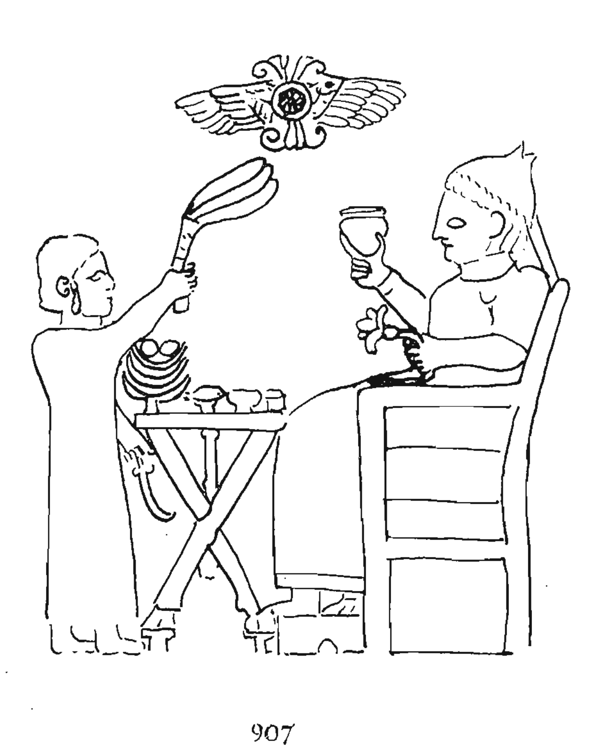




905



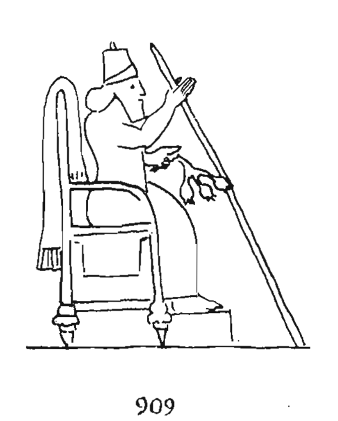
906



907



908



909



910



911





912

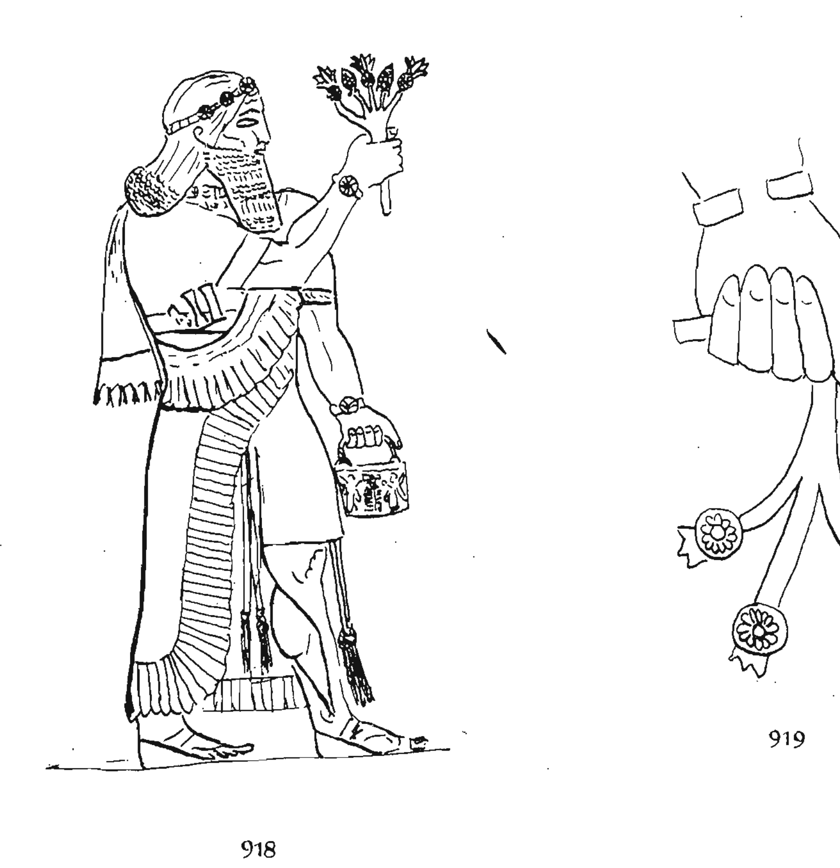
913

914

915

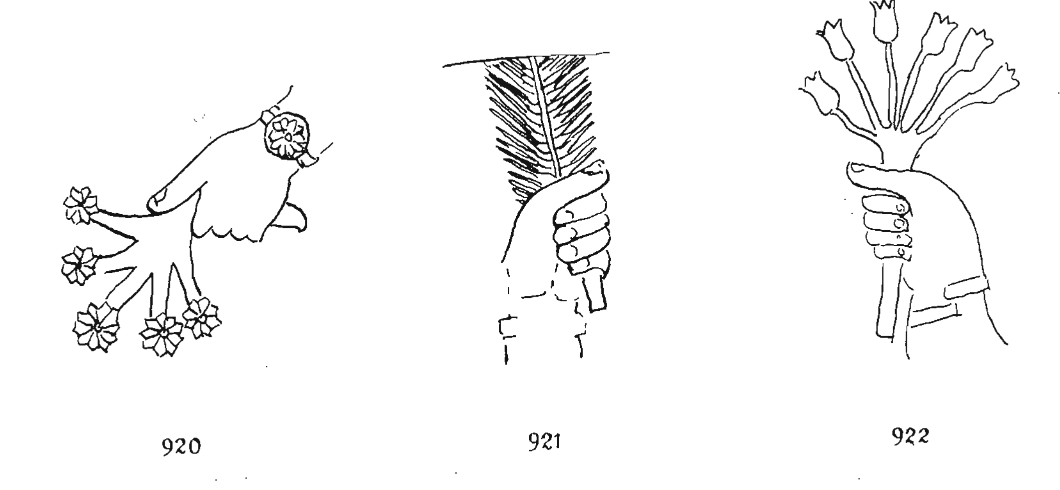
916

917



918

919

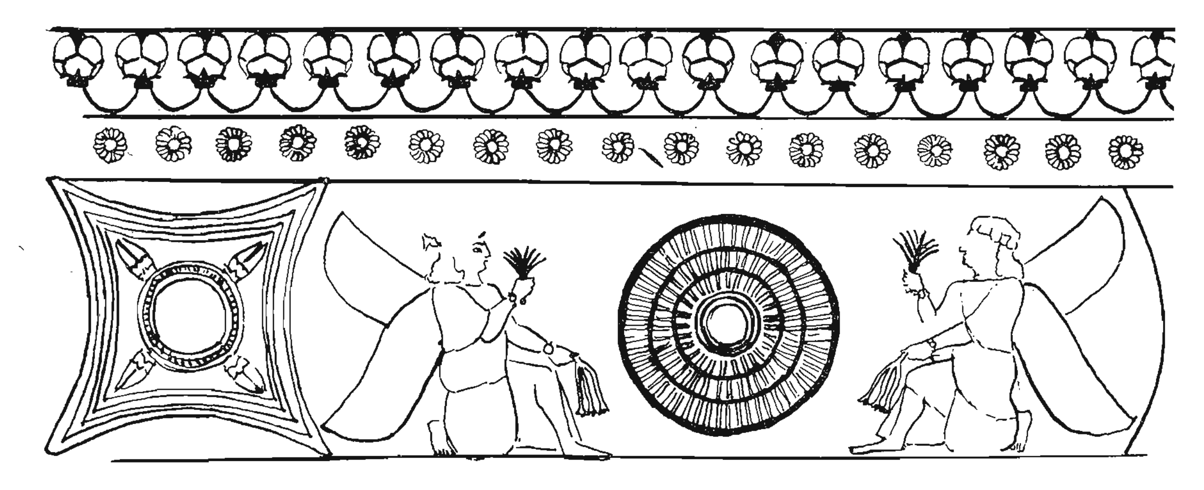


920

921

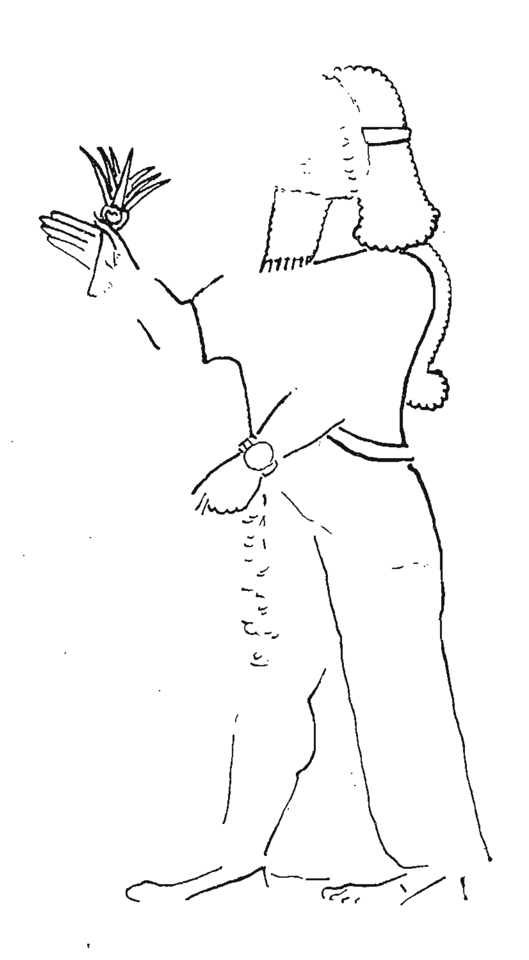
922







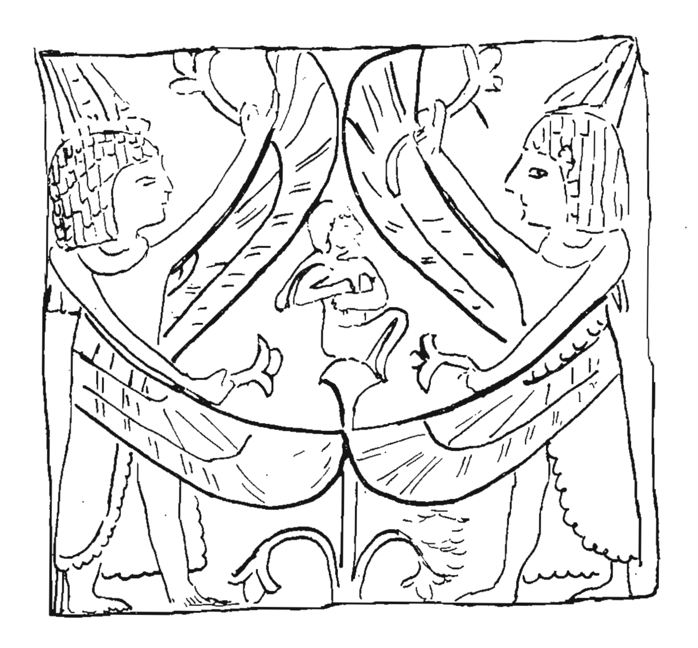
923



924



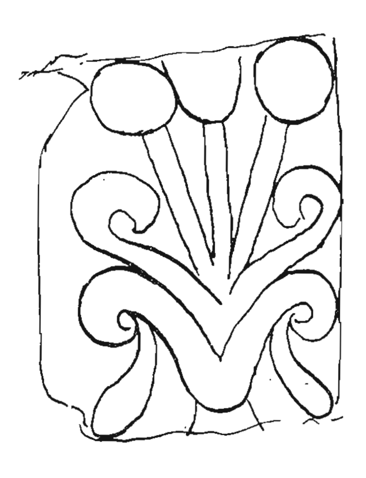
925



926

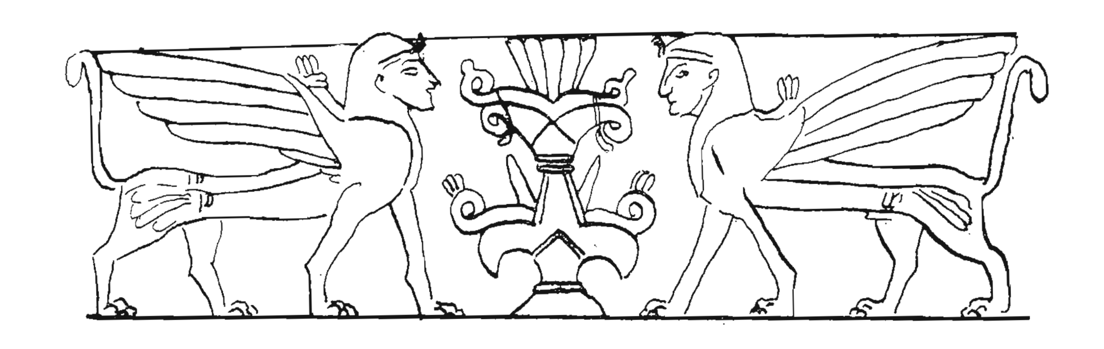


927



928





929



930



931



932



933



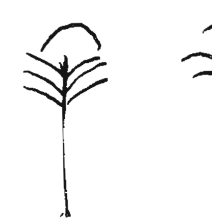
934



935



936

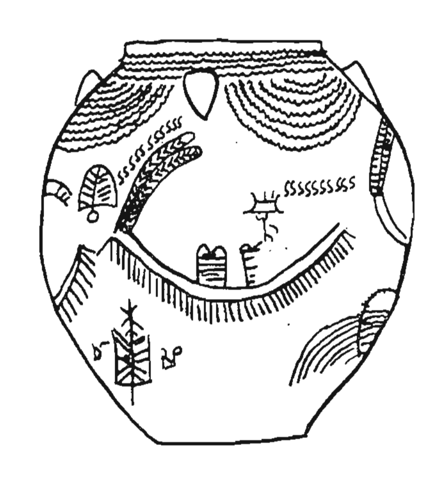








937





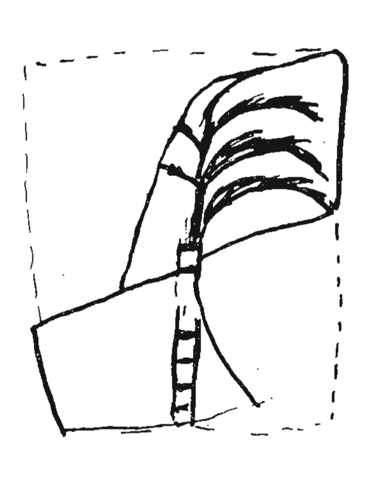
938



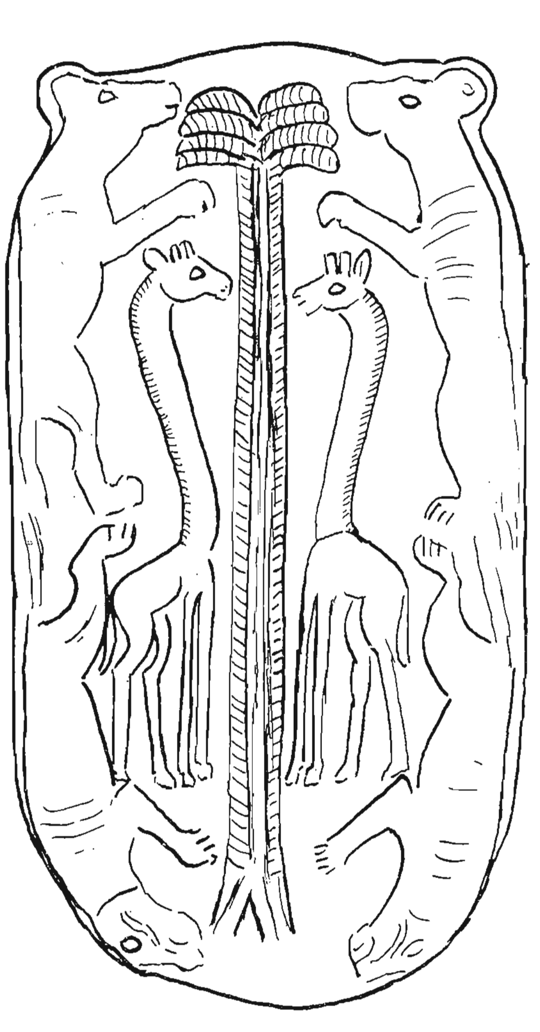
939



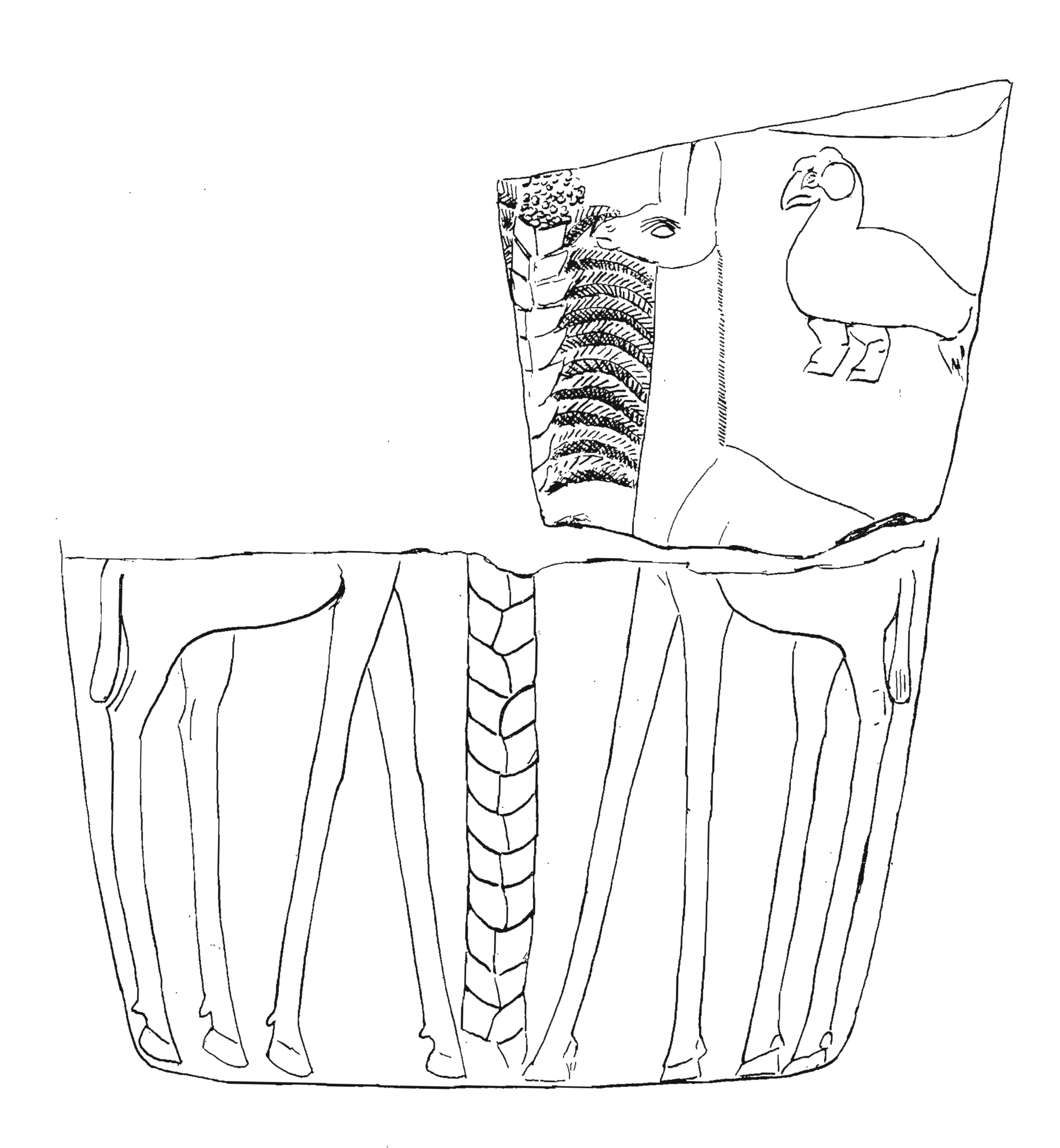
940



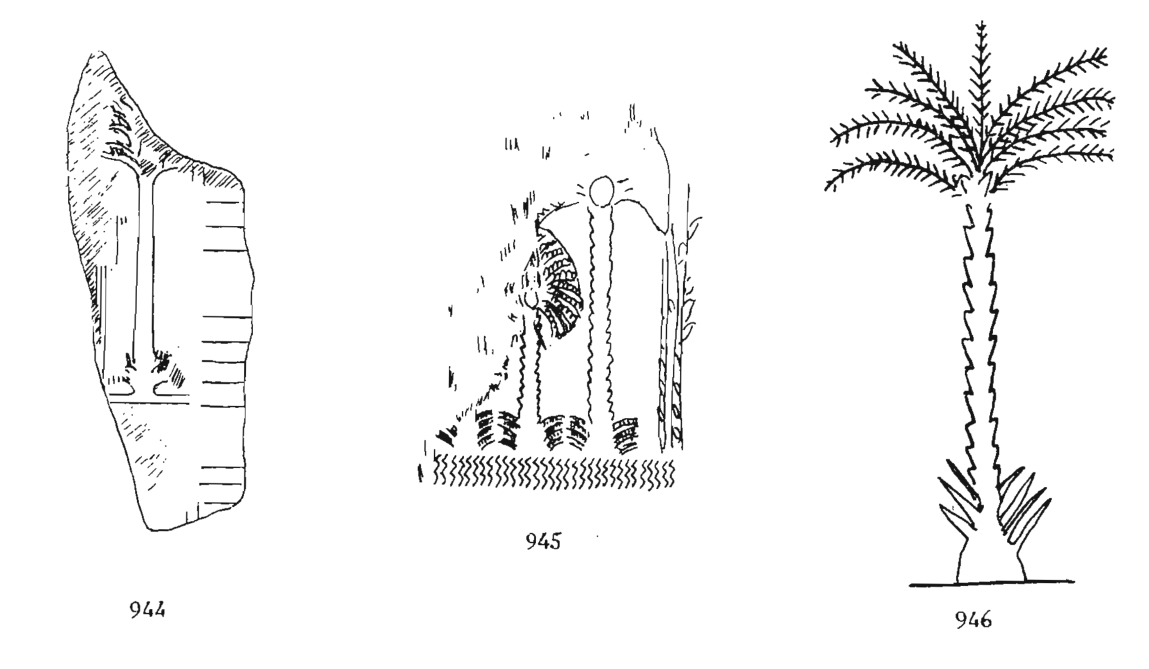
941



942



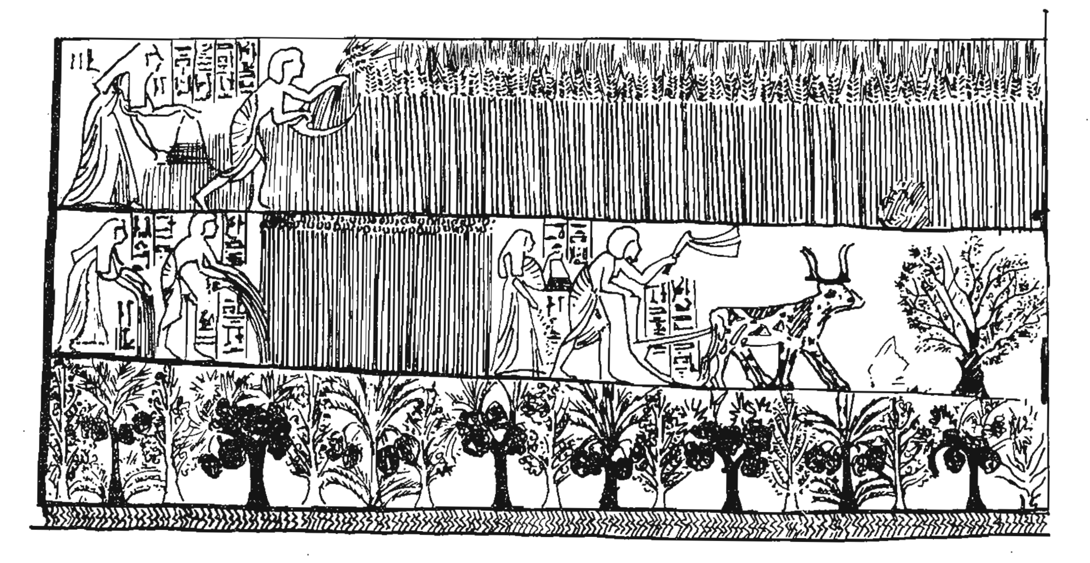
943



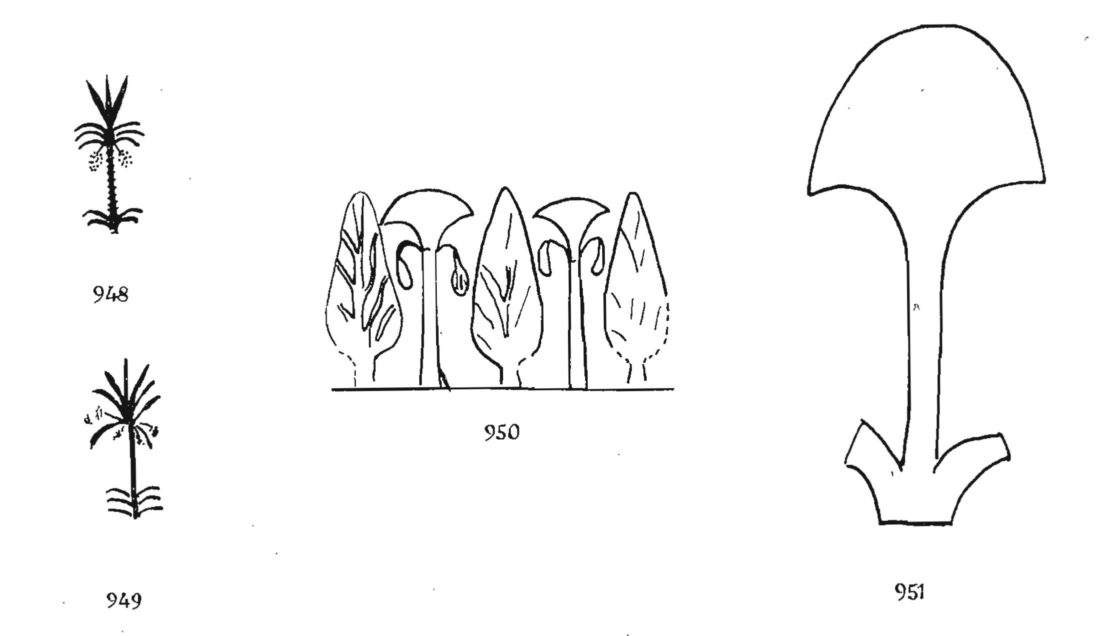
944

945

946



947



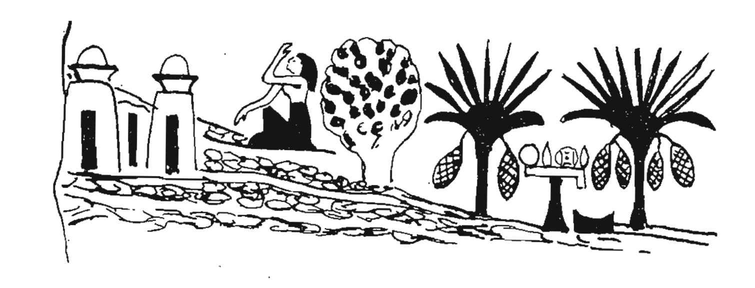
948

949

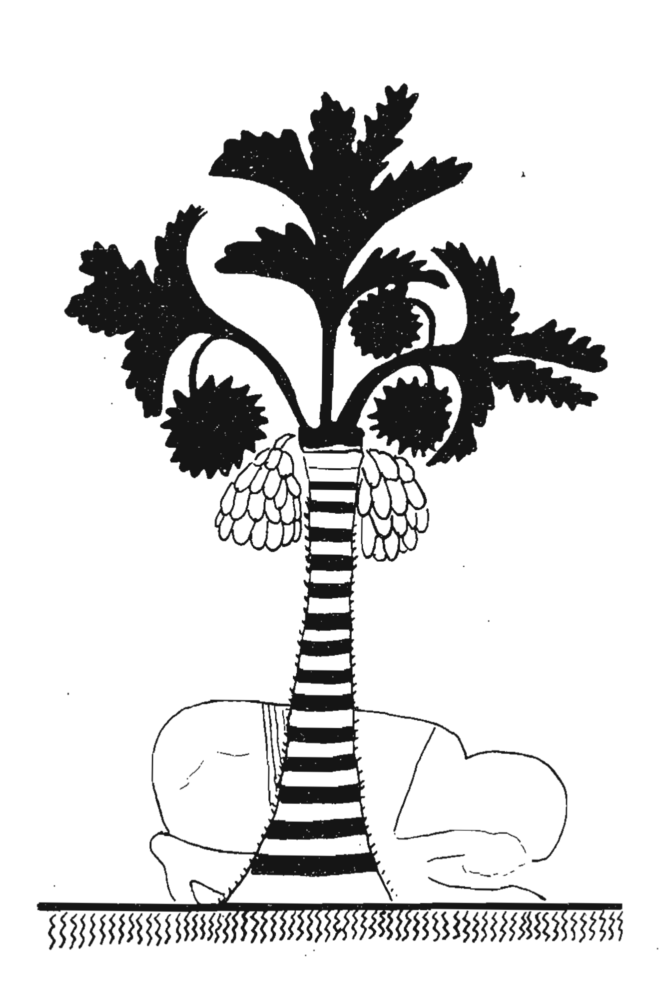
950

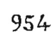
951

952

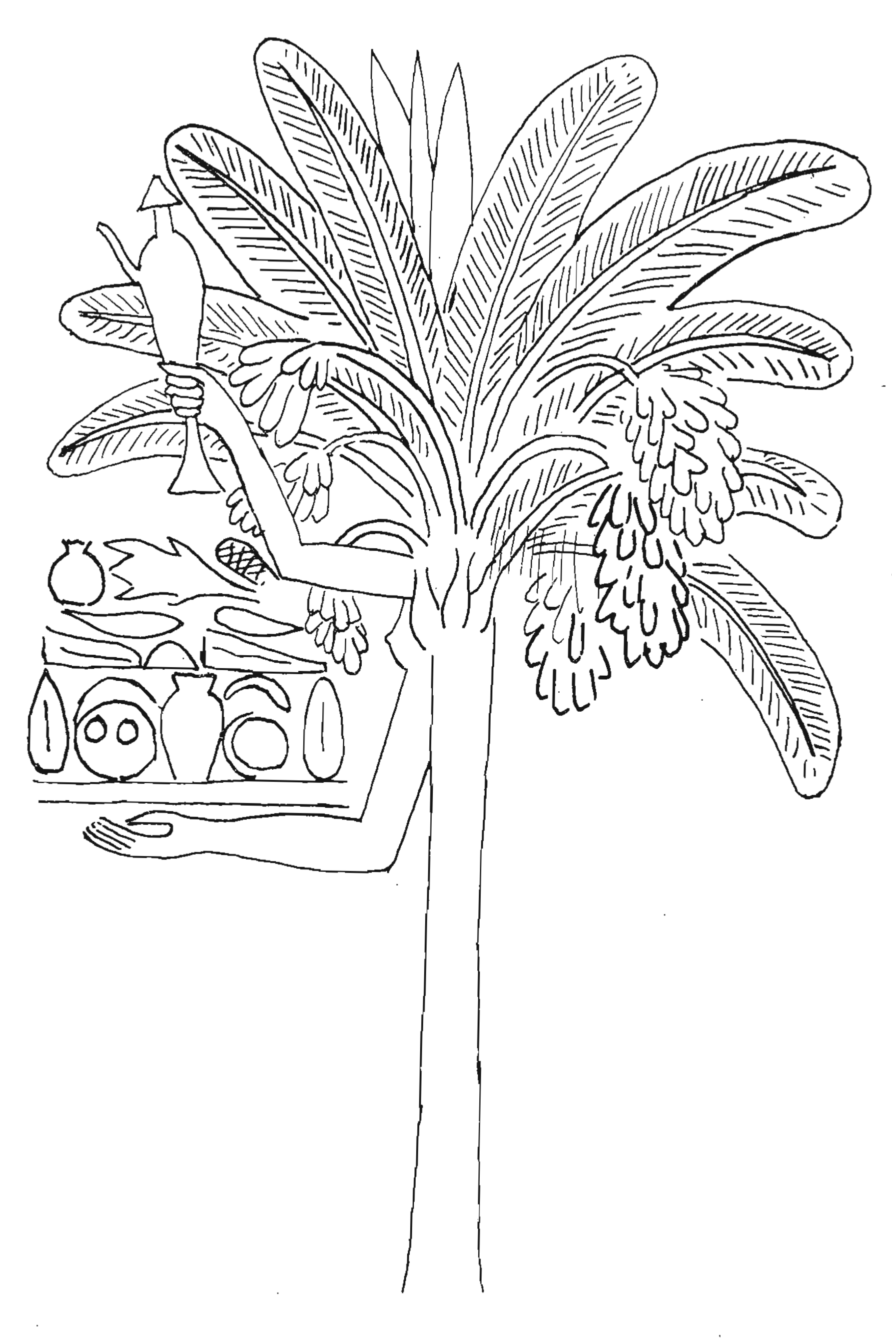


953



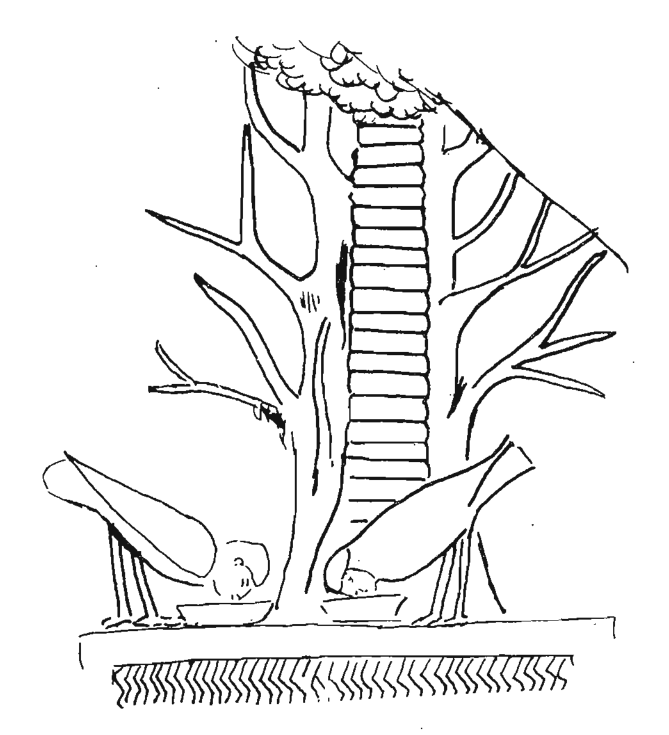


954





956





957



958

a *b* *c* *d* *e*

959

962

961

960

963

964

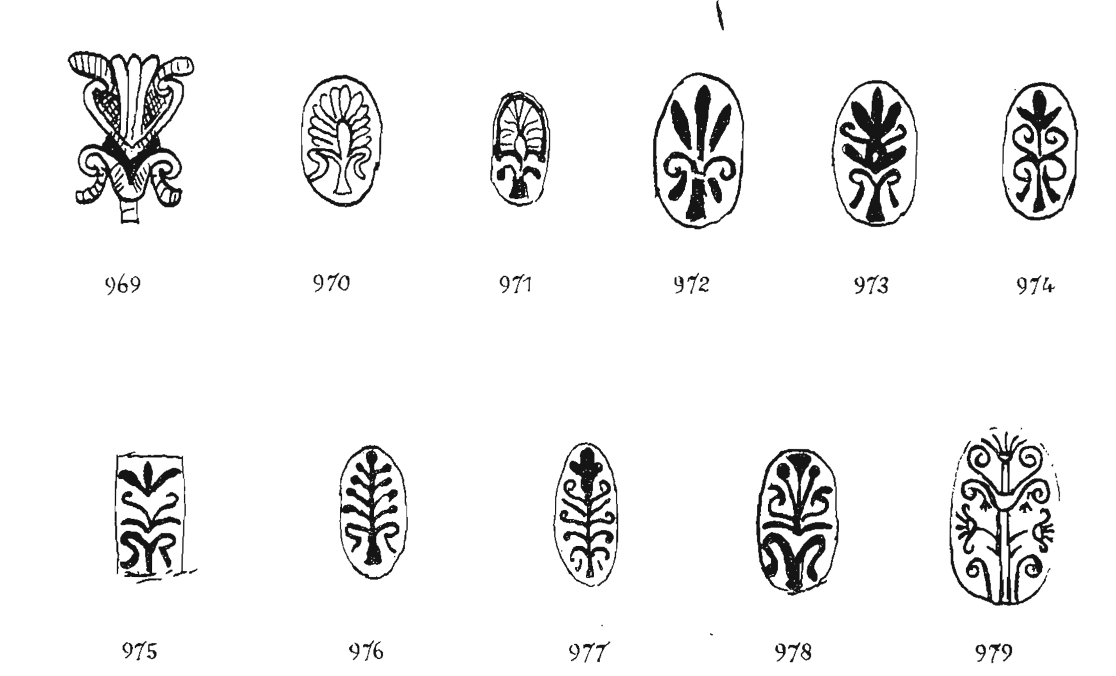
965

966

967

968



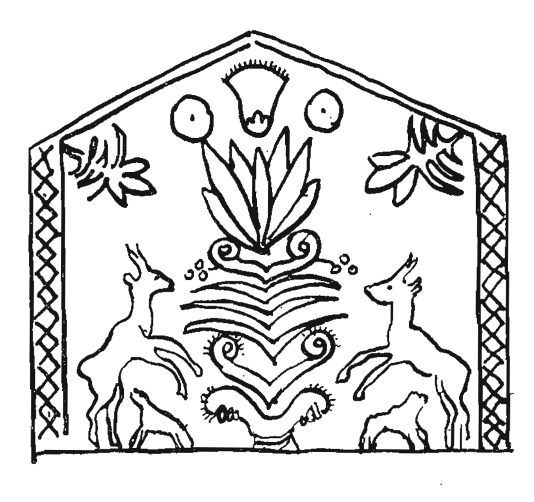


969 970 971 972 973 974

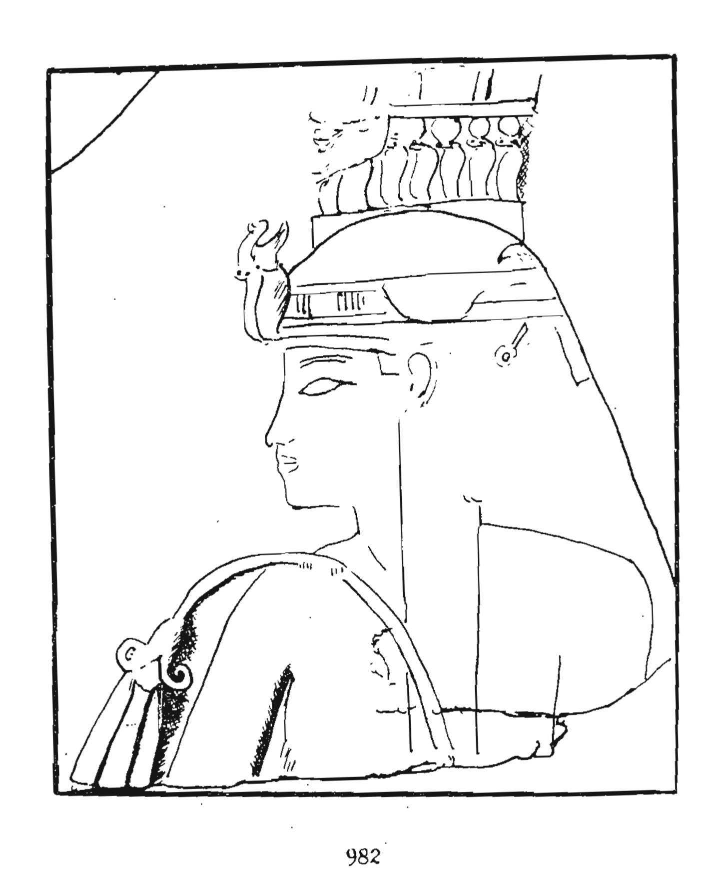
975 976 977 978 979



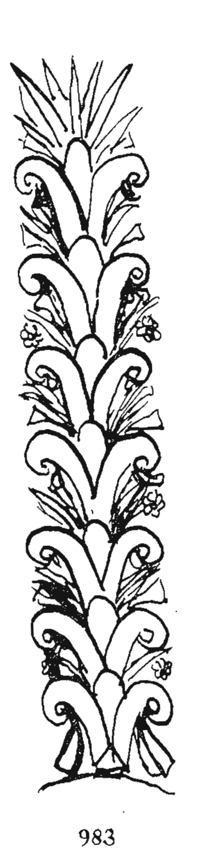
980



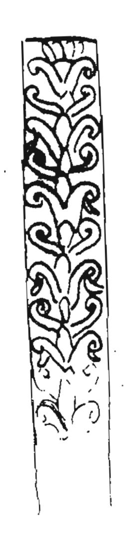
981



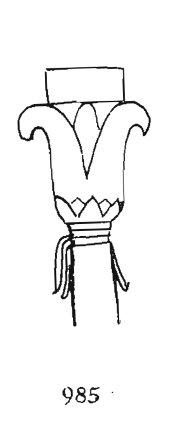
982



983



984

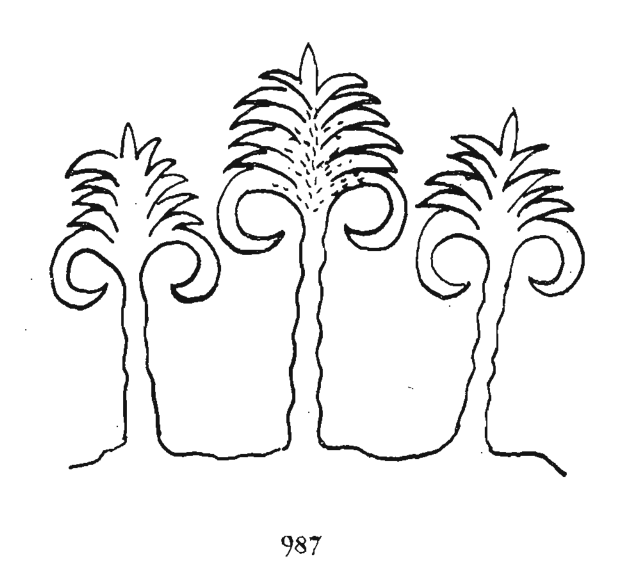


985



986





987

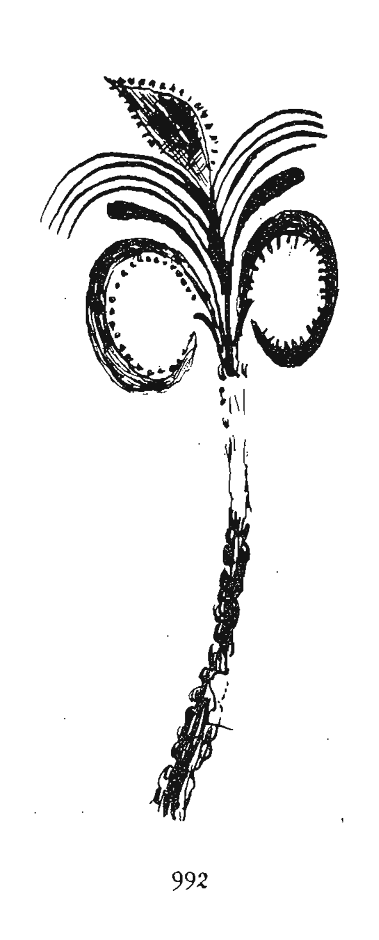


988

990

989

991



992



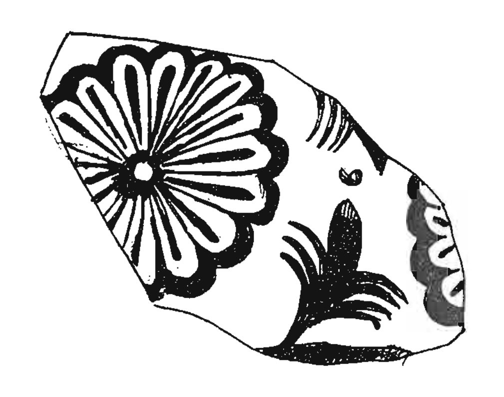
993



994



995

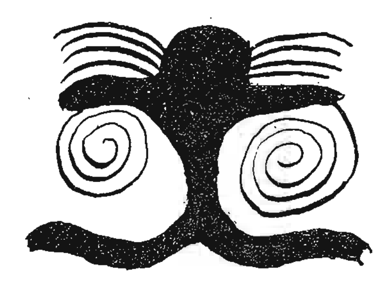


996





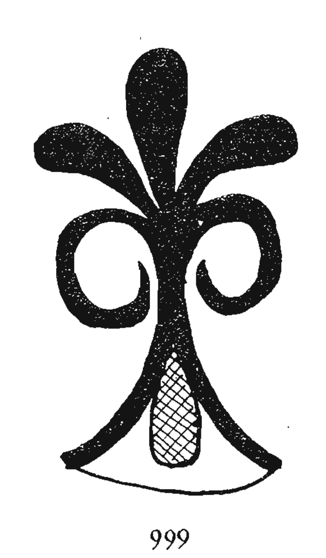
997



998



1000

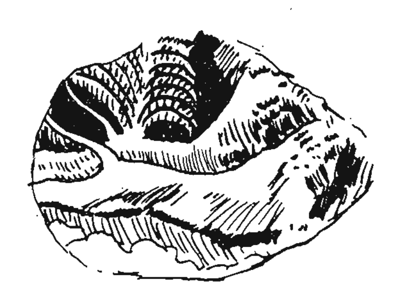


999





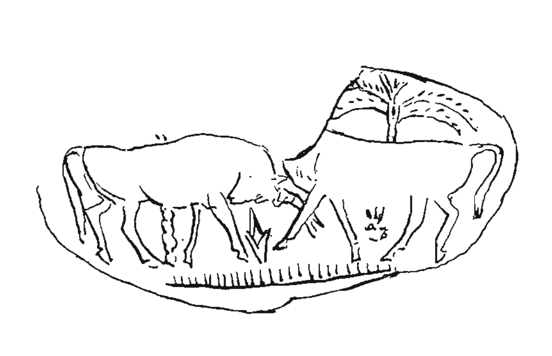
1001



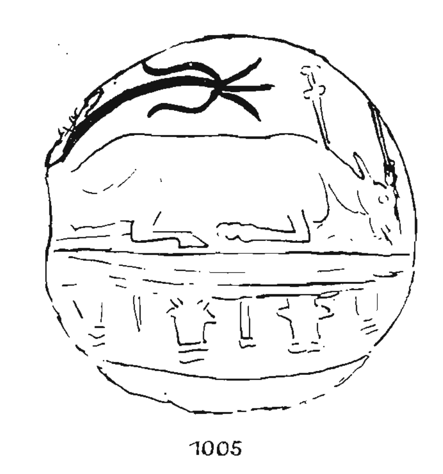
1002



1003



1004

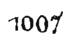


1005



1006





1007



1008

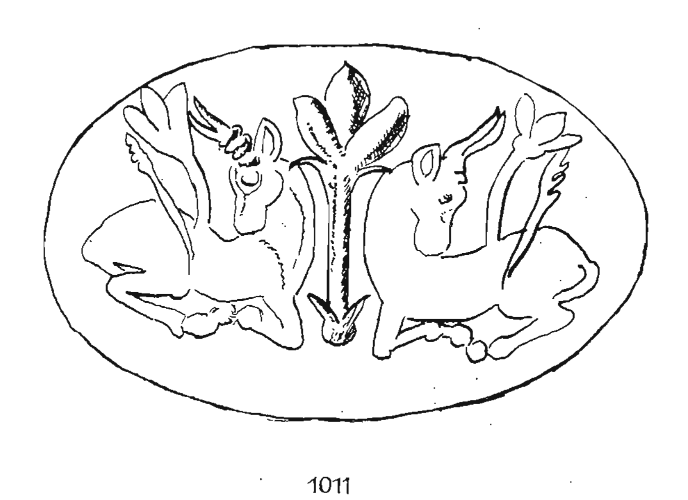


1009



1010





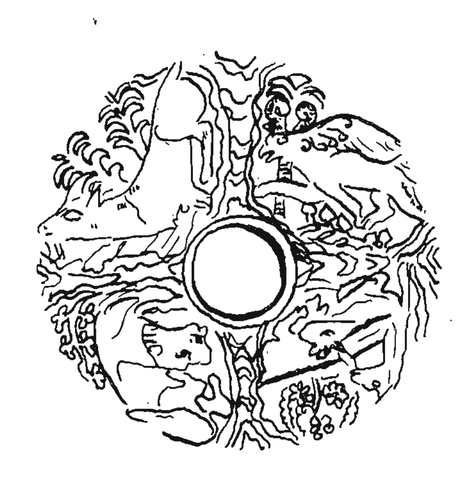
1011



1012

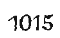


1013



1014





1015



1016



1017

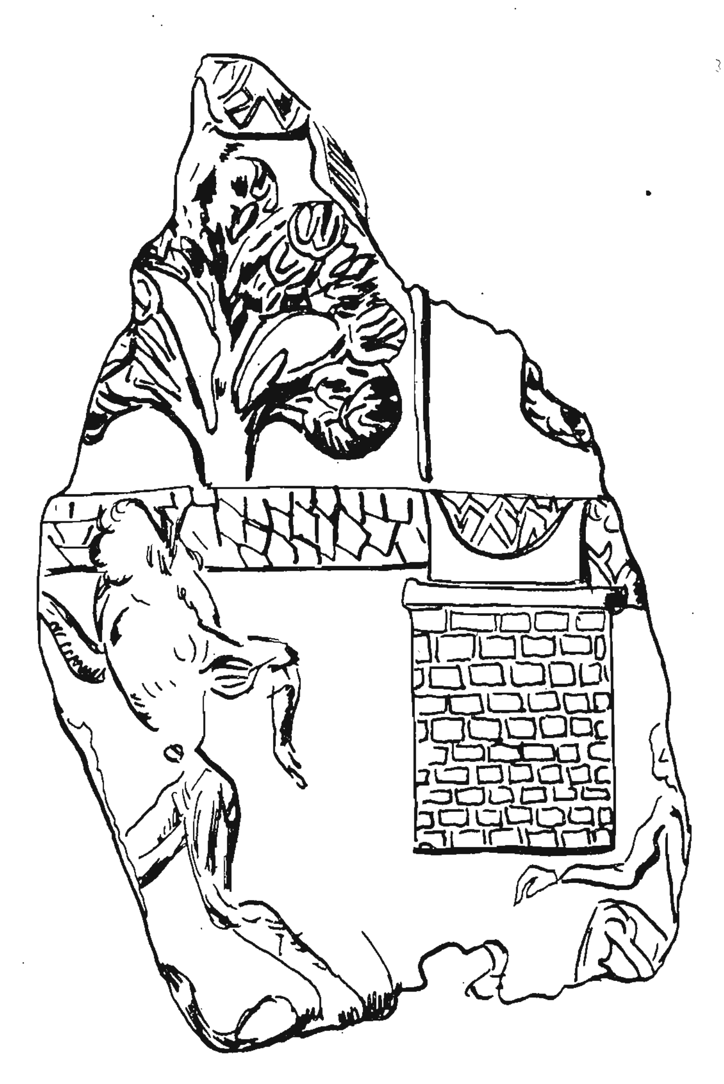


1018

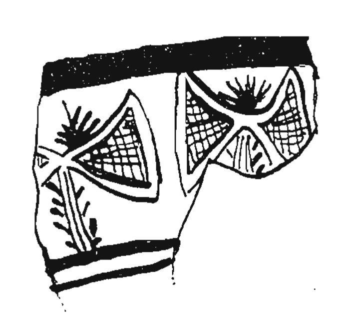




1019



1021



1020



1022



1023



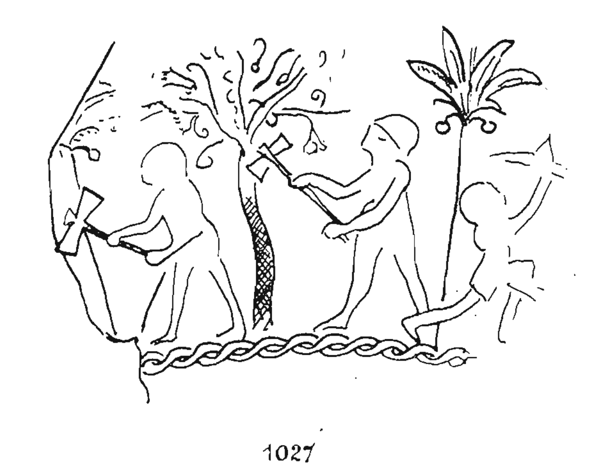
1024



1025

1026





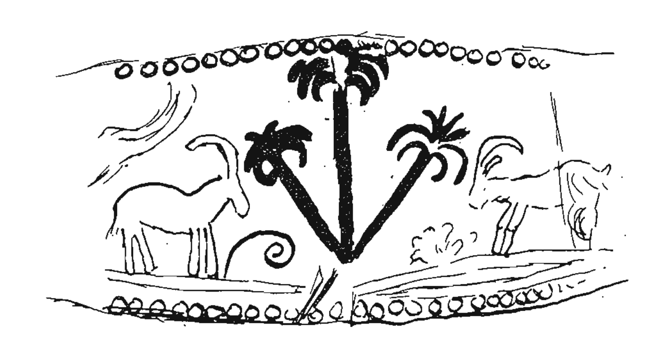
1027



1028



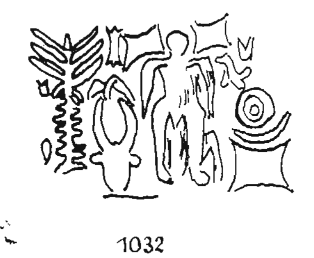
1029



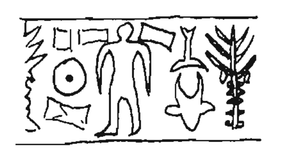
1030



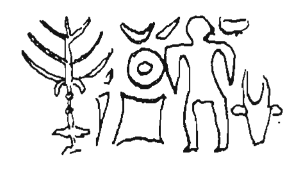
1031



1032



1033



1034



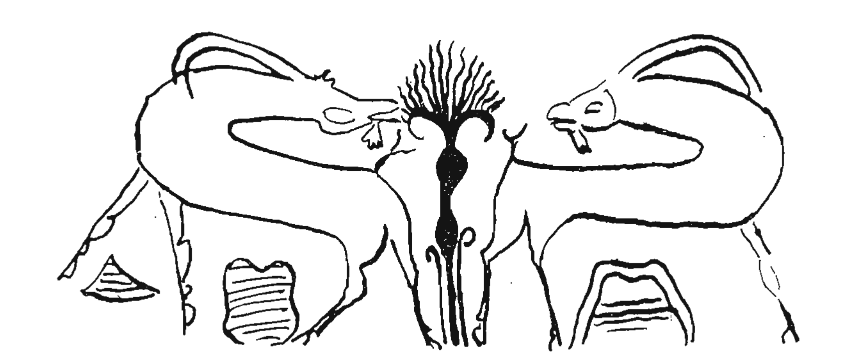
1035



1036



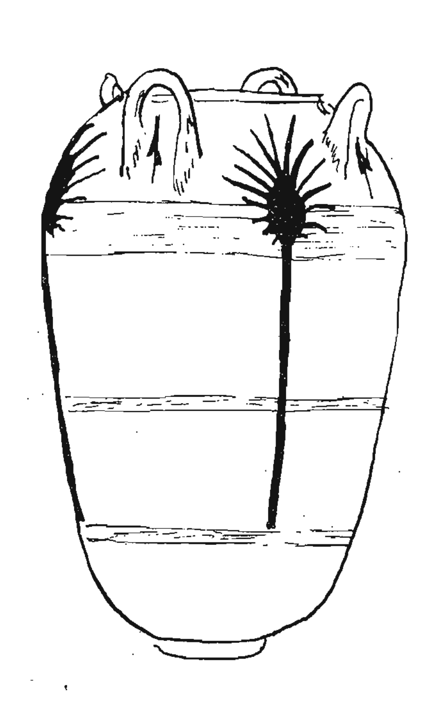
1037



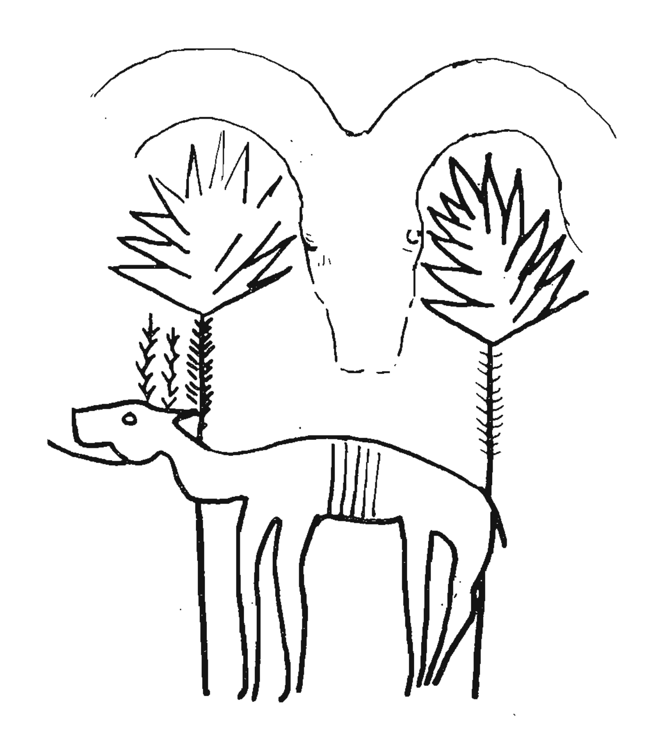
1038



1039

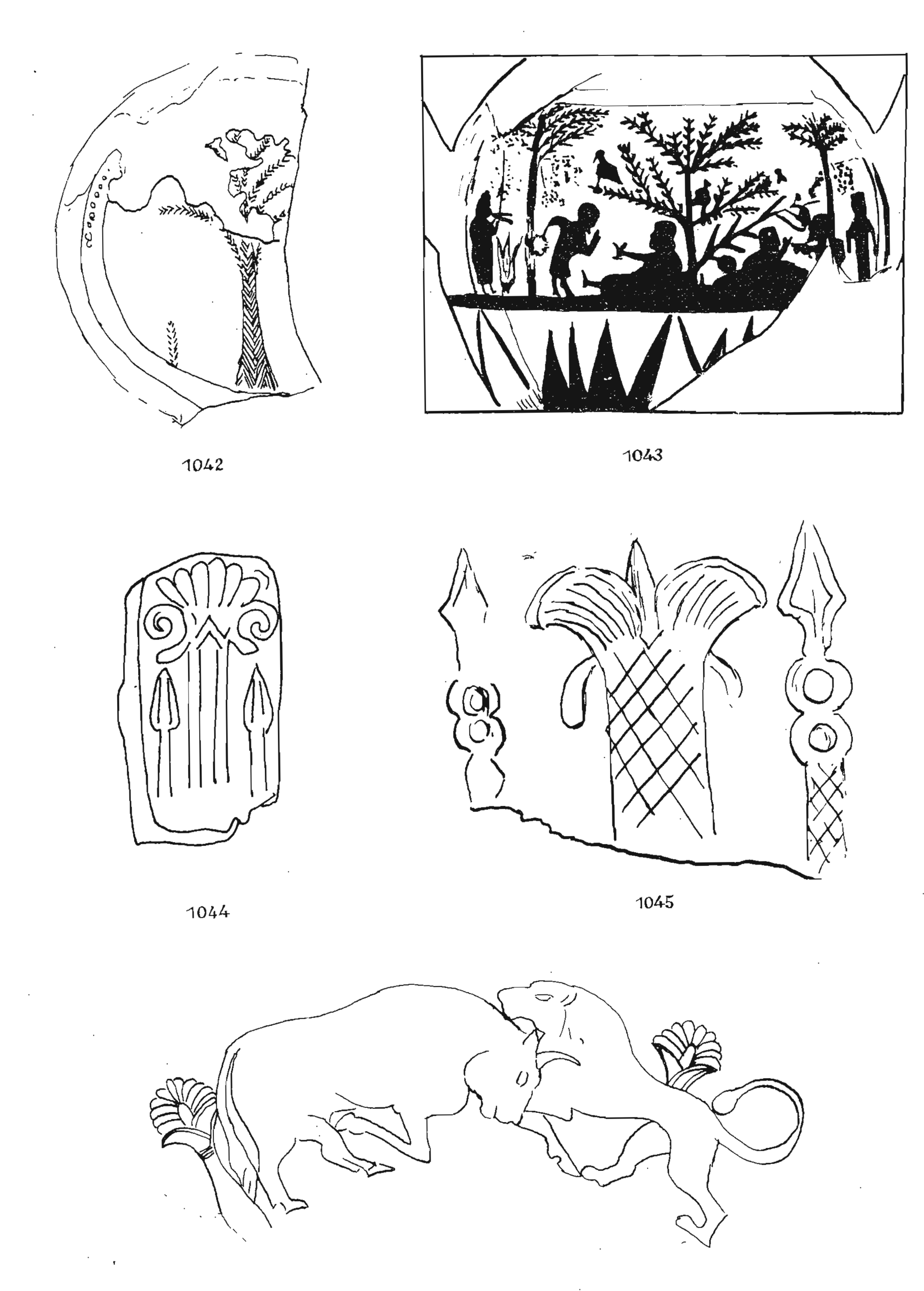


1040



1041





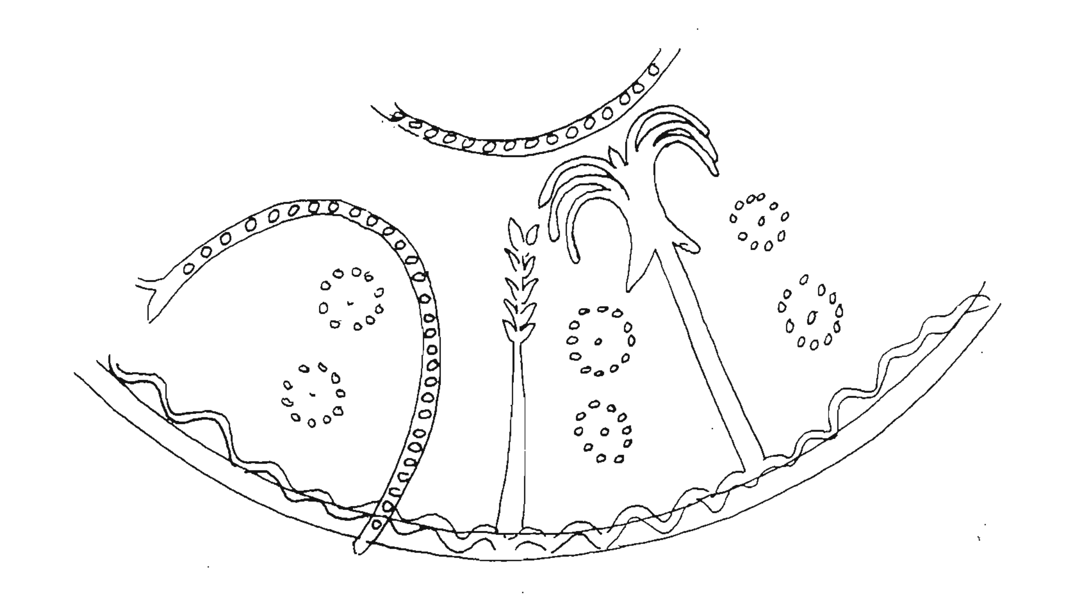
1042

1043

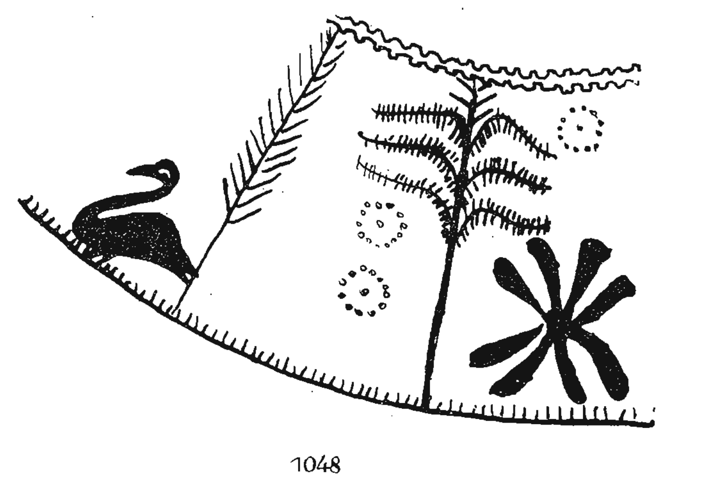
1044

1045

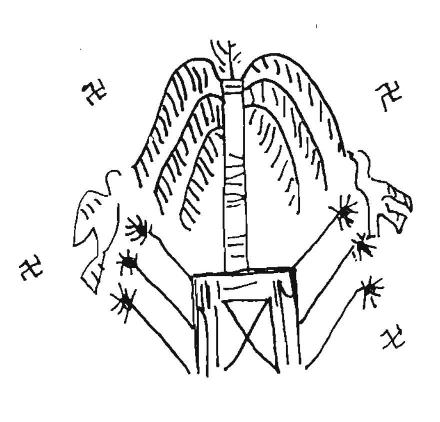
1046



1047



1048



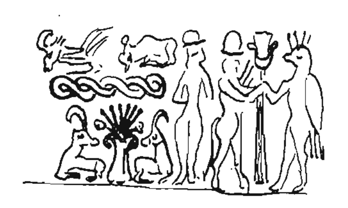
1049



1050

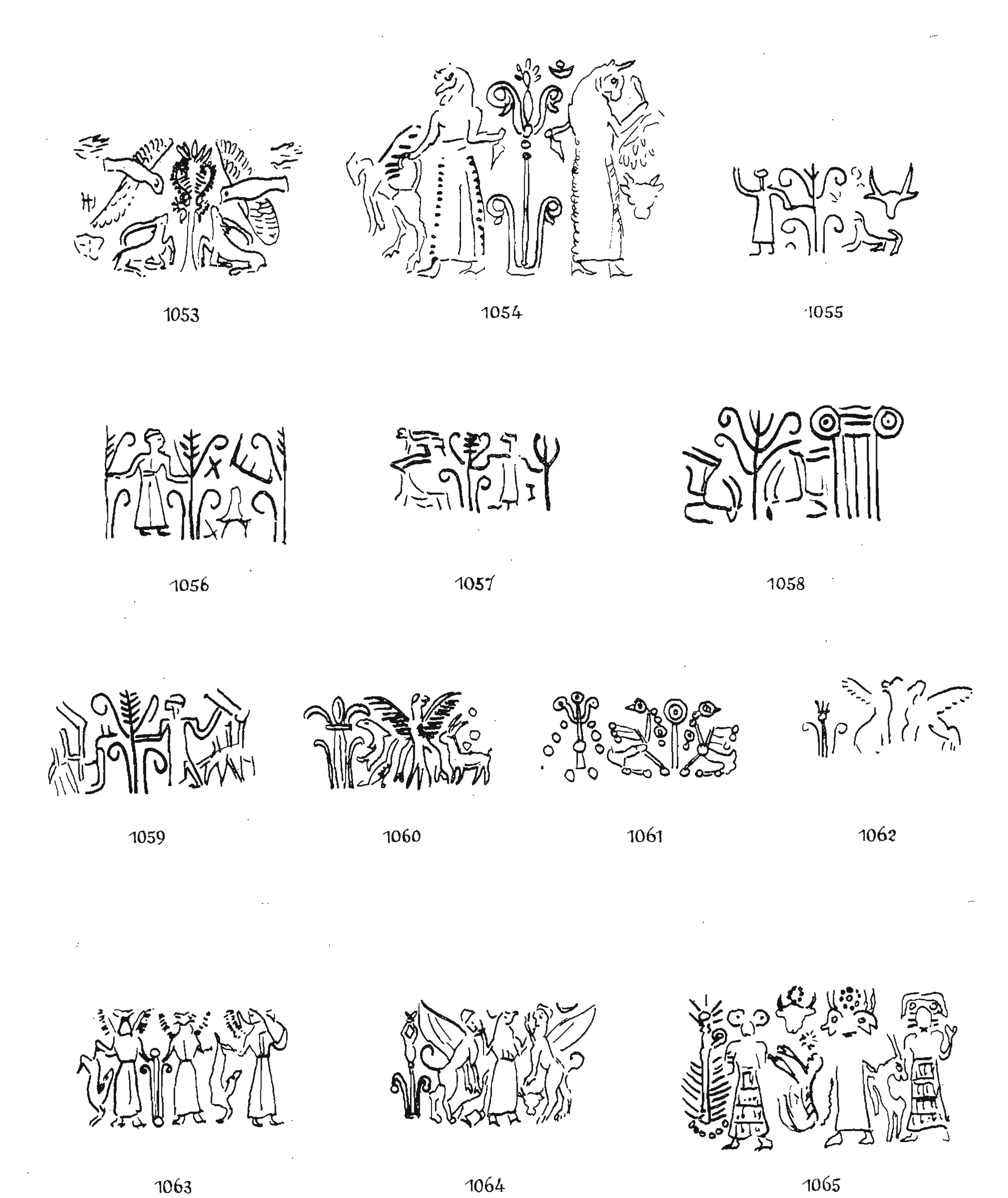


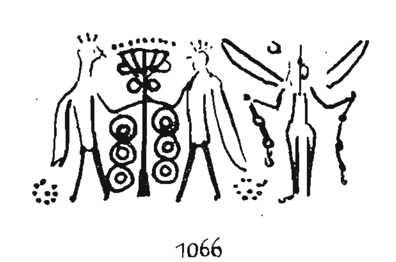
1051



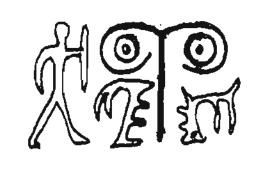
1052



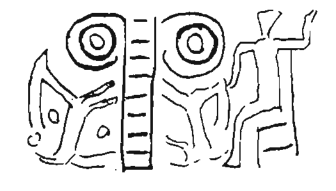

1053
1054
1055
1056
1057
1058
1059
1060
1061
1062
1063
1064
1065



1066



1067



1068



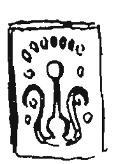
1069



1070



1071



1072



1073



1074



1075



1076



1077



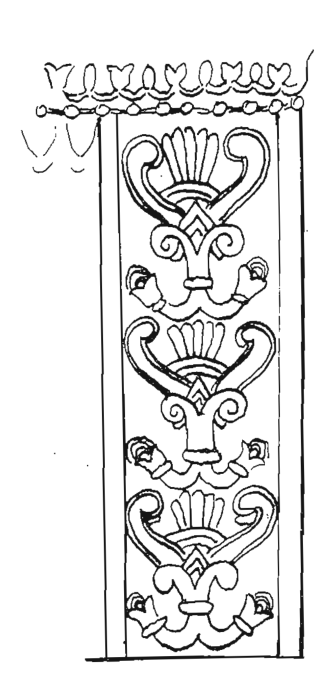
1078



1079



1080



1081



1082



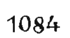
1083





1085





1084

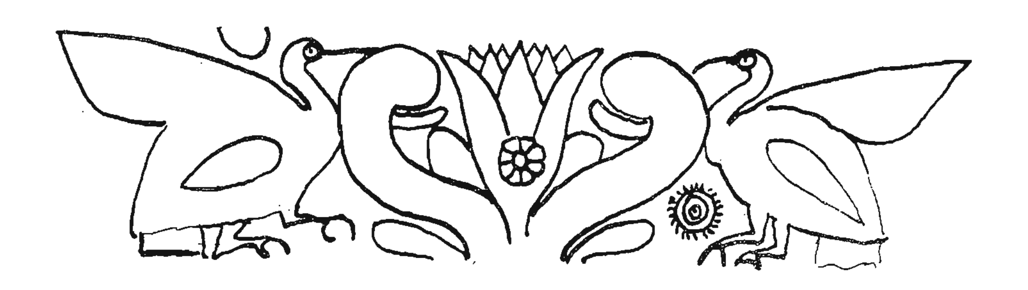
1086



1087



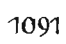
1088



1089



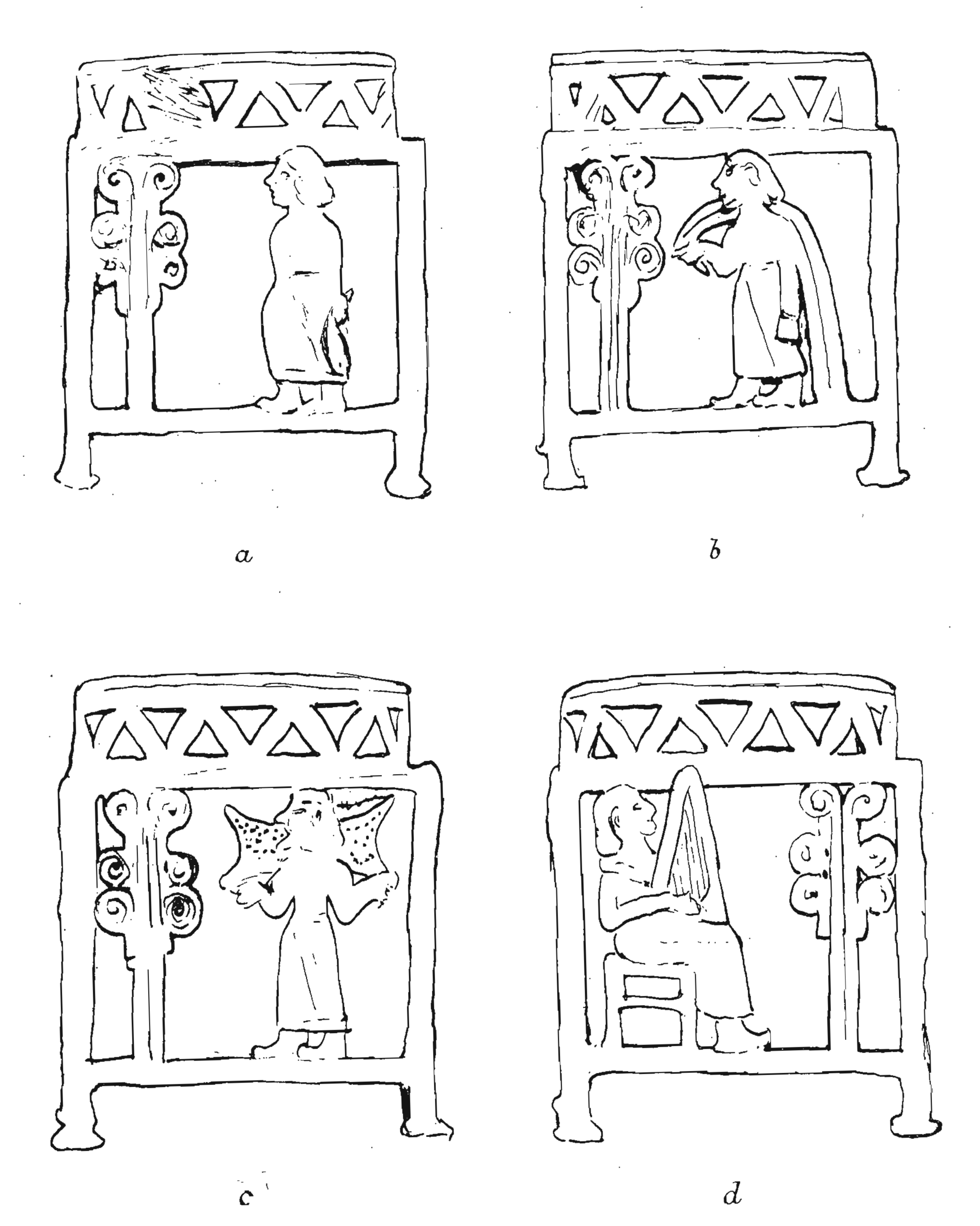
1090

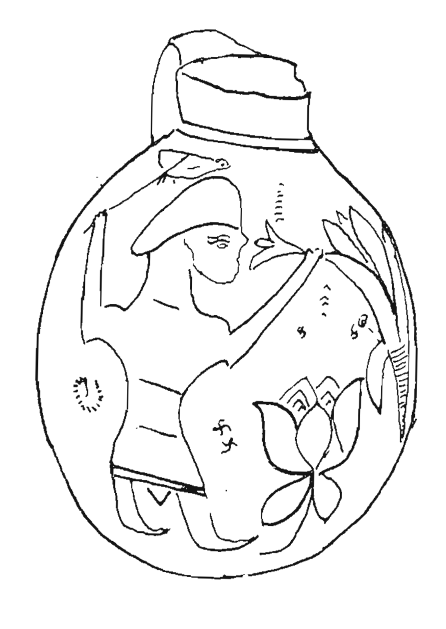


1091

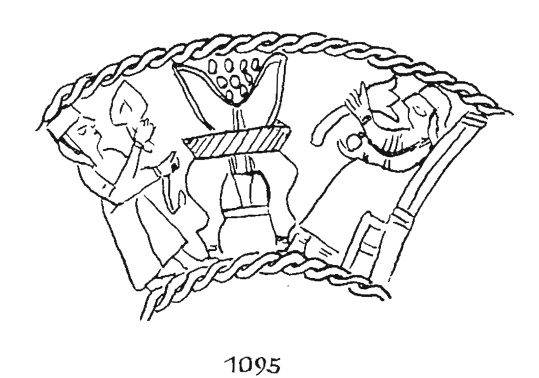


1092

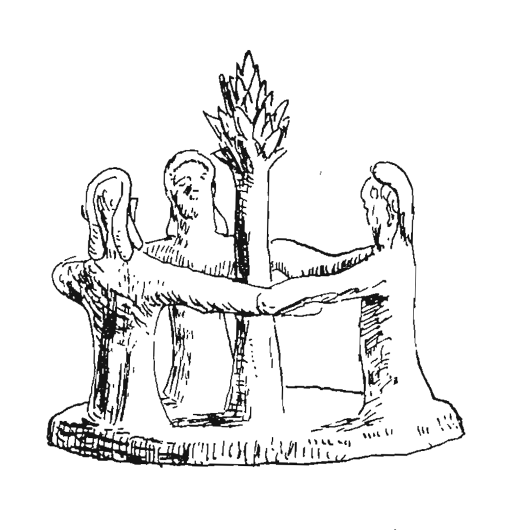

a
b
c
d



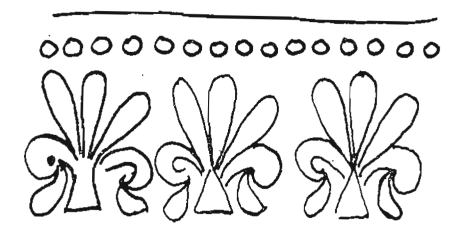
1094



1095

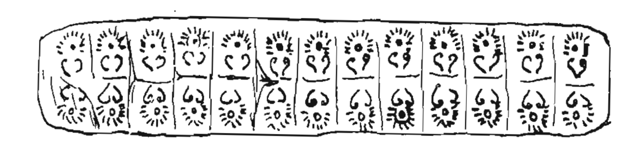


1097



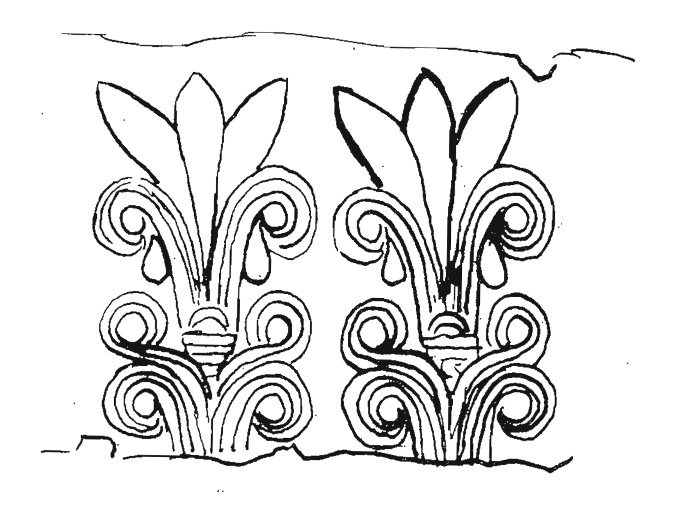
1096

1098



1099







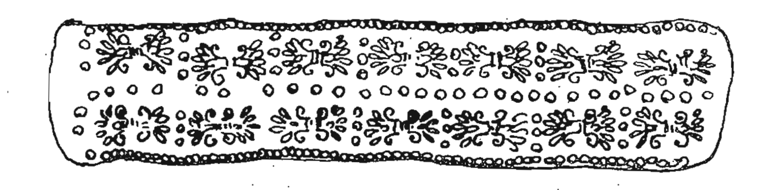
1100



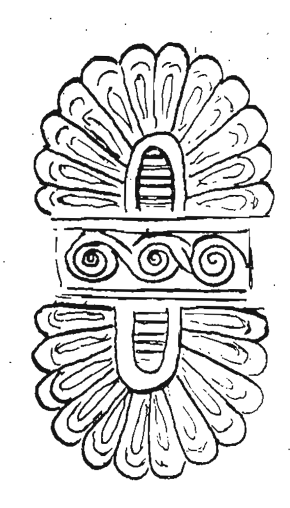
1101

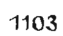


1102



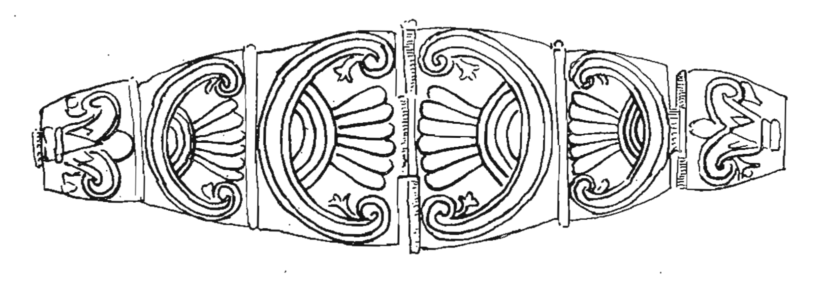
1104





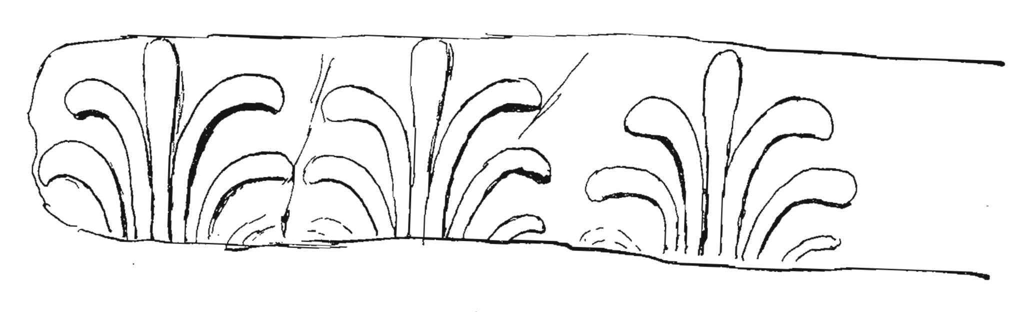
1103

1105

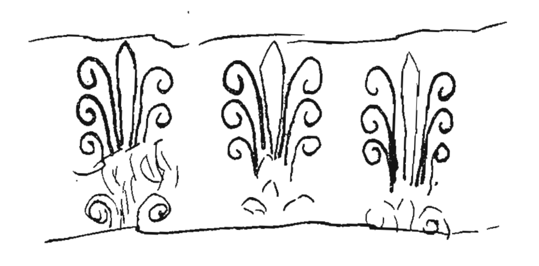




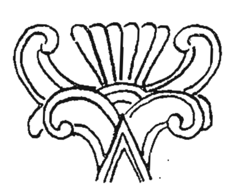
1106


1107


1108

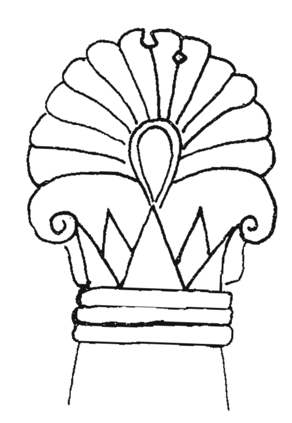

1109

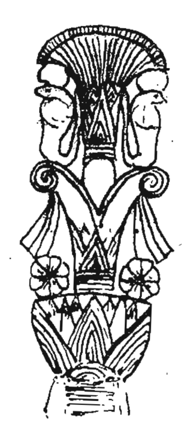

1110


1112


1111

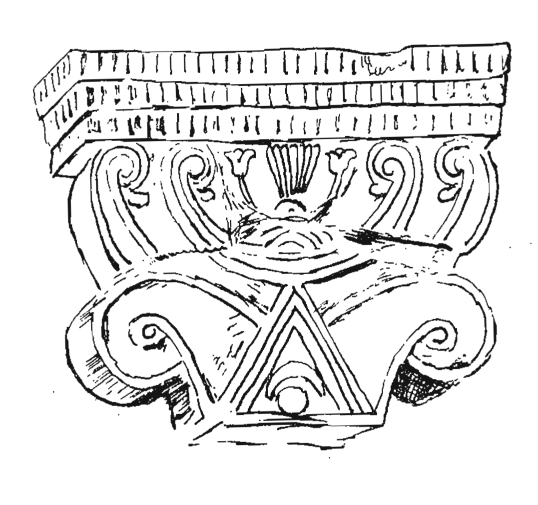

1113


1114

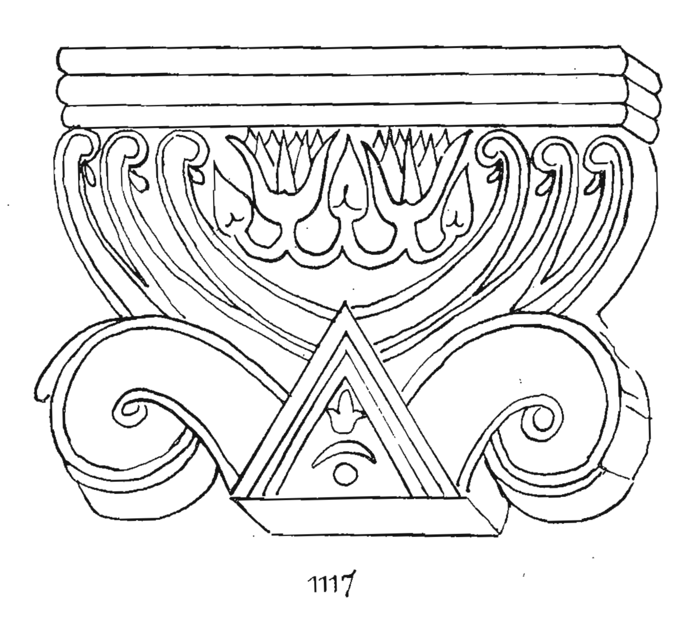

1115



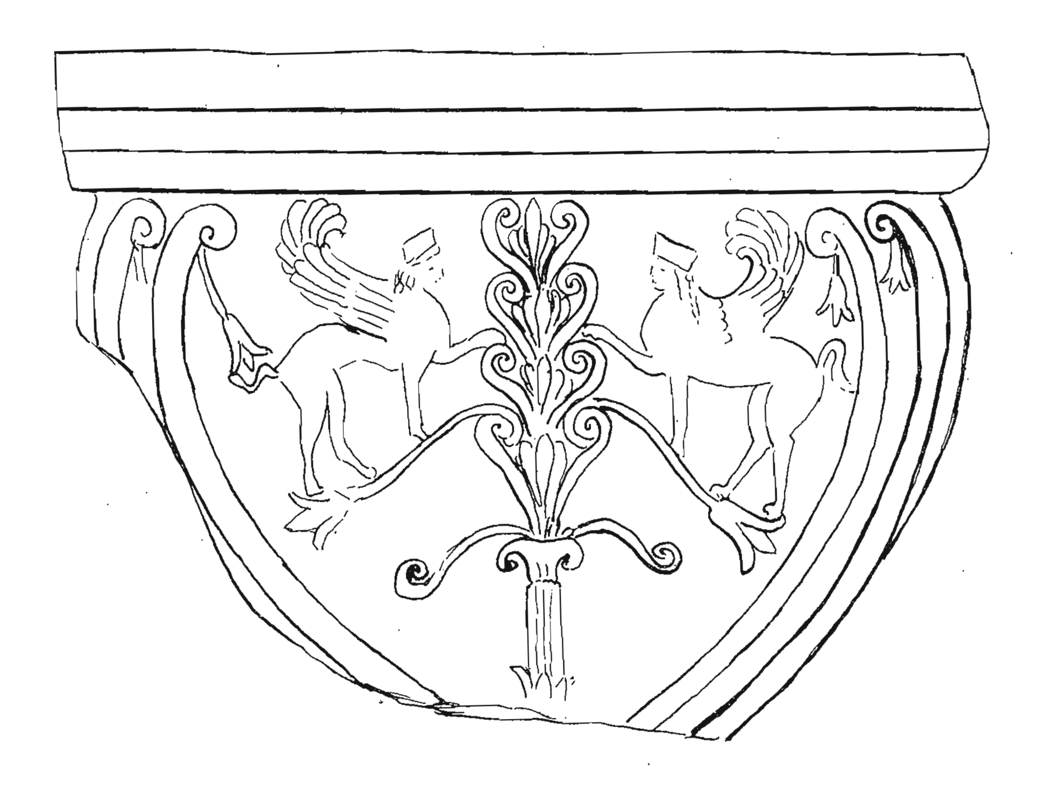




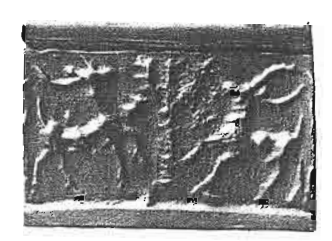
1116



1117



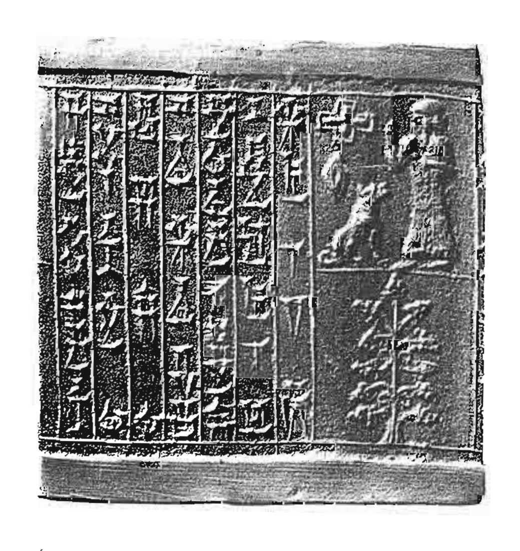
1118



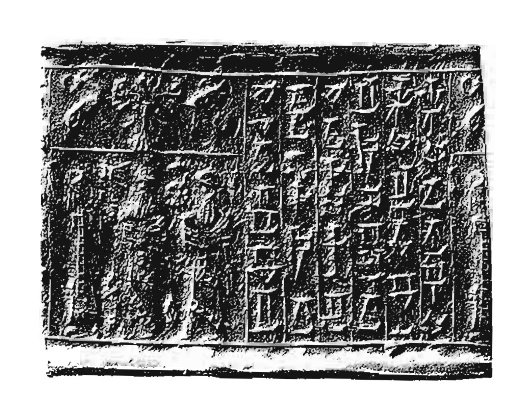
1119



1120



1121



1122



1123



1124





1125



1126

H.75A



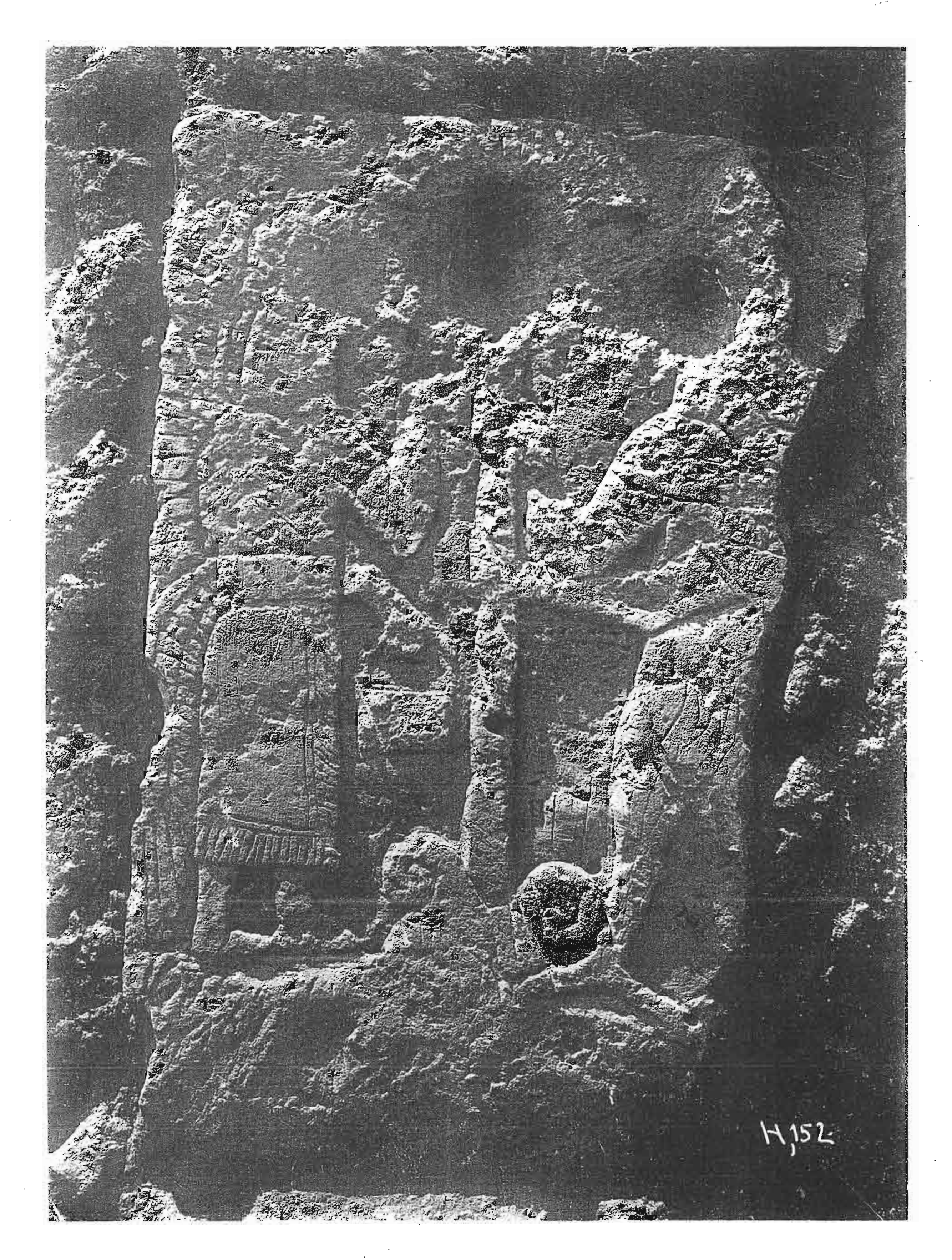
1128

1129



1130




H,152

H, 122.







1133



1134



1135



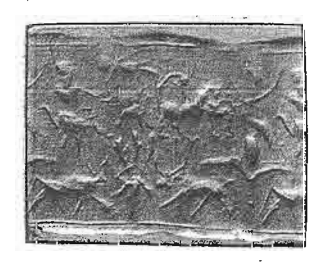
1136



1137



1138



1139

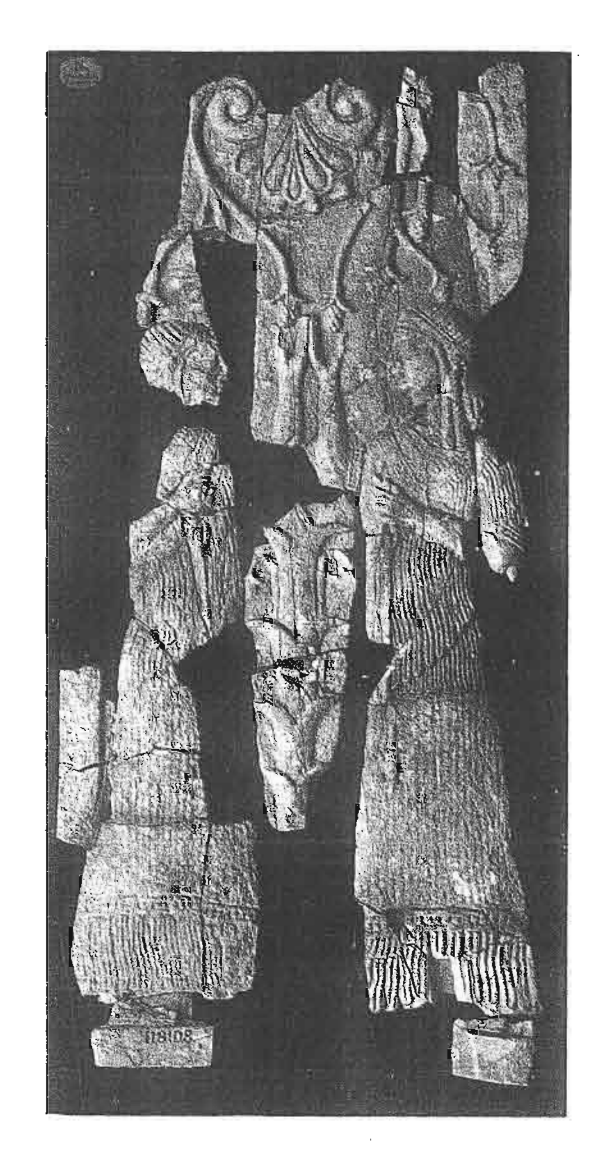


1140



1141



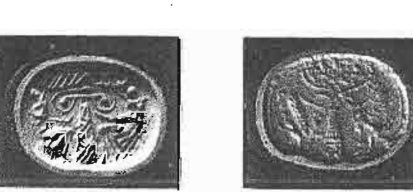


1142

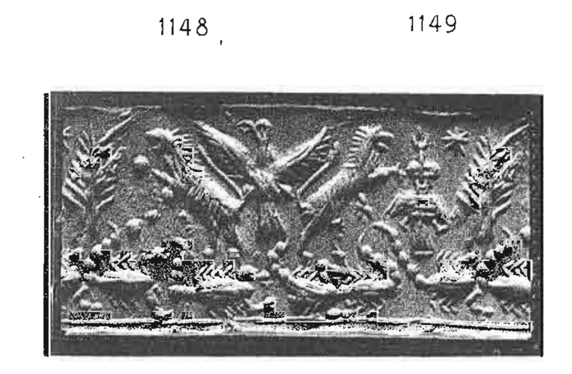


1143 1144

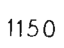
1145 1146 1147



1148 1149



1150





1151



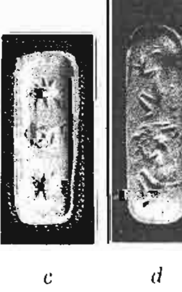
1152



a



b

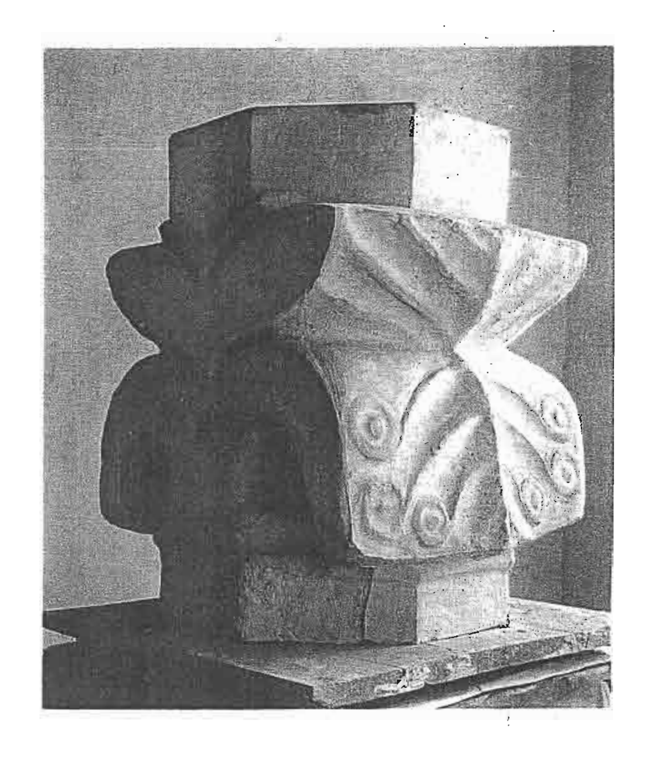


c *d*

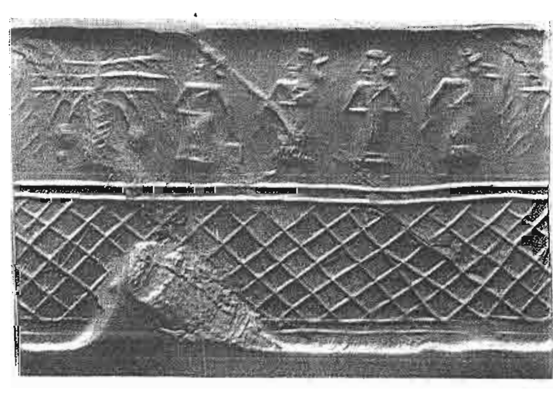
1153



1154



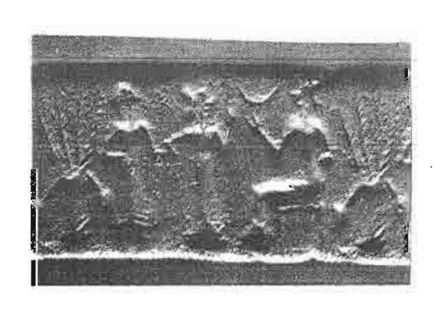
1155



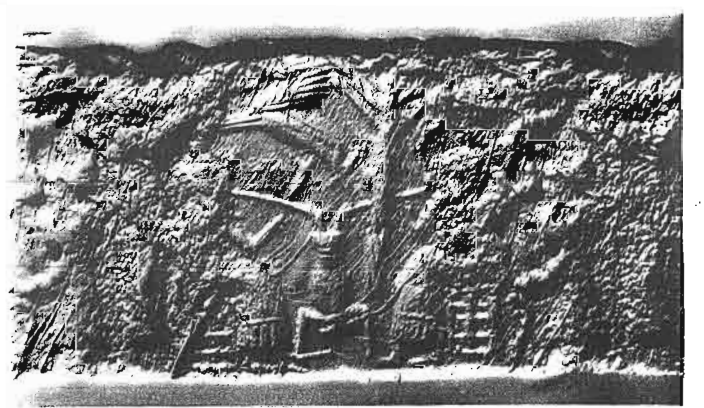
1156



1157

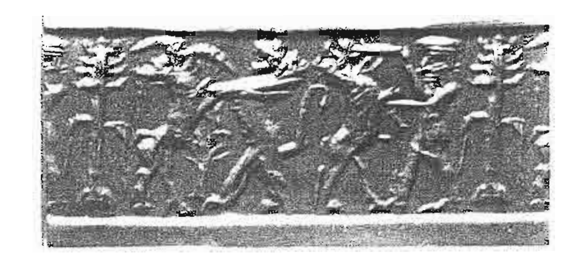


1158

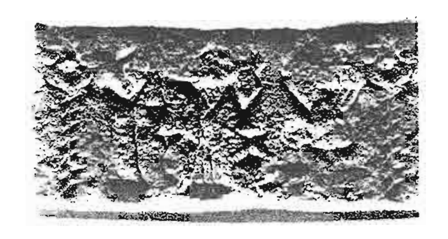


1159

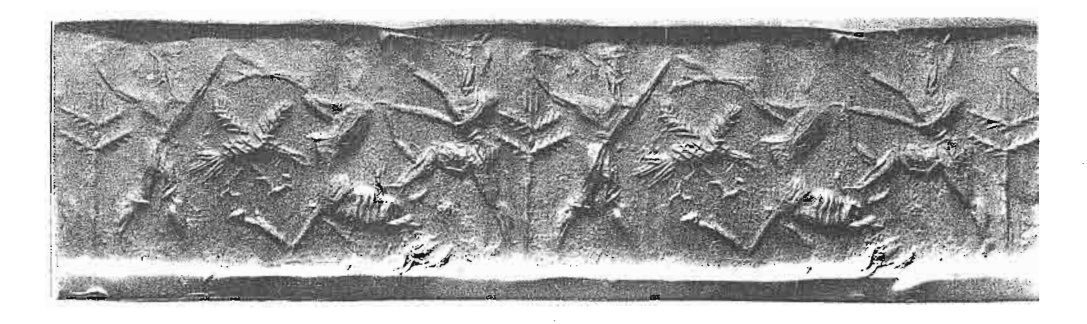




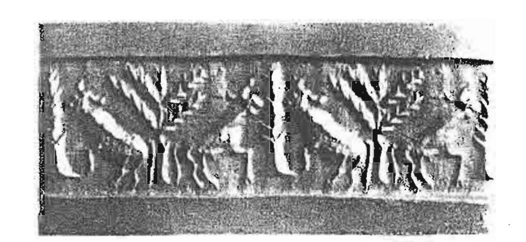
1160



1161



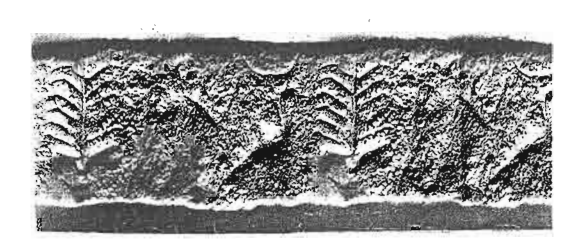
1162



1163



1164



1165



1166



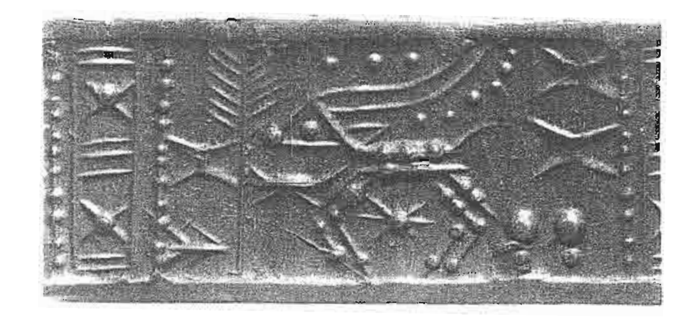
1167



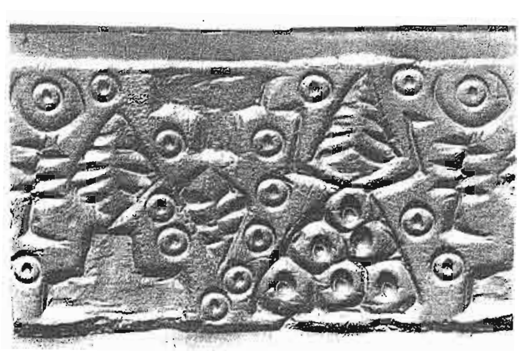
1168



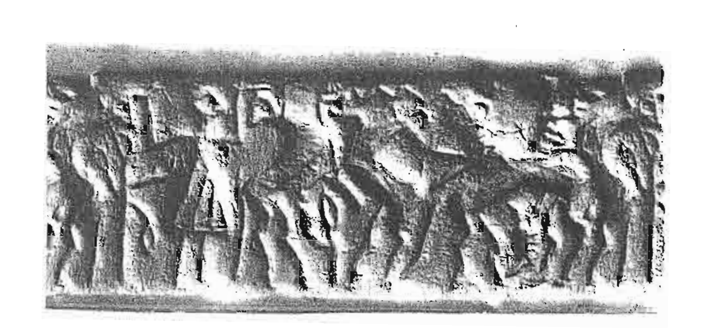
1169



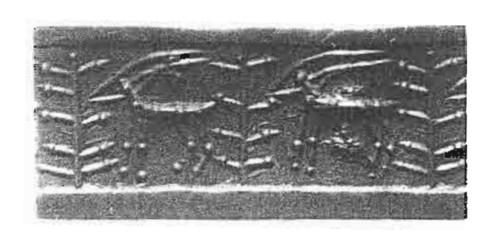
1170



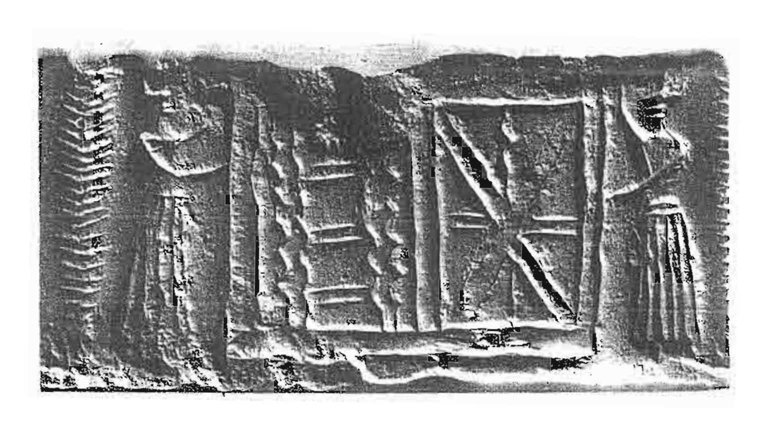
1171



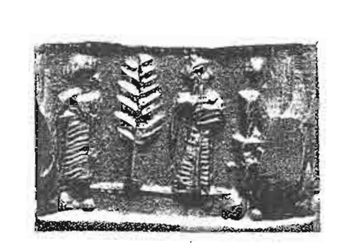
1172



1174

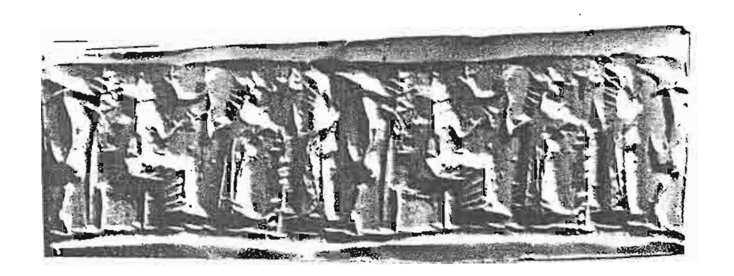


1173

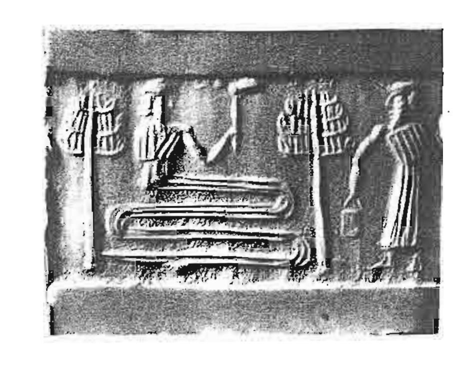


1175

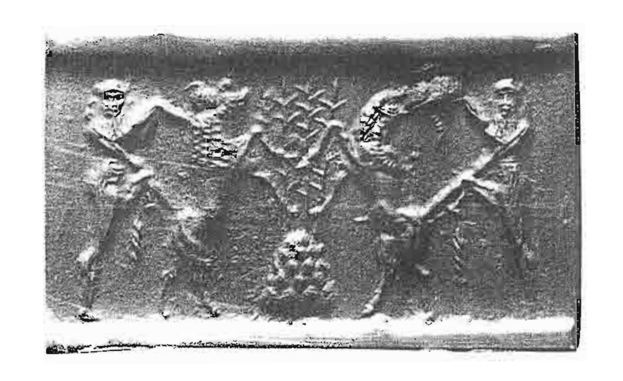




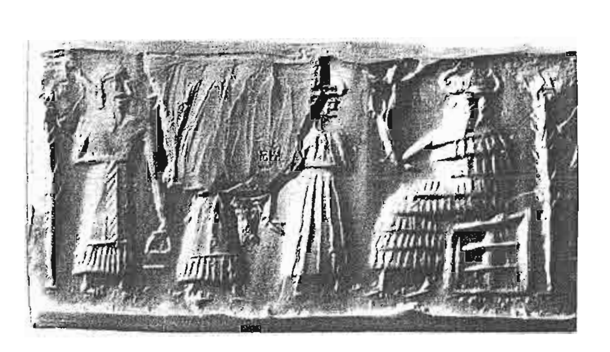
1176



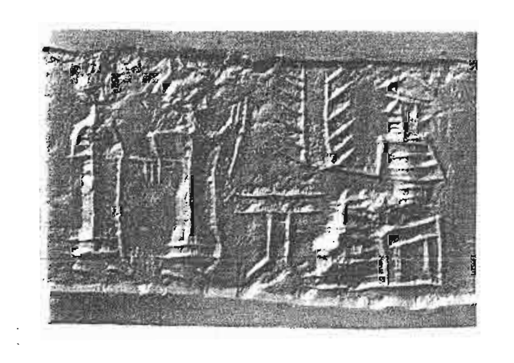
1177



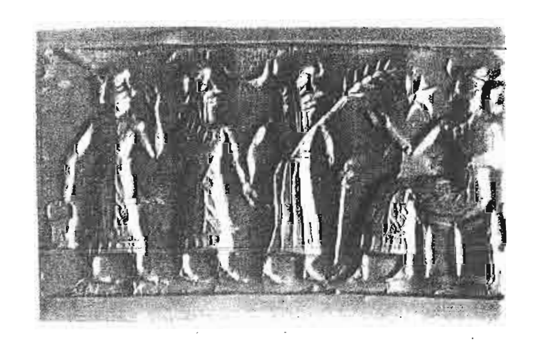
1178



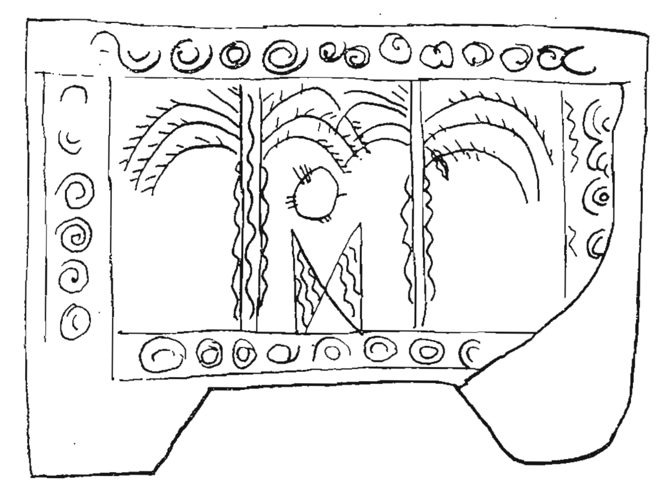
1179

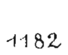


1180



1181





1182



1183



1184



1185



1186



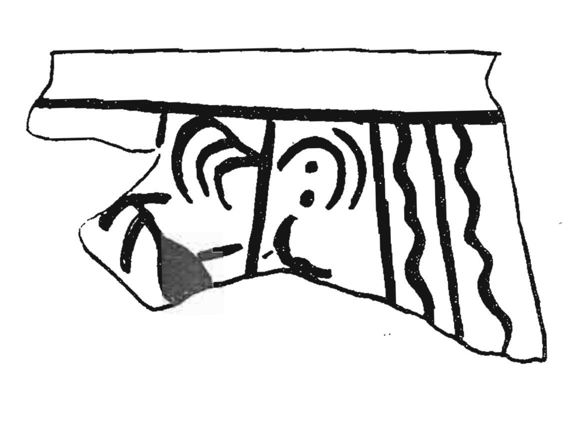
1187



1188

1189

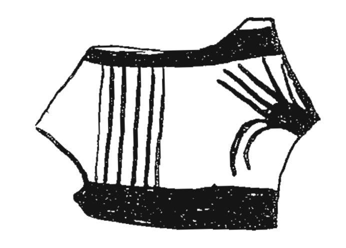




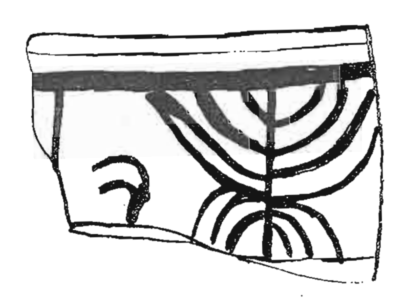
1190



1191



1192



1193

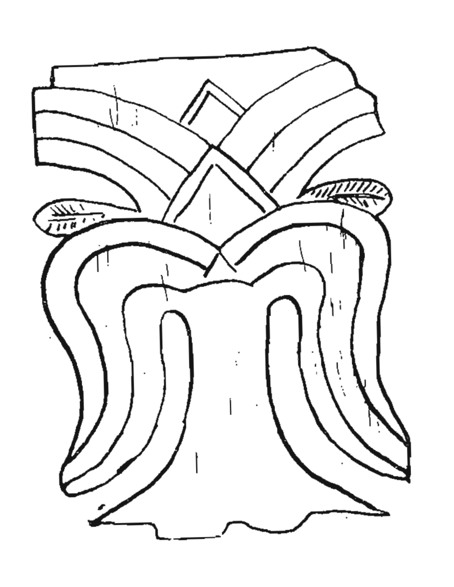


1194

1195



1196



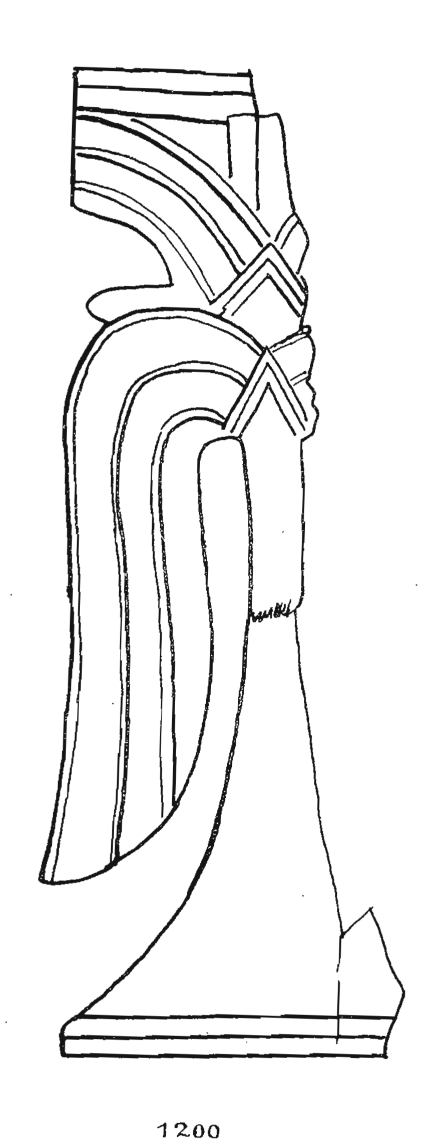
1197



1198



1199



1200



1201



1202



1203

1204

1205



1206



1207



1208



1209



1210



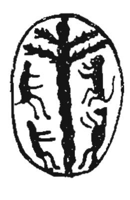
1211



1212



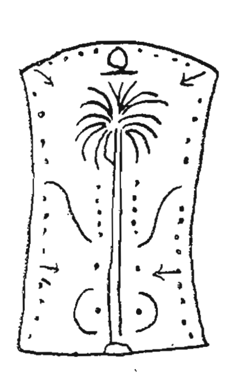
1213



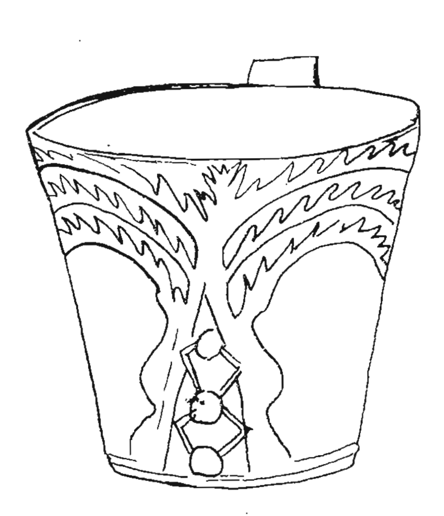
1214



1215



1216



1217